

ESSAYS  
DE MESSIRE  
MICHEL, SEIGNEUR  
DE MONTAIGNE,

CHEVALIER DE L'ORDRE

du Roy, & Gentil-homme or-

dinaire de sa Chambre,

Maire & Gouverneur

de Bourdeaux.

PZ1408

*Ex libris canonici vni regularis  
laurei joannis de Colas*  
ÉDITION SECONDE,

reueüe & augmentée.

*Bussiere. docteur en theologie. Et  
grand*



*grave de sejour m.*

*possede*

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX

A BOVRDEAVS.

Par S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy.

M. D. LXXXII.

Aues Privilege du Roy.

~~4~~  
La presa en Lima de un  
Francisco  
φ



# Au Lecteur.

**C'**EST icy vn liure de bonne foy, lecteur. Il t'auertit des l'etrée que ie ne m'y suis proposé nulle fin que domestique & priuée: ie n'y ay en nulle consideratiō de ton seruice, ny de ma gloire: mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué a la commodité particuliere de mes parēs & amis: a ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont a faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traitz de mes conditions & humeurs, & que par ce moyen ils nourrissent plus entiere & plus vifue la cōnoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faueur du monde: ie me fusse paré de beautés empruntées, ou me fusse tendu & bandé en ma meilleure demarche. Je veus qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle & ordinaire, sans estude & artifice: car c'est moy que ie peins. Mes defauts s'y liront au vif, mes imperfections & ma forme naifue, autat que la reuerēce publique me l'a permis. Que si l'eusse esté parmy ces natiōs qu'on dict viure encore sous la douce liberté des premieres lois de nature, ie t'assure que ie m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, & tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy-mesmes la matiere de mon liure: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en vn subiect si frivole & si vain. A Dieu donc, de M<sup>a</sup>-  
taine ce premier de Mars. 1580.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIQUEUX

# LES CHAPITRES DV

## PREMIER LIVRE.

1	Chapitre , Par diuers moyens on arrive a pareille fin.	page 1.
2	De la tristesse	4
3	Nos affections s'emportent au dela de nous	8
4	Comme l'ame descharge les passions sur des objets faux, quand les vrayz luy deffaillēt	10.
5	Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer	12
6	L'heure des parlemens dangereuse	15
7	Que l'intention inge nos actions	17
8	De l'oysiveté	18
9	Des menteurs	20
10	Du parler prompt ou tardif	24
11	Des prognostications	27
12	De la constance	29
13	Cerimonie de l'entreueüe des Roys	31
14	Que le goust des biens & des maux depend en bone partie de l'opiniõ que nous en amons	32
15	On est puny pour s'opiniãstrer avne place sans raison	46
16	De la punition de la cowardise	47
17	Vn trait de quelques ambassadeurs	51
18	De la peur	53
19	Qu'il ne faut inger de nostr'heur qu'apres la mort	55
20	Que philosopher c'est apprendre a mourir	58
21	De la force de l'imagination	72

22	Le profit de l'un est dommage de l'autre	79
23	De la coustume, & de ne changer aysement une loy recenè.	80
24	Diuers euenemens de mesme conseil	89
25	Du pedantisme	99
26	De l'institution des enfans	111
27	C'est folie de rapporter le vray & le faux a nostre suffisance	145
28	De l'amitie	150
29	Vint neuf sonnets d'Estiène de la Boétie	164
30	De la moderation	182
31	Des Cannibales	185
32	Qu'il faut sobrement se mesler de iuger des ordonnances diuines	204
33	Desuir les voluptes au pris de la vie	206
34	La fortune se rencontre souuent au train de la raison	209
35	D'un defaut de nos polices	212
36	De l'usage de se vestir	214
37	Du ieune Caton	216
38	Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.	219
39	De la solitude	222
40	Consideration sur Ciceron	236
41	De ne cemmuniquer sa gloire	240
42	De l'inegalité qui est entre nous	242
43	Des lois sompnuaires	252
44	Du dormir	254
45	De la bataille de Dreux	257
46	Des noms	258
47	De l'incertitude de nostre iugement	264

48	<i>Des destriers</i>	273
49	<i>Des coustumes anciennes</i>	277
50	<i>De Democritus &amp; Heraclitus</i>	283
51	<i>De la vanité des parolles</i>	285
52	<i>De la parsimonie des anciens</i>	289
53	<i>D'un mot de César</i>	291
54	<i>Des vaines subtilites</i>	292
55	<i>Des senteurs</i>	295
56	<i>Des prieres</i>	296
57	<i>De l'aage</i>	302

## LES CHAPITRES DV LIVRE SECOND.

1	<i>De l'inconstance de nos actions</i>	307
2	<i>De l'furogerie</i>	314
3	<i>Coustume de l'isle de Cea</i>	321
4	<i>A demain les affaires</i>	332
5	<i>De la conscience</i>	336
6	<i>De l'exercitation</i>	340
7	<i>Des recompences d'honneur</i>	351
8	<i>De l'affection des peres aux enfans</i>	357
9	<i>Des armes des Parthes</i>	377
10	<i>Des liures</i>	381
11	<i>De la cruauté</i>	402
12	<i>Apologie de Raimond Sebond</i>	421
13	<i>De iuger de la mort d'autrui</i>	611
14	<i>Comme nostre esprit s'epesche soy mesme</i>	617
16	<i>Que nostre desir s'accroit par la malaysance</i>	619

16	De la gloire	624
17	De la presumption	638
18	Du démentir	671
19	De la liberté de conscience	675
20	Nous ne goustons rien de pur	682
21	Contre la faineantise	683
22	Des postes	684
23	Des mauvais moyës employes a bõne fin	685
24	Dela grandeur Romaine	689
25	De ne contrefaire le malade	691
26	Des pources	694
27	Couardise mere de cruauté	696
28	Toutes choses ont leur saison	699
29	De la vertu	701
30	D'un enfant monstreux	707
31	De la colere	709
32	Deffence de Seneque & de Plutarque	715
33	L'Histoire de Spurina	724
34	Observations sur les moyës de faire la guerre de Iulius Cesar,	734
35	De trois bonnes femmes	747
36	Des plus excellens hommes	758
37	De la ressemblance des enfans aux peres	765

*Fin de la Table.*

# Fautes en L'impression.

Page. 1. ligne. 2. pour amoillir, li-  
sez amollir.

Pag. 20. lig. 2. pour prend, li-  
sez prenoient.

Pag. 24. pour Onques, lisez onq

Pag. 31. l. 1. pour brisa, lisez fa-  
uorisa

Pag. 61. lig. 17. pour manasse, li-  
sez menace.

Pag. 64. lig. 13. pour diluxieffe, li-  
sez diluxiffe.

Pag. 85. lig. 28. ostez l'interocāt

Pag. 111. lig. 7. apres pourtant,  
mettez vne virgule.

Lig. 14. apres tout, mettez virg.  
P. 148 l. 29. pour qu. mettez qui.

Pag. 155. lig. 5. pour comme, li-  
sez, come.

Pag. 168. lig. 10. pour laisse, lises  
laisa

Pag. 169. lign. 4. ains le. lisez,  
ains a le. li. 19. pour n'atent,  
lisez n'ateint. lig. 21. pour n'o  
vant. lisez n'avant.

Pag. 172. li. 11. ostez, moy. apres  
d'elle. mettez m<sup>e</sup>

Pag. 175. lig. 5. ostez le point. li.  
19. mettez virgule auant & a-  
pres. vainqueur. lign. 21. pour  
prie. lisez pry.

Pag. 176. lig. 16. pour il. lises s'il.

Pag. 214. lig. 8. l'origine, lises l'o  
riginele.

Pag. 241. lig. 15. en fin, lisez a fin.

Pag. 243. lig. 19. apertos, lises, o-  
pertos.

Pag. 256. lig. 22. Angustus, lisez  
Augustus. P. 204. l. 20. ostez il.

Pag. 310. lig. 18. Toutesfois, lises  
toutesfois

Lig. 19. elle. lisez. Elle.

P. 327. l. 9. esparables. lises esper.

Lig. 10. s'apiniatrer. lisez s'op.

Lig. fin. apres retenue, mettez :

Pag. 335. lig. 27. qui seroit, lisez

qui y seroit.

P. 364. l. 13. effecti, lises affecti.

P. 395. l. 6. couir, lisez couvrir,  
lig. 28. pour biens lisez bien

Pag. 400. lig. 21. enuyeus, lisez,  
eunuyeus.

Pag. 416. lig. 6. sans, lisez Sans.  
pour Il. lisez il.

Pag. 425. lig. 1. pour A, lises En.

Pag. 434. lig. 3. pour *γὰρ* *εἰ*  
lisez *γὰρ* *εἰ*.

Pag. 447. lig. 20. defreglement.

lisez reglement.

Pag. 524. lig. 3. vniuerselle, lises  
l'vniuerselle.

Pag. 528. lig. 26. apres, retro, li-  
sez, est effi.

Pag. 539. lig. 10. pour le loger,  
lisez la loger.

Pag. 560. lig. 25. pour auoient,  
lisez auouoint.

Pag. 563. lig. 10. Et. lisez et. & li.  
32. outre, lisez Outre.

Lig. 13. apres infinie, mettez vir-  
gule. lig. 16. ostez vn peu.

Pag. 564. lig. 12. lises l'honneur  
lig. 27. ostez elles.

Pag. 567. lig. antep. pour contre  
lisez chez.

Pag. 588. lig. 1. luy, lises l'on.

Pag. 596. lig. 6. pour le sens a, li-  
ses les sens ont

Pag. 609. li. 19. lalises le.

Pag. 662. li. 21. pour vn, lises Vn.

Pag. 709. lig. 22. au lieu de for-  
ce, lises farce.

Pag. 720. lig. 2. ce propos, lisez a  
ce propos.

Pag. 726. lig. fi. ne le, lisez ne se

Pag. 745. lig. 4. iamais lises Ia-  
mais, & apres soldat mettes

vne virgule, & vn petit .r. /

Pag. 789. lig. 26. lises empesche  
pour empesre.



# ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE.

Liure Premier.

*Par diuers moyens on arriue a  
pareille fin. Chap. I.*



A plus commune façon d'amoillir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayant la vengeance en main, ils nous tiennent a leur mercy, c'est de les émouuoir a commiseratiō & a pitié: toutes-fois la brauerie, la constance, & la resolution, moyens tous contraires ont quelque fois serui a ce mesme effet. Edouart Prince de Gales, celuy qui regenta si long tēps nostre Guienne, personnage, duquel les conditions & la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, & prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple

A

& des femmes & enfans abandonnez a la boucherie, luy criâts mercy & se iettâts a ses pieds, iusques a ce que passant tousiours outre dans la ville, il aperceut trois gentils-hommes François, qui d'une hardiesse incroyable soutenoïent seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration & le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la pointe de sa cholere, & commença par ces trois a faire misericorde a tous les autres habitans de la ville. Scanderbech, Prince de l'Epire suuant vn soldat des siens pour le tuer, & ce soldat ayant essayé par toute espee d'humilité & de supplication de l'apaiser, se resolut a toute extremité de l'attendre l'espee au poing : ceste sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy auoir veu prâdre vn si honorable parti le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux, qui n'auront leu la monstrueuse force & vaillance de ce Prince la. L'Empereur Conrad troisieme ayât assiegé Guelphe Duc de Bauieres, ne voulut condescendre a nulles plus douces conditions, quelques viles & lasches satisfactions qu'on luy offrit, que de permettre seulement aus gentils-femmes, qui estoient assiegées avec le Duc, de sortir leur hôneur sauue a pied, avec ce qu'elles pourroïent emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime s'auiſerent de charger sur leurs espanles leurs maris, leurs enfans & le  
Duc



Duc mesme. l'Empereur print si grand plaisir a voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aïse, & amortit toute ceste aigreur d'inimitié mortelle & capitale, qu'il auoit portée contre ce Duc. Et des lors en auant le traita humainement luy & les siens. Or ces exemples me semblent plus a propos, d'autant qu'on voit ces ames assaillies & essayiées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'esbranler & flechir sous l'autre. Il se peut dire que de se laisser aller a la compassion & a la pitié c'est l'effect de la facilité, de bonairété, & molesse (d'ou il aduient que les natures plus foibles, comme celle des femmes, des enfans & du vulgaire y sont plus subiettes) mais ayant eu a desdeing les larmes & les pleurs, de se rendre a la seule reuerence & respect de la sainte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte & imployable, ayant en affection & en honneur vne vertu viue, masse, & obstinée. Toutesfois es ames moins genereuses l'estonnement & l'admiration peuuent faire naistre vn pareil effect: tesmoin le peuple Thebein, lequel ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour auoir continué leur charge outre le temps, qui leur auoit esté prescript & preordonné, absolu a toutes peines Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles obiections & n'employoit a se garantir que requestes & supplications. Et au contraire

Epaminondas , qui vint a raconter magnifiquement les choses par luy faites , & a les reprocher au peuple d'une façon fiere & asseurée , il n'eust pas le cœur de prendre seulement les balotes en main : & se despartit l'assemblée louant grandement la hauteſſe du courage de ce personnage. Certes c'est vn ſubiect merueilleuſemēt vain, diuers, & ondoyant que l'homme. Il eſt malaiſé d'y fonder & eſtablir nul iugement conſtant & vniforme. Voyla Pōpeius qui pardonna a toute la ville des Mamer tins, contre laquelle il eſtoit fort animé, en cōſideration de la vertu & magnanimité du citoyen Zenon, qui ſe chargeoit ſeul de la faute publique, & ne requeroit autre grace que d'en porter ſeul la peine: Et l'hoſte de Sylla ayant vſé en la ville de Peruſe de ſemblable vertu n'y gaigna rien, ni pour ſoy ni pour autrui.

*Chap. II.*

*De la triſteſſe.*

**L**E Conte dit que Pſammenitus Roy d'Egypte ayant eſté deſſait & pris par Cambiſes Roy de Perſe, voyant paſſer deuant luy ſa fille priſonniere habillée en ſervante, qu'on enuoioit puisſer de l'eau, tous ſes amis pleurans & lamentans autour de luy, ſe tint coy ſans mot dire, les yeux fichez en terre: & voyant encore  
tantost

tâtoſt qu'on menoit ſon fils a la mort, ſe maintint en ceſte meſme contenance : mais qu'ayât aperceu vn de ſes domeſtiques conduit entre les captifs il ſe mit a battre ſa teſte & mener vn deuil extreme. Cecy ſe pourroit apparier a ce qu'on vid dernieremēt d'un Prince des notres, qui ayant ouy a Trante, ou il eſtoit, nouvelles de la mort de ſon frere ainſné, mais vn frere en qui conſiſtoit l'appuy & l'hōneur de toute ſa maiſon, & bien toſt apres d'un puisné, ſa ſeconde eſperance, & ayant ſouſtenues ces deux charges d'une conſtance exemplaire, comme quelques iours apres vn de ſes gens vint a mourir, il ſe laiſſa emporter a ce dernier accidan, & quittant ſa reſolution ſ'abandonna au deuil & aux regrets, en maniere qu'aucuns en prindrēt argument, quil n'auoit eſté touché au viſ que de ceſte derniere ſecouſſe. Mais a la verité ce fut, qu'eſtant d'ailleurs plein & comble de triſteſſe, la moindre ſurcharge brifa les barrieres de la patience. Il ſ'en pourroit (di ie) autant iuger de noſtre hiſtoire, n'eſtoit qu'elle adiouſte, que Cambiſes ſ'enquerant a Pſammenitus, pourquoy ne ſ'eſtant eſmeu au malheur de ſon fils & de ſa fille il portoit ſi impatiemment celui d'un de ſes amis, c'eſt, reſpondit il, que ce ſeul dernier deſplaiſir ſe peut ſignifier par larmes, les deux premiers ſurpaſſans de bien loin tout moyen de ſe pouuoir exprimer. A l'auenture reuiendroir a ce propos l'inuention de cet

— ancien peintre, lequel ayant a représenter au sacrifice de Iphigenia le deuil des assistans selon les degrez de l'interest que chacun apportoit a la mort de ceste belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand se vint au pere de la fille, il le peignit le visage couuert, cōme si nulle contenance ne pouuoit représenter ce degré de deuil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent ceste miserable mere Niobé ayant perdu premierement sept fis & puis de suite autant de filles, surchargée de pertes auoir esté en fin transmuée en rochier,

*diriguissè malis,*

pour exprimer ceste morne, muete & sourde stupidité, qui nous transite, lors que les accidens nous accablent surpassans nostre portée. De vray l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, & luy empêcher la liberté de ses actions, comme il nous aduient à la chaude alarme d'une bien mauuaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, & comme perclus de tous mouuemens, de façon que l'ame se relaschât apres aux larmes & aux plaintes, semble se desprêdre, se desmeler & se mettre plus au large, & a son aise.

*Che puo dir, com' egli arde é in picciol fuoco,*  
disent les amoureux, qui veulent représenter vne passion insupportable. Ce qu' exprime naïfvement le diuin poeme.

*mifero*

*mifero quod omnes*

*Eripit sensus mihi. Nam simul te  
Lesbia aspexi, nihil est super mi  
Quod loquar amens.*

*Lingua sed torpet, tenuis sub artus  
Flamma dimanat, sonitu suo pte  
Tinniunt aures, gemina teguntur  
Lumina nocte.*

Et de la se peut engendrer par fois la deffail-  
lance fortuite, qui surprêt les amoureux si hors  
de saison, & ceste glace qui les saisit par la for-  
ce d'un ardeur extreme. Toutes passions qui  
se laissent goustier & digerer, ne sont que me-  
diocres, *Cura leues loquuntur, ingentes stupent.*  
Oltre la femme Romaine, qui mourut surprin-  
se d'aïse de voir son fils reuenu de la route de  
Cannes, Sophocles & Denis le Tyran, qui tref-  
passerent d'aïse, & Talua qui mourut en Corse-  
gue lisant les nouuelles des honneurs que le Se-  
nat de Rome luy auoit decernés, nous tenons  
en nostre siecle que Pape Leon dixiesme ayant  
esté aduerti de la prinse de Milan, qu'il auoit  
extremement souhaitée, entra en tel excez de  
ioye, que la fieure l'en print & en mourut. Et  
pour vn plus notable tesmoignage de l'imbe-  
cilité naturelle, il a esté remarqué par les an-  
ciens, que Diodorus le dialecticien mourut  
sur le cháp espris d'une extreme passiõ de hon-  
te, pour en son escole & en public ne se pouoir  
desueloper d'un argumēt qu'on luy auoit faict.

*Nos affections s'emporent au de  
la de nous.*

**B**ertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon pres du Puy en Auvergne. Les assiegés s'estant rendus apres, furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespasé. Berthelemi d'Aluiane, general de l'armée des Venitiens, estant mort au seruice de leurs guerres en la Bressie, & son corps ayant a estre raporté a Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceux de l'armée estoient d'aduis qu'on demandat fau-  
côduit pour le passage, a ceux de Verone: mais Theodore Triuolce y contredit: & choisit plustost de le passer par viue force au hazard du combat, n'estant conuenable, disoit il, que celui, qui en sa vie n'auoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort fit demonstration de les craindre. Ces traits se pourroient trouuer estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing que nous auons de nous au de la ceste vie, mais encore de croire que bien souuent les faueurs celestes nous accompaignent au tombeau, & continuent a nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens, laissant a part les nostres, qu'il n'est besoing que i'en fournisse. Edouard premier Roy d'Angleterre: ayant essayé aux longues guerres

guerres d'entre luy & Robert Roy d'Escoffe, combien la presence donnoit d'aduantage a ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne, mourant obligea son fils par solennel serment a ce qu'estant trespassé, il fit bouillir son corps pour desprandre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer, & quant aux os qu'il les reserua pour les porter avec luy & en son armée, toutes les fois qu'il luy aduiendroit d'auoir guerre contre les Escossois, comme si la destinée auoit fatalement attaché la victoire a ses mēbres. Les premiers ne reseruent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées : mais cetuy cy y veut encore trainer la puissance d'agir. Le fait du Capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé a mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin a tourner le dos a l'ennemy : & ayant combatu autant qu'il eut de force se sentant defaillir & eschaper du cheual, commanda a son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre : mais que ce fut en façon qu'il mourut le visage tourné vers l'ennemy, comme il fit. Il me faut adiouster cest autre exemple aussi remarquable pour ceste consideration, que nul des precedens. L'empereur Maximilian bisayeul du Roy Philippes, qui est a present, estoit prince garny de tout plein de grandes

des qualitez, & entre autres d'une beauté de corps singuliere. Mais parmy ces humeurs, il auoit ceste cy bien contraire a celle des princes, qui pour despescher les plus importants affaires font leur throsne de leur chaire percée. C'est qu'il n'eust iamais valet de chambre, si priué, a qui il permit de le voir en sa garderobe. Il se desfroboit & cachoit pour tumber de l'eau, aussi religieux qu'une fille a ne descourir ny a medecin ny a qui que ce fut les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées: & iusques a telle superstition, qu'il ordonna par parolles expresses de son testament, qu'on luy attachat des calessons, quand il seroit mort. Il deuoit adiouter par codicille, que celuy qui les luy monteroit eut les yeux bandez.

## CHAP. IIII.

*Comme l'ame descharge ses passions sur des obietz faux, quand les vrais luy defaillent.*

**V**N gentil-homme des nostres merueilleusement subiect a la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, auoit accoustumé de respondre fort plaisamment, que sur les efforts & tourmens du mal, il vouloit auoir a qui s'en prendre, & que s'escriant & maudissant tantost le ceruelat, tantost la langue de beuf & le iam-  
bon



bon, il s'en sentoît d'autant allegé. Mais en bon  
esciant comme le bras estant haussé pour frap-  
per, il nous deult, si le coup ne rencôtre, & qu'il  
aille au vent : aussi que pour rendre vne veüe  
plaisante il ne faut pas qu'elle soit perdue &  
escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle aye  
bute pour la soustenir a raisonnable distance.  
De mesme il semble que l'ame esbranlée &  
esmeüe se perde en soy mesme, si on ne luy dô-  
ne prinse : & faut tousiours luy fournir d'obiet  
ou elle s'abutte & agisse. Plutarque dit a pro-  
pos de ceux, qui s'affectionnent aux guenons  
& petis chiens, que la partie amoureuse, qui est  
en nous, a faute de prise legitime, plustost que  
de demeurer en vain, s'en forge ainsi vne faul-  
ce & friuole. Et nous voyons que l'ame en ses  
passions se pipe plustost elle mesme, se dressant  
vn faux subiect & fantastique, voire contre sa  
propre creance, que de n'agir contre quelque  
chose. Quelles causes n'inuentons nous des  
malheurs, qui nous aduiénent ? a quoy ne nous  
prenôs nous a tort ou droit, pour auoir ou nous  
escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes,  
que tu deschires, ny la blancheur de ceste poi-  
trine, que despite tu bas si cruellement, qui ont  
perdu d'vn mal'heureux plomb ce frere bien  
aymé : prens t'en ailleurs. Qui n'a veu macher  
& engloutir les cartes, se gorger d'vne bale de  
dets pour auoir ou se venger de la perte de son  
argent ? Xerxes toita la mer & escriuit vn cartel  
de deffi

de défi au mont Athos : & Cyrus amusa toute vne armée plusieurs iours a se venger de la riuiere de Gyndus, pour la peur qu'il auoit eu en la passant : & Caligula ruina vne tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y auoit receu. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer se print a desfier le dieu Neptunus, & en la pompe des ieux Circenses fit oster son image du reng, ou elle estoit parmy les autres dieux, pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable que les precedens, & moins qu'il ne fut depuis, lors qu'ayant perdu vne bataille sous Quintilius Varus en Allemagne, il alloit de colere, & de desespoir choquât sa teste contre la muraille, en s'escriant, Varus rens moy mes soldats : car ceux la surpassent toute follie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent a Dieu mêmes a belles iniures, ou a la fortune, comme si elle auoit des oreilles subiectes a nostre batterie. Or, comme dit cest ancien poëte ches Plutarque,

*Point ne se faut courroucer aux affaires.  
Il ne leur chant de toutes nos colleres.*

## CHAP. V.

*Sile chef d'une place assiegée doit sortir pour  
parlementer.*

**L**Vcius Marcius legat des Romains en la guerre contre Perseus Roy de Macedoine  
vou-

voulant gagner le temps, qu'il luy falloit encore a mettre en point son armée, sema des entre-ges d'accord, desquels le Roy endormi accorda trefue pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'oportunité & loisir pour s'armer: d'ou le Roy encourut sa derniere ruine. Si est-ce, que le Senat Romain, a qui le seul aduantage de la vertu sembloit moyen iuste pour acquerir la victoire, trouua ceste pratique laide & des-honneste, n'ayant encores ouy sonner a ses oreilles ceste belle sentence,

*dolus an virtus quis in hoste requirat?*

Quand a nous moins superstitieux, qui tenons celuy auoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui apres Lysander, disons que ou la peau du lyon ne peut suffire, qu'il y faut coudre vn lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de ceste pratique: & n'est heure, disons nous, ou vn chef doit auoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traités d'accord. Et pour ceste cause c'est vne reigle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne faut iamais que le gouuerneur en vne place assiegée sorte luy mesmes pour parlementer. Du temps de nos peres cela fut reproché aux seigneurs de Montmord & de l'Assigni deffandans Mouson contre le Conte de Nansaut. Mais aussi à ce côté celuy la seroit excusable, qui sortiroit en telle

le façon, que la furté & l'aduantage demeurast de son costé, comme fit en la ville de Regge, le Conte Guy de Rangon (s'il en faut croire Monsieur du Bellay, car Guichardin dit que ce fut luy mesmes) lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha, pour parlementer: car il abandonna de si peu son fort, que vn trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut & sa troupe, qui estoit approchée avec luy se trouua la plus foible, de façon que Alexandre Triulce y fut tué, mais luy mesmes fust contrainct, pour le plus seur, de suiure le Conte, & se jetter sur sa foy a l'abri des coups, dans la ville: Si est ce que encores en y ail, qui se sont tresbien trouuez de sortir sur la parolle de l'assaillant: tesmoing Henry de Vaux, Cheualier Champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois, & Barthelemy de Bonnes, qui comandoit au siege ayant par dehors faict sapper la plus part du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour acabler les assiegez sous les ruines, somma ledict Henry de sortir a parlementer pour son profit, comme il fit luy quatriesme, & son euidante ruyne luy ayant esté monstrée a l'œil il s'en sentit singulierement obligé a l'ennemy, a la discretion duquel apres qu'il se fut rendu & sa troupe, le feu estât mis a la mine les estansons de bois venant a faillir le chasteau fut emporté de fons en comble.

## CHAP. VI.

*L'heure des parlemens dangereuse.*

Toutes-fois ie vis dernièrement en mon voisinage de Muissidan, que ceux, qui en furent délogés a force par nostre armée, & autres de leur part cryoient comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, & le parlement se continuant encores, on les auoit surpris & mis en pieces, chose, qui eust heu a l'auanture apparence en vn autre siecle, mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entièrement esloignées de ces reigles. Et ne se doit attendre fiance des vns aux autres, que le dernier seau d'obligation n'y soit passé: encore y a il lors assés affaire. Cleomenes disoit, que quelque mal qu'on peut faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, & non subiect a icelle, tant enuers les dieux, que enuers les hommes, & ayant faict treue avec les Argiens, pour sept iours, la troisiésme nuit apres il les alla charger tous endormis & les défict, alleguant qu'en sa treue il n'auoit pas esté parlé des nuits: mais les dieux vengerent ceste perfide subtilité. Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoue, & apres y auoir faict vne furieuse baterie, le seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la Ville ayant commencé a parle-

a parlementer de dessus vn bastion, & ses gens faisant plus molle garde, les nostres s'en amparerent & mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire a Yuoi le seigneur Iullian Rommero ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec monsieur le Conestable, trouua au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en aillions pas sans reuanche le Marquis de Pesquaire assiegeant Gènes, ou le duc Octauian Fregose commandoit sous nostre protection, & l'accord entre eux ayant esté poussé si auant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusiõ, les Espaignols s'estant coullés dedans, en vsarent comme en vne victoire planiere : & depuis en Ligny en Barrois, ou le Conte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant assiegé en personne, & Bertheuille lieutenant dudict Conte estant fortý pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouua saisie.

*Fu il vincer sempre mai laudabil cosa.*

*Vincasio o per fortuna o per ingegno,*

disent ils: Mais le philosophe Chrisippus n'eust pas esté de c'est aduis: car il disoit que ceux, qui courent a lenuy, doiuent bien employer toutes leurs forces a la viftesse, mais il ne leur est pourtant aucunemēt loisible de mettre la main sur leur aduersaire pour l'arrester, ny de luy redre la iambe, pour le faire cheoir.

## CHAP. VII.

*Que l'intention iuge nos actions.*

**L**A mort, dict on, nous aquitte de toutes nos obligations, i'en sçay qui l'ont prins en diuerse façon. Henry septiesme Roy d'Angleterre fist composition avec don Philippe fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le confronter plus honnorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe luy remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit enfuy & retiré au pais bas, moyennant qu'il promettoit de n'atemter rien sur la vie dudict Duc: toutes-fois venant a mourir il commanda par son testament expressement a son fils de le faire mourir soudain apres qu'il seroit decédé. Dernieremēt en ceste tragedie, que le Duc d'Albe nous fit voir a Bruxelles es Contes de Horne & d'Aiguemond, ausquels il fit trancher la teste, il y eust tout plein de choses remarquables, & entre autres, que ledit Conte d'Aiguemond, soubs la foy & assurance duquel le Conte d'Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance, qu'on le fit mourir le premier: affin que sa mort le garantit de l'obligation, qu'il auoit audict Conte d'Horne. Il semble que la mort n'ait point

**B**

deschargé le premier de sa foy donnée, & que le second en estoit quite, mesmes sans mourir. Nous ne pouuôs estre tenus au dela de nos forces & de nos moyens. A ceste cause, par ce que les effaictz & executions ne sont aucunement en nostre puissance, & qu'il n'y a rien en bon essiant en nostre puissance, que la volonté : en celle la se fondent par necessité, & s'establissent toutes les reigles du deuoir de l'homme. Par ainsi le Conte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée a sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fut pas en ses mains, estoit sans doubte absous de s<sup>on</sup> deuoir, quand il eust suruesculé Conte d'Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant a sa parolle par son intention ne se peut excuser pour auoir retardé iusques apres sa mort l'execution de sa desloyauté, non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyallement conserué durant sa vie le secret des tresors du Roy d'Egypte son maistre, mourant les descouurit a ses enfans.

## CHAP. V I I I.

### *De l'oïsuete.*

**C**omme nous voyons des terres oyſiues, si celles sont grasses & fertilles, que elles ne cessent de foïſſonner en cent mille sortes d'herbes



bes fauuaiges & inutiles, & que pour les tenir en office il les faut asubiectionner & employer a certaines semences pour nostre seruice. Et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas & pieces de chair informes, mais que pour faire vne generation bonne & naturelle, il les faut enbesoigner d'une autre semence : ainfin est il des esprits si on ne les occupe a certain subiet, qui les bride & contraigne, ils se iettent desreiglez par cy par la dans le vague champ des immaginations : & n'est folie ny réuerie, qu'ils ne produisent en ceste agitation,

*Velut agri somnia vana*

*Finguntur species.*

L'ame qui n'a point de but estably elle se perd. Car comme on dict, c'est n'estre en nul lieu, que d'estre par tout. Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé autant que ie pourroy de ne me meller d'autre chose, que de passer en repos & a part ce peu qui me reste de vie, il me sembloit ne pouuoir faire plus grande faueur a mon esprit, que de le laisser en pleine oyssuete, s'entretenir soy mesmes & s'arrester & rasseoir en soy. Ce que i'esperois qu'il peut meshuy faire plus aisément deuenue avec le temps plus poissant & plus meur, mais ie trouue comme

*variā semper dant otia mentem,*

que au rebours faisoit le cheual eschapé il se dō-

ne fcent fois plus d'affaire a soy meſmes, qu'il n'en prent pour autrui, & m'enfante tant de chimeres & monſtres fantaſques les vns ſur les autres, ſans ordre, & ſans propos, que pour en contempler a mon aiſe l'ineptie & l'eſtrâgeté j'ay commencé de les mettre en rolle, eſperant avec le temps luy en faire honte a luy meſmes.

## CHAP. IX.

*Des menteurs.*

**I**L n'eſt homme a qui il ſieſe ſi mal de ſe meſler de parler de la memoire qu'a moy. Car ie n'en reconnoy quaſi nulle traſſe chez moy : & ne penſe qu'il y en aye au monde vne ſi monſtrueuſe en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles & communes : mais en ceſte la ie penſe eſtre ſingulier & tres-rare, & digne de gagner par la nom & reputation. P'en pourrois faire des contes merueilleux, mais pour ceſte heure il vaut mieux ſuiure mon theme. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'o dit, que qui ne ſe ſent point aſſez ferme de memoire, ne ſe doit pas meſſer d'eſtre menteur. Je ſçay bié que les Grammairiens font difference entre dire menſonge & mentir : & diſent que dire menſonge c'eſt dire choſe faulce, mais qu'on a pris pour vraye, & que la definition du mot de mentir en Latin, d'ou noſtre François eſt party, porte autant

comme aller contre sa conscience, & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçauent, desquels ie parle. Or ceux cy, ou ils inuentent marc & tout, ou ils déguisent & alterent vn fons veritable. Lors qu'ils déguisent & changent, a les remettre souuent en ce mesme conte, il est malaisé qu'ils ne se desferrent: par ce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, & s'y estant empreinte par la voie de la connoissance, & de la science, il est malaisé qu'elle ne se represente a l'imagination delogeant la fauceté, qui n'y peut auoir le pied si ferme, ny si rassis: & que les circonstances du premier apprentissage se coulant a tous les coups dans l'esprit, ne facent perdre le souuenir des pieces rapportées faulses ou abastardiées. En ce qu'ils inuentent tout a fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fauceté, ils semblent auoir d'autant moins a craindre de se mesconter. Toutesfois encore cecy, par ce que c'est vn corps vain & sans prise, il eschape volontiers a la memoire, si elle n'est bien asseurée. Le Roy François premier, se vantoit d'auoir mis au rouet par ce moyen Francisque Tauernas, Ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. C'estuy-cy auoit esté depesché pour excuser son maistre enuers sa majesté, d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le Roy

pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il auoit esté dernièrement chassé, mesme au Duché de Milan, auoit auisé d'y tenir pres du Duc vn gentil'homme de sa part, Ambassadeur, par effect, mais par apparence homme priué, qui fit la mine d'y estre pour ses affaires particulieres: d'autant que le Duc, qui dépendoit beaucoup plus de l'Empereur, lors principalement qu'il estoit en traité de mariage avec sa niepce, fille du Roy de Dannemarc, qui est a present douairiere de Lorraine, ne pouuoit descouurir auoir aucune pratique & conference avecques nous, sans son grád interest. A ceste commission se trouua propre vn gentil'homme Milanois, escuier d'escurie chez le Roy nommé Merueilles. Cetuy-cy despeché avecques lettres secretes de creance, & instructions d'Ambassadeur, & avecques d'autres lettres de recommandation enuers le Duc, en faueur de ses affaires particuliers, pour le masque & la monstre, fut si long temps aupres du Duc, qu'il en vint quelque ressentiment a l'Empereur, qui donna cause a ce, qui s'ensuiuit apres, comme nous pensons: qui fut, que sous couleur de quelque meurtre, voila le Duc qui luy fait trancher la teste de belle nuit, & son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu prest d'une longue deduction contrefaicté de ceste hystoire, car le Roy s'en estoit adressé, pour demander raison a tous les prin-

ces de Chrestienté & au Duc mesmes, fut ouy  
aux affaires du matin, & ayant estably pour le  
fondemēt de sa cause, & dressé a ceste fin plu-  
sieurs belles apparences du faict, que son mai-  
stre n'auoit iamais pris nostre hōme, que pour  
gentil-homme priué & sien suiect, qui estoit  
venu faire ses affaires a Milan, & qui n'auoit ia-  
mais vescu la sous autre visage, desaduouant  
mesme auoir sceu qu'il fut en estat de la mai-  
son du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il  
le prit pour ambassadeur. Le Roy a son tour le  
pressant de diuerses obiections & demandes, &  
le chargeant de toutes pars, l'accula en fin sur  
le point de l'exécution faite de nuict, & com-  
me a la desrobée. A quoy le pauvre homme  
ambarassé respondit, pour faire l'hōneste, que  
pour le respect de sa majesté le Duc eust esté  
bien marry que telle exécution se fut faicte de  
iour. Chacun peut penser, comme il fut rele-  
ué, s'estant si lourdement couppé & a l'endroit  
d'un tel nez, que celui du Roy François. Le Pa-  
pe Iule second ayant enuoyé vn Ambassadeur  
vers le Roy d'Angleterre pour l'animer contre  
le Roy François, l'Ambassadeur ayant esté ouy  
sur sa charge, & le Roy d'Angleterre s'estant  
arresté en sa responce aus difficultés qu'il trou-  
uoit, a dresser les preparatifs, qu'il faudroit  
pour combatre vn roy si puissant: & en alleguāt  
quelques raisons, l'Ambassadeur repliqua mal a  
propos qu'il les auoit aussi considerées de sa

part, & les auoit bien dites au Pape. De ceste parolle si elongnée de sa proposition, qui estoit de le pouffer incontinent a la guerre, le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouua depuis par effect, que cest Ambassadeur de son intention particuliere pendoit du costé de France, & en ayant aduertty son maître, ses biens furent confisquez, & ne tint a guiere qu'il n'en perdit la vie.

## CHAP. X.

*Du parler prompt ou tardif.*

**O**Nques ne furent a tous toutes graces données.

Aussi voyons nous qu'au don d'eloquence, les vns ont la facilité & la promptitude, & ce qu'on dict, le boute-hors si aisé, qu'a chaque bout de champ ils sont prests : les autres plus tardifz ne parlent iamais rien qu'elabouré & premedité. Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux & les exercices du corps, selon l'aduantage de ce, qu'elles ont le plus beau : si i'auois a conseiller de mesmes en ces deux diuers aduantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle, que les Prescheurs & les Aduocatz facent principale

cipale profession, le tardif seroit mieus prescheur, ce me semble, & l'autre mieus aduocat. Par ce que la charge de celuy la luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer: & puis sa carriere se passe d'un fil & d'une suite sans interruption: la ou les commoditez de l'aduocat le pressent a toute heurte de se mettre en lice. Et puis les responces improuuees de sa partie aduerse le reiettet hors de son branle, ou il luy faut sur le champ prendre nouveau parti. Si est-ce qu'a l'entreueüe du Pape Clement & du Roy François a Marseille, il aduint tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au Pape, & l'ayant de longue main pourpensée, voire, a ce qu'on dit, apportée de Paris toute prestee, le iour mesme qu'elle deuoit estre pronôcée, le Pape se craignant qu'on luy teint propos, qui peut offencer les Ambassadeurs d'autres Princes, qui estoient autour de luy, manda au Roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps & au lieu, mais de fortune tout autre que celui, sur lequel monsieur Poyet s'estoit trauaillé: de façon que sa harangue demeuroit inutile, & luy en falloit promptement refaire vn'autre. Mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le Cardinal du Bellay en print la charge. Il semble que ce soit plus le rolle de l'esprit d'auoir son ope-

ration prompte & soudaine, & plus celuy du iugement, de l'auoir lente & posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, & celuy aussi a qui le loisir ne donne nul aduantage de mieus dire, ils sont en pareil degré d'estrâgeté. On recite de Seuerus Cassius, qu'il disoit mieus sans y auoir pësé, qu'il deuoit plus a la fortune qu'a sa diligence, qu'il luy venoit a profit d'estre troublé en parlant, & que ses aduersaires craignoient de le piquer, de peur que la colere ne luy fit redoubler son eloquëce. Je cognois bien priuement & par ordinaire experience, ceste condition de nature, qui ne peut soustenir vne vehemente premeditation, tant pour defect de la memoire & difficulté du choix des choses & de leur dispositiõ, que pour le trouble qu'une attention vehemente luy apporte d'ailleurs. Nous disons d'aucuns ouurages qu'ilz puent a l'huyle & a la lampe, pour certaine aspreté & rudeffe, que le travail imprime es ouurages, ou il a grande part. Mais outre cela la sollicitude de bien faire, & ceste cõtention de l'ame trop bandée & trop tendue a son entreprise la rompt, & la trouble. En ceste condition de nature, de quoy ie parle, il y a quant & quant aussi cela, qu'elle demande a estre nõ pas esbranlée & piquée par ses passions fortes comme la colere de Cassius (car ce mouuement seroit trop aspre) elle veut estre nõ pas secouée, mais sollicitée : elle veut estre echaufée & reueillée



ueillée par les occasions estrangeres presentes & fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trayner & languir l'agitation, c'est la vie & la grace de son langage: ses escrits le monstrét au pris de ses paroles: au moins s'il y peut auoir du choïs, ou il n'y a point de valeur.

## CHAP. XI.

*Des Prognostications.*

**Q**Vand aux oracles, il est certain, q̃ bõne piece auât la venue de Iesus Christ, ils auoiēt commence a perdre leur credit: car nous voyõs que Cicero se met en peine de trouuer la cause de leur defaillâce: mais quant aux autres prognostiques, qui se tiroient de l'anathomie des bestes aux sacrifices, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux & autres, sur lesquels l'ancieneté appuioit la plus part des entreprin- ses, tant publiques que priuées: nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous, quelques moyens de diuination es astres, es esprits, es figures du corps, es songes, & ailleurs, notable exemple de la forcenée curiosité de nostre nature s'amusant a preoccuper les choses futures, comme si elle n'auoit pas assez affaire a digerer les presentes: si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voyla pourquoy l'exemple de François Marquis de Sal-

de Salluste m'a semblé remarquable : car Lieutenant du Roy François en son armée de la les monts , infiniment fauorisé de nostre court, & obligé au Roy du Marquisat mesmes, qui auoit esté cōfisque de son frere, au reste ne se presentant occasion de le faire, son affection mesmes y contredisant , se laissa si fort espouuanter (comme il a esté adueré) aux belles prognosticatiōs qu'on faisoit lors courir de tous costez a l'aduantage de l'Empereur Charles cinquiesme & a nostre des-advantage, mesmes en l'Italie, ou ces folles propheties auoient trouué tant de place, qu'a Rome fut baillé grandes sommes d'argent au change, pour ceste opiniō de nostre ruine, que apres s'estre souuant condolu a ses priuez, des maux qu'il voioit ineuitablement preparez a la couronne de France, & aux amis qu'il y auoit, se reuolta, & changea de parti a son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eut. Mais il s'y conduisit en homme combatu de diuerses passions. Car ayant & villes & forces en sa main, l'armée ennemye soubz Antoine de Leue a trois pas de luy, & nous sans soubson de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fist . Car pour sa trahison nous ne perdîmes ny homme, ny ville que Fossan: encore apres l'auoir lōg temps contestée.

*Prudens futuri temporis exitum*

*Caliginosa nocte premit Deus,*

*Ridet*

*Ridētque, si mortalis ultra  
Fas trepidat.*

*Ille potens sui  
Latusque deget, cui licet in diem*

*Dixisse, vixi, cras vel atra*

*Nube polum pater occupato*

*Vel sole puro.*

*Latus in presens animus, quod ultra est,*

*Oderit curare.*

## CHAP. XII.

### *De la constance.*

**L**A Loy de la resolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous deuïōs courir autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconueniens, qui nous menassent, ny par consequant d'auoir peur qu'ils nous surprēgnent. Au rebours tous moyens honnestes de se garentir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le ieu de la constance se iouē principalement a porter patiemment & de pié ferme les inconueniens, ou il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps ni mouuement aux armes de main, que nous trouuions mauuais, s'il sert a nous garantir du coup qu'on nous rue. Toutes-fois aux cannonades, depuis qu'on leur est planté en bute, comme les occasions de la guerre portent sou-  
uant,

uant, il est messeant de s'esbranler pour la menasse du coup : d'autant que pour sa violence & vitesse nous le tenõs ineuitable. & en y a meint vn, qui pour auoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins appresté a rire a ses cõpaignons. Si est-ce que au voyage que l'Empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Prouence, le Marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arle, & s'estant ietté hors du couuert d'un molin a vent, a la faueur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneual & Seneschal d'Agenois, qui se promenoient sus le theatre des arenes. Lesquels l'ayant mōstre au Seigneur de Villier Commissaire de l'artillerie, il braqua si a propos vne colluurine, que sans ce que ledict Marquis voyant mettre le feu se lansa a quartier, il fut tenu qu'il en auoit dans le corps. Et de mesmes quelques années au parauant, Laurens de Medicis Duc d'Vrbain, pere de la Royne, mere du Roy assiegeant Mondolphe, place d'Italie aux terres, qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu a vne piece, qui le regardoit, bien luy seruit de faire la cane, car autremēt le coup, qui ne luy rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomac. Pour en dire le vray, ie ne croy pas que ces mouuemēs se fissent auecques discours. Car quel iugement pouués vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine : & est bien plus aisé a croise, que la  
fortu-

fortune brisa leur fraieur, & que ce seroit moyé vn'autre fois aussi bien pour se ietter dās le coup, que pour l'esuiter.

## CHAP. XIII.

*Cerimonie de l'entreueüe des Roys.*

**I**L n'est subiect si vain, qui ne merite vn rang en ceste rapsodie. A nos reigles communes ce seroit vne notable discourtoisie & a l'endroit d'vn pareil & plus a l'endroit d'vn grād, de faillir a vous trouuer ches vous, quand il vous auroit aduertiy d'y deuoir venir: voire adioustoit la Royne de Nauarre, Marguerite, a ce propos, que c'estoit inciuilité a vn gentil-homme de partir de sa maison, comme il se faiet le plus souuant, pour aller au deuant de celui qui le vient trouuer, pour grand qu'il soit: & qu'il est plus respectueux & ciuil de l'attendre pour le receuoir, ne fust que de peur de faillir sa route: & qu'il suffist de l'accompagner a son partement. C'est aussi vne reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouuer les premiers a l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attendre. Toutes-fois a l'entreueüe qui se dressa du Pape Clement, & du Roy François a Marseille, le Roy y ayant ordonné les apprets necessaires, s'esloigna de la ville & donna

& donna loisir au Pape de deux ou trois iours pour son entrée & refreschissement, auant qu'il le vint trouuer. Et de mesmes a l'entrée aussi du Pape & de l'Empereur a Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier, & y suruint apres luy. C'est, disent ils, vne cerimonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit auant les autres au ieu assigné, voyre auant celuy, ches qui se faict l'assemblée: & le prennent de ce biais, que c'est, affin que ceste apparence tesmoigne, que c'est le plus grand que les moindres vont trouuer, & le recherchent, non pas luy eux.

## CHAP. XIII.

*Que le goust des biens & des maux depēd en bonne partie de l'opinion, que nous en auons.*

**L**Es hommes (dit vne sentence grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions, qu'ilz ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit vn grand point gagné pour le soulagement de nostre miserable conditiō humaine, qui pourroit establir ceste proposition vraye tout par tout. Car si les maux n'ot entrée en nous, q̄ par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouuoir de les mespriser ou controurner a bien. Si les choses se rendent a nostre  
mercy

mercy & deuotion, pourquoy n'en cheuirons nous, ou ne les accommoderons nous a nostre aduantage? Si ce que nous appellons mal & tourment, n'est ny mal ny tourment de foy, ains seulement que nostre fantasie luy donne ceste qualité: il est en nous de la changer, & en ayant le choïs, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fous de nous bander pour le party, qui nous est le plus ennuyeux, & de donner aux maladies, a l'indigence & au mespris vn aigre & mauuais gouſt, si nous le leur pouuons donner bon, & si, la fortune fournissant ſimple ment de matiere, c'est a nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appellons mal ne le ſoit pas de foy, ou au moins tel qu'il ſoit, qu'il deſpende de nous de luy donner autre ſaueur, & autre viſage, car tout reuiét a vn, voyôs s'il ſe peut maintenir. Si l'eſtre originel de ces choſes, que nous craignons, auoit credit de ſe loger en nous de ſon autorité, il logeroit pareil & ſemblable en tous. Car les hommes ſont tous d'vne façon, & ſauf le plus & le moins, ſe trouuēt garnis de pareils outils & inſtrumens pour conceuoir & iuger: mais la diuerſité des opinions, que nous auons de ces choſes là, mōſtre clerement qu'elles n'entrent en nous que par compoſition. tel, a l'aduenture, les loge ches foy, en leur vray eſtre, mais mille autres leur donnent vn eſtre nouueau & cōtraire ches eux. Nous tenons la mort, la pauureté & la dou-

leur pour nos principales parties. Or cete mort  
 que les vns appellent des choses horribles la  
 plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nom-  
 ment l'vnique port des tourmens de ceste vie?  
 le souuerain bien de nature? seul appuy de no-  
 stre liberté? & commune & prompte recepte  
 a tous maus? Et comme les vns l'attendent  
 tramblans & effraiez, dautres ne la reçoient  
 ils pas de tout autre visage? Combien voit on  
 de personnes populaires & communes, con-  
 duictes a la mort, & non a vne mort simple,  
 mais meslée de honte & quelque fois de griefs  
 tourmens, y apporter vne telle assurance, qui  
 par opiniatreté, qui par simplessé naturelle,  
 qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur estat  
 ordinaire: establisans leurs affaires domesti-  
 ques, se recommandans a leurs amis, chan-  
 tans, preschans & entretenans le peuple: voire  
 y meslans quelque-fois des mots pour rire, &  
 beuuans a leurs cognoissans aussi bien que So-  
 crates. Vn qu'on menoit au gibet, disoit que  
 ce ne fut pas par telle rue, car il y auoit dan-  
 ger qu'un marchand luy fist mettre la main sur  
 le collet, a cause d'un vieux debte. Vn autre  
 disoit au bourreau qu'il ne le touchat pas a la  
 gorge, de peur de le faire tressaillir de rire,  
 tant il estoit chatouilleux: lautre respondit a  
 son confesseur, qui luy promettoit qu'il soup-  
 peroit ce iour la avec nostre Seigneur, allez  
 vous y en vous, car de ma part ie ieusne. Vn  
 autr



autre ayant demandé a boire , & le bourreau ayant beu le premier , dict ne vouloir boire apres luy , de peur de prendre la verolle. Chacun a ouy faire le conte du Picard , auquel estant a l'eschelle on presenta vne garse, & que (comme nostre iustice permet quelque fois) s'il la vouloit espouser on luy saueroit la vie, luy l'ayant vn peu contemplée & aperceu que elle boitoit, Attache, Attache, dit il, elle cloche. Et on côte de mesmes qu'en Damnemarc vn homme condamné a auoir la teste tranchée, estant sur l'eschafaut, comme on luy presenta vne pareille condition, la refusa , par ce que la fille, qu'on luy offrit, auoit les ioues auallées, & le nez trop pointu. Vn valet a Thoulouse accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance se rapportoit a celle de son maistre, ieune escolier prisonnier avec luy , & ayma mieux mourir que se départir de ses opinions quelles qu'elles fussent. Nous lisons de ceux dela ville d'Arras, lors que la Roy Loys vnziesme la print , qu'il s'en trouua bon nombre parmi le peuple qui se laissarent pendre plustost que de dire viue le Roy. Et de ces viles ames de bouffons il s'en est trouué qui n'ont voulu abandonner leur mestier a la mort mesme, tesmoing celuy qui comme le bourreau luy donnoit le branle, sécria Vogue la gallée, qui estoit son refrain ordinaire. Et celuy qu'o auoit couché sur le point de rendre sa vie le long du

foier sur vne paillasse, a qui le medecin demandant ou le mal le tenoit, entre le banc & le feu respondit-il. Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il auoit resferrez & contrains par la maladie, vous les trouuerez dit-il, au bout de mes iambes. A celuy qui l'exhortoit de se recommander a Dieu, Qui y va? demanda il: & l'autre respondant, ce sera tantost vous mesmes, s'il luy plait, y fusserie bien demain au soir, replica il: recommandés vous seulement a luy, suiuit l'autre, vous y serés bien tost, il vaut donc mieux, adiousta il, que ie luy porte mes recommandations moy mesmes. Pendant nos dernieres guerres de Milan & tant de prises & rescouffes, le peuple impatient de si diuers changemens de fortune, print telle resolution a la mort, que i'ay ouy dire a mon pere qu'il y veist tenir conte de bienvingt & cinq maistres de maison, qui s'estoient defaits eux mesmes en vne sepmaine: accident approchât a celuy de la ville des Xantiës, lesquelz assiegés par Brutus se precipitarent pêle, melle, hommes, femmes, & enfans a vn si furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort, que ceux-cy ne fissent pour fuir la vie, en maniere qu'a peine peut Brutus en sauuer vn bien petit nombre. Nous auons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, iusques aux enfans, qui de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez la mort. Fr

à ce propos, que ne fuyrons nous, dict vn ancien, si nous fuyons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraite? D'enfiler icy vn grand rolle de ceux de tous sexes & conditions & de toutes sectes es siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherchée volontairement, & recherchée non seulement pour finir les maus de ceste vie, mais aucuns pour fuir simplement la satiété de viure, & d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais fait. Et en est le nombre si infini, qu'à la verité i'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte. cecy seulement. Pyrrho le Philosophe se trouuant vn iour de grande tourmente dans vn bateau, monstroït à ceux, qu'il voyoit les plus effraiez autour de luy, & les encourageoit par l'exemple d'un pourceau, qui y estoit nullement effraïé ny soucieux de cest orage. Oserons nous donq dire que cet auantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, & pour le respect duquel nous nous tenons maistres & empereurs du reste des creatures, ait esté mis en nous, pour nostre tourment? A quoy faire la cognoissance des choses si nous en perdons le repos & la tranquillité, ou nous serions sans cela, & si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus

grand bien, l'employerons nous a nostre ruy-  
ne combatans le dessein de nature, & l'vniuer-  
sel ordre des choses, qui porte que chacun vse  
de ses vtils & moyens pour sa commodité &  
aduantage? Bien me dira lon, vostre regle ser-  
ue a la mort, mais que dires vous de l'indigen-  
ce? que dires vous encor de la douleur, que la  
pluspart des sages ont estimé le souuerain mal,  
& ceux qui le nioient de parolle, le confes-  
soient par effect? Possidonius estant extreme-  
ment tourmenté d'une maladie aigue & dou-  
loureuse, Pompeius le fut veoir, & s'excusa d'a-  
uoir prins heure si importune pour l'ouyr de-  
uiser de la Philosophie. Ia a Dieu ne plaise,  
luy dit Possidonius, que la douleur gaigne tant  
sur moy, qu'elle m'empêche d'en discourir &  
d'en parler:& se ietta sur ce mesme propos du  
mespris de la douleur, mais cependant elle  
iouroit son rolle & le pressoit incessammēt. A  
quoy il s'escrioit, tu as beau faire douleur, si ne  
diray-ie pas, que tu sois mal. Ce conte qu'ils  
font tant valoir, que porte il pour le mespris  
de la douleur? il ne debat que du mot, & cepen-  
dant si ces pointures ne l'esmeuent, pourquoy  
en rompt il son propos? pourquoy pense il fai-  
re beaucoup de ne l'appeller pas mal? Icy  
tout ne consiste pas en l'imagination. Nous o-  
pinons du reste, c'est icy la certaine science,  
qui iouē son rolle, nos sens mesmes en sont iu-  
ges.

*Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit  
omnis.*

Ferons nous a croire a nostre peau, que les coups d'estriuiere la chatouillent? & a nostre goust que de l'aloé soit du vin de Graues? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostr' escot, il est bien sans effroy a la mort, mais si on le bat, il crie & se tourmente: fourcerons nous la generale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est viuant sous le ciel, de trambler sous la douleur? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences, qu'on leur faict. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouuement d'un instant.

*Aut fuit, aut veniet, nihil est presentis in illa,  
Morsque minus pœna, quam mora mortis  
habet.*

Mille bestes, mille hōmes sont plustost mors, que menassés. Et a la verité ce que les sages craignent principalement en la mort, c'est la douleur son auant- coureuse coustumiere. Comme aussi la pauureté n'a rien a craindre que cela qu'elle nous iette entre les bras de la douleur par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir. Ainsi n'ayons affaire qu'a la douleur. Je leur dōne que ce soit le pire accident de nostre estre, & volontiers. Car ie suis l'homme du monde qui luy veux autant

de mal, & qui la craints autant, pour iusques a present n'auoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle, mais qu'il ne soit pour tant en nous, si non de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par la patience, qu'il ne soit en nous, quand bien le corps s'en émouueroit, de maintenir ce neantmoins l'ame & la raison en bonne trampe, ie ne le croy pas: & s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit par mi nous, la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité & la resolution? Ou ioueroient elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur a deffier?

*Anida est periculi virtus.*

S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheual, & d'un asne, se voir detailler en pieces, & arracher vne balle d'entre les os, se souffrir recondre, cauterizer & sonder, par ou s'acquerra l'aduantage, que nous voulons auoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuir le mal & la douleur, ce que disent les sages, que des actions également bonnes celle la est plus souhaitable a faire, ou il y a plus de peine. Et a ceste cause il a esté impossible de persuader a nos peres, que les conquestes faites par viue force, au hazard de la guerre, ne fussent plus aduantageuses que celles qu'on faict en toute seurte par pratiques & menées.

*Latus est, quoties magno sibi constat honestum.*

D'auantage cela nous doit consoler que naturelle-

turelement, si la douleur est violente, elle est courte, si elle est longue, elle est legiere. Tu ne la sentiras guiere long temps, si tu la sens trop, elle mettra fin a soy, ou a toy: l'un & l'autre reuiuent a vn. Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame, c'est d'auoir eu trop de commerce avec le corps. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre a nostre fuite, aussi s'en orgueillit la douleur a nous voir trambler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition, a qui luy fera teste: il se faut opposer & bander contre. En nous acculant & tirant arriere nous appellons a nous & attirons la ruine, qui nous menasse. Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles des reins, comme moy, ou nous trouuerons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur, ou plus haute, ou plus morne, selon la feuille ou l'on les couche, & qu'elle ne prédque autât de place en nous, que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt*, dict sainct Augustin, *quantum doloribus se inferuerunt*. Nous sentons plus vn coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement par les Medecins, & par Dieu mesme estimées grandes, & que nous passons avec tant de ceremonies, il y a des nations entieres, qui n'en font nul conte. Je laisse a part

les femmes Lacedemoniennes : mais aux Souiffes parmy nos gens de pied, quel changement y trouuez vous ? sinon que trottant apres leurs maris vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles auoient hier au vêtre, & ces Egyptiennes contrefaictes ramassées d'entre nous vont elles mesmes lauer leurs enfans, qui viennent de naistre : & prennent leur being en la plus prochaine riuiera. Vn simple garçonnet de Lacedemone ayant desrobé vn renard (car le larrecin y estoit action de vertu, mais par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris) & l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eut rongé le ventre que de se decourir. Et vn autre donnant de l'encens a vn sacrifice, le charbon luy estant tombé dans la manche, se laissa brusler iusques a l'os pour ne troubler le mystere. Et s'en est veu vn grand nombre pour le seul essay de vertu suiuant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre foetes iusques a la mort sans alterer leur visage. Chacun scait l'histoire de Sceuola qui s'estant coulé dans le camp ennemy, pour en tuer le chef, & ayant failly d'atteinte, pour reprendre son effait d'une plus estrange inuention, & descharger sa patrie, confessa a Porsena, qui estoit le Roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y auoit en son camp vn grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que luy. Et pour  
monstrer



monstrer quel il estoit, s'estant faict apporter vn brasier veit & souffrit griller & rostir son bras, iusques a ce que l'ennemy mesme en ayant horreur luy osta le brasier. Quoy celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son liure pendant qu'on l'incisoit? Et celuy, qui s'obstina a se mocquer & a rire a l'enuy des maux, qu'õluy faisoit, de façon que la cruauté irritée des bourreaux, qui le tenoient en main, & toutes les inuentions des tourmens redoublez les vns sur les autres luy donnarent gaigné. Mais c'estoit vn philosophe. Quoy? vn gladiateur de Cesar endura tousiours riant qu'on luy sondat & detaillat ses playes. Messons y les femmes. Qui n'a ouy parler a Paris de celle, qui se fit escorcher pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau? & l'en surnommoit on Madame l'escorchée. Il y en a qui se sont faict arracher des dents viues & saines, pour en acquérir la voix plus molle, & plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur auons nous en ce genre? Que ne peuuent elles? Que craignent elles? pour peu qu'il y ait d'agencement a esperer en leur beauté. I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, & se trauailler a point nommé de ruiner leur estomac, pour acquérir les pasles couleurs. Pour faire vn corps bien espaignolé qu'elle geine ne souffrent elles guindées & sâglées a tout de grosses coches sur les costez  
iusques

iufques a la chair viue? ouy quelques fois a enmourir. Je fuis bien ayfè que les tefmoins nous font plus a main, ou nous en auons plus affaire. Car la Chreftienté nous en fournit plus qu'a fuffifance. Et apres l'exemple de nostre fainct guide, il y en a eu force, qui par deuotion ont voulu porter la croix. Nous aprenons par tefmoing tref-digne de foy, que le Roy fainct Loys porta la hère iufques a ce, que fur fa vieillesse, fon confesseur l'en difpenfa, & que tous les vendredis, il se faisoit battre les efpaulles par fon prestre a tout cinq chainettes de fer, que pour cest effect il portoit tousiours dans vne boîte. Guillaume nostre dernier Duc de Guienne pere de ceste Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France & d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de fa vie continuelement vn corps de cuirasse, fous vn habit de religieux par penitence. Foulques Conte d'Anjou alla iufques en Ierusalem pour la se faire foiter a deux de ses valets, la corde au col, deuant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit on encore tous les iours le Vendredy fainct en diuers lieux vn grand nombre d'hômes & femmes se battre iufques a se déchirer la chair & perfer iufques aux os? Cela ay-ie veu fouuant & fans enchantement. & disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en auoit, qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'autrui, par vn mefpris de la douleur,

leur , d'autant plus grand que plus peuuent les éguillons de la deuotion, que de l'auarice. Certes tout ainsi qu'a vn faineant l'estude sert de tourment, a vn yurogne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice aux luxurieux, & l'exercice geine a vn homme delicat & oisif: ainsi est il du reste. Les choses ne sont ny douloureuses, ny difficiles d'elles mesmes: mais nostre foiblesse & lacheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes & haultes, il faut vn' ame de mesme, autrement nous leur attribuons le vice, qui est le nostre. Vn auiron droit semble toutes-fois courbe dans l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye. Or sus, pourquoy de tant de discours, qui nous persuadent de mespriser la mort, & de ne nous tourmenter point de la douleur, n'en empoignons nous quelcun pour nous? Et de tant d'especes d'imaginacions, qui l'ont persuadé a autrui, que chacun n'en prend il celle qui est le plus selon son humeur? si ce n'est vne drogue forte & absterfiue pour defraciner le mal, au moins qu'il la preigne lenitiue pour le soulager. Au demeurant on n'eschape pas a la philosophie, pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs. Car on la contraint de nous donner en payement cecy. S'il est mauuais de viure en necessité, au moins de viure en necessité il n'est nulle necessité.

CHAP.

## CHAP. XV.

*On est puny pour s'opiniastrer a vne place  
sans raison.*

**L**A vaillance a ses limites, comme les autres vertus, lesquels franchis & outrepassiez, on se trouue dans le train du vice: en maniere que par chez elle on se peut rendre a la temerité, obstination & folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisez a la verité a choisir en l'édroit de leurs confins. De ceste consideration est née la coustume, que nous auons aux guerres, de punir, voire de mort ceux, qui s'opiniastrerent a defendre vne place, qui par les regles militaires ne peut estre soustenue. Autremēt sous l'esperance de l'impunité il n'y auroit poullailler, qui n'arrestat vn'armée. Monsieur le Connestable de Monmorency au siege de Pavié aiant esté commis pour passer le Tesin & se loger aux fauxbours sainct Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques a se faire battre, feist pendre tout ce qui estoit dedans: & encore depuis accompagnant Monsieur le Daulphin au voiage de la les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, & tout ce qui estoit dedans aiant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le Capitaine & l'enseigne, il les fit pendre

dre & estrangler, pour ceste mesme raison: cōme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors gouverneur de Turin en ceste mesme contrée, le Capitaine de S. Bony, le reste de ses gens aiant esté massacré a la prinse de la place. Mais d'autant que le iugement de la valeur & foiblesse du lieu se prend par l'estimation & contrepoids des forces qui l'assaillent, car tel s'opiniâtreroit iustement contre deux couleuurines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons: ou se met encore en conte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse vn peu la balance de ce costé la. Et en aduient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moiens, que ne leur semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste passent le cousteau par tout, ou ils trouuent resistance, autant que fortune leur dure: comm'il se voit par les formes de sommation & deffi, que les princes d'Orient, les Tâburlans, Mahumets, & leurs successeurs, qui sont encores, ont en vsage, fiere, hautaine & pleine d'vn commandement barbaresque.

## CHAP. XVI.

*De la punition de la coïardise.*

**I**'Ouy autrefois tenir a vn prince & tresgrand Capitaine, que pour lâcheté de cœur

vn soldat ne pouuoit estre condanné a mort, luy estant a table fait recit du proces du Seigneur de Veruins, qui fut condané a mort pour auoir rendu Boulogne. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez a nostre escient contre les regles de la raisõ, que nature a empreintes en nous: & en celles là, il semble que nous puissions appeller a garant ceste mesme nature, pour nous auoir laissé en telle imperfection & deffaillance: de maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouuoit prendre a nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience: & sur ceste regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans: & celle qui establit qu'un aduocat & vn iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance, ils ont failly en leur charge. Mais quant a la coüardise il est certain, que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tient on que ceste regle a esté premierement mise en vsage par le legislateur Charondas: & qu'auant luy les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille, la ou il ordonna seulement qu'ils fussent par trois iours assis emmy la place publique vetus de robe de femme, esperant encores  
en pour

s'en pouuoir seruir , leur ayant fait reuenir le courage par ceste honte. Il semble aussi que les loix Romaines condamnoient anciennement a mort ceux , qui auoient fuy. Car Ammianus Marcellinus raconte , que l'Empereur Iulien condamna dix de ses soldats, qui auoient tourné le dos a vne charge contre les Parthes , a estre dégradés, & apres a souffrir mort, suiuant, dict il, les loix anciennes. Toutes-fois ailleurs pour vne pareille faute il en condamne d'autres seulement a se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. Du temps de nos peres le seigneur de Franget iadis Lieutenant de la compagnie de Monsieur le Marechal de Chastillon , ayant esté mis par Monsieur le Marechal de Chabanes, Gouverneur de Fontarabie au lieu de Monsieur de Lude , & l'ayant rendue aux Espaignols fut condamné a estre dégradé de noblesse & tant luy que sa posterité déclaré roiturier, taillable, & incapable de porter armes : & fut ceste rude sentence exécutée a Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouuerent dans Guyse, lors que le Conte de Nansau y entra, & autres encore depuis. Toutes-fois quand il y auroit vne si grossiere & apparente, ou ignorance ou couardise , qu'elle surpassat toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prédre pour suffisante preuue de meschanceté & de malice, & de la chastier pour telle.

## CHAP. XVII.

*Vn trait de quelques Ambassadeurs.*

**I**'Obserue en mes voyages ceste pratique, pour apprendre tousiours quelque chose, par la communication d'autrui (qui est vne des plus belles escoles qui puisse estre) de ramener tousiours ceux, avec qui ie confere, aux propos des choses, qu'ils sçauent le mieux.

*Basti al nocchiero ragionare de' venti,*

*Al bisfolco dei tori, & le sue piaghe*

*Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.*

Car il aduient le plus souuent au rebours, que chacun choisit plustost a discourir du mestier d'autrui que du sien, estimant que c'est autant de nouuelle reputation acquise: tesmoing le reproche qu'Archidamus feit a Periander, qu'il quitoit la gloire de bon medecin pour acquerir celle de mauuais poëte, & par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille.

*Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.*

Par ainsi il faut traualler de reietter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainsi du reste, chacun a son gibier. Et a ce propos a la lecture des histoires, qui est le subiet de toutes gens, i'ay accoustumé de considerer, qui en font les escriuains. Si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres, i'en apren

princi



principalement le stile & le langage. Si ce sont medecins , ie les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé & complexiõ des princes, des blessures & maladies : si iurisconsultes il en faut prendre les controuerses des droicts, les loix, l'établissement des polices & choses pareilles: si Theologiens les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses & mariages: si courtisans, les meurs & les cerimonies : si gens de guerre, ce qui est de leur charge , & principalement les deductions des exploits, ou ils se sont trouuez en personne: si Ambassadeurs, les menées, intelligences, & pratiques, & maniere de les conduire. A ceste cause ce que i'eusse passé a vn autre, sans m'y arrester, ie l'ay poisé & remarqué en l'histoire du Seigneur de Langey tres-entendu en telles choses, C'est qu'apres auoir conté ces belles remonstrances de l'Empereur Charles cinquiesme faictes au consistoire a Rome, present l'Euesque de Macon & le Seigneur du Velly nos Ambassadeurs, ou il auoit meslé plusieurs parolles outrageuses contre nous, & entre autres que si ses Capitaines, soldats, & subiects n'estoient d'autre fidelité & suffisance en l'art militaire, que ceux du Roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creut quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie depuis

il luy aduint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il défia le Roy de le combattre en chemise avec l'espée & le poignard dans vn bateau. Ledit seigneur de Langey suiuant son histoire adioute que lesdicts Ambassadeurs faisant vne despeche au Roy de ces choses luy en dissimularent la plus grande partie, mesmes luy celarent les deux articles precedens. Or i'ay trouué bien estrange, qu'il fut en la puissance d'un Ambassadeur de dispenser sur les aduertissemens, qu'il doit faire a son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, & dites en si grand'assemblée. Et m'eut semblé l'office du seruiteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont aduenues: affin que la liberté d'ordonner, iuger & choisir demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse a quelque mauuais party, & ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eut semblé appartenir à celuy, qui donne la loy, non a celuy qui la recoit, au curateur & maistre d'escolle, non a celuy qui se doit penser inferieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence & bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne voudrois pas estre seruy de ceste façon en mon petit faict.

## CHAP. XVIII.

*De la peur.*

**O** *Bstupui, steteruntque coma, & vox faucibus hæsit.*

Je ne suis pas bon naturaliste ( qu'ils disent ) & ne sçay guiere par quels resors la peur agit en nous , mais tant y a que c'est vne estrange passion:& disent les medecins qu'il n'en est nulle, qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deüe assiete. De vray i'ay veu beaucoup de gens deuenus insensez de peur, & au plus rassis il est certain pendant que son acces dure qu'elle engendre de terribles ébloyffemens. Je laisse a part le vulgaire , a qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enuelopés en leur suere, tantost des Loups-garous, des Lutins, & des chimeres. Mais parmy les guerriers mesme, ou elle deuroit trouuer moins de place, combien de fois a elle changé vn troupeau de brebis en esquadron de corseletz ? des roseaus & des cannes en gend'armes & lanciers ? nos amis en nos ennemis ? & la croix blanche a la rouge ? Lors que Monsieur de Bourbon print Rome , vn port'enseigne, qui estoit a la garde du bourg saint Pierre print tel effroy a la premiere a l'arme, que par le trou d'une ruine il se ietta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux

ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville, & a peine en fin voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se renger pour le soutenir, estimant que ce fut vne sortie, que ceux de la ville fissent, il se recogneust, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit fortý, plus de trois cens pas auant en la campagne. Il n'en aduint pas du tout si heureusement a l'enseigne du Capitaine Iuille, lors que saint Pol fut pris sur nous par le Conte de Burres & Monsieur du Reu. Car estant si fort es-  
perdu de la fraieur, que de se ietter a tout son enseigne hors de la Ville par vne canonniere, il fut mis en pieces, par les assaillans. & au mesme siege fut memorable la peur, qui ferra, saisit & glaça si fort le cœur d'un gentil'homme, qu'il en tomba roide mort par terre a la bresche sans aucune blessure. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers. Tantost elle nous cloüe les pieds & les entraue, cōme on lit de l'Empereur Theophile, lequel en vne bataille, qu'il perdit contre les Agarenes, deuint si estonné & si transi, qu'il ne pouuoit prendre party de s'enfuyr: iusques a ce que Manuel l'un des principaux chefs de son armée l'ayāt tirassé & secoué, commé pour l'esveiller d'un profond somne, luy dit, si vous ne me suiuez ie vous tueray. Car il vaut mieux que vous perdez la vie, que si estant prisonnier vous veniez a ruiner l'Empire.

## CHAP. XIX.

*Qu'il ne faut iuger de nostre heur, qu'apres  
la mort.*

*S**Cilicet ultima semper  
Expectanda dies homini est, dici que beatus  
Ante obitum nemo supremæque funera debet.*  
Les enfans sçauent le conte du Roy Crœsus a  
ce propos : lequel ayant esté pris par Cyrus , &  
condamné a la mort, sur le point de l'exécution  
ils s'escria O Solon , Solon : cela raporté a Cy-  
rus, & s'estant enquis que c'estoit a dire , il luy  
fist entendre , qu'il verifioit lors a ses despens  
l'aduertissement qu'autrefois luy auoit donné  
Solon, que les hommes, quelque beau visage  
que fortune leur face , quelques richesses,  
Royautez & Empires qu'ils se voyent entre  
mains, ne se peuuent appeller heureux, iusques  
a ce qu'on leur aye veu passer le dernier iour  
de leur vie : pour l'incertitude & varieté des  
choses humaines, qui d'un bien legier mouue-  
ment se changent d'un estat en autre tout di-  
uers. Et pourtant Agesilaus, a quelcun qui di-  
soit heureux le Roy de Perse , de ce qu'il estoit  
venu fort ieune a un si puissant estat, voire mais,  
dit-il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux.  
Tantost des Roys de Macedoine, successeurs

de ce grand Alexandre, il s'en faiët des menü-  
fiers & greffiers a Rome: des tirans de Cicile,  
des pedantes a Corinthe: d'un conquerant de la  
moitié du monde & Empereur de tant d'ar-  
mées il s'en faiët vn miserable suppliant des  
belitres officiers d'un Roy d'Egypte, tant cou-  
sta a ce grand Pompeius l'alongement de cinq  
ou fix mois de vie. Et du temps de nos peres  
ce Ludouic Sforce dixiesme Duc de Milan,  
soubz qui auoit si long temps branlé toute l'I-  
talie, on l'a veu mourir prisonnier a Loches,  
mais apres y auoir vescu dix ans, qui est le pis  
de son marché. Et mille tels exemples. Car il  
semble que comme les oraiges & tempestes se  
piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos  
bastimens, il y ait aussi la haut des espritz en-  
uieux des grandeurs de ça bas.

*Vsq̃ue adeo res humanas vis abditā quadam  
Obterit, & pulchros fasces sanaeque secures  
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette a  
point nômé le dernier iour de nostre vie, pour  
monstrer sa puissance de renuerse en vn mo-  
ment ce, qu'elle auoit basty en longues années,  
& nous fait crier apres Laberius, *Nimirum hac  
die una plus vixi, mihi quam viuendum fuit.* Ain-  
si se peut prendre avec raison, ce bon aduis de  
Solon: mais d'autant que c'est vn philosophe, a  
l'endroit desquels les faueurs & disgraces de  
la fortune ne tiennent rang, ny d'heur ny  
de

de mal'heur: & sont les grandeurs, richesses & puissances accidens de qualité a peu pres indifferente, ie trouue vray, semblable, qu'il aye regardé plus auant, & voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité & contentement d'un esprit bien né & de la resolution & assurance d'un ame reglée & bien assenée, ne se doive iamais attribuer a l'homme, qu'on ne luy aye veu iouer le dernier acte de sa comédie, & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut auoir du masque, ou ces beaux discours de la philotophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loysir de maintenir tousiours nostre visage raffis. Mais a ce dernier rolle de la mort & de nous il n'y a plus que faindre, il faut parler bõ François, il faut monstrier ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot.

*Nam vera voces tum demum pectore ab imo*

*Eijciuntur, & eripitur persona, manet res.*

Voila pourquoy se doiuent a ce dernier trait touché & esprouuer toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre iour, c'est le iour iuge de tous les autres: c'est le iour, dict vn ancien, qui doit iuger de toutes mes années passées. Je remets a la mort l'essay du fruct de mes estudes. Nous verrons la si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur.

## CHAP. XX.

*Que philosopher, c'est apprendre  
a mourir.*

Cicero dit que philosopher ce n'est autre chose que s'aprester a la mort. C'est d'autant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesongnent a part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: ou bien c'est que toute la sagesse & discours du monde se resout en fin a ce point, de nous apprendre a ne craindre a mourir. De vray ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'a nostre contentement, & tout son trauail tendre en somme a nous faire bien viure, & a nostre aise, comme dict la sainte parolle. Toutes les opinions du monde en font la, quoy qu'elles en prennent diuers moyens, autrement on les chasseroit d'arriuee. Car qui escouteroit celuy, qui pour sa fin establiroit nostre tourment? Or il est hors de moye d'arriuer a ce point, de nous formervn solide contêtement, qui ne frâchira la crainte de la mort. Voila pourquoy toutes les sectes des philosophes se rencôtrent & conuiennēt a c'est article de nous instruire a la mespriser. Et bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord a mespriser la douleur, la pauu-  
té, &



té, & autres accidens, a quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing: tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle nécessité, la plupart des hommes passant leur vie sans goustier de la pauvreté, & tels encore sans sentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le musicien, qui vescu cent & six ans d'une entière santé: qu'aussi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, & couper broche a tous autres inconueniens. Mais quant a la mort, elle est inévitable, & par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Nos parlemens renuoient souvent executer les criminels au lieu ou le crime est commis. Durant le chemin, promenez les par toutes les belles maisons de France: faictes leur tant de bonne chere, qu'il vous plaira: pensez vous qu'il s'en puissent resjouir, & que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré & affadi le goust a toutes ces commodités? Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de nostre visée. Si elle nous effraye; comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebure? Le remede du vulgaire c'est de n'y pēser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement? Il luy faut faire brider l'asne par la queue,

*Qui*

*Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.*

Ce n'est pas de merueille s'il est si souuēt pris au piege. On faict peur a nos gens seulement de nommer la mort, & la plus par s'en feignent, comme du nom du diable. Et par-ce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ait donné l'extreme sentēce. Et Dieu scait lors entre la douleur & la frayeur de quel bon iugement ilz vous le pâtissent. A l'aduenture est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'argēt. Je nasquis le dernier iour de Feurier. 1532. Il n'y a iustement que quinze iours que j'ay franchi. 39. ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empescher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy les ieunes & les vieux y pensent aussi peu les vns que les autres. Et n'est homme si decrepite tant qu'il voit Mathusalem deuant, qui ne pense auoir encore vn an dans le corps. D'auantage, pauvre fol que tu es, qui t'a establi les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plustost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis desia pieça par faueur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumés de viure: & qu'il soit ainsi, cōte de tes cognoissans, combien il en est mort auāt tō aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint: & de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée fais en registre, & i'etiray

eu gageure d'en trouuer plus, qui sont mors, auant, qu'apres trente cinq ans. Il est plein de raison, & de pieté, de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ, or il finit sa vie a trente & trois ans. Le plus grand hōme, simplement homme, Alexandre mourut aussi a ce terme, & ce fameux Mahumet aussi. Combien a la mort de façons de surprise?

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis  
Cantum est in horas.*

Je laisse a part les siebures & les pleuresis. Qui eut iamais pensé qu'un Duc de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme fut celuy la a l'entrée du Pape Clement mon voisin, a Lyon? N'as tu pas veu tuer vn de nos roys en se iouât, Et vn de ses ancestres mourut il pas choqué par vn pourceau. AEschilus manassé de la cheute d'une maison a beau se tenir a l'airte, le voila assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pates d'un'Aigle en l'air. L'autre mourut d'un grein de raisin: vn Empereur de l'esgraigneure d'un peigne en se testonnant: AEmilius Lepidus pour auoir hurté du pied contre le seuil de son huis: & Aufidius pour auoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet a Rome, Ludouic fils de Guy de Gonsague, Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exēple Speusippus philosophe Platonicien, & l'un de nos  
Papes

Papes: le pauvre Bebius, Iuge, cependant qu'il donne delay de huiétaine a vne partie, le voyla saisi, le sien de viure estant expiré. Et Caius Iulius medecin gressant les yeux d'un patient, voila la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler vn mien frere, aagé de vint & trois ans, qui auoit desia faict assez bonne preuue de sa valeur, iouât a la paume, receut vn coup d'esteuf qui l'assena vn peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparéce de cōtusion, ni de blessure, & qui l'estōna si peu, qu'il ne s'en assit, ny reposa, iusqu'a ce que le voyla perdu cinq ou six heures apres d'une Apoplexie. Ces exemples si frequens & si ordinaires nous passant deuant les yeux, comme est il possible qu'on se puisse deffaire du pensément de la mort, & qu'a chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tiēt au collet? Qu'import'il, me direz vous, comme que ce soit, pourueu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cest aduis, & en quelque maniere qu'on se puisse mettre a l'abri des coups, fut ce soubz la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse: car il me suffit de passer a mon aise. & le meilleur ieu que ie me puisse donner ie le prens, si peu glorieus au reste & exemplaire que vous voudrez.

*Prætulerim delirus inersque videri,  
Dum mea delectent mala me, vel denique  
fallant,  
Quam sapere & ringi.*

Mais c'est vne folie d'y penser arriuer par la. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau: mais aussi quand elle arriue, ou a eux mesmes, ou a leurs femmes, enfans & amis, les surprenât a l'improueu & au decouvert, quels tourmens? quels cris? quelle rage? & quel desespoir les acable? Vites vous iamais rien si rabaisié, si chagé, si confus? Il y faut prouuoir de meilleur heure: & ceste nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un hōme d'entendement, ce que ie trouue entierement impossible, nous vend trop cher ses denrées: si c'e stoit ennemi qui se peut euitier, ie conseillerois d'ēprunter les armes de la couārdise: mais puis qu'il ne se peut,

*Nempe & fugacem persequitur virum,*

*Nec parcat imbellis iuuenta*

*Poplitibus, timidoque tergo,*

aprenons a le soutenir de pied ferme, & a le cō battre: & pour commencer a luy oster son plus grand aduantage contre nous, prenons voye toute contraire a la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'ayons riē si souuēt en la teste que la mort: a tous instans representons la a nostre imagination & en tous visages, au broncher d'un cheual, a la cheute d'une tuille, a la moindre piqueure d'espleingue remachons soudain, & bien quand ce seroit la mort mesme? & la dessus roidissons  
nous,

nous, & efforçons nous. Parmi les festes & la ioye ayons tousiours ce refrein de la souuenance de nostre condition, & ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire en combien de sortes ceste nostre allegresse est en bute a la mort, & de combien de prinse elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins & par mi leur meilleure chere faisoient apporter l'Anatomie seche d'un corps d'homme mort, pour seruir d'aduertissement aux conuies.

*Omne crede diem tibi diluxisse supremum.*

*Grata superueniet, quæ non sperabitur hora.*

Il est incertain ou la mort nous attende, attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberte. Qui a appris a mourir, il a desappris a seruir. Le sçauoir mourir nous afranchit de toute subiection & contrainte. Paulus AEmilius respondit a celuy, que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy enuoioit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe, qu'il en face la requeste a soy mesme. A la verité en toutes choses si nature ne preste vn peu, il est malaisé que l'art & l'industrie aillent guiere auant. Je suis de moy-mesme nō melancholique, mais songe creus: il n'est rien de quoy ie me soye des tousiours plus entrete nu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licétieuse de mon aage, par-

mi les dames & les ieus: tel me pensoit empêché a digerer a par moy quelque iallousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que ie m'entretenois de ie ne sçay qui surpris les iours precedens d'une fieure chaude & de la mort, au partir d'une feste pareille, & la feste pleine d'oïfueté, d'amour & de bon tēps, comme moy, & qu'autant m'en pendoit a l'oreille. Je ne ridois non plus le front de ce pensement la, que d'un autre. Il est impossible que d'arriuee nous ne sentiōs des piqueures de telles imaginations. Mais en les maniant & pratiquant au long aller on les apriuoise sans doute, autrement de ma part ie fusse en continuelle frayeur & frenesie. Car iamais homme ne se defia tāt de sa vie, iamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. Ny la santé, que i'ay iouï iusques a present heureuse, ne m'en alonge l'esperance, ni les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que ie m'eschape. De vray les hazards & dangers nous approchent peu ou rien de nostre fin. Et si nous pensons cōbien il reste, sans c'est accident, qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouuerons que gaillars & fieureux, en la mer & en nos maisons, en la bataille & en repos elle nous est également pres. Ce que i'ay affaire auant mourir, pour l'acheuer, tout loisir me semble court, fut ce d'un' heure. Quelcun feuilletant l'autre iour mes ta-

blottes trouua vn memoire de quelque chose, que ie vouloy estre faite apres ma mort, ie luy di, comme il estoit vray, que n'estant qu'a vne lieue de ma maisõ & sain & gaillard ie m'estoy hasté de l'escrire la, pour ne m'asseurer point d'arriuer iusques chez moy. Il faut estre tousiours boté & prest a partir en tât qu'en nous est, & sur tout se garder qu'õ n'aye lors affaire qu'a foy. Car nous y aurõs assez de besongne, sans autre surcrois. L'vn se plaint plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire, l'autre qu'il luy faut desloger auant qu'a uoir marié sa fille, ou contrerollé l'institution de ses enfans: l'vn plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre. & le bastisseur,  
*Manent (dict il) opera interrupta, minaeque  
 Murosum ingentes.*

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir. Et ie suis d'aduis que non seulement vn Empereur, comme disoit Vespasien, mais que tout gallant homme doit mourir debout.

*Cum moriar, medium soluar & inter opus.*

Ie veux qu'on agisse sans cesse, que la mort me treuve plantant mes chous, mais nonchalant d'elle, & encore plus de mon iardin imparfait. I'en vis mourir vn, qui estant a l'extremité se pleignoit incessamment, de quoy sa destinée



coupoit le fil de l'histoire, qu'il auoit en main sur le quinzième ou 16. de nos roys. Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières ioignant les Eglises & aux lieux les plus fréquentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes & les enfans a ne s'effaroucher point de voir vn homme mort: & afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux, & de conuois nous aduertisse de nostre condition. Aussi ay-ie pris en coustume d'auoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien de quoy ie m'informe si volontiers, que de la mort des hommes, quelle parolle, quel visage, quelle contenance ilz y ont eu: ni endroit des histoires, que ie remarque si attentifemēt. On me dira que l'effect surmonte de si loing l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime, qui ne s'y perde, quand on en vient la; laissés les dire, le premediter donne sans doute grand auantage: & puis n'est ce rien d'aller au moins iusques la sans alteration & sans fieure. Il y a plus. Je reconnoy par experience que nature mesme nous preste la main & nous donne courage. Si c'est vne mort courte & violente, nous n'auons pas loisir de la craindre. Si elle est autre ie m'aperçois qu'a mesure que ie m'engage dans ses auenues, & dans la maladie, i'entre naturellement & de moy mesme en quel-

que dessein de la vie. Je trouue que i'ay bien plus affaire a digerer ceste resolution de mourir, quand ie suis en vigueur & en pleine santé, que ie n'ay, quand ie suis malade: d'autant que ie ne tiens plus si fort aux cōmoditez de la vie: a raison que ie commence a en perdre l'usage & le plaisir. T'en voy la mort, d'vne veüe beaucoup moins effrayée. Cela me fait esperer que plus ie m'eslongneray de celle la, & aprocheray de ceste cy, plus aisement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé en plusieurs autres occurrēces, ce que dit Cesar, que les choses nous paroissent souuēt plus grandes de loing que de pres, i'ay trouué que sain i'auois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors que ie les ay senties. L'alegresse ou ie suis, le plaisir & la force me font paroistre l'autre estat si disproportionné a celuy la, que par imagination ie grossis ces incōmoditez de la moitié, & les conçooy plus pesantes, que ie ne les trouue, quād ie les ay sur les espaulles. i'espere qu'il m'ē aduiēdra ainsi de la mort. Le corps courbé, & plié a moins de force a soutenir vn fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser & esleuer contre l'effort de c'est aduersaire. Car cōme il est impossible, qu'elle se mette en repos & a son aise pendant qu'elle craint: si elle s'en assure aussi, elle se peut venter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que l'inquietude, le tourmēt, & la peur

la peur, nō le moindre desplaisir loge chez elle. Elle est rendue maistresse de ses passions & cōcupiscences, maistresse de l'indigence, de la hôte, de la pauvreté, & de toutes autres iniures de fortune. Gagnons cest aduātage qui pourra, c'est icy la vraye & souueraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue a la force, & a l'iniustice, & nous mocquer des prisons & des fers.

*In manicis, &*

*Compedibus, seu te sub custode tenebo.*

*Ipsē Deus simul atque volam, me soluet: opinor,  
Hoc sentit, moriar. Mors vltima linea rerū est.*

Nostre religiō n'a point eu de plus asseuré fondemēt humain, que le mespris de la vie. Nō seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoy craindrions nous de perdre vne chose, laquelle perdue ne peut estre regrettée, & puis que nous sommes menassés de tant de façons de mort, ne voyōs nous pas qu'il y a plus de mal a les craindre toutes, qu'a en soustenir vne? mais nature nous y force. Sortez, dit elle, de ce monde, cōme vous yestes entrez. Le mesme passage que vous fites de la mort a la vie, sans passion & sans frayeur, refaites le de la vie a la mort. Vostre mort est vne des pieces de l'ordre de l'vniuers, c'est vne piece de la vie du monde. Changeray-ie pas par vous ceste belle cōtexture des choses, c'est la cōdition de vostre creation, c'est vne partie de vous que la mort: vous vous fuyez vous mesmes. C'estuy vostre

estre, que vous iouissez, est également partie  
la mort & a la vie. Le premier iour de vostre  
naissâce vous achemine a mourir cōme a viure.

*Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.*

*Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.*

Et ne mourez iamais trop tost . Si vous auez  
vescu vn iour , vous auez tout veu : vn iour  
est égal a tous iours . Il n'y a point d'autre lu-  
miere, ni d'autre nuit. Ce soleil, ceste lune, ces  
estoiles, ceste dispositiō, c'est celle mesme, que  
vos ayeuls ont iouie , & qui entretiendra vos  
arriere-nepueux, & au pis aller la distribution  
& varieté de tous les actes de ma comedie, se  
parfournit en vn an. Si vous auez pris garde au  
beau brâle de mes quatre saisons, elles embras-  
sent l'entance, l'adolescēce, la virilité, & la vieil-  
lesse du monde . Il a ioué son rolle. Il n'y scait  
autre finesse que de recommencer, ce sera touf-  
iours cela mesme . Je ne suis pas deliberée de  
vous forger autres nouueaus passetemps.

*Nam tibi præterea quod machiner, inueniamque*

*Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper.*  
faites place aux autres, cōme d'autres vous l'ont  
faite . Aussi auez vous beau viure, vous n'en re-  
battrez rien du tēps que vous auez a estre mort.  
C'est pour neant , aussi long temps ierez vous  
en c'est estat la , que vous creignez , comme si  
vous estiez mort en nourrisse.

*Licet, quod vis, viuendo vincere secla,*

*Mors æterna tamen, nihilominus illa manebit.*

Dauantage nul ne meurt auât son heure, ce que vous laissez de temps, n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé auant vostre naissance. Ou que vostre vie finisse, elle y est toute. Pensiez vous iamais n'arriuer la, ou vous alliez sans cesse. Et si la compagnie vous peut soulager: le monde ne va il pas mesme train que vous allez? Tout ne branle il pas vostre branle? y a il rien qui ne vieillisse quât & vous? mille hōmes, mille animaus & mille autres creatures meurēt en ceste mesme heure, que vous mourez. Voila les bons aduertissemens de nostre mere nature. Or i'ay pensé souuent d'ou venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'ē nos maisons: autrement ce seroit vn'armée de medecins & de pleurars: & elle estant tousiours vne, qu'il y ait toutes-fois beaucoup plus d'asseurance parmi les gēs de village & de basse cōditiō qu'es autres. Iecroi a la verité q̄ ce sōt ces mines & apareils effrayables, dequoy nous l'ētournōs, qui nous font pl<sup>o</sup> de peur qu'elle: vne toute nouuelle forme de viure: les cris des meres, des femmes, & des enfā la visitatiō de personnes estōnées, & trāsies: l'assistance d'un nōbre de valets passés & éplorés: vne chābre sās iour: des cierges alumez: nostre cheuet assiegé de medecins & de prescheurs: somme tout horreur & tout effroy au tour de no<sup>o</sup>. Nous voyla des-ia enseuelis & enterrez. Les

enfans ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les voyent masquez, aussi auons nous. Il faut oster le masque aussi biẽ des choses, que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouuerons au desslous, que ceste mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passarẽt dernièrement sans peur. Heureuse la mort & heureuse trois fois, qui oste le loisir aux apprets de tel equipage.

## CHAP. XXI.

### *De la force de l'imagination.*

**F**Ortis imaginatio generat casum,  
disent les clerks. Je suis de ceux, qui sentẽt tres-grand effort de l'aprehension, chacun en est feru, mais aucuns en sont transformez. Gallus Vibius b̃ada si bien son ame, & la tendit a comprendre & imaginer l'essence & les mouuemẽs de la folie, qu'il emporta son iugement mesme hors de son siege, si qu'õques puis il ne l'y peut remettre: & se pouuoit vanter d'estre deuenu fol par discours. Il y en a, qui de frayeur anticipent la main du bourreau, & celuy qu'on deb̃doit pour luy lire sa grace, se trouua roide mort sur l'eschafaut du seul coup de son imaginatiõ. Nous tressuons, nous trẽblons, nous pallissons, & rougissons aux secousses de nos imaginatiõs, & renuersẽs dans la plume nous sentons nostre corps agitẽ a leur br̃sle, quelque fois iusques a la mort.

la mort. Et la ieunesse bouillante s'eschauffe si auāt en son harnois tout' endormie, qu'elle assouuit en songe ses amoureux desirs.

*Vt quasi trāsactis sepe omnibus rebus profundāt  
Fluminis ingentes fluctus, vestēque cruentent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouueau de voir croistre la nuict des cornes a tel, qui ne les auoit pas en se couchant: toutesfois l'euenement de Cyppus Roy d'Italie est memorable, lequel pour auoir assisté le iour avec grande affection au combat des taureaux, & auoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au filz de Crœsus la voix, que nature luy auoit refusée. Et Antigonus print la fieur de la beauté de Stratonice trop viuement empreinte en son ame. Pline dict auoir veu Lucius Cossitius de femme changé en homme le iour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontēt pareilles metamorphoses aduenues en Italie ces siecles passez: & par vehement desir de luy & de sa mere,

*Vota puer soluit, quæ famina voucrat Iphis.*

Les vns attribuent a la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert & de saint François. On dict que les corps s'enenleuent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un prestre, qui rauissoit son ame en telle extase, que le corps en demeueroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Il est vray sem-

blable, que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens, & de tels effects extraordinaires vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, ou il y a moins de resistance. On leur a si fort faisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas. Je suis encore de ceste opinion, que ces plaisantes liaisons des mariages, dequoy le mode se voit si plein, qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont des impressions de l'aprehension & de la crainte. Car ie sçay par experience, que tel, en qui il ne pouuoit eschoir nul soupçon de foiblesse, & aussi peu d'enchantement ayant ouy faire vn conte a vn sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tōbé sur le point, qu'il en auoit le moins de besoin, se trouuant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint si rudemēt frapper l'imaginatiō, qu'il en encourut vne fortune pareille. Cela n'est a craindre qu'aux entreprinſes, ou nostre ame se treuve outre mesure tandue de desir & de respect, & notamment ou les commoditez se rencontrent improuuees & pressantes. A qui a assez de loisir pour se rauoir & remettre de ce trouble, mon cōseil est qu'il diuertisse ailleurs son pensmēt, s'il peut, car il est difficile, qu'il se desrobe de ceste ardeur & cōtention de sō imaginatiō. I'en sçay, a qui il a seruy, a y apporter le corps mesme amolli & affoibli d'ailleurs. Et a celuy qui sera



en alarme, des liaifōs, qu'ō luy persuade hors de la, qu'ō luy fournira des cōtrenchantemēs d'un effect merueilleux & certain. Mais il faut aussi que celles, a qui legitiment on le peut demander, ostent ces façons cerimonieuses & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles se cōtreignent vn peu, pour s'accommoder a la necessité de ce siecle malheureux. Car l'ame troublée de plusieurs diuerses al'armes elle se perd aisement : & ce n'est pas tout, car celuy a qui l'imagination a faict vne fois souffrir ceste honte (& elle ne les faict guiere souffrir qu'aux premieres acointances, d'autant qu'elles sont plus ardantes & aspres, & aussi qu'en ceste premiere connoissance qu'ō dōne de soy, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencē il entre en si grande fieure & despit de cest accident, que ceste frayeur s'en augmente & redouble a toutes les occasions suiuanes : & sans quelque contremine on n'en vient pas aisément a bout. Tel a l'adventure par cest effect de l'imagination laisse icy les escruelles, que son cōpaignon raporte en Espagne. Voila pourquoy en telles choses l'on a accoustumē de demander vne ame preparée. Pourquoy praticquent les medecins auant main la creance de leur patient avec tāt de faulces promesses de sa guerisō : si ce n'est affin que l'effect de l'imaginatiō supplisse l'imposture de leur apōsime ? Ils scauent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissē par escrit qu'il

qu'il s'est trouué des hōmes a qui la seule veüe de la Medecine faisoit l'operatiō, & tout ce caprice m'est tombé presentement en main sur le côté que me faisoit vn apotiquaire de feu mon pere, hōme simple & Souyfle, natiō peu vaine & mēsongiere, d'auoir cogneu long tēps vn marchād a Toulouse maladiſ & subiect a la pierre, qui auoit souuent besoing de clisteres & se les faisoit diuerſement ordonner aux medecins, selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ilz estoient, il n'y auoit rien obmis des formes accoustumées, souuent il tastoit s'ils estoient trop chauds, le voila couché, renuersé & toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit nulle iniection. L'apotiquaire retiré apres ceste ceremonie, le patient accommodé, comme s'il auoit veritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect a ceux qui les prennent. Et si le medecin n'en trouuoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres de mesme forme. Mon tesmoin iure, que pour espar- gner la despence ( car il les payoit comme s'il les eut receus ) la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouurit la fourbe, & pour auoir trouué ceux la inutiles, qu'il fau- sit reuenir a la premiere façon. Ces iours pas- sez vne fame pensant auoir aualé vn' esplingue avec son pain, crioit & se tourmentoit comme ayant vne douleur insupportable au gosier, ou  
elle

elle pensoit la sentir arrestée. Mais par ce qu'il n'y auoit ny enfleure ny alteration par le dehors, vn habil'homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie & opinion prise de quelque morceau de pain, qui l'auoit piquée en passant, la fit vomir & ietta a la desrobée dans ce qu'elle rendit vne esplingue tortue. Ceste femme cuidant l'auoir réduite se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçay qu'un gentil'homme ayant traicté chez luy vne bonne compagnie se vanta trois ou quatre iours apres par maniere de ieu (car il n'en estoit rien) de leur auoir faict menger vn chat en paste: dequoy vne damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en vn grand déuolement d'estomac & fieure il fut impossible de la sauuer. Les bestes mesmes se voyent, comme nous, subiectes a la force de l'imagination, tesmoing les chiens, qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres, nous les voyons aussi iapper & tremousser en songe, hannir les cheuaux & se debatre: mais tout cecy se peut rapporter a l'estroite cousture de l'esprit & du corps s'entre-communiquants leurs fortunes. Mais c'est bien autre chose que l'imagination agisse quelque fois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui: & tout ainsi qu'un corps reiette son mal a son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle, & au mal des yeux qui se chargent de l'un a l'autre:

*Dum*

*Dum spectant oculi laesos, laeduntur & ipsi:*

*Multaque corporibus transitione nocent.*

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eslance des traitz, qui puissent offencer l'obiet estrangier. L'ancieneté a tenu de certaines femmes en Scythie, que animées & courroullées contre quelqu'un elles le tuoient du seul regard. Les tortues, & les autruches couuēt leurs œufs de la seule veuë, c'est signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux fourciers on les dit auoir des yeux offansifs & nuisans.

*Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

Mais ce sont pour moy mauuais respondans que magiciens. Tant y a que nous voions par experience les sēmes enuoyer aux corps des enfans, qu'elles portēt au ventre, des marques de leurs fantasies, tesmoing celle qui engendra le more. Et il fut présenté a Charles Roy de Boheme & Empereur vne fille d'aupres de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit auoir esté ainsi conceüe, a cause d'un image de saint Iean Baptiste pendue en son lit. Des animaux il en est de mesmes, tesmoing les brebis de Iacob, & les perdris & les lieures, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernièrement chez moy vn chat guesant vn oyseau au haut d'un arbre, & s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre quelque espace de tēps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates  
du

du chat, ou ennyuré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le cōte du fauconnier ; qui arrestant obstinément sa veüe contre vn milan, qui estoit amont, gageoit de la seule force de sa veüe de le ramener contre bas : & le faisoit, a ce qu'on dit. Car les histoires que ie recite, ie les renuoie sur la conscience de ceux, de qui ie les tiens.

## CHAP. XXII.

*Le profit de l'un est dommage de l'autre.*

**D**Emades Athenien condamna vn homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, soubz tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que ce profit ne luy pouuoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce iugement semble estre mal pris, d'autant qu'il ne se fait nul profit qu'au dommage d'autrui, & qu'a ce côté il faudroit condamner toute sorte de guein. Le marchand ne fait bien ses affaires, qu'a la débauche de la ieunesse : le laboureur a la cherté des bleds : l'architecte a la ruine des maisons : les officiers de la iustice aux proces & querelles des hommes ; l'honneur mesmes & pratique des ministres de la religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir a la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique

que Grec, ny soldat a la paix de sa ville: ainfi du reste. Et qui pis est, que chacun se fonde au dedâs, il trouuera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent & se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se dément point en cela de sa generale police. Car les Physiciens tiennent, que la naissance, nourrissement, & augmentation de chaque chose est l'alteration & corruption d'un autre.

*Nam quodcunque suis mutatum sinibus exit,  
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.*

## CHAP. XXIII.

*De la coustume & de ne changer aisément  
vne loy receüe.*

Celuy me semble auoir tres-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser & porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, & continuant toujours a ce faire, gaigna cela par l'accoustumance que tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est a la verité une violente & traitresse maistresse d'escole, que la coustume. Elle establit en nous peu a peu a la desrobée le pied de son autorité: mais par ce doux & humble

ble commencement, l'ayant rassis & planté avec l'ayde du temps, elle nous découure tantost vn furieux & tyrannique visage, contre lequel nous n'auons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature : i'en croy les medecins, qui quitent si souuent a son autorité les raisons de leur art : & ce Roy qui par son moyen rengea son estomac a se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée a viure d'araignes. Ie viés de voir chez moy vn petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au seruice, que luy deuoiēt les mains, qu'ils en ont a la verité a demy oublié leur office naturel. Au demourant il les nomme ses mains, il trenche, il charge vn pistolet & le lâche, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il iouë aux cartes, & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que scauroit faire quelqu'autre. L'argent que ie luy ay donné ( car il gaigne sa vie a se faire voir ) il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. P'en vy vn autre estant enfant, qui manioit vn'espée a deux mains & vn'hallebarde du pli du col a faute de mains, les iettoit en l'air & les reprenoit, lançoit vne dague & faisoit craqueter vn foët aussi bien que charretier de France. Mais on découure bien mieux ses effets aux estrâges impressiōs, qu'elle fait en nos ames, ou elle ne trouue pas tât de

resistance. Que ne peut elle en nos iugemens & en nos créâces? y a il nulle opiniõ si fantasque (ie laisse a part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations & tant de suffisans personnages se sont veus enyures: car ceste partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, a qui n'y est extraordinairement esclairé par vne faueur diuine) mais d'autres opiniõs y en a il de si estrâges, qu'elle n'aye planté & estably par loix es regions que bon luy a semblé: icy on vit de chair humaine: la c'est office de pieté de tuer son pere en certainage: ailleurs les peres ordõnent des enfãs encore au vêtre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris & cõseruez, & ceux qu'ils veulent estre abandonnés & tués: ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes a la ieunesse pour s'en seruir: & ailleurs elles sont cõmunes sans peché: voire en tel païs portent pour merque d'honneur autât de belles houpes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont acointé de masles. N'a elle pas faiët encore vne chose publique de femmes a part? leur a elle pas mis les armes a la main? faiët dresser des armées, & liurer des batailles? Et ce que la raison & toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'appréd elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire? Car nous sçauons des natiõs entieres, ou non seulemēt l'horreur de la mort estoit mesprisée, mais l'heure de sa venue

a l'en-



a l'endroit des plus cheres personnes, qu'on eut festoiée avec grāde alegresse. Et quāt a la douleur, nous en lçauons d'autres ou les enfans de sept ans souffroient pour l'essay de leur constāce a estre foitez iusques a la mort sās chāger de démarche ny de visage: & ou la richesse estoit en tel mespris, que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baissier le bras pour releuer vne bource d'escus. Et sçauōs des regions tres-fertiles en toutes façons de viures, ou toute fois les plus ordinaires mēz & les plus sauoureux c'e stoiet du pain du nasitort & de l'eau. Et somme a ma fantasie il n'est riē qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse: & avec raison l'appelle Pindarus, a ce qu'ō m'a diēt, la Royne & Emperiere du monde. Mais le principal effect de sa puissance c'est de nous saisir & empieter de telle sorte qu'a peine soit il en nous de nous r'auoir de sa prinse, & de rétrier en nous, pour discourir & raisonner de ses ordōnances. De vray, par ce que nous leshumons avec le laiēt de nostre naissance, & que le visage du monde se presente en cest estat a nostre premiere veüe, il semble que nous soions nais a la condition de suiure ce train. Et les cōmunes imaginations, que nous trouuons en credit autour de nous, & infusēs en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soient les generalles & naturelles. Darius demandoit a quelques Grecs, pour combien ils voudroiet prendre la coustume des Indes de manger

leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimans ne leur pouuoir donner plus favorable sepulture, que dans eux mesmes) ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient: mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon & prédre celle de Grece, qui estoit de bruller les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous dérobe le vray visage des choses.

*Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam Principio, quod non minuant mirari omnes Paulatim.*

Autrefois ayât afaire valoir quelque vne de nos obseruations, & receüe avec resoluë autorité bien loing autour de nous, & ne voulant point, côme il se faiët, l'establir seulement par la force des loix & des exemples, mais questant tousiours iusques a son origine, i'y trouuay le fondement si chetif & si foible, qu'a peine que ie ne m'en dégoutasse moy, qui auois a la confirmer en autruy. Et qui se voudra essayer de mesme, & se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouuera plusieurs choses receües d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue & rides de l'usage, qui les accompagne: mais ce masque arraché rapportât les choses a la verité & a la raison, il sentira son iugement, comme tout bouleuersé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple

exemple, ie luy demanderay lors, qu'il peut estre de plus estrange, que de voir vn peuple obligé a suiure des loix, qu'il n'entendit onques, attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testamens, ventes, & achapts a des regles, qu'il ne peut sçauoir, n'estât escrites ny publiées en sa langue, & desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretatiō & l'vsage. Je sçay bon gré a la fortune, dequoy, cōme disent nos historiens, ce fut vn Gentil'homme Gascō & de mō païs, qui le premier s'opposa a Charlemaigne nous voulant donner les loix Latines & Imperiales. Qu'est-il de plus farouche, que de voir vne nation, ou par legitime coustume la charge de iuger se vende, & les iugemens soiēt payez a purs deniers contans, & ou legitime-ment la iustice soit refusée a qui n'a dequoy la paier, & aye ceste marchandise si grand credit, qu'il se face en vne police vn quatriesme estat des gēs maniāts les proces, pour le ioindre aux trois antiēs de l'Eglise, de la Noblesse & du Peuple, lequel estat ayant la charge des loix & iouueraine autorité des biens & des vies face vn corps a part de celuy de la noblesse, d'ou il auient qu'il y ait doubles loix, celles de l'hōneur, & celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires? Aussi rigoureusement condannēt celles la vn dēmenti souffert, comme celles icy vn dēmenti reuāché: par le deuoir des armes celuy la soit degradé d'honneur & de noblesse qui souf-

fre vn' iniure, & par le deuoir ciuil celuy qui s'en  
 vëge il encoure vne peine capitale? Qui s'adres-  
 se aux loix pour auoir raison d'une offence faite  
 a son honneur, il se deshonore: & qui ne s'y a-  
 dresse il en est puny & chastié par les loix? Et de  
 ces deux pieces si diuerses se raportât toutefois  
 a vn seul chef, ceux la ayent la paix, ceux cy la  
 guerre en charge: ceux la ayent le gaing, ceux  
 cy l'honneur: ceux la le sçauoir: ceux cy la vertu:  
 ceux la la parolle, ceux cy l'action: ceux la la iu-  
 stice, ceux cy la vaillance: ceux la la raison, ceux  
 cy la force: ceux la la robbe longue, ceux cy la  
 courte en partaige? Quât aux choses indiffé-  
 rentes, comme vestemens, qui les voudra ramener  
 a leur vraye fin, qui est le seruice & commodité  
 du corps, d'ou depend leur grace & bien seance  
 originelle, pour les plus monstrueux a mon gré  
 qui se puissent imaginer, ie luy dōray entre au-  
 tres nos bonnets carrez, ceste longue queue de  
 veloux plissé, qui pend aux testes de nos fames,  
 avec son attirail bigarré, & ce vain modelle &  
 inutile d'un mēbre, que nous ne pouuons seule-  
 ment honnestement nōmer, duquel toutesfoi-  
 nous faisons monstre & parade en public. Ces  
 considerations ne destournent pourtant pas vn  
 hōme d'entendement de suiure le stille commun,  
 ains au rebours il me semble, que toutes façons  
 écartées & particulieres partēt plustost de fo-  
 lie ou d'affection ambitieuse, que de vraye rai-  
 son: & que le sage doit au dedās retirer son ame  
 de la presse, & la tenir en liberté & puissance de

juger libremēt des choses: mais quāt au dehors qu'il doit fuiure entierement les façons & formes receües. La societé publique n'a que faire de nos pensées: mais le demeurant, comme nōs actiōs, nōstre trauail, nos fortunes & nōstre vie propre, il la faut prêter & abādōner a son seruice & aux opiniōs cōmunes. Cōme ce bō & grād Socrates refusa de sauuer sa vie par la desobeissance du magistrat voire tres-iniuste & tres-inique. Car c'est la regle des regles & generale loy des loix, q̄ chacū obserue celles du lieu ou il est.

*νόμοις ἑπείσθαι τοῖσιν ἐγχώροις κάλον.*

En voicy d'vn'autre cuuée. Il y a grand doute, s'il se peut trouuer si euidēt profit au changement d'vne loy receüe telle qu'elle soit, qu'il y a de mal a la remuer: d'autāt qu'vne police biē instituée c'est comme vn bastiment de diuerses pieces iointes ensemble d'vne telle liaisō, qu'il est impossible d'en esbranler la moindre, que tout le corps ne s'ē sente. Le legislateur des Thuriēs ordonna, que quicōque voudroit ou abolir vne des vieilles loix, ou en establir vne nouuelle, se presenteroit au peuple la corde au col: afin que si la nouuelleté n'estoit aprouuée d'vn chacū il fut incōtinēt estrāglé. Et celuy de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens vne promesse asseurée de n'enfreindre aucune de ses ordonnāces. L'ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynys auoit adiousté a la musique, ne s'esmaie pas, si elle en vaut

mieux, ou si les accords en sont mieux remplis: il luy suffit pour les condamner, que ce soit vne alteration de la vieille façon: c'est ce que signifioit ceste vieille espée rouillée de la iustice de Marseille. Si est-ce que la fortune reseruât toujours son autorité au dessus de nos discours, nous presente aucunes fois la necessité si vrgente, qu'il est besoing que les loix luy fassent place. On sçait qu'il est encore reproché a ces deux grãdz personnages Octauius & Catõ aux guerres ciuiles l'un de Sylla, l'autre de Cesar d'auoir plustost laissé encourir toutes extremités a leur patrie, que de la secourir aux despēs de ses loix, & que de rien remuer. Car a la verité en ces dernieres necessitez, ou il n'y a plus que tenir, il feroit a l'auanture plus sagemēt fait de baissier la teste & prestier vn peu au coup, que s'a hurtant outre la possibilité a ne riē relascher, dōner occasion a la violence de fouler tout aux piedz: & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuēt ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy qui ordonna qu'elles dormissent pour vint & quatre heures: & celuy qui remua pour ceste fois vn iour du calēdrier. Les Lacedemoniēs mesmes tant religieux obseruateurs des ordōnāces de leurs païs, estās pressez de leur loy, qui defendoit d'eslire par deux fois Admiral vn mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerās de toute necessité, q̄ Lyfander print de rechef ceste charge, il firēt biē

vn Aracus admiral, mais Lyfander sur intendant de la marine. Et de mesme subtilité vn de leurs ambassadeurs estant enuoyé vers les Atheniës, pour obtenir le changemēt de quelqu'ordonāce, & Pericles luy allegāt qu'il estoit defēdu d'oster le tableau, ou vne loy estoit vne fois posée, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loüe Flaminus qu'estant né pour cōmander, il sçauoit non seulement commander selon les loix, mais aus loix mesme, quād la necessité publique le requeroit.

## C H A P. XXIII.

*Diuers euenemens de mesme conseil.*

**I**Aques Amiot grand aumosnier de Frāce me recita vn iour ceste histoire a l'honneur d'vn Prince des nostres (& nostre estoit-il a tres-bonnes enseignes encore que son origine fut estrangere) que durant nos premiers troubles au siege de Roüan, ce Prince ayant esté aduerti par la Royne mere du Roy d'vne entreprinse, qu'on faisoit sur sa vie, & instruit particulièrement par ses lettres de celuy, qui la deuoit conduire a chef, qui estoit vn gentil'homme Angeuin ou Mauceau : frequentant lors ordinairement, pour cest effect la maison de ce Prince, il ne communiqua a personne c'est aduertisse ment : mais se promenant l'endemain

au mont sainte Chaterine, d'ou se faisoit nostre batterie a Rouan (car c'estoit au tēps que nous la tenions assiegée) ayant a ses costez le dict seigneur grād Aumosnier & vn autre Euesque, il aperceut ce gentil'homme, qui luy auoit esté remarqué, & le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia pallir & fremir des alarmes de sa conscience, Mōsieur de tel lieu, vous vous doutez biē de ce que ie vous veus, & vostre visage le mōstre, vous n'auiez rien a me cacher, car ie suis instruiēt de vostre affaire si auant que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer a le couurir. Vous sçauiez bien telle chose & telle (qui estoient les tenans & aboutissans des plus secretes pieces de ceste menēce) ne faillez sur vostre vie a me confesser la verité de tout ce dessein. Quand ce pauvre homme se trouua pris & conueincu (car le tout auoit esté descouuert a la Royne par l'un des complisses) il n'eust qu'a ioindre les mains & requerir la grace & misericorde de ce Prince, aux piedz duquel il se voulut ietter, mais il l'engarda, suiuant ainsi son propos: venez ça, vous ay ie autres-fois faiēt desplaisir? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cōgnois, qu'elle raison vous a peu mouuoir a entreprendre ma mort. Le gentil'homme respondit a cela d'une vois tremblante, que ce n'estoit nulle occasion particuliere qu'il en eust, mais  
l'intre-



l'interest de la cause generale de son party : & qu'aucuns luy auoient persuadé que ce seroit vne executiō pleine de pieté d'extirper en quelque maniere que ce fut vn si puissāt ennemy de leur religion. Or suyuit ce Prince, ie vous veux mōstrer, combien la religion que ie tiens est plus douce, que celle dequoy vous faictes professiō. La vostre vous a cōseillé de me tuer sans m'ouir, n'ayāt receu de moy aucune offence, & la mienne me commande, que ie vous pardonne tout conueincu que vous estes de m'auoir voulu homicider sans raison, allez vous en, retirez vous, que ie ne vous voye plus icy, & si vous estes sage prenez dorefnauant en voz entreprinſes des conseillers plus gēs de bien que ceus la. l'Empereur Auguste estant en la Gaule receut certain aduertissement d'vne coniuration que luy brasſoit Lucius Cinna, il delibera de s'en venger, & manda pour c'est effect a lendemain le conseil de ses amis: mais la nuit d'entredeux il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il auoit a faire mourir vn ieune homme de bonne maison, & nepueu du grand Pompeius: & produisoit en se pleignant plusieurs diuers discours. Quoy dōq, faisoit il, sera il dict que ie demeureray en crainte & en alarme, & que ie lairray mō meurtrier se promener cepēdāt a son ayse? S'ē ira il quitte ayāt assailly ma teste, que i'ay sauuée de tāt de guerres ciuiles? de tāt de tailles par mer & par terre? & apres auoir establi

bly la pais vniuerselle du monde, sera il absouz  
ayât deliberé nō de me meurtrir seulemēt, mais  
de me sacrifier? Car la coniuration estoit faicte  
de le tuer, cōme il feroit qlque sacrifice. Apres  
cela s'estât tenu coy quelque espace de temps,  
il recommençoit d'une vois plus forte, & s'en  
prenoit a soy mesme. Pourquoy vis tu, s'il im-  
porte a tant de gens que tu meures? n'y aura-il  
nulle fin a tes vengeances & a tes cruautéz? Ta  
vie vaut elle que tant de dommage se face pour  
la conseruer? Liuius sa femme le sentant en ces  
angoisses: & les conseils des femmes y seront  
ils receus, luy fit elle? fais ce que font les me-  
decins, quād les receptes accoustumées ne peu-  
uent seruir, ils en essayent de contraires. Par se-  
uerité tu n'as insques a ceste heure rien profi-  
té: Lepidus a fuiui Saluidienus, Murena Lepi-  
dus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio. Commē  
ce a experimenter comment te succederont la  
douceur & la clemence. Cinna est conueincu,  
pardonne le. de te nuire mes-huy il ne pourra,  
& profitera a ta gloire. Auguste fut bien aysé  
d'auoir trouué vn aduocat de son humeur, & a-  
yant remercié sa femme & contremandé ses a-  
mis, qu'il auoit assignez au conseil, commenda  
qu'on fit venir a luy Cinna tout seul: & ayant  
fait sortir tout le monde de sa chambre & fait  
donner vn siege a Cinna, il luy parla en ceste  
maniere. En premier lieu ie te demande Cin-  
na paisible audience. N'interrons pas mō par-  
ler,

ler, ie te donray temps & loisir d'y respondre. Tu sçais Cinna que t'ayât pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant né tel, ie te sauuy, ie te mis entre les mains tous tes biens, & t'ay en fin rendu si accommodé & si aysé que les victorieus sont enuieus de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce q̄ tu me demandas ie te l'ottroiy l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres auoient tousiours combatu avec moy. T'ayant si fort obligé tu as entrepris de me tuer. A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée. Tu ne me tiens pas Cinna ce que tu m'auois promis, suyuit Auguste. Tu m'auois asseuré que ie ne serois pas interrompu. Ouy tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel iour, en telle compagnie, & de telle façon. & le voyant transi de ces nouuelles & en silence, nō plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience, Pourquoy adiouta il, le fais tu? Est-ce pour estre Empereur? Vrayemēt il va bien mal a la chose publique, s'il n'y a que moy, qui t'empesche d'arriuer a l'Empire. Tu ne peus pas seulement deffendre ta maison, & perdis dernièrement vn proces en la faueur d'un simple libertin. Quoy n'as tu moyen ni pouuoir en autre chose que a entreprendre Cæsar? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperâces. Penses tu, que Paulus, que Fabius Maximus, que les Cosses, & Seruiliens

uiliens te souffrent? & vne si grande trouppes de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse? Apres plusieurs autres propos (car il parla a luy plus de deux heures entieres) or va, luy dit-il, ie te dône, Cinna, la vie a traistre & a parricide, que ie te donnay autres-fois a ennemy. Que l'amitié commence des ce iourd'huy entre nous. Effayons qui de nous deus de meilleure foy, moy t'aie donné ta vie, ou tu l'ayes receuë. Et se despartit d'avec luy en ceste maniere. Quelque temps apres il luy donna le consulat, se plaignant de quoy il ne le luy auoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort ami, & fut seul fait par luy heritier de ses biens. Or depuis cest accidat, qui aduint a Auguste au quarantième an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprise contre luy, & receut vne iuste récompense de ceste sienne clemence. Mais il n'en aduint pas de mesmes au nostre: car sa douceur ne le sceut garentir, qu'il ne cheut depuis aus lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence: & au trauers de tous nos proiects, de nos conseils & precautions la fortune maintient tousiours la possession des euenemens. Nous appellons les medecins heureux, quand ils arriuent a quelque bonne fin: comme s'il n'y auoit qu'il leur art, qui ne se peut maintenir d'elle mesme, & qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa propre force,

& comme

& comme s'il n'y auoit qu'elle, qui aye besoin que le hazard & la fortune preste la main a ses operatiōs. Je croy d'elle tout le pis ou le mieus qu'on voudra. Car nous n'auons, Dieu merci, nul cōmerce ensemble. Je suis au rebours des autres, car ie la mesprise biē tousiours, mais quād ie suis malade au lieu d'entrer en cōpositiō ie cōmence encore a la haïr & a la craindre, & respons a ceux, qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rēdu a mes forces & a ma santé, pour auoir plus de moyen de soust enir l'effort & le hazard de leur breuuage. Je laisse faire nature, & presupose que elle se soit garnie de dentz & de griffes pour se deffendre des assaux qui luy viennēt, & pour maintenir ceste cōtexture, de quoy elle fuit la dissolution. Je crain au lieu de l'aller secourir ainsi cōme elle est aus prises bien estroites & biē iointes avec la maladie, qu'on secoure son aduersaire au lieu d'elle: & qu'ō la recharge de nouueaux affaires. Or ie dy que non en la medecine, seulement, mais en plusieurs arts plus certaines la fortune y a bōne part. Les faillies poetiques, qui emportēt leur auteur mesme & le rauissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerōs nous a son bon heur? puis qu'il confesse luy mesmes q̄lles surpassēt sa suffisāce & ses forces, & les recōnoit venir d'ailleurs q̄ de soy, & ne les auoir nullemēt en sa puisāce: nō plus q̄ les orateurs ne disent auoir en la leur ces mouuemēts &

agi-

agitations extraordinaires, qui les pouffent au delà de leur dessein. Il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception & sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration, & qui l'estonnēt. Mais la fortune monstre bien encores plus euidemment la part, qu'elle a en tous ces ouurages par les graces & beautez qui s'y treuuent, non seulement sans l'inuention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouurier. Vn suffisant lecteur descouure souuant es escrits d'autrui des perfectiones autres, que celles que l'auteur y a mises & aperceües, & y preste des sens & des visages plus riches. Quāt aux entreprises militaires, chacun void comment la fortune y a bōne part. En nos conseils mesmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du fort & du bōheur mesle par mi: car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grād chose: plus elle est aigue & viue, plus elle trouue en soy de foiblesse: & se deffie d'autāt plus d'elle mesme. Je suis de l'aduis de Sylla: & quād ie me prengarde de prez aus plus glorieus exploicts de la guerre, ie voy, ce me semble, que ceux qui les cōduisent n'y employēt la deliberatiō & le cōseil, que par acquit, & que la pluspart de l'entreprise ils l'abandonnent a la fortune, & sur la fiance qu'ils ont a son secours, passēt tous les coups au delà des bornes de tout discours de raison. Il suruiēt des alegresses fortuites & des fureurs estran-

estranġeres par mi leurs deliberations, qui les  
poussent le plus souuent a prendre le parti le  
moins fondé en discours & apparence, & qui  
grosissent leur courage au dessus de la raison.  
D'ou il est aduenu a plusieurs grands capitaines  
anciens, pour dōner credit a ces conseils teme-  
raires, d'aleguer a leurs gens qu'ils y estoient  
conuies par quelque inspiration, par quelque si-  
gne & prognostique. Voila pourquoy en ceste  
incertitude & perplexité que nous aporte l'im-  
puissance de voir & choisir ce qui est le plus cō-  
mode, pour les difficultez que les diuers acci-  
dēs & circōstances de chaque chose tirent quāt  
& elle, le plus seur, quand autre consideratiō ne  
nous y conuieroit, est a mon aduis de se reietter  
au parti, ou il y a plus d'honesteté & de iusti-  
ce, & puis qu'ō est en doubte du plus court che-  
min, tenir tousiours le droit. Cōme en ces deux  
exemples, que ie vien de proposer, il n'y a point  
de doubte, qu'il ne fut plus beau & pl<sup>9</sup> genereus  
a celuy qui auoit receu l'offence de la pardōner  
que s'il eust fait autremēt. S'il en est mes-adue-  
nu au premier, il ne s'en faut pas prēdre a ce siē  
bon dessein, & ne sçait on, quand il eust pris le  
parti cōtraire, s'il eust eschapé la fin, a laquel-  
le son dessein l'appeloit, & si eust perdu la gloi-  
re d'vne si notable bonté. Il se voit dans les hi-  
stoires force gens en ceste crainte, d'ou la plus  
part ont suyui le chemin de courir au deuant  
des coniurations, qu'on faisoit contre eux, par

vengeance & par supplices : mais i'en voy fort peu ausquels ce remede ait serui, tesmoing tant d'Empereurs Romains. Celuy, qui se trouue en ce dangier, il ne doibt pas beaucoup esperer ni de sa force, ni de sa vigilance. Car combien est il mal aisé de se garêtir d'un ennemy, qui est couuert du visage du plus officieux amy que nous ayons? & de cōnoistre les volonteiz & pēsemens interieurs de ceux, qui nous assistent? Il a beau employer des natiōs estrāgieres pour sa garde, & estre tousiours ceint d'une haye d'hōmes armez. Quicōque aura sa vie a mespris se rendra tousiours maistre de celle d'autrui. Et puis ce continuēl soupçon, ceste desfiance, qui met le Prince en doute de tout le monde, luy doit seruir d'un merueilleus tourment. La voye qu'y tint Iulius Cēsar, ie trouue que c'est la plus belle, qu'on y puisse prendre. Premièrement il assaya par clemence & douceur a se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant aus coniuurations, qui luy estoient descouuertes, de declarer simplement qu'il en estoit aduerty. Cela fait, il print vne tres-noble resolution d'attendre sans effroy & sans sollicitude ce qui luy en pourroit aduenir, s'abandonnāt & se remettant a la garde des dieux & de la fortune. Car certainement c'est l'estat, ou il estoit, quand il fut tué. Il me souuient d'auoir leu autresfois ceste histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Trium-

uirat



uirat de Rome , auoit eschappé mille fois les mains de ceux, qui le poursuiuoient, par la subtilité de ses inuétions. Il aduint vn iour qu'une troupe de gēs de cheual , qui auoit charge de le prendre, passa tout ioignant vn halier, ou il s'estoit tapy , & faillit de le descouurir : mais luy sur ce point la considerant la peine & les difficultez , auxquelles il auoit des-ia si long temps duré, pour se sauuer des continuelles & curieuses recherches, qu'on faisoit de luy par tout le monde, le peu de plaisir qu'il pouuoit esperer d'une telle vie, & combien il luy valoit mieux de passer vne fois le pas , que de demeurer tousiours en ceste trampe , luy mesme les rappella & leur trahit sa cachete, s'abandonnāt volontairement a leur cruauté, pour oster eux & luy d'une plus lōgue peine. D'appeler les mains ennemies, c'est vn cōseil vn peu gaillard & hardi. Si croy ie qu'encore vaudroit il mieus le prendre, q̄ de demeurer en la fieure cōtinuelle d'un accidāt, qui n'a point de remede: & puisque les prouisiōs qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, de tourment & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle asseurāce se preparer a tout ce qui en pourra aduenir, & tirer quelque cōsolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il auienne.

*CHAP. XXV. Du pedantisme.*

**I**E me suis souuent despité en mon enfance de voires comedies Italiennes tousiours vn pe

dâte pour badin, & le surnom de mon magister n'auoit guiere plus honorable significatiõ parmi nous. Car leur estant donné en gouuernement & en garde, que pouuois ie moins faire que d'estre ialous de leur reputation? Je cherchois bien de les excuser par la disconuenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire & les personnes rares & excellentes en iugement & en sçauoir: d'autant qu'ils vont vn train entieremēt cõtraire les vns des autres. Mais en cecy perdois ie mon Latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les auoient le plus a mespris, tesmoing nostre bon du Bellay.

*Mais ie hay par sur tout vn sçauoir pedantesque.* Despuis avec l'eage i'ay trouué qu'õ auoit vne grandissime raison, & que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'ou il puisse aduenir qu'une ame garnie de la connoissance de tant de choses n'en deuie pas plus viuue & plus esueillée, & qu'un esprit grossier & vulgaire puisse loger en foy, sans s'amender, les discours & les iugemens des plus excellens esprits, que le monde ait porté, i'en suis encore en doute. Je dirois volontiers que comme les plâtes s'estouffent de trop d'humour, aussi l'actiõ de l'esprit par trop d'estude, & que l'ame saisie & embarrassée de tât de diuersité de choses perde le moyen de se desmeller, & que ceste grande charge la tienne comme courbe & croupie. Mais il en va autremēt, car nostre ame

s'elargit.

s'eslargit d'autât plus qu'elle se remplit, & aux exemples des vieux temps il se voit tout au rebours que les plus suffisans hommes au maniement des choses publiques, les plus grâds capitaines, & les meilleurs conseillers aux affaires d'estat ont esté ensemble les plus sçauans. Et quât aux philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois a la verité mesprisés par la liberté Comique de leur tēps: mais au rebours des nostres. Car on enuioit ceux la, comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, cōme ayans dressé vne vie particuliere & inimitable, reglée a certains discours hautains & hors d'usage: ceux cy on les desdigne cōme estans au dessous de la cōmune façon, cōme incapables des charges publiques, cōme trainâs vne vie & des meurs basses & viles apres le vulgaire. Quant a ces philosophes, dis-je, cōme ils estoient grâds en sciēce, ils estoient encore plus grands en tout autre perfection & excellance. Et tout ainsi qu'on dict de ce Geometriē de Siracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplatiō pour en mettre quelque chose en pratique, a la deffence de sa patrie, qu'il mit soudain en train des engins espouuâtâbles, & des effets surpassans toute creance humaine, desdaignant toutefois luy mesme toute ceste siene manufacture, & pensant en cela auoir corrompu & gasté la dignité de son art, de laquelle ses ouurages

n'estoient que l'apprentissage & le iouet. Aussi eux, si quelque fois on les a mis a la preuue de l'action, on les a veu voler d'un aïlle si haute, qu'il paroïssoit bien leur cœur & leur ame s'estre merueilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais leurs imaginations logées au dessus de la fortune & du mode leur faisoit trouuer les sieges de la iustice & les thrones mesmes des roys, bas & viles. Vn d'entre eux Thales accusant quelque fois le soing du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit a la mode du renard, pour n'y pouuoir aduenir. Il luy print enuie par passetemps d'en monstrier l'experience, & ayant pour ce coup rauale son sçauoir au seruice du profit & du gain, dressa vne trafique, qui dans vn an raporta telles richesses, qu'a peine en toute leur vie les plus experientes de ce mestier la en pouuoient faire de pareilles. Par ainsi ie quitte ceste raison, & croy qu'il vaut mieux dire que cela vienne a nos maistres d'escole de leur mauuaise façon de se prendre aux sciences: & qu'a la mode de quoy nous sommes instruietz, il n'est pas merueille si ni les escoliers ni les maistres n'en deuiennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus sçauans. De vray le soing & la despence de nos peres ne vise qu'a nous garnir la teste de science: du iugement & de la vertu nulles nouuelles. Nous nous enquerons volontiers, sçait il du Grec ou du Latin? escrit il en vers ou en prose? mais

se? mais s'il est deuenu meilleur ou plus aduisé,  
c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure  
derriere. Il falloit s'ëquerir qui est mieux sça-  
uant, nô qui est plus sçauant. Nous ne trauaillôs  
qu'a rëplir la memoire, & laissons l'entendemët  
vuide. Tout ainsi q les oyseaus vôt quelquefois  
a la queste du grein, & le portent au bec sans le  
taster, pour en faire bechée a leur petit: ainsi  
nos pedâtes vont pillotât la sciëce dâs les liures  
& ne la logent qu'au bout de leurs leures, pour  
la dégorger seulement, & mettre au vent. Mais  
qui pis est leurs escoliers & leurs petits ne s'en  
nourrisët & alimentët non plus, ains elle passe  
de main en main, pour ceste seule fin d'en faire  
parade, d'en entretenir autrui, & d'en faire des  
contes, côme vne vaine mōnoie inutile a tout  
autre vsage & emploie, qu'a conter & ietter.  
Nous sçauôs dire, Cicero dit ainsi, voila l'opi-  
niō de Platō, ce sont les mots mesmes d'Aristo-  
te: mais nous q disons nous nous mesmes? qu'o-  
pinons nous? que iugeons nous? Autâten feroit  
bië vn perroquet: ceste façon me fait iustemët  
souuenir de ce riche Romain, qui auoit esté soi-  
gneux a fort grande despence de recouurer des  
hommes suffisans en tout genre de sciences,  
qu'il tenoit continuellemët autour de luy, affin  
que quâd il escheroit entre ses amis quelque oc-  
casion de parler d'vne chose ou d'autre, ils sup-  
plissent sa place, & fussent tous prêts a luy four-  
nir, qui d'vn discours, qui d'vn vers d'Homere,

chacun selon son gibier : & pensoit ce sçauoir estre sien, par ce qu'il estoit en la teste de ses gés : & comme font aussi ceux, de lesquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies. Nous de mesmes, nous prenons en garde les opinions & le sçauoir d'autrui, & puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoing de feu en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouué vn beau & grand s'arresteroit la a se chauffer sans plus se souuenir d'en raporter chez soy. Que nous sert il d'auoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se trans-forme en nous ? si elle ne nous augmēte & fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent & formaret si grād capitaine & si aduisé, sans l'eslay & sans l'experience, les eut prisez a nostre mode ? Quand bien nous pourrions estre sçauans du sçauoir d'autrui, au moins sages ne pouuons nous estre que de nostre propre sagesse.

*μισῶ σοφιστῶν, ὅτις ἔχουσιν ἄνθρωπον σοφόν*

Je haï, dict-il, le sage qui n'est pas sage pour soy mesmes. Si nostre ame n'en va vn meilleur brasse, si nous n'en auons le iugement plus sain, j'aymeroy aussi cher que mon escolier eut passé le tēps a iouer a la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le reuenir de la apres quinze ou seze ans employez, il n'est rien si mal propre a mettre en besongne. tout ce que vous y recognoissez d'auantage, c'est que,

Que son Latin & son Grec l'ont rendu plus fier & plus outrecuidé, qu'il n'estoit party de la maison. Mon vulgaire Perigordin les appelle fort plaisamment *Lettreferus*, comme si vous disiez lettre-ferus, ausquels les lettres ont donné vn coup de marteau, comme on dict. De vray le plus souuent ils semblent estre reualez mesmes du sens commun. Car le paisant & le cordonnier vous leur voyez aller simplement & naïfvement leur train parlants de ce qu'ilz sçauent: ceux cy pour se vouloir esleuer & iandarmer de ce sçauoir, qui nage en la superficie de leur ceruelle, vont s'ambarrassant, & enpétrât sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles, mais qu'un autre les accommode: ilz cognoissent bien Galien, mais nullement le malade: ilz vous ont desia rempli la teste de loix, & si n'ont encore conceu le neud de la cause: ilz sçauent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique. J'ay veu chez moy vn mien amy par maniere de passetemps ayant affaire a vn de ceux cy, contrefaire vn iargon de propos sans suite, & tissu de toutes pieces rapportées, sauf qu'il estoit souuent entrelardé de mots propres a leur dispute, amuser ainsi tout vn iour ce sot a debatre, pensant tousiours respondre aux obiections, qu'on luy faisoit, & si estoit homme de lettres & de reputation. Qui regardera de bien pres a ce genre de gens, qui s'estand bien loing, il trouuera comme moy, que le plus sou-

uent ils ne s'entendent, ny autrui, & qu'ils ont la souuenance assez pleine, mais le iugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné. Comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant faict autre profession que des lettres, en laquelle c'estoit a mon opinion le plus grand homme, qui fut il y a mil' ans, n'auoir toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robe, & quelque façon externe, qui pouuoit n'estre pas civilisée a la courtisane, qui sont choses de neant. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souuent a mon eschiant ietté en propos eslongnez de son gibier & de son vsage, il y voioit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eut iamais faict autre mestier que la guerre & affaires d'estat. Ce sont natures belles & fortes, qui se maintiennent au trauers d'une mauuaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux, & qu'elle nous amende, ou elle est vaine & inutile. Il y a aucuns de nos Parlemēs, quād ils ont a receuoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science: les autres y adioutent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceux cy me semblent auoir vn beaucoup meilleur stile, & encōre que ces deux pieces soient necessaires, & qu'il faille qu'elles s'y trouuent

toutes



toutes deux: si est ce qu'a la verité celle du sçauoir est moins prisable, que celle du iugement. ceste icy se peut passer de l'autre, & non l'autre de ceste icy. Car comme dict ce vers Grec,

*ὥς οὐδ' ἐν ἡ μάθῃσις ἢ μὴ νῆς παρῇ.*

A quoy faire la science, si l'entendement n'y est? Pleut a Dieu que pour le bien de nostre iustice ces compagnies la se trouuassent aussi bié fournies d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. Or il ne faut pas attacher le sçauoir a l'ame, il l'y faut incorporer, il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre, & s'il ne la change & amende son premier estat imparfaict, certainemēt il vaut beaucoup mieux le laisser la. c'est vn dangereux glauiue, & qui empesche & offense son maistre mesme, s'il est en main foible, & qui n'en sçache l'usage. A l'aduenture est cela cause que & nous & la Theologie ne requerons pas beaucoup de sciēce aux fames, & que François Duc de Bretaigne filz de Jean cinquiesme, cōme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escofle, & qu'o luy adiousta qu'elle auoit esté nourrie simplement & sans aucune instructiō de lettres, respōdit qu'il l'en aymoient mieux, & qu'une fame estoit assez sçauante, quand elle sçauoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary. Aussi ce n'est pas si grande merueille, cōme on crie, que nos ancestres n'ayēt pas faict grand

grãde estat des lettres, & qu'encore auiourd'huy elles ne se trouuent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si ceste fin de s'en enrichir, qui seule nous est auiourd'huy en bute, par le moiẽ de la Iurisprudẽce, de la Medecine, du pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dõmage, puis qu'elles ne nous apprenent ny a bien pẽser, ny a bien faire ? En ceste belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouuons qu'ilz aprenoient la vertu a leurs enfans, comme les autres nations font les lettres. Et m'a semblẽ chose digne de tres-grande consideration, que en ceste excellente police de Licurgus & a la veritẽ monstrueuse par sa perfection, si sougneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gittẽ mesmes des Muses, il s'y face si peu de mẽtion de l'apprentissage des lettres, comme si ceste genereuse ieunesse desdaignant tout autre ioug que de la vertu mesmes, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de sciẽce, seulement des maistres de vaillance, prudẽce, & iustice. La façõ de leur discipline c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes, & de leurs actions : & s'ils condamnoient & loũoient ou ce personnage, ou ce faict, il faillloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient,

noient la iustice. Astiages en Xenophon demande a Cyrus conte de sa derniere leçon, c'est dict-il, qu'en nostre escole vn grand garson ayant vn petit faye le donna a vn de ses compaignons de plus petite taille, & luy osta son faye, qui estoit plus grád. Nostre precepteur m'ayât faict iuge de ce different, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cest estat, & que l'vn & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point. Sur quoy il me remonstra que i'auois mal fait. Car ie m'estois arresté a considerer la bien seance, & il falloit premierement auoir proueu a la iustice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dict qu'il en fut foité tout ainsi que nous sommes en nos villages pour auoir oublié le premier Aoriste de  $\tau\upsilon\pi\lambda\omega$ . Mon regent me feroit vne belle harēgue *in genere demonstratio*, auant qu'il me persuadat que son escole vaut ceste la. Ils ont voulu couper chemin : & puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuuent que nous apprendre la prudence, la prud'homie & la resolution, ils ont voulu d'arriuee mettre leurs enfans au propre des effectz : & les instruire non par ouir dire, mais par l'essay mesmes de l'action : en les formant & moulant visuellement non seulement de preceptes & parolles, mais principalement d'exemples & d'œuvres : afin que ce ne fut pas vne science en leur ame, mais la complexion & habitude :

de : que ce ne fut pas vn acquest, mais vne naturelle possession. A ce propos on demandoit a Agefilaus ce qu'il seroit d'aduis, que les enfans aprinsent: Ce qu'ils doiuent faire encore estant hommes, respondit il. Ce n'est pas merueille, si vne telle institution a produit des effectz si admirables. On aloit, dict on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des peintres, & des musiciens; mais en Lacedemone des立法ateurs, des magistrats, & empereurs d'armée. A Athenes on aprenoit a bien dire, & icy a bien faire: la a se desmeler d'un argument sophistique, & a rabattre l'imposture des mort captieusement entrelassez, icy a se desmeler des appats de la volupté, & a rabatre d'un courage inuincible les menasses de la fortune & de la mort : ceux la s'embesongnoient apres les parolles, ceux cy apres les choses : la c'estoit vne continuelle exercitation de la langue, icy vne continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demadant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymeroient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts, tant ils estimoient la perte de l'education de leur pais. Quand Agefilaus conuie Xenophon d'enuoier nourrir ses enfans a Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique, mais pour apprendre ( ce dict-il ) la plus belle science qui soit.

soit , asçavoir la science d'obeïr & de commander.

## CHAP. XXVI.

*De l'institution des enfans, a madame Diane de Foix Contesse de Gursen.*

**I**E ne vis iamais pere, pour bossé ou boiteux que fut son fils, qui laissast de l'auoüer , non pourtants'il n'est du tout enyuré de cet'affectiō qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance , mais tāt ya qu'il est sien. Aussi moy, ie voy mieux que tout autre, que ce ne sont icy que resueries d'hōme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage , vn peu de chascune chose & rien du tout a la Frāçoise. Car en somme ie sçay qu'il y a vne Medecine, vne Iurisprudence, quatre parties en la Mathematique , & en gros ce a quoy elles visent: mais de y enfoncer plus auant, de m'estre rōgé les ongles a l'estude de Platon, ou d'Aristote, ou opiniatrē apres quelque science solide , ie ne l'ay iamais faiēt : ce n'est pas mon occupation. L'histoire c'est mon gibier en matiere de liures, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination. Car , comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'estroit canal d'une trompette sort plus aigue & plus forte: ainsi me semble il que la sentence pressée

aux

aux pieds nombreux de la poésie s'eslance bien plus brusquement, & me fiert d'une plus vive secoussé. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir sous la charge: mes conceptions & mon iugement ne marche qu'à taton, chancelant, bronchant & chopant: & quand ie suis allé le plus auant que ie puis, si ne me suis ie aucunement satisfait. Ie voy encore du pais au delà: mais d'une veüe trouble, & en nuage, que ie ne puis desmeler, & puis me meslant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, & n'y employant que mes propres & naturelz moiens, s'il m'aduiét, comme il fait à tous coups, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mesmes lieux, que i'ay entrepris de traiter, comme ie vié de faire chez Plutarque tout presentemēt son discours de la force de l'imagination. A me reconnoistre au prix de ces gens la si foible & si chetif, si poissant & si endormy, ie me fay pitié ou desdain à moy mesmes. Si me gratifie- ie de cecy, que mes opinions ont cest honneur de rencontrer aux leurs, & dequoy aussi i'ay au moins cela, qu'un chacun n'a pas, de connoistre l'extreme difference d'être eux & moy: & laisse ce neantmoins courir mes inuentions ainsi foibles & basses comme ie les ay produites, sans en replastrer & recoudre les defaux que ceste cōparaison m'y a decouuers. Car autrement i'engendrerois des

stres, comme font les escriuains indiscretz de nostre siecle, qui parmy leurs ouurages de neât vont semant des lieux entiers des antiens auteurs, pour se faire honneur de ce larrecin. Et c'est au contraire, car cest'infinie dissemblance de lustres rēd vn visage si passe, si terni, & si laid a ce qui est du leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ilz n'y gagnēt. Il m'aduint l'autre iour de tomber sur vn tel passage: i'auois trainé languissant apres des parolles Françoises, si exanguës, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que parolles Françoises. Au bout d'vn long & ennuiex chemin ie vins a rencontrer vne piece haute, riche & esleuée iusques aux nuës: si i'eusse trouué la pente douce & la montée vn peu alongée, cela eust esté excusable: c'estoit vn precipice si droit & si coupé que des six premieres parolles ie conneus que ie m'enuolois en l'autre mōde. De la ie descouuris la fōdrière d'ou ie venois, si basse & si profonde, que ie n'eus onques plus le cœur de m'y raualer. Si ie fardois l'vn de mes discours de ces riches peintures, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Quoy qu'il en soit, veux-ie dire, & quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'vn miē pourtraict chauue & grisonnant, ou le peintre auroit mis non vn visage par faict, mais le miē. Car aussi ce sont icy mes humeurs & opinions: ie les dōne, pour

ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire: ie ne vise icy qu'à decouurir moy mesmes, qui seray par aduenture autre demain, si nouveau aprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui. Quelcun donq'ayant veu l'article precedant me disoit ches moy l'autre iour, que ie me deuoy estre vn peu estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or Madame, si i'auoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieux employer que d'en faire vn present a ce petit homme qui vous menasse de faire tantost vne belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse Madame pour comencer autrement que par vn masie) Car ayant eu tant de part a la conduite de vostre mariage, r'ay quelque droit & interest a la grandeur & prosperite de tout ce qui en viendra: outre ce que l'ancienne possession que vous auez de tout temps sur ma seruitude, m'obliget assez a desirer honneur, bien & aduantage a tout ce qui vous touche: mais a la verite ie n'y entes sinon cela, que la plus grâde difficulte & importante de l'humaine science semble estre en cest endroit, ou il se traite de la nourriture & institution des enfans. La môtre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage & si obscure, & les promesses si incertaines & fauces, qu'il est malaisé d'y establir nul solide iugement. Si est il difficile de forcer les propensions naturelles: d'ou  
il



il aduient que par faute d'auoir bien choisi leur route, pour neant se traualle on souuēt & employe l'ô beaucoup d'aage a dresser des enfans aux choses, ausquelles ils ne peuuent prédre nul goust. Toutesfois en ceste difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses & plus profitables, & qu'on ne doit s'appliquer aucunement a ces legieres diuinations & prognostiques, que nous prenons des mouuemens de leur enfance. Madame c'est vn grand ornement que la science, & vn vtil de merueilleux seruice, & notamment aux personnes eleuées en tel degré de fortune cōme vous estes. A la verité elle n'a point son vray vſage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere de préter ses moyens a conduire vne guerre, a cōmāder vn peuple, a pratiquer l'amitié d'un prince, ou d'une nation estrangiere, qu'a dresser vn argument dialectique, ou a plaider vn appel, ou ordonner vne masse de pillules. Ainsi Madame, par ce que ie croy que vous n'oblierez pas ceste partie en l'institution des votres, vous qui en auez bien auant sauouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée : car nous auons encore en main les escrits de ces antiens Contes de Foix, d'ou monsieur le Conte vostre mary & vous estes descendus: & François mōsieur de Candale vostre oncle en faiēt naitre tous les iours d'autres, qui estendront la connoissance de ceste qualité de vostre famille a plusieurs siecles : ie

vous veuX dire la dessus vne seule fantasie, que i'ay contraire au commun vsage. C'est tout ce que ie puis conserer a vostre seruice en cela. La charge du gouuerneur, que vous luy donrez, du choix duquel depend tout l'effect de son institution, ell' a plusieurs autres grandes parties, mais ie n'y touche point, pour n'y scauoir rien apporter qui vaille. Et de cest article, sur lequel ie me mesle de luy donner aduis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A vn enfant de maison qui recherche les lettres & la discipline, nō pour le gaing (car vne si vile fin & si abiecte est indigne de la grace & faueur des Muses, & puis elle regarde & depend d'autrui) ny tant pour les commoditez externes, que pour les sienes propres, & pour s'en enrichir & parer au dedans, ayant plustost enuie d'entirer vn habil'homme, qu'un homme scauant, ie voudrois aussi qu'on fut soigneux de luy choisir vn conducteur, qui eust plustost la teste biē faicte, que bien pleine, & qu'on y requit tous les deux, mais plus les meurs & l'entendement que la science. Et qu'il se conduisit en sa charge d'une nouuelle maniere. On ne cesse de criailler a nos oreilles, comme qui verseroit dans vn antonnoir, & nostre charge ce n'est que de redire ce qu'on nous a dict. Je voudrois qu'il corrigeast vn peu ceste partie, & que de belle arriuee, selon la portee de l'ame, qu'il a en main, il commençast a la mettre sur le trottoër, luy faisant  
gouster

gouster les choses, les choisir, & discerner d'elles mesme. Quelquefois luy monstrant chemin, quelquefois luy laissant prédre le deuant. Je ne veux pas qu'il inuère, & parle seul, ie veux qu'il escoute son disciple parler a son tour, qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens & de la substance, & qu'il iuge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de son iugement. Que ce qu'il viendra d'apprendre il le luy face mettre en cent visages, & accommoder a autant de diuers subietz, pour voir s'il l'a encore bien pris & biē faiēt sien. C'est tesmoignage de crudité & d'indigestion que de regorger la viande comme on l'a aualée. L'estomac n'a pas faiēt son operation, s'il n'a faiēt chāger la façon & la forme a ce qu'on luy auoit donné a cuire. Qu'il luy face tout passer par l'estamine & ne loge rien en sa teste par autorité & a credit. Les principes d'Aristote ne luy soiēt principes non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens: qu'on luy propose ceste diuersité de iugemens, il choisira, s'il peut: sinon il en demeurera en doute.

*Che non men che saper dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon par son propre discours, ce ne feront plus les leurs, ce seront les siennes. Il faut qu'il emboiue leurs humeurs, nō qu'il apprenne leurs preceptes: & qu'il oblie hardimēt s'il veut d'ou

il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité & la raison sont cōmunes a vn chacū: & ne sont nō plus a qui les a dites premieremēt qu'a qui les dict apres. Les abeilles pillotēt de-ça de la les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur: ce n'est plus thin, ny marjolaine: ainsi les pieces empruntées d'autrui il les transformera & confondra, pour en faire vn ouurage tout sien, asçauoir son iugement. Sō institutiō, son trauail & estude ne vise qu'a le former. C'est disoit Epicharmus l'entendement qui voit & qui oyt: c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne: toutes autres choses sont aueugles, sourdes & sans ame. Certes nous le rēdons seruile & coūard, pour ne luy laisser la liberté de riē faire de soy. Qui demāda iamais a son disciple ce qu'il luy semble de telle ou telle sentēce de Cicerō? On no<sup>e</sup> les placque en la memoire toutes empennées, cōme des oracles, ou les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Je voudrois que le Paluël ou Pōpée ces beaux danseurs apprinsent des caprioles a les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, cōme ceux cy veulēt instruire nōstre entendement, sans l'esbranler & mettre en besongne. Or a cest apprentissage tout ce qui se presente a nos yeux sert de liure suffisant. La malice d'un page, la sottise d'un valet, vn propos de table ce sont autāt de nouuelles matieres. A ce-  
ste

ste cause le commerce des hommes y est merueilleusement propre, & la visite des pais estranges, non pour en rapporter seulement a la mode de nostre noblesse Françoise, combien de pas a *Santarotonda*, ou la richesse des caleffons de la Signora Liuia, ou comme d'autres, combien le vilage de Neron de quelque vieille ruine de la, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille. Mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations & leurs facons, & pour froter & limer nostre ceruelle contre celle d'autrui, ie voudrois qu'on commençast a le promener des sâtedre enfance: & premierement pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines qui ont le lâge plus esloigné du nostre, & auquel si vous ne la formez de bon'heure la langue ne se peut façonner. Aussi bien est ce vne opinion receüe d'un chacû, que ce n'est pas raison de nourrir vn enfant au gyron de ses parës. Cest'amour naturelle les attêdrift trop, & relâche, voire les plus sages. Ils ne sont capables ny de chatier ses fautes, ny de le voir norri grossierement côm'il faut, & sans delicateffe. Ils ne le scauroient souffrir reuenir suât & pouldreux de son exercice, ny le voir hazarder tantost sur vn cheual farouche, tantost vn floret au poing, tantost vn'harquebouse: car il n'y a remede. Qui en veut faire vn homme de biê, sans doute il le faut hazarder vn peu en ceste ieunesse, &

fouuent choquer les regles de la medecine. Et puis l'autorité du gouuerneur, qui doit estre souueraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la presence des parens. Ioint que ce respect que la famille luy porte, la connoissance des moyens & grandeurs de sa maison, ce ne sont a mon opinion pas legieres incōmoditez en cest aage. En ceste escole du commerce des hōmes i'ay souuent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connoissance d'autrui nous ne trauiillons qu'a la donner de nous: & sommes plus en peine d'exploiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouuelle. Le silence & la modestie sont qualitez tres-commodes a la conuersation des hommes. On dressera cest enfant a estre esparnant & mesnagier de sa suffisance, quand il l'ara acquise: a ne se formalizer point des sottises & fables qui se dirōt en sa presence, car c'est vne inciuile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre goust. On luy apprendra a n'ētrer en discours & contestatiō, que ou il verra vn chāpion digne de sa luite: & la mesmes a n'employer pas tous les tours qui luy peuuent seruir, mais ceux la seulement qui luy peuuent le plus seruir. Quō le rēde delicat au choix & triage de ses raisons, & aymant la pertinēce & par cōsequēt la briefueté. Qu'on l'instruise sur tout a se rēdre, & a quitter les armes a la verité, tout aussi tost qu'il l'aperceura, soit qu'elle naisse es mains de son aduersaire, soit qu'elle naisse en luy mesmes

mesmes par quelque rauissement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire vn rolle prescript, il n'est engagé a nulle cause, que par ce qu'il l'appreuue, ny ne sera du mestier, ou se vent a purs deniers contans la liberté de se pouuoir rauiser & reconnoistre. Que sa conscience & sa vertu reluisent iusques a son parler. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouurira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperceüe que par luy, c'est vn effect de iugement & de sincerité, qui sont les principales qualitez qu'il cherche. On l'aduifera estant en compagnie d'auoir les yeux par tout. Car ie trouue que les premiers sieges sont comunemēt saisis par les hōmes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouuent guieres meslées a la suffisance. I'ay veu cependant qu'ō s'etrenoit au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malnoisié, se perdre beaucoup de beaux traitz a l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun, vn bouvier, vn masson, vn passant, il faut tout mettre en besongne, & emprunter chacun selon sa marchandise. Car tout sert a mesnage, la sottise mesmes, & foiblesse d'autrui luy sera instruction. A contreroller les graces & façons d'un chacun, il s'engendrera enuie des bōnes, & mespris des mauuaises. Qu'on luy mette en fantasia vne honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses. Tout ce qu'il y aura de singulier au-

tour

tour de luy, il le verra:vn bastimēt, vne fontai-  
 ne, vn homme, le lieu d'vne bataille ancienne,  
 le passage de Cæsar ou de Charlemagne. Il  
 s'enquerra des meurs, des moyens & des allian-  
 ces de ce Prince, & de celuy la. Ce sont choses  
 tref-plaisantes a apprendre & tref-vtiles a sça-  
 uoir. En ceste pratique des hommes i'entens  
 y comprendre & principalement ceux qui ne  
 viuēt qu'en la memoire des liures. Il pratique-  
 ra par le moyen des histoires ces grandes ames  
 des meilleurs siecles, c'est vn vain estude qui  
 veut, & qui ne se propose autre fin, que le plai-  
 sir: mais qui veut aussi c'est vn estude de fruit  
 inestimable. Quel profit ne fera il en ceste part  
 la a la lecture des vies de nostre Plutarque?  
 Mais que mō guide se souuiene ou vise sa char-  
 ge, & qu'il n'imprime pas tant a son disciple,  
 ou mourut Marcellus, que pourquoy il fut in-  
 digne de son deuoir, qu'il mourut la. Qu'il ne  
 luy apprene pas tant leshistoires qu'a en iuger.  
 Il y a dans cest autheur beaucoup de discours  
 estandus tref-dignes d'estre sceuz, car a mon  
 gré c'est le maistre ouurier de telle besongne.  
 Mais il y en a mille & mille qu'il n'a que tou-  
 ché simplement: il guigne seulement au doigt  
 par ou nous irons, s'il nous plait:& se contēte  
 quelquefois de ne donner qu'vne attainte dans  
 le plus vif d'vn propos. Il les faut arracher de  
 la, & mettre en place marchande. Cela mesme  
 de voir Plutarque trier vne legiere action en la  
 vie



vie d'un hōme, ou vn mot, qui semble ne porter pas, cela c'est vn discours. C'est dommage que les gēs d'entendement aymēt tant la briueueté: sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantons de son iugemēt que de son sçauoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy que facieté. Il sçauoit qu'es choses bonnes mesmes on peut trop dire, & que Alexandridas reprocha iustement a celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs, O estranger, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. Il se tire vne merueilleuse clarté pour le iugemēt humain de ce cōmerce des hommes. Nous sommes tous cōtraints & amoncellez en nous mesmes, & auōs la veüe racourcie a la lōgueur de nostre nēz. On demādoit a Socrates d'ou il estoit, il ne respōdit pas d'Athenes, mais du mōde. Luy qui auoit son imaginatiō plus plaine & plus estādue, embrassoit l'vniuers, cōme sa ville iettoit ses connoissances, sa societé & ses affectiōs a tout le gēre humain: non pas cōme no<sup>9</sup>, qui ne regardons qu'a nos piedz. Quand les vignes gelent en son vilage mō prestre en argumēte l'ire de Dieu sur la race humaine, & iuge que la pepie en tienne des-ia les Cannibales. A voir nos guerres ciuiles, qui ne crie q̄ ceste machine se bouleuerse, & que le iour du iugement nous tiēt au collet, sans s'auiser q̄ plusieurs pires choses se sont veuēs, & q̄ les dix mille parts du monde

monde ne laissent pas de galler le bon temps cepédant. Aqui il gresle sur la teste, tout l'hémisphere semble estre en tempeste & orage: & disoit le Sauoïart que si ce sot de Roy de France eut sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour deuenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne conceuoit nulle plus esleuée grâdeur, que celle de son maistre. Mais qui se presente comme dans vn tableau ceste grand'image de nostre mere nature en son entiere magesté: qui lit en son visage vne si generale & constante varieté, qui se remarque la dedans, & non soy, mais tout vn royaume, comme vn traict d'vne pointe tresdelicate, celuy la seul estime les choses selon leur iuste grandeur. Ce grand monde que les vns multiplient encore comme especes sous vn gère, c'est le mirouër, ou il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biaiz. Somme ie veux que ce soit le liure de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugemens, d'opinions, de loix & de coustumes nous apprennent a iuger sainemēt des nostres, & apprennent nostre iugement a reconnoistre son imperfection & sa naturelle foiblesse: qui n'est pas vn legier apprentissage. Tant de remuemens d'estat & changements de fortune, nous instruisent a ne faire pas grande recepte de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & conquestes enseuelies soubz l'obliance, rendēt ridicule l'esperāce d'eterniser nostre nom par  
la pri-

la prise de dix Argoletz, & d'un poullailler, qui n'est connu que de sa chute. L'orgueil & la fiereté de tant de pompes estérables, la magnesté si enflée de tant de cours & de grandeurs nous permet & assure la veüe a soutenir l'esclat des nostres sans siller les yeux. Tant de milliaffes d'hommes enterrez auant nous, nous encouragent a ne craindre d'aller trouuer si bonne compagnie en l'autre monde: ainsi du reste. Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, a laquelle se doiuent toucher les actions humaines, comme a leur reigle. On luy dira, que c'est que sçauoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude, que c'est que vaillance, temperance, & iustice: ce qu'il y a dire entre l'ambition & l'auarice, la seruitude & la subiection, la licence & la liberté: a quelles marques on connoit le vray & solide contentement: iusques ou il faut craindre la mort, la douleur & la honte: quels ressors nous meuent, & le moyen de tant de diuers branles en nous: car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abreuuer l'entendement, ce doiuent estre ceux, qui reglent ses meurs & son sens, qui luy apprendrôt a se connoistre, & a sçauoir bien mourir & bien viure.

*sapere aude,*

*Incipe, Viuendi qui recte prorogat horam,*

*Rusticus expectat dum defluat amnis, at ille*

*Labi-*

*Labitur, & labetur in omne volubilis annus:*

C'est vne grande simplessé d'apprendre a nos enfans le mouuement de la huitiesme sphere, auant que les leurs propres.

*Τί πλειάδεσσι κάμοι*

*τίδ' ἀσράσι βοώτεω.*

Après qu'on luy aura appris ce qui sert a le faire plus sage & meilleur, on l'entretiendra que c'est que Logique, Musique, Geometrie, Rhetorique: & la science qu'il choisira ayāt des-ia goust & iugement formé, il en viendra bien tost a bout. Sa leçon se fera tantost par deuis, tantost par liure: tantost son gouuerneur luy fournira de l'auteur mesme propre a ceste fin de son institution: tantost il luy en donnera la moëlle, & la substance toute maschée. Et si de soy mesme il n'est assez familier des liures, pour y trouuer tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra ioindre quelque hōme de lettres, de qui a chasque besoing il retire les munitions qu'il luy faudra, pour apres a sa mode les distribuer & dispēser a son nourrisson. Et que ceste leçon qui est la philosophie, ne soit plus aisée, & naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute? Ce sont la preceptes espineux & mal plaisans, & des motz vains & descharnés, ou il n'y a nulle prise, rien qui vous esueille l'esprit, rien qui vous chatouille. En ceste cy l'ame trouue ou mordre, ou se paistre, & ou se

ou se gendarmer. Ce fruiët est plus grand sans cōparaison, & si sera plustost meury. C'est grād cas que les choses en soient la en nostre siecle, que la philosophie ce soit iusques aux gēs d'entendement vn nom vain & fantastique, de nul vsage, & de nul pris. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi toutes ses auenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage refroigné, sourcilleux & horrible: qui me l'a masquée de ce faux visage passe & hideux. Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, & a peu que ie ne die folle. Elle ne presche que feste & bon tēps. Vne mine triste & transie monstre, que ce n'est pas la son giste. Demetrius le Grāmairien rencontrant dās le temple de Delphes vne troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit, Ouie me trompe, ou a vous voir la cōtenance si paisible & si gaye vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un d'eux Heracleon le Megarien respondit: c'est a faire a ceux qui cherchēt si le futur du verbe *ἐλλω* a double *λ*: ou qui cherchent la deriuation des cōparatifs *χαῖρον* & *ἐλτιον*, & des superlatifs *χαῖρισον* & *ἐλτισον*, qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science: mais quant aux discours de la philosophie ils ont accoustumé d'esgayer & resiouir ceux qui les traictent, non les refroigner & contrister. L'ame qui loge la philosophie, doit par sa santé rendre sām encores le corps.

Elle

Elle doit faire luyre iusques au dehors son contentement, son repos, & son aise: doit former son mole le port exterieur, & le garnir par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintien affectif, & allegre, & d'une contenance rassise & debonaire. C'est Baroco & Baralipton, qui redét leurs suppostz ainsi marmiteus & enfumés. Ce n'est pas elle, ils ne la conuoissent que par ouïr dire? Comment? elle faiét estat de serai-  
ner les tēpestes dela fortune, & d'apprendre la fain & les fiebures a rire, & non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons grossieres, maniables & palpables. Puis que c'est elle qui nous instruiét a viure, & que l'enfance y a sa leçon, cōme les autres eages, pourquoy ne la luy communiquer l'on? On nous aprent a viure, quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle auant que d'estre arriué a leur leçon d'Aristote dela temperāce. Ce sont abus, ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender, prenes les simples discours de la philosophie, sçaches les choisir & traitter a point, ils sont plus aisez a conceuoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir dela nourrisse beaucoup mieusque d'apprendre a lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hōmes, cōme pour la decrepitude. Je suis de l'aduis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple a l'artifice  
de com-

de composer syllogismes, ou aux Principes de Geometrie, comme a l'instruire des bons preceptes touchât la vaillance, proüesse, la magnanimité & temperance, & l'assurance de ne riē craindre: & avec ceste munitiō, il l'enuoya encores enfant subiuguer l'Empire du mōde avec seulement 30000. hommes de pied, 4000. cheuaux, & quarante deux mille escuz. Les autres arts & sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gētileſſe, mais pour plaisir qu'il y prit il n'estoit pas facile a se laisser surprendre a l'affection de les vouloir exercer. Pour tout cecy ie ne veux pas qu'ō emprisonne cest enfant dās vn colliege, ie ne veux pas qu'on l'abandōne a la colere & humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole: ie ne veux pas corrōpre son esprit a le tenir ala gehe-  
ne & au trauail, a la mode des autres, quatorze ou quinze heures par iour, cōme vn portefaiz, ni ne veux gaster ses meurs genereuses par l'inciuilité & barbarie d'autrui. La sagesse Francoise a esté anciennemēt en prouerbe pour vne sagesse qui prenoit de bon'heure & n'auoit guieres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gētil que les petitz enfans en France, mais ordinairement ils trōpent l'esperance qu'on en a conceüe, & hommes faiçts on n'y voit nulle excellence. I'ay ouy tenir a gens d'entendement que ces colleges, ou on les enuoye, dequoy ils ont foison, les abrutisēt ainsi.

Au nostre, vn cabinet, vn iardrin, la table, & le lit, la solitude, la cōpagnie, le matin & le vespre, toutes heures luy seront vnes: toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, cōme formatrice des iugemens & des meurs, sera sa principale leçon, a ce priuilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en vn festin de parler de son art, chacun trouue qu'il eut raison de respondre: Il n'est pas maintenant tēps de ce que ie sçay faire, & ce dequoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire. Car de presenter des harangues ou des disputes de Rhetorique a vne compaignie assemblée pour rire & faire bonne chere, ce seroit vn mēlange de trop mauuais accord: & autant en pourroit on quasi dire de toutes les autres sciences: mais quant a la philosophie, en la partie, ou elle traicte de l'homme & de ses devoirs & offices, ça esté le iugement commū de tous les sages, que pour la douceur de sa conuersation, elle ne deuoit estre refusée ni aux festins ni aux ieux: & Platon l'ayant conuīee a son conuiue, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

*Aequē pauperibus prodest, locupletibus eque.*

*Et neglecta eque pueris senibûsque nocebit,*

Ainsi sās doubte il chomera moins, que les autres. Mais comme les pas que nous employons  
a nous



à nous promener dans vne galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons a quelque chemin desseigné: aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant a toutes nos actions se coulera sans se faire sentir. Les ieuz mesmes & les exercices serôt vne partie de l'estude, la course, la luite, la danse, la chasse, le maniemēt des chevaux & des armes. Je veux que la biē-seance exterieure, & l'entre-gens se façonnent quant & quant l'ame. Ce n'est pas vne ame, ce n'est pas vn corps qu'on dresse, c'est vn homme, il n'en faut pas faire a deux. Et cōme diēt Platon, il ne faut pas les excercer l'un sans l'autre, mais les conduire égalemēt, comme vne couple de chevaux attelés a mesme timon. Au demeurant toute ceste institution se doit conduire par vne feure douceur, non comme aux colleges, ou au lieu de conuier les enfans aux lettres & leur en donner goust, on ne leur presente a la verité qu'horreur & cruauté. Ostés moy la violence & la force, il n'est rien a mon aduis qui abastardisse & estourdisse si fort vne nature bien née. Si vous auez enuie qu'il craigne la honte & le chastiment ne l'y endurcissez pas. Endurcissés le a la sueur & au froid, au vēt & au soleil & aux hazards qu'il luy faut mespriser. Ostez luy toute mollesse & delicateſſe au vestir & coucher, au manger & au boire. Accoustumés le a tout.

Que ce ne soit pas vn beau garçon & dameret, mais vn garçon vert & vigoureux. Toute estrangeté & particularité en nos meurs & conditions est euitable, comme ennemie de communication & de société. I'en ay veu fuir la senteur des pômes plus que les harquebusades, d'autres s'esfrayer pour vne souris, d'autres rendre la gorge a voir de la creme. Il y peut auoir a l'adueture a cela quelque propriété occulte : mais on l'esteindroit a mon aduis, qui s'y prendroit de bon'heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vray q ce n'a point esté sans quelque soing, que faul la biere mon goult est accommodable a toutes choses, de quoy on se paist. Le corps encore souple on le doit a ceste cause plier a toutes façons & coustumes. Et pourueu qu'on puisse tenir l'appetit & la volonté soubz boucle, qu'on rende hardiment vn ieune homme commode a toutes nations & compagnies, voire au desreglement & aux excès, si besoing est. Qu'il puisse faire toutes choses & n'ayme a faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouuent pas louable en Calisthenes d'auoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre, pour n'auoir voulu boire d'autât a luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son Prince. Ie veux qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse a faire le mal, ny a faute de force ni de science, mais a faute de volonté.

Je pen-

Je pensois faire hōneur avn seigneur aussi eslon-  
gné de ces débordemēs, qu'il en soit en Frâce,  
de m'enquerir a luy en bonne compagnie cō-  
bien de fois en sa vie il s'estoit enyuré pour la  
necessité des affaires du Roy en Allemaigne: il  
le print de ceste mesme façon, & me respondit  
que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en  
sçay qui a faute de ceste faculté se sont mis en  
grand peine ayantz a practiquer ceste nation.  
J'ay souvent remarqué avec grand'admiration  
ceste merueilleuse nature d'Alcibiades, de se  
transformer si aysémēt a façons si diuerses, sans  
interest de sa santé, surpassant tantost la som-  
ptuosité & pompe Persienne, tantost l'austeri-  
té & frugalité Lacedemonienne, autant reformé  
en Sparte, comme voluptueux en Ionië.

*Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.*

Tel voudrois-je former mon disciple,

*Quem duplici panno patientia velat*

*Mirabor, vite via si conuersa decebit,*

*Personamque feret non inconcinnus utramque.*

Voicy mes leçons, ou le faire va avec le dire.

Car a quoy sert il qu'ō presche l'esprit, si les ef-  
fectz ne vont quant & quant? On verra a ses en-  
treprinſes, s'il y a de la prudēce: s'il y a de la bō  
té en ses actions, de l'indifference en son goust,  
soit chair, poisson, vin, ou eau. Il ne faut pas seu-  
lement qu'il die sa leçon, mais qu'il la face. Zeu-  
xidamus respondit a vn, qui luy demanda pour-  
quoy les Lacedemoniēs ne redigeoyent par es-

crit les ordonnances de la prouesse, & ne les donnoient a lire a leurs ieunes gés, que c'estoit par ce qu'ils les vouloient accoustumer aus faicts, nō pas aux escriptures. Cōparés au bout de 15. ou 16. ans, a cestuy cy vn de ces Latineurs de college, qui aura mis autant de temps a n'apprendre simplement qu'a parler. Le monde n'est que babil, & ne vis iamais hōme, qui ne die plus tost plus que moins qu'il ne doit. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va la. On nous tiēt quatre ou cinq ans a entēdre les mots & les coudre en clauses, encores autant a en proportionner vn grand corps estādu en quatre ou cinq parties, & autres cinq pour le moins a les sçauoir bresuement mesler & entrelasser de quelque subtile facon. Laissons cela a ceux, qui en font profession expresse. Allant vn iour a Orleās ie trouuay dans cete plaine au deçà de Clery deux regens qui venoient a Bourdeaux, enuirō a cinquante pas l'vn de l'autre : plus loing derriere eux, ie descouris vne troupe & vn maistre en teste, qui estoit feu monsieur le Conte de la Rochefoucaut. Vn de mes gés s'enquit au premier de ces regens, qui estoit ce gentil'homme qui venoit apres luy: luy quin'auoit pas veu ce trein, qui le suiuoit, & qui pensoit qu'on luy parlait de son cōpagnon, respōdit plaisamment, il n'est pas gentil'homme, c'est vn grammairien, & ie suis logicien. Or nous qui cherchons icy au rebours de former non vn grammairien ou logicien.

ciẽ, mais vn gentil'hõme, laissons les abuser de leur loisir. Nous auõs affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit biẽ garny de choses, les parolles ne suiurõt que trop. Il les trãnera, si elies ne veulent suiure. I'en oy qui s'excusent de ne se pouuoir exprimer, & font cõtenance d'auoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais a faute d'eloquence ne les pouuoir mettre en euidence: c'est vne baye. Sçauiez vous a mõ aduis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques cõceptions informes, qu'ils ne peuuent desmeler & esclarcir au dedans, ni par consequant produire au dehors. Il ne s'entendent pas encores eux mesmes: & voyez les vn peu begayer sur le point de l'enfanter, vous iuges que leur trauail n'est nullement a l'acouchement, mais qu'ilz ne font que lecher encores ceste matiere imparfaicte. De ma part ie tiens que qui a en l'esprit vne viue imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines, s'il est muet.

*Verbaque preuisam rem non inuita sequuntur.*

Et cõme disoit cest autre aussi poëtiquemẽt en sa prose, *Cum res animum occupauere, verba ambiunt.* Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ni la grammaire: ne faicẽt pas son laquais, ou vne harangiere du petit pont, & si vous entre-tiẽdront tout vostre soul, si vous en auez enuie, & se desferreront aussi peu a l'aduenture aux regles de leur langage, que le meilleur maistre

es arts de France. Il ne sçait pas la Rhetorique, ni pour auant-ieu capter la beniuolâce du cadi-delecteur, ni ne luy chaut de le sçauoir. De vray route ceste belle peincture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple & naïfue. Ces gentileffes ne seruent que pour amuser le vulgaire incapable de gouster la viande plus massiue & plus ferme, comme Afer monstre bien clairement ches Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus a Cleomenes Roy de Spar-te preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouuoir a la guerre contre le tyran Poly-crates. Apres qu'il les eust bien laissés dire, il leur respondit. Quant a vostre commencement, & exorde il ne m'en souuient plus, ni par consequent du milieu: & quant a vostre conclusion ie n'en veux rien faire. Voila une belle respõce, ce me semble, & des harangueurs bien cameus. Au fort de l'eloquence de Cicero plusieurs en estoient tirés en admiration, mais Caton n'en faisant que rire, Nous auõs, disoit il, vn plaisant consul. Aille deuant ou apres vn vif argument, vn beau traiet est tousiours de saison. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bõ poeme: laissez luy allonger une courte syllabe s'il veut, peur cela non force. si les inuentions y riët, si l'esprit & le iugemët y ont bien ioué leur rolle, voila vn bõ poëte, diray ie, mais vn mauuais versificateur, qu'on face dict Horace perdre a son ouurage toutes ces cou-  
stures

stures & mesures, il ne se démétira point pour cela: les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tenoit approchant le iour, auquel il auoit promis vne comédie, dequoy il n'y auoit encore mis la main: elle est cōposée & prestee, il ne reste qu'à y adiouter les vers. Ayant les choses & la matiere en l'ame disposée & rangée, il mettoit en peu de compte les mots, les pieds, & les cesures, qui sont a la verité de fort peu au pris du reste. Et qu'il soit ainsi, depuis que Ronsard & du Bellay ont mis en honneur nostre poésie Francoise, ie ne vois si petit apprentis, qui n'enfle des motz, qui ne renge les cadences a plus pres comme eux mesmes. Pour le vulgaire il ne fut iamais tant de poëtes: mais comme il leur a esté bié aisé de représenter leurs rithmes, ils demeurent bien aussi court a imiter les riches descriptions de l'un, & les delicates inuentions de l'autre. Voire mais que fera il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? Le iambon fait boire, le boire desaltere, parquoy le iambon desaltere. Si ces sottises finissent luy doiuent persuader vne mensonge, cela est dangereux: mais si elles demeurent sans effect, & ne l'esmeuent qu'à rire, ie ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si fots, qui se destournent de leur voie vn quart de lieuë, pour courir apres vn beau mot. Au rebours c'est aus parolles a seruir & a suiure, &

que le Gascon y arriue, si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'ait nulle souuenance des mots. Le parler que j'aime c'est vn parler simple & naïf, tel sur le papier qu'a la bouche. Vn parler succulent & nerueux, court & ferré, plustost difficile que enuieux, esloigné d'affectation & d'artifice, desreglé, descoufu & hardy: chaque lopin y face son corps: non pedantesque, non fratresque, non pleideresque, mais plustost soldatesque, cōme Suetone appelle celuy de Iulius Cæsar. Qu'on luy reproche hardiment ce qu'on reprochoit a Senecque, Que son lāgage estoit de chaux viue, mais que le sable en estoit a dire. Je n'ayme point de ciffure, ou les liaisons & les coutures paroissent: tout ainsi qu'en vn corps il ne faut qu'on y puisse cōter les os & les veines. Les Atheniens (dict Platon) ont pour leur part le soing de l'abōdāce & elegance du parler, les Lacedemoniens de la briuefueté, & ceux de Crete de la fecundité des conceptions, plus que du langage. Ceux cy sont les miens. Zenō disoit qu'il auoit deux sortes de disciples: les vns qu'il nōmoit φιλόλογος, curieux d'apprendre les choses, qui estoient les mīgnōs: les autres λογοφίλος qui n'auoient soing que du lāgage. Ce n'est pas a dire que ce ne soit vne belle & bonne chose que le bien dire: mais non pas si bōne qu'on la faict, & suis despit de-

quon



quoy nostre vie s'embesongne tout'a cela. Je voudrois premierement bien sçauoir ma lāgue, & celle de mes voisins, ou i'ay plus ordinaire commerce: c'est vn bel & grand agencement sans doubte, que le Grec & Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy vne facon d'en auoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy mesmes: s'en seruira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches, qu'hōme peut faire parmy les gens sçauās & d'entendement d'une forme d'institutio exquise, fut aduisé de cest inconuenient, qui estoit en vsage: & luy disoit on que ceste longueur que nous mettions a apprendre les langues estoit la seule cause, pourquoy nous ne pouuions arriuer a la perfection de sciāce des anciens Grecs & Romains, d'autant que le langage ne leur couloit rien. Je ne les en croy pas, que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mō pere y trouua, ce fut que iustement au partir de la nourrice il me donna en charge a vn Alleman, qui depuis est mort fameux medecin en Frāce, du tout ignorant de nostre lāgue & tresbien versé en la Latine. Cetuy-cy, qu'il auoit faict venir expres, & qui estoit bien cherement gagé, m'auoit continuellement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moindres en sçauoir pour m'accompagner & seruir, & soulager le premier: ceux cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au

reste

140      ESSAIS DE M. DE MONT.  
reste de sa maison, c'estoit vne reigle inuola-  
ble que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny  
chambriere ne parloient en ma compaignie,  
qu'autant de mots de Latin, que chacun auoit  
apris pour iargonner avec moy. C'est merueil-  
le du fruit que chacun y fit: mon pere & ma  
mere y apprirent assez de Latin pour l'en-  
tendre, & en acquirent à suffisance pour s'en  
seruir a la necessité, comme firent aussi les au-  
tres domestiques, qui estoient plus attachés a  
mon serui ce. Somme nous nous Latinizâmes  
tant, qu'il en regorgea iusques a nos villages  
tout autour, ou il y a encores, & ont pris pied  
par l'usage, plusieurs appellations latines d'ar-  
tifans & d'utiles. Quant a moy i'auois plus de six  
ans auant que i'entendisse non plus de François  
ou de Perigordin, que d'Arabe sque:& sans art,  
sans liure, sans grammaire ou precepte, sans  
fouët, & sans contrainte, i'auois appris du La-  
tin tout aussi pur que mon maistre d'escole le  
sçauoit. Car ie ne le pouuois auoir meslé ny al-  
teré. Si par essay on me vouloit donner vn the-  
me, a la mode des colleges, on le donne aux au-  
tres en François, mais a moy il me le falloit  
dōner en mauuais Latin, pour le tourner en bō.  
Et Nicolas Grouchi qui a escrit *de comitiis Ro-*  
*manorum*, Guillaume Guerente, qui a commē-  
té Aristote, George Bucanan, ce grand poëte  
Escossois, Marc Antoine Muret, qui m'ont  
esté precepteurs, m'ōt dict souuent depuis, que  
i'auois

i'auois ce langage en mon enfance si prest & si a main qu'ils craignoient eux mesmes a m'acointer. Bucanan que ie vis depuis a la suite de feu monsieur le Mareschal de Brissac, me dict, qu'il estoit apres a escrire de l'institution des enfans, & qu'il prenoit le patron de la mienne. Car il auoit lors en charge ce Conte de Brissac, que nous auons veu depuis si valeureux & si braue. Quant au Grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseignoit me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ebat & d'exercice. Nous pelotions nos declinaisons a la maniere de ceux, qui par certains ieux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses il auoit esté conseillé sur tout de me faire goustier la science & le deuoir par vne volonté non forcée & de mon propre desir, & d'esleuer mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte, ie dis iusques a telle superstition, que par ce que aucuns tiennent que cela trouble la ceruele tandre des enfans, de les esueiller le matin en effroy & en sursaut, de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout a coup & par violence, il me faisoit esueiller par le son de quelque instrument. Cest exemple suffira pour en iuger le reste, & pour recommander aussi & le iugement & l'affection d'un si bon pere: auquel il ne se faut nullemēt prendre,

dre, s'il n'a recueilli nuls fruitz respondās a vne  
 si exquise culture. Deux choses en furent cause  
 le champ sterile & incommode: car quoy que  
 i'eusse la santé ferme & entiere, & quāt & quā  
 vn naturel doux & traitable, i'estois parmy cela  
 si poissant, mol & endormi, qu'ō ne me pouuoit  
 arracher de l'oīſiueté, non pas meſme pour me  
 mener ioier. Ce que ie voiois, ie le voiois d'un  
 iugement bien ſeur & ouuert, & ſous ceſte com-  
 plexion endormie nourriſſois des imaginatiō  
 bien hardies, & des opinions eſleuées au deſſus  
 de mon aage. L'eſprit ie l'auois mouſſé, & qui  
 n'aloit qu'autant qu'on le guidoit: l'apprehen-  
 ſion tardiue: l'inuention ſtupide, & apres tout  
 vn incroiable defaut de memoire. De tout cela  
 il n'eſt pas merueille, s'il ne ſceut rien tirer qui  
 vaille. Secondemēt, comme ceux que preſſe vn  
 furieux deſir de guerison, ſe laiſſent aller a toute  
 ſorte de conſeil, le bon homme ayant extre-  
 me peur de faillir en choſe, qu'il auoit tant a  
 cœur, le laiſſa en fin emporter a l'opinion com-  
 mune, qui ſuit touſiours ceux, qui vont deuant  
 comme les grūes, & ſe renga a l'vſage & a la  
 couſtume, n'ayant plus autour de luy ceux, qui  
 luy auoient donné ces premieres inſtitutions,  
 qu'il auoit aportées d'Italie: & m'enuoia enui-  
 mes fix ans au college de Guienne tres-floriſ-  
 ſant pour lors, & le meilleur de France. Et la il  
 n'eſt poſſible de rien adiouter au ſoing qu'il  
 eut & a me choiſir des precepteurs tres-ſuſſils,  
 & a

& a toutes les autres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserua plusieurs façons particulieres, contre l'vsage des colleges: mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon Latin s'abastardit incontînēt, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout l'vsage, & ne me seruit ceste mienne nouuelle institution, que de me faire eniâber d'arriuée aux premieres classes: car a treize ans, que ie sortis du college, i'auoy acheuē mō cours (qu'ils appellēt) & a la verité sans nul fruit, que ie peusse a present mettre en conte. Le premier goust que i'eux aux liures, il me vint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ouide. Car enuiron l'aage de sept ou huiet ans ie me desrobois de tout autre plaisir pour les lire: d'autant que ceste langue estoit la mienne maternelle, & que c'estoit le plus aisē liure, que ie cogneusse, & le plus accommodē a la foiblesse de mon aage, a cause de la matiere: car des Lancelotz du Lac, des Huons de Bourdeaus & tels fatras de liures, a quoy la ieunesse s'amusē, ie n'en connoissois pas seulēmēt le nō, ny ne fais encore le corps, tant exacte estoit le soing qu'ō auoit a mon institution. Je m'en rēdois plus lâche a l'estude de mes autres leçons contraintes. La il me vint singulierēmēt a propos d'auoir affaire a vn hōme d'entendēmēt de precepteur, qui sceut dextremēt cōniuer a ceste mienne desbauche, & autres pareilles. Car par la i'ēfilay tout d'un train Vergile en l'AENEide

& puis

144 ESSAIS DE M. DE MONTAI.  
& puis Terence, & puis Plaute, & des comedies Italiennes, lurré tousiours par la douceur du subiect. S'il eut esté si fol de me rōpre ce train, i'estime que ie n'eusse raporté du college que la haine des liures, comme fait quasi toute nostre noblesse. Ils'y porta bien dextrement, car faisant semblant de n'en voir rien, il aiguisoit ma faim, ne me laissant que a la desrobée gourmander ces liures, & me tenant doucement en office pour les autres estudes plus necessaires. Car les principales parties que mon pere cherchoit a ceux a qui il donnoit charge de moy, c'estoit la douceur & facilité des meurs : aussi n'auoient les miennes autre vice que la pesanteur & mollesse. Le dangier n'estoit pas que ie fisse mal, mais que ie ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que ie deusse deuenir mauuais, mais inutile. On y preuoyoit de la stupidité, non pas de la malice. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'auoir a part soy des remuemens fermes, qu'elle digeroit seule & sans aucune communication. Et entre autres ie croy a la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre a la force & a la violence. Il n'y a tel que d'allecher l'appetit & l'affection, autrement on ne faict que des asnes chargez de liures : on leur donne a coups de fouët en garde leur pochette pleine de science, laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

## CHAP. XXVII.

*C'est folie de rapporter le vray & le faux a  
nostre suffisance.*

**C**E n'est pas a l'adventure sans raison , que nous attribuons a simplessse & a ignorance la facilité de croire & de se laisser persuader. Car il me semble auoir appris autrefois, que la creance c'estoit comm'vn' impression qui se faisoit en nostre ame:& a mesure qu'elle se trouuoit plus molle & de moindre resistance, il estoit plus aysé a y empreindre quelque chose. Voila pourquoy les enfâs, le vulgaire, les fâmes & les malades estoient plus subiectz a estre menez par les oreilles : mais aussi de l'autre part, c'est vne sottise presumption d'aller desdeignant & condannât pour faux, ce qui ne nous semble pas vray-semblable, qui est vn vice ordinaire de ceux, qui pensent auoir quelque suffisance outre la commune. T'en faisoys ainsi autrefois , & si i'oyois parler ou des espritz qui reuiennent, ou du prognostique des choses futures, des enchâtemens, des sorceries, ou faire quelque autre compte, ou ie ne peusse pas mordre,

*Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*

*Nocturnos lemures, portentâque thessala,*

Il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et a present ie treuue que i'e-

stoy pour le moins autant a plaindre moy mesme, non que l'experience m'aye depuis rien fait voir au dessus de mes premieres creances, & si n'a pas tenu a ma curiosité. mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resoluement vne chose pour faulce, & impossible, c'est se donner l'aduantage d'auoir dans la teste les bornes & limites de la volonté de Dieu & de la puissance de nostre mere nature. Et qu'il n'y a point de plus notable folle au monde, que de les ramener a la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce, ou nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement a nostre veüe? Considerons au trauers de combien de nuages & commant a tastons on nous meine a la connoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains, certes nous trouuerons que c'est plustost accoustumance que la science, qui nous en oste l'estrangeté: & que ces choses la, si elles nous estoient presantées de nouueau, nous les trouuerions autant ou plus incroyables que nulles autres.

*Si nunc primum mortalibus adsint  
Ex improviso, ceu sint obiecta repente,  
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,  
Aut minus ante quod auderent fore credere gētes.*  
Celuy qui n'auoit iamais veu de riuere, a la premiere qu'il r'encontra il pensa que ce fut l'Océan, & les choses qui sont a nostre connoissance



ce les plus grandes , nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

*Et omnia de genere omni*

*Maxima que vidit quisque, hac ingentia fingit.*

Il faut iuger des choses avec plus de reuerence de ceste infinie puissance de Dieu , & plus de reconnoissance de nostre ignorance & foiblesse. Combien y a il de choses peu vray-semblables tesmoignées par gens dignes de foy , desquelles si nous ne pouuons estre persuadez , au moins les faut il laisser en suspens. Car de les condamner impossibles, c'est se faire fort par vne temeraire presumption de sçauoir iusques ou va la possibilité. Quant on trouue dās Froisfard que le conte de Foix sceut en Bearn la defaite du Roy Iean de Castille a Iuberoth le lendemain qu'elle fut aduenue, & les moyēs qu'il en allegue, on s'en peut moquer, & de ce mesme que nos annales disent que le Pape Honorius le propre iour que le Roy Philippe Auguste mourut , fit faire ses funerailles publiques , & les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces tesmoins n'a pas a l'aduenture assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy? si Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'antiquité , dict sçauoir de certaine science que du temps de Domitian la nouuelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne a plusieurs iournées de la , fut publiée a Rome & semée par tout le monde le mesme

jour qu'elle auoit esté perdue : & si Cæsar tient qu'il est souuent aduenü que la nouuelle a deuanté l'accident: dirõs nous pas que ces simples gens la se sont laissez piper après le vulgaire, pour n'estre pas clair-uoians comme nous? Est-il rien plus delicat, plus net, & plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu, rien plus esloingné de vanité, ie laisse a port l'excellence de son sçauoir, duquel ie fay moins de conte, en quelle partie de ces deux la le surpassons nous? Toutefois il n'est si petit escolier, qui ne le conuainque de mensonge, & qui ne luy face sa leçon sur le progres des ouurages de nature. Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire: passe: son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire: mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires me semble singuliere impudence. Ce grand saint Augustin tesmoigne auoir veu sur les reliques saint Geruais & Protaise a Milan, vn enfant aueugle recouurer la veüe, vne femme a Carthage estre guerie d'un cancer par le signe de croix, qu'une femme nouuellement baptisée luy fit dessus: Hesperius vn sien familier auoir chassé les espritz qu'infestoient sa maison avec vn peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur, & ceste terre depuis transportée a l'Eglise, vn paralitique y estât apporté auoir esté soudain gueri: vne femme en vne procession ayant touché

touché a la chasſe ſainct Eſtiéne d'un bouquet, & de ce bouquet s'eſtant frottée les yeux auoir recourré la veuë qu'elle auoit pieça perdue, & pluſieurs autres miracles, ou il diét luy meſmes auoir aſſiſté. Dequoy accuſerons nous & luy & deux ſaincts Eueſques Aurelius & Maximinus, qu'il appelle pour ſes recors: ſera ce d'ignorance, ſimpleſſe, facilité, ou de malice & impoſture? Eſt-il homme en noſtre ſiecle ſi impudént, qui penſe leur eſtre comparable, ſoit en vertu & pieté, ſoit en ſçauoir, iugemét & ſuffiſace? C'eſt vne hardieſſe dangereuſe & de conſequence, outre l'abſurde temerité qu'elle traîne quât & ſoy, de meſpriſer ce que nous n'entendons pas. Car apres que ſelon voſtre beau entendemét vous auez eſtably les limites de la verité & de la méſonge, & qu'il ſe treuue que vous auez neceſſairemét a croire des choſes ou il y a encores plus d'etrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous eſtés deſ-ia obligé de les abandonner. Or ce qui me ſemble apporter autant de deſordre en nos conſciéces en ces troubles, ou nous ſommes, de la religion, c'eſt ceſte diſpenſation que les catholiques font de leur creance: il leur ſemble qu'ils font bien les moderez & les entendus, quand ils quirtent & cedét aux aduerſaires aucûs articles de ceux, qui ſont en debat. Mais outre ce qu'ils ne voient pas quel auantage c'eſt a celuy qui vous charge, de cōmancer a luy ceder & vous tirer arriere, & combien cela l'anime a

poursuiure sa victoire: ces articles la qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aucunes fois tres-importans. Ou il faut se submettre du tout a l'autorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser: ce n'est pas a nous a establir la part que nous luy debuons d'obeissance. Et dauantage ie le puis dire pour l'auoir essayé, ayant autrefois vsé de ceste liberté de mō chois & triage particulier, en mettant a nonchaloir certains points de l'obseruāce de nostre Eglise, qui semblēt auoir vn visage ou plus vain, ou plus estrange, venant a en communiquer aux hōmes sçauans & bien fondez, i'ay trouué que ces choses la ont vn fondement massif & tressolide, & que ce n'est que betise & ignorance, qui nous faict les recevoir avecq moindre reuerēce que le reste. Que ne nous souuient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesmes? Cōbien de choses nous seruoient hier d'articles de foy, qui nous sont aujourd'huy vaines men songes? La gloire & la curiosité ce sont les deux fleaux de nostre ame. Ceste cy nous conduit a mettre le nez par tout, & celle la nous defant de rien laisser irresolu & indecis.

## CHAP. XXVIII.

### *De l'amitié.*

**C**onsiderant la conduicte de la besongne d'un peintre, que i'ay, il m'a pris enuie de l'en-

l'escuiure. Il choisit le plus noble endroit & milieu de chasque paroy, pour y loger vn tableau élabouré de toute sa suffisance, & le vuide tout au tour: il le réplit de crotresques, qui sont peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce icy aussi a la verité que crotresques & corps monstrueux, rappiecez de diuers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuité?

*Desinit in piscem mulier formosa superne.*

Ie vay bien iusques a ce second point avec mon peintre, mais ie demeure court en l'autre, & meilleure partie. Car ma suffisance ne va pas si auant que d'oser entreprendre vn tableau riche poly & formé selon l'art: ie me suis aduisé d'en emprunter vn d'Estiène de la Boitie qui honorera tout le reste de ceste besongne. C'est vn discours auquel il donna nom *De la Seruitude volontaire*, mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont biē proprement depuis rebaptisé, Le contre vn. Il l'escruiuit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse, n'ayant pas atteint le dixhuitiesme an de son aage, a l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça es mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation. Car il est gentil, & plein tout ce qu'il est possible. Si ya il bien a dire, que ce ne soit le mieux qu'il peut faire, & si en l'aage que ie l'ay conneu plus auance, il eut pris vn tel dessein

que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'antiquité. Car notamment en ceste partie des dōs de nature, ie n'en connois nul qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rancontre, & croy qu'il ne le veit onques puis qu'il luy eschapa, & quelques memoires sur cest edit de Ianuier fameux par nos guerres ciuiles, qui trouueront encores ailleurs leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouurer de ses reliques, outre le liuret de ses œuvres que i'ay fait mettre en lumiere: & si suis obligé particulieremēt a ceste piece, d'autant qu'elle a serui de moyen a nostre premiere accointance. Car elle me fut monstrée auant que ie l'eusse veu, & me donna la premiere cōnoissance de son nom, acheminant ainsi ceste amitié que nous auons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere & si parfaite, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles. Entre nos hommes il ne s'en voit nulle trace en vsage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arriue vne fois en trois siecles. Il n'est rien a quoy il semble que nature nous aye plus acheminé qu'a la societé. Or le dernier point de sa perfection c'est cetuy-cy. Car des enfans aux peres c'est plustost respect qu'amitié: l'amitié se nourrit de cōmunicatiō, qui ne peut se trou-

trouuer entre eux , pour la trop grande disparité , & offenceroita l'aduenture les deuoirs de nature . Car ni toutes les secretes pensées des peres ne se peuuent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer vne mesleante priuauté:ny les aduertissemens & corrections qui est vn des premiers offices d'amitié, ne se pourroiet exercer des enfans aux peres. Il s'est trouué des natiōs, ou par vsage les enfāz tuoiet leurs peres, & d'autres ou les peres tuoient leurs enfans , pour euitier l'empeschement qu'ils se peuuent quelquefois entreporter, & naturellement l'vn depend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient iamais la. Il s'est trouué iusques a des philosophes desdaignās ceste cousture naturelle, tesmoing celuy qui quād on le pressoit de l'affectiō qu'il deuoit a ses enfans pour estre fortis de luy, se mit a cracher, Et cela, dict il, en est aussi bien forty. Et cest autre que Plutarque vouloit induire a s'accorder avec son frere, Je n'en fais pas, dict il , plus grand estat pour estre sorti de mesme trou . C'est a la verité vn beau nom, & plein de dilection que le nom de frere, & a ceste cause en fismes nous luy & moy nostre alliance. Mais ce meslange de biens, ces partages, & que la richesse de l'vn soit la pauureté de l'autre, cela detrampe merueilleusement & relasche ceste soudure fraternele: les freres ayātz a conduire le progres de leur auancemēt en mesme sentier & mesme train, il est force

qu'ils se hument & choquent souuent. D'auantage la correspondance & relation qui engendre ces vrayes & parfaites amitez, pourquoy se trouuera elle en ceux ci? Le pere & le fils peuuent estre de complexion entierement eslongnée, & les freres aussi. C'est mon fils, c'est mon parer, mais c'est vn homme farouche, vn meschât, ou vn sot. Et puis a mesure que ce sont amitiés que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de productiō qui soit plus proprement sienne que celle de l'affectiō & amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé la tout ce qui en peut estre, ayant eue le meilleur pere qui fut onques & le plus indulgent, iusques a son extreme vieillesse, & estant d'une famille fameuse de pere en fils, & exemplaire en ceste partie de la concorde fraternele. D'y comparer l'affection enuers les femmes, quoy qu'elle naisse a la verité de nostre choix, on ne peut, ni la loger en ce rolle. Son feu, ie le confesse,

*(Neque enim est dea nescia nostri  
Que dulcem curis miscet amaritiam)*

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est vn feu temeraire & voulage, ondoyant & diuers, feu de fiebure, subiect a accez & remises, & qui ne nous tient qu'a vn coing. En l'amitié, c'est vne chaleur generale & vniuerselle, temperée au demeurant & égale, vne chaleur constante



constante & rassize, toute douceur & polliſſure, qui n'a rien d'aspre & de poignât. Qui plus est en l'amour ce n'est qu'un deſir forcené apres ce qui nous fuit.

*Comme ſegue la lepre il cacciatore*

*Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,*

*Ne piu l'eſtima poi, che preſa vede*

*Et ſol dietro a chi fugge affretta il piede.*

Auſſi toſt qu'il entre aux termes de l'amitié, c'eſt a dire en la conuenance des volontez, il s'eſuanouiſt & s'alâguiſt: la iouiſſance le perd, comme ayant la fin corporelle & ſubiecte a ſa- cieté. L'amitié au rebours, eſt iouië a meſure qu'elle eſt deſirée, ne s'eſleue, ſe nourrit, ni ne prend accroiſſance qu'en la iouiſſance, comme eſtant ſpirituelle, & l'ame s'affinant par l'uſage. Sous ceſte parfaicte amitié ces affectiōs volages ont autrefois trouué place ches moy: affin que ie ne parle de luy, qui n'en cōfeſſe que trop par ſes vers. Ainſi ces deux paſſions ſont entrées chez moy en cōnoiſſance l'une de l'autre, mais en cōparaiſon iamaïs: la premiere maintenât ſa route d'un vol hautain & ſuperbe, & regardant deſdaigneuſemēt ceſte cy paſſer ſes pointes biē loing au deſſouz d'elle. Quāt aux mariages, outre ce que c'eſt un marché qui n'a que l'entrée libre, ſa durée eſtāt contrainte & forcée, depēdāt d'ailleurs que de noſtre vouloir, & marché qui ordinairemēt ſe faiēt a autres fins: cōme de la generation, alliances, richeſſes, il y ſuruiuent  
mille

mille fusées estrangeres a desmeler parmi, suffisantes a rōpre le fil & troubler le cours d'une viue affection: la ou en l'amitié, il n'y a affaires ni commerce que d'elle mesme: ioint qu'à dire le vray la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre a ceste conference & communication nourrisse de ceste sainte couture, ni leur ame ne semble estre assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé & si durable. Et certes sans cela s'il se pouuoit dresser vne telle accointance libre & volontaire, ou non seulement les ames eussent ceste entiere iouissance: mais encore ou les corps eussent part a l'alliance, il est vray semblable que l'amitié en seroit plus peine & plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriuer, & cest autre licēce Grecque est iustement abhorrée par nos meurs. Au demeurant ce que nous appellons ordinairement amis & amitiēz ce ne sont qu'accointāces & familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennēt. En l'amitié, dequoy ie parle, elles se meslent & se confondent l'un en l'autre d'un melange si vniuersel, qu'elles effacent, & ne retrouuēt plus la couture qui les a iointes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peut exprimer, il y a ce semble au dela de tout mon discours, & de ce que i'en puis dire, ne sçay qu'elle force diuine & fatale mediatrice de

ce de ceste vnion. Ce n'est pas vne particuliere consideratiō, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille. C'est ie ne sçay quelle quint'essence de tout ce mēlange, qui ayant faisi toute ma volōté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne. Je dis perdre a la verité, ne luy reseruant rien qui luy fut propre, ne qui fut sien. Quand Lælius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condemnation de Tiberius Gracchus pour-  
suiuoient tous ceux, qui auoient esté de son intelligence, vint a s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eut voulu faire pour luy, & qu'il eut respondu, Toutes choses. Commēt toutes choses, sui-  
uit il, & quoy s'il t'eut commandé de mettre le feu en nos temples? Il ne me l'eut iamais commandé, replica Blossius: mais s'il l'eut fait? ad-  
iouta Lælius: P'y eusse obey, respondit il. S'il estoit si parfaictement ami de Gracchus, comme disent les hystoires, il n'auoit que faire d'offenser les consulz par ceste dernière & hardie confession: & ne se deuoit départir de l'asseu-  
rance qu'il auoit de la volōté de Gracchus, de laquelle il se pouuoit respondre, comme de la sienne: mais toutesfois ceux, qui accusent ceste responce comme seditieuse, n'entendent pas biē ce mystere, & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volōté de Gracchus en sa manche & par puissance & par connoissance. Et qu'ainsi sa responce ne sonne non plus  
que

que feroit la mienne a qui s'enquerroit a moy de ceste façon, Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueries vous? & que ie l'accordasse: car cela ne porte nul tesmoignage de consentement a ce faire, par ce que ie ne suis en nul doute de ma volôté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude que i'ay des intentions & iugemens du mien: nulle de ses actions ne me scauroit estre présentée quelque visage qu'elle eut, que ie n'en trouuasse incontinent le vray ressort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble: elles se sont considérées d'une si ardante affection, & de pareille affection descouvertes iusques au fin fond les entrailles l'une a l'autre: que non seulement ie connoissoy la sienne comme la mienne, mais ie me fusse certainement plus volontiers fié a luy de moy qu'a moy mesme. Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitiés communes: car i'en ay autant de connoissance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre. En ce noble commerce les offices & les bienfaits nourrisiers des autres amitiés ne meritent pas seulement d'estre mis en conte. Ceste confusion si pleine de nos volontez en est cause: car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit nulle augmentation, pour le secours que ie me dône au besoin, quoy que dient les Stoiciens, & comme ie ne me scay nul  
gré.

gré du seruice que ie me fay : aussi l'vnion de tels amis estant véritablement parfaicte, elle leur faict prendre le sentiment de tels deuoirs, & haïr & chasser d'entre eux ces motz de diuision & de difference, comme bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, & leurs pareils, tout estant par effect commun entre eux, volonte, pensemens, iugemens, biens, femmes, enfans, honneur, & vie. Ils ne se peuvent ni prester ni donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de ceste diuine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme, voulant inferer par la, que tout doit estre a chacun d'eux, & qu'il n'ont riē a diuiser & partir ensemble. Si en l'amitié, de quoy ie parle, l'un pouuoit donner a l'autre, ce seroit celuy qui receuroit le bien-faict qui obligerait son compaignon. Car cherchant l'un & l'autre plus que toute autre chose de s'entrebienfaire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, c'est celuy la qui faict l'honeste & le courtois, donnant ce contentement a son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Et pour monstrier comment cela se pratique par effect, i'en recitay vn ancien exemple qu'i est singulierement propre. Eudamidas Corinthien, auoit deux amis, Charixenes Sycionien, & Aretheus Corinthien : venant a mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit

il fit ainsi son testament: ie legue a Aretheus de nourrir ma mere, & l'entretenir en sa vieillesse: a Charixenus de marier ma fille & luy donner le dotiaire le plus grand-qu'il pourra. Et au cas que l'un d'eux vienne a défailir ie substitue en sa part celuy, qui suruiura. Ceux qui premiers virent ce testament s'en mocquerent: mais ses heretiers en ayant esté aduertis, l'accepterent avec vn singulier contentemēt. Et l'un d'entre eux Charixenus estant trespasé cinq iours apres, la substitution estāt ouuerte en faueur d'Aretheus, il nourrit curieusement ceste mere, & de cinq talens qu'il auoit en ses biens il en donna les deux & demi en mariage a vne siene fille vnique, & deux & demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme iour. Cest exemple est bien plein, si vne condition en estoit a dire, qui est la multitude d'amis: car ceste parfaicte amitié, de quoy ie parle, est indiuisible: chacun se donne si entier a son ami, qu'il ne luy reste rien a departir ailleurs. Au rebours il est marri qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volonte, pour les conferer toutes a ce subiect. Les amitez communes on les peut departir, on peut aimer en cestuy cy la beauté, en cest autre la facilité de ses meurs, en l'autre la liberalité, en celuy-la la paternité, en cest autre la fraternité, ainsi du reste: mais ceste amitié, qui possede l'ame &

la re-

la regente en toute souueraineté, il est impossible qu'elle soit double. Le demeurant de ceste histoire conuient tres-bien a ce que ie disois: car Eudamidas donne pour grace & pour faueur a ses amis de les employer a son besoin: il les laisse heritiers de ceste siene liberalité, qui consiste a leur mettre en main les moyens de luy biē-faire. Et sans doubte la force de l'amitié se monstre bien plus richemēt en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme ce sont effectz inimaginables, a qui n'en a gousté. Et tout ainsi que celuy qui fut rencontré a cheuauchons sur vn batō se ioüant avec ses enfans, pria celuy qui l'y surprint, de n'en rien dire iulques a ce qu'il fut pere luy mesme, estimant que la passio qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'une telle actio: ie souhaiterois aussi parler a des gens qui eussent essayé ce que ie dis. Mais scachant combien c'est chose esloignée du commun vsage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, ie ne m'attens pas d'en trouuer nul bon iuge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect me semblent laches au pris du goust que i'en ay. Et en ce seul point les effectz surpassent les preceptes mesmes dela philosophie.

*Nil ego contulerim incundo sanus amico.*

L'antien Menāder disoit celuy-la heureux, qui auoit peu rencontrer seulement l'hombre d'un ami: il auoit certes raison de le dire, mesme s'il

en auoit tasté: car a la verité si ie compare tout le reste de ma vie, quoy q par la grace de Dieu ie l'aye passée douce, aisée, & sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction poissante, pleine de contentement & de tranquillité d'esprit, ayant prins en payemant mes commodités naturelles & origineles sans en rechercher d'autres: si ie la compare, dis-je, toute aux quatre ou cinq années qu'il m'a esté donné de iouir de la douce compagnie & société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse, depuis le iour que ie le perdi,

*quem semper acerbum*

*Semper honoratum (sic dii voluistis) habeo,*  
ie ne fay que trainer languissant, & les plaisirs mesmes qui s'offrent a moy, au lieu de me cōsoler me redoublent le regret de sa perte. Nous estions a moitié de tout. Il me semble que ie luy desrobe sa part,

*Nec fas esse vlla me voluptate hic frui*  
*Decreui, tantisper dum ille abest meus particeps.*  
I'estois des-ia si faict & accoustumé a estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'a demi: il n'est action ou imagination, ou ie ne le trouue a dire, comme si eut il bien faict a moy: car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit il au deuoir de l'amitié.

*Quis desiderio sit pudor aut modus*  
*Tam chari capitis?*



*O misero frater adempte mihi!*

*Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,*

*Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.*

*Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater*

*Tecum una tota est nostra sepulta anima.*

*Cuius ego interitu tota de mente fugavi*

*Hæc studia, atque omnes delicias animi*

*Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentẽ?*

*Nunquam ego te vita frater amabilior*

*Aspiciam posthac? at certe semper amabo.*

Mais oyons vn peu parler ce garson de dixhuiet  
ans.       \*       \*       \*       \*       \*

Parce que i'ay trouué que cest ouurage a este depuis mis en lumiere & a mauuaise fin, par ceux qui cherchent a troubler & chäger l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé a d'autres escrits de leur farine, ie me suis dédit de le loger icy. Et afin que la memoire de l'auteur n'en soit interessée en l'endroit de ceux, qui n'ont peu connoistre de pres ses opinions & ses actions: ie les aduise que ce subiect fut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire & tracaillé en mille endroits des liures. Je ne fay nul doubte qu'il ne creut ce qu'il escriuoit: car il estoit assez conscientieux, pour ne mentir pas mesmes en se iouant, & scay d'auantage que s'il eut eu a choisir, il eut mieux aimé estre nay a Venise qu'a Sarlac, & auoit raison: mais il auoit

vn'autre maxime souuerainemēt empreinte en son ame, d'obeïr & de se soubmettre tres-religieusement aux loix, sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut iamais vn meilleur citoyē, ni plus affectionné au repos de sa patrie, ni plus ennemi des remuemēs & nouuelletez de son temps; il eut bien plutost employé sa suffisance a les esteindre que a leur fournir dequoy les émouuoïr: dauantage il auoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux cy. Or en eschange de cest ouurage serieux i'en fustitueray vn autre produit en ceste mesme faisō de son aage plus gaillard & plus eniouë, ce sont 29. Sōnets que le sieur de Poifferré hōme d'affaires & d'entendement, qui le connoissoit long temps auāt moy a retrouué par fortune ches luy par-mi quelques autres papiers, & me les vient d'enuoyer, de quoy ie luy suis tres-obligé, & souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escriis par cy, par la, en fissent de mesmes.

## CHAP. XXVIII.

*Vingt neuf-sonnetz d'Estienne de la Boëtie a  
Madame de Grammont contesse de Guisen.*

**M**Adame ie ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est des-ia vostre, ou par ce que ie n'y trouue rien digne de vous. Mais i'ay voulu que ces vers en quelque lieu qu'ils se vissent, pour-

pourraissent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'auoir pour guide ceste grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France, qui iugent mieus & se seruēt plus a propos que vous de la poësie: & puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre viue & animée, cōme vous faites par ces beaux & riches accords, dequoy parmi vn miliō d'autres beautés, nature vo<sup>9</sup> a estrenée, Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez: car vous serez de mon aduis, qu'il n'en est point sorti de Gascoigne qui eussent plus d'inuétion & de gentillesse, & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça i'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix vostre bon parent: car certes ceux-cy ont ie ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant: comme il les fit en sa plus verte ieunesse, & eschauffé d'une belle & noble ardeur que ie vous diray, Madame, vn'autrefois. Les autres furent faicts despuis, comme il estoit a la poursuite de son mariage, en faueur de sa femme, & sentent des-ia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceux qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en vn subiect folatre & des-reglé.

## SONNET.

I.

PARDON AMOUR, pardon, ô seigneur ie te voüe

Le reste de mes ans, ma voix & mes escrits,  
 Mes s'aglots, mes souspirs, mes larmes & mes cris:  
 Rien, rien tenir d'aucun, que de toy ie n'aduoüe.  
 Helas comment de moy, ma fortune se ioüe.

De toy n'a pas long temps, amour, ie me suis ris.  
 J'ay failly, ie le voy, ie me rends, ie suis pris.  
 J'ay trop gardé mon cœur, or ie le desaduouë.  
 Si j'ay pour le garder retardé ta victoire,  
 Ne l'en traitte plus mal, plus grande en est ta gloire.

Et si du premier coup tu ne m'as abbatu,  
 Pense qu'un bon vainqueur & nai pour estre grand,  
 Son nouveau prisonnier, quād un coup il se rēd,  
 Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combatu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens:  
 Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,  
 Aqui onq pauvre cœur ait ouuerte la porte.  
 Ce cruel n'a pas mis un de ses tratiz perçans,  
 Mais a rc, traits & carquois, & luy tout dās mes sens.

Encor un mois n'a pas, que ma frāchise est morte,  
 Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,  
 Et des-ia i'ay perdu & le cœur & le sens.  
 Et quoy? si cest amour a mesure croissoit,

Qui en si

*Qui en si grand tourmēt dedans moy se conçoit?  
O croist & si tu peuz croistre, & amande en croi-  
sant.*

*Tu te nourris de pleurs: des pleurs ie te promet,  
Et pour te refreschir, des souspirs pour iamais.  
Mais que le plus grand mal soit au moins en  
naissant.*

### III.

*C'est fait mon cœur, quitons la liberté.  
Dequoy meshuy seruiroit la deffence,  
Que d'agrandir & la peine & l'offence?  
Plus ne suis fort, ainsi que i'ay este.  
La raison fust un temps de mon costé,  
Or renoltée elle veut que ie pense  
Qu'il faut servir, & prendre en recompence  
Qu'oncq d'un tel neud nul ne fust arresté.  
S'il se faut rendre, alors il est saison,  
Quand on n'a plus deuers soy la raison.  
Ie voy qu'amour, sans que ie le deserue,  
Sans aucun droit, se vient saisir de moy?  
Et voy qu'encor il faut a ce grand Roy  
Quand il a tort, que la raison luy serue.*

### IIII.

*C'estoit alors, quand les chaleurs passées,  
Le sale automne aus cuues va foulant  
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,  
Que mes douleurs furent encommencées.  
Le paisan bat ses gerbes amassées,  
Et aux caueaux ses bouillans muis roulant,  
Et des fruitiers son autonne croulant,*

Se vange lors des peines aduancées.

Seroit ce point vn presage donné

Que mon espoir est des-ia moissonné?

Non certes, non. Mais pour certain ie pense,

I'auray, si bien a deuiner i'entends,

Si lon peut rien prognostiquer du temps,

Quelque grand fruiet de ma longue esperance.

V.

I'ay veu ses yeux perçans, i'ay veu sa face claire:

(Nul iamais sans son dā ne regarde les dieux)

Froit, sans cœur me laisse son œil victorieux,

Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.

Cōme vn surpris de nuit aux champs quād il es-

Estonné, se pallist si la fleche des cieux (claire

Sifflant luy passe contre, & luy serre les yeux,

Il tremble, & veoit, transi, Iupiter en colere.

Dy moy Madame, au vray, dy moy, si tes yeux

vertz

Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient

couuertz?

Tu les auois, ie croy, la fois que ie t'ay venē,

Au moins il me souuient, qu'il me fust lors

aduis

Qu'amour, tout a vn coup, quand premier ie

te vis,

Desbanda dessus moy, & son arc, & sa veuē.

VI.

Ce diēt maint vn de moy, de quoy se plaint il tant,

Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?

Qu'a il tant a crier, si encore il espere?

Et s'il

Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content?  
 Quand i'estois libre et sain i'en disois bien autāt:  
 Mais certes celuy la n'a la raison entiere,  
 Ains le cœur gasté de quelque rigueur fiere,  
 S'il se plaint de ma plainte, et mō mal il n'etend  
 Amou rtout a vn coup de cēt douleurs me point.  
 Et puis lon m'aduertit que ie ne crie point.  
 Si vain ie ne suis pas que mon mal i'agrandisse  
 A force de parler: son m'en peut exempter,  
 Ie quitte les sonnetz, ie quitte le chanter.  
 Qui me deffend le deuil, celuy la me guerisse.

## VII.

Quant a chanter ton los, par fois ie m'adventure,  
 Sans ozer ton grand nom, dans mes vers ex-  
 primer,  
 Sondant le moins profond de ceste large mer,  
 Ie trēble de m'y perdre, & aux rines m'assure.  
 Ie crains en loūant mal, que ie te face iniure.  
 Mais le peuple estonné d'ouir tant i'estimer,  
 Ardant de te connoistre, essaie a te nommer,  
 Et cherchāt ton saint nom ainsi a l'aduēture,  
 Esbloui n'attant pas a veoir chose si claire,  
 Et ne te trouue point ce grossier populaire,  
 Qui n'oyant qu'un moyen, ne voit pas celuy la:  
 C'est que s'il peut trier, la comparaison faicte  
 Des parfaictes du mōde, vne la plus parfaicte,  
 L'ors, s'il a voix, qu'il crie hardimant la voyla.

## VIII.

Quand viendra ce iour la, que ton nom au vray  
 passe

*Par France, dans mes vers? combien & quantesfois*

*S'en empressé mon cœur, s'en demangent mes doits?*

*Souuent dans mes escrits de soy mesme il prend place.*

*Maugré moy ie t'escriis, maugré moy ie t'efface.*

*Quand astrée viendrait & la foy & le droit,  
Alors ioyeux ton nom au monde se rendrait.*

*Ores c'est a ce temps, que cacher il te face,*

*C'est a ce temps maling vne grande vergoigne*

*Donc Madame tadis tu seras ma Dourdoigne.*

*Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre,*

*Ayez pitié du temps, si au iour ie te metz,*

*Si le temps te cognoist, lors ie te le prometz,*

*Lors il sera doré, s'il le doit iamais estre.*

*I X.*

*O entre tes beautez, que ta constance est belle.*

*C'est ce cœur assésuré, ce courage constant,*

*C'est parmy tes vertus, ce que l'on prise tant:*

*Aussi qu'est il plus beau, qu'une amitié fidelle?*

*Or ne charge donc rien de ta sœur infidele,*

*De V esere ta sœur: elle va s'escartant*

*Tousiours flotant mal seure en son cours inconstant.*

*Voy tu cōme a leur gré les vès se ioient d'elle?*

*Et ne te repens point pour droit de ton ainsage*

*D'auoir des-là choisila constance en partage.*

*Mesme race porta l'amitié souueraine*

*Des*



Des bons iumeaux, desquelz l'un a l'autre de-  
spart

Du ciel & de l'enfer la moitié de sa part,  
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Je voy bien, ma Dourdouigne, encor hūble tu vas:  
De te monstrier Gasconne en France, tu as  
honte.

Si du ruisseau de Sorgue, on fait ores grād cōte,  
Si a il bien este quelquefois aussi bas.

Voy tu le petit Loir comme il haste le pas?  
Comme des-ia parmy les plus grands il se cōte?  
Comme il marche hautain d'une course plus  
prompte

Tout a costé du Mince, & il ne s'en plaint pas?  
Vn seul Olinier d'Arne enté au bord de Loire,  
Le faict courir plus braue & luy donne sa  
gloire.

Laisse, laisse moy faire, Et vn iourma Dourdou-  
gne,

Si ie deuine bien, on te cognoistra mieux:  
Et Garonne, & le Rhone, & ces autres grands  
dieux

En auront quelque enuie, & possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souffirs, ne me sois rigoureux  
Si mes larmes apart toutes miennes ie verse,  
Si mon amour ne suit en sa douleur diuerse  
Du Florentin transi les regretz languoureux,  
Ny de Catulle aussi, le foulaistre amoureux,

Qui

*Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy  
perce,  
N'y le sçauant amour du migregeois Properce,  
fils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour  
eux.*

*Qui pourra sur autrui ses douleurs limiter,  
Celuy pourra d'autrui les plaintes imiter:  
Chacun sent son tourment, & sçait ce qu'il endure  
Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.  
Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.  
Que celuy ayme peu, qui ayme a la mesure.*

## XII.

*Quoy? qu'est-ce? ô vens, ô nues, ô l'orage!  
A point nommé, quand moy d'elle aprochant  
Les bois, les monts, les baissés vois tranchant  
Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.  
Ores mon cœur s'embrase d'auantage.  
Allez, allez faire peur au marchant,  
Qui dans la mer les thresors va cherchant:  
Ce n'est ainsi, qu'on mabbat le courage.  
Quand i'oy les ventz, leur tempeste, & leurs cris,  
De leurs malice, en mon cœur ie me ris.  
Me pensent ils pour cela faire rendre?  
Face le ciel du pire, & l'air aussi.  
Ie veux, ie veux, & le declaire ainsi  
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.*

## XIII.

*Vous qui aimer encore ne sçauiez,  
Ores m'oyant parler de mon Leandre,  
Ouiamais non, vous y debuez apprendre,*

Si rien de bon dans le cœur vous auez.  
 Il oza bien branlant ses bras lauez,  
 Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,  
 Qui pour tribut la fille voulut prendre,  
 Ayant le frere, & le mouton sauez.  
 Vn soir vaincu par les flos rigoureux,  
 Voyant des-ia, ce vaillant amoureux,  
 Que l'eau maistresse a son plaisir le tourne:  
 Parlant aux flos, leur iecta ceste voix:  
 Pardonnez moy maintenant que i'y veoïs,  
 Et gardez moy la mort, quand ie retourne.

## XIII.

O cœur leger, ô courage mal seur,  
 Penses-tu plus que souffrir ie te puisse?  
 O bonté creuze, ô couuerte malice,  
 Traître beaute, venimeuse douceur.  
 Tu estois donc tousiours seur de ta seur?  
 Et moy trop simple il failloit que i'en fisse  
 L'essay sur moy? & que tard i'entendisse  
 Ton parler double & tes chantz de chasseur?  
 Despuis le iour que i'ay prins a t'aimer,  
 L'eusse vaincu les vagues de la mer.  
 Qu'est-ce meshuy que ie pourrois attendre?  
 Comment de toy pourrois i'estre content?  
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant,  
 Puis que le mien ne le luy peut aprendre?

## XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuze ainsi:  
 Qu'a quelque enfant ses ruzes on emploie,  
 Qui n'a nul goust, qui n'entend rien, qu'il oye:

*Je sçay aymer, ie sçay hayr aussi.  
 Contente toy de m'auoir iusqu'icy  
 Fermé les yeux, il est temps que i'y voie:  
 Et que mes-huy, las & honteux ie soye  
 D'auoir mal mis mon temps & mon soucy.  
 Oserois tu m'ayant ainsi traicté  
 Parler a moy iamais de fermeté?  
 Tu prens plaisir a ma douleur extreme:  
 Tu me deffends de sentir mon tourment:  
 Et si veux bien que ie meure en t'aimant.  
 Si ie ne sens, comment veux tu que i'aime?*

## XVI.

*O l'ay ie diët? helas l'ay ie songé?  
 Ou si pour vray i'ay diët blasphème telle?  
 Ça faulce langue, il faut que l'honneur d'elle  
 De moy, par moy, de sus moy, soit vangé.  
 Mon cœur chez toy, ô madame, est logé:  
 Là donne luy quelque geéne nouuelle:  
 Fais luy souffrir quelque peine cruelle:  
 Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.  
 Or seras tu (ie le sçay) trop humaine,  
 Et ne pourras longuement voir ma peine.  
 Mais vn tel faiët, faut il qu'il se pardonne?  
 A tout le moins haut ie me desdiray  
 De mes sonnetz, & me desmentiray,  
 Pour ces deux faux, cinq cens vrais ie t'en dōne.*

## XVII.

*Si ma raison en moy s'est peu remettre,  
 Si recouurer a l'heure ie me puis,  
 Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,*

*Je t'en mercie, ô bien herense lettre.*

*Qui m'eust (belas) qui m'eust sceu recognoistre*

*Lors qu'enragé vaincu de mes ennuys,*

*En blasphemant madame ie poursuis?*

*De loing, honteux, ie te vis lors paroistre.*

*O saint papier, alors ie me reuins,*

*Et deuers toy deuotement ie vins.*

*Ie te donrois vn autel pour ce faiët,*

*Qu'on vist les traiëts de ceste main diuine.*

*Mais de les voir aucun homme n'est digne,*

*Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faiët.*

*XV I I I.*

*I'estois prest d'encourir pour iamais quelque  
blasme.*

*De colere eschaufé mon courage brusloit,*

*Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,*

*Ie despitais les dieux, & encore ma dame.*

*Lors qu'elle de loing iecte vn bresuet dās ma flāme*

*Ie le sentis soudain comme il me rabilloit,*

*Qu'aussi tost deuant luy ma fureur s'en alloit,*

*Qu'il me rēdoit vainqueur a sa place mō ame.*

*Entre vous, qui de moy, ces merueilles oyés,*

*Que me dites vous d'elle? & ie vous prie voyez,*

*S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?*

*Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle fasse*

*De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face.*

*Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doit?*

*X I X.*

*Je tremblois deuant elle, & attendois, transi,*

*Pour venger mon forfaict quelque iuste sentēce,*

*A moy*

A moy mesme consent du poids de mon offence,  
 Lors qu'elle me diët, va, ie te prens a merci.  
 Que mon loz deormais par tout soit esclarcy:  
 Employe la tes ans: & sans plus, mes-huy pense  
 D'enrichir de mon nom par tes vers nostre  
 France,

Couure de vers ta faute, & paie moy ainsi.  
 Sus donc ma plume, il faut, pour iouir de ma peine  
 Courir par sa grâdeur, d'une plus large veine.  
 Mais regarde a son œil, qu'il ne nous abandonne.  
 Sans ses yeux, nos espritz se mourroient lan-  
 guissans.

Il nous donent le cœur, il nous donnēt le sens.  
 Pour se paier de moy, il faut qu'elle me donne.

## X X.

O vous mauditiz sonnetz, vo<sup>9</sup> qui prinstes l'audace  
 De toucher a madame: ô malings & peruers,  
 Des muses le reproche, & honte de mes vers:  
 Si ie vous feis iamais, il faut que ie me fasse  
 Ce tort de confesser vous tenir de ma race,  
 Lors pour vous, les ruisseaux ne furent pas  
 ouuerts

D'Appollō le doré, des muses aux yeux vertz:  
 Mais vous recent naissants Tisiphonē en leur  
 place

Si i'ay oncq quelque part a la posterité'  
 Ie veux que l'un & l'autre en soit desherité.  
 Et si au feu vangeur des or ie ne vous donne,  
 C'est pour vous diffamer, vinez chetifz, vi-  
 nez,

Vivez aux yeux de tous, de tout hõneur privez:  
Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous par-  
donne.

## X X I.

N'ayeZ plus mes amis, n'ayeZ plus ceste enuie  
Que ie cesse d'aimer, laissez moy obstiné,  
Viure & mourir ainsi, puis qu'il est ordonné:  
Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.  
Ainsi me dict la fée: ainsi en AEagrie  
Elle feit Meleagre a l'amour destiné:  
Et alluma sa souche a l'heure qu'il fust né,  
Et dict, toy, & ce feu, tenez vous compagnie.  
Elle le dict ainsi: & la fin ordonnée  
Suyuit apres le fil de ceste destinée.  
La souche (ce dict lon) au feu fut consommée.  
Et deslors (grād miracle) en vn mesme momāt  
On veid tout a vn coup, du miserable amant  
La vie & le tison, s'en aller en fumée?

## X X I I.

Quand tes yeux conquerans estonné ie regarde,  
I'y veoy dedans a clair tout mon espoir escript:  
I'y veoy, dedans amour, luy mesme qui me rit,  
Et m'y monstre mignard le bon heur qu'il me  
garde.  
Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,  
C'est lors que mon espoir desséchē se tarit.  
Et d'aduouër iamais ton œil, qui me nourrit,  
D'un seul mot de faueur, cruelle tu n'as garde.  
Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que ie dis,  
Ce sont ceux la, sans plus, a qui ie me rendis.

Mon Dieu quelle querelle en toy mesme se dresse,  
 Sita bouche & tes yeux se veulent desmentir?  
 Mieux vaut, mon doux tourment, mieux van  
 les despartir:

Et quei e prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage,  
 Je veoy saulter dedans la gaye liberté,  
 Et mon petit archer, qui mene a son costé  
 La belle gaillardise & plaisir le volage.  
 Mais apres, la rigueur de ton triste langage  
 Me monstre dans ton cœur la fiere honesteté.  
 Et condamné ie veoy la dure chasteté,  
 Là graument assise & la vertu sauuage,  
 Ainsi mon temps diuers par ces vagues se passe.  
 Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.  
 Helas, en c'est estrif, combien ay i'enduré.

Et puis qu'on pense auoir d'amour quelque as  
 senrance,

Sans cesse nuict & iour a la seruir ie pense:  
 Ny encor de mon mal, ne puis estre assuré.

XXIII.

Or dis ie bien, mon esperance est morte.  
 Or est ce faiet de mon aise & mon bien.  
 Mon mal est clair: maintenant ie veoy bien,  
 I'ay espousé la douleur que ie porte.  
 Tout me court sus, rien ne me reconforte,  
 Tout m'abandonne & d'elle ie n'ay rien,  
 Sinon tousiours quelque nouveau soustien,  
 Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.



Ce que i'attends, c'est vn iour d'obtenir  
 Quelques souspirs des gens de l'aduenir:  
 Quelqu'un dira dessus moy par pitié:  
 Sa dame & luy nasquirent destineZ,  
 Egalement de mourir obstineZ,  
 L'un en rigueur, & l'autre en amitié.

## XXV.

I'ay tant vescu, chetif, en ma langueur,  
 Qu'or i'ay veu rompre, & suis encor en vie,  
 Mon esperance auant mes yeux ranye,  
 Contre lesqueulz de sa fiere rigueur.  
 Que m'a seruy de tant d'ans la langueur?  
 Elle n'est pas de ma peine assouuie:  
 Elle s'en rit, & n'a point d'autre enuie,  
 Que de tenir mon mal en sa vigueur.  
 Donques i'auray, mal'heureux en aimant  
 Tousiours vn cœur, tousiours nouveau tourmēt.  
 Ie me sens bien que i'en suis hors d'halaine,  
 Prest a laisser la vie soubz le faix:  
 Qu'y feroit on sinon ce que ie fais?  
 Piqué du mal, ie m'obstine en ma peine.

## XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,  
 I'en saouleray, si ie puis, mon soucy.  
 Si i'ay du mal, elle le veut aussi.  
 I'accompliray mes peines ordonnées.  
 Nymphes des bois qui auez estonnées,  
 De mes douleurs, ie croy quelque mercy,  
 Qu'en pensez vous? puis ie durer ainsi,  
 Si a mes maux trefues ne sont données?

Or si quelqu'une a mesconter s'encline,  
 Oyez pour Dieu ce qu'ores ie deuine.  
 Le iour est pres que mes forces ia vaines  
 Ne pourront plus fournir a mon tourment.  
 C'est mon espoir, si ie meurs en aimant,  
 A donc, ie croy, failliray ie a mes peines.

## XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,  
 Amour d'un bien mon mal refreschissant,  
 Flate au cœur mort ma playe languissant,  
 Nourrit mon mal, & luy faict prendre alaine.  
 Lors ie conçois quelque esperance vaine:  
 Mais aussi tost, ce dur tiran, s'il sent  
 Que mon espoir se renforce en croissant,  
 Pour l'estoufer, cent tourmans il m'ameine,  
 Encortous frez: lors ie me ueois blasmant  
 D'auoir esté rebelle a mon tourmant.  
 Vine le mal, ô dieux, qui me deuore,  
 Vine a son gré mon tourmant rigoureux.  
 O bien heureux, & bien heureux encore  
 Qui sans relasche est tousiours mal'heureux.

## XXVIII.

Si contre amour ie n'ay autre deffence  
 Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,  
 Et apres moy les roches rediront  
 Le tort qu'il faict a ma dure constance.  
 Puis que de luy i'endure ceste offence,  
 Au moins tout haut, mes rithmes le diront.  
 Et nos neueus, a lors qu'il me liront,  
 En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant

Ayant perdu tout l'aise que i' auois,  
 Ce sera peu; que de perdre ma voix.  
 S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,  
 Et fut celuy qui m'a faict ceste playe,  
 Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,  
 Quelque pitié, mais non pas de mercy.

## XXIX.

¶ J'areluisoit la benoïste iournée  
 Que la nature au monde te denoit,  
 Quand des thresors qu'elle te reseruoit  
 Sa grande clef, te fust abandonnée.  
 Tu prins la grace a toy seule ordonnée,  
 Tu pillas tant de beautez qu'elle auoit:  
 Tant qu'elle, fiere, a lors qu'elle te veoit  
 En est par fois, elle mesme estonnée.  
 T'a main de prendre en fin se contenta:  
 Mais la nature encor te presenta,  
 Pour t'enrichir, ceste terre ou nous sommes.  
 Tu n'en prins rien: mais en toy tu t'en ris,  
 Te sentant bien en auoir assez pris  
 Pour estre icy royne du cœur des hommes.



## CHAP. XXX.

*De la moderation.*

COMME si nous auions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre manie-  
ment les choses, qui d'elles mesmes sont belles  
& bonnes. Nous pouuons saisir la vertu: de fa-  
çon qu'elle en deuiendra vicieuse. Comme il  
aduient quād nous l'embrassons d'un desir trop  
aspre & trop violent. Ceux qui disent qu'il n'y  
a iamais d'exces en la vertu, d'autāt que ce n'est  
plus vertu, si l'exces y est, ils se ioüent de la sub-  
tilité des parolles.

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,  
Vltra quam satis est, virtutem si petat ipsam.*

C'est vne subtile consideration de la philoso-  
phie. On peut & trop aimer la vertu, & se por-  
ter immoderement en vne action iuste & ver-  
tueuse. A ce biaiz se peut accōmoder la parolle  
diuine, Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut:  
mais soyez sobrement sages. L'amitié que nous  
portons a nos femmes, elle est tres-legitime, la  
theologie ne laisse pas de la brider pourtant, &  
de la restraindre. Il me semble auoir leu autres-  
fois ches saint Thomas, en vn'endroit ou il cō-  
demne les mariages des parātes es degrés def-  
fādus, ceste raison parmy les autres: Qu'il y a dā-  
ger que l'amitié qu'on porre a vne telle femme  
soit

soit immoderée. Car si l'affection maritalle sy trouue entiere & parfaicte, comme elle doit, & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit a la parantelle : il n'y a point de doubte, que ce surcroist n'éporte vn tel mary hors les barrières de la raison, soit en l'amitié, soit aux effectz de la iouissance. Les scièces qui reglēt les meurs des hommes, comme la religion & la philosophie, elles se mesient de tout. Il n'est null'actiō si priuée & si secrette, qui se desrobe de leur cognoissance & iurisdiction. Je veux donc de leur part apprendre encore cecy aux maris (car il y a grand dangier qu'ils ne se perdent en ce debordement) c'est que les plaisirs mesmes qu'ilz ont a l'acointāce de leurs femmes, ils sont merueilleusement reprouuez, si la moderation n'y est obseruée: & qu'il y a dequoy faillir en licēce & desbordement en ce subiet la, comme en vn subiect estrāgier & illegitime. C'est vne religieuse liaison & deuote que le mariage, voila pourquoy le plaisir qu'ō en tire, ce doit estre vn plaisir retenu, serieux & meslé a quelque peu de seuerité. Ce doit estre vne volupté aucunement cōsciētieuse. Et par ceque sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte, si lors que nous sommes sans l'esperance de cest vsage, comme lors que les femmes sont hors d'age, ou enceinte, il est permis d'en recercher ceste accointāce. Cela tiēs ie pour certain qu'il est beaucoup plus sainct de s'en abstenir. Les

Roy de Perse appelloient leurs fēmes a la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit a les eschauffer en bon escient, & qu'il falloit tout a fait lascher la bride a la desbauche, ils les renuoioient en leur priué, pour ne les faire participantes des excès de leurs appetits desreglez & immoderez, & faisoient venir en leur lieu des femmes, ausquelles ils n'eussent point ceste obligation & ce respect. A Elus Verus l'Empereur respōdit a sa femme sur ce propos, comme elle se plaignoit, dequoy il se laissoit aler a l'amitié d'autres femmes, qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit vn nom d'honneur & dignité, non de folastre & lasciue volupté. Il n'est en somme nulle si iuste volupté, en laquelle l'excès & l'intemperance ne nous soit reprochable. Mais a parler en bō escient, est ce pas vn miserable animal que l'homme ? a peine est-il en son pouuoir par sa condition naturelle, de goûter vn seul plaisir entier & pur, encore se met il en peine de le retrencher par discours. Il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere : quoy que nos medecins spirituels & corporels, comme par complot fait entre eux, ne trouuent nulle voye a la guerison, ny remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le torment, la douleur & la peine. Les veilles, les ieusnes, les haires, les exils lointains & solitaires, les prisons perpetuelles,

les

les verges & autres afflictions ont esté introduites pour cela : mais en telle condition que ce soient veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante. Car a qui le ieusne aiguiferoit la santé & l'alegresse, a qui le poisson seroit plus appetifsant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire, non plus qu'en l'autre medicine les drogues n'ont point d'effect a l'endroit de ce-luy, qui les prend avec goust & plaisir. L'amer-tume & la difficulté sont circonstances seruants a leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir. Et icy faut la regle commune, Que les choses se guerissent par leurs contraires: car le mal y guerit le mal.

## C H A P. XXXI.

*Des Cannibales.*

**Q**Vád le Roy Pyrrhus passa en Italie, apres qu'il eut recõneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy enuoioiēt au deuant, ie ne sçay, dit il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelloient toutes les nations barbares) mais la disposition de ceste armée, que ie voy, n'est aucunement barbare. Autant en dirēt les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur país. Voila cõment il se faut garder de s'attacher

aux opinions vulgaires, & faut iuger les choses par la voye de la raison, non de la voix commune. J'ay eu lōg temps avec moy vn homme qui auoit demeuré dix ou douze ans en c'est autre monde, qui a esté descouuert en nostre siecle en l'endroit ou Vilegainō print terre, qu'il surnomma la France Antartique. Ceste descouuerte d'un païs infini de terre ferme, semble de grande consideration. Je ne sçay si ie me puis respondre que il ne s'en face a l'aduenir quelque autre, tant de grands personnages ayans esté trompez en ceste-ci. J'ay peur que nous auons les yeus plus grands que le ventre, comme on dict, & le dit on de ceus, ausquels l'appetit & la faim font plus desirer de viande, qu'ils n'en peuuent empocher. Je crains aussi que nous auons beaucoup plus de curiosité, que nous n'auons de capacité. Nous embrassons tout: mais ie crains que nous n'étreignons rien que du vent. Platon introduit Solon racontant auoir appris des prestres de la ville de Saïs en AEgypte, que iadis & auant le deluge, il y auoit vne grande Isle nommée Athlantide, droict a la bouche du destroit de Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble: & que les Roys de ceste contrée la, qui ne possedoient pas seulement ceste isle, mais estoient estédus dans la terre ferme si auât, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, iusques en AEgypte, & de la longueur de l'Europe, iusques en la



en la Toscane entreprindrēt d'enīāber iusques sur l'Asie, & subiuguer toutes les natiōs qui bordent la mer Mediterranée iusques au golfe de la mer Maiour, & pour cest effect trauerferent les Espaignes, la Gaule, l'Italie iusques en la Grece, ou les Atheniens les soustindrent: mais que quelque temps apres & les Atheniens & eux & leur isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable que cest extreme rauage d'eaux ait faiēt des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranche la Sycile d'auec l'Italie, Chypre d'auec la Surie, l'isle de Negrepont de la terre ferme de la Beoce: & ioint ailleurs les terres qui estoient diuisées, comblant de limon & de sable les fossez d'entre-deux.

*Sterilisque diu palus aptaque remis*

*Vicinas vrbes alit, & graue sentit aratrum.*

Mais il n'ya pas grande apparence que ceste Isle soit ce monde nouveau, que nous venons de descouurir, car elle touchoit quasi l'Espaigne: & ce seroit vn effect incroyable d'inundation, de l'en auoir reculée, comme elle est, de plus de douze cēs lieues, outre ce q̄ les nauigations des modernes ont des-ia presque descouuert, que ce n'est point vne isle, ains terre ferme & continēte auec l'Inde oriētale d'vn costé, & auec les terres qui sont sous les deux poles d'autre part: ou si elle en est separée, que c'est d'vn si petit destroit

destroit & interualle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée isle pour cela. L'autre tesmoignage de l'antiquité, auquel on veut rapporter ceste descouuerte, est d'as Aristote, au moins si ce petit liuret des merueilles inouies est a luy. Il raconte la que certains Carthaginois s'estât iettez au trauers de la mer Athlâtique hors le destroit de Gibraltar, & nauigué lōg temps, auoint descouuert en fin vne grande isle fertile, toute reuestue de bois, & arroufée de grandes & profondes riuieres fort esloignée de toutes terres fermes: & qu'eus & autres depuis atirez par la bonté & fertilité du terroir s'i en allerent avec leurs femmes & enfans, & comencerent a s'y habiter. Les seigneurs de Carthage voias que leur pays se dépeuploit peu a peu, firent deffence expresse sur peine de mort que nul n'eut plus a aller la, & en chasserēt ces nouueaus habitās, craignants, a ce que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent a multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux mesmes & ruinasent leur estat. Ceste narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufues. Cest homme que i'auoy, estoit homme simple & grossier, qui est vne condition propre a rendre veritable tesmoignage. Car les fines gens remerquent bien plus curieusement & plus de choses, mais ils les glosent: & pour faire valoir leur interpretatiō & la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer vn peu l'histoire. Ils ne

vous

vous representēt iamais les choses pures, ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils les ont goustées: & pout dōner credit a leur iugement & vous y attirer, prestent volontiers de ce costé la a la matiere, l'alongent & l'amplifient. Ou il faut vn homme tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas dequoy bastir & donner de la vray-semblance a des inuentions fauces: & qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel: & outre cela il m'a faict voir a diuerses fois plusieurs matelotz & marchās, qu'il auoit cogneus en ce voyage. Ainsi ie me contēte de ceste informaciō, sans m'enquerir de ce que les cosmograpes en disent. Il nous faudroit des topographes qui nous fissent des narratiōs particulieres des endroitz, ou ils ont esté. Mais pour auoir cest auantage sur nous, d'auoir veu la Palestine, ils veulent auoir ce priuilege de nous cōter nouuelles de tout le demeurant du monde. Je voudroy que chacū escriuit ce qu'il sçait, & autant qu'il en sçait, non en cela seulemēt, mais en tous autres subiectz. Car tel peut auoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'vne riuiera ou d'vne fontaine, qui ne sçait au reste, que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutes-fois, pour faire courir ce petit lopin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdēt plusieurs grandes incommoditez. Or ie trouue, pour reuenir a mon propos, qu'il n'y a rien de barbare & de sauuage en ceste natiō a ce qu'on

m'en a rapporté: sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage, comme de vray il semble, que nous n'auons autre touche de la verité, & de la raison, que l'exemple & idée des opiniōs & vsances du païs ou nous sommes. La est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, perfect & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauuages de mesmes que nous appellons sauuages les fruits, que nature de soy & de son progrez ordinaire a produitz. La ou a la verité ce sont ceux que nous auons alterez par nostre artifice, & detournez de l'ordre commun, que nous deurions appeller plustost sauuages. En ceux la sont viues & vigoureuses les vrayes & plus vtils, & naturelles vertus & proprietés, lesquelles nous auōs abaftardies en ceux-cy, & les auons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grāde & puissante mere nature. Nous auons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouurages par noz inuentions, que nous l'auons du tout estoufée. Si est-ce que par tout ou sa pureté reluyt, elle fait vne merueilleuse hôte a nos vaines & friuoles entreprinſes. Tous nos efforts ne peuuent seulement arriuer a représenter le nid du moindre oyſelet, sa texture, sa beauté, & l'vtilité de son usage: non pas la tiffure de la chetive & vile araignée. Ces nations me semblent donq ainsi barbares, pour  
auoir

auoir receu fort peu de façõ de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naifueté originelle. Les loix naturelles leur commandēt encorẽs, fort peu abastardies par les nostres, mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir, dequoy la cognoissance n'en soit venue plustost, du temps qu'il y auoit des hommes, qui en eussent sçeu mieux iuger que nous. Il me desplait que Licurgus & Platon ne l'ayent eüe. Car il me semble que ce que nous voyons par experiēce en ces nations la, surpasse non seulement toutes les peintures, dequoy la poësie a embely l'age doré, & toutes ses inuentions a feindre vne heureuse cõdition d'hõmes: mais encore la conception & le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer vne naifueté si pure & si simple, comme nous la voyons par experience: ni n'ont peu croire que nostre societé se peut maintenir avec si peu d'artifice & de soudeure humaine. C'est vne nation, diroy ie a Platon, en laquelle il n'y a nulle espee de trafique, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nõbres, nul nom de magistrat ni de superiorité politique, nul goust de seruice, de richesse, ou de pauureté, nuls cõtrats, nulles successiõs, nuls partages, nulles occupatiõs qu'oïsiues, nuls respect de parété que cõmun, nuls vestemens, nulle agriculture, nul metal, nul vsage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifiet la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'aua-

l'auarice, l'enuie, la detraction, le pardō, inou-  
ies. Combien trouueroit il la republique qu'il  
a imaginée esloignée de ceste perfection? Au  
demeurant, ils viuent en vne contrée de païs  
tres-plaisante & tres-bien temperée: de façon  
qu'a ce que m'ot dit mes tesmoings, il est rare  
d'y voir vn hōme malade: & m'ont asseuré n'en  
y auoir veu nul tremblant, chassieux, edenté, ou  
courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la  
mer, & fermez du costé de la terre de grādes &  
hautes mōtaignes, ayant entre deux, cent lieuës  
ou enuiron d'estendue en large. Ils ont grande  
abondāce de poisson & de chairs, qui n'ot nulle  
resemblance aux nostres, & les mangent sans  
aucun autre artifice, que de les cuyre. Le pre-  
mier qui y mena vn cheual, qui les auoit prati-  
quez a plusieurs autres voyages, il leur fit tant  
d'horreur en ceste assiete, qu'ils le mirent en  
pieces a coups de traiçt, auant que le pouuoir  
reconoistre. Leurs bastimēs sont fort lōgs  
& capables de deux ou trois cēts ames, estofés  
d'escorfe de grands arbres, tenans a terre par  
vn bout & se sostenans & appuyans l'vn contre  
l'autre par le feste, a la mode d'aucunes de nos  
granges, desquelles la couuerture pend iusques  
a terre, & sert de flanq & de paroy. Ils ont du  
bois si dur & si ferme, qu'ils en coupent & en  
font leurs espées, & des grilles a cuyre leur vian-  
de. Leurs litz sont d'vn tissu de coton, suspen-  
duz contre le toict, comme ceux de nos navi-

res, à chacun le sien. Car les femmes couchent a part des maris. Ils se leuent avec le soleil, & mangent soudain apres s'estre leuez, pour toute la iournée: car ils ne font autre repas que celui-la. Ils ne boyent pas lors, mais ils boient a plusieurs fois sur iour, & d'autant. Leur breuuage est faiët de quelque racine, & est de la couleur de nos vins claires. Ils ne le boyent pas autrement que tiede. Ce breuuage ne se conserue que deux ou trois iours. Il a le goust vn peu piquant, nullement fumeus, salutaire a l'estomac, & laxatif a ceux qui ne l'ont guiere accoustumé. C'est vne boisson tresagreable a ceux qui y sont duits. Au lieu du pain ils mangēt d'vne certaine matiere blanche, cōme du coriandre confit. I'en ay tasté: il a le goust dous & vn peu fade. Toute la iournée se passe a dācer. Les plus ieunes vont a la chasse des bestes, a tout des arcs. Vne partie des femmes s'amusent cepēdant a chaufer leur breuuage, qui est le principal office qu'ils reçoient d'elles. Il y a quelqu'vn des vieillars, qui le matin auāt qu'ils se mettent a manger, les presche en commun toute vne grangée, en se promenant d'vn bout a autre, & redisant vne mesme clause a plusieurs fois, iusques a ce qu'il ayt acheué le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur) il ne leur recommande que deux choses, la vaillāce contre les ennemis, & l'amitié a leurs femmes. Et ne faillent iamais de re-

merquer ceste obligation pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, & entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées, & brasselets de bois, dequoy ils couurent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouuertes par vn bout, par le son desquelles ils foustiennent la cadance de leur dance. Ils sont ras par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans rasouër. Ils croient les ames eternelles, & celles qui ont bien meritè des dieus estre logées a l'endroit du ciel ou le soleil se leue: les maudites, du costé de l'Occident. Ils ont ie ne sçay quels prestres & prophetes qui se presentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aus montaignes. A leur arriuée il se faict vne grâde feste & assemblée solenne de plusieurs vilages (chaque grant comme ie l'ay descrite, faict vn village, & sont enuiron a vne lieuë Françoisise l'vne del'autre.) Ce prophete parle a eus en public, les exhortant a la vertu & a leur deuoir: mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles de la resolution a la guerre, & affection a leurs femmes. Cetuy-cy leur prognostique les choses a-venir, & les euenemens qu'ils doiuent esperer de leurs entreprinſes: les achèmine ou destourne de la guerre. Mais c'est en  
telle con-



telle condition, que s'il faut a bien deuiner, & s'il leur aduient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces, s'ils l'atrapét, & condamné pour faux prophete. A ceste cause celuy qui s'est vne fois mesconté on ne le void plus. Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-dela de leurs montaignes, plus auant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant autres armes que des arcs ou des espées apointées par vn bout a la mode des langues de noz espieuz. C'est chose esmerueillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre & effusion de sang, car de routes & d'effroy ils ne sçauent que c'est. Chacun raporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, & la plante a l'entrée de son logis. Apres auoir long temps bien traité leurs prisonniers, & de toutes les commoditez, dont ils se peuuent aduiser, celuy qui en est le maistre, faiçt vne grâde assemblée de ses cognoissans. Il attache vne corde a l'vn des bras du prisonnier, & donne au plus fidelle de ses amis l'autre bras a tenir de mesme, & eux deux en présence de toute l'assemblée l'affomment a coups d'espée. Apres cela ils le rostissent & en mangent en comun, & en enuoyét des lopins a ceux de leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennemét les Scythes, c'est pour représenter vne extreme végeance.

ce, Et qu'il soit ainſi, ayât apperceu que les Portuguois, qui s'eſtoient ralliez a leurs aduerſaires, yſoient d'une autre ſorte de mort cōtre eux, quād ils les prenoient, qui eſtoit de les enterrer iuſques a la ceinture, & tirer au demeurāt du corps force coups de traict, & les pendre apres: ils penſerent que ces gens icy de l'autre monde, comme ceux qui auoient ſemé la cōnoiſſance de beaucoup de vices par mi leur voiſinage, & qui eſtoient beaucoup plus grands maiſtres qu'eux en toute ſorte de malice, ne prenoient pas ſans occaſion ceſte ſorte de vengeance, & qu'elle deuoit eſtre plus aigre que la leur, commencerēt de quitter leur façon ancienne, pour ſuiure ceſte cy. Je ne ſuis pas marri que nous remerquōs l'horreur barbareſque, qu'il y a en vne telle action: mais ouy bien de quoy iugeans bien de leurs fautes nous ſoyōs ſi auenglez aus noſtres. Je penſe qu'il y a plus de barbarie a manger vn homme viuant, qu'a le manger mort, a deſchirer par tourmens & par geēnes vn corps encore plein de ſentiment, le faire roſtir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens & aus pourceaux: comme nous l'auons, non ſeulement leu, mais veu de freſche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voiſins & concitoyens, & qui pis eſt, ſous preſtexte de pieté & de religion, que de le roſtir & manger apres qu'il eſt treſpaſſé. Chryſippus & Zenon chefs de la ſecte Stoicque, ont bien

bien pensé qu'il n'y auoit nul mal de se seruir de nostre charoigne a quoy que ce fut, pour nostre besoin, & d'en tirer de la nourriture: comme nos ancestres estans assiegez par Cæsar en la ville de Alexia se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes & toutes autres personnes inutiles au combat. Et les medecins ne creignent pas de s'en seruir a toute sorte d'usage, pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors. Mais il ne s'y trouua iamais nulle opiniõ si desreglée, qui excusat la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouuons donq bien appeller barbares eu esgard aux regles de la raison: mais non pas eu esgard a nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté que ceste maladie humaine en peut recevoir. Elle n'a autre fondemēt par mi eux, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouuelles terres: car ils iouissent encore de ceste vberté naturelle, qui les fournit sans trauail & sans peine de toutes choses necessaires en telle abõdance, qu'ils n'õt que faire d'agrādir leurs limites. Ils sõt encore en cest heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent: tout ce qui est dela, est superflu pour eux. Ils s'entrapellent generalemēt ceux de mesme

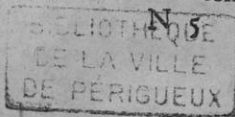
aage freres, enfans: ceux qui sont au deffous, &  
 & les vieillards sont peres a tous les autres.  
 Ceux-cy laissent a leurs suiuaus & enfans en  
 commun ceste pleine possession de biens par  
 indiuis, sans autre titre que celuy tout pur que  
 nature donne a ses creatures les produisant au  
 monde. Si leurs voisins passent les montaignes  
 pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la  
 victoire sur eux, l'aquest du victorieux c'est la  
 gloire, & l'auantage d'estre demeuré maistre  
 en valeur & en vertu. Car autrement ils n'ont  
 que faire des biens des vaincus, & s'en retour-  
 nent a leur pais, ou ils n'ont faite de nulle cho-  
 se necessaire: ni faite encore de ceste grande  
 partie de sçauoir heureusement iouir de leur  
 condition, & s'en contenter. Autant en font  
 ceux-cy a leur tour. Ils ne demandent a leurs  
 prisonniers autre rançon que la confession & re-  
 connoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en  
 trouue pas vn en tout vn siecle, qui n'aime mieus  
 la mort, que de relascher, ni par contenance, ni  
 de parole, vn seul point d'une grandeur de cou-  
 rage inuincible. Il ne s'en void nul qui n'aime  
 mieus estre tué & mangé, que de requerir seu-  
 lement de ne l'estre pas. Ils les traictent en tou-  
 te liberté, & leur fournissent de toutes les com-  
 moditez, de quoy ils se peuuent aduiser, affin que  
 la vie leur soit d'autant plus chere: & les entre-  
 tiennent communement des menasses de leur  
 mort future, des tourmens qu'ils y auront a souf-  
 frir

frir, des apprests qu'on dresse pour cest effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera a leurs despans. Tout cela se faict pour ceste seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner enuie de s'en fuyr, pour gaigner cest avantage de les auoir espouuantez, & d'auoir faict force a leur vertu & leur constance: car aussi a le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye & solide victoire. Tous les autres avantages que nous gaignons sur nos ennemis, ce sont avantages emprutez, ils ne sont pas nostres. C'est la qualite d'un portefaix non de la vertu, d'auoir les bras & les iambes plus roides. C'est vne qualite morte & corporelle que la disposition: c'est vn coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy & de luy faire siller les yeux par la lumiere du Soleil: c'est vn tour d'art & de science, & qui peut tumber en vne personne lache & de neant d'estre suffisant a l'escrime. L'estimation & le pris d'un homme consiste au cœur & en la volonte. C'est la ou gist son vray honneur. La vaillance c'est la fermeté, non pas des iambes & des bras, mais du courage & de l'ame. Elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheual, ni de nos armes, mais en la nostre. Celui qui tombe obstiné en son courage, qui pour quelque dangier dela mort voisine ne relasche nul point de sa constance & assurance, qui regarde encores en rendant l'ame son ennemy

d'une veüe ferme & desdaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune: il est vaincu par effect, & nō pas par raison: c'est son malheur qu'on peut accuser, non sa lâcheté. Pour reuenir a nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent vne contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se hastier de les mettre en ceste espreuue, ils les deffient, les iniurient, leur reprochent leur lâcheté & le nōbre des batailles perdues contre les leurs. J'ay vne chanson faicte par vn prisonnier, où il y a ce traict: qu'ils viennent hardiment trétous & s'assemblēt pour disner de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeux, qui ont serui d'aliment & de nourriture a son corps: ces muscles, dict il, ceste cher & ces veines, ce sōt les vostres, pauvres fols que vous estes, vous ne recognoissez pas que la substance des membres de voz ancestres s'y tient encore. Sauourez les bien, vous y trouuerez le goust de vostre propre chair. Qui est vne inuention, qui ne sent nullement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, & qui representent ceste action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachāt au visage de ceux qui les tuent, & leur faisant la mouë. De vray ils ne cessent iusques au dernier soupir de les brauer & deffier de parole & de cōtenance.

Sans

Sans mentir, au pris de nous, voila des hommes bien sauvages: car ou il faut qu'ilz le soient bien a bon escient, ou que nous le soions: il y avne merueilleuse distance entre leur constance & la nostre. Les hommes y ont plusieurs femmes; & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ilz sont en meilleure reputation de vaillance. C'est vne beauté remercable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié & bien-veillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris, que de toute autre chose, elles cherchent & mettent toute leur sollicitude a avoir le plus de cōpagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est vn tesmoignage de la valeur du mary. Et afin qu'on ne pense point que tout cecy se face par vne simple & servile obligation a leur vsance, & par l'impression de l'autorité de leur ancienne coustume, sans discours & sans iugement, & pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti: il faut alleguer quelques traitz de leur suffisance. Outre celuy que ie vien de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay vn'autre amoureuse qui commence en ce sens: Couleuvre arreste toy, arreste toy coleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture, la façō & l'ouvrage d'un riche cordon, que ie puisse donner a m'amie: ainsi soit en tout temps ta



beauté & ta disposition preferée a tous les autres serpens. Ce premier couplet c'est le refrain de la chanson. or i'ay assez de commerce avec la poésie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en ceste imagination, mais qu'elle est tout a fait Anacreontique. Leur langage au demeurant, c'est le plus doux langage du monde, & qui a le son le plus agreable a l'oreille. Il retire fort aux terminaisons grecques. Trois d'entre eux, ignorans combien coutera vn iour a leur repos & a leur bon heur, la conoissance des corruptions de deça, & que de ce commerce naistra leur ruine, comme ie presupose qu'elle soit des-ia auancée, bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouuelleté, & auoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nostre, furēt a Roüan du tēps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit. Le Roy parla a eux long temps, on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'vne belle ville. Apres cela, quelqu'un leur en demāda leur aduis, & voulut sçauoir d'eux, ce qu'ils y auoint trouué de plus admirable: ils respondirent trois choses, d'ou i'ay perdu la troisieme, & en suis biē marry, mais i'en ay encore deux en memoire. Ilz dirent qu'ilz trouuoient en premier lieu fort estrange, que tant de grandz hōmes portās barbe, roides, fortz & armez, qui estoient au tour du Roy (il est vray semblable que ilz parloient des Souisses de sa garde) se sous-missent a obeir.



a obeir a vn enfant, & qu'on ne choisiffloit plus tost quelqu'un d'entre eux pour commander: Secondement (ilz ont vne façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes moitié les vns des autres) qu'ilz auoient aperceu qu'ilz y auoit parmy nous des hommes pleins & gorgés de toute sorte de commoditez, & biē soulz, & que leurs moitez estoient mendians a leurs portes, décharnez de faim & de pauvreté, & trouuoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouuoient souffrir vne telle iniustice, qu'ilz ne prinssent les autres a la gorge, ou missent le feu a leurs maisons. Je parlay a l'un d'eux fort long temps: mais i'auois vn truchement qui me su-uoit si mal, & qui estoit si empesché a recevoir mes imaginations par sa bestile, que ie n'e peus tirer guiere de plaisir. Sur ce que ie luy demanday quel fruit il receuoit de la superiorité qu'il auoit parmy les siens (car c'estoit vn Capitaine, & nos matelots le nommoient Roy) il me dict que c'estoit marcher le premier a la guerre: de combien d'hommes il estoit suiui: il me montra vne espace de lieu, pour signifier que c'estoit autāt qu'il en pourroit en vne telle espace: ce pouoit estre quatre ou cinq mille hommes: si hors la guerre toute son autorité estoit expirée: il dict qu'il luy en restoit cela, que quand il visitoit les vilages qui dépendoient de luy, on luy dresseoit des sentiers au trauers des hayes de leurs bois, par ou il peut passer bien a l'aise.

laisse. Tout cela ne va pas trop mal. Mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses.

## CHAP. XXXII.

*Qu'il faut sobrement se mesler de inger des ordonnances diuines.*

**L**E vray champ & subiect de l'imposture sont les choses inconnuës, d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, & puis n'estant point subiectes a nos discours ordinaires elles nous ostent le moyen de les combattre, d'ou il aduient qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez que ceux qui nous content des fables, comme Alchimistes, Prognostiqueurs, Iudiciaires, Chiromantiens, Medecins, *id genus omne*. Aufquelz ie ioindrois volontiers, si i'osois, vn tas de gens, interpretes & cōtrerolleurs ordinaires des deffains de Dieu, faisans estat de trouuer les causes de chasque accident, & de veoir dans les secretz de la volonté diuine, les motifs incomprehensibles de ses operations. Et quoy que la varieté & discordance cōtinuelle des euenemens les reiette de coin en coin, & d'orient en occident, ils ne laissent de suiure pourtant leur esteuf, & de mesme creon peindre le blanc & le noir. Suffit a vn Chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir

voir avec reconnoissance de sa diuine & inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage & goust qu'elles luy soient enuoyées. Mais ie trouue mauuais ce que ie voy en vsage de chercher a fermir & appuyer nostre religion par le bon-heur & prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens sans l'autoriser par les euenemens. Car le peuple accoustumé a ces argumens plausibles & proprement de son goust, il est dangier, quand les euenemens viennent a leur tour contraires & des-auantageux, qu'il en esbranle sa foy: comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'aduantage au rencontre de la Rochelabeille faisans grand feste de cest accident, & se seruans de ceste fortune pour certaine approbation de leur party: quand ils viennent apres a excuser leurs defortunes de Montcontour & de Iarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternelz, s'ilz n'ont vn peuple du tout a leur mercy, ilz luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux mouldures, & de mesme bouché souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrayz fondemens de la verité.

C'est vne belle bataille nauale qui s'est gagnée ces mois passez contre les Turcs sous la conduite de don Ioan d'Austria, mais il a bien pleu a Dieu en faire autres-fois voir d'autres telles a nos despens. Somme il est mal ayse de

ramener

ramener les choses diuines a nostre suffisance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & Leō son Pape, chefs principaux de ceste heresie moururent en diuers temps de mors si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre a la garderobe tous deux y rendirent subitement l'ame) & exagerer ceste vengeance diuine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adiouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en vn retraict. Mais quoy? le martyr Irenée se trouue engagé en mesme fortune. Somme il se faut contenter de la lumiere qu'il plait au Soleil nous communiquer par ses rayons : & qui esleuera ses yeux pour en prendre vne plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouue pas estrange si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veüe.

## CHAP. XXXIII.

*De fuir les voluptez au pris de la vie.*

**I**'Auois bien veu cōuenir en cecy la pluspart des anciennes opinions, Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien a viure : & que de conseruer nostre vie a nostre tourment & incommodite c'est choquer les reigles mesmes de nature, comme disent ces vieilles regles.

ἢ ζῆν αλύτῳως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως  
 Καλὸν θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρεται  
 Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐς τὴν ἢ ζῆν ἀθλίως.

Mais de pousser le mespris de la mort iusques a tel degre que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs, & autres faueurs & biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'auoit pas assez affaire a nous persuader de les abandonner, sans y adiouter ceste nouvelle recharge, ie ne l'auois veu ny commander ny pratiquer, iusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains : auquel conseillant a Lucilius personnage puissant & de grande autorité autour de l'Empereur, de changer ceste vie voluptueuse & tumultuaire, & de se retirer de ceste presse du monde, a quelque vie solitaire tranquille & philosophique, surquoy Lucilius alleguoit quelques difficultez, Je suis d'aduis (dict-il) que tu quittes ceste vie la, ou la vie tout a faict. Bienteste conseille-je de suiure la plus douce voye, & de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué, pourueu que s'il ne se peut autrement destacher, tu le rompes. Il n'y a homme si couïard qui n'ayme mieux tomber vne fois, que de demeurer tousiours en branle. Eusse trouuée ce conseil sortable a la rudesse Stoïque: mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escriit a ce propos, choses toutes pareil-

pareilles a Idomeneus. Si est-ce que ie pense auoir remarqué quelque traict semblable parmi nos gens, mais avec la moderation Chrestienne. S. Hilaire euesque de Poitiers, ce fameux ennemy del'heresie Arriene estât en Syrie fut aduertit qu'Abra sa fille vnique, qu'il auoit laissée pardeça avecques sa mere, estoit poursuiuie en mariage par les plus apparens seigneurs du pais, comme fille tres-bien nourrie, belle, riche, & en la fleur de son aage. Il luy escriuit (comme nous voyons) qu'elle ostat son affection de tous ces plaisirs & aduantages, qu'on luy presentoit: qu'il luy auoit trouué en son voyage vn party bien plus grand & plus digne, d'vn mary de bien autre pouuoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de ioyaux de pris inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre le goust & l'vsage des plaisirs mondains pour la ioindre toute a Dieu. Mais a cela le plus court & plus certain moien luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par veus, prieres, & oraisons de faire requeste a Dieu del'oster de ce monde, & de l'appeller a soy: comme il aduint. car bien-tost apres son retour elle luy mourut, dequoy il monstra vne singuliere allegresse. Cestuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse a ce moyen de prime face, qu'ilz ne prennent que subsidierement, & puis que c'est a l'endroit de sa fille vnique. Mais ie ne veux obmettre le bout de ceste histoire.

stoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle auoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde, que d'y estre, print vne si viue apprehension de la beatitude eternelle & celeste, qu'elle sollicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu a leurs prieres communes l'ayant retirée a soy bien tost apres, il ne fut iamais mort embrassée avec si grand contentement.

## CHAP. XXXIIII.

*La fortune se rencontre souvent au train  
de la raison.*

L'Inconstance du branle diuers de la fortune faict qu'elle nous doiue presenter toute espece de visages: y a il nulle action de iustice plus expresse que celle icy? Le Duc de Valentinois ayant enuie d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, ches qui le Pape Alexandre fixiesme son pere & luy alloient souper au Vatican, enuoya deuant quelque bouteille de vin empoisonné, & commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement. Le pape y estant arriué auant le fils, & ayant demandé a boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy

auoir esté recommandé que pour sa bonté, en  
seruit au Pape, & le Duc mesme y arriuant sur  
le point de la collation & se fiant qu'on n'au-  
roit pas touché a sa bouteille, en prit a son tour,  
en maniere que le pere en mourut soudain, &  
le fils apres auoir esté longuement tourmenté  
de maladie, fut reserué a vn'autre pire fortune.  
Quelquefois il semble a point nommé qu'elle  
se ioüe a nous. Le seigneur d'Estrée, lors gui-  
don de monsieur de Vandome, & le seigneur  
de Liques Lieutenant de la compagnie du Duc  
d'Ascot estans tous deux seruiteurs de la sœur  
du sieur de Fougueselles, quoy que de diuers  
partis (comme il aduient aux voisins de la frô-  
tiere) le sieur de Liques l'éporta: mais le mes-  
me iour des nopces, & qui pis est, auant le cou-  
cher, le marié ayant enuie de rompre vn boys  
en faueur de sa nouuelle espouse, sortit a l'es-  
carmouche pres de saint Omer, ou le sieur  
d'Estrée se trouuant le plus fort le feit son pri-  
sonnier, & pour faire valoir son aduantage en-  
core fausit il que la damoiselle,

*Coniugis ante coacta noui dimittere collum,  
Quam veniens vna atque altera rursus  
hyems*

*Noctibus in longis anidum saturasset amorem,  
Possset ut abrupto viuere coniugio,*

luy fit elle mesme requeste par courtoisie de  
luy rendre son prisonnier, comme il feist, la no-  
blesse Françoisse ne refusant iamais rien aux  
Dames



Dames. Quelque fois il luy plait enuier sur nos miracles. Nous tenons que le Roy Clouis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faueur diuine. Et Bouchet emprunte de quelqu'autheur que le Roy Robert assiegeant vne ville, & s'estant desrobé du siege pour aller a Orleans solemnizer la feste de Sainct Aignan, comme il estoit en deuotion sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiegées s'en allerēt sans aucun effort en ruine. Elle fit tout a contrepoil en nos guerres de Milan. Car le Capitaine Rense assiegeāt pour nous la ville d'Eronne, & ayant fait mettre la mine soubz vn grand pan de muraille, & le mur en estant brusquement enleué hors de terre, recheut toutes-fois tout empané si droit dans son fondement, que les assiegez n'en vau firent pas moins. Quelquefois elle faict la medecine. Iason Phereus estant abandonné des medecins, pour vne apostume, qu'il auoit dans la poitrine, ayant enuie de s'en défaire au moins par la mort, se ietta en vne bataille a corps perdu dans la presse des ennemis, ou il fut blessé a trauers le corps si a point que son apostume en creua & guerit. Surpassa elle pas Protogenes en la science de son art? Cestuy-cy estoit peintre, & ayant parfaict l'image d'vn chien las & recreu a son contentemēt en toutes les autres parties, mais ne pouuant représenter a son gré l'escume & la baue,

despité contre sa besongne prit son esponge, & cōme elle estoit abreuuée de diuerses peintures, la ietta cōtre, pour tout effacer. La fortune porta tout a point le coup a l'endroit de la bouche du chien, & y parfournit ce a quoy l'art n'auoit peu attaindre. N'adresse elle pas quelquefois nos cōseils & les corrige? Isābel Royne d'Angleterre ayant a repasser de Zelande en son Royaume avec vne armée en faueur de son fils contre son mary, estoit perdue, si elle fut arriuée au port qu'elle auoit proieté, y eust at-tēdue par ses ennemis. Mais la fortune la print en mer, & la ietta contre son vouloir ailleurs, ou elle print terre en toute seurté. Et cest ancien qui ruant la pierre a vn chien en assena & tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτόματον ἡμῶν καλὴν βελέεται  
la fortune a meilleur aduis que nous.

# C H A P. X X X V.

*D'un defaut de nos polices.*

**F**Eu mon pere, homme pour n'estre aydé que de l'experience & du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict autrefois, qu'es commandemens qui luy estoient tombez en main, il auoit desiré de mettre en train, qu'il y eust certain lieu designé, auquel ceux qui eussent besoin de quelque chose, se peussent rendre, & faire enregistrer

gistrer leur affaire a vn officier estably pour cest effect: comme, tel cherche cōpagnie pour aller a Paris, tel cherche vn seruiteur de telle qualité, tel cherche vn maistre, tel demande vn ouurier, qui cecy, qui cela, chacun selon son be-  
soing. Et semble que ce moyen de nous entradu-  
uertir apporteroit non legiere commodité au  
commerce publique. Car a tous les coups il y a  
des conditions, quis entrecherchent: & pour  
ne se pouuoir rencontrer laissent les hommes  
en extreme necessité. L'entens, avec vne grand'  
honte de nostre siecle, qu'a nostre veüe, deux  
tres-excellēs personnages en sçauoir sont morts  
en estat de n'auoir pas leur soul a manger: Li-  
lius Gregorius Giraldus en Italie, & Sebastia-  
nus Castalio en Allemagne. Et croy qu'il y a  
mil'hommes qui les eussent appelez avec tres-  
aduantageuses conditions, s'ilz l'eussent sceu.

Le monde n'est pas si generalement corrompu,  
que ie ne sçache tel homme, qui souhaiteroit  
de bien grande affection, que les moiens que  
les siens luy ont mis en main, se peussent em-  
ployer tant qu'il plaira a la fortune, qu'il en  
iouisse, a mettre a l'abry de la necessité les per-  
sonnages rares & remarquables en quelque for-  
te de valeur, que le mal'heur combat quel-  
quefois iusques a l'extremité: & qui les mettroit  
pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendrait  
qu'a faute de bon discours, s'ilz n'estoient con-  
tens.

## CHAP. XXXVI.

*De l'usage de se vestir.*

**O**V que ie vueille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant el- l'a soigneusement bridé toutes nos auenues. Ie deuïsoy en ceste saison frileuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernièrement trouuées est vne façon forcée par la chaude temperature de l'air, comme nous disons des Indiens, & des Mores, ou si c'est l'origine des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubz le ciel, comme dit la sainte parolle, est subiect a mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations a celles icy, ou il faut distinguer les loix naturelles des controuuées, de recourir a la generalle police du monde, ou il n'y peut auoir rien de contrefaict. Or tout estant exactemēt fourny ailleurs de filet & d'éguille pour maintenir son estre, il est a la verité mécreable, que nous soions seuls produits en estat deffectueux & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que comme les plantes, arbres, animaux & tout ce qui vit, se treuve naturellement equipé de suffisante couuerture, pour se deffendre de l'iniure du temps.

*Propterea que ferè res omnes aut corio sunt  
Aut seta, aut conchis, au callo, aut cortice tecta:  
aussi*

aussi estions nous: mais comme ceux, qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous auôs esteint & estouffé nos propres moyës par les moyens empruntez & estrangiers. Et est aysé a voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas. Car de ces nations, qui n'ont aucune connoissance de vestemens, il s'en trouue d'assises enuiron soubz mesme ciel, que le nostre: & puis la plus delicate partie de nous est celle, qui se tient tousiours descouuerte. Si nous fussions nez avec condition de cotillons & de greguesques, il ne faut faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné a la baterie des saisons, comm' ell' a garny le bout des doigts & plante des pieds. Je ne sçay qui demandoit a vn de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plain hiuer, aussi scarbillat que tel qui se tient ammitoné dans les martes iusques aux oreilles, comme il pouuoit auoir patience. Et vous monsieur, respondit-il, vous auez bien la face descouuerte, or moy ie suis tout face. Les Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouuoit porter le froid, a quoy il estoit bien empesché luy mesme: suivez dict-il, ma recepte de charger sur vous tous vos accoustremës, comme ie fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy. Le Roy Massinissa iusques a

l'extreme vielleſſe ne peut eſtre induit a aller la teſte couuerte par froid, orage, & pluye qu'il fit, & le Roy Ageſilaus obſerua iuſques a ſa decrepitude de porter pareille veſture en huiuer qu'en eſté. Caſar, diét Suetone, marchoit toujours deuât ſa troupe, & le plus ſouuent a-pied la teſte deſcouuerte, ſoit qu'il fit Soleil, ou qu'il pleut: & autant en diét on d'Hannibal.

*Tum vertice nudo*

*Excipere inſanos imbres calique ruinam.*

Celuy que les Polonnois ont choiſi pour leur Roy apres le noſtre, qui eſt a la verité vn des plus grans Princes de noſtre ſiecle, ne porte iamais gans, ny ne change pour l'huiuer & temps qu'il face, le meſme bonnet qu'il porte au couuert. Et puis que nous ſômes ſur le froid & François accouſtumez a nous biguarrer, adiouſtons d'vne autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay diét au voyage de Luxembourg auoir veu les gelées ſiâpres, que le vin de la munitiô ſe coupoit a coups de hache & de coignée, ſe debitoit aux ſoldats par poix, & qu'ilz l'éportoient dans des paniers. & Ouïde a deux doigts prez.

*Nudâque conſiſtunt formam ſeruantia teſta  
Vina, nec hauſta meri, ſed data fruſta bibunt.*

## CHAP. XXXVII.

*Du ieune Caton.*

**I**En'ay point ceſte erreur commune de iuger d'autrui ſelon moy, & de rapporter la condi-

condition des autres hommes a la mienne. Je croy ayfément d'autrui beaucoup de choses, ou mes forces ne peuuent atteindre. La foiblesse que ie sens en moy, n'altere aucunement les opinions que ie dois auoir de la vertu & valeur de ceux qui le meritent. Rampant au limon de la terre ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nuës la hauteur d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'auoir le iugement réglé, si les effects ne le peuuent estre, & maintenir au moins ceste maistresse partie exempte de la corruption & débauche. C'est quelque chose d'auoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle, auquel nous viuons, au moins pour nostre climat, est si plôbé, que le goust mesme de la vertu en est adire, & semble que ce ne soit autre chose qu'un iargon de colliege. *Virtutem verba putant ut lucina ligna*: il ne se recognoit plus d'action puremēt vertueuse. Celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence. Car le profit, la gloire, la crainte, l'acoutumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent a les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuuent estre dictes telles pour la consideration d'autrui, & du visage qu'elles portēt en publicq, mais ches l'ouurier ce n'est nullement vertu. Il y a vne autre fin proposée. Elle n'aduouë riē que ce qui se faict en sa consideration & pour elle seule. Qui

plus est, nos iugemens sont encores malades & suiuent la corruption de nos meurs. Je voy la pluspart des esprits de mō temps faire les ingeniens a obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuuans des occasions & des causes vaines, soit par malice, ou par ce vice de ramener leur creance a leur portée, dequoy ie viens de parler: soit, comme ie pense plutost, pour n'auoir pas la veuë assez forte & assez nette pour imaginer & cōcevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naifue: comme Plutarque dict, que de son temps il y en auoit qui attribuoient la cause de la mort du ieune Caton a la crainte qu'il auoit eu de Cēsar, dequoy il se picque auecques raison. Et peut on iuger par la, combien il se fut encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée a l'ambition: & de ceux qui font l'honneur la fin de toutes actions vertueuses. Ce personnage la fut veritablement vn patron, que nature choisit pour monstrier iusques ou l'humaine fermeté & constance pouuoit atteindre. Mais ie ne suis pas icy a mesmes pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luitre ensemble les traitz de cinq poëtes Latins sur la louange de Caton.

*Sit Cato dum viuit sane vel Cesare maior,*  
dict vn, *Et inuictum deuicta morte Catonem*  
dict l'autre: & l'autre parlant des guerres ciuiles



les d'entre Cæsar & Pompeius,  
*Victrix causa dijs placuit, sed victa Catoni.*  
 Et le quatriesme sur les louanges de Cæsar.

*Et cuncta terrarum subacta  
 Præter atrocem animum Catonis.*

Et le maistre du cœur apres auoir étalé les nōs  
 des plus grands Romains en sa peinture finit  
 en ceste maniere:

*his dantem iura Catonem.*

### C H A P. XXXVIII.

*Comme nous pleurons & rions d'une mes-  
 me chose.*

**Q** Vand nous rencontrons dans les histoires  
 qu'Antigonus sceut tref-mauuais gré a son  
 fils de luy auoir presenté la teste du Roy Pyr-  
 rhus son ennemi, qui venoit sur l'heure mesme  
 d'estre tué combatant contre luy: & que l'ayāt  
 veüe il se print bien fort a pleurer: & que le  
 Duc René de Lorreine pleura aussi la mort du  
 Duc Charles de Bourgoigne, qu'il venoit de  
 deffaite, & en porta le deüil en son enterremēt:  
 & que en la bataille d'Auroy, que le Conte de  
 Montfort gaigna contre Charles de Blois sa  
 partie pour le Duché de Bretagne, le victo-  
 rieux rencontrant le corps de son ennemi tref-  
 passé en mena grand deuil, il ne faut pas s'es-  
 crier soudain ]

*Et così*  
 /

*Et così auen che l'animo ciascuna*

*Sua passion sotto el contrario manto*

*Ricopre, con la vista hor' chiara hor bruna.*

Quand on presenta a Cæsar la teste de Pompeius, Les histoires disent qu'il en destourna sa veuë comme d'un vilain & mal plaisant spectacle. Il y auoit eu entre eux vne si longue intelligence & societé au manimât des affaires publiques, tant de cõmunauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliance, qu'il ne faut pas croire que ceste contenance fut toute fauce & contrefaicte, comme estime cest autre

*Tutũque putauit*

*Iam bonus esse socer, lachrimas non sponte cadentes*

*Effudit, gemitũsque expressit pectore leto.*

Car bien que a la verité la pluspart de nos actiõs ne soient que masque & fard, & qu'il puisse quelque fois estre vray,

*Heredis fletus sub persona risus est:*

Si est-ce qu'au iugement de ces accidens il faut considerer comme nos ames se trouuent souvent agitées de diuerses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a vn'assemblée de diuerses humeurs, desquelles celle la est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions: aussi en nos ames, bien qu'il y ait diuers mouuemens, qui l'agitent, si faut il qu'il y en ait vn a qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier auan-

tage

rage que pour la volubilité & souplesse de nostre ame les plus foibles, par occasion ne regaignent encor la place, & ne facent vne courte charge a leur tour. D'ou nous voyons non seulement aux enfans, qui vont tout naifvement apres la nature, pleurer & rire souuent de mesme chose: mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face a son souhait, que encore au départir de sa famille & de ses amis il ne se sente frissonner le courage: & si les larmes ne luy en eschappent tout a faict, au moins met il le pied a l'estrieu d'un visage morne. & cōtristé. Et quelque gentille flâme qui eschauffe le cœur des filles bien nées, encore les desprend on a force du col de leurs meres, pour les rendre a leur espous, quoy que die ce bon compaignon.

*Est ne nouis nuptis odio venus, anne, parentum*

*Frustrantur falsis gaudia lachrimulis,*

*Vber tim thalami quas intra limina fundunt?*

*Non, ita me diui, vera gemunt, inuerint.*

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-la mort, qu'on ne voudroit nullemēt estre en vie.

On dict que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue: mais qu'il nous elance si dru sans cesse nouueaus rayons les vns sur les autres, que nous n'en pouuons apperceuoir l'entredeux. Nous auons poursuiui avec resolute volonté la vengeance d'une iniure, & resenti vn singulier contētemēt de la victoire, nous en pleurons

rons pourtant . Ce n'est pas de cela que nous pleurons . Il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la presente par un autre visage . Car chaque chose a plusieurs biaux & plusieurs lustres . La parenté, les anciennes acointances & amities saisissent son imagination , & la passionnent pour l'heure, selon leur condition, mais le contour en est si brusque , qu'il nous eschappe: & a ceste cause voulans de toute ceste suite continuervn corps, nous nous trompons . Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il auoit commis d'une si meure & genereuse deliberation , il ne pleure pas la liberté rendue a sa patrie , il ne pleure pas le Tyran , mais il pleure son frere . L'une partie de son deuoir est iouée, laissons luy en iouer l'autre .

## CHAP. XXXIX.

*De la solitude.*

**L**Aissons a part ceste longue comparaison de la vie solitaire a l'actiue: & quant a ce beau mot, dequoy se couure l'ambition & l'auarice, Que nous ne sommes pas nés pour nostre particulier, ains pour le publicq: rapportons nous en hardimēt a ceux qui sont en la dāse, & qu'ils se battent sur la cōsciēce, si au rebours les estats, les charges & ceste tracasserie du mōde ne se recher-

cherche plustost, pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauuais moyens par ou on s'y pousse en nostre siecle, monstrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons a l'ambition que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la societé, que cherche elle tant que ses coudées frâches & point de compaignon? Il y a dequoy bien & mal faire par tout. Toutefois si le mot de Bias est vray, Que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'Ecclesiastique, Que de mille il n'en est pas vn bon, la contagion est tresdangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieus, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, & de leur ressembler, par ce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout viure content, voire & seul en la foule d'un palais. Mais s'il est a choisir, il en fuira, dit il, mesmes la veüe. Il portera s'il est besoing cela, mais s'il est en luy il eslira ce-cy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre defaiect des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autry. Or la fin, ce crois-ie, en est tout vne: d'ē-viure plus a loisir & a son aysé. Mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin.

on pense auoir quitté les affaires, on ne que châgés. Il n'y a guiere moins de tourment au gouuernement d'une famille qu'en vn estat entier. Ou que l'ame soit empeschée, elle

224 ESSAIS DE M. DE MONTA.  
elle y est toute:& pour estre les occupatiōs domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes pourtant. Dauantage, pour nous estre deffaiets de la Cour & du marché, nous ne sommes pas deffaiets des principaux tourmens de nostre vie.

*Ratio & prudentia curas,  
Non locus effusilaté maris arbiter aufert.*  
L'ambition, l'auarice, l'irresolution, la peur & les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée.

*Et post equidem sedet atra cura.*  
Elles nous suivent souuent iusques dās les cloistres, & dans les escoles de philosophie. Ni les desers, ni les rochers creusés, ni la here, ni les ieunes ne nous en démelent.

*Hæret lateri letalis arundo.*  
On disoit a Socrates que quelqu'un ne s'estoit nullement amendé a son voyage. Je croy bien, dit il, il s'estoit emporté avecques soy.

*Quid terras alio calentes  
Sole mutamus? patria quis exul  
Se quoque fugit?*

Si on ne se descharge premierement & son ame du fais qui la presse, le remuement la fera fouler dauantage: comme en vn nauire les charges empeschent moins, quand elles se rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place, vous ensachés le mal en le remuât. Comme les pais s'enfoncent

s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branlant & secouant. Parquoy ce n'est pas assés de s'estre escarté du peuple, ce n'est pas assés de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en no<sup>r</sup>: il se faut sequestrer & r'auoir de soy. Nostre mal nous tiét en l'ame. Or elle ne se peut échaper a elle mesme.

*In culpa est animus, qui se non effugit unquam.*

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy: c'est la vraye solitude & qui se peut iouir au milieu des villes & des cours des Roys, mais elle se iouyt plus commodement a part. Or puis que nous entreprenôs de viure seulz, & de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous. Desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent a autrui. Gaignons sur nous de pouuoir a bon escient viure seuls & y viure a nostr'aïse. Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, ou il auoit perdu femme, enfans & cheuances, Demetrius Poliorcetes, le voiant en vne si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, luy demanda, s'il n'auoit pas eu du dômage, il respondit que non, & qu'il n'y auoit Dieu mercy rien perdu du sien. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Euesque y ayant tout perdu, & leur prisonnier, prioit ainsi Dieu, Seigneur garde moy de sentir ceste perte, car tu sçais qu'ils n'ôt

encore rien touché de ce qui est a moy. Les richesses qui le faisoient riche, & les biens qui le faisoient bon, estoient encore en leur entier. Voila que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent garantir de l'iniure, & de les cacher en lieu, ou personne n'aille, & qui ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il faut auoir femmes, enfans, biens & sur tout de la santé, qui peut, mais non pas s'y attacher en maniere que nostre bon heur en despende. Il se faut reseruer vne arriereboutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons nostre vraye liberté & principale retraicte & solitude. En ceste-cy faut il prendre nostre ordinaire entretien de nous a nous mesmes, & si priué, que nulle acointance ou communication estrangiere n'y trouue place: discourir & y rire, comme sans femme, sans enfans, & sans biens, sans train, & sans valetz: affin que quand l'occasion aduiendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous auons vne ame cõtournable en soy mesme, elle se peut faire compagnie, elle a de quoy assaillir & de quoy defendre, de quoy recevoir, & de quoy dõner. Ne craignons pas en ceste solitude nous croupir d'oïsiuete ennuyeuse. En nos actions accoustumées, de mille, il n'en est pas vne qui nous regarde. Celuy que grim pant contremont les ruines de ce mur, rieux & hors de soy, en bute de tant de harquebuzades: & c'est autre tout cicatricé, transi & passe



& passe de faim, deliberé de creuer plutoſt que de luy ouvrir la porte, penſe tu qu'ils y ſoient pour eux? pour tel a l'adventure qu'ils ne virent onques, & qui ne ſe donne nulle peine, de leur faict, plongé cependant en l'oïſiueté & aux delices. Ceſtuy-cy tout pituiteux, chaffieux & craſſeux, que tu vois ſortir apres minuit d'un eſtude, penſes tu qu'il cherche parmi les liures, comme il ſe rendra plus homme de bien, plus content & plus ſage? nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra a la poſterité la meſure des vers de Plaute, & la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre-change volontiers la ſanté, le repos, & la vie a la reputation & a la gloire, la plus inutile, vaine & fauce monnoye, qui ſoit en noſtre uſage? Noſtre mort ne nous faiſoit pas aſſez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas aſſez de peine, prenons encores a nous tourmenter, & rompre la teſte de ceux de nos voiſins & amis.

*Vah quemquamne hominem in animum inſtituere, aut*

*Parare quod ſit charius, quam ipſe eſt ſibi?*

C'eſt aſſez veſcu pour autrui, viuons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenôs a nous & a noſtre vray profit nos cogitations & nos intentions. Ce n'eſt pas vne legiere partie

partie que de faire seurement sa retraicte, elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprinſes. Puis que Dieu nous donne loysir de disposer de nostre deslogemēt, preparons nous y, plions bagage, prenons de bon'heure congé de la compagnie, despignons nous de ces violentes prinſes, qui nous engagent ailleurs, & estoignent de nous. Il faut desnouër ces obligatiōs si fortes : & meshuy aymer ce-cy & cela, mais n'espouser riē que soy. C'est a dire, le reste soit a nous, mais nō pas ioint & colé en façō qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher & arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de scauoir estre a soy. Il y a des complexions plus propres a ce precepte les vnes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lâche, & vn'affectiō & volonté difficile, & qui ne se prend pas aisément, desquelz ie suis, & par naturelle cōdition & par discours, ils se plieront plus aisément a ce conseil, que les ames actiues & tendues, qui embrassent tout, & s'engagēt par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrēt, qui se presentent, & qui se donnent a toutes occasions. Il se faut seruir de ces commodités accidentales & hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement: ce ne l'est pas, ni la raison, ni la nature ne le veulēt. Pourquoy contre ses loix asseruirons nous nostre contentemēt a la puissance

sance d'autrui? D'anticiper aussi les accidēs de fortune, se priver des cōmoditez qui nous sont en main, cōme plusieurs ont faiēt par deuotion, & quelques philosophes par discours, se seruir soy mesmes, coucher sur la dure, se creuer les yeux, ietter ses richesses emmy la riuiere, rechercher la douleur, ceux la pour par le tourment de ceste vie en acquerir la beatitude d'vn autre: ceux-cy pour s'estāt logez en la plus basse marche se mettre en seurté de nouuelle cheute, c'est l'actiō d'vne vertu excessiue. les natures plus roides & plus fortes facēt leur cachete mesmes glorieuse & exemplaire.

*Tuta & parua laudo,  
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis:  
Verum ubi quid melius contingit & vinctius, idem  
Hos sapere, & solos aio bene viuere, quorum  
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.*

Ily a pour moy assez affaire sans aller si auant. Il me suffit sous la faueur de la fortune me preparer a sa défaueur, & me représenter estant a mon aise, le mal aduenir autant que l'imagination y peut atteindre: tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioutes & tournois & contre-faisons la guerre en pleine paix. Je voy iusques a quels limités va la necessité naturelle: & considerant le pauvre mendiant a ma porte souuēt plus enioué & plus sain que moy, ie me plante en sa place: i'essaye de chauffer mon ame a son

biaiz. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que ie pense la mort, la pauvreté, le mespris, & la maladie a mes talons, ie me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience, & ne puis croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ny que les effects du discours ne puissent arriuer aux effects de l'accoustumance. Et connoissant combien ces commodités accessoiress tiennent a peu, ie ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu pour ma souveraine requeste qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Ie voy des ieunes hommes gaillards, qui ne laissent pas de porter dans leurs coffres vne masse de pillules pour s'enferuir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent auoir le remede plus a main. Ainsi faut il faire, & encore si on se sent subiect a quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assopissent & endorment la partie. L'occupatiō qu'il faut choisir a vne telle vie, ce doit estre vne occupation non penible ni ennuyeuse, autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun. Le mien ne s'acomode nullement au mien. Ceux qui l'aiment ils s'y doiuent adonner avec moderation.

*Conentur sibi res, non se submittere rebus.*

C'est

C'est autrement vn office seruile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste: ell'a des parties plus nobles & excusables, comme le soing des iardinages que Xenophon attribue a Cyrus. Et se peut trouuer vn moyen entre ce bas & vile soing tandu & plein de sollicitude qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, & ceste profonde & extreme nonchalance laissant tout aller a l'abandon, qu'on voit en d'autres.

*Democriti pecus edit agellos*

*Cultaque, dum peregre est animus sine corpore  
velox.*

Mais oyons le conseil que donne le ieune Plin a Cornelius Rufus son amy sur ce propos. Ie te conseille en ceste pleine & grasse retraite, ou tu es, de quitter a tes gens ce bas & abiect soing du mesnage, & t'adonner a l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne: il entend la reputation d'une pareille humeur a celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques a s'ē acquerir par ses escrits vne vie immortelle. Ni la fin ni le moyen de ce conseil ne me contante. Nous retombons tous-iours de la fieure en chaud mal. Premièrement, ceste occupation des liures si elle a faute de regle & de mesure, elle est aussi penible que nulle autre, & aussi ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser

endormir au plaisir qu'on y prend: c'est ce mes-  
 me plaisir qui perd le mesnagier, l'avaricieux,  
 le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous  
 apprennent assez a nous garder de la trahison  
 de nos appetis, & a discerner les vrays plaisirs  
 & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de  
 plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent  
 ils, nous chatouillent & embrasent pour nous  
 estrangler, comme faisoient les larrons que les  
 AEgyptiens appelloient Philistias. Et si la dou-  
 leur de teste nous venoit auât l'yuresse, no<sup>s</sup> nous  
 garderions de trop boire: mais la volupté, pour  
 nous tromper, marche deuant & nous cache sa  
 suite. Les liures sont plaisans, mais si de leur  
 frequentation nous en perdons en fin la gayeté  
 & la santé nos meilleurs pieces, quittons les.  
 Je suis de ceux qui pensent que leur fruiet ne  
 sçauroit contrepoiser ceste perte. Comme les  
 hommes qui se sentent de long temps affoi-  
 blis par quelque indisposition, se rengent a la  
 fin a la mercy de la medecine, & se font des-  
 seigner par art certaines regles de viure, pour  
 ne les plus outrepasser: aussi celuy qui se retire  
 ennuié & dégousté de la vie commune, doit for-  
 mer ceste-cy aux regles de la raison, l'ordon-  
 ner & renger par premeditation & discer-  
 Il doit auoir prins congé de toute espec  
 tourment, quelque visage qu'il porte, & fuir  
 en general les passions, qui empeschent la tran-  
 quillité du corps & de l'ame. Au menage, a  
 l'estude,

l'estude, a la chasse, & tout autre exercice, il faut donner iusques aux limites du plaisir, & garder de s'engager plus auant, ou la peine commence a se mesler parmy. Il faut reseruer d'enbesoignement & d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing, pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire apres soy l'autre extremité d'une molle oyfueté & assopie. Il y a des sciences seches & épineuses & la plus part forgées pour le seruice de la presse. Il les faut laisser a ceux qui sont au seruice du môde. Je n'ayme pour moy que des liures ou plaisans & faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent, & conseillent a regler ma vie & ma mort.

*Tacitum syluas inter reptare salubres*

*Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.*

Les gens plus sages peuuent se forger vn repos tout spirituel ayant l'ame forte & vigoureuse.

Moy qui l'ay molle & commune, il faut que l'ayde a me soutenir par les commoditez corporelles: & l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus selon mon goust, i'instruis & aiguise mon appetit a celles qui restent plus

a ceste autre saison. Il faut retenir a dents & nos griffes l'usage des plaisirs de la vie que nos ans nous arrachét des poingtz les vns apres les autres: & les alonger de toute nostre puissance.

*Quamcumque Deus tibi fortunauerit horam,  
Grata sume manu, nec dulcia differ in annum.*

Or quant a la fin que Pline & Cicero nous proposent, de la gloire, c'est bien loing de mon conte. La plus contraire humeur a la retraite c'est l'ambition. La gloire & le repos sont choses, qui ne peuuent loger en mesme giste. A ce que ie voy ceux cy n'ont que les bras & les iam-  
bes hors de la presse: leur ame, leur intention y demeure engagée plus que iamais. Ils se font seulement reculez pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouuement faire vne plus viuue faucée dans la troupe. Vous plaiët il voir cō-  
me ilz tirent court d'un grain: mettons aucōtre-  
fois l'aduis de deux philosophes, & de deux se-  
ctes tresdifferentes, escriuās l'un a Idomeneus,  
l'autre a Lucilius leurs amis, pour du maniement  
des affaires & des grandeurs les retirer a la so-  
litude. Vous auez (disent ilz) vescu nageant &  
flotant iusques a present, venez vous en mourir  
au port. Vous auez donné le reste de vostre vie a  
la lumiere, donnez cecy a l'ombre. Il est impos-  
sible de quitter les occupatiōs, si vous n'en qui-  
tes le fruit. A ceste cause défaites vous de tout  
soing de nom & de gloire. Il est dangier que la  
lueur de voz actiōs passées ne vous esclaire que  
trop, & vous suiue iusques dans vostre tanteur.  
Quittez auecq les autres voluptez celle qui viët  
de l'approbation d'autrui: & quant a vostre sci-  
ence & suffisance, ne vous chaille, elle ne per-  
dra



dra pas son effect, si vous en vales mieux vous  
mesme. Souuienne vous de celuy, a qui comme  
on demandast a quoy faire il se penoit si fort  
en vn art, qui ne pouuoit venir a la cognoissan-  
ce de guiere de gens : i'en ay assez de peu, res-  
pondit il, i'en ay assez d'vn, i'en ay assez de pas  
vn. Il disoit vray: vous & vn compaignon estez  
assez suffisant theatre l'vn a l'autre, ou vous a  
vous mesmes. Que le peuple vous soit vn, & vn  
vous soit tout le peuple, C'est vne lasche ambi-  
tion de vouloir tirer gloire de son oyfueté & de  
son repos. Il faut faire comme les animaux, qui  
effacent la trace a la porte de leur tanieres. Ce  
n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le mô-  
de parle de vous, mais côme il faut q̄ vo<sup>s</sup> parliés  
a vous mesmes. Retirez vous en vous, mais pre-  
parez vous premierement de vous y receuoir.  
Ce seroit folie de vous fier a vous mesmes, si  
vous ne vous sçauiez gouverner. Il y a moyen de  
faillir en la solitude comme en la compaignie.  
Iusques a ce que vous vous soiez rendu tel de-  
uant qui vous n'osiez clocher: & iusques a ce  
que vous ayez honte & respect de vous mesmes,  
presantez vous tousiours en l'imagination Ca-  
ton, Phocion & Aristides, en la presance des-  
quels les folz mesmes cacheroient leurs fau-  
taibles. Establissez les contrerolleurs de toutes  
voz intentions, si elles se detraquent, leur re-  
uerence les remettra en train. Il vous contien-  
dront en ceste voie de vous contenter de vous  
mes-

mesmes , de n'emprunter rien que de vous, d'arrester & fermir vostre ame en certaines & limitées cogitations, ou elle se puisse plaire, & ayant entendu les vrays biens, desquelz on iouit a mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voila le conseil de la vraye & naïfue philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parliere, comme est celle des deux premiers.

## CHAP. XL.

*Consideration sur Ciceron.*

**E**Ncor'un traict a la comparaison de ces couples: Il se tire des escriis de Cicero & de ce Pline (nullement retirant a mon aduis aux humeurs de son oncle ) infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse. entre autres qu'ilz sollicitent au sceu de tout le monde les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres: & la fortune comme par despit a faict durer iusques a nous la vanité de ces requestes, & pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur en personnes de tel rang , d'auoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet & de la parolice, iusques a y employer les lettres priuées écrites a leurs amis: en maniere, que aucunes ayent failly leur saison pour estre enuoyées , ils les  
font

font ce neantmoins publier avec ceste digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail & veillées. Sied il pas bien a deux consuls Romains, souverains magistras de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir a ordonner & fagoter gentiment vne belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis vn simple maistre d'école qui en gaignat sa vie? Si les gestes de Xenophon & de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne croy pas qu'ils les eussent iamais escrits. Ils ont cherché a recommander non leur dire, mais leur faire, & si la perfection du bien parler pouuoit apporter quelque gloire sortable a vn grand personnage, certainement Scipion & Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies & toutes les mignardises & delices du langage Latin a vn serf Afriquain: car que cest ouurage soit leur, sa beauté & son excellence le maintient assez, & Terence l'aduoue luy mesme. C'est vne espece de moquerie & d'iniure de vouloir faire valoir vn homme par des qualitez mes-aduenâtes a son ræg, quoy qu'elles soient autrement louâbles, & par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales. Comme qui loüeroit vn Roy estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebousier, ou bon coureur de bague: ces louanges ne font honneur, si elles ne

font

sont présentées en foule, & a la suite de celles qui luy sont plus propres: a sçauoir de la iustice, & de la science de conduire son peuple en paix & en guerre. De ceste façon faict honneur a Cyrus l'agriculture, & a Charlemaigne l'eloquence, & connoissance des bonnes lettres. Plutarque dict d'auantage que de paroistre si excellent en ses parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'auoir mal dispencé son loisir, & l'estude qui deuoit estre employé a choses plus necessaires & vtils. De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son filz chanter en vn festin a l'enuy des meilleurs musiciens, N'as tu pas honte, luy dict-il, de chanter si bien? Et a ce mesme Philippus vn musicien auecques qui il debatoit de son art, Iaa Dieu ne plaïse Sire, luy dit-il, qu'il t'aduïenne iamais tant de mal que tu entendes ces choses la mieux que moy. Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias dequoy on le vantoit d'estre excellent iouëur de flutes: & disent les sages que pour le regard du sçauoir il n'est que la philosophie, & pour le regard des effectz, que la vertu, qui generalement soit propre a tous degrez & a tous ordres. Il y a quelque chose de pareil en ces deux philosophes: car ilz promettent aussi eternité aux lettres qu'ilz escriuent a leurs amis, mais c'est d'autre façon, & s'accommodant pour

pour vne bonne fin a la vanité d'autrui. Car ilz leur mandent que si le soing de se faire connoistre aux siecles aduenir & de la renommée les arreste encore au maniemēt des affaires, & leur fait craindre la solitude & la retraicte, ou ilz les veulent appeller, qu'ilz ne s'en donnent plus de peine. Car ilz ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre, que ne fut que par les lettres qu'ils leur escriuent, ils rendront leur nom aussi connu & fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et outre ceste difference encore ne sont ce pas lettres vuides & descharnées, qui ne se soutiennent que par vn delicat choix de motz entassez & rangez a vne iuste cadence, ains farcies & pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, & qui nous aprenent non a bien dire mais a bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse enuie de soy, non des choses. Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extreme perfection se donne corps elle mesme. I'adiousteray encore vn conte que nous lisons de luy a ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il auoit a orer en public, & estoit vn peu pressé du temps pour se preparer a son aysé.

de ses serfs le vint aduertir que l'auertissement estoit remis au l'endemain : il en fut si aysé qu'il luy donna liberté pour ceste bonne nouuelle.

## CHAP. XLI.

*De ne communiquer sa gloire.*

**D**E toutes les resueries du monde la plus receuë & plus vniuerselle est le soing de la reputation & de la gloire, que nous espou- sons iusques a quitter les richesses, le repos, la vie & la santé, qui sont biens effectuelz & substantiaux, pour suiure ceste vaine image, & ceste simple voix, qui n'a ny corps ny prise:

*La fama ch'innaghisce a vn dolce sogno*

*Gli superbi mortali, & par si bella,*

*E vn echo, vn sogno, anzi d'vn sogno vn ombra*

*Ch'ad ogni vento si dilegua & sgombra.*

Et des humeurs des-raisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se defacent plus tard & plus enuis de ceste cy, que de nulle autre. Car comme dit Cicero, ceux mesmes qui la combattent, encores veulent ilz, que les liures, qu'ilz en escriuent, portent au front leur nom: & se veulent rendre glorieux de ce qu'ilz ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tōbent en cōmerce. Nous prestons nos biens & nos vies au besoing de nos amis. Mais de communiquer son honneur & d'estre truy de sa gloire, il ne se voit guieres. Catulus Luctatius en la guerre contre les Cymbres, ayāt faiet tous ses effortz d'arrester ses soldatz

qui

qui fuyoiēt deuant les ennemis, se jmit luy mesmes entre les fuiardz, & contrefit le couārd: affin qu'ils semblassent plustost suiure leur capitaine que fuyr l'ennemy. C'estoit abandonner sa reputation, pour couvrir la honte d'autrui. Quand l'Empereur Charles cinquiesme passa en Prouence lan 1537. on tient que Anthoine de Leue voyant son maistre resolu de ce voyage, & l'estimant luy estre merueilleusemēt glorieux, opinoit toutefois le contraire, & le desconseilloit: a ceste fin que toute la gloire & honneur de ce cōseil en fut attribué a son maistre, & qu'il fut dict son bō aduis & sa preuoiāce auoir esté telle, que contre l'opinion de tous il eust mis en fin vne si belle entreprinse, qui estoit l'honorer a ses despens. Les Ambassadeurs Thraciens consolans Achileonide mere de Brasidas, de la mort de son filz, & le hautlouāns iusques a dire qu'il n'auoit pas laissé son pareil, elle refusa ceste louāge priuée & particuliere pour la rendre au public: Ne me dites pas cela, fit elle, ie sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoiens plus grandz & plus vaillans qu'il n'estoit. En la bataille de Crecy le prince de Gales encores fort ieune auoit l'auant-garde a conduire, le principal effort du rencontre. A cest endroit: les seigneurs qui l'accompagnoient se trouuās en dur party d'armes, mādarent au Roy Edouārd de s'approcher, pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son filz, &

luy ayant esté respondu qu'il estoit viuant & a cheual: Ie luy ferois, dit-il, tort de luy aller maintenant desrobber l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si lōg tēps soustenu: quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne, & n'y voulut aller ny enuoier, sçachant s'il y fust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, & qu'on luy eut attribué l'aduantage de tout cest exploit.

## CHAP. XLII.

*Del'inequalité qui est entre nous.*

**P**lutarque dit en quelque lieu qu'il ne trouue point si grande distance de beste a beste, comme il trouue d'homme a homme. Il parle de la suffisance de l'ame & qualitez internes. A la verité ie trouue si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques a tel que ie connois, ie dy capable de sens cōmun, que i'enchèrirois volontiers sur Plutarque: & pense qu'il y a plus de distance de tel a tel homme, qu'il n'y a de tel homme a telle beste. C'est a dire, que le plus excellent animal est plus, approchant de l'homme de la plus basse marche que n'est cest homme d'un autre homme, & excellent. Mais a propos de l'estimation des hommes: c'est merueille que sauf nous, nulle chose s'estime que par ses propres qualitez.

Nous



Nous loüons vn cheual de ce qu'il est vigoureux & adroit, non de son harnois: vn leurier de sa vitesse, non de son colier: vn oyseau de son aile, non de ses longes & sonettes. Pourquoy de mesmes n'estimons nous vn homme par ce qui est sien? Il a vn grand train, vn beau palais, tant de credit, tant de rente: tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas vn chat en poche. Si vous marchandez vn cheual, vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud & a descouvert: ou s'il est couuert, comme on les presantoit antiennement aux princes avandre, c'est par les parties moins necessaires, afin que vous ne vous amusez pas a la beauté de son poil, ou largeur de sa croupe, & que vous vous arrestez principalement a considerer les iambes, les yeux & le pied, qui sont les membres les plus nobles, & les plus utiles,

*Regibus hic mos est, ubi equos mercantur, apertos*

*Inspiciunt, ne si facies ut saepe decora*

*Molli fulva pede est, emptorẽ inducat hiantem,*

*Quod pulchræ clunes, breue quod caput, ardua  
cervix.*

Pourquoy estimant vn homme l'estimez vous tout enueloppé & empacqueté? Il ne nous faict monstre que des parties, qui ne sont nullement utiles: & nous cache celles, par lesquelles seules on peut vraiment iuger de son estimation. C'est le pris de l'espée que vous cherchez non de la guaine. Vous n'en donnerez a l'ad-

uenture pas vn quatrain, si vous l'avez depouillé; il le faut iuger par luy mesme, non par ses atours. Et comme dit tres-plaisamment vn ancien, Sçauex vous pourquoy vous l'estimez grand? vous y comptez la hauteur de ses patins; la base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschaces: qu'il mette a part ses richesses & honneurs: qu'il se presante en chemise: A il le corps propre a ses fonctions, sain & allegre? qu'elle ame a il? Est elle belle, capable, & heureusement garnie de toutes ses pieces? Est elle riche du sien, ou de l'autrui? La fortune n'y a elle que voir? si les yeux ouuertz elle attend les espées traites, S'il ne luy chaut par ou luy forte la vie, par la bouche, ou par le gosier, Si elle est raisise, equable & cõtente: c'est ce qu'il faut veoir, & iuger par la les extremes differences qui sont entre nous. Est-il

*Sapiens, sibi que imperiosus,*

*Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,*

*Responsare cupidinibus, contemnere honores*

*Fortis, & in seipso totus teres atque rotundus,*

*Externi nequid valeat per laue morari:*

*In quem manca ruit semper fortuna.*

Vn tel homme est cinq cens brasses au des royaumes & des duches. Il est luy a soy son empire & ses richesses. Il vit satis-fait, content & allegre. Et a qui a cela, que reste-il?

*Non ne videmus*

*Nil*

*Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut quoi  
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur,  
Iucundo sensu cura semotus metūque?*

Comparez a celuy la la tourbe de nos hōmes ignorante, stupide & endormie, basse, seruire, pleine de siebure & de frayeur, instable & continuellement flotante en l'orage des passions diuerſes, qui la pouſſent & tempeſtent, pendant toute d'autrui. Il y a plus d'eſloignement que du ciel a la terre: & toutefois l'aucuglement de nostre vsage eſt tel, que nous en faisons peu ou point d'eſtat. La ou ſi nous conſiderons vn paſſan & vn Roy, il ſe preſente ſoudain a noz yeux vn'extreme diſparité, qui ne ſont differentz par maniere de dire qu'en leurs chauſſes. Car comme les ioueurs de comedies vous les voyez ſur l'eſchaffaut faire vne mine de Duc & d'Empereur: mais tantost apres les voila deuenus valetz & crocheteurs miſerables, qui eſt leur naiſue & originelle condition: auſſi l'Empereur, duquel la pompe vous eſblouit en public, voyez le derriere le rideau, ce n'eſt rien qu'un homme commun, & a l'aduenture plus vil que le moindre de ſes ſubiectz. La couārdiſe, l'irreſolution, l'ambition, le deſpit & l'enuie l'agitent comme vn autre.

*Non enim gaze neque consularis  
Summonet liſtor miſeros tumultus  
Mentis & curas laqueata circum  
Tecta volantes.*

La fiebure, la migraine & la goutte l'espargnēt  
elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy  
fera sur les espauls, les archiers de sa garde l'en  
deschargeront ils? Quand la frayeur de la mort  
le transira, se r'assurera il par l'assistance des  
gentilshommes de sa chambre? Quand il sera  
en ialousie & caprice, nos bonnettades le re-  
mettront elles? Ce ciel de liēt de velours tout  
enflē d'or & de perles n'a nulle vertu a rappai-  
fer les tranchées d'une verte colique.

*Nec calida citius decedunt corpore febres,  
Texilibus si in picturis ostróque rubenti*

*Iactæris, quam si plebeia in veste cubandum est.*

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoient a  
croire qu'il estoit fils de Iupiter. Vn iour estant  
blessé, regardant escouler le sang de sa plaie, Et  
bien qu'en dites vous? fit-il, est-ce pas icy vn  
sang vermeil & puremēt humain? Il n'est pas de  
la façō de celuy que Homere fait escouler de la  
plaie des dieux. Hermodorus le poëte auoit  
fait des vers en l'hōneur d'Antigonus, ou il l'ap-  
pelloit filz du Soleil: & luy au contraire, celuy,  
dit-il, qui vuide ma chaize percée, sçait bien  
qu'il n'en est rien. C'est vn hōme pour tous po-  
tages. Et si de soy mesmes c'est vn homme mal  
né, l'empire de l'univers ne le sçauroit ra-

Les biēs de la fortune tous tels qu'ilz sōt,  
res faut il auoir du goust pour les sauouer: c'en  
le iouir non le posseder, qui nous rend heureux.

*Non domus & fundus, non eris aceruus & auri,*

*A Egroto*

*AEgroto domini deduxit corpore febres,  
 Non animo curas, valeat possessor oportet,  
 Qui comportatis rebus bene cogitat uti.  
 Qui cupit, aut metuit, iuuat illū sic domus aut res,  
 Vt lippum picta tabula, fomenta podagram.*

*Sincerū est nisi vas, quodcunque infundis acescit.*  
 Il est vn sot, son goust est moufle & hebeté, il n'en iouit non plus qu'vn morfondu de la douceur du vin Grec, ou qu'vn cheual de la richesse du harnois, duquel on l'a paré. Et puis, ou le corps & l'esprit sont en mauuais estat, a quoy faire ces cōmoditez externes: veu que la moindre picqueure d'espingle, veu que la moindre passion de l'ame est suffisante a nous oster le plaisir de la monarchie du monde? A la moindre strette que luy donne la goutte perd il pas le souuenir de ses palais & de ses grandeurs? S'il est en colere sa principauté le garde elle de rougir, de paillir, de grincer les dets comme vn fol? Or si c'est vn habile homme & bien né, la royauté n'adioute rien a son bon'heur.

*Si ventri bene, si lateri est pedibúsque tuis, nil  
 Dinitia poterunt regales addere mains.*

Il voit que ce n'est que biffe & piperie. Voire a l'adventure il fera de l'aduis du Roy Seleucus, Que qui sçauroit le poix d'vn sceptre ne daigneroit l'amafler quand il le trouueroit a terre. Il le disoit pour les grâdes & penibles charges, qui touchent vn bon Roy. Certes ce n'est pas peu de chose que d'auoir a regler autrui,

puis qu'a regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux, considerant l'imbecillité du iugement humain, & la difficulté du choies choses nouuelles & douteuses, ie suis fort de cest aduis, qu'il est bien plus aisé & plus plaisant de suiure que de guider, & que c'est vn grâd seiour d'esprit de n'auoir a tenir qu'une voye tracée, & a respondre que de soy. Mais le Roy Hieron en Xenophon dict dauantage, qu'a la iouissance des voluptez meimes, ilz sont de pire condition, que les priuez: d'autant quel'ay-sance & la facilité leur oste l'aigre-douce pointe que nous y trouuons. Pensons nous que les enfans de cœur prennent grand plaisir a la musique. La sâcieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danſes, les masquarades, les tournois reioiſſent ceux qui ne les voyent pas souuent, & qui ont desiré de les voir, mais a qui en faict ordinaire, le gouſt en deuient fade & mal plaisant: ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouyt a cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'auoir soif, ne ſçauroit prendre plaisir a boire. Les farces des bateleurs nous reſ-iouissent: mais aux ioueurs elles seruent de coruée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux priuez & c'est leur feste de se pouuoir quelque trauestir & démettre a la façon de viure batte & populaire.

*Plerumque grate principibus vices*

*Mundaque*

*Mundaque paruo sub lare pauperum*

*Cane sine auleis & ostro*

*Sollicitam explicuere frontem.*

Et outre cela, ie croy a dire la verité que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez a la iouissance des principales voluptez. Ils sont trop esclairés & trop en butte. Voila pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduites sous autre visage que le sien, & de tant de pratiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, ou il se trouue en sa grandeur & maiesté. Mais reuenons a Hieron. Il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté pour ne pouuoir aller & voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son pais : & qu'en toutes ses actions il se trouue enuelpé d'une facheuse presse. De vray a voir les nostres tous seuls a table assiegez de tant de regardans inconnus, i'en ay eu souuēt plus de pitié que d'envie : & ne m'est iamais tombé en fantasie que ce fut quelque notable commodité a la vie d'un homme d'entendement, d'auoir une vingteine de contrerolleurs a sa chaise percée : ni que les seruiques d'un homme qui a dix mille liures de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy fussent plus commodes & acceptables que d'un bon valet & bien experimenté. Mais sur tout Hieron faict cas, de quoy il se voit priué de toute amitié & societé mutuele. En laquelle ami-

tié consiste le plus parfait & doux fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affectiō & de bonne volonté puis-je tirer de celuy, qui me doit, veuille il ou nō, tout ce qu'il peut? Puis-je faire estat de son humble parler & courtoise reuerence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous receuons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas hōneur: ces respects se doiuent a la royauté non a moy. Vois-je pas que le meschant, le bon Roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant en a l'un que l'autre. De mesmes aparēces, de mesme cerimonie, estoit serui mon predecesseur, & le sera mon successeur. Si mes subiectz ne m'offencent pas, ce n'est pas tesmoignage d'aucune bōne affectiō. Pourquoy le prendray-je en ceste part là, puis qu'ils ne pourroient quād ils voudroient? Nul ne me suit pour l'amitié, qui soit entre luy & moy: car il ne s'y sçauroit coudre amitié, ou il y a si peu de relation & de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes: il y a trop de disparité & de disproportion. Ils me suivent par contenance & par coustume, ou pour en tirer leurs aggrandissemens & commoditez particulieres. Tout ce qu'ilz me diēt, tout ce qu'ilz me font ce n'est que fard & piperie: leur liberté estant toute bridée par la grandeur de puissance que j'ay sur eux: ie ne voy rien autour de moy que couuert & masqué. Ses courtisans loüoient vn iour Iulien l'Empereur de faire



faire bonne iustice: Je m'en orguillerois volontiers, dict-il, de ces loüanges, si elles venoient de personnes qui ozassent accuser ou meslouër mes actions contraires, quand elles y seroient. Quand le Roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas son sage conseiller luy voulât faire sentir la vanité de son ambition, & bien Sire, luy demanda il, a qu'elle fin dressez vous ceste grande entreprinse? Pour me faire maistre de l'Italie, respondit il soudain. Et puis, suiuit Cyneas, cela faiët? Je passeray dict l'autre, en Gaule & en Espagne. Et apres? ie m'en iray subiuguer l'Afrique. Et en fin? Quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray & viuray content & a mon aise. Pour Dieu Sire, fit lors Cyneas, dictes moy, a quoy il tient que vous ne soyiez des a present, si vous voulez, en cest estat? Pourquoi ne vous logez vous des ceste heure, ou vous dités aspirer, & vous esparignes tant de trauail & de hazard que vous iettez entre deux?

*Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi  
Finis, & omnino quoad crescat vera voluptas.*

Je m'en vais clorre ce pas par vn verset ancien, que ie trouue singulierement beau a ce propos:

*Omnes cuique sui fingunt fortunam.*

CHAP.

**C H A P. XLIII.***Des loix somptuaires.*

**L**A façon, dequoy nos loix essaient a regler les foles & vaines despences des tables & vestemens, semble estre contraire a sa fin. Le vray moyē, ce seroit d'engēdrer aux hōmes le mespris de l'or & de la soye, comme de choses vaines & inutiles: & nous leur augmentons l'honneur & le pris, qui est vne bien inepte façon pour en dégouter les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les Princes qui puissent porter du velours & de la tresse d'or, & l'interdire au peuple, qu'est ce autre chose que mettre en credit ces vanitez-la, & faire croistre l'enueie a chacun d'en vser? Que les Roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres: & par l'exemple de plusieurs nations nous pouuons apprēdre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, & nos degrez (ce que i'estime a la verité estre bien requis en vn estat) sans nourrir pour cest effect ceste corruption & incommodité si apparente. C'est merueille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aisēmēt & dain le pied de son autorité. A peine fusmes nous vn an pour le dueil du Roy Henry second a porter du drap a la cour, il est certain que des-  
ja a

ia a l'opinion d'un chacun les foyes estoient venues a telle vilité, que si vous en voyez quelqu'un vestu, vous en faisiez soudain argumēt, que c'estoit quelque homme de neant. Elles estoient demeurées en partage aux medecins & aux chirurgiens. Et quoy qu'un chacun fut a peu pres vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Que les Rois & les Princes commencent a quitter ces despēces, ce sera fait: en un mois sans edit & sans ordonnance nous irons trestot<sup>o</sup> apres. La Loy deuroit dire tout au rebours. Que le cramoisi & l'orfeuerie est defendue a toute espece de gēs, sauf aux basteleurs & aux courtisanes. De pareille inuention corrigea ce grād Zeleucus les meurscorrōpies des Locriēs. Ses ordonnāces estoient telles, Que la femme de condition libre ne puisse mener apres elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yure: ni ne puisse sortir hors dela ville de nuit, ni porter ioyaux d'or a l'entour de sa personne, ni robbe enrichie de broderie, si elle n'est publique & putain: Que sauf les ruffiens, a l'homme ne loise porter en son doigt aneau d'or, ni robbe delicate, cōme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi par ces exceptions il diuertissoit ingenieusement les personnes des superfluitez & delices pernicieuses.

C H A P.

## CHAP. XLIII.

*Du dormir.*

**L**A raison nous ordonne bien d'aller tous-  
iours mesme chemin, mais non toutesfois  
mesme train. Et ores que le sage ne doive pas  
dōner aux passīōs humaines, de se fouruoier de  
la droicte carriere, il peut bien sans interest de  
son deuoir, leur quitter aussi d'ē hastier ou retar-  
der son pas, & ne se planter pas comme vn  
Colosse immobile & impassible. Quād la vertu  
mesme seroit incarnée, ie croy que le poux luy  
battroit plut fort allāt a l'assaut, qu'allāt disner.  
Voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe & s'es-  
meue. A ceste cause i'ay remarqué pour chose  
rare de voir quelquefois les grāds personnages,  
aux plus hautes entreprinſes & importans affai-  
res, se tenir si entiers en leur assiete, que de n'en  
accourcir pas seulemēt leur sommeil. Alexan-  
dre le grād, le iour assigné a ceste furieuse ba-  
taille cōtre Darius, dormit si profondemēt, &  
si haute matinée, que Parmenion fut contraint  
d'entrer en sachābre, & approchant de son liēt  
l'appeller deux ou trois fois par son nom, pour  
l'elueiller, le tēps d'aller au cōbat le pre-  
mier. L'Empereur Othon ayāt resolu de se tuer, & ce-  
ste mesme nuit, apres auoir mis ordre a ses af-  
faires domestiques, party son argēt a ses serui-  
teurs,

teurs, & affilé le tranchant d'une espée, dequoy il se vouloit dōner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seurté, se print si profondement a dormir, que ses valetz de chambre l'entendoient ronfler. La mort de c'est Empereur a beaucoup de choses perilleuses a celle du grand Caton, & mesmes cecy: car Caton estant pret a se deffaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportat nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer, s'estoient elargis du port d'Utique, se mit si fort a dormir qu'on l'oyoit souffler de la chābre voisine: & celuy qu'il avoit enuoyé vers le port l'ayant esueillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les senateurs de faire voile a leur aise, il y en renuoya encore vn autre, & se r'enfonçant dās le liēt se remit encore a sommeiller, iusques a ce q̄ ce dernier l'asseura de leur partement. Encore auons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre en ce grand & dangereux orage, qui le menassoit par la sedition du Tribun Metellus voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville, avecques son armée lors de l'émotion de Catilina: auquel decret Caton seul insistoit, & en auoient eu Metellus, & luy de grosses parolles & grands menasses au

Mais c'estoit au lendemain en la place qu'il failloit venir a l'execution, ou Metellus outre la faueur du peuple & de Cæsar conspirant lors aux aduantages de Pompeius se deuoit

trouuer

trouuer accompagné de force esclaves estrangers & escrimeurs a outrance, & Caton fortifié de sa seule constance: de sorte que ses parens, ses domestiques, & beaucoup de gens en estoient en grand soucy. Et en y eut qui passerent la nuit ensemble, sans vouloir reposer, ni boire, ni manger, pour le dangier qu'ils luyvoioient parer, mesme sa femme & ses sœurs ne faisoient que pleurer & se tourmenter en sa maison: la ou luy au contraire reconfortoit tout le monde, & apres auoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher & dormir de fort profond sommeil, iusques au matin que l'un de ses compagnons au Tribunat, le vint esveiller pour aller a l'escarmouche. La connoissance, que nous auons de la grandeur de courage de ces trois hommes par le reste de leur vie, nous peut faire iuger en toute seurte, que cecy leur parloit d'une ame si loing enleuée au dessus de telz accidens, qu'ilz n'en daignoient entrer en nulle emotiō, non plus que d'accidens ordinaires. En la bataille nauale que Augustus gagna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouua pressé d'un si profond sommeil, qu'il faust que ses amis l'esueillassēt, pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion a M. Antonius de luy reprocher depuis qu'il n'auoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeux ouuerts l'ordonnance de son armée, & de n'auoir osé se presenter aus soldatz,

datz,iusques a ce qu'Agrippa luy vint annōcer la nouvelle de la victoire qu'il auoit eu sur ses ennemis . Mais quant au ieune Marius, qui fit encore pis (car le iour de sa derniere iournée contre Sylla, apres auoir ordonné son armée & donné le mot & signe de la bataille, il se coucha deffous vn arbre a l'ombre pour se reposer, & s'ēdormit si serré, qu'a peine se peut il esueiller dela route & fuite de ses gens, n'ayant rien veu du combat) ils disent que ce fut pour estre si extremement aggraué de trauail & de faute de dormir, que nature n'en pouuoit plus . Et a ce propos les medecins aduiserōt si le dormir est si necessaire, que nostre vie en dépende . Car nous trouuons biē qu'on fit mourir le Roy Perseus de Macedoine prisonnier a Rome luy empeschant le sommeil . Mais Pline en allegue, qui ont vescu lōg temps sans dormir vne seule goutte .

## CHAP. XLV.

*De la bataille de Dreux.*

**I**L y eut tout plein de rares accidens en nostre bataille de Dreux: mais ceux qui ne fauorisent pas fort a la reputation de mōsieur de Guise, mettent volontiers en auant qu'il ne se peut excuser d'auoir faict alte & tēporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on

R

enfonceoit monsieur le Connestable chef de l'armée, avecques l'artillerie : & qu'il valoit mieux se hazarder prenant l'ennemy par flanc, qu'attendât l'aduantage de le voir en queue souffrir vne si lourde perte. Mais outre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion, me confessera aisément, a mon aduis, que le but & la visée non seulement d'un capitaine, mais de chascun soldat doit regarder seulement la victoire en gros, & que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doiuent diuertir de ce point là. Philopœmen en vne rencontre contre Machanidas ayant enuoyé deuant pour attaquer l'escarmouche bonne troupe d'archiers & gens de trait, & l'ennemy apres les auoir renuersez s'amusant a les poursuiure a toute bride, & coulant apres sa victoire le long de la bataille, ou estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en émeussent, il ne fut d'aduis de bouger de sa place, ni de se presenter a l'ennemy pour secourir ses gens : ains les ayant laissé chasser & mettre en pieces a sa veüe, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vit tout a fait abandonnés de leur gens de cheual : & bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit a heure, que pour tenir tout gagné ils commençoient a se desordonner, il en vint aisément a bout, & cela fait, se mit a poursuiure Machanidas. Ce  
fait



fait est germain a celuy de Monsieur de Guise.

## C H A P. XLVI.

*Des noms.*

**Q**Velque diuerfité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade . De mesme sous la consideration des noms, ie m'en voy faire icy vne galimafrée de diuers articles . Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçay comment, en mauuaisé part : & a nous Iehan, Guillaume, Benoit. Item il semble y auoir en la genealogie des Princes certains noms fatalement affectez: comme des Ptolomées a ceux d'A Egypte, de Henris en Angleterre , Charles en France, Baudoins en Flandres , & en nostre ancienne Aquitaine des Guillaumes, d'ou l'on diët que le nom de Guienne est venu par vn froid rencontre , s'il n'en y auoit d'aussi crus dans Platon mesme . Item c'est vne chose legiere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté , & escripte par tesinoing oculaire, que Henry Duc de Normandie, fils de Henry second Roy d'Angleterre , faisant vn festin en France , l'assemblée de la noblesse y fut si grande que pour passé-temps s'estant diuisée en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe qui fut des Guillaumes,

il se trouua cēt dix cheualiers assis a table portans ce nom, sans mettre en conte les simples gentils-hōmes & seruiteurs. Item il se dit qu'il faict bon auoir bon nom, c'est a dire credit & reputation, mais encore a la verité est-il commode d'auoir vn nom beau & qui aisément se puisse comprendre & mettre en memoire: car les Roys & les grands nous en connoissent plus aisément & oublient plus mal volontiers: outre ce qu'a la verité de ceux mesmes qui nous seruent, nous commandons plus ordinairement & employōs ceux, desquels les noms se presentent le plus facilement en la bouche. I'ay veu le Roy Henry second ne pouuoir iamais nommer a droit vn gentil-homme de ce quartier de Gascogne, & a vne fille de la Roynie il fut luy mesme d'aduis de donner le nom general de la race, par ce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop diuers. Item on dit que la fondation de nostre Dame la grand a Poitiers, prit origine de ce que vn ieune homme debauché logé en cest endroit, ayant recouru vne garce, & luy ayant d'arriuee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si viuement espris de religion & de respect de ce nom Sacrosainct de la vierge mere de nostre Sauueur que non seulement il la chassa soudain, mais enamanda tout le reste de sa vie, & qu'en cōsideration de ce miracle il fut basti en la place, ou estoit la maison de ce ieune homme vne chapelle

pelle au nom de nostre Dame, & depuis l'Eglise que nous y voyons. Item dira pas la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate & exacte, de n'auoir pas seulement combatu les erreurs, & les vices, & rempli le mode de deuotion, d'humilité, d'obeissance, de paix & de toute espeece de vertu? mais d'auoir passé iusque a combattre ces anciens noms de nos baptêmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentans de la foy? Vn gentil'homme mien voisin estimant les commoditez du vieux temps au pris du nostre, n'oblioit pas de mettre en conte la fierté & magnificence des noms de la noblesse de ce temps, Don Grumedan, Quedragan, Agefilan, & qu'a les ouïr seulement sonner il se sentoît qu'ils auoient esté bien autres gens, que Pierre, Guil- lot, & Michel. Item ie sçay bon gré a Iacques Amiot d'auoir laissé dans le cours d'un oraison Françoisé les noms Latins tous entiers, sans les bigarrer & changer, pour leur donner vne cadence Françoisé. Cela sembloit vn peu rude au commencement : mais des-ia l'usage par le credit de son Plutarque nous en a osté toute l'estrangeté. J'ai souhaité souuēt que ceux qui escriuent les hystoires en Latin ne laissassent nos noms tous tels qu'ils sont. Car en faisant de Vaudemont, Vallemontanus & les Metamorphosant pour les garber a la Grecque ou a la

Romaine, nous ne sçauons ou nous en sommes, & en perdons la cōnoissance. Pour clorre nostre conte, c'est vn vilain vsage & de tres-mauuaise consequēce en nostre Frâce d'appeler chacun par le nom de sa terre & seigneurie, & la chose du monde, qui faiēt plus mesler & mesconnoistre les races. Vn cabdet de bōne maison ayāt eu pour son apanage vne terre, sous le nom de laquelle il a esté connu & honoré, ne peut honnestement l'abādonner: dix ans apres sa mort la terre s'en va a vn estrangier, qui en faiēt de mesmes: deuinés ou nous sommes de la connoissance de ces hōmes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de nostre maison royale, ou autant de partages, autant de surnoms, cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Mais ceste consideration me tire par force a vn autre champ. Sōdons vn peu de près, & pour Dieu regardons, a quel fondemēt nous attachons ceste gloire & reputation, pour laquelle se bouleuerse le monde. Ou asseōs nous ceste renommée que nous allons questant avec si grād peine? C'est en somme Pierre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, & a qui elle touche. Et ce Pierre ou Guillaume qu'est-ce qu'une voix pour tous potages? ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aisez a varier, que ie demanderois volontiers a qui touche l'honneur de tant de victoires, a Guesquin, a Glesquin, ou Gueaquin? Il y au-  
roit

roit bien plus d'apparence icy qu'en Lucie que  
 N .mit T. en procez:car

*Non lenia aut ludicra petuntur*

*Premia.*

Il y va de bon, il est questiō laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, blessures, prisons & seruices faiçts a la couronne de Frâce par ce sien fameux cōestable. Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, & en a chāgé toute la cōtexture, pour en bastir le Conte d'Alfinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie & peinture. Et l'historien Suetone n'a aymé que ie sens du sien, & en ayāt priué Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escrits. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eut honneur, que celuy qu'il a emprunté des faiçts de Pierre Terrail? & qu'Antoine Escalin se laisse voler a sa veuë tant de nauigations & charges par mer & par terre au capitaine Poulin, & au Baron de la Garde? Secondement ce sont traiçts de plume cōmuns a mill'hommes. Combien y a il en toutes les races de personnes de mesme nom & surnom? Et puis qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompée le grand? mais apres tout, quels moyens, quels ressors y a il qui attachēt a mon palefrenier trespasé, ou a cest autre homme qui eut la teste trāchée en Aegypte, & qui ioignent a eux ceste voix glorifiée, & ces traiçts de plume ainsi

honorez, pour qu'ils s'en aduentagent.

*Id cinerem & manes credis curare sepultos?*

Toutefois

*ad hac se*

*Romanus Graiusque & barbarus induperator*

*Erexit, causas discriminis atque laboris*

*Inde habuit, tanto maior fama suis est, quam virtutis.*

## CHAP. XLVII.

*De l'incertitude de nostre ingement.*

C'Est bien ce que dict ce vers,

*Επείων δὲ πολλὸς νόμος ἔνθα καὶ ἔνθα,*

il y a prou loy de parler par tout, & pour, & contre. Pour exemple

*Vnse Hannibal & non seppe vsar' poi*

*Ben la vittoriosa sua ventura,*

Qui voudra estre de ce party, & faire valoir avecques nos gens la faute de n'auoir dernièrement poursuiui nostre pointe a Montcontour, ou qui voudra accuser le Roy d'Espagne, de n'auoir sceu se seruir de l'aduantage qu'il eut contre nous a sainct Quintin, il pourra dire ceste faute partir d'une ame enyurée de sa bonne fortune, & d'un courage, lequel plein & gorgé de ce commencement de bon heur, perd le goust de l'accroistre, des-lia par trop empesché a digerer ce qu'il ena: il ena sa brassée  
route

toute comble, il n'en peut saisir dauantage indigne que la fortune luy aye mis vn tel bien entre mains: car quel profit en sent-il, si ce neantmoins il donne a son ennemy moyen de se remettre sus? Qu'ell'esperance peut on auoir qu'il ose vn'autrefois attaquer ceux cy ralliez & remis, & de nouueau armez de despit & de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuire tous rompus & effrayez?

*Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror.*

Mais en fin que peut il attendre de mieux, que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme a l'escrime ou le nombre de touches donne gain. Tant que l'ennemy est en pieds, c'est a recommencer de plus belle: ce n'est pas victoire, si elle ne met fin a la guerre. En ceste escarmouche ou Cæsar eut du pire pres la ville d'Oricū, il reprochoit aux soldatz de Pompeius, qu'il eust esté perdu, si leur Capitaine eust sceu vaincre: & luy chaussa bien autrement les esperons, quand ce fut a son tour. Mais pourquoy ne dira lon aussi au contraire? que c'est l'effect d'un esprit precipitant & insatiable de ne scauoir mettre fin a sa cōuoitise: que c'est abuser des faueurs de Dieu, que de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite: & que de se reietter au dangier apres la victoire, c'est la remettre encore vn coup a la mercy de la fortune: que l'une des plus grandes sagesse en l'art militaire c'est de ne poussier pas son ennemy au

desespoir. Sylla & Marius en la guerre sociale ayant défaict les Marfes, en voyant encore vne troupe de reste qui par d'esespoir se reuenoit ietter a eux comme bestes furieuses, ne feurent pas d'aduis de les attendre. Si l'ardeur de Monsieur de Foix ne l'eut emporté a poursuiure trop asprement les restes de la victoire de Rauenne, il ne l'eut pas souillée de sa mort. Toutefois encore seruit la recente memoire de son exemple, a conseruer monsieur d'Anguien de pareil inconuenient, a Serisoles. Il faict dangereux assaillir vn homme, a qui vous auez osté tout autre moien deschapper que par les armes: car c'est vne violente maistr resle d'escole que la necessité. Clodomire Roy d'Aquitaine apres sa victoire poursuiuant Gondemar Roy de Bourgogne vaincu & fuyant, le força de tourner teste, mais son opiniatreté luy osta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement qui auroit a choisir ou de tenir ses soldatz richement & somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité: il se presenteroit en faueur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar & autres, que c'est tousiours vn éguillon d'honneur & de gloire au soldat de se voir paré, & vn'occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant a sauuer ses armes, comme ses biens & heritages. Mais il s'offriroit aussi de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le



le soing de se cōseruer, que de le luy accroistre: qu'il craindra par ce moyen doublement a se hazarder: ioint que c'est augmenter a l'ennemy l'enuie de la victoire, par ces riches despoilles. Et a l'on remarqué que d'autre fois cela encouragea merueilleusement les Romains a l'encōtre des Samnites. Licurgus deffendoit aux siēs non seulement la sumptuosité en leur equipage mais encore de despoiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il, que la pauureté & frugalité reluisit avec le reste de sa bataille.

Aux sieges & ailleurs ou l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldatz de le brauer, desdeigner, & iniurier de toutes façons de reproches: & non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu que de leur oster toute esperance de grace & de composition, en leur representāt qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ilz ont si fort outragé, & qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit a Vitellius, car ayāt affaire a Othō plus foible en valeur de soldatz des-accoustumez de longue main du faiēt de la guerre, & amollis par les delices de la ville, il les agassa tant en fin par ses parolles piquantes, leur reprochāt leur pusillanimité, & le regret des Dames & festes qu'ilz venoient de laisser a Rome, qu'il leur remit par ce moien le cœur au ventre. ce que nuls enhortemens n'auoient sceu faire: & les attira luy mesme sur ses bras,

bras, ou l'on ne les pouuoit pouffer. Et de vray quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuuent faire aysément que celuy qui alloit lâchement a la besogne pour la querelle de son Roy, y aille d'un autre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conseruation d'un chef en vn'armée, & que la visée de l'ennemy regarde principalement ceste teste, a laquelle tiennent toutes les autres & en dépendēt: il semble qu'on ne puisse mettre en doute ce conseil, que nous voions auoir esté pris par plusieurs grands chefs, de se trauestir & desguiser sur le point de la meslée. Toutefois l'inconuenient qu'on 'encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuir. Car le capitaine venant a estre mesconu des siens, le courage qu'ils prennent de son exēple & de sa presence, vient aussi quant & quāt a leur faillir, & perdant la veüe de ses merques & enseignes accoustumées, ils le iugent ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant a l'experience nous luy voyons fauoriser tantost l'un tantost l'autre party. L'accident de Pyrrhus en la bataille qu'il eut contre le consul Leuinus en Italie nous sert a l'un & a l'autre visage. car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles & luy auoir donné les siennes, il sauua bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconuenient

uenient de perdre la bataille.

A la bataille de Pharsale entre autres reproches qu'on donne a Pompeius, c'est d'auoir arresté son armée pied coy attendant l'ennemy. Pour autant que cela ( ie des-roberay icy les motz mesmes de nostre Plutarque qui valent mieux que les miens ) affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, & quant & quant oste l'eslancement des combatans les vns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité & de fureur plus que nulle autre chose, quād ils viennent a s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry & la course: & rend la chaleur des souldats en maniere de dire refroidie & figée. Voila ce qu'il diét pour ce rolle. Mais si Cæsar eut perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, qu'au contraire la plus forte & roide assiete c'est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, & que qui est en sa démarche arresté reserrant & espargnant pour le besoing sa force en soy mesmes, a grand auantage contre celuy qui est esbranlé, & qui a dés-ia employé a la course la moitié de sō haleine. Outre ce que l'armée estāt vn coprs de tant de diuerses pieces , il est impossible qu'elle s'esmeue en ceste furie , d'vn mouuement si iuste qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance : & que le plus disposé ne soit aux prises auāt que son cōpagnon le secoure. D'autres ont réglé ce doubte en leur armée de ceste manie-

maniere. Si les ennemis vous courẽt fus, attendez les de pied coy : s'ils vous attendent de pied coy, courez leur fus.

Au passage que l'Empereur Charles cinquieme fit en Prouence, le Roy François fust au propre d'essire ou de luy aller au deuant en Italie, ou de l'attendre en ses terres. Et bien qu'il considerast combien c'est d'aduantage de conseruer sa maison pure & nette de troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces elle puisse continuellement fournir deniers & secours au besoing: Que la necessité des guerres porte a tous les coups, de faire le degast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres, & si le paisant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party, que de l'enemy: en maniere qu'il s'en peut aysement allumer des seditions & des troubles parmy nous: Que la licẽce de desrober & de piller, qui ne peut estre permise en son pais, est vn grãd support eux ennuis de la guerre: Et qui n'a autre esperẽce de gaing que sa solde, il est mal aisẽ qu'il soit tenu en office estant a deux pas de sa femme & de sa retraicte: Que celuy qui met la nappe tombe tousiours des despens: Qu'il y a plus d'allegresse a assaillir qu'a deffendre: Et que la secouffe de la perte d'vne bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaisẽ qu'elle ne crolle tout le corps, attandu qu'il n'est passion contagieuse, comme celle de la peur, ny qui se preigne si ayse-

ayſément a credit, & qui s'eſpande plus bruſquement : & que les villes qui auront ouy l'eſclat de ceſte tempeſte a leurs portes, qui auront recueilli leurs Capitaines & ſoldatz tremblans encore & hors d'haleine, il eſt dangereux ſur la chaude qu'ils ne ſe iettent a quelque mauuais party. Si eſt-ce qu'il choiſit de r'appeller les forces qu'il auoit de la les mons & de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire, qu'eſtât ches luy & entre ſes amis il ne pouuoit faillir d'auoir plante de toutes commoditez. Les riuieres, les paſſages a ſa deuotion luy conduiroient ſans ceſſe & viures & deniers en toute ſeurté & ſans beſoing d'eſcorte: Qu'il auroit ſes ſubietz d'autant plus affectiōnez, qu'ilz auroient le dangier plus pres: Qu'ayant tant de villes & de barrieres pour ſa ſeurté, ce ſeroit a luy de donner loy au combat ſelon ſon oportunité & aduantage: & ſ'il luy plaiſoit de temporer : Qu'a labri & a ſon aiſe il pourroit voir morfondre ſon ennemy & ſe défaire ſoy meſmes, par les difficultez qui le combatroient engagé en vne terre eſtrangiere, ou il n'auroit deuant ny derriere luy, ny a coſté, riē qui ne luy fit guerre : nul moien de refréſchir ou eſlargir ſon armée ſi les maladies s'y mettoient, ny de loger a couuert ſes bleſſés, nuls deniers, nulz viures, qu'a pointe de lance, nul loſir de ſe reposer & prédre haleine, nulle ſciēce de lieux & du païs, qui le ſceut deffendre d'embuches & ſurpriſes:  
& ſ'il

& s'il venoit a la perte d'une bataille, nul moyē d'en sauuer les reliques. Et n'auoit pas faute d'exemples pour l'un & pour l'autre parti. Scipion trouua bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes & le combattre en Italie, ou il estoit, dou bien luy en prit. Mais au contraire, Hannibal en ceste mesme guerre se ruina d'auoir abandonné la conqueste d'un païs estranger pour aller deffendre le sien. Les Atheniens ayant laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile eurent la fortune contraire. mais Agathocles Roy de Siracuse l'eust fauorable ayant passé en Afrique & laissé la guerre chez soy. Ainsi nous auons bien accoustumé de dire avec raison que les euenements & issues dépendent mesme en la guerre pour la pluspart de la fortune. Laquelle ne se veut pas renger & assuetir a nostre discours & prudence, comme disent ces vers

*Et male consultis pretium est prudentia fallax,  
Nec fortuna probat causas sequiturque merentes  
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.  
Scilicet est aliud quod nos cogâtque regâtque  
Maius, & in proprias ducat mortalia leges.*

Mais a le bien prendre, il semble que nos conseils & deliberations en dépendent bien autant, & que la fortune n'est pas plus incertaine & temeraire que nos discours.

## CHAP. XLVIII.

*Des destriers.*

**M**E voicy deuenu grammairien, moy qui n'apprins iamais nulle l'ague que par routine, & qui ne sçay encoré que c'est d'adiectif, coniuñctif, & d'ablatif. Il me semble auoir ouy dire que les Romains auoient des cheuaux qu'ils appelloient *funales* ou, *dextrarios*, qui se menoiẽt a dextre ou a relais pour les prendre tous frez au besoin: & de la vient que nous appellons destriers les cheuaux de seruice. Et nos Romans disent ordinairement adestrer pour accompagner. Ils appelloient aussi *desultorios equos* des cheuaux qui estoient dressez de façon que courans de toute leur roideur acouplez coté a coté l'vn de l'autre, sans bride, sans selle, les gentils-hommes Romains, voire tous armés au milieu de la course se iettoient & reiettoient de l'vna l'autre. On diẽt de Cæsar & aussi du grand Pompeius que parmy leurs autres excellentes qualitez ils estoient fort bien a cheual: & de Cæsar, qu'en sa ieunesse monté a dos sur vn cheual & sans bride il luy faisoit prendre carriere les mains tournées derriere le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage la & d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi es-

forcée a les armer extraordinairement. Car chacun sçait du cheual d'Alexandre Bucefal, qu'il auoit la teste retirant a celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter a personne qui a son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, fut honoré apres sa mort, & vne ville bastie en son nom. Cæsar en auoit aussi vn autre qui auoit les piedz de deuant comme vn homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, qui ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, lequel dedia son image apres sa mort a la déesse Venus. Je ne démonte pas volontiers quand ie suis a cheual. Car c'est l'assiete, en laquelle ie me trouue le mieux & sain & malade. Aussi dict Pline qu'elle est tres-salutaire a l'estomac & aux iointures. Poursuiuons donc, puis que nous y sommes. On liët en Xenophon la loy de Cyrus deffendant de voyager a pied a homme, qui eust cheual. Trogus & Iustinus disent que les Parthes auoient accoustumé de faire a cheual non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques & priuez, marchander, parler, s'entretenir, & se promener : & que la plus notable differēce des libres & des serfs parmy eux c'est que les vns vont a cheual & les autres a pié. Il y a plusieurs exemples en l'histoire Romaine (& Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar) des Capitaines qui commandoient a leurs gens de cheual de mettre pied a terre, quand ilz se trouuoient pres-



sez del'occasion, pour oster aux soldatz toute esperance de fuite. Mais nos ancestres & notamment du temps de la guerre des Anglois en tous les combatz sollemnelz & iournées assignées ils se mettoient tous a pié, pour ne se fier a nulle autre chose, qu'a leur force propre & vigueur de leur courage & de leurs membres, de chose si chere que l'honneur & la vie. Vous engagez vostre valeur & vostre fortune a celle de vostre cheual. Ses playes & sa mort tirent la vostre en consequence, son effray ou sa fureur vous rendent ou temeraire ou lâche. S'il a faute de bouche ou d'esperon c'est a vostre honneur a en respondre. A ceste cause ie ne trouue pas estrange, que ces combatz la fussent plus fermes & plus furieux que ceux qui se font a cheual. Et chose que nous appellons a la societé d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut. Comme ie conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, & celles dequoy nous nous pouuons le mieux respondre. Il est bien plus seur de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui viendra a faillir vous fera faillir vostre fortune. Mais quât a cest'arme la i'en parleray plus largement ou ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres, & sauf l'estonnement des oreilles,

a quoy meshuy chacun est appriuoisé, ie croy que c'est vn'arme de fort peu d'effect, & espere que nous en quitterons bien tost l'vsage. Encore ne faut il pas oblier la plaisante assiete qu'auoit a cheual vn maistre Pierre Pol Docteur en Theologie, que Monstrelet recite auoir accoustumé se promener par la ville de Paris & ailleurs assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons auoient des cheuaux terribles accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Piccars, Flamens & Brabançons faisoient grand miracle pour n'auoir accoustumé de le voir. Ce sont ses mots. Je ne scay quel maniemment ce pouuoit estre, si ce n'est celuy de nos passades. Cæsar parlant de ceux de Suede, Aux récontres qui se font a cheual, dict-il, ils se iettent souuent a terre pour combattre a pié, ayant accoustumé leurs cheuaus de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptemēt, s'il en est besoing. Et selon leur coustume, il n'est rien si vilain & si lâche que d'vsar de selles & bardelles, & mesprisēt ceux qui en vsent: de maniere que fort peu en nôbre ilz ne craignent pas d'en asfaillir plusieurs. Le Roy Alphonce, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des cheualliers de la Bande ou de L'escharpe, leur dōna entre autres regles de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'vn marc d'argent d'amende, cōme ie viens d'apprendre dans les lettres de Gueuara, desquelles

quelles ceux qui les ont appellées dorées, faisoient iugement bien autre que celuy que i'en fay.

## CHAP. XLVIII.

*Des costumes anciennes.*

**I**'Excuserois volontiers en nostre peuple de n'auoir autre patron & regle de perfection que ses propres meurs & vsances: car c'est vn commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'auoir leur visée & leur arrest sur le train auquel ils sont nais. Je suis content quand il verra Fabritius ou Scipion, qu'il leur trouue la contenance & le port barbare, puis qu'ilz ne sont ny vestus ny façonnez a nostre mode. Mais ie me plains de sa particuliere indiscretion, de se laisser si fort piper & auengler a l'autorité de l'vsage present, qu'il soit capable de changer d'opinion & d'aduis tous les mois, s'il plait a la coustume, & qu'il iuge si diuersement de soy mesmes. Quand il portoit le busc de son pourpoin entre les mamelles, il maintenoit par viues raisons qu'il estoit tresbien. Quelques années apres le voila aualé iusques entre les cuisses, il se moque de son autre vsage, le trouue inepte & insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent con damner & mespriser l'ancienne, d'une re-

solution si grande, & d'un consentement si uni-  
 uersel que vous diriez que c'est vne vraie ma-  
 nie qui luy roule ainsi son entendement. Par  
 ce que nostre changement est si subit & si prompt  
 en cela que l'inuention de tous les tailleurs du  
 monde ne sçauroit fournir assez de nouuelle-  
 tez : il est force que bien souuent les formes  
 mesprisées reuiennent en credit, & celles la  
 mesmes tombent en mespris tantost apres, &  
 qu'un mesme iugement preigne en l'espace de  
 quinze ou vingt ans deux ou trois, non diuer-  
 ses seulement, mais contraires opinions, d'une  
 inconstance & legereté incroyable. Je veux icy  
 entasser aucunes coustumes anciennes, que j'ay  
 en memoire, les vnes de mesme les nostres, les  
 autres differentes : afin qu'ayant en l'imagina-  
 tion ceste continuelle variation des choses hu-  
 maines nous en ayons le iugement plus es-  
 claircy & plus ferme. Ce que nous disons de  
 combattre l'espée & la cape, ils s'usoit encores  
 entre les Romains, ce dict Cæsar, *Sinistris sa-*  
*gos innoluunt gladiosque distringunt* : & remar-  
 que des lors en nostre nation ce vice, qui est  
 encore, d'arrester les passans que nous rencon-  
 trons en chemin, & de les forcer de nous dire  
 qui ils sont, & de prendre a iniure & occasion  
 de querelle, s'ilz refusent de nous respondre.  
 Aux bains que les anciens prenoient tous les  
 iours auant le repas, & les prenoient aussi ordi-  
 nairement que nous faisons de l'eau a lauer les  
 mains

maines, ils ne se lauoint du commencement que les bras & les iambes : mais depuis & d'une coustume qui a duré plusieurs siècles & en la plus part des nations du monde, ilz se lauoint tous nudz d'eau mixtionnée & parfumée: de maniere qu'ils prenoient pour tesmoignage de grande simplicité de se lauer d'eau simple. Les plus affetez & delicatz se parfumoient bien trois ou quatrefois par iour tout le corps. Ilz se faisoient fouuant pincer le poil par tout, comme les femmes Françoises ont pris en usage depuis quelque temps de faire leur front,

*Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis,*  
Quoy qu'ilz eussent des oignemens, qui seruiroient a cela de faire tomber le poil qu'ilz appelloient *Psilotrum*

*Psilotro nitet, aut arida latet abdita creta.*

Ilz aimoient a se coucher mollement, & alleguent pour preuue de patience de coucher sur des materas. Ilz mängeoint couchez sur des lits, a peu prez en mesme affiete que les Turcs de nostre temps. *Inde thoro pater Aeneas sic orsus ab alto.* Et dit on du ieune Caton que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en deuil du mauuais estat des affaires publiques il mangea tousiours assis, prenât vn train de vie plus austere. Ilz baisoient les mains aux grâds pour les honorer & caresser. Et entre les amis ilz s'etrebaisoient en se saluant comme font les Venitiens.

*Gratulusque darem cum dulcibus oscula verbis.*

Ilz mengeoient comme nous le fruit a l'issue de table. Ilz se torchoient le cul ( il faut iaisser aux femmes cesté vaine superstition des parolles) avec vne esponge. Voila pourquoy *spongia* est vn mot obscène en Latin: & estoit ceste esponge attachée au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre présenté aux bestes deuât le peuple, qui demanda congé d'aller a ses affaires, & la n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce baston & esponge dans le gosier, & s'en estoufa. Ilz s'essuyoint le catze de laine parfumée, quand ilz en auoint faict,

*At tibi nil faciam, sed lot a mentula lana.*

Il y auoit aux carrefours a Rome des vaisseaux & demy-cuues pour y aprestier a pisser aux passans.

*Pusi sepe lacum propter se ac dolia curta*

*Somno deuincti credunt extollere vestem.*

Ilz faisoient collation entre les repas. & y auoit en esté des vendeurs de nege pour refrécher le vin: & en y auoit qui se seruoient mesme de ceste nege en hyuer, ne trouuâs pas le vin encore lors assez froid: les grands auoint leurs eschançons & trenchans, & leurs folz pour leur donner du plaisir: on leur seruoit en hyuer la viande sur des foyers qui se portoint sur la table: & auoint des cuisines portatiues, dans lesquelles tout leur seruice se trainoit apres eux.

*Has vobis epulas habete lauti,*

*Nos offendimur ambulante cœna.*

& en esté ils faisoient souuent en leurs sales basses couler de l'eau fresche & claire dans des canaus au deffous d'eux, ou il y auoit force poisson en vie, que les assistans choisissoient & prenoient en la main pour le faire aprestier chacun a son goust. Car le poisson a tousiours eu ce priuilege, côme il a encores, que les grans se meslent de le sçauoir aprestier. Car aussi en est le goust beaucoup plus exquis, que de la chair, aumoins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, de desbauche & d'inuentions voluptueuses, de molesse & de sumptuosité, nous faisons a la verité ce que nous pouuôs pour les éгалer: car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur: mais nostre suffisance n'y peut arriuer: nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties la vitieuses, qu'aux vertueuses. Car les vnes & les autres partent d'une vigueur d'esprit, qui estoit sans comparaison plus grâde en eux qu'en nous: & les ames a mesure qu'ellés sont moins fortes, elles ont d'autât moins de moyen de faire ni fort bien, ni fort mal. Le haut bout d'être eux c'estoit le milieu. Le deuant & derriere n'auoit en escriuant & parlant aucune signification de grandeur, comme il se voit euidentmēt par leurs escriis: ils diront Oppius & Cæsar, aussi volōtiers, que Cæsar & Oppius: & dirōt moy & toy indifferement comme toy & moy. Voila pourquoy i'ay

antrefois remerqué en la vie de Flaminius de Plutarque François vn endroit, ou il semble que l'auteur parlant de la ialousie de gloire, qui estoit entre les A Etoliens & les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils auoient obtenu en commun, face quelque pois de ce qu'aux chansons Grecques, on nommoit les A Etholiens auant les Romains, s'il n'y a de l'Amphibologie aux motz François. Les Dames estans aux estuues y receuoient quant & quant des hommes, & se seruoient la mesme de leurs valetz a les frotter & oindre

*Inguina succinctus nigra tibi seruus aluta*

*Stat, quoties calidis nuda foueris aquis.*

Elles se saupoudroient de quelque poudre pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoiēt le poil long par le deuant, & le derriere de la teste tondu, qui est ceste facon qui vient estre renouuellée par l'vsage effeminé & lâche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur voiture des l'entrée du bateau, ce que nous faisons apres estre rendus a port.

*Dum as exigitur, dum mula ligatur*

*Tota abit hora.*

Les femmes couchoient au liēt du costé de la ruelle. Voyla pourquoy on appelloit Cæsar *spondā Regis Nicomedis*: mais il y a des liures entiers faicts sur c'est argument.

CHAP.



## CHAP. L.

*De Democritus & Heraclitus.*

**L**E iugement est vn vtil a tous subiects, & se mesle par tout. A ceste cause aux essais, que ie fay icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est vn subiect que ie n'entēde point, a cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de biē loing, & puis le trouuāt trop profond pour ma taille, ie me tiens a la riue, & ceste reconnoissance de ne pouuoir passer outre, c'est vn traict de son effect, voire de ceux, de quoy il se vante le plus. Tantost a vn subiect vain & de neāt i'essaye voir s'il trouuera de quoy luy donner corps, & de quoy l'appuyer & estançonner. Tantost ie le promène a vn subiect noble & fort tracassé, auquel il n'a rien a trouuer de soy mesme, le chemin en estant si frayé & si batu qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui. La il faiēt son ieu a trier la route qui luy semble la meilleure: & de mille sentiers, il diēt que cestuy-cy ou celuy la a esté le mieus choisi. Au demeurant ie laisse la fortune me fournir elle mesme les subiectz: d'autant qu'ils me sont également bons. Et si n'entreprans pas de les traicter entiers & a fons de cuue. De mille visages qu'ils ont chacū, i'ē près celuy qu'il me plait. Je les fais volētiers par quelque lustre extraordinaire & fan-

& fantasque. I'en trieroy biē de plus riches & pleins, si i'auoy quelque autre fin proposée que celle que i'ay. Toute action est propre a nous faire connoistre. Ceste mesme ame de Cæsar, qui se faiēt voir a ordōner & dresser la bataille de Pharfale, elle se faiēt aussi voir a dresser des parties oyſiues & amoureuses. On iuge vn cheual, non seulement a le voir manier sur vne carriere, mais encore a luy voir aller le pas, voire & a le voir en repos a l'estable. Democritus & Heraclitus ont esté deus philosophes, desquels le premier trouuant vaine & redicule l'humaine condition ne sortoit guiere en public qu'avec vn visage moqueur & riant. Heraclitus, aiāt pitié & compassion de ceste mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement attristé & les yeux chargez de larmes. I'ayme mieux la premiere humeur: non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer: mais par ce qu'elle est plus desdaigneuse, & qu'elle nous accuse plus que l'autre. Et il me semble que nous ne pouuons iamais estre assez mesprizez selon nostre merite. La plainte & la commiseration elles sont meslées a quelque estimation de la chose qu'on plaint. Les choses dequoy on se moque, on les estime vaines & sans pris. Je ne pèse point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ni tant de malice comme de sottise. Nous ne sommes pas tant pleins de mal, comme d'inanité. Nous ne sommes pas  
tant

tant misérables, comme nous sommes viles.

Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apar soy, roulant son tonneau, & hochant du nez le grād Alexandre, nous estimant trestous des mouches, ou des vessies pleines de vent, il estoit biē iuge plus aigre & plus piquant, & par consequent, plus iuste a mon humeur que Timon, celuy qui fut surnommé le haïsseur des hommes. Car ce qu'on hait on le prend a cœur. Cetuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conuersation comme dangereuse, de meschans & de nature deprauée. L'autre nous estimoit si peu que nous ne pourrions, ni le troubler, ni l'alterer par nostre contagion. Nous laissoit de cōpagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce. Il ne nous estimoit capables, ni de bien, ni de mal faire. De mesme marque fut la responce de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre a la conspiratiō contre Cæsar: il trouua l'entreprinse iuste, mais il ne trouua pas les hommes dignes, pour lesquels on se mit aucunement en peine.

## CHAP. LI.

### *De la vanité des parolles.*

**V**N Rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit de choses petites les faire pa-

re paroistre & trouuer grâdes. On luy eut faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un art piperesse & mësongere. Ceux qui masquêt & fardêt les femmes, font moins de mal. Car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel: la ou ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre iugemêt: & d'abastardir & corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en vn estat réglé & bien policé, comme la Cretense ou la Lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand conte d'orateurs. C'est vn vtil inuēté pour manier & agiter vne tourbe, & vne commune desfreiglée, & vtil qui ne s'ëploye qu'aux estatx malades, cōme la medecine. En ceux ou le peuple, ou les ignorās, ou tous ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes & de Rome, & ou les choses ont esté en perpetuelle tēpeste, la ont foisonné les orateurs. Et a la verité il se void peu de personages en ces republiques la, qui se soiēt pouffez en grand credit sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cēsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus ont pris de la leur plus grand appui a se monter a ceste grandeur d'autorité, ou ils font en fin arriuez, & s'ë sont aydez plus que des armes. On remarque aussi que l'art d'eloquence a fleuri le plus, lors que les affaires ont esté en plus mauuais estat, & que l'orage des guerres ciuiles les a agitez: comme vn champ libre & indôté porte les herbes

herbes plus gaillardes. Il semble par là que les estats qui depédēt d'un monarque en ont moins de besoin que les autres. Car la bestise & facilité, qui se trouue en la commune, & qui la rend subiecte a estre maniée & contournée par les oreilles au doux son de ceste harmonie, sans venir a poiser & connoistre la verité des choses par la force de la raison, ceste défaillance ne se trouue pas si aisément en vn seul, & est plus aisée de le garer par bon conseil de l'impressiō de ceste poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ni de Perse nul orateur de renom. I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italiē, que ie vien d'etretenir, qui a seruy le feu Cardinal Carraffe de maistre d'hostel iusques a sa mort. Ie luy faisoys cōter de sa charge: il m'a fait vn discours de ceste science de gueule, avec vne grauité & contenance magistrale, cōme s'il m'eust parlé de quelque grād point de theologie. Il m'a déchiffré vne difference de goustz: celui qu'o a a ieun, qu'o a apres le segond & tiers seruice: les moyens tātost de luy plaire simplement, tantost de l'eueillir & piquer: la police de ses sauces, premieremēt en general, & puis particularisant les qualitez des ingrediens & leurs effectz: les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschaufée, celle qui veut estre seruite froide, la façō de les orner & embeillir pour les rēdre encores plaisātes a la veüe. Apres cela il est entré sur l'ordre du seruice plein de

mille

millebelles & importâtes cōsideratiōs. Et tout cela enflé de riches & magnifiques parolles, & celles mesmes qu'on employe a traiter du gouuernement d'un Empire. Il m'est souuenu de mon homme

*Hoc falsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum,*

*Illud recte, iterum sic memento, sedulo*

*Moneo quæ possum pro mea sapientia.*

*Postremo tanquam in speculum, in patinas, De mea,*

*Inspicere inbeo, & moneo quid factæ usus sit.*

Si est. ce que les Grecs mesmes louer grandement l'ordre & la dispositiō que Paulus AEmilius obserua au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine, mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des motz. Ie ne sçay s'il en aduiuent aus autres comme a moy: mais ie ne me puis garder quand i'oy nos architectes s'enfler de ces gros motz de pilastres, architraues, cornices d'ouurage Corinthien & Dorique & semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apolidon. Et par effect ie trouue que ce sont les chetiues pieces de la porte de ma cuisine. C'est vne piperie voisine a ceste-cy, d'appeller les offices de nostre estat par les titres superbes des romains, encore qu'ils n'ayent nulle ressemblance de charge, & encores moins d'autorité & de puissance. Et ceste cy aussi (qui seruira a mon aduis  
vn iour

Un iour de tesmoignage d'une singuliere vanité de nostre siecle) d'employer vainement & sans aucune consideration les surnoms les plus glorieux, dequoy l'ancienneté ait honoré un ou deux personages en plusieurs siecles, a qui bon nous semble. Platon a emporté ce surnom de diuin par un consentement vniuersel, que nul n'a essayé de luy enuier : & les Italiens qui se vantent, & avecques raison, d'auoir communément l'esprit plus esueillé & le discours plus sain que les autres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin. Auquel sauf une façon de parler bouffie & bouillonnée de pointes, ingénieuses a la verité, mais recherchées de loing, & fantasques, & outre l'éloquence en fin, telle qu'elle puisse estre, ie ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs auteurs de son siecle : tant s'en faut qu'il approche de ceste diuinité ancienne. Et le surnom de grand nous l'attachons a des Princes, qui n'ont eu rien au dessus de la grandeur commune.

## C H A P. LII.

*De la parsimonie des anciens.*

**A** Trilius Regulus general de l'armée Romaine en Afrique, au milieu de sa gloire & de ses victoires contre les Carthaginois, escriuit a la chose publique qu'un valet de labourage qu'il

T

auoit laissé seul au gouuernement de son bien, qui estoit en tout sept arpās de terre, s'en estoit enfuy ayant desrobé ses vtilz de labourage, & demādoit congé pour s'en retourner & y pour- uoir, de peur que sa femme & ses enfans n'en eussent a souffrir. Le Senat pourueut a com- mettre vn autre a la conduite de ses biens, & luy fist reestablr, ce qui luy auoit esté desrobé, & ordonna que sa femme & enfans seroient nourris aus despens du public. Le vieus Ca- ton reuenant d'Espaigne Consul vendit son cheual de seruice pour espargner l'argent qu'il eut cousté a le ramener par mer en Italie. Et estant au gouuernemēt de Sardaigne faisoit ses visitations a pied, n'ayant avec luy nulle autre suite que d'vn officier de la chose publiq, qui le suiuiot, luy portāt sa robe & vn vase a faire des sacrifices: & le plus souuent il pourtoit sa male luy mesme. Il se vātoit de n'auoir iamais porté robe qui eust cousté plus de dix escuz, ni auoir enuoyé au marché pl<sup>9</sup> de dix solz pour vn iour, & des maisons qu'il auoit aux champs, qu'il n'e auoit nulle qui fut crepie & enduite par de- hors. Scipion AEmilianus apres deux triom- phes & deux Consulatz, ala en legation avec sept seruiteurs seulement. On tient qu'Home- re n'en eust iamais qu'vn, Platon trois, Zenon le chef de la secte Stoique pas vn.



## CHAP. LIII.

*D'un mot de Cesar.*

**S**I nous nous amusions par fois a nous considerer, & le temps que nous mettons a contreroller autrui & a connoistre les choses, qui sont hors de nous, que nous l'amploissions a nous sonder nous mesmes, nous sentirions aisément combien toute ceste nostre contexture est bastie de pieces foibles & defaillantes. N'est ce pas vn singulier tesmoignage d'imperfection de ne pouuoir rassoir nostre contentement en nulle chose, & que par desir mesme & imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut? Dequoy porte bon tesmoignage ceste grande & noble dispute qui a touliours esté entre les Philosophes, pour trouuer le souuerain bien de l'homme, & qui dure encore & durera eternellement sans resolutiō & sans accord. Quoy que ce soit qui tōbe en nostre cōnoissance & iouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, & allons beāt apres les choses aduenir & inconnues, d'autant que les presentes ne nous soulent pas. Non pas a mon aduis qu'elles n'ayent assez dequoy nous sonler: mais cest que nous les faisons d'yne prise malade & desreglée: nostre

goust est irresolu & incertain : il ne sçait rien tenir, ni riē iouir de bōne façon. L'hōme estiment que ce soit le vice des choses, il se remplit & se pait d'autres choses qu'il ne sçait point, & qu'il ne cognoit point, ou il applique ses desirs & ses esperances, les prend en honneur & reuerence: comme dict Cæsar, *Communi sit vitio natura, ut inuisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.* Il se faiet par vn vice ordinaire de nature, que nous ayons & plus de fiâce, & plus de crainte des choses que nous n'auons pas veu & qui sont cachées & inconnues.

## CHAP. LIIII.

*Des vaines subtilitez.*

**I**L est de ces subtilitez friuoles & vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelque fois de la recommandation : comme les poëtes, qui font des ourages entiers de vers commençans par vne mesme lettre. Nous voyons des œufz, des boules, des aïfles, des haches façonnées anciennement par les Grecs, avec la mesure de leurs vers en les alongeant ou accourfissant: en maniere qu'ils viennent a représenter telle ou telle figure. Telle estoit la science

science de celuy, qui s'amula a conter en combien de sortes se pouuoient renger les lettres de l'alphabet, & y en trouua ce nombre incroyable, qui se void dans Plutarque. Je trouue bonne l'opinion de celuy, a qui on presenta vn homme apris a ietter de la main vn grain de mil avec telle industrie, que sans faillir il le passoit tousiours dans le trou d'une esguille, & luy demanda lon apres quelque present pour loyer d'une si rare suffisance: surquoy il ordonna bien plaisamment & iustement a mon aduis, qu'on fit dōner a cest ouurier deux ou trois minotz de mil, affin qu'une si belle art ne demeurast sans exercice. C'est vn tesmoignage de la foiblesse de nostre iugement de recommander les choses par la rarité ou nouuelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté & vtilité n'y sont ioinctes. Nous venons presentement de nous iouer ches moy, a qui pourroit trouuer plus de choses qui se tiennent par les deux bouts extremes, comme, Sire, c'est vn titre qui se donne a la plus esleuée personne de nostre estat, qui est le Roy, & se donne aussi au vulgaire, comme aux marchans, & ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité on les nōme Dames, les moyēnes Damoiselles, & Dames encore celles de la plus basse marche. Democritus disoit, que les dieux & les bestes auoient les sentimens plus aiguz que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains

portoient mesme accoutrement les iours de deuil & les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, & l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre & le laschent. La foiblesse qui nous vient de froideur & desgoutement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, & d'une chaleur desreglée. L'extreme froideur & l'extreme chaleur cuisent & rotissent. Aristote dict que les cueus de plôb se fondent & coulent de froid & de la rigueur de l'hyuer, comme d'une chaleur vehemente. La bestise & la sagesse se rencôtrent en mesme point de gouft & de resolution a la souffrance des accidés humains. Les sages gourmandent & commandent le mal, & les autres l'ignorent. Ceux-cy sont, par maniere de dire, au deça des accidens: les autres au dela. Lesquels après en avoir bien poisé & considéré les qualitez, les avoir mesurez & iugez tels qu'ils sont, il s'efflancent au dessus par force d'un vigoureux courage: Ils les desdaignent & foulent aux pieds, ayant une ame forte & solide, contre laquelle les traicts de la fortune venant a donner, il est force qu'ils reialissent & s'émoussent trouvant un corps, dans lequel ils ne peuvent faire impression. L'ordinaire & moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremités, qui est de ceux qui aperçoivent les maux, les

gou-

goustent, & ne les peuuent supporter. L'enfance & la decrepitude se rencontrent en imbecilité de cerueau. L'auarice & la profusion en pareil desir d'attirer & d'acquérir. Mais parce que apres que le pas a esté ouuert a l'esprit, i'ay trouué comme il aduient ordinairement, que nous auions pris pour vn exercice malaisé & d'un rare subiect, ce qui ne l'est aucunement, & qu'apres que nostre inuention a esté eschaufée, elle descouure vn nombre infini de pareils exemples, ie n'en adiouteray que cestuy-cy: que si ces essays estoient dignes qu'on en iugeat, il en pourroit aduenir a mon aduis, qu'ils ne plairoient guiere aus espritz communs & vulgaires, ni guiere aux singuliers & excellens. Ceux-la n'y entendroient pas assez, ceux-cy y entendroient trop. Ils pouroient viuoter en la moyenne region.

## CHAP. LV.

*Des Senteurs.*

**I**L se diét d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espadoit vn odeur soefue par quelque rare & extra-ordinaire complexion: dequoy Plutarque & autres recherchèt la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire: & la meilleure condition qui

soit en cela, cest de ne sentir a rien de mauuais. Et la douceur mesmes des halaines les plus pures elle n'a rien de plus excellent que d'estre simple & sans aucune odeur, qui nous offence, comme sont celles des enfans biens sains. Voila pourquoy dict Plaute.

*Mulier tum bene olet, ubi nihil olet.*

La plus parfaicte senteur d'une femme, c'est ne sentir a rien. Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes a ceux qui s'en seruēt, & d'estimer qu'elles soient employées pour couvrir quelque defect naturel de ce costé-la. D'ou naissent ces rencontres des Poëtes anciens, C'est puir que de sentir a bon.

*Rides nos Coracine nil olentes.*

*Malo quam bene olere nil olere.* Et ailleurs.

*Posthume non bene olet, qui bene semper olet.*

## CHAP. LVI.

### *Des Prieres.*

**I**E propose icy des fantasies informes & irresolues, comme font ceux qui publiēt des questions douteuses a debattre aus escoles, non pour establir la verite, mais pour la chercher: & les soubmetz au iugemēt de ceux, a qui il touche de regler non seulement mes actions & mes

& mes escriis, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable & vtile la condénation, comme l'approbation. Et pourtant me remettant tousiours a l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moy, ie me mesle ainfin temerairement a toute sorte de propos, comme icy: Ie ne sçay si ie me trompe: mais puis que par vne faueur particuliere de la bonté diuine, certaine façon de priere nous a esté prescrite & dictée mot a mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en deuions auoir l'usage plus ordinaire, que nous n'auons: & si i'en estoy creu a l'entrée & a l'issue de nos tables, a nostre leuer & coucher, & a toutes actions particulieres, ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie voudroy que ce fut le seul patenostre que les Chrestiens y employassent. L'Eglise peut estendie & diuersifier les prieres selon le besoing de nostre instruction: car ie sçay bien, que c'est tousiours mesme substance & mesme chose, mais on deuoit donner a celle la ce priuilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche: car il est certain qu'elle dit tout ce qui nous sert, & qu'elle est trespropre a toutes occasions. I'auoy presentement en la pensée, d'ou nous venoit cest'erreur de recourir a Dieu en tous nos desseins & entreprinſes. Il est bien nostre seul & vnique protecteur, mais encore qu'il daigne nous honorer de ceste douce aliâce paternelle, il est pour-

tant autant iuste, comme il est bon: & nous fauorise selon la raison de sa iustice, non selon nos inclinations & volonte. Sa iustice & sa puissance sont inseparables. Pour neant implorons nous sa force en vne mauuaise cause, il faut auoir l'ame nette au moins en ce temps la, auquel nous le prions, & deschargée des passions vitieuses: autrement nous luy presentons nous mesmes les verges, dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute nous la redoublons presentans a celuy, a qui nous auons a demander pardon, vne affection pleine d'irreuerance & de haine. Voila pourquoy ie ne louë pas volontiers ceux, que ie voy prier Dieu plus souuent & plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement & reformation. Nous prions par vsage & par coustume: ou pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prieres: ce n'est en fin, que contenance. Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise Catholique defend l'usage promiscue, temeraire & indiscret des sainctes & diuines chansons, que le saint Esprit a dicté en Dauid. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reuerence & attention pleine d'honneur & de respect. Ceste vois est trop diuine, pour n'auoir autre usage que d'exercer les poulmons & plaire a nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produitte, & non pas de la langue. Ce n'est

pas



pas raison qu'ô permette qu'un garçon de boutique parmy ces vains & friuoles pensemens s'en entretienne & s'en iouë. On m'a dict que ceux mesmes, qui ne sont pas de nostre aduis en cela, defandent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu, en leurs propos communs. Ilz ne veulent pas qu'on s'en serue par vne maniere d'interiection, ou d'exclamation, ny pour témoignage, ny pour comparaison. en quoy ie trouue qu'ilz ont raison. Et en quelque maniere que ce soit, que nous appellons Dieu a nostre commerce & société, il faut que ce soit serieusement & religieusement. Il y a, ce me semble, en Xenophon vn tel discours, ou il montre que nous deuons plus rarement prier Dieu: d'autant qu'il n'est pas aisé, que nous puissions si souuant remettre nostre ame en ceste assiete réglée, reformée, & deuotieuse, ou il faut qu'elle soit pour ce faire: autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines & inutiles, mais vicieuses & detestables. Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons a ceux qui nous ont offencez. Que disons nous par la, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance & de rancune? Toutesfois ie voy qu'en nos vices mesmes nous appellôs Dieu a nostre aide & au complot de nos fautes. L'auaricieux le prie pour la conseruation vaine & superflue de ses tresors: l'ambitieux pour ses victoires & cōduite de sa fortune, le voleur l'employe a son  
ayde

ayde pour franchir le hazard & les difficultez, qui s'oposent a l'exécution de ses meschantes entreprinies, ou le remercie de l'aissance qu'il a trouué a desgossiller vn passant. La Royne de Nauarre Marguerite recite d'un ieune prince, & encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connoissable, qu'aland a vne assignation amoureuse & coucher avec la femme d'un Aduocat de Paris, son chemin s'adonnant au trauers d'une Eglise, il ne passoit iamais en ce lieu saint alant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne fit ses prieres & oraisons. Je vous laisse a penser l'ame pleine de ce beau desir, a quoy il emploioit la faueur diuine. Toutesfois elle alegue cela pour vn tesmoignage de singuliere deuotion. Mais ce n'est pas par ceste preuue seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont guieres propres a traiter les mysteres de la Theologie. Vne vraye priere, & vne religieuse reconciliatiõ de nous a Dieu, elle ne peut tomber en vne ame impure & submise lors mesmes a la dominatiõ de Satan. Celuy qui appelle Dieu a son assistãce pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse, qui appelleroit la iustice a son aide, ou comme ceux qui produisent le nõ de Dieu en tesmoignage de mensonge. Il est peu d'hommes qui oserent mettre en euidance & presenter en public les requestes, & prieres secretes qu'ilz font a Dieu.

*Haud cuius promptum est murmurque humilest-  
que susurros,*

*Tollere de templis & aperto vinere voto.*

Voila pourquoy les Pythagoriens vouloint que les prieres qu'on faisoit a Dieu, fussent publiques & ouyes d'un chacun, afin qu'on ne le requit pas de chose indecente & iniuste, comme faisoit celuy la,

*Clare cum dixit Apollo,*

*Labramouet metuens audiri: pulchra Lauerna*

*Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri.*

*Noctem peccatis, & fraudibus obuice nubem.*

Il semble a la verité, que nous nous seruons de nos prieres, comme ceux qui emploient les parolles saintes & diuines a des sorcelleries & effectz magiciens, & que nous facions nostre conte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des motz que depende leur effect. Car ayant l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance, ny d'aucune nouuelle reconciliation enuers Dieu, nous luy alons presenter ces parolles que la memoire preste a nostre langue: & esperons en tirer vne expiation generale de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux, & si fauorable que la loy diuine, elle nous appelle a foy, ainsi fautiers & detestables comme nous sommes: Elle nous tend les bras & nous reçoit en son giron, pour vilains, ordz & bourbeus que nous soions, & que nous ayons a estre a l'aduenir. Mais encore en recompense  
la faut

la faut il regarder de bon œuil : encore faut il recevoir ce pardon avec action de graces : & au moins pour cest instant que nous nous adressons a elle , auoir l'ame desplaisante de ses fautes & ennemie des concupiscences , qui nous ont poussez a l'offencer.

## CHAP. LVII.

### *De l'age.*

**I**E ne puis recevoir la façon, dequoy nous establissons la durée de nostre vie. Je voy que les sages l'acourussent bien fort au pris de la commune opinion. Comment, dict le ieune Caton , a ceux qui le vouloient empescher de se tuer, suis i'a ceste heure en aage, ou on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? Si n'auoit il que quarante huiet ans. Il estimoit cest aage la bien meur & bien auancé , considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui se consolent en ce, que ie ne sçay quel cours qu'ilz nomment naturel, promet quelques années au delà, ilz le pourroient faire, s'ilz auoient priuilege qui les exemptat d'un si grand nombre d'accidens, ausquelz chacun de nous est enbute par vne naturelle subiection , qui peuuent interrompre ce cours qu'ilz se promettent. Quelle resuerie est-ce de s'atendre de mourir  
d'une

d'une defaillance de forces, que l'extreme vieill-  
leſſe apporte, & de ſe propoſer ce but a noſtre  
durée: veu que c'eſt la façon de mort la plus ra-  
re de toutes, & la moins en vſage? Nous l'apel-  
lons ſeule naturelle, comme ſi c'eſtoit contre  
nature de voir vn homme ſe rompre le col d'v-  
ne cheute, ſ'eſtoufer d'un naufrage, ſe laiſ-  
ſer ſurprendre a la peſte ou a vn pleureſi, & cō-  
me ſi noſtre condition ordinaire ne nous pre-  
ſentoit point a tous ces inconueniens. Ne nous  
flatons point de ces beaux motz: on doit a l'a-  
uenture appeller pluſtoſt naturel ce, qui eſt ge-  
neral, commun, & vniuerſel. Mourir de vieill-  
ſe c'eſt vne mort rare, ſinguliere & extraordi-  
naire, & d'autant moins naturelle que les au-  
tres, c'eſt la derniere & extreme ſorte de mou-  
rir: plus elle eſt eſloignée de nous, d'autāt eſt el-  
le moins eſperable: c'eſt biē la borne, au dela de  
laquelle nous n'yrons pas, & que la loy de na-  
ture a preſcript pour n'eſtre point outre-paſ-  
ſée: Mais c'eſt vn ſien rare priuilege de nous  
faire durer iuſques là. C'eſt vne exēptiō qu'elle  
dōne par faueur particuliere, a vn ſeul en l'eſpa-  
ce de deux ou trois ſiecles, le deſchargeant des  
traverſes & difficultez qu'elle a ietté entre deux  
en ceſte longue carriere. Par ainſi mon opiniō  
eſt de regarder que l'aage, auquel nous ſōmes  
arriuez, c'eſt vn aage auquel peu de gēs arriuent.  
Puis que d'un train ordinaire les hommes ne  
viennent pas iuſques là, c'eſt ſigne, que nous  
ſommes

sommes bien auant. Et puis que nous auõs passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne deuons esperer d'aller guiere outre. Ayant eschapé tant d'occasiõs de mourir, ou nous voyõs trebucher le monde, nous deuons recognoistre qu'une fortune extraordinaire cõme celle la qui nous maintient, & hors de l'usage commun, ne nous doit guiere durer. C'est vn vice des loix mesmes d'auoir ceste fauce imagination: elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniment de ses biens qu'il n'ait vingt cinq ans, & a peine conseruera il iusques lors le maniment de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances Romaines, & declaira qu'il suffisoit a ceux qui prenoient charge de iudicature d'auoir trante ans. Seruius Tullius, dispensa les cheualiers qui auoient passé quarante sept ans des couruées de la guerre: Auguste les remist a quarante cinq. De renuoyer les hommes au sejour auant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y auoir pas grande apparence. Ie serois d'aduis qu'on estandit nostre vacation & occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique. Mais ie trouue la faute en l'autre costé, de ne nous y embesoigner pas assez tost. Cestuy cy auoit esté iuge vniuersel du monde a dixneuf ans, & veut que pour iuger de la place d'une goutiere on en ait trante. Quant a moy i'estime que nos ames sont denouées

nouées a vingt ans , ce qu'elles doivent estre,  
& qu'elles peuuent tout ce qu'elles pourrôt ia-  
mais. Iamais ame qui n'ait donné en cest aage, la  
preuue bien euidente & certaine de sa force &  
valeur, ne la donna depuis. Les qualitez & ver-  
tus naturelles produisent dans ce terme la, ou  
iamais , ce qu'elles ont de vigoureux & de beau.  
De toutes les belles actions humaines, qui sont  
venues a ma cognoissance , de quelque sorte  
qu'elles soient, ie penserois en auoir plus grande  
part, a nombrer celles qui ont esté produites &  
aux siecles antiens & au nostre , auant l'aage de  
trante ans, que celles qui l'ont esté apres. Quât  
a moy ie tien pour certain que depuis cest'aage  
la, & mon esprit & mon corps ont plus diminué  
qu'augmenté , & plus reculé que auansé : il est  
possible qu'a ceux qui emploient biē le temps,  
la science & l'experiance croissent avec la vie:  
mais la viuacité, la promptitude, la fermeté &  
autres parties bien plus nostres, plus importan-  
tes & essentieles se fanissent & s'alanguissent.  
Ie me plains donc des lois, non pas de quoy el-  
les nous laissent trop long temps a la besoigne,  
mais de quoy elles nous emploient trop tard. Il  
me semble que considerant la foiblesse de no-  
stre vie , & a combien d'escueilz ordinaires &  
naturelz elle est opposée, on n'en deuroit pas  
faire si grande part a la naissance, a l'oïsiueté &  
a l'apprentissage.









# ESSAIS DE

## MICHEL DE MON-

### TAIGNE.

#### Liure Second.

#### *De l'inconstance de nos actions.*



E v x qui s'exercent a  
 contreroller les actions  
 humaines, ne se trouuent  
 en nulle partie si empes-  
 chez qu'a les rappieffer &  
 mettre a mesme lustre.  
 Car elles se contredisent  
 quelque fois de si estrange fa-  
 çon, qu'il semble  
 impossible qu'elles soient parties de mesme  
 boutique. Le ieune Marius se trouue tantost fils  
 de Mars, tantost fils de Venus. Le Pape Bonifa-  
 ce huitiesme entra, dit on, en sa charge comme  
 vn renard, s'y porta comme vn lion, & mourut

comme vn chien. Et qui croiroit que ce fust ceste vraye image de la cruauté Neron, comme on luy presentast a signer, suiuant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu, Pleust a Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire, tant le cœur luy serroit de condamner vn homme a mort. Tout est si plein de telz exemples, voire chacun s'en peut tant fournir a foy mesme, que ie trouue estrange de voir quelque fois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces, veu que l'irresolution me semble le plus commun & apparent vice de nostre nature, tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur,

*Malum consilium est, quod mutari non potest.*

Et de toute l'ancienneté il est malaisé de choisir vne douzaine d'hommes, qui ayent dressé leur vie a vn certain & asseuré train: qui est le principal but de la sagesse: car pour la comprendre tout en vn mot, dict vn ancien, & pour embrasser en vne toutes les reigles de nostre vie, c'est vouloir & ne vouloir pas tousiours mesme chose: ie ne daignerois, dit-il, adiouter, pourueu que la volonté soit iuste: car si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours vne. De vray i'ay autrefois appris que le vice ce n'est que des-reglement & faute de mesure, & par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est vn mot de Demosthenes, dit-on, que le commencement de toute

vertu

vertu c'est consultation & deliberatiō, & la fin perfection, & constance. Si par discours nous entreprenions certaine voie, nous la prendriōs la plus belle, mais nul n'y a pensé.

*Quod petit, spernit, repetit quod nuper omisit:*

*AEstuat, & vita disconuenit ordine toto:*

Nostre façon ordinaire c'est d'aller apres les inclinations de nostre apetit, a gauche, a dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte: nous ne pensons, ce que nous voulons, qu'a l'instant que nous le voulons: & changeons comme c'est animal, qui prend la couleur du lieu, ou on le couche. Ce que nous auons a cest' heure proposé nous le changeons tantost, & tantost encore retournons sur nos pas, ce n'est que branle & inconstance.

*Ducimur ut neruis alienis mobile lignum.*

Nous n'alons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse: ch'aque iour nouuelle fantasie, & se meuuent nos humeurs avecques les mouuemens du temps.

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse*

*Iuppiter auctifero lustrauit lumine terras.*

A qui auroit prescrit & establi certaines loix & certaine police en sa teste, nous verrions tout partout en sa vie reluire vn'eualité de meurs, vn ordre, & vne relation infalible des vnes

choses aux autres. Le discours en seroit bien aisé a faire, comme il se voit du ieune Caton: qui en a touché vne marche a tout touché: c'est vne harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir: a nous au rebours, autant d'actiōs autāt faut-il de iugemēs particuliers: le plus seur a mon opinion c'est de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, & sans en conclure autre consequence. Pendant les débauches de nostre pauvre estat, on me rapporta, qu'une fille bien pres de la ou i'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre pour éuiter la force d'un belitre de soldat son hoste: elle ne s'estoit pas tuée a la cheute, & pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en auoit empeschée. Toutefois apres s'y estre bien fort blessée, elle mesme cōfessoit que le soldat ne l'auoit encore pressée que de requestes, sollicitatiōs, & presens, mais qu'elle auoit eu peur qu'en fin il en vint a la contrainte: & la dessus les parolles, la contenance, & ce sang tesmoing de sa vertu a la vraye façon d'un'autre Lucrece. Or i'ay sceu a la verité qu'auant & depuis ell' auoit esté garsee de bonne & amiable composition. Comme dict le conte, tout beau & honneste que vous estes, quād vous aurez failli vostre pointe, n'en concluez pas incontinent vne chasteté inuiolable en vostre maistresse, ce n'est pas a dire que le muletier n'y trouue son heu-

re. Antigonus ayant pris en affection vn de ses soldatz pour sa vertu & vaillance, commanda a ses medecins de le penser d'une maladie longue & interieure qui l'auoit tourmenté long temps. Et s'aperceuant apres sa guerison qu'il alloit beaucoup plus lâchement aux affaires, luy demanda qui l'auoit ainsi changé & encoûardi: Vous mesmes, Sire, luy respôdit-il, m'ayât deschargé des maux, pour lesquels ie ne tenois conte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté déualisé par les ennemis fist sur eux pour se reuencher vne belle entreprise. Quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opiniõ l'employoit a quelque exploit hazardeux par toutes les plus belles remonstrances, dequoy il se pouuoit auiser,

*Verbis que timido quoque possent addere mentem,*

Employez y, respondit-il, quelque miserable soldat deualisé:

*Quantumuis rusticus ibit,*

*Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit.*

& refusa resoluement d'y aller. Celuy que vous vites hier si auantureux, ne trouuez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain. Ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette luy auoit mis le cœur au ventre, ce n'est vn cœur ainsi formé par discours. Ces circonstances le luy ont fermý, ce n'est pas merueille si le voy-

la deuenu lâche par autres circonstances contraires. Et encore que ie sois tousiours d'aduis de dire du bien le bien, & d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuuent estre: si est-ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souuent par le vice mesmes poussees a bien faire, si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention. Parquoy vn fait courageux ne doit pas conclure vn hōme vaillant: celuy qui le seroit bien a point il le seroit tousiours & a toutes occasions: si c'estoit vne habitude de vertu, & non vne saillie, elle rendroit vn homme pareillement resolu a tous accidens, tel seul, qu'en compaignie: tel en camp clos, qu'en vne bataille: car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le paué & autre en la guerre. Aussi courageusement porteroit il vne maladie en son liét, qu'une blessure au cap, & ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en vn assaut. Nous ne verrions pas vn mesme homme donner dans la bresche d'une brave assurance, & se tourmenter apres comme vne femme de la perte d'un proces ou d'un filz. Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, & voulons acquerir vn honneur a fauces enseignes. La vertu ne veut estre suiuiue que pour elle mesme, & si on emprunte par fois son masque pour autre occasiō, elle nous l'arrache aussi tost des poingts. C'est vne viue & forte teinture, quand l'ame en est vne fois abreuee, & qui

ne

ne s'en va qu'elle n'éporte la piece. Voyla pour-  
quoy pour iuger d'un homme, il faut suiure lo-  
guement & curieusement sa trace, si la constan-  
ce ne s'y maintient de son seul fondement, si la  
varieté des occurrences luy fait changer de  
pas, (ie dy de voye : car le pas s'en peut ou ha-  
ster, ou appesantir) laissez le courir: celuy la s'é-  
va auau le vent, comme dict la deuise de nostre  
Talebot. Ce n'est pas merueille, dict vn ancien,  
que le hazard puisse tât sur nous, puis que nous  
viuôs par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie  
a vne certaine fin, il est impossible de disposer  
les actions particulieres. Il est impossible de ré-  
ger les pieces, a qui n'avne forme du tout en sa  
teste: a quoy faire la prouision des couleurs, a  
qui ne sçait ce qu'il a à peindre: nul ne fait cer-  
tain dessein de sa vie: & n'en delibérons qu'a par-  
celles. L'archier doit premieremēt sçauoir ou  
il vise, & puis y accommoder la main, l'arc, la  
corde, la flesche, & les mouuemēs: nos conseils  
fouruoient, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse &  
de but. Nul vêt ne fait pour celuy qui n'a point  
de port destiné. Je ne suis pas d'aduis de ce iu-  
gement qu'on fit pour Sophocles, de l'auoir ar-  
gumenté suffisant au maniment des choses do-  
mestiques contre l'accusation de son fils, pour  
auoir veu l'une de ses tragœdies. Nous sommes  
tous de lopins, & d'une contexture si mōstreu-  
se & diuerse, que chasque piece fait son ieu. Et  
se trouue autant de difference de nous a nous

mesmes, que de nous a autrui. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes & la vaillance, & la temperance, & la liberalité, voire & la iustice: puis que l'auarice peut plâter au courage d'un garçõ de boutique nourri a l'ombre & a l'oysiuete l'assurance de se ietter si loing du foyer domestique a la mercy des vagues & de Neptune courroucé dans vn fraile bateau, & qu'elle apprend encore la discrectiõ & la prudence: & que Venus mesmes fournit de resolution & de hardiesse la ieunesse encore sous la discipline & la verge, & gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres: ce n'est pas tour de rassis entendemēt de nous iuger simplement par nos actions de dehors, il faut sonder iusqu'au dedans, & voir par quels ressors se donne le branle: mais d'autant que c'est vne hazardeuse & haute entreprinse, ie voudrois que moins de gens s'en messassent.

## CHAP. II.

*De l'yurognerie.*

**L**E monde n'est que varieté & dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, & de ceste façon l'entendent a l'adventure les Stoiciens: mais encore qu'ils soiēt également vices, ils ne sont pas égaus vices: & que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

*Quos*



*Quos ultra citràque nequit consistere rectum,*  
ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est  
qu'a dix pas, il n'est pas croyable: & que le sa-  
criste ne soit pire que le larrecin d'un chou  
de nostre iardin:

*Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet idemque,  
Qui teneros caules alieni fregerit horti,  
Et qui nocturnus diuum sacra legerit.*

Il y a autàt en cela de diuersité qu'en nulle au-  
tre chose. Or l'yurognerie entre les autres me  
semble vn vice grossier & brutal. L'esprit a plus  
de part ailleurs. Et il y a des vices, qui ont ie ne  
sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il  
y en a ou la science se mesle, la diligēce, la vail-  
lance, la prudence, l'adresse & la finesse: cestuy-  
cy est tout corporel & terrestre. Aussi la plus  
grossiere nation de celles qui sont auourd'huy,  
c'est celle la seule qui le tient en credit. Les au-  
tres vices alterent l'entendement, cestuy-cy le  
renuerse: & en dict on entre autres choses que  
cōme le moult bouillant dās vn vaisseau pousse  
a mont tout ce qu'il y a dans le fond, que aussi le  
vin faict desbonder les plus intimes secretz a  
ceux qui en ont pris outre mesure. Iosephe cō-  
te qu'il tira les vers du nez a vn certain ambassa-  
deur que les ennemis luy auoient enuoyé l'ayant  
fait boire d'autant. Toutefois Auguste s'estant  
fié a Lucius Piso, qui cōquit la Trace, des plus  
priuez affaires qu'il eut, ne s'en trouua iamais  
mesconté, ny Tyberius de Cossus, a qui il se  
deschar-

deschargeoit de tous ses cōseils: quoy que nous les sçachons auoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter & l'un & l'autre du senat yure,

*Externo inflatum venas de more lygo.*

Nous voyons nos Allemans noyés dans le vin se souuenir encore de leur quartier, du mot, & de leur rāg. Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice. Les escriis mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien molleinēt. Et iusques aux Stoyciens il y en a qui cōseillent de se dispenser quelque fois a boire d'autant, & de s'enyurer pour relācher l'ame. Et la vraye image de la vertu Stoique Caton a esté reproché de bien boire. Cyrus ce Roy tant renōmé, allegue bien entre ses autres louanges pour se preferer a son frere Artaxerxes qu'il sçauoit beaucoup mieux boire que luy. Et es natiōs les mieux reiglées & policées cest essay de boire d'autant estoit fort en vſage. I'ay ouy dire a Siluius excellant medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'aparessent, il est bon vne fois le mois les esueiller par cest excez, & les picquer pour les garder de s'engourdir. Mon goust & ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours: car outre ce que ie captiue ayſément mes créances soubs l'autorité des opinions anciennes, ie le trouue bien vn vice lāche & stupide, mais moins malicieux & dommageable que les autres, qui

qui choquent quasi tous de plus droit fil la société publique. Et si nous ne nous pouuons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennēt, ie trouue que ce vice coûte moins a nostre consciēce que les autres, outre ce qu'il n'est point de difficile queste, & aisē a trouuer, qui est vne consideration qui n'est pas a mespriser. Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy & refreshissement, elles pourroient me engendrer auecq raisō desir de ceste faculté: car c'est quasi le dernier plaisir naturel que le cours des ans nous dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons compagnons, elle se prent premieremēt aux pieds. Celle la touche l'enfance: de-la elle monte a la moyenne region, ou elle se plante long temps, & y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle: sur la fin a la mode d'une vapeur qui va montant & s'exhalant ell'arriue au gosier, ou elle faiēt sa derniere pose. Mais c'est vne vieille & plaisante question, Si l'ame du sage seroit pour se rendre a la force du vin.

*Si munita adhibet vim sapientię.*

A combien de vanité nous pousse ceste bonne opinion, que nous auons de nous: la plus reiglée ame du monde & la plus parfaicte, n'a que trop affaire a se tenir en pieds, & a se garder de ne s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille il n'en est pas vne qui soit debout & ras-

fise

fise vn instant de sa vie : & se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition elle y peut iamais estre. Mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection: ie dis qu'ad rien ne la choqueroit, ce que mille accidens peuuent faire. Lucrece, ce grand poëte a beau Philosopher & se bander, le voila rendu insensé par vn breuueage amoureux. Présent ils qu'une Apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'un portefaix. Les vns ont oblié leur nom mesme par la force d'une maladie, & une legiere blessure a reuersé le iugement a d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est vn homme: qu'est il plus caduque, plus miserable, & plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles, il faut qu'il fille les yeux au coup qui le menasse. Il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice. Il palit a la peur, il rougit a la honte, il gemit a la colique, sinon d'une voix vaincue du mal, au moins comme estant en une aspre meslée.

*Humani a se nihil alienum putat.*

Les poëtes n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros.

*Sic fatur lachrymās, classique immittit habenas.*

Luy fustise de brider & moderer ses inclinations.

Car de les emporter il n'est pas en luy. Cestuy mesme nostre Plutarque si parfait & excellent iuge des actions humaines, a voir Brutus & Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doubte si la vertu pouuoit donner iusques la : & si ces

per-

personnages n'auoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes a sinistre interpretatiō, d'autāt que nostre goust n'aduiēt non plus a ce qui est au dessus de luy, qu'a ce qui est au dessous. Quād nous oyons nos martyrs crier au Tiran au milieu de la flāme, C'est assez rosti de ce costé la, hache le, māge le, il est cuit, recommanche de l'autre. Quand nous oyons en Iosephe cest enfant tout deschiré de tenailles mordantes & persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore criant d'une voix ferme & asseurée, Tiran tu pers temps, me voicy tousiours a mō aise. Ou est ceste douleur, ou sont ces tourmens, dequoy tu me menassois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine, que ie n'en sens de ta cruauté. O lāche belistre tu te rēs, & ie me renforce, fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peus: donne courage a tes satellites, & a tes bourreaux: les voila defaillis de cœur, ils n'en peuuent plus, arme les, acharne les. Certes il faut confesser qu'en ces ames la il y a quelque alteration, & quelque fureur, tāt sainte soit elle. Quand nous arriuons a ces faillies Stoiques, i'ayme mieux estre furieux que voluptueux.

*Μακροτέρως μάλλον ἢ ἡθελίειν*

Quand Sextius nous dit, qu'il ayme mieux estre enfermé de la douleur que de la volupté: Quand Epicurus entrepréd de se faire chatouiller a la  
goute

goute, & desdaignât le repos & la santé, que de gayeté de cœur il deffie les maux, & mesprisant les douleurs moins aspres, dedaignât de les luyter, & de les combattre, qu'il en appelle & desire des fortes & poignantes.

*Spumantemque dari pecora inter inertia votis  
Optat aprum, aut fuluum descēdere monte leonē.*

Qui ne iuge que ce sont boutées d'une ame es-lancée hors de son giste. Nostre ame ne scauroit de son siege atteindre si haut: il faut qu'elle le quite & s'esleue, & prenant le frein aus dens qu'ell' emporte, & rauisse son homme si loing, qu'apres il s'estonne luy mesme de son faict. Comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les hommes genereux souuent a franchir des pas si hazardeus, qu'estât reuenus a eux ils en transissent d'estonnement les premiers. Cōme aussi les poètes sont espris souuent d'admiration de leurs propres ouurages, & ne reconnoissent plus la trace, par ou ils ont passé vne si belle carriere. C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur & manie: & comme Platon diēt que pour neant hurte a la porte de la poësie, vn homme rassis. Aussi diēt Aristote que null'ame excellēte n'est exempte de quelque meslange de folie. Et a quelque raison d'appeler fureur tout eslancement tant loüable soit-il, qui surpasse nostre propre iugement & discours: d'autant que la sagesse c'est vn maniment reglé de nostre ame, & qu'elle conduit a-

uec mesure &amp; proportion.

## CHAP. III.

*Costume de L'Isle de Cea.*

**S**I philosopher c'est douter, cōme ils disent, la plus forte raison niaiser & fantastiquer, cōme ie fais, doit estre doubter. Car c'est aux apprentifs a enquerir & a debatre, & au cathedrāt de resoudre. Mon cathedrāt c'est l'autorité de la Sacro-sainte volonté diuine, qui nous reigle sans contredit, & qui a son rang au dessus de ces humaines & vaines contestations. Philippus estāt entré a main armée au Peloponese, quelcun disoit a Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup a souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace: E poltron, respondit il, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent point la mort? On demandoit aussi a Agis comme vn homme pourroit viure vraiment libre, Mesprisant, dict-il, le mourir. Ces propositions & mille pareilles qui se rencontrent a ce propos, sonnent euidēment quelque chose au dela d'attendre patiēment la mort, quand elle nous viēt. Car il y a en la vie plusieurs choses pires a souffrir que la mort mesme, tesmoing cest enfant Lacedemoniē pris par Antigonus & vēdu pour serf, lequel pressé par son maistre a s'employer a quelque seruice abiect, Tu verras, dit il, que tu as achetē: ce me seroit honte de seruir ayant la liberté si a main, & ce disant se precipita du

haut de la maison. Antipater menassant aspre-  
ment les Lacedemoniens pour les régner a cer-  
taine siéne demâde: Si tu nous menasses de pis  
que la mort, répondirent ils, nous mourrons  
plus volontiers. C'est ce que qu'on dit, Que le  
sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut,  
& que le présent que nature nous ait fait le plus  
fauorable, & qui nous oste tout moyen de nous  
pleindre de nostre cōdition, c'est de nous auoir  
laissé la clef des champs. Elle n'a ordōné qu'y-  
ne entrée a la vie, & cēt mille yssues. Pourquoy  
te plains tu de ce monde? il ne te tient pas: si tu  
vis en peine ta lâcheté en est cause. A mourir il  
ne reste que le vouloir.

*Vbiq̃ mors est: optime hoc cavit Deus,  
Eripere vitam nemo non homini potest:*

*At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.*  
Et ce n'est pas la recepte a vne seule maladie, la  
mort est la recepte a tous maux. C'est vn port  
tresasseuré, qui n'est iamais a craindre & souuēt  
a rechercher. Tout reuiet a vn, que l'hōme se  
donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au  
deuant de son iour, ou qu'il l'attēde. D'ou qu'il  
viene c'est tousiours le sien. en quelque lieu  
que le filet se rôpe, il y est tout, c'est le bout de  
la fusée. La plus volōtaire mort c'est la plus bel-  
le, la vie despend de la volōté d'autrui, la mort  
de la nostre. En nulle chose nous ne deuōs tāt  
nous accōmoder a nos humeurs, qu'en celle la.  
La reputatiō ne touche pas vne telle entrepri-  
se: c'est



se: c'est folie d'en auoir respect. Le viure c'est seruir, si la liberté de mourir en est a dire. Le cōmun train de la guerison se conduit aux despens de la vie. On nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les mēbres, ou nous soustrait l'alimēt & le sang: vn pas plus outre nous voila gueris tout a fait. Pourquoy n'est la veine du gosier autant a nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Seruius le grammairien ayāt la goutte n'y trouua meilleur remede que de s'appliquer du poison aus iambes, & vescu depuis ayant ceste partie du corps morte. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le viure nous est pire que le mourir. Mais cecy ne s'en va pas sans contraste. Car outre l'autorité, qui en defendāt l'homicide y enueloppe l'homicide de soy-mesmes, d'autres philosophes tiennent, que nous ne pouuons abandonner ceste garnison du monde sans le cōmandement expres de celuy, qui nous y a mis, & que c'est a Dieu qui nous a icy enuoyés non pour nous seulement, ains pour sa gloire & seruice d'autrui, de nous donner congé, quand il luy plaira, non a nous de le prendre. Autrement comme deserteurs de nostre charge nous sommes punis en l'autre monde,

*Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi latum  
Infantes peperere manu, lucēque perosi  
Proiecere animas.*

Il y a bien plus de cōstance a vser la chaine, qui nous tient, qu'a la rôpre, & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion & l'impatiēce, qui nous haste le pas. nuls accidēs ne font tourner le dos a la viue vertu: elle cherche les maux & la douleur, comme son alimēt. Les menasses des tyrās, les gehenes & les bourreaux l'animent & la viuifient.

*Duris vt illex tonsa bipennibus  
Nigre feraci frondis in Algido  
Per damna, per cedes, ab ipso  
Ducit opes animūque ferro:*

Et comme dict l'autre,

*Non est vt putas virtus, pater,  
Timere vitam, sed malis ingentibus  
Obstare, nec se vertere ac retro dare.*

*Rebus in aduersis facile est contemnere mortem.*

*Fortius ille facit, qui miser esse potest.*

C'est le rolle de la couardise, nō de la vertu, de s'aller tapir dans vn creux, soubz vne tombe massiue, pour éuiter les coupz de la fortune. Elle ne rompt son chemin & son train, pour orage qu'il face.

*Si fractus illabatur orbis*

*Impavidam ferient ruine.*

Le plus communement la fuyte d'autres incōueniens nous pousse a cestuy-cy. Voire quelque fois la fuyte de la mort faict, que nous y courons, comme ceux qui de peur de precipice s'y lancent eux mesmes.

*Multos*

*Multos in summa pericula misit*

*Venturi timor ipse mali: fortissimus ille est,  
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,  
Et differre potest.*

*Sepe usque adeo mortis formidine, vite  
Percipit humanos odium, lucisque videndę,  
Vt sibi consciscant merenti pectore lethum,  
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.*

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule en nous. Car en fin c'est nostre estre: c'est nostre tout. Les choses qui ont vn estre plus noble & plus riche, peuuent desdaigner le nostre. Mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons & mettons nous mesmes a nonchaloir. C'est vne maladie particuliere, & qui ne se voit en nulle autre creature, de se haïr & de se combattre. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruit d'un tel desir ne nous touche pas: d'autant qu'il se cõtredict & s'ẽpesc̃he en soy. Celuy qui desire d'estre fait d'un hõme ange, il ne fait riẽ pour luy. Car n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resiouir & ressentir de cest amẽdemẽt. La securité, l'indolence, l'impassibilité, la priuatiõ des maux de ceste vie, que no<sup>r</sup> achetons au pris de la mort, ne nous apporte nulle cõmodité. Pour neant euite la guerre, celuy qui ne peut iouir de la paix, & pour neãt fuit la peine qui n'a dequoy sauourer le repos. Entre ceux du premier aduis il y a eu grãd doute sur ce, qu'el-

les occasions sont assez iustes, pour faire entrer vn hōme ē ce party de se tuer: ilz appellēt cela *εὐλογον ἐξαγωγὴν*. Car quoy qu'ils diēt, qu'il faut souuent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennēt en vie, ne sont guiere fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques & sans discours, qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples a se deffaire. P'en ay allegué par cy deuāt des exemples: & nous lisons en outre, des vierges Milesienes que par vne conspiration furieuse elles se pēdoient les vnes apres les autres, iusques a ce que le magistrat y pourueut ordonnant que celles qui se trouueroient ainsi pendues fussent trainées par le mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauuais estat de ses affaires, & ayāt fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cesté autre qui luy est secōde en hōneur, & ne donner point loisir au victorieux de luy faire souffrir, ou vne mort, ou vne vie hôteuse, Cleomenes d'un courage Lacedemonien & Stoique refuse ce cōseil comme lâche & effeminé: C'est vne recepte, dit-il, qui ne me peut iamais manquer, & de laquelle il ne se faut seruir tāt qu'il y a vn doigt d'esperāce de reste: que le viure est quelque fois cōstance & vaillāce: qu'il veut que sa mort mesme serue a son païs, & en veut faire vn acte d'honneur & de vertu. Threicion

ciō se creut des lors & se tua. Cleomenes en fit  
aussi autant despuis, mais ce fut apres auoir es-  
sayé le dernier point de la fortune. Tous les in-  
cōueniēs ne valēt pas qu'on veuille mourir pour  
les euter. Et puis y ayāt tant de soudains chāge-  
mēs aux choses humaines, il est malaisé a iuger  
a quel point nous sommes iustemēt au bout de  
nostre esperance. Toutes choses, disoit vn mot  
ancien, sont esparables a vn hōme pēdant qu'il  
vit. Ouy mais, respōd Seneca, pourquoy auray-  
ie plustost en la teste cela, que la fortune peut  
toutes choses pour celuy qui est viuāt, que cecy,  
que fortune ne peut riē sur celuy, qui sçait mou-  
rir. On voit Iosephe engagé en vn si apparēt dā-  
gier & si prochain, tout vn peuple s'estāt esleué  
cōtre luy, que par discours il n'y pouuoit auoir  
nulle ressource: toutefois estāt, cōme il dit, con-  
seillé sur ce point par vn de ses amis de se deffaire,  
biē luy seruit de s'apiniatrer encore en l'espe-  
rāce. Car la fortune cōtourna outre toute raisō  
humaine cest accidēt de tels biaiz qu'il s'e veid  
deliuré sans aucū incōueniēt. Et Marcus Brutus  
au cōtraire acheua de perdre les reliques de la  
Romaine liberté, de laq̃lle il estoit protecteur,  
par la precipitatiō & temerité, dequoy il se tua  
auāt le tēps & l'ocasiō. Pline dit qu'il n'y a que  
trois sortes de maladies, pour lesquelles euter  
on aye accoustumé de se tuer, la plus aspre de  
toutes c'est la pierre a la vessie, quand l'vrine en  
est retenue la seconde, la douleur d'estomach:

la tierce, la douleur de teste. Pour euitervne pire mort il y en a, qui sont d'aduis de la prendre a leur poste. Les fēmes Iuifues apres auoir fait circōcir leurs enfans s'alloient precipiter quāt & eux fuyant la cruauté d'Anthiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parens aduertis qu'il seroit certainement condamné, pour éuiter la honte de telle mort, aposterent vn prestre pour luy dire, que le souuerain remede de sa deliurance estoit qu'il se recōmandast a tel sainct, avec tel & tel veü, & qu'il fut huit iours sans prēdre aucun alimēt, quelque defaillāce & foiblesse qu'il sentit en soy, il l'ē creut, & par ce moyē se defit sans y penser de sa vie & du dāgier. Scribonia conseillant Libo son nepueu de se tuer plutoſt que d'attendre la main de la iustice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autrui que de conseruer sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre iours apres, & que c'estoit seruir ses ennemis, de garder sō sīg pour leur en faire curée. Il se liēt dās la Bible que Nicanor persecuteur de la Loy de Dieu ayāt enuoyé ses satelites pour saisir le bon vieillard Rafias, furnōmé pour l'hōneur de sa vertu, le pere aux Iuifz, cōme ce bon hōme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ēnemis prestz a le saisir, chosifsāt de mourir genereusement plutoſt q̄ de venir entre les mains des meschās, & de se laisser mastiner  
contre

contre l'honneur de son rang, qu'il se frapa de son espée : mais le coup pour la haste n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur au trauers de la troupe, laquelle s'escartant & luy faisant place, il cheut droitement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque reste de vie il ralluma son courage, & s'esleuant en pieds tout ensanglanté & chargé de coups, & fauçant la presse donna iusques a certain rocher coupé & precipiteux, ou n'en pouuant plus, il print a deux mains ses entrailles les deschirant & froissant, & les ietta a trauers les poursuiuans, appellant & atestant la vengeance diuine. Des violences qui se font a la conscience, la plus a euitier a mon aduis c'est celle qui se fait a la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy: & a ceste cause le dissentement n'y peut estre asses entier: & semble que la force soit meslée a quelque volonté? Pelagia & Sophronia toutes deux canonisées, celle la se precipita dans la riuere avec sa mere & ses seurs, pour euitier la force de quelques soldats: & ceste cy se tua aussi pour euitier la force de Maxentius l'Empereur. Il nous fera a l'aduenture honorable aux siecles aduenir qu'un bien sçauant auteur de ce temps & notammēt Parisien se met en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel de-

f-espoir. Je suis marri qu'il n'a sceu, pour mesler a ses contes le bon mot que i'apprins a Toulouse d'une femme passée par les mains de quelques soldats: Dieu soit loué, di soit elle, qu'au moins vne fois en ma vie ie m'en suis soulée sans peché. A la verité ces cruautéz ne sont pas dignes de la douceur Françoisé. Aussi Dieu mercy nostre air s'en voir infiniment purgé depuis ce bon aduertissement. Suffit qu'elles dient nenny en le faisant suiuant la reigle du bon Marot. L'histoire est toute pleine de ceux qui en mille façons ont changé a la mort vne vie peneuse. Mais on desire aussi quelque fois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien. Je desire, dict saint Paul, estre dissout, pour estre avec Iesus Christ: Et qui me desprendra de ces liens? Cleombrotus Ambraciota ayant leu le Phædo de Platon entra en si grand appetit de la vie aduenir, que sans autre occasion il s'alla precipiter en la mer. Jacques du Chastel Euesque de Soisson au voyage d'outremer que fist S. Loys voyant le Roy & toute l'armée en train de reuenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en paradis, & ayant dit a Dieu a ses amis donna seul a la veüe d'un chacun dans l'armée des ennemis, ou il fut mis en pieces. Il y a eu des polices qui se sont meslées de reigler ce doubte. En nostre Marseille il se gardoit au temps passé du venin préparé a tout de la cigue, aux des-



pens publics, pour ceux qui voudroient hastier leurs iours, ayant premierement approuué aux fix cēs, qui estoïēt leur senat, les raisons de leur entreprise: & n'estoit loisible autremēt que par congé du magistrat & par occasions legitimes de mettre la main sur soy. Ceste loy estoit encor' ailleurs. Sextus Pompeius allant en Asie passa par l'Isle de Cea de Negrepont. il aduint de fortune pendant qu'il y estoit, comme nous l'appréd l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande autorité ayant rendu cōte a ses citoyens pourquoy elle estoit resoluë de finir sa vie, pria Pōpeius d'assister a sa mort pour la rendre plus honorable, ce qu'il fit: & ayant long temps essayé pour neant, a force d'eloquēce, qui luy estoit merueilleusement a main, & de persuation, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle auoit passé quatre vingt dix ans en tres-heureux estat d'esprit & de corps, mais lors couchée sur son lit mieux paré que de coustume, & appuiée sur le coude. Les dieux dit elle, ô Sextus Pompeius, & plustost ceux que ie laisse, que ceux que ie vay trouuer, te sçachēt gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre & conseiller de ma vie, & tesmoing de ma mort. De ma part ayant tousiours essayé le fauorable visage de fortune, de peur que l'enueie de trop viure ne m'en face voir vn contraire, ie m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles

filles & vne legion de nepueux. cela faict ayant presché & enhorté les siens a l'vni-  
on & a la paix, leur ayant départy ses biens, & re-  
commandé les dieux domestiques a sa fille ais-  
née, elle print d'une main asseurée la coupe, ou  
estoit le venin, & ayant faict ses vœux a Mer-  
cure, & les prières de la conduire en quelque heu-  
reux siege en l'autre monde, auala brusquement  
ce mortel breuvage. Orentretint elle la com-  
pagnie du progres de son operation: & comme  
les parties de son corps se sentoient saisies de  
froid l'un apres l'autre: iusques a ce qu'ayant dit  
en fin qu'il arriuoit au cœur & aux entrailles,  
elle appella ses filles pour luy faire le dernier  
office & luy clorre les yeux. Plin recite de  
certaine nation hyperborée, qu'en icelle pour  
la douce temperature de l'air les vies ne se fi-  
nissent communement que par la propre vo-  
lonté des habitans, mais qu'estans las & sous de  
viure ilz ont en coustume au bout d'un long  
age, apres auoir fait bonne chere, se precipiter  
en la mer du haut d'un certain rochier, destiné  
a ce seruice.

## CHAP. IIII.

*A demain les affaires.*

**I**E donne avec grande raison, ce me semble,  
la palme a Iacques Amiot sur tous nos es-  
uains

uains François, non seulement pour la naïfueté & pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long trauail, ny pour la profondeur de son sçauoir, ayant peu déuelopper si heureusement vn autheur si espineux & ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra: ie n'entens rien au Grec, mais ie voy vn sens si beau, si bien ioint & entretenu par tout en sa traduction, que ou il a certainement enté-  
dul'imagination vraye de l'auteur, ou ayant par longue conuersation planté viuement dans son âme vne generale Idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) mais sur tout ie luy sçay bon gré d'auoir sceu trier & choisir vn liure si digne & si a propos pour en faire present a son pays. Nous autres ignorans estions perdus si ce liure ne nous eust releuez du boubrier: sa mercy nous osons a cest' heure & parler & escrire: les dames en regentent les maistres d'escole: c'est nostre breuiare. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon pour en faire autant. C'est vn'occupation plus aisée & d'autant plus propre a sa vieillesse, & puis ie ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmele bié brusquement & nettement d'un mauuais pas, que toutefois son stile est plus ches soy, quand il n'est pas pressé, & qu'il roule a son aise. I' estois a cest' heure sur ce passage, ou Plutarque dict de soy mesmes, que Rusticus assistant a vne sienne  
decla-

declamation a Rome, y receut vn paquet de la  
 part de l'Empereur, & temporisa de l'ouurer  
 iusques a ce que tout fut faict: en quoy (dict-il)  
 toute l'assistance loua singulierement la graui-  
 té de ce personnage. De vray estant sur le pro-  
 pos de la curiosité, & de ceste passion auide &  
 gourmande de nouuelles, qui nous faict avec  
 tant d'indiscretion & d'impatience abandon-  
 ner toutes choses pour entretenir vn nouueau  
 venu, & perdre tout respect & contenance pour  
 crocheter soudain, ou que nous soions, les let-  
 tres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer  
 la grauité de Rusticus, & pouuoit encor y ioin-  
 dre la louange de sa ciuilité & courtoisie, de  
 n'auoir voulu interrompre le cours de sa de-  
 clamation. Mais ie fay doute qu'on le peut  
 louer de prudence, car receuant a l'improheu  
 lettres & notamment d'un Empereur, il pou-  
 uoit bien aduenir que le differer a les lire eust  
 esté d'un grand preiudice. Le vice contraire a  
 la curiosité c'est la nonchalance, en laquelle  
 i'ay veu plusieurs homes si extremes, que trois  
 ou quatre iours apres on retrouuoit encores en  
 leur pochettes les lettres toutes closes, qu'on  
 leur auoit enuoyées. Du temps de nos peres  
 monsieur de Boutieres cuida perdre Turin,  
 pour, estant en bonne compagnie a souper, a-  
 uoir remis a lire vn aduertissement qu'on luy  
 donnoit des trahisons, qui se dressoient contre  
 ceste ville, ou il commandoit: & ce mesme Plu-  
 tarque

tarque m'a appris que Iulius Cæsar se fut sauué, si allant au senat, le iour qu'il y fut tué par les coniurez, il eust leu vn memoire qu'on luy presenta contenant le faict de l'entreprise. Et fait aussi luy mesmes le conte d'Archias Tyran de Thebes, que le soir auant l'execution de l'entreprise que Pelopidas auoit faicte de le tuer, pour remettre son païs en liberté, il luy fut escrit par vn autre Archias Athenien de point en point ce qu'on luy preparoit, & que ce paquet luy ayant esté rendu pendât son souper, il remit a l'ouuir disât ce mot, qui depuis passa en prouerbe en Grece, A demain les affaires. Vn sage homme peut a mon opiniõ pour l'interest d'autrui comme pour ne rompre indecemment cõpagnie ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer vn autre affaire d'importance, remettre a entendre ce qu'on luy apporte de nouveau.

Mais pour son interest ou plaisir particulier mesmes, s'il est homme aiant charge publique pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit a Rome la place consulaire, qu'ils appelloient, la plus honorable a table, pour estre plus a deliure, & plus accessible a ceux qui suruiendroient ou pour porter nouuelles a celui qui seroit assis, ou pour luy donner quelque aduertissement a l'oreille. Tesmoignage que pour estre a table ilz ne se departoient pas de l'entremise d'autres affaires & suruenances.

Mais

Mais quand tout est dit, il est malaisé és actions humaines de donner reigle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

## CHAP. V.

*De la conscience.*

**I**E passois vn iour pais pendant nos guerres ciuiles, avec vn honneste gentil'homme & de bonne façon. Il estoit du party contraire au mien, mais ie n'en scauois rien: car il se cõte-faisoit tout autre, & le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si meslées, vostre ennemy n'estant distingué d'avec vous de nulle marque apparente, ny de langage, ny de port, ny de façon, nourry en mesme loix, mesmes meurs & mesme foy, qu'il est malaisé d'y euitier cõfusion & desordre. Cela me faisoit craindre a moy mesmes de r'encontrer nos troupes en lieu ou ie ne fusse conneu, pour n'estre en peine de decliner mon nom, & de pis a l'adventure. Mais cestuy-cy en auoit vne fraieur si esperdue, & ie le voyois si mort a chasque rencõtre d'homes, & passage de villes, qui tenoient pour le Roy, que ie deuinais en fin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit a ce pauvre homme qu'au trauers de son masque & des croiz de sa cazaque on iroit lire iusques

ques dans son cœur ses secretes intentions. Tāt est merueilleux l'effort de la conscience. Elle nous faict trahir, accuser, & cōbatre nous mesmes, & a faute de tesmoing estrāgier, elle nous produit nous mesmes contre nous.

*Occultum quatiens animo tortore flagellum.*

Ce conte est en la bouche des enfans. Bessus Pæonien reproché d'auoir de gayeté de cœur abbattu vn nid de moineaux, & les auoir tues, disoit auoir eu raison: par ce que ces oyfillons ne cessoient de l'accuser faucement du meurtre de son pere. Ce parricide iusques lors auoit esté occulte & inconnu, mais les furies vengereffes de la conscience, le firent mettre hors a celuy mesmes qui en deuoit porter la penitence. Hesiodé corrige le dire de Platon, Que la peine suit de bien pres le peché: car il dit qu'elle naist en mesme instant & quant & quant le peché.

Quiconque attend la peine, il la souffre, & quiconque l'a meritée l'attant. La meschāceté d'elle mesme fabrique des tourmens contre soy.

*Malum consilium consultori pessimum,*

comme la mouche guespe picque & offence autrui, mais plus soy mesme, car elle y perd son éguillon & sa force pour iamais,

*Vitāque in vulnere ponunt.*

Les Cantarides ont en elles quelque partie qui fert contre leur poison de contrepoison par vne contrarieté de nature. Aussi a mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engēdre vñ desplai-

fir contraire en la consciēce qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles veillās & dormans. Apollodorus songeoit qu'il se voioit escorcher par les Scythes, & puis bouillir dedās vne marmite, & que son cœur murmuroit en disant, ie te suis cause de tous ces maux. Nulle cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ilz ne se peuuent asseurer d'estre cachez. la conscience les descourant a eux mesmes,

*Prima est hac ultio, quod se*

*Indice nemo nocens absoluitur.*

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance & de confiance.

*Conscia mens vt cuique sua est, ita concipit intra*

*Pectora profecto spēmque metūque suo.*

Il y en a mille exemples, il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion estant vn iour accusé deuant le peuple Romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses iuges, Il vous siera biē, leur dit-il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy, par le moie duquel vous auez l'autorité de iuger de tout le mode. Et vn'autre-fois pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus vn Tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause, Allons, dit-il mes citoiēs, allons rendre graces aux Dieux de la victoire qu'ils me donnerēt contre les Carthaginois en pareil iour, que ceuy cy. Et se mettant a marcher deuant vers le temple voyla toute l'assemblée, & son accusateur mesmes



mesmes a sa suite. Et Petilius aiant esté suscité par Caton pour luy demãder conte de l'argent manié en la prouince d'Antioche, Scipiõ estant venu au Senat pour cest effect produisit le liure des raisons qu'il auoit dessoubs sa robbe, & dit que ce liure en contenoit au vray la recepte & la mise: mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloit pas faire ceste honte a soy mesme: & de ses mains en la presence du senat le deschira & mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceut cõtrefaire vne telle assurance. C'est vne dangereuse inuention que celle des gehenes, & semble que ce soit plustost vn essay de patience que de verité. Car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours si celuy qui n'a pas fait ce, de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces tourmentz, pourquoy ne le fera celuy qui l'a fait, vn si beau guerdon que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de ceste inuention vient de la consideration del'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide a la torture pour luy faire confesser sa faute, & qu'elle l'affoiblisse: & de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent, contre la torture pour dire vray. c'est vn moyen plein d'incertitude & de danger. Mais tãt y a que c'est le mieux que l'humaine foiblesse aye peu inuenter.

## CHAP. VI.

*De l'exercitation.*

**I**L est mal-aisé que le discours & l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques a l'action: si outre cela nous n'exerçons & formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons renger. Autrement quād elle sera au propre des effectz, elle s'y trouuera sans doute empeschée, quelques bonnes opinions qu'elle ait. Voyla pourquoy parmy les philosophes, ceux qui ont voulu ateindre a quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentés d'attendre a couuert & en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprint inexperimentez & nouueaux au combat: ains ilz luy sont alez au deuant, & se sont iettez a escient a la preuue des difficultez. Les vns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer a vne pauureté volontaire: les autres ont recerché le labeur, & vne austerité de vie penible pour se durcir au mal & au trauail: d'autres se sont priuez des parties du corps, les plus cheres, cōme de la veüe & des membres propres a la generation, de peur que leur seruice trop plaisant & trop mol ne relaschat & n'atédrit la fermeté de leur ame. Mais a mourir, qui est la plus grande  
besoi-

besoigne que nous ayôs a faire, l'exercitatio ne nous y peut de riē ayder. On se peut par vsage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidents, mais quant a la mort nous ne la pouuons essayer qu'une fois, nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons. Il s'est trouué anciennemēt des hommes si excellens mesnagers du tēps, qui ont essayé en la mort mesme de la gouter & sauouer: & ont tendu & bandé leur esprit pour voir que c'estoit de ce passage: mais ils ne sont pas reuenus nous en dire des nouuelles.

*Nemo expergitus extat*

*Frigida quem semel est vitae pausa sequuta.*

Canius Iulius noble homme Romain, de vertu & fermeté singuliere, ayant esté condamné a la mort par ce mōstre de Caligula, outre plusieurs merueilleuses preuues qu'il dōna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du boureau, vn philosophe sō amy luy demanda, & bien Canius, en qu'elle démarche est a ceste heure vostre ame, que fait elle, en quels pensemens estes vous? Je pensois, luy respōdit-il, a me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir, si en cest instāt de la mort, si court & si brief, ie pourray apperceuoir quelque deslogement de l'ame, & si elle ara quelque ressentimāt de son yssue, pour, si i'e après quelque chose, en reuenir donner apres, si ie puis, aduertissement a mes amis. Cetuy cy philosophe nō seu-

le mēt iusqu'a la mort, mais en la mort mesme.  
 Quelle asseurance estoit ce & quelle fierté de  
 courage, de vouloir que sa mort luy seruit de le-  
 çon ? & auoir loisir de penser ailleurs en vn si  
 grand affere ? Il me sēble toutesfois qu'il y a q̃l-  
 que façon de nous apriuoiser a elle, & de l'es-  
 fayer aucunement. Nous en pouuons auoir ex-  
 perience, sinon entiere & parfaite, aumoins tel-  
 le qu'elle ne soit pas inutile, & qui nous rende  
 plus fortifiés & asseures. Si nous ne la pouuons  
 ioindre, nous la pouuons aprocher, nous la pou-  
 uons reconnoistre: Et si nous ne donnōs iusques  
 a son fort, aumoins verrons nous & en pratique-  
 rons les auenues. Ce n'est pas sans raison qu'on  
 nous fait regarder a nostre sōmeil mesme, pour  
 la ressemblance qu'il a de la mort. Mais ceux  
 qui sont tombez par quelque violent accident  
 en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tous  
 sentimens, ceux la a mon aduis ont esté bien  
 près de voir son vray & naturel visage. Car quāt  
 a l'instant & au point du passage, il n'est pas a  
 craindre qu'il porte avec soy nul trauail ou des-  
 plaisir: dautant que nous ne pouuons auoir ny  
 goust ny sentiment sans loisir. Nos actions &  
 operations ont besoin de temps, qui est si court  
 & si precipité en la mort, qu'il faut necessaire-  
 ment qu'elle soit insensible. Ce sont les ap-  
 proches que nous auons a craindre: & celles la  
 peuuent tomber en experience. Plusieurs cho-  
 ses nous semblent plus grandes par imagina-  
 tion

tion que par effect. I'ay passé la plus grãde partie de mon aage en vne parfaicte & entiere santé: ie dy non seulement entiere mais encore allegre & bouillante. Cest estat plein de verdure & de feste me faisoit trouuer si horrible la consideration des maladies, que quand ie suis venu depuis a les essayer, i'ay trouué leurs pointures molles & lâches au pris de ma crainte. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans vne chambre me sembloit insupportable. Ie fus incontinent dressé a y estre vne semaine, & vn mois, plein d'emotion, d'alteration & de foiblesse: & ay trouué que lors de ma santé ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me trouue a plaindre moy mesme, quand i'en suis, & que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. I'espère qu'il m'en aduiendra de mesme de la mort: & qu'elle ne vaut pas la peine que ie prens a tant d'aprez que ie dresse, & tant de secours que i'appelle & assemble pour en soustenir l'effort. Mais a toutes auantures nous ne pouuons nous donner trop d'auantage. Pendât noz troisiemes troubles, ou deusiemes (il ne me souuient pas bien de cela) m'estant alé vn iour promener a vne lieuë de chez moy, qui suis assis dãs le moiau de tout le trouble des guerres ciuiles de Frâce, estimant estre en toute seurté, & si voisin de ma retraicte, que ie n'auoy nul besoin de meilleur equipage, i'auoy pris vn cheual bien aisé, mais

non guiere ferme : a mon retour vn'occasion soudaine s'estât présentée de m'aider de ce cheual avn seruice, qui n'estoit pas bien de son vſage, vn de mes gens grand & fort, monté sur vn puissant rouſſin, qui auoit vne bouche deſeſpérée, frais au demeurant & vigoureux, pour faire le hardy & deuancer ſes compaignons, vint a le pouſſer a toute bride droit dans ma route, & foudre comme vn colosse sur le petit hōme & petit cheual, & le foudroier de ſa roideur & de ſa peſanteur, nous enuoyant l'vn & l'autre les piedz contremōt: ſi que voila le cheual abatu & couché tout étourdi, moy dis ou douze pas au dela mort eſtendu a la renuerſe, le viſage tout meurtry & tout eſcorché, mon eſpée que i'auoy a la main, a plus de dix pas au dela, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouuement ny ſentimēt nō plus qu'une ſouche. C'eſt le ſeul eſuanouiſſemēt que i'aye ſenti iuſques a ceſte heure. Ceux qui eſtoient avec moy, apres auoir eſſayé par tous les moiens qu'ils peurent de me faire reuenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras & m'en portoint avec beaucoup de difficulté en ma maiſon, qui eſtoit loin de-la enuiron vne demy lieuë Françoisē. Sur le chemin & apres auoir eſté plus de deux groſſes heures tenu pour treſpaſſé, ie commençay a me mouoir & respirer: car il eſtoit tombé ſi grande abōdance de ſang dās mon eſtomac, que pour l'eſdeſcharger nature euſt beſoin de reſuſciter ſes forces.

forces. On me mit sur mes pieds, ou ie rendy vn plein seau de bouillons de sang pur: & plusieurs fois depuis par le chemin il m'en falut faire de mesme. Par la ie commençay a reprendre vn peu de vie, mais ce fut par les menus, & par vn si long trait de temps, que mes premiers sentimens estoiet beaucoup plus approchans de la mort que de la vie. Ceste recordation que i'en ay fort empreinte en mon ame me represantant son visage & son idée si prez du naturel, me concilie aucunement a elle. Quand ie commençay a y voir ce fut d'une veuë si trouble, si foible, & si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere.

*-- come quei ch'or apre or chiude*

*Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.*

Quand aus fonctions de l'ame, elles naissoient avec mesme progres, que celles du corps. Je me vi tout sanglant: car mon pourpoint estoit taché par tout du sang que i'auoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que i'auoy vne harquebusade en la teste. Et de vray en mesme temps il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit pl<sup>9</sup> qu'au bout des leures. Je fermois les yeux pour ayder ce me sembloit a la pouffer hors, & prenois plaisir a m'alanguir & a me laisser aller. C'estoit vne imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre & aussi foible que tout le reste. Mais a la verité nō seu-

lement exempte de desplaifir, ains mēlée a ceste douceur, que sentent ceux qui se laissent emporter au sommeil. Je croy certainement, que c'est ce mēme estat ou se trouuent ceux qu'on void défaillans de foiblesse & de la lōgue maladie en l'agonie de la mort: & croy que nous les pleignons sans cause, estimās qu'ils sont agitez de grieues douleurs, ou auoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousiours mō aduis contre l'opiniō de plusieurs, & mēme de Estienne de la Boetie, que ceux que nous voyōs ainsi renuersés & assoupis aux aproches de leur fin, ou acablez de la longueur du mal, ou par l'accident d'une apoplexie, ou mal caduc, ou blesez en la teste, que nous oyons rommeller & rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par ou il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, & quelques mouuemens que nous leur voyons faire du corps: i'ay tousiours pensé, dis-ie, qu'ils auoient & l'ame & le corps enseveli, & endormi, & ne pouuois croire que a vn si grād estōnement de membres & si grande défaillance des sens, l'ame peut maintenir aucune force au dedās pour se recōnoistre, & que par ainsi ils n'auoiēt nul discours qui les tourmētaist, & qui leur peut faire iuger & sentir la misere de leur condition, & que par consequent ils n'estoient pas fort a plaindre. Les Poētes ont feint quelques dieux fauorables a la deliurance de ceux  
qui



qui trainoient ainsi vne mort languissante,

*hunc ego Diti*

*Sacrum inssa fero, tēque isto corpore soluo.*

Et les vois & responses courtes & descoufues, qu'on leur arrache quelque fois a force de crier autour de leurs oreilles & de les tapper, ou des mouuemens qui semblent auoir quelque consentement a ce qu'on leur demande, ce ne sont pas tesmoignages qu'ils viuēt pourtant, au moins vne vie entiere. Il nous aduient ainsi sur le beguayemēt du sommeil, auant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, & suiure les vois, d'une ouie trouble & incertaine, qui semble ne donner qu'aus bords de l'ame: & faisons des respōses a la suite des dernieres paroles, qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or a presant que ie l'ay essayé par effect, ie ne fay nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques a ceste heure. Car premierement estāt tout esuanouy ie me trouuillois d'entrouuir mon pourpoint a belles ongles (car i'estoy defarmé) & si scay que ie ne sentoy en l'imagination riē qui me blessat. Car il y a plusieurs mouuemens en nous qui ne partēt pas de nostre discours, ceus qui tōbent, ils esclancent ainsi les bras au deuant de leur cheute par vne naturelle impulsio, qui fait q nos mēbres se prestent des offices. L'auoy mō estomac pressé de ce sang caillé, mes mains  
y cou-

348 ESSAIS DE M. DE MONTA.  
y couroient d'elles mesmes, comme elles font  
souuent, ou il nous demange contre l'ordon-  
nance de nostre volonté. Il y a plusieurs ani-  
maux & des hommes mesmes, apres qu'ils sont  
trespassez, ausquels on void reserrer & remuer  
des muscles. Chacun sçait par experience qu'il  
a des parties qui se branlent, & esmeuent sou-  
uent sans son cōgé. Or ces passions qui ne nous  
touchēt que l'escorse, ne se peuuent dire nostres.  
Pour les faire nostres, il faut que l'homme y  
soit engagé tout entier: & les douleurs que le  
pied ou la main sentent pendant que nous dor-  
mōs ne sont pas a nous. Comme i'aprouay de  
chez moy, ou l'alarme de ma cheute auoit des-  
ia couru, & que ceux de ma famille m'eurent ré-  
contré avec les cris accoustumés en telles cho-  
ses, non seulement ie respondois quelque mot a  
ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent  
que ie m'aduisay de cōmander qu'on dōnast vn  
cheual a ma femme, que ie voioy s'empestrer  
& se tracasser dans le chemin, qui est montueus  
& malaisé. Il semble que ceste consideration  
deut partir d'une ame esueillée: si est ce que ie  
n'y estois aucunement: c'estoiēt des pensemens  
vains en nuë, qui estoient esmeus par les sens des  
yeus & des oreilles. Ils ne venoient pas de ches  
moy. Je ne sçauoy pourtant ni d'ou ie venoy, ni  
ou i'aloys, ni ne pouuois poiser & considerer ce  
que on me demandoit. Ce sont des legiers ef-  
fects, q̄ les sens produisoient d'eux mesmes, cō-  
me

me d'un vſage. Ce que l'ame y preſtoit, c'eſtoit en ſonge, touchée bien legierement, & comme lechée ſeulement par la molle impreſſion des ſens. Cependant mon aſſiete eſtoit a la verité tref-douce & paiſible. Je n'auoy nulle aſſiſtiō ny pour autruy ny pour moy : c'eſtoit vne langueur & vne extreme foibleſſe ſans aucune douleur. Je vy ma maiſon ſans la recognoiſtre. Quand on m'eut couché, ie ſenti vne infinie douceur a ce repos, car i'auoy eſté vilainement tiraffé par ces pauvres gens qui auoient pris la peine de me porter entre leurs bras, par vn lōg & trefmauuais chemin, & s'i eſtoiēt laſſez deus ou trois fois les vns apres les autres. On me preſenta force remedes, dequoy ie n'en receus aucun, tenant pour certain, que i'eſtoy bleſſé a mort par la teſte. C'eut eſté ſans mentir vne mort bien heurenſe: car la foibleſſe de mon diſcours me gardoit d'en rien iuger, & la foibleſſe du corps d'en rien ſentir. Je me laiſſoy couler ſi doucemēt & d'une façon ſi molle & ſi aiſée q̄ ie ne ſens guiere nulle action ſi plaiſante, que celle-la eſtoit. Quand ie vins a reuiure & a reprendre mes forces, qui fut deux ou trois heures apres, ie me ſenty tout d'un train rēgager aux douleurs, ayāt les membres tous moulus & froiſſés de ma cheute, & en fus ſi mal deux ou trois nuits apres, que i'en cuiday remourir encore vn coup, mais d'une mort plus viſue, & me ſens encore quatre ans apres de la ſecouſ-

secouffe de ceste froissure. Je ne veus pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peux remettre, ce fut en la souuenance de cest accident, & me fis redire plusieurs fois, ou i'alloy, d'ou ie venoy, a quelle heure cela m'estoit aduenü auant que de le pouuoir conceuoir. Quant a la façon de ma cheute on me la cachoit en faueur de celuy, qui en auoit esté cause, & m'en forgeoit on d'autres. Mais long tēps apres & le lendemain, quand ma memoire vint a s'etrouuir, & me représenter l'estat, ou ie m'estoy trouué en l'instant, que i'auoy aperceu ce cheual fondât sur moy (car ie l'auoy veu a mes talōs & me tins pour mort, mais ce pensement auoit esté si soudain que la peur n'eut pas loysir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit vn esclair qui me frapoit l'ame de secouffe, & que ie reuenoy de l'autre monde. Ce conte d'un euenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tirée pour moy: car a la verité pour s'apriuoiser a la mort, ie trouue qu'il n'y a que de s'en auoiser. Or, cōme dict Plin, chacun est a soy-mesme vne tres bonne discipline, pourueu qu'il ait la suffisance de s'espier de pres. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude, & n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne.

## CHAP. VII.

*Des recompenses d'honneur.*

Ceux qui escriuent la vie d'Auguste Cæsar, ils remerquent cecy en sa discipline militaire, que des presens & dons il estoit merueilleusement liberal enuers ceux, qui le meritoiēt: mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autāt espargnāt. Si est ce qu'il auoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recōpenses militaires auāt, qu'il eust iamais esté a la guerre. C'a esté vne belle inuention & receüe en la plus part des polices du mōde, d'establis certaines merques vaines & sans pris, pour en honorer & recompenser la vertu, comme sont les couronnes de l'aurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le priuilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque affiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogatiue d'aucuns furnoms & titres, certaines merques aux armories, & choses semblables, dequoy l'vsage a esté diuersemēt receu selō l'opiniō des natiōs, & dure encores iusques a nous. Nous auons pour nostre part, & plusieurs de nos voisins les ordres de Cheualerie, qui ne sont establis qu'a ceste fin. C'est a la verité vne bien bonne & profitable coustume de trouuer moyen de reconnoi-

cognoistre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contéter & satis-faire par des recompenses, qui ne chargent aucunement le public, & qui ne coustent rien a vn Prince. Et ce qui a esté tousiours cōneu par experiēce anciēne, & q̄ nous auōs autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens d'hōneur auoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles, ou il y auoit du guein & du profit, cela n'est pas sans raison & grande apparence: si au pris qui doit estre simplement l'honneur on y mesle d'autres commoditez, & de la richesse: ce meslange au lieu d'augmenter l'estimation, il la rauale & en retranche. L'ordre saint Michel qui a esté si lōg temps en honneur par mi nous, n'auoit point de plus grāde commodité que celle-la, de n'auoir communication de nulle autre cōmodité. Cela faisoit que autre-fois, il n'y auoit ne charge ni estat quel qu'il fut, auquel la noblesse pretendit avec tant de desir & d'affection qu'elle faisoit a l'ordre, ni nulle qualité qui apporta plus de respect & de grandeur, la vertu embrassant & aspirant plus volontiers a vne recōpense purement sienne, qu'a nulle autre. Car a la verité les autres dōs & presens n'ont pas leur vsage si noble, d'autāt qu'on les employe a toute autre sorte d'occasiōs. C'est vne monnoye a toute espeece de marchandise. Par des richesses on paye le seruice d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler, & les plus viles offices

offices qu'on reçoive : voire & le vice mesme s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison & autres, que nous employons a nostre usage par l'entremise d'autrui . Ce n'est pas merueille si la vertu reçoit & desire moins volontiers ceste sorte de monnoie , que celle qui luy est propre & particuliere toute noble & genereuse. Mais Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager & espargnant de ceste-cy, que de l'autre, d'autant que l'honneur c'est vn privilege qui tire sa principale essence de la rarité, & la vertu mesme.

*Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?*

On ne remerque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soing de la nourriture de ses enfans, d'autant que c'est vne action commune, quelque iuste qu'elle soit. Je ne pèse pas que nul citoyen de Sparte se glorifiat de sa vaillance, car c'estoit vne vertu populaire & vulgaire en leur nation : & aussi peu de la fidelité & mespris des richesses. Il n'eschoit pas de récompense a vne vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume : & ne sçay auec, si nous l'appellerions iamais grande estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris & estimation que ceste la, que peu de gens en iouissent, il n'est pour les aneantir que d'en faire largesse . Quand il se trouueroit plus de gens qu'au temps passé, qui meritaissent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtât corrompre l'esti-

mation. Et peut aysément aduenir que plus de gens le meritēt, car il n'est nulle des vertus qui s'espende si aysément que la vaillāce militaire. Il y en a vne autre vraye, parfaite & philosophique, dequoy ie ne parle point, & me sers de ce mot, selon nostre vsage, bien plus grāde que ceste cy & plus pleine, qui est vne force & asseurance de l'ame mesprisant égalemēt toute sorte d'accidens, equable, vniforme & constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'vsage, l'institution, l'exemple & la coustume peuuent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle, dequoy ie parle, & la rēdent aysément vulgaire, commune, & populaire, cōme il est trefaycé a voir par l'expériēce que nous en donnent nos guerres ciuiles. Il est vray qu'a la verité la recompēse de l'ordre ne touchoit pas au temps passé seulement ceste consideration, elle regardoit plus loing. Ce n'a iamais esté le payemēt d'un valeureus soldat, mais d'un capitaine fameux & noble. La science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement vne suffisance militaire plus vniuerselle, & qui embrassat la plus part & plus grādes parties d'un bon hōme de guerre, qui fut encore, outre cela de cōdition accōmodable a vne telle dignité. Mais ie di, quand plus de gens en seroiēt dignes qu'il ne s'en trouuoit autrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rēdre plus liberal: & eut mieux vallu faillir a n'estrener pas



pas tous ceux, a qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une inuention si propre & si vtile. Nul homme de cœur ne daigne s'auantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs: & ceux d'aujourd'hui qui ont moins merité ceste recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par la au rang de ceux a qui on a fait tort d'espandre indignement & auilir cest honneur qui leur estoit particulierement deu. Or de s'attendre en effaçant & abolissant ceste-cy de pouuoir soudain remettre en credit & renoueller une semblable coustume, ce n'est pas entreprendre propre a une saison si licencieuse & malade qu'est celle, ou nous nous trouuons a presant: & en auiedra que la derniere encourra des sa naissance les incommodités, qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues & contreintes, pour luy donner autorité: & ceste saison tumultuere n'est pas capable d'une bride courte & reglée, outre ce qu'auant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, & du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit receuoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, & de la difference de ceste vertu aux autres. Mais Plutarque estant souuent retôbé sur ce propos, & nous estant si familier par l'air François qu'on luy a donné si perfect &

si plaisât, ie me meslerois pour neât de rapporter icy ce qu'il en diët. Mais cecy est digne d'estre remerqué, que nostre nation dône a la vaillâce le premier degré des vertus, comme son nom mesme môstre, qui viët de valeur, & que a nostre vsage, quand nous disons vn hôme qui vaut beaucoup, ou vn homme de biē, au stile de nostre court, & de nostre noblesse, ce n'est a dire autre chose qu'un vaillant homme: d'une façon pareille a la Romaine. Car la generale appellation de vertu prend chés eux ethymologie de la force. La forme propre & seule & essencielle de la noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vray semblable que la premiere vertu qui se soit faite paroistre entre les hômes & qui a donné aduātage aux vns sur les autres, ça esté ceste cy: par laquelle les plus forts & courageux se sont rendus maistres des plus foibles, & ont aquis reng & reputation particuliere: d'ou luy est demeuré cest honneur & dignité de langage: ou bien que ces nations estant tres-belliqueuses ont donné le pris a celle des vertus, qui leur estoit la plus familiere, & le plus digne tiltre. Tout ainsi que nostre passion & ceste fieureuse sollicitude que nous auons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien & femme d'honneur & de vertu ce ne soit a la verité a dire autre chose pour nous qu'une femme chaste: cōme si pour les obliger a ce deuoir nous mettiōs

a non-

a nonchaloir tous les autres, & leur lâchions la bride a tout autre faute, pour entrer en cōposition de leur faire quitter ceste cy.

## CHAP. VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES  
aux enfans.

*A Madame d'Estissac.*

**M**Adame si l'estrangeté ne me sauue & la nouuelleté, qui ont accoustumé de dōner pris aux choses, ie ne fors iamais a mon honneur de ceste sottte entreprinse: mais elle est si fantastique, & a vn visage si esloigné de l'ysage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est vne humeur melâcolique, & vne humeur par consequent tres ennemie de ma complexiō naturelle, produicte par le chagrein de la solitude, en laquelle il y a quelques années que ie m'estoy ietté, qui m'a mis premierement en teste ceste resuerie de me mesler d'escrire. Et puis me trouuant entierement desgarny & vuid de toute autre matiere ie me suis présenté moy-mesmes a moy pour argument & pour subiect. C'est vn dessein farouche & mōstreux. Il n'y a rien aussi en ceste besoingne digne d'estre remerqué que cete bizarrerie: car a vn sub-

ieût si vain & si vile, le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu dōner forme & façon qui merite qu'on en face conte. Or madame, ayant a m'y pourtraire au vif i'e eusse oublié vn trait d'importance, si ie n'y eusse représenté l'honneur & reuerence singuliere, que i'ay tousiours porté a vos merites & a vos vertus. Et l'ay voulu dire notāment a la teste de ce chapitre: d'autant que par mi vos autres grandes qualitez celle de l'amitié que vous auez montrée a vos enfans tiēt l'vn des prēmiers rēgs. Qui sçaura l'aage auquel Monsieur d'Estissac vous laissa vesue, les grāds & honorables partis, qui vous ont esté offertz autant qu'a Dame de France de vostre condition, la cōstance & fermeté de quoy vous auez soustenu tant d'années & au trauers de tāt d'espineuses difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encores assiégée, l'heureus acheminement que vous y auez donné par vostre seule prudence ou bōne fortune: il dira aisément avec moy que nous n'auōs nul exemple d'affection maternelle en nostre temps plus expres que le vostre. Je louē Dieu, Madame, qu'elle est si bien employée: car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estissac assurent assés, que quand il sera en aage vous en retirerez l'obeissance & reconoissance d'vn tref-bon filz. Mais d'autant qu'a cause de son enfance, il n'a peu remerquer les extremes

trêmes offices qu'il a receu de vous en si grand nôbre, ie veus, si ces escriis viennēt vn iour a luy tomber entre mains, lors que ie n'auray plus ni boucheni parole qui le puisse dire, qu'il recoiue de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encore plus visuellement tesmoigné par les bôs effects, dequoy si Dieu plait il se ressentira, qu'il n'est gentil'hôme en Frâce qui doïue plus à sa mere qu'il fait: & qu'il ne peut dōner a l'aduenir plus certaine preuue de sa valeur & de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayemēt naturelle, c'est a dire quelque instinct, qui se voye vniuersellement & perpetuellement empreint aux bestes & en nous (ce qui n'est pas sans controuerſe) ie puis dire a mô aduis, qu'apres le soing que chaque animal a de sa conseruatiō & de luyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte a son engeance tient le second lieu en ce reng. Et par ce que nature semble nous l'auoir recommandée regardant a estādre & faire aller auant les pieces successiues de ceste siēne machine: ce n'est pas de merueille, si a reculons des enfans aux peres elle n'est pas si grande. Puis qu'il a pleu a Dieu nous estrener de quelque capacité de discours, affin que comme les bestes nous ne fussions pas seruiement assuiectis aux loix communes, ains que nous nous y apliquissions par iugement & liberté volōtaire, nous deuons biē prester vn peu a la simple authorité de nature:

mais non pas nous laisser tyranniquement emporter a elle, la seule raison doit auoir la conduite de nos inclinations. L'ay de ma part le gouſt eſtrangement mouſſe a ces propenſions, qui ſont produites en nous ſans l'ordonnance & entremiſe de noſtre iugement. Comme ſur ce ſubieſt, dequoy ie parle, ie ne puis gouſter ceſte paſſion, dequoy on embrasse les enfans a peine encore nez, n'ayant ni mouuement en l'ame, ni forme recônoiſſable au corps, par ou ils ſe poiſſent rêdre aimables. Vne vraye affection & biê reglée deuroit naiſtre & s'augmêter avec la cōnoiſſance qu'ils nous donnênt d'eux, & lors s'ils le valent, l'inclination naturelle marchant quât & quant la raison, les cherir d'une amitiê vrayement paternelle, & en iuger de meſme s'ils ſont autres, nous rendans touſiours a la raison non-obſtant la force naturelle. Il en va fort ſouuent au rebours, & le plus cōmunement nous nous ſentôs plus eſmeus des trepignemês ieus & mignardises pueriles de nos enfans, q̃ nous ne faiſons apres de leurs actions toutes formées: cōme ſi nous les auions aymês pour le plaisir que nous en receuions, non pour eux meſmes. Et tel fournit bien liberalement de iouets a leur enfance, qui ſe trouue reſſerré a la moindre dépêce qu'il leur faut eſtant hommes. Voire il ſemble que la ialouſie que nous auons de les voir paroître & iouïr du mōde, quād nous ſommes a meſme de le quitter, nous rêd plus eſpagnâs  
& re-

& retrains enuers eux. Il nous sēble qu'ils nous marchent sur les talons. & si nous auīōs a craindre cela, puis que l'ordre naturel porte qu'ilz ne peuuent a dire verité, estre, ny viure qu'aux despens de nostre substance, nous ne deuions pas estre peres. Quant a moy ie treuue que c'est cruauté & iniustice de ne les receuoir au partage & societé de nos biēs, & compaignōs en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils sont en aage, & de ne retrancher & reserrer nos commodités pour pouruoir aux leurs, puis que nous les auons engendres a cet effect. C'est iniustice de voir qu'un pere vieil, cassé, radoté, demi-mort iouisse seul a vn coin du fouier des biens qui suffiroient a l'auancement & entretien de plusieurs enfans, & qu'il les laisse cependant par faute de moyen perdre leurs meilleures années sans se pouffer au seruice public & connoissance des hōmes. On les iette au desespoir de chercher par quelque voie, pour iniuste qu'elle soit, a pouruoir a leur besoin. Comme i'ay veu de mon temps plusieurs ieunes hommes de bonne maison si adonnez au larcin, que nulle institutiō ne les en pouuoit détourner. P'en cōnoy vn tres-bien apparenté, a qui par la priere d'un sien frere tref-honneste & braue gentil-hōme ie parlay vne fois pour cest effect. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il auoit esté acheminé a cest' ordure par la rigueur & auarice de son pere, mais qu'a present il y

estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouuoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larcin des bagues d'une dame, au leuer de laquelle il s'estoit trouué avec beaucoup d'autres. Il me fit souuenir du conte que i'auois ouy faire d'un autre gentil'homme si fait & façonné a ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que venant apres a estre maistre de ses biens, delibéré d'abandonner ceste trafique, il ne se pouuoit garder pourtant, s'il passoit pres d'une boutique, ou il y eust chose, dequoy il eust besoin, de la dérober en peine de l'enuoier payer apres. Et en ay veu plusieurs si accoustumez & rompus a cela, que parmy leurs compaignons mesmes ils déroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ce quartier de Gascogne est a la verité vn peu plus descrié de ce vice que les autres de nostre nation. Si est ce que nous auons veu de nostre temps a diuerses fois entre les mains de la iustice des hommes de maison d'autres contrées de la France conuaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de ceste débauche il s'en faille aucunement prendre a ce vice des peres. Et si on me respõd ce que fit vn iour vn Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, nō pour en tirer autre fruit & vñage que pour se faire honorer & rechercher aux siens, & que l'aage luy ayāt osté toutes autres forces c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en autorité en sa famil-



famille, & pour euitier qu'il ne vint a mespris & desdain a tout le monde. Cela est quelque chose: mais c'est la medecine a vn mal, duquel on deuoit euitier la naissance. Vn pere est bien miserable qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ilz ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses meurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere elles ont leur pris: & les os & reliques des personnes d'honneur nous auons accoustumé de les auoir en respect & reuerence. Nulle vieillesse ne peut estre si caduque & si rance a vn personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, & notamment a ses enfans, desquels il faut auoir réglé l'ame a leur deuoir par raison non par necessité & par le besoin, ny par rudesse & par force.

*Et errat longe mea quidem sententia*

*Qui imperium credat esse grauius aut stabilius*

*Vi quod sit, quam illud quod amicitia adiungitur.*

Voulons nous estre aimez de nos enfans, leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien qu'a la verité nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut estre ny iuste ny excusable) accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela il ne nous faudroit pas marier si ieunes que nostre aage viene quasi a se confondre avec le leur:

leur: car cest inconueniēt nous iette a plusieurs grâdes difficultez, ie dy spécialement a la noblesse, qui est d'une cōditiō oyfue, & qui ne vit, cōme on dit, que de ses rêtes: car ailleurs, ou la vie est questuere, la pluralité & compagnie des enfans c'est vn agencement de mesnage, ce sont autant de nouueaux vtils & instrumens a s'enrichir. Les anciens Gaulois estimoient a extreme reproché d'auoir eu accointance de femme auant l'aage de vint ans: & recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloiēt dresser pour le seruice de la guerre, de conseruer bien auant en l'aage leur pucelage, d'autant que les courages s'en amollissent & diuertissent.

*Mahor congiunto a giouinetta sposa*

*Lieto homai de' figliera inuilito*

*Negli effetti di padre & di marito.*

Vn gentil'homme qui a trante cinq ans, il n'est pas tēps qu'il face place a son fils qui en a vint. Il est luy mēme au train de paroiste & aux voyages des guerres & en la court de sō prince. Il a besoin de ses pieces. Il lui en doit certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et a celuy la peut seruir iustement ceste reſponce que les peres ont ordinairement en la bouche: Je ne me veux pas depouiller deuant que de m'aller coucher. Mais vn pere aterré d'années & de maux, priué par sa foiblesse & faute de santé, de la commune societé

cieté des hommes, il se faict tort & a autrui de couuer inutilement vn grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour auoir desir de se dépouiller pour se coucher, non pas iusques a la chemise, mais iusques a vne robe de nuit bien chaude. Le reste des pompes & de ses riches atours, dequoy il n'a plus que faire, il doit en estre neruolontiers ceux, a qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en priue. Autrement sans doute il y a de la malice & del'enuie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquiesme ce fut celle la, d'auoir sceu reconnoistre que la raison nous commande assez de nous dépouiller, quand nos robes nous chargent & empeschent, & de nous coucher quand les iambes nous faillent. Il resigna ses moiens, grandeur & puissance a son fils, lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté & la force pour conduire les affaires avec la gloire qu'il y auoit aquisé.

*Solue senescentem mature sanus equum, ne*

*Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.*

Ceste faute de ne se scauoir reconnoistre de bonne heure & sentir l'impuissance & extreme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & a l'ame, qui a mon opinion est esgale (si l'ame n'en a plus de la moitié) a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. I'ay veu de mon temps & connu famille-

milieremēt des personnages de grande authorité, qu'il estoit bien aysé a voir estre merueilleusement descheus de ceste ancienne suffisance, que ie connoissois par la reputation qu'ilz en auoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse pour leur honneur volontiers souhaitez retirez en leur maison a leur aysé & déchargés des occupations publiques & guerrieres qui n'estoint plus pour leurs espauls. I'ay autrefois esté priué en la maison d'un gentil'homme veue & fort vieil, d'une vieilleſſe toutefois assez verte. Cetuy cy auoit plusieurs filles a marier & un filz desia en aage de paroistre. cela luy chargeoit sa maison de plusieurs despences & visites estrangieres, a quoy il ne prenoit nul gouſt, non seulement pour le ſoin de l'espargne mais encores plus, pour auoir, a cause de l'aage, pris vne forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy vn iour vn peu hardiment, comme i'ay accoustumé de produire librement ce qui me viēt en la bouche, qu'il luy feroit mieux de nous faire place, & de laisser a sō filz sa maison principale ( car il n'auoit que celle la de bien logée & accommodée ) & se retirer en vne siēne terre, qu'il auoit fort voisine, ou nul n'apporterait incommodité a son repos, puis qu'il ne pouuoit autrement euitier nostre importunité, veū la condition de ses enfans. Il m'en creut dépuis & s'en trouua fort bien. C'en'est pas a dire qu'on leur donne, par telle voie obligation,

tion, de laquelle on ne se puisse plus desdire, ie leur lairrois, moy qui suis tantost a mesme de iouer ce rolle, la iouissance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion: ie leur en lerrois l'vsage, par ce qu'il ne me seroit plus cōmode: & de l'autorité des affaires en gros ie m'en reseruerois autāt qu'il me plairoit: ayāt tousiours iugé que ce doit estre vn grand contentement a vn pere vieux de mettre luy mesme ses enfās en train du gouuernemēt de ses affaires, & de pouuoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens: leur fournissant d'instruction & d'auis suyuant l'experience qu'il en a, & d'acheminer luy mesme l'ancien honneur & ordre de sa maison en la main de ses enfans, & se respondre par la des esperances qu'il peut prendre de la conduite a venir. Et pour cet effect ie ne voudrois pas fuir leur compagnie: ie voudroy les esclairer de prés & iouir moy mesme selon le goust de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si ie ne viuoy parmy eux (cōme ie ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage & l'importunité de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les reigles & façons de viure que i'aurois lors) ie voudroy au moins viure pres d'eux a vn quartier de ma maison non pas le plus pompeus, mais commode. Non comme ie vy il y a quelques années, vn Doyen de Saint Hilaire de Poitiers

368 ESSAIS DE M. DE MONTAI.  
tiers rendu a vne telle solitude par l'incommodité de sa santé, que lors que i'entray en sa chambre il y auoit vint deux ans qu'il n'en estoit fort y vn seul pas, & si auoit toutes ses actions libres & aysées sauf vn reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine vne fois la sepmaine vouloit il permettre que nul entrast pour le voir: il se tenoit tousiours enfermé par le dedas de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy apportoit vne fois le iour a manger, qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener & lire quelque liure (car il connoissoit aucunement les lettres) obstiné au demeurant de mourir en ceste démarche, comme il fit bien tost apres. P'essayeroy par vne douce conuersation de nourrir en mes enfans vne viue amitié & bienueillance non fainte en mon endroit. Ce qu'on gaigne aysément en vne nature bien née. Car si ce sont bestes furieuses, il les faut éuiter & fuir pour telles. Je hay ceste coustume de priuer les enfans qui sont en aage du commerce & intelligence priuée & familiere des peres, & de vouloir maintenir en leur endroit vne morgue seuer & estrangiere pleine de rancune & de desdain esperant par la les tenir en crainte & obeissance. Car c'est vne farce tresinutile, qui rend les peres ennuieux aux enfans, & qui pis est, ridicules: ils ont la ieunesse & les forces en la main, & par consequent le vent & la faueur du monde, & reçoient avecques moquerie,

querie, ces mines fieres & coleres d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur, ny aux veines. Quand ie pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aymer. Feu Monsieur le Marechal de Monluc ayant perdu celui de ses enfans, qui mourut en l'Isle de Maderes, braue gentil'homme a la verité & de grande esperance, me faisoit fort valoir entre les autres regrets le desplaisir & creue-cœur qu'il sentoit de ne s'estre iamais communiqué a luy: & sur ceste humeur d'une grauité & grimace paternelle, auoir perdu la commodité de gouter & bien connoistre son fils, & aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, & le digne iugemēt qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garson, disoit-il n'a rien veu de moy qu'une contenance refroidie & pleine de mespris, & a emporté ceste creance, que ie n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-je a decouvrir ceste singuliere affection que ie luy portoy dans mon ame? estoit ce pas luy qui en deuoit auoir tout le plaisir & toute l'obligation? Ie me suis contrainct & geéné pour maintenir ce vain masque: & y ay perdu le plaisir de sa conuersation & sa volonté quant & quāt, qu'il ne me peut auoir portée autre que bien froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyrannique. Ie trouue que ceste plainte estoit bien prise & raisonnable: car comme ie sçay par une trop certaine experience, il n'est nulle si douce

consolatiō en la perte de nos amis que celle que nous aporte la souuenance de n'auoir riē oublié a leur dire, & d'auoir eu avec eux vne parfaicte & entiere communication. Entre autres coustumes particulieres qu'auoient nos anciens Gaulois, a ce q̄ dit Cæsar, cete cy en estoit, Que les enfans ne se presentoint aux peres ny s'ozoint trouuer en public en leur compaignie, que lors qu'ils commençoient a porter les armes, comme s'ils vouloient dire que lors il estoit aussi temps que les peres les receussent en leur familiarité & accointance. I'ay veu encore vne autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mô tēps, qui ne se contentent pas d'auoir priué pendant leur longuevie leurs enfans de la part, qu'ilz deuoient auoir naturellemēt en leurs fortunes, mais laissent encore apres eux a leurs femmes ceste mesme autorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer a leur fantasie. Et ay connu tel seigneur des premiers officiers de nostre couronne aiant par esperance de droit a venir, plus de cinquāte mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquāte ans, sa mere en son extreme decrepitude iouissant encore de tous ses biēs par l'ordonnāce du pere qui auoit de sa part vécu pres de quatre vints ans. Celā ne me semble aucunement raisonnable. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pēdāt que les enfāns ne sont pas en aage selon les loix pour en manier la charge:

mais



mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut  
esperer qu'en cest aage la ils auront plus de sa-  
gesse & de suffisance que sa fême, veu l'ordina-  
re foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutefois a la  
verité plus contre nature de faire dépendre les  
meres de la discretiō de leurs enfās. On leur doit  
donner largement, de quoy maintenir leur estat  
selō la condiō de leur maison & de leur aage,  
d'autāt que la necessité & l'indigence est beau-  
coup plus mal seante & malaiée a supporter a  
elles qu'aux masles: il faut plustost en charger les  
enfans que la mere. Mais au demeurāt il me sē-  
ble, ie ne sçay comment, qu'en toutes façons la  
maistrise n'est aucunemēt deuē aux femmes sur  
des hōmes, sauf la maternelle & naturelle, si ce  
n'est pour le chātiment de ceux, qui par quelque  
humeur fieureuse se sont volōtairement soubmis  
a elles. Mais cela ne touche point les vieilles,  
de quoy nous parlōs icy. C'est l'apparēce de ce-  
ste cōsideration, qui nous a fait forger & dōner  
piéd si volontiers a ceste loy, que nul ne veit on-  
ques, qui priue les fēmes de la successiō de ceste  
courōne: & n'est guiere seigneurie au mōde, ou  
elle ne s'allegue, comme icy, par vne vray-sem-  
blance de raison qui l'autorise. Mais la fortune  
luy a donné plus de credit en certains lieux qu'  
aux autres. Il est aussi dangereux de laisser a leur  
iugement la dispensation & distribution de no-  
stre succession selon le choix qu'elles feront des  
enfans, qui est a tous les coups inique & fāstigi-

que. Car cest appetit desreglé & goust malade qu'elles ont au tēps de leurs groissies, elles l'ont en l'ame en tout tēps. Cōmunement on les void s'adōner aux plus foibles & malotrus, ou a ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayant point assez de force de discours pour choisir & embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller, ou les impressions de nature sont plus seules & plus apparētes: cōme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petitz, ny goust de la parenté, que pendāt qu'ilz leur pendēt a la mamelle. Et si il est aisé a voir par experience que ceste affection naturelle, a qui nous donnons tant d'autorité, a les racines bien foibles. Pour vn fort legier profit nous arrachons tous les iours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faisons prēdre les nostres en charge: nous leur faisons abandoner les leurs a quelque chetive nourrisse a qui nous ne voulōs pas commettre les nostres, ou a quelque cheure, leur defandant non seulement de les alaiter; quelque dāgier qu'ils en puiffēt encourir, mais encore d'en auoir aucun soin, pour s'ēployer du tout au seruice des nostres. Et voit on a la plus part d'entre elles s'engendrer bien tost par accoustumance vn' affection bastarde plus vehemente que la naturelle, & plus grande sollicitude sans comparaisō de la conseruatiō des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des cheures, c'est d'autāt qu'il est

est ordinaire chez moy de voir les femmes de vilage, lors qu'elles ne peuuent nourrir les enfans de leurs mamelles appeller des cheures a leur secours. Et i'ay a ceste heure deus laquays chez moy, qui ne tetterent iamais que huict iours laiët de femme. Ces cheures sont incôtinant duytes a venir alaitter ces petits enfans, reconoissent leur voix quand ils crient & y acourent. Si on leur en presente vn autre que leur nourrisson, elles le refusent: & l'enfant en faiët de mesmes d'une autre cheure. I'en vis vn l'autre iour, a qui on osta la sienne par ce que son pere ne l'auoit qu'empuntée d'un sien voisin. Il ne peut iamais s'adonner a l'autre qu'ô luy presenta, & mourut sans doute de faim. Les bestes alterët & abastardissent aussi aisémēt que nous ceste affection naturelle. Ora considerer ceste simple occasion d'aymer nos enfans, pour les auoir engendrés, pour laquelle nous les appellôs chair de nostre chair, & os de nos os, il semble qu'il y ait bien vne autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit & de nostre suffisance, sont produicts par vne plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres: no<sup>s</sup> sommes pere & mere ensemble en ceste generatiô: ceux cy nous coustent bien plus cher, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans est

beaucoup plus leur, que nostre: la part que nous  
 y auons est bien legiere, mais de ceux cy toute  
 la beauté, toute la grace & excellēce est nostre.  
 Par ainsi ils nous représentēt & nous rapportēt  
 bien plus viuement que les autres. A ceste cause  
 les histoires estant pleines d'exemples de ceste  
 amitié commune des peres enuers les enfans, il  
 ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi  
 quelcun de ceste cy. Il y eut vn Labienus a Ro-  
 me, personnage de grāde valeur & autorité, &  
 entre autres qualitez excellent en toute sorte de  
 literature, qui estoit, ce croy-ie, fils de ce grand  
 Labienus le premier des capitaines qui furent  
 sous Cæsar en la guerre des Gaules, & qui dé-  
 puis s'estant ietté au party du grād Pōpeius s'y  
 maintint si valeureusemēt iusques a ce que Cæ-  
 sar le deffit en Espagne. Ce Labienus de quoy ie  
 parle, eust plusieurs enuieux de sa vertu, & com-  
 me il est vray semblable, les courtisans & fauo-  
 ris des Empereurs de son temps pour ennemis  
 de sa franchise & des humeurs paternelles, qu'il  
 retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il  
 est croyable qu'il auoit teint ses escrits & ses  
 liures. Ses aduersaires poursuuirent deuant le  
 magistrat a Rome & obtindrēt de faire condā-  
 ner plusieurs siens ouurages, qu'il auoit mis en  
 lumiere, a estre brusles. Ce fut par luy que com-  
 mença ce nouuel exēple de peine qui depuis fut  
 continué a Rome a plusieurs autres, de punir de  
 mort les escrits mesmes, & les estudes. Il n'ya-  
 uoit

uoit point assez de moyen & matiere de cruauté si nous n'y mesliōs des choses mesmes que nature a exēptées de tout sentimēt & de toute souffrance, cōme la reputation & les inuentions de nostre esprit: & si nous n'alions cōmuniquer les maus corporels aux disciplines & monumēs des Muses. Or Labienus ne peut souffrir ceste perte ny de suruiure a ceste sienne si chere geniture, il se fit porter & enfermer tout vif dans le monumēt de ses ancestres, la ou il pourueut tout d'un train a se tuer & a s'enterrer ensemble. Il est malaisé de monstrier nulle autre plus vehemēte affection paternelle que celle la. Cassius Seuerus homme tref-eloquent & son familier voyāt brusler ses liures crioit que par mesme sentēce on le deuoit quāt & quātcondāner a estre bruslé tout vif, car il portoit & cōseruoit en sa memoire tout le cōtenu en iceux. Le bon Lucanus estant cōdāne a mort par ce vilain de Nerō, sur les derniers traits de sa vie cōme la pluspart du s̄ag fut desia escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faiētes tailler a son medecin pour mourir, & q̄ la froideur eut saisy les extremittez de ses mēbres, & cōmençant a approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire ce furēt aucūs des vers de s̄o liure de la guerre de Farsale, qu'il recitoit, & mourut ayant ceste derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ses enfans, representant les a-dieux & les

estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, & vn effet de ceste naturelle inclination qui rappelle en nostre souuenâce en ceste extremité, les choses, que nous auons heu les plus cheres pendant nostre vie. Pensons nous qu'Episcurus qui en mourant tormenté, cōme il dict, des extremes douleurs de la colique auoit toute sa consolation en la beauté de sa doctrine qu'il laissoit au monde, eut receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais & biē esleués, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits ? & que s'il eust esté au choix de laisser apres luy vn enfant contrefaict & mal nay, ou vn liure sot & inepte, qu'il ne choisist plustost, & non luy seulement mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit a l'aduenture impieté en saint Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'eterrer ses escrits, dequoy nostre religion receoit vn si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eut, s'il n'aimoit mieus enterrer ses enfans. Il est peu d'hommes amoureux de la poésie, qui ne se gratifiasent plus d'estre peres de l'Eneide que du plus beau garson de France: & qui ne souffrisent plus aisément l'vne perte que l'autre. Il est malaisé a croire qu'Epaminondas qui se vatoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient vn iour honneur a leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il auoit gai-

gagné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenti à échanger celles la aux mieux nées & mieux coiffées de toute la Grece: ou que Alexandre & Cæsar ayent iamais souhaité d'estre priués de la grâdeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour l'incommodité d'auoir des enfans & heretiers, quelques parfaicts & accomplis qu'ils peussent estre: voire ie fay grand doubte que Phidias ou autre excellent statuere aymat autant la conseruation & la durée de ses enfans naturelz, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long trauail & estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant a ces passions vitieuses & furieuses, qui ont eschauffé quelque fois les peres a l'amour de leurs filles, ou les meres enuers leurs fils, encore s'en trouue il de pareilles en ceste autre sorte de parenté: tesmoing ce que les Poëtes recitent de Pygmalion, qu'ayât basti vne statue de femme de beauté singuliere il deuint si éperdument espris de l'amour forcené de ce sien ouurage, qu'il falut, qu'en faueur de sa race les dieux la luy viuifiassent.

*Tentatum mollescit ebur, positoque rigore  
Subsedit digitis.*

## CHAP. IX.

### *Des armes des Parthes.*

C'est vne façõ vitieuse de la noblesse de nostre tēps, & pleine de mollesse, de ne pré-

dre les armes que sur le point d'une extreme necessité & s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit esloigné: d'où il survient plusieurs desordres. Car chacun criant & courât a ses armes sur le point de la charge les vns sont a lasser encore leur cuirasse, que leurs compagnons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance, & leurs gantelets a porter, & n'abandonoiēt le reste de leur equipage tāt que la couruée duroit. Nos troupes sont a ceste heure toutes troublées & difformes par la confusion du bagage & des valets, qui ne peuuēt esloigner leur maistres, a cause de leurs armes. Plusieurs nations vont encore & alloient anciennement a la guerre sans armes, & ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirēt pour cela de guiere leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le defect d'un harnois, il n'en est guiere moindre nombre que l'empeschement des armes a fait perdre engagés sous leur pesanteur, ou froissiez & rompus, ou par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, a la verité, a voir la charge des nostres & leur espaisseur, que nous ne cherchōs qu'a nous deffendre & mettre a couuert. Nous auons assez a faire a en soustenir le fais, sans nous empescher a autre chose, entrauez & cōtrains sans mouuement & sans disposition, comme si nous n'auions a combattre que du choq de la pesanteur de nos armes: & comme si nous n'auions



pas pareille obligation a deffendre nos armes, comme elles ont a nous deffendre. Et a present que nos mosquetaires sont en credit, ie croy que lon trouuera quelque inuention de nous emmurer pour nous en garentir, & nous faire traîner a la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les Romains faisoient porter a leurs elephans. Ceste humeur est bien esloignée de celle de Scipion surnommé AEmilianus; lequel accusa aigrement ses soldats, de ce qu'ils auoient semé des chausse-trapes sous l'eau a l'endroit du fossé par ou ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouuoient faire des sorties sur luy : disant que ceux qui assailloient deuoient penser a entreprendre non pas a craindre. Or il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes.

*L'husbergo in dosso haueano & l'elmo in testa*

*Dni di quelli guerrier de i quali io canto.*

*Ne notte o di doppo quentraro in questa*

*Stanza agli haueano mai mesi da canto,*

*Che facile a portar comme la vesta*

*Era lor, perche in uso l'aucan tanto.*

Les gens de pied Romains, portoient non seulement le morrion, l'espée, & l'escu: car quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si acoustumés a les porter, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs mēbres: mais quant & quāt encore, ce qu'il leur failloit de mēgeaille pour quinze iours, & certaine quātité de pax pour faire  
leurs

leurs rempars. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude & plus austere que la nostre: aussi produisoit elle de bien autres effets. Ce traitt est merueilleux a ce propos, qu'il fut reproché a vn soldat Lacedemonien, qu'estant a l'expedition d'une guerre on l'auoit veu sous le couuert d'une maisõ, Ils estoient si durcis a la peine que c'estoit hôte d'estre veu sous autre toit que celui du ciel, quelque temps qu'il fit. Nous ne menerions guiere loing nos gens a ce pris la. Au demeurant Marcellinus, hõme nourry aux guerres Romaines, remarque curieusement la faõ que les Parthes auoient de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle estoit esloignée de la Romaine. Or par ce qu'elle me semble bien fort aprochante de la nostre, i'ay voulu retirer ce passage de son autheur, ayant pris autres fois la peine de dire bien amplement ce que ie fauois sur la cõparaison de nos armes aux armes Romaines. Mais ce lopin de mes brouillars m'ayant esté desrobé avec plusieurs autres par vn hõme, qui me seruoit, ie ne le priueray point du profit, qu'il en espere faire. Aussi me seroit il bien malaysé de remascher deux fois vne mesme viande. Ils auoient, dit il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'espeschoient pas le mouuement de leur corps: & si estoient si fortes que noz dards reialissoient venant a les hurter (ce sont les escailles, dequoy nos ancestres auoient fort acoustumé de se seruir) & en

vn au-

vn autre lieu, Ils auoient, dit-il, leurs cheuaux forts & roydes couuertz de gros cuyr, & eux estoient armez de cap a pied de grosses lames de fer régées de tel artifice, qu'a l'édroit des iointures des membres elles prestoient au mouuement. On eust dit que c'estoient des hommes de fer: car ils auoient des acoustremens de teste si proprement assis, & representans au naturel la forme & parties du visage, qu'il n'y auoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient a leurs yeux, leur donnant vn peu de lumiere, & par des fentes, qui estoient a l'édroit des naseaux, par ou il prenoient assez malaisément halaine. Voila vne descriptiō, qui retire biē fort a l'equipage d'vn homme d'armes François, a tout ses bardes. Je veus dire encore ce mot pour la fin: Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy & pour Alcinus le premier homme de guerre qui fut au prés de luy, a chacun vn harnois complet du poids de sis vints liures, la ou les communs harnois n'en pesoient que soixante.

## CHAP. X.

*Des liures.*

**I**E ne fay point de doute, qu'il ne m'aduienne souuent de parler de choses, qui sont ailleurs plus richement traitées chés les maistres du mestier, & plus veritablement. C'est icy purement

ment l'essay de mes facultés naturelles, & nullemēt des acquises: & qui me surprēdra d'ignorāce, il ne fera rien cōtre moy. Car a peine respondroy ie a autruy de mes discours, qui ne m'e respons point a moy mesme, ny n'en suis satisfait. Qui sera en cherche de science, si la cherche ou elle se loge. Il n'est rien dequoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point a donner a cōnoistre les choses, mais moy. Elles me seront a l'aduenture connues vn iour, ou l'ont autrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux, ou elles estoient esclaircies. Mais i'ay vne memoire, qui n'a point dequoy conseruer trois iours la munitiō, que ie luy auray donné en gardé. Ainsi ie ne pleuuy nulle certitude, si ce n'est de faire connoistre ce que ie pēse: & iusques a quel point monte pour ceste heure la connoissance, que i'ay de ce, dequoy ie traite. Qu'on ne s'atende point aux choses, dequoy ie parle, mais a ma façon d'en parler & a la creance que i'en ay. Ce que ie desrobe d'autruy ce n'est pas pour le faire mien: ie ne pretens icy nulle part, que celle de raisonner & de iuger: le demeurant n'est pas de mon rolle. Ie n'y demande rien, sinon qu'on voie si i'ay sceu choisir ce, qui ioignoit iustement a mon propos. Et ce que ie cache par fois le nō de l'auteur a escientés choses que i'emprunte, c'est pour tenir en bride la legiereté de ceux, qui s'entremettent de iu.

de iuger de tout ce qui se presente, & n'ayās pas le nez capable de gouter les choses par elles mesmes, s'arrestēt au nom de l'ouurier & a son credit. Je veux qu'ils s'eschaudent a condamner Ciceron ou Aristote en moy. De cecy suis ie tenu de respondre, si ie m'ēpesche moy-mesme, s'il y a de la vanité & vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant. Car il eschape souuent des fautes a nos yeux, mais la maladie du iugement consiste a ne les pouuoir apercevoir lors qu'on les offre a sa veüe. La science & la verité peuuent loger chez nous sans iugement, & le iugemēt y peut aussi estre sans elles. Voire la reconnoissance de l'ignorance est vn des plus beaux & plus seurs tesmoignages de iugement que ie trouue. Je n'ay point d'autre fergent de bande a ranger mes pieces que la fortune. A mesme que mes resueries se presentent, ie les entasse: tantost elles se presentent en foule, tantost elles se trainent a la file. Je veus qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller cōme ie me trouue. Aussi ne sont ce pas icy mes articles de foy, qu'il ne soit pas permis d'ignorer & d'en parler casuellemēt & temerairemēt. Je souhaiterois biē auoir plus parfaicte intelligence des choses, mais ie ne la veus pas acheter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement nō laborieusement ce qui me reste de vie.

Il n'est

Il n'est rien pourquoy ie me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme, de quelque grand pris qu'elle soit. Je ne cherche aux liures qu'a m'y dōner du plaisir par vn hōneſte amuſement: ou ſi i'eſtudie, ie n'y cerche que la science, qui traicte de la connoiſſance de moy meſmes, & qui m'inſtruiſe à bien mourir & à bien viure. Les difficultez, ſi i'en rencontre en liſant, ie n'en ronge pas mes ongles: ie les laiſſe la, apres leur auoir faiet vne charge ou deux. Si ce liure me faſche i'en prens vn autre, & ne m'y adonne qu'aux heures ou l'ennuy de rien faire commence a me faiſir. Je ne me prēs guiere aux nouueaux, pour ce que les anciens me ſemblent plus tendus & plus roides: ni aux Grecs, par ce que mon iugement ne ſe ſatisfait pas d'vne moyenne intelligence. Entre les liures ſimplement plaiſans, ie trouue des modernes le Decameron de Boccace, Rablays, & les baiſers de Iean ſecond, s'il les faut loger ſous ce tiltre, & des ſiecles vn peu au deſſus du noſtre, l'hiſtoire Aethiopique dignes qu'on s'y amuſe. Quāt aux Amadis & telle ſorte d'eſcrits ils n'ont pas eu le credit d'arreſter ſeulement mon enfance. Je diray encore cecy ou hardimēt ou temerairement, que ceſte vieille ame poiſante ne ſe laiſſe plus chatouiller, non ſeulement a l'Arioſte, mais encores au bon Ouide: ſa facilité & ſes inuentions qui m'ont rauy autres-fois, a peine m'entretiennent elles a ceſte heure. Je di librement

ment mon aduis de toutes choses, voire & de celles qui surpassent a l'aventure ma suffisance, & que ie ne tiens nullement estre de ma iurisdiction. Ce que i'ē opine, ce n'est pas aussi pour establir la grandeur & mesure des choses, mais pour faire cognoistre la mesure & force de ma veuë. Quand ie me trouue dégouté de l'Axiomche de Platon, comme d'un ouurage sans nerfs & sans force, eu esgard a vn tel auteur, mon iugement ne s'en croit pas. Il n'est pas si vain de s'oposer a l'autorité de tant d'autres meilleurs iugemens, ni ne se donne temerairement la loy de les pouuoir accuser: il s'en prend a soy-mesmes, & se condamne ou de s'arrester a l'escorce ne pouuant penetrer iusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faus lustre: il se contente de se garentir seulement du trouble & du desfreiglement. Quant a sa foiblesse il la reconnoit volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences, que son apprehension luy presente, mais elles sont imbecilles & imparfaites. La plus part des fables d'Esop ont plusieurs sens & intelligēces. Ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage, qui quadre bien a la fable, mais c'est le premier visage & superficiel. Il y en a d'autres plus vifz, plus essentiels & internes, ausqz ils n'ont sceu penetrer. Voyla comme i'en fay. Mais pour suyure ma route, il m'a tousiours semblé, qu'en la poësie, Vergile, Lucrece, Catulle, & Horace

tiennent de bien loing le premier reng. Et notamment Vergile en ses Georgiques, que i'estime le plus plein & parfaict ouurage de la Poësie. A la cōparaison duquel on peut recōnoistre aysement qu'il y a des endroits en l'A Eneide, ausquels l'autheur eut donné encore quelque tour de peigne, s'il en eut eu loisir. L'ayme aussi Lucain & le practique volontiers, nō tant pour son stile (car il se laisse trop aller a ceste affectation de pointes & subtilités de son temps) mais pour sa valeur propre, & verité de ses opinions & iugemēs. Quāt au bon Terence, la mignardise & les graces du langage Latin, ie le trouue admirable a representer au vif, les mouuemēs de l'ame & conditiō de nos meurs. Ie ne le puis lire si souuent que ie n'y trouue quelque beauté & grace nouuelle. Ceux des tēps voisins a Virgile se pleignoient, dequoy aucuns luy cōparoiēt Lucrece. Ie suis d'opinion que c'est a la verité vne cōparaison inegale. Mais i'ay bien a faire a me r'assurer en ceste creance, quand ie me treuve attaché a quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de ceste comparaison, que diroient ils de la bestise & stupidité barbaresque de ceux qui luy cōparent a cet'heure Arioste? & qu'en diroit Arioste luy mesme, *ô seclū insipiens et infacetū*. P'estime que les anciens auoient encore plus a se pleindre de ceux qui comparoient Plaute a Terence, que de la comparaison de Lucrece a Vergile. Pour l'estima-



flimation de Terence il m'est souuent tombé en fantasie, comme en nostre temps, ceux qui se messent de faire des comedies (comme les Italiens qui y sont essez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire vne des leurs. Ils entassent en vne seule Comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desffiance qu'ils ont de se pouuoir soustenir de leurs propres graces, il faut qu'ils trouuent vn corps, ou s'appuyer : & n'ayant pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur tout au contraire. Les perfections & beautés de sa façon de dire nous font perdre le goust de son subiect. Sa gentillesse & sa mignardise nous arrestent par tout. Il est par tout si plaisant,

*Liquidus puroque simillimus amni,*

& nous réplit tant l'ame de ses graces, que nous fuyons la fin de son histoire. Ceste mesme consideration me tire plus auant. Je voy que les bôs & anciens Poëtes ont euité l'affectation & la recherche non seulement des fantastiques eleuations Espagnoles & Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces & plus retenues, qui sont l'ornemēt de tous les ouurages Poëtiques des siecles suiuan. Si n'y a il homme au monde qui les trouue a dire en ces anciens,

& qui n'admire plus sans comparaison l'égale poliffure & ceste perpetuelle douceur & beauté fleuriffance des Epigrammes de Catulle, que tous les esguillons, dequoy Martial esguise la queue des siens. C'est ceste mesme raison que ie disoy tantost, comme dit Martial mesme de soy, *Minus illi ingenio laborandū fuit, in cuius locum materia successerat*. Ces premiers la sans s'esmouuoir & sans se picquer se font assez sentir. Ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent: ceux-cy ont besoing de secours estrangier. A mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps. Tout ainsi qu'en la danse & en nos bals i'ay remarqué, que ces hōmes de vile cōdition, qui en tiennēt escole, pour ne pouuoir représenter le port & la decence de nostre noblesse, en recōpense de ceste grace, qu'ils ne peuuent imiter, cherchent a se recommander par des sauts perilleux & autres mouuemens estranges & bāteleresques. Et cōme i'ay veu aussi les badins excellēs iouānt leur rolle, vetus a leur ordinaire & d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de gens de leur metier: les aprētifs & qui ne sont de si haute leçon, il faut qu'ils s'efarinēt le visage: il leur faut trouuer des vestemens ridicules, des mouuemens & des grimaces, pour nous aprestera rire. Ceste mienne conception se reconnoit mieux qu'en toute autre lieu en la comparaison de l'*AENEIDE* & du *Furcius*.

Furieux. Celuy-la on le voit aller a tire d'aisle d'un vol haut & ferme suiuant tousiours sa pointe: cestuy-cy voleter & sauteler de conte en cōte, comme de branche en branche ne se fiant a ses aisles, que pour vne bien courte trauerse, & prendre pied a chasque bout de chāp, de peur que l'haleine & la force luy faille,

*Excursus que breues tentat.*

Voila donc quant a ceste sorte de subiects les auteurs qui me plaisent le plus. Quant a mon autre leçon, qui mesle vn peu plus de fruit au plaisir, par ou i'apprens a renger mes humeurs & mes conditions, les liures qui m'y seruent plus ordinairement, c'est Plutarque, depuis qu'il est François, & Seneque. Ils ont tous deux ceste notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche, elle y est traitée a pieces decousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy ie suis incapable, cōme sont les Opuscules de Plutarque & les Epistres de Seneque, qui est la plus belle partie de ses escrits & la plus profitable. Il ne faut pas grāde entreprinse pour m'y mettre, & les quitter ou il me plait. Car elles n'ont point de suite des vnes aus autres. Ces auteurs ont beaucoup de similitude d'opinions, comme aussi leur fortune les fit naistre enuiron mesme siecle, tous deux precepteurs de deux Empereurs Romains tous deux venus de pais estrāgier, tous deux ri-

ches & puissans. Leurs creances sont des meilleures de toute la philosophie, & traitées d'une simple façon & pertinente. Plutarque est plus vniforme & constant, Seneque plus ondoyant & diuers. Cestuy-cy se peine, se roidit & se téd pour armer la vertu cōtre la foiblesse, la crainte & les vitieus appetis: l'autre semble n'estimer pas tant leur effort & d'esdaigner d'en haster son pas & se mettre sur sa targe. Plutarque a les opinions Platoniques, douces, & accommodables a la societé ciuile: l'autre les a Stoiques & Epicuriennes, plus esloignées de l'vsage commun, mais plus commodes & plus fermes. Il paroît en Seneque qu'il preste vn peu a la tyrannie des Empereurs de son temps. Car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il cōdamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar. Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes & faillies: Plutarque de choses. Celuy la vous eschauffe plus & vous esmeut: cestuy-cy vous contente dauantage, & vous paye mieux. Quāt a Cicero, les ouurages, qui me peuuent seruir chez luy a mon dessein, ce sont ceux qui traitent de nos meurs & regles de nostre vie. Mais a confesser hardimēt la verité (car puis qu'on a frāchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride) sa façon d'escrire me semble lasche & ennuyeuse & toute autre pareille façon. Car ses prefaces, digressiōs, definitions, partitions, etymologies consomment la plus

la plus part de son ouvrage. Ce qu'il y a de vis  
& de mouelle, est estouffé par la longueur de  
ses apprets. Si i'ay employé vne heure a le lire,  
qui est beaucoup pour moy, & que ie r'amen-  
toie ce que i'en ay tiré de suc & de substance,  
la plus part du temps ie n'y treuve que du vent.  
Car il n'est pas encor venu aux argumens, qui  
seruent a son propos, & aux raisons qui touchent  
propremēt le neud que ie cherche. Pour moy,  
qui ne demāde que a deuenir plus sage, nō plus  
sçauant, ces ordōnances logiciennes & Aristoteli-  
ques ne sont pas a propos. Je veux qu'on viē-  
ne soudain au point: i'entēs assez que c'est que  
mort, & volupté, qu'ō ne s'amuse pas a les ana-  
tomizer. Je cherche des raisons bonnes & fer-  
mes d'arriuee qui m'instruisent a en soustenir  
l'effort. Ny les subtilités grammairiennes, ni  
l'ingenieuse contexture de parolles & d'argu-  
mentations n'y seruēt. Je veux des discours qui  
donnent la premiere charge dans le plus fort  
du doute: les siens languissent autour du pot.  
Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau, &  
pour le sermō, ou nous auōs loisir de sommeil-  
ler: & sommes encores vn quart d'heure apres  
asles a tēps pour rencontrer le fil du propos. Il  
est besoin de parler ainsi aux iuges, qu'on veut  
gagner a tort ou a droit, aux enfans, & au vul-  
gaire. Je ne veux pas qu'ō employe le tēps a me  
rendre atantif, & qu'on me crie cinquante fois,  
Or oyez, a la mode de nos Heraux. Les Ro-

mains disoyent en leur Religion, *Hoc age*: ce  
 sont autant de parolles perdues pour moy. I'y  
 viés tout préparé des le logis: il ne me faut point  
 d'alechement, ni de faulse: ie menge bien la viâ-  
 de toute crue: & au lieu de m'eguiser l'apetit  
 parces preparatoires & auât-ieus, on me le lasse  
 & affadit. Les deux premiers & Pline & leurs  
 semblables ilz n'ont point de *hoc age*, ilz veu-  
 lent auoir a faire a gens qui s'en soyēt aduertis  
 eux mesmes: ou s'ils en ont, c'est vn *hoc age*, sub-  
 stâtiel & qui a son corps a part. Ie voy aussi vo-  
 lontiers ses Epitres & notâment celles *ad At-  
 ticum*, non seulement par ce qu'elles contiennēt  
 vne tresample instruction de l'histoire & affai-  
 res de son tēps: mais beaucoup plus pour y des-  
 couvrir ses humeurs priuées. Car i'ay vne singu-  
 liere curiosité, comme i'ay dit ailleurs, de con-  
 noistre l'ame & les internes iugemens de mes  
 auteurs. Il faut bien iuger leur suffisance, mais  
 non pas leurs meurs, ni leurs opinions naïfues  
 par ceste mōstre de leurs escriis, qu'ils étalēt au  
 theatre du monde. I'ay mille fois regretté, que  
 nous ayōs perdu le liure, que Brutus auoit escrit  
 de la vertu. Car il faict beau apprédre la Theo-  
 rique de ceux, qui sçauent bien la pratique.  
 Mais d'autant que c'est autre chose le presche,  
 que le prescheur, i'ayme bien autant voir Bru-  
 tus chés Plutarque, que chés luy mesme. Ie  
 choisiroy plutost de sçauoir au vray les deuis  
 que Brutus tenoit en sa tente a quelqu'un de  
 ses pri-

ses prieuz amis la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain a son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat. Quant a Cicero, ie suis du iugement commun, que hors la science, il n'y auoit pas beaucoup d'excellence en luy : il estoit bon citoyen d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras, & gosseurs, cōme il estoit, mais de lâcheté & de vanité il en auoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'auoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere. Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers : mais c'est a luy faute de iugement de n'auoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant a son eloquence, elle est du tout hors de cōparaison, ie croy que iamais homme ne l'egalera. Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son aduantage comme Vergile a faict en la poësie. Car bien tost apres luy il s'en est trouué qui l'ot pensé éгалer & surmonter, quoy que ce fust a bien fauces enseignes. Mais a Vergile nul encore depuis luy n'a osé se cōparer. Et a ce propos i'en veux icy adiouter vne hystoire. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouua vn iour en sa table plusieurs estrangiers, & entre autres Cæstius assis au bas bout, comme on se met souuēt aux tables ouuertes des grands. Cicero s'infor-

ma qui il estoit a l'un de ses gens, qui luy dit son nom. Mais comme celuy qui songeoit ailleurs & qui obloit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encore depuis deux ou trois fois: le seruiteur pour n'estre plus en peine de luy redire si souuent meisme chose, & pour le luy faire connoistre par quelque circonstance, c'est, dict il, ce Cæstius de qui on vous a dit, qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au pris de la sienne. Cicero s'estant soudain picqué de cela commenda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius: & le fit tres-bien foëter en sa presence. Voila vn mal courtois hôte. Entre ceux mesmes, qui ont estimé toutes choses contées ceste sienne eloquence incomparable, il y en a eu, qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes. Comme ce grand Brutus son amy, il disoit que c'estoit vne eloquence cassée & esrenée *Fracta & elumbem*. Les orateurs voisins de son siecle reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadance, au bout de ses clauses: & remerquoient ces mots *esse videatur*, qu'il y emploie si souuēt. Pour moy i'ayme mieux vne cadance qui tombe plus court, coupée en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres mais bien rarement. l'en ay remarqué ce lieu a mes oreilles *Ego vero me minus diu senem esse malle, quam esse senem, antequam essem*. Les historiens sont le vray gibier de mon estude: car ils sont plaisans & aylez: & quant & quant la con-

sidera-



sideration des natures & conditions de diuers hommes, les coustumes des nations différentes, c'est le vray suiet de la sciēce morale. Or ceux qui escriuent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux euenemens : plus a ce, qui part du dedās, qu'a ce qui arriue au dehors; ceux la me sont plus propres. Voyla pourquoy en toutes sortes c'est mon homme que Plutarque. Je recherche bien curieusement non seulement les opinions & les raisons diuerses des philosophes anciēns sur le suiet de mon entreprise & de toutes sectes: mais aussi leurs meurs leurs fortunes, & leur vie. Je suis bien marry que nous n'ayons vne douzaine de Laertius, ou qu'il ne se soit plus estandu. En ce genre d'estude des histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs & vieux & nouveaux, & barragouins & François, pour y apprendre les choses, dequoy diuersement ils traictent. Mais Cæsar seul me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme, tant il a de perfection & d'excellence par dessus tous les autres, quoy que Saluste soit du nombre. Certes ie lis cest auteur avec vn peu plus de reuerence & de respect, qu'on ne list les humains ourages, tantost le considerant luy mesme par ses actions, & le miracle de sa grandeur : tantost la pureté & inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement

tous

tous les historiens, comme dit Cicero, mais a mon aduis Cicero mesme, & toute la parlerie qui fust onques, avec tant de syncerité en ses iugemens, parlant de ses ennemis mesmes, & tant de verité, que sauf les fauces couleurs, de quoy il veut courir sa mauuaise cause & l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouuer a redire, qu'il a esté trop espargnant a parler de soy. Car tant de grandes choses ne peuuent pas auoir esté executées par luy, qu'il n'y soit alé beaucoup plus du sien, qu'il n'y en met. I'ayme les historiës ou fort simples, ou excellens: les simples qui n'ôt point de quoy y mesler rien du leur, & qui n'y apportent que le soin & la diligence de ramasser tout ce qui vient a leur notice, & d'enregistrer a la bonne foy toutes choses sans choïs & sans triage, nous laissant le iugemēt tout entier, pour la cognoissance de la verité. Tel est entre autres pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïfueté, qu'ayant fait vne faute, il ne craint nullement de la reconnoistre & corriger en l'endroit, ou il en a esté aduerty, & qui nous représente la diuersité mesme des bruits, qui couroient & les differēs rapportz qu'on luy faisoit. C'est la matiere de l'histoire nue & informe: chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les biens excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, sçauent trier de deux rapports celuy

celuy qui est plus vray semblable: de la condition des princes & de leurs humeurs, ilz en deuinent les conseilz & leur attribuent les paroles de mesme. Ilz ont raison de prendre l'autorité de regler nostre creance a la leur: mais certes cela n'appartient a guieres de gens. Ceux d'entre-deux (qui est la plus commune façon) ceux la nous gastent tout: ils veulent nous macher les morceaux: ils se donnent loy de iuger & par consequēt d'incliner l'histoire a leur fantaisie. Car depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner & de tordre la narration mesme a ce biais. Ilz entreprenent de choisir les choses dignes d'estre sçeuës, & nous cachent souuent telle parole, telle action priuée, qui nous instruiroit autant que le reste: obmetent pour choses incroyables celles qu'ilz n'entendent pas: & a l'auanture encore telle chose pour ne la sçauoir dire en bon Latin ou François. Qu'ilz estalent hardiment leur eloquence & leurs discours: qu'ils iugent a leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger apres eux. Et qu'ils n'alterent ny dispensent par leurs racourcimens & par leurs chois rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'enuoyent pure & entiere en toutes ses dimensions. Ceux la sont aussi bien plus recommandables historiens, qui connoissent les choses, de quoy ils escriuent, ou pour auoir esté de la partie a les faire, ou priuez avec ceux, qui les

ont

ont conduites. Car le plus souuent on trie pour ceste charge, & notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire pour ceste seule consideration de sçauoir bien parler, cōme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire: & eux ont raison n'ayans esté gagez que pour cela & n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de ceste partie. Ainsi a force beaux mots ils nous vont patissant vne belle contexture des bruits, qu'ils ramassent es carrefours des villes. Voyla pourquoy les seules certaines histoires sōt celles, qui ont esté eserites par ceux mesmes, qui cōmandoient aux affaires, ou qui estoient participans a les conduire, comme sont quasi toutes les Grecques & Romaines. Car plusieurs temoings oculaires ayant escrit de mesme sujet (comme il aduenoit en ce temps la, que la grandeur de la fortune estoit tousiours accōpagnée du sçauoir) s'il y a de la faute, elle doit estre merueilleusement legiere & sur vn accidēt fort douteux. S'ils n'escriuoient de ce qu'ils auoient veu, ils auoient au moins cela, que l'experience au maniment de pareils affaires leur rendoit le iugement plus sain. Car que peut on esperer d'un medecin escriuant de la guerre, ou d'un escolier traictant les desseins des princes? Si nous voulons remarquer la religiō, que les Romains auoient en cela, il n'en faut que cest exemple: Asinius Pollio trouuoit es histoires mesme de

Cesar

Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé pour n'auoir peu auoir les yeux en tous les endroits de son armée, & en auoir creu les particuliers, qui luy raportoient souuant des choses non assés verifiées, ou bien pour n'auoir esté assez curieusement auerty par ses lieutenans des choses, qu'ils auoient conduites en son absence. On peut voir par cest exemple, si ceste recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy, qui y a commandé, ny aux soldatz de ce qui s'est passé pres d'eux, si à la mode d'une information iudiciaire on ne confronte les tesmoins & reçoit les obiects sur la preuue des pontilles de chaque accident. Vrayement la connoissance que nous auons de nos affaires est bien plus lâche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, & selon ma conception. Pour subuenir vn peu à la trahison de ma memoire & à son defaut si extreme, qu'il m'est adueni plus d'une fois de reprendre en main des liures cōme nouueaux du tout, & à moy inconus, que i'auoy leu curieusement quelques années au parauant & barbouillé de mes notes, i'ay pris en coustume depuis quelque temps d'adiouster au bout de chaque liure (ie dis de ceux desquelz ie ne me veux seruir qu'une fois) le temps auquel i'ay acheué de le lire, & le iugement que i'en ay retiré en gros : affin que cela me represente au moins l'air & Idée generale que i'auois conceu de l'au-

de l'autheur en le lisant. Je veu icy transcrire aucunes de ces annotations. Voy-cy ce que ie mis il y a enuiron dix ans en mon Guichardin ( car quelque langue que parlent mes liures, ie leur parle en la mienne. ) Il est historiographe diligent, & duquel a mon auis autât exactemēt que de nul autre on peut apprēdre la verité des affaires de son temps. Aussi en la plus part en a il esté acteur luy mesme & en reng honnorable. Il n'y a nulle apparence que par haine, faueur, ou vanité il ayt déguisé les choses, dequoy font foy les libres iugemens qu'il donne des grands, & notamment de ceux, par lesquels il auoit esté auancé & employé aux charges, comme du Pape Clement septiesme. Quāt a la partie dequoy il sēble se vouloir preualoir le plus, qui sont ses digressions & discours, il y en a de bons & enrichis de beaux traitz, mais il s'y est trop pleu. Car pour ne vouloir rien laisser a dire, ayāt vn suiet si plain & ample, & a peu pres infiny, il en deuient lasche & enuieux & sentant vn peu au caquet scolastique. I'ay aussi remerqué cecy, que de tant d'ames & effectz qu'il iuge, de tant de mouuemens & conseilz il n'en rapporte iamais vn seul a la vertu, religion, & conscience, comme si ces parties la estoient du tout esteintes au monde: & de toutes les actiōs, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiete la cause a quelque occasion vitieuse, ou a quelque profit. Il est impossible

possible d'imaginer que parmy c'est infiny nombre d'actiōs, dequoy il iuge, il n'y en ait eu quelque vne produite par la voye de la raison: nulle corruption ne peut auoir saisi les hōmes si vniuersellement que quelcun n'eschappe de la contagiō. Cela me faiēt craindre qu'il y aye vn peu du vice de son goust, & que cela soit aduenu de ce qu'il ait estimé d'autrui selon soy. En mon Philippe de Comines, il y a cecy: vous y trouueres le lāgage doux & agreable, d'vne naïfue simplicité, la narration pure, & en laquelle la bonne foy de l'auteur reluit euidemment exempt de vanité parlant de soy, & d'affection & d'enuie parlant d'autrui: ses discours & enhortemēs accompagnez plus de bonzele & de verité, que d'aucune exquise suffisance, & tout par tout de l'autorité & grauité representant son homme de bon lieu & eleué aux grans affaires. Sur les memoires de monsieur du Bellay: c'est tousiours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé, comme il les faut conduire. Mais il ne se peut nier qu'il ne se decouure euidemment en ces deux seigneurs icy vn grand dechet de la franchise & liberté d'escire, qui reluit és anciens de leur sorte: comme au Sire de Louinuile domestique de saint Loys, Eginard chancelier de Charlemaigne, & de plus fresche memoire en Philippe de Comines. C'est icy plustost vn plaidé pour le Roy François contre l'Empereur Charles v. qu'vne his-

toire. Je ne veux pas croire, qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict, mais de cōtourner le iugement des euenemens souuent contre raison a nostre auantage, & d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maître, ils en fōt mestier, tesmoing les recullemēs de messieurs de Montmorency & de Brion, qui y sont oubliez, voire le seul nom de Madame d'Estāpes ne s'y trouue point. On peut couvrir les actiōs secretes, mais de taire ce q̄ tout le mōde sçait, & choses qui ont tiré des effect̃s, publiques & de telle consequence, c'est vn defaut inexcusable. Somme pour auoir l'entiere connoissance du Roy François & des choses aduenues de son tēps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire icy de profit c'est par la deduction particuliere des batailles & exploits de guerre, ou ces gentilshommes se sont trouuez, quelques paroles & actions priuées d'aucuns princes de leur temps, & les pratiques & negociations conduictes par le Seigneur de Langeay, ou il y a tout plein de choses dignes d'estre sceuēs, & des discours non vulgaires.

## CHAP. XI.

### *De la cruauté.*

**I**L me semble que la vertu est chose autre & plus noble que les natureles inclinations, & la bon-



la bonté, qui naissent en nous. Les ames réglées d'elles mesmes & bien nées elles suivent mesme train, & representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne, ie ne sçay quoy, de plus grand & de plus actif, que de se laisser par vne heureuse complexion doucement & paisiblement conduire a la suyte de la raison. Celuy qui d'une douceur & facilité naturelle mespriseroit les offences receuës, feroit sans doubte chose tres-belle & digne de louange: mais celuy qui picqué & outré iusques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, & apres vn grand conflict s'en rendroit en fin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy-la feroit biẽ, & cetuy-cy vertueusement. L'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté du combat & du cõtraste: & qu'elle ne peut estre sans partie. C'est a l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, & liberal, & iuste, mais nous ne le nommons pas vertueux: ses operations sõt toutes naifues & sans effort. Des Philosophes non seulement Stoiciens mais encore Epicuriens (& ceste encherie ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce: car a la verité en fermeté & rigueur d'opinions & de preceptes la secte Epicurienne ne cede aucunement a la Stoique, & vn Stoicien reconnoissant meilleu-

re foy, que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus & se donner beau ieu luy font dire ce, aquoy il ne pensa iamais, contournans ses parolles a gauche, argumentans par la loy grammairienne, autre sens de sa façon de parler, & autre creance que celle qu'ils sçauent, qu'il auoit en l'ame, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien pour ceste cōsideration entre autres, qu'il trouue leur route trop hautaine & inaccessible) Or des philosophes Stoiciens & Epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont iugé, que ce n'estoit pas assez d'auoir l'ame en bonne assiete, bien réglée & bien disposée a la vertu: ce n'estoit pas assez d'auoir nos resolutions & nos discours au dessus de tous les efforts de fortune: mais qu'il falloit encore rechercher les occasiōs d'en venir a la preuue: ils veulent quester de la douleur, de la necessité, & du mespris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine. C'est l'vne des raisons, pourquoy Epaminundas, qui estoit encore d'vne tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main par vne voie tres-legitime, pour auoir, dict-il, a s'escrimer & a s'exercer contre la pauurété, en laquelle extreme il se maintint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conseruant pour son exercice la malignité de la teste de sa femme, qui est vn essay a ferefmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa ver-

tu de soustenir la violence de Saturninus Tribun du peuple a Rome, qui vouloit a toute force faire passer vne loy iniuste en faueur de la commune, & ayât encouru par la les peines capitales que Saturninus auoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui en ceste extremité le conduisoient de la place en sa maison de tels propos, Que c'estoit chose trop facile & trop lâche que de mal faire : & que de faire bien, ou il n'y eust point de dangier, c'estoit chose commune : mais de faire bien, ou il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de bien & de vertu. Ces parolles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie vouloy verifïer, que la vertu refuse la facilité pour compagne, & que ceste aisée, douce, & panchante voie, par ou se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas propre a la vraye vertu. Elle demande vn chemin aspre & espineux, elle veut auoir ou des difficultez estrangieres a luitier, cōme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist a luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez de nostre condition. Ie suis venu iusques icy bien a mon aise : mais au bout de ce discours il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue a ma cōnoissance, seroit a mon conte vne ame de peu

de recommandation : car ie ne puis conceuoir en ce personnage la nul effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu ie n'y puis imaginer nulle difficulté & nulle contrainte: ie connoy sa raison si puissante & si maistresse ches luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen a nul appetit vitieux, seulement de naistre. A vne vertu si esleuée que la fiene, ie ne puis riē mettre en teste: il me sēble la voir marcher d'un victorieux pas & triumpant, en pompe & a son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le cōbat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, & qu'elle luy doie cela d'en estre mise en credit & en hōneur? que deuiendroit aussi ceste braue & genereuse volupté Epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron & y faire follatrer la vertu, luy dōnant pour ses iouets la honte, les fieures, la pauureté, la mort & les geēnes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se connoit a combattre & porter patiemment la douleur, a soustenir les efforts de la goutte sans s'esbrāler de son affiete, si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté & la difficulté, que deuiendra la vertu qui sera montée a tel excès, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en eiouir, & de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle, que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux

I.OUS

nous ont laissé par leurs actiōs des preuues tres-certaines ? Comme si ont bien d'autres, que ie trouue auoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline. Tesmoing le ieune Catō, quād ie le voy mourir & se deschirer les entrailles, ie ne me puis contēter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte de tout trouble & de tout effroy de la mort. Ie ne puis pas croire qu'il se maintint seulement en ceste démarche que les regles de sa secte Stoiue luy ordonnoient, rassise, sans emotiō & impassible. Il y auoit, ce me semble, en la vertu de cest hōme trop de gaillardise & de verueur, pour s'en arrester la. Ie croi sās doute qu'il sentit du plaisir & de la volupté en vne si noble actiō, & qu'il s'y aggrega plus qu'en nulle autre de celles de sa vie. Ie le croy si auant, que i'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée: & si la bōté qui luy faisoit embrasser les cōmoditez d'autrui, plus que les siennes, ne me tenoit en bride, ie tōberois aisement en ceste opiniō, qu'il sçauoit bō gré a la fortune d'auoir mis sa vertu a vne si belle espreuue, & d'auoir fauorisé ce brigand a fouler aux piedz l'antienne liberte de sa patrie. Il me semble lire en ceste action, ie ne sçay qu'elle esiouissance de son ame, & vne émotion de plaisir extraordinaire: lors qu'elle consideroit la noblesse & grandeur de son entreprise: non pas esguisée par quelque esperance de gloire, comme les iuge-

mens populaires, vains, & effeminez d'aucuns hommes ont iugé : car ceste consideration est trop basse, trop foible, & trop molle pour toucher vn cœur si genereux, si hautain & si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy: laquelle il voyoit bien plus a clair & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouuons faire. L'aisance donc de ceste mort & ceste facilité qu'il auoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doie rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui de ceux qui ont la ceruelle tât soit peu touchée de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte & de passion en l'accident de sa prison, de ses fers & de sa condamnation. Et qui ne reconnoit en luy non seulement de la fermeté & de la constance (c'estoit son affiete ordinaire que celle là) mais encore ie ne sçay quel contentement nouveau, & vne allegresse eniouée en ses propos & façons dernieres? Caton me pardonra, s'il luy plaist, sa mort est plus thragique & plus tendue: mais ceste cy est encore, ie ne sçay comment, plus belle. On voit aux ames de ces deux personnages & de leurs imitateurs (car de semblables ie fay grâd doubte qu'il y en ait eu) vne si parfaicte habitude a la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse.

roidisse. C'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ilz l'ont rendue telle par vn long exercice des preceptes de la philosophie, aians rencontré vne belle & riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouuent plus par ou faire entrée en leurs ames. La force & roideur de leur ame estouffe & esteint les passions corporelles aussi tost qu'elles commencent a s'esbranler pour naistre. Or qu'il ne soit plus beau par vne haute & diuine resolution d'empescher la naissance mesme des tentations, & de s'estre formé a la vertu de maniere que les semences mesmes des vices en soient desracinées : que d'empescher a viue force leur progres, & s'estant laissé surprendre aux émotions premieres des passions s'armer & se bander pour arrester leur course & les vaincre : & que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature molle & debonnaire, & dégoustée de foy mesme de la débauche & du vice, ie ne pense point qu'il y ait doute. Car ceste tierce & derniere façon, il semble bien qu'elle rende vn homme innocent, mais non pas vertueux: exempt de mal faire, mais nō assez apte a bien faire. Ioint que ceste condition est si voisine a l'imperfection & a la foiblesse, que ie ne sçay pas bien comment en démeler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de bonté & d'innocence sont a ceste

cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété & temperance peuuent arriuer a nous par defaillance corporelle. La fermeté aux dâgiers (si fermeté il la faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se treuve souuent aux hommes par faute de bien iuger de tels accidens, & ne les conceuoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bêtise contrefont ainsi par fois les effectz vertueux, comme i'ay veu souuent aduenir & louer les hômes de ce, de quoy ils meritoient du blâme. Vn seigneur Italien tenoit vne fois ce propos en ma presence au des-avantage de sa natiô, que la subtilité des Italiens & la viuacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils preuoioient les dangiers & accidens, qui leur pouuoient aduenir, de si loin, qu'il ne falloit pas trouuer estrange si on les voyoit souuent a la guerre prouoir a leur seurté, voire auant que d'auoir reconnu le peril: que nous & les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre, & qu'il nous falloit faire voir a l'œil & toucher a la main le dâgier auant que de nous en effrayer, & que lors aussi nous n'auions plus de tenue: mais que les Lansquenetz & les Souyffes, plus grossiers & plus lourds n'auoient le sens de se rauiser a peine lors mesmes qu'ils estoient accables sous les coups. Ce n'estoit a l'aduenture que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre les  
apren-



aprentis se iettēt bien souuēt aux dangiers d'autre inconsideration, qu'ils ne font apres y auoir esté échaudés. Voila pourquoy quand on iuge d'une actiō particuliere, il faut considerer plusieurs circōstances, & l'homme tout entier qui l'a produicte auant la baptizer. Pour dire vn mot de moy-mesme, il s'en faut tant que ie sois arriué a ce premier & plus parfaict degré d'excellence, ou de la vertu il se faiēt vne habitude, que du second mesme ie n'en ay faiēt guiere de preuue. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs, dequoy ie me suis trouué pressé. Ma vertu c'est vne vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si ie fusse nay d'une complexion plus déreglée, ie crains qu'il fut allé piteusement de mon faiēt: car ie n'ay essayé guiere de fermer en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes: ie ne sçay point nourrir des querelles & du debat chés moy. Ainsi ie ne me puis dire nul grand mercy, dequoy ie me trouue exēpt de plusieurs vices.

*Si vitijs mediocribus & mea paucis*

*Mendosa est natura, alioqui recta, velut si*

*Egregio in persos reprehendas corpore nauos,*

ie le doy plus a ma fortune qu'a ma raison: elle m'a faiēt naistre d'une race fameuse en prend'homie & d'un tres-bon pere: ie ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien  
 si les

si les exemples domestiques & la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis autrement ainsi nay. Mais tant y a que la pluspart des vices ie les ay de moy mesmes en horreur, d'une opinion si naturelle & si mienne, que ce mesme instinct & impression, que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans que nulles occasions me l'ayent scéu faire alterer, voire non pas mesdiscours propres: qui pour s'estre débandés en aucunes choses de la route commune me licentieroient aisément a des actions, que ceste naturelle inclination me fait haïr. Les debordemens, auxquels ie me suis trouvé engagé ne sont pas Dieu mercy des pires. Je les ay bien condânez chés moy, selon que la raison les condamne. Mon iugement ne s'est pas trouvé corrompu par le déreglement de mes meurs: ains au rebours, il iuge plus exactement & plus rigoureusement de moy, que de nul autre: mes débauches quant a ceste partie la m'ont dépleu comme elles devoient, mais ça esté tout. Car au demourant i'y apporte trop peu de résistâce & me laisse trop aisément panacher a l'autre part de la balance, si non pour les regler, & empescher du mēlange d'autres vices, lesquels s'étretiennēt & s'entrenchainēt pour la plus part les vns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens ie les ay retranchés & contrains les plus seuls & les plus simples que j'ay peu. Car quant a l'opinion des

Stoi-

Stoiciens, qui disent, Quād le sage cœure, qu'il cœure par toutes les vertus ensēble, quoy qu'il y en ait vne plus apparente selon la nature de l'action, Et a cela leur pourroit sēuir aucune-ment la similitude du corps humain, car l'actiō de la colere ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine : si de la ils veulēt tirer pareille cō-sequēce, que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, ie ne les en croy pas ainsi simplement, ou ie ne les entens pas. Car ie sens par effect le cōtraire. Socrates aduoūoit a ceux qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit a la ve-rité sa propension naturelle, mais qu'il auoit corrigée par la philosophie. Ce peu que i'ay de bien, ie l'ay au rebours, par le sort de ma naissance : ie ne le tiens ni de loy n'y de pre-cepte ou autre apprentissage. Je hay entre au-tres vices cruellement la cruauté, & par natu-re & par iugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est iusques a telle mollesse que ie ne voy pas égorger vn poulet sans desplaisir, & ois impatientement gemir vn lieure sous les dēs des chiēs: quoy que ce soit vn plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont a combattre la vo-lupté vsent volontiers de cest argument pour mōstrer qu'elle est toute vitieuse & de raison-nable: que lors qu'elle est en son plus grand ef-fort elle nous maistrise de façon, que la raison  
n'y

n'y peut auoir nul acces, & nous aleguēt l'experience que nous en sentons en l'acointance des femmes,

*Cum iam presagit gaudia corpus*

*Atque in eo est venus, ut muliebria cōferat arua.*

Ou il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne scauroit lors iouer son rolle, tout perclus & rui en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement, & qu'on arriuera par fois, si on veut, à embesogner l'ame sur ce mesme instant a autres pensemens, mais il la faut tēdre & roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut aisément gourmender l'effort de ce plaisir, & encore que ie luy dōne plus de credit sur moy, que ie ne deurois, si est-ce que ie ne prens aucunement pour miracle, comme faict la Royne de Nauarre Marguerite, en l'un des contes de son Heptameron (qui est vn gentil liure pour son estoffe) ny pour chose de grande difficulté de passer plusieurs nuits entieres en toute commodité & liberté avec vne maistresse de long temps desirée, maintenant la promesse qu'on luy aura faicte de se contenter des baisers & simples atouchemens. Je croy que la comparaison du plaisir de la chassey seroit plus propre: auquel il semble qu'il y ait plus de rauissement: nō pas a mon aduis que le plaisir soit si grād de soy, mais par ce qu'il ne nous donne pas tant de loisir de nous bander & preparer au contraire: & qu'il nous surprend, lors qu'apres

qu'apres vne lōgue queſte la beſte vient a l'im-  
prouiſte a ſe preſenter, au lieu ou a l'aduenture,  
nous l'eſperiōs le moins. Ceſte ſecouſſe de plai-  
ſir nous frappe ſi furieuſemēt, qu'il ſeroit mal-  
aiſé veritablement a ceux, qui ayment la chafſe  
de retirer en ceſt inſtant l'ame & la penſée de  
ce rauiſſement. L'amour faiēt place au plaiſir  
de la chafſe, diſent les Poètes. Voila pourquoy  
ils font Diane victorieuſe du brandon & des  
fleches de Cupidon.

*Quis non malarum quas amor curas habet*

*Hac inter obliuiſcitur.*

C'eſt icy vn ſagotage de pieces deſcouſues: ie  
me ſuis detourné de ma voye, pour dire ce mot  
de la chafſe. Mais pour reuenir a mon propos,  
ie me compaſſionne fort tendrement des affli-  
ctiōs d'autrui, & pleurerois aiſément par com-  
pagnie, ſi pour occaſion que ce ſoit, ie ſçauois  
pleurer. Les morts ie ne les plains guiere, &  
les enuierois plutōſt, mais ie plains bien fort  
les mourans. Les ſauuages ne m'offenſent pas  
tant de roſtir & manger les corps des treſpaſ-  
ſéz, que ceux qui les tourmentent & perfec-  
tent viuans. Les executions meſme de la iuſti-  
ce pour raiſonnables qu'elles ſoyent, ie ne les  
puis voir d'une veuë ferme. Quelcun ayant a  
teſmoigner la clemence de Iulius Cæſar, Il e-  
ſtoit, dit-il, doux en ſes vengeanceſ: ayant for-  
cé les Pyrates de ſe rendre a luy qu'ils, auoient  
au parauant pris priſonnier & mis a rāçon, d'au-  
tant

tant qu'il les auoit menassés de les faire met-  
 tre en croix, il les y condēna, mais ce fut apres  
 les auoir fait estrangler: Philomon son secre-  
 taire qui l'auoit voulu empoisonner il ne le pu-  
 nit pas plus aigrement que d'une mort simple,  
 sans dire qui est cest autheur Latin, qui ose ale-  
 guer pour tesmoignage de clemence, de seule-  
 ment tuer ceux, desquels on a esté offensé. Il  
 est aisé a deuiner qu'il n'estoit pas du temps de  
 la bonne Rome, & qu'il iuge selon les vilains  
 & horribles exemples de cruauté que les ty-  
 rans Romains mirent despuis en vsage. Quant  
 a moy en la iustice mesme tout ce qui est au de-  
 la de la mort simple, me semble pure cruau-  
 té, & notamment a nous qui deurions auoir  
 respect d'en enuoyer les ames en bon estat, ce  
 qui ne se peut les ayant agitées & desesperées  
 par tourmens insupportables. Je conseillerois  
 que ces exemples de rigueur, par le moyē des-  
 quels on veut tenir le peuple en office, s'exer-  
 çassent contre les corps des criminels. Car de  
 les voir priuer de sepulture, de les voir bouil-  
 lir & mettre a quartiers, cela toucheroit quasi  
 autāt le vulgaire, que les peines, qu'on fait souf-  
 frir aux viuans, quoy que par effect ce soit peu  
 ou rien. Je me rencontray vn iour a Rome sur  
 le point qu'on défaisoit Catena, vn voleur fa-  
 meux: on l'estrangla sans aucune émotion de  
 l'assistāce, mais quād on vint a le mettre a quar-  
 tiers, le bourreau ne dōnoit coup, que le peuple  
 ne sui-

ne fuiuit d'une vois pleintiue, & d'une exclamation, comme si chacun eut presté son sentiment a ceste charongne. Je vis en vne saison en laquelle nous foisonnons en exemples incroyables de ce vice, pour la licence de nos guerres ciuiles. Et ne voit on rien aux histoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les iours. Mais cela ne m'y a nullement apriuoisé. A peine me pouuoie-je persuader, auant que ie l'eusse veu, qu'il se fut trouué des ames si monstrueuses, qui pour le seul plaisir du meurtre le voulussent commettre, hacher & détrencher les membres d'autrui, esguiser leur esprit a inuenter des tourmens inusitez, & des mortz nouuelles, sans inimitié, sans profit, & pour ceste seule fin de iouir du plaisant spectacle des gestes, & mouuemens pitoyables, des gemissemens & voix lamentables d'un homme mourant. Car voila l'extreme point, ou la cruauté puisse atteindre. De moy ie n'ay pas sceu voir seulement sans desplaisir poursuiure & tuer vne beste innocente, qui est sans deffence, & de qui nous ne receuons nulle offence. Et comme il aduient communement que les cerfs se sentans hors d'alayne & de force, n'ayans plus d'autre remede se reiettent & redent a nous mesmes qui les poursuiuons, nous demandans mercy par leurs larmes, ce m'a tousiours semblé vn spectacle tresdesplaisant.

*Primóque a cede ferarum**Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.*

Les naturels sanguinaires a l'édroit des bestes, tesmoignent vne grande propension a la cruauté. Et affin qu'on ne se moque de ceste sympathie & amitié que ie confesse auoir avecques elles, & qu'on ne l'outrage trop rudement: la theologie mesme nous ordonne quelque humanité en leur endroit: & considerant que vn mesme maistre nous a logés en ce palais pour son seruice, & qu'elles sont, cōme nous, de sa famille, elle a raison de nous ordonner quelque respect & affection enuers elles. Pythagoras emprunta la Metempsichose des AEgyptiēs, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs, & notamment par nos Druides.

*Morte carent anima, sempérque priore relitta Sede, nouis domibus viuunt habitantque recepta.*

La Religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessioient de se remuer & changer de place d'un corps a vn autre: meslant en outre a ceste fantasie quelque consideration de la iustice diuine: car selon les déportemens de l'ame, pendant qu'elle auoit esté chez Alexādre, ils disoiēt que Dieu luy ordōnoit vn autre corps a habiter plus ou moins vile & raportant a sa condition. Si elle auoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un Lyon, si voluptueuse, en celuy d'un pourceau, si lâche, en celuy d'un cerf ou d'un lieure, si malicieuse, en celuy d'un renard, ainsi du reste iusques a ce  
que



que purifiée par ce chatiement elle reprenoit le corps de quelque autre homme.

*Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli  
Panthoides Euphorbus eram.*

Quant a ce coufinage la d'entre nous & les bestes, ie n'en fay pas grand recepte: ni de ce aussi que plusieurs nations & notamment des plus anciennes & plus nobles ont non seulement receu des bestes a leurs societé & cōpagnie, mais leur ont dōné vn reng biē loing au dessus d'eux les estimant tantost familiares & fauories de leurs dieux, & les ayant en respect & reuerence plus qu'humaine, & d'autres ne reconnoissant autre Dieu, ni autre diuinité qu'elles. Et l'interpretation mesme que Plutarque dōne a cest erreur, qui est tres-bien prise, leur est encores honorable. Car il dict que ce n'estoit le chat, ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiēs adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes la quelque image des operatiōs diuines, en ceste cy la patience, en cest autre, la viuacité, ou quelque autre effect, & ainsi des autres. Mais quand ie rencontre par-mi les opinions plus moderées les discours qui essayent a montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux: & combiē ils ont de part a nos plus grans priuileges, & avec combien de vray semblance on nous les apparie, certes i'en rabas beaucoup de nostre presumption & me demets volōtiers de

ceste royauté vaine & imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela, en seroit a dire, si y a il vn certain respect, qui nous attache, & vn general deuoir d'humanité non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aus arbres mesmes & aux plantes. Nous deuons la iustice aux hommes, & la grace & la benignite aus autres creatures, qui en peuuent estre capables. Il y a quelque cōmerce entre elles & nous, & quelque obligatiō mutuelle. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes. Les Romains auoient vn soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole auoit esté sauué. Les Atheniens ordonnerent que les mules & mulets qui auoient serui au bastiment du temple appellé Hecatompedon fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Cimon fit vne sepulture honorable aux iumans, avec lesquelles il auoit gaigné par trois fois le pris de la course aux ieux Olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chié sur vn chef en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, cōscience de vèdre & enuoier a la boucherie pour vn legier profit vn bœuf, qui l'auoit long-téps seruy.

CHAP.

## CHAP. XII.

*Apologie de Raimond Sebond.*

C'Est a la verité vne tres-vtile & grãde partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise. Mais ie n'estime pas pourtāt sa valeur iusques a ceste mesure extreme qu'aucuns luy attribuent. Comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, & tenoit qu'il fut en elle de nous rendre sages & contens. Ce que ie ne croy pas : ni ce que d'autres ont dit, que la sciēce est mere de toute vertu, & que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect a vne longue interpretation. Ma maison a esté de long temps ouuerte aux gens de sauoir, & en est fort conneuë. Car mōpere, qui l'a iouye cinquante ans & plus, eschauffé de cesté ardeur nouvelle, dequoy le Roy François premier embrassa les lettres & les mit en credit, recherha avec grād soing & despance l'acointance des hommes doctes, les receuant chés luy comme personnes sainctes, & ayans quelque particuliere inspiration de sagesse diuine : recueillant leurs sentences & leurs discours cōme des oracles, & avec d'autant plus de reuerence & de religion, qu'il auoit moins de loy d'en iuger : car il n'auoit nulle cōnoissance des lettres.

Moy ie les ayme bien, mais ie ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçauoir en son temps, ayant arresté quelques iours en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present au despartir d'un liure qui s'intitule la THEOLOGIE NATVRELLE DE RAIMOND SEBOND. Et par ce que la lāgue Italiēne & Espaignole estoient familières a mon pere, & que ce liure est basti d'un Espagnol barragoiné en terminaisons Latines, il esperoit qu'avec vn biē peu d'aide, il en pourroit faire son profit, & le luy recommanda, cōme liure tres-vtile & propre a la saison, qu'il le luy donna. Ce fut lors que les nouuelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il auoit vn tres-bon aduis preuoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aysēmēt en vn execrable atheisme. Car le vulgaire (& tout le monde est quasi de ce genre) n'ayant pas de quoy iuger des choses par elles mēmes & par la raison, se laissant emporter a la fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de melpri-fer & cōtreroller les opinions, qu'il auoit eues en extreme reuerence, comme sont celles ou il va de son salut, & qu'on a mis les articles de sa religion en doute & a la balāce, il iette tātost apres aisēmēt en pareille incertitude toutes les autres

autres pieces de sa creance, qui n'auoyent pas chez luy plus d'autorité ni de fondement, que celles qu'on luy a esbranflées: & secouë comme vn ioug tyrannique toutes les impressions, qu'il auoit receuës par l'autorité des loix, ou reuerence de l'ancien vsage: entreprenant des lors en auant, de ne receuoir riē, a quoy il n'ayt interposé son decret & presté consentemēt. Or quelques iours auant sa mort mon pere ayāt de fortune recontré ce liure sous vn tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faiēt bon traduire les auteurs, ou il n'y a guiere que la matiere a representer: mais ceux qui ont donné beaucoup a la grace & a l'elegāce du langage ils sont mal-aiséz a entreprendre. C'estoit vne occupation bien estrange & nouuelle pour moy: mais estāt de fortune pour lors de loisir, & ne pouuāt rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, i'en vins a bout, comme ie peus: a quoy il print vn singulier plaisir, & donna charge qu'on le fit imprimer: ce qui fut executé apres sa mort avec la nonchalance qu'on void, par l'infini nōbre des fautes, que l'imprimeur y laissa, qui en eust la cōduite luy seul. Je trouuay belles les imaginations de cest auteur, la contexture de son ouurage bien tissue, & son dessein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amusent a le lire, & notamment les dames, a qui nous deuons plus de seruice, ie me

suis trouué souuēt a mesme de les secourir, pour  
 descharger leur liure de deux principales obie-  
 ctions qu'on luy faiēt. Sa fin est hardie & cou-  
 rageuse, car il entreprend par raisons humaines  
 & naturelles, establiir & verifïer cōtre les athei-  
 stes tous les articles de la religion Chrestienne.  
 En quoy, a dire la verité, ie le trouue si ferme  
 & si heureux, que ie ne pēse point qu'il soit pos-  
 sible de mieux faire en cest argumēt la, & croy  
 q̄ nul ne l'a esgalé. Cest ouurage me sēblāt trop  
 riche & trop beau, pour vn auteur, duquel le  
 nom soit si peu conneu, & duquel tout ce que  
 nous sçauons, c'est qu'il estoit Espagnol faisant  
 professiō de la medecine a Thoulouse, il y a en-  
 uirō deux cēs ans, ie m'ēquis autre-fois a Adriē  
 Tournebeuf, qui sçauoit toutes choses, que ce  
 pouuoit estre de ce liure: Il me respondit, qu'il  
 pensoit que ce fut quelque quinte essence tirée  
 de sainēt Thomas d'Aquin. Car de vray cest e-  
 sprit la, plein d'une eruditiō infinie & d'une sub-  
 tilité admirable estoit bien capable de telles  
 imaginations. Tant y a que quiconque en soit  
 l'auteur & inuenteur (& ce n'est pas raisō d'o-  
 ster sans plus grande occasion a Sebond ceti-  
 tre) c'estoit vn tres-suffisant homme & ayant  
 plusieurs belles parties. La premiere reprehē-  
 sion qu'on fait de son ouurage, c'est que les Chre-  
 stiēns se font tort de vouloir appuyer leur créa-  
 ce par des raisons humaines, qui ne se conçoit  
 que par foy & par vne inspiratiō particuliere de  
 la grā-

la grace diuine. A ceste obiection, il semble qu'il y a quelque zele de pieté : & a ceste cause nous faut il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire a ceux qui la mettēt en auant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie que de moy, qui n'y sçay rien. Toutesfois ie iuge ainsi, que a vne chose si diuine & si hautaine & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est ceste verité, de laquelle il a pleu a la sacrosaincte bonté de Dieu nous illuminer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours d'une faueur extraordinaire & priuilegée, pour la pouuoir conceuoir & loger en nous. Et ne croy pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ilz l'estoient, tant d'ames rares & excellentes & si abondamment garnies de forces naturelles es siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours d'arriuer a ceste cōnoissance. C'est la foy seule qui embrasse viuement & certainemēt les hauts mysteres de nostre Religion. Mais ce n'est pas a dire, que ce ne soit vne tref-belle & tref-louable entreprise, d'accommoder encore au seruice de nostre foy les vtilz naturelz & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'vsage le plus honorable, que nous leur saurions donner : & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien, que de viser par tous ses estudes & pensemans

a embellir, estandre & amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de seruir Dieu d'esprit & d'ame : nous luy deuons encore & rendons vne reuerance corporelle : nous appliquons noz membres mesmes & noz mouuemens & les choses externes a l'honorer. Il en faut faire de mesme & accôpagner nostre foy de toute la raison, qui est en nous : mais tousiours avec ceste reseruation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que noz effortz & argumens puissent parfaire vne si supernaturelle & diuine science. Si elle n'entre chez nous par vne infusion extraordinaire : si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes ie crain pourtant que nous ne la iouissions que par ceste voye. Si nous tenions a Dieu par l'entremise d'une foy viue : si nous tenions a Dieu par luy, non par nous : si nous auions vn pied & vn fondement diuin, les occasions humaines n'auroient pas le pouuoir de les esbranler, comme elles ont : nostre fort ne seroit pas pour se rendre a vne si foible baterie : l'amour de la nouuelleté, la containte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire & fortuite de nos opinions n'auroint pas la force de secouer & alterer nostre croiance : nous ne la lairriions pas troubler a la mercy d'un nouuel argument & a la persuation, nō pas de tou-



de toute la Rethorique qui fust onques: Nous soutienderions ces flotz la d'une fermeté inflexible & immobile.

*Illifos fluctus rupes ut vasta refundit  
Et varias circum latrantes dissipat undas  
Mole sua.*

Si ce rayon de la diuinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout: non seulement noz parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le lustre. Tout ce qui par-tiroit de nous on le verroit illuminé de ceste noble clarté. Nous deurions auoir honte de ce qu'es sectes humaines il ne fust iamais partisan, quelque difficulté & estrangeté que meintint sa doctrine, qui n'y conformast aucune mêt ses deportemens & sa vie: & toutesfois vne si diuine & celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue. Si nous auions vne seule goutte de foy, nous remuerions les montagnes de leur place, dist la sainte parolle: nos actions qui seroient guidées & accompagnées de la diuinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. Et nous trouuons estrange si aux guerres, qui pressent a ceste heure nostre estat, nous voyons floter les euenemens & diuersifier d'une maniere commune & ordinaire. C'est que nous n'y apportons rié que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement &

cou-

couverture. Elle y est bien aleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny épousée: elle y est comme en la bouche de l'aduocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire a la foy & a la religion, non pas aux hommes. Les hommes y sont conducteurs & s'y seruent de la religion. Ce deuroit estre tout le contraire. Dauantage, confessons la verité, qui trieroit de nos armées ceux, qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur país, ou seruice du prince, il n'en sauroit bastir vne compagnie de gens-d'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouue si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progres en noz mouuemens publics, & que nous les voyons tantost n'aler que le pas, tantost y courir a bride aualée? & mesmes hommes tantost gaster noz affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse & pesanteur, si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres, selon la diuersité desquelles ils se remuent? Il ne faut point faire barbe de soarre a Dieu (comme on dict). Si nous le croyons, ie ne dy pas par foy, mais, d'une simple croyance: voire (& ie le dis a nostre grande confusion) si nous le croyons & cognoissons come vne autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres

tres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui reluit en luy. Au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les receuions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous auons: Je veul estre disout, dirions nous, & estre avecques Iesus-Christ. La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples a la mort pour iouir plus promptement des esperances qu'il leur donoit. Tout cela c'est vn signe tres-euidēt que nous ne receuons nostre religiō qu'a nostre façon & par nos mains, & nō autrement que cōme les autres religions se recoyuēt. Nous nous sommes rencontrez au païs, ou elle estoit en vsage: ou nous regardons son ancienteté, ou l'autorité des hommes, qui l'ont maintenue, ou creignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, ou suyons ses promesses. Ces considerations la doyuent bien estre employées a nostre creance, mais comme subsidiaires: ce sont liaisons humaines. Vne autre religion, d'autres tesmoings, pareilles promesses & menasses nous pourroiet imprimer par mesme voye vne croyance contraire. Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant, vne extreme douleur ou voisinage de la mort ne ramenant

par

par force a la recognoissance de la diuine puissance. Ce rolle ne touche point vn vray Chrestien: c'est a faire aux religions mortelles & humaines d'estre receuës par vne humaine conduite. Qu'elle foy doit ce estre que la lâcheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establisent? Vne vitieuse passion, comme celle de l'inconstance & de l'estonnement, peut elle faire en nostre ame nulle production réglée? Le neud qui deuroit atacher nostre iugement & nostre volôté, qui deuroit estreindre nostre ame & ioindre a nostre createur, ce deuroit estre vn neud prenât ses repliz & ses forces, nō pas de noz consideratiōs, de noz raisons & passions, mais d'une estreinte diuine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, vn visage & vn lustre, qui est l'autorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au seruice de son dessain toutes noz autres pieces selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute ceste machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, & qu'il n'y ait quelque image es choses du monde rapportant aucunement a l'ouurier, qui les a basties & formées. Il a laissé en ces hautz ouurages le caractere de sa diuinité, & ne tient qu'a nostre imbecillité, que nous ne le puissions descouurir. C'est ce qu'il nous dit luy mesme, que ses operations inuisibles il nous les manifeste

feſte par les viſibles. Sebond ſ'eſt trauaillé a ce digne eſtude & nous monſtre comment il n'eſt nulle piece du mōde, qui deſmante ſon facteur. Ce ſeroit faire tort a la bonté diuine, ſi l'vniuers ne conſentoit a noſtre creance. Le ciel, la terre, les elemans, noſtre corps & noſtre ame, toutes choſes y conſpirent: il n'eſt que de trouuer le moyen de ſ'en ſeruir: elles nous inſtruiſent, ſi nous ſommes capables d'entendre. Les choſes inuiſibles de Dieu, dit ſainct Paul, apa- roiſſent par la creation du monde, conſiderant ſa ſapience eternelle & ſa diuinité par ſes œu- ures.

*Atque adeo faciem cœli non inuidet orbi*

*Ipſe Deus, vultusque ſuos corpusque recludit*

*Semper voluendo: ſequē ipſum inculcat & offert:*

*Vt bene cognosci poſſit, doceatque videndo*

*Qualis eat, doceatque ſuas attendere leges.*

Si mon imprimeur eſtoit ſi amoureux de ces prefaces queſtées & empruntées, dequoy par l'humeur de ce ſiecle il n'eſt pas liure de bonne maiſon, ſ'il n'en a le front garny, il ſe deuoit ſeruir de telz vers, que ceux cy, qui ſont de meilleur & plus ancienne race, que ceux qu'il y eſt allé planter. Or nos raiſons & nos diſcours humains c'eſt comme la matiere lourde & ſterile: la grace de Dieu en eſt la forme: c'eſt elle qui y donne la façon & le pris. Tout ainſi que les actions vertueuſes de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'auoir eu

ce

leur fin, & n'auoir regardé l'amour & obeiffance du vray createur de toutes choses, & pour auoir ignoré Dieu. Ainsi est il de nos imaginations & discours. Ils ont quelque corps, mais c'est vne masse informe sans façon & sans iour, si la foy & grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant a teindre & illustrer les argumens de Sebon, elle les rend fermes & solides : ils sont capables de seruir d'acheminement, & de premiere guyde a vn apprentis, pour le mettre a la voye de ceste connoissance : ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se perfet apres nostre creance. Je sçay vn homme d'autorité nourry aux lettres, qui m'a confessé auoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebond. Et quand on les despouillera de cest ornemant & du secours & approbation de la foy, & qu'on les prêdra pour fantasies pures humaines pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouuantables & horribles tenebres de l'irreligion, ilz se trouueront encores lors aussi solides & autant fermes, que nuls autres de mesme codition, qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire a noz parties,

*Si melius quid habes accerſe, vel imperium fer.*

Qu'ilz souffrent la force de noz preuues, ou qu'ilz nous en fassent voir ailleurs, & sur quel-  
que

que autre ſuiect de mieux tiſſues, & mieux eſto-  
fées. Je me ſuis ſans y penſer a demy deſia enga-  
gé dans la ſeconde obiection, a laquelle i'auois  
propoſé de répondre pour Sebond. Aucuns di-  
ſent que ſes argumens ſont foibles & ineptes a  
verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les  
choquer ayſémēt. Il faut ſecouer ceux cy vn peu  
plus rudemēt, car ilz ſont plus dangereux & plus  
malitieux que les premiers. Celuy qui eſt d'ail-  
leurs imbu d'vne creance, recoit bien plus ayſé-  
ment les diſcours qui luy ſeruent, que ne faiēt  
celuy, qui eſt abreuué d'vne opinion contraire,  
comme ſont ces gens icy. Ceſte preoccupation  
de iugement leur rend le gouſt fade aux raiſons  
de Sebond. Au demeurant il leur ſemble qu'on  
leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de  
combatre noſtre religion par les armes pures  
humaines, laquelle ilz n'oſeroient ataquier en ſa  
maieſté pleine d'autorité & de commande-  
ment. Le moyen que ie prens pour rabatre ce-  
ſte frenaiſie, & qui me ſemble le plus propre,  
c'eſt de froiſſer & fouler aux piedz l'orgueil,  
& humaine fierté, leur faire ſentir l'inanité,  
la vanité, & deneantiſe de l'homme : leur arra-  
cher des points les chetiues armes de leur rai-  
ſon, leur faire baiſſer la teſte & mordre la terre  
ſoubs l'autorité & reuerance de la maieſté di-  
uine. C'eſt a elle ſeule qu'appartient la ſcience  
& la ſapience, elle ſeule qui peut eſtimér de  
ſoy quelque choſe, & a qui nous deſrobons ce

que nous nous contons, & ce que nous nous  
prisons.

*ου γαρ εἰ φρονεῖν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτοῦ.*

Or c'est cependant beaucoup de consolation  
a l'homme Chrestien, de voir nos vtils mortels  
& caduques si proprement assortis a nostre foy  
saincte & diuine: que lors qu'on les emploie aux  
suiets de leur nature mortels & caduques, ils  
n'y soient pas appropriez plus vniement ny a-  
uec plus de force. Voyons donq si l'homme a  
en sa puissance d'autres raisons plus fortes que  
celles de Sebond: voire s'il est en luy d'arriuer a  
nulle certitude par argument & par discours.

Que nous presche la verité, quand elle nous  
presche de fuir la mondaine philosophie: quand  
elle nous inculque si souuant, que nostre sages-  
se n'est que folie deuant Dieu: que de toutes  
les vanitez la plus vaine c'est l'homme: que  
l'homme qui presume de son sçauoir, ne sçait  
pas encores que c'est que sçauoir: & que l'hom-  
me, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose  
se seduit soy mesmes & se trompe? Ces senten-  
ces du sainct esprit expriment si clairement & si  
viuement ce que ie veux maintenir, qu'il ne me  
faudroit nulle autre preuue contre des gens  
qui se rendroient avec toute submission & obe-  
issance a son autorité. Mais ceux cy veulent es-  
tre foitez a leurs propres despans, & ne veulent  
souffrir qu'on combatte leur raison que par el-  
le



le'mesme. Considerons donc pour ceste heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, & de sgarny de la grace & cognoissance diuine, qui est tout son honneur, sa force, & le fondement de son estre.

Voyons combien il a de tenue en ce bel equipage. Qu'il me face entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grandz auantages, qu'il pense auoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la vouté celeste, la lumière eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouuemans espouuantables de ceste mer infinie soyent establis & se continuent tât de siecles pour sa commodité & pour son service? Est il possible de rien imaginer de si ridicule, que ceste miserable & chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de foy, exposée aux offences de toutes choses, se die maistresse & emperiere de l'vniuers? duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander. Et ce priuilege qu'il s'atribue d'estre seul en ce grand bastimât, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté & les pieces, seul qui en puisse rendre graces a l'architecte, & tenir comte de la recepte & mise du monde, qui luy a scélé ce priuilege? qu'il nous monstre lettres de ceste belle & grande charge. Mais pauuret qu'a il en foy digne d'vn tel auantage? A considerer ceste vie

incorruptible des corps celestes, leur beauté,  
leur grandeur, leur agitation continuée d'une si  
iuste regle:

*Cum suspicimus magni caelestia mundi  
Templa super, stellisque micantibus AEthera fi-  
xum,*

*Et venit in mentem Luna solisque viarum:*

A considerer la domination & puissance que  
ces corps la ont, non seulement sur nos vies &  
conditions de nostre fortune,

*Facta etenim & vitas hominū suspendit ab astris:*  
mais sur nos inclinations mesmes, nos discours,  
nos volontez: qu'ilz regissent, poussent & agi-  
tent a la mercy de leurs influances, selon que  
nostre raison nous l'apprend & le trouue,

*Speculatāque longē*

*Deprendit tacitis dominantia legibus astra,*

*Et totum alterna mundum ratione moueri,*

*Fatorūque vices certis discernere signis:*

A voir que non vn homme seul, non vn Roy,  
mais les monarchies, les empires & tout ce bas  
monde se meut au branle des moindres mou-  
uemans celestes:

*Quantāque quā parui faciant discrimina motus:*

*Tantum est hoc regnū quod regibus imperat ipsis:*

Si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance &  
science, & ce mesme discours que nous faisons  
de la force des astres, & ceste cōparaison d'eux  
a nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par  
leur moyen & de leur faueur:

*Furit*

*Furit alter amore,*

*Et pontum tranare potest & vertere Troiam:*

*Aliexius fors est scribendis legibus apta:*

*Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes*

*Mutuâque armati coeunt in vulnera fratres:*

*Non nostrum hoc bellum est: coguntur tanta mo-  
uere,*

*Inque s:as ferri pœnas, lacerandâque membra,*

*Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum:*

Sinous tenons de la distribution du ciel ceste part de raison que nous auons, comment nous pourra elle esgaler a luy? comment soub-mettre a nostre science son essence & ses conditiôs?

Tout ce que nous voyons en ces corps la, nous estonne & nous transist. Pourquoi les priuons nous & d'ame, & de vie, & de discours? y auons nous recogneu quelque stupidité immobile & insensible, nous qui n'auons nul commerce avecque eux que d'obeissance? Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune vne terre celeste? y planter des habitations & demeures humaines, & y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faiet Platon & Plutarque? & de nostre terre en faire vn astre esclairant & lumineux? La presumption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & foible de toutes les creatures c'est l'homme, & quant & quant, dict Plin, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void logée icy parmy la bourbe & le fient du mon-

de, attachée & clouée a la pire, plus morte & croupie partie de l'vniuers, au dernier estage du logis & le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois. & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, & ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de ceste mesme imagination qu'il s'égale a Dieu, qu'il s'attribue les conditions diuines, qu'il se trie soy mesme & se separe de la presse des autres creatures, tail- le les parts aux animaux ses confreres & compaignons, & leur distribue telle portion de facultez & de forces, que bon luy semble. Comment cognoit il par l'effort de son intelligēce, les branles internes & secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux a nous conclut il la bestise qu'il leur attribue? Ce mesme defaut qui empesche la communication d'entre eux & nous, pourquoy n'est il aussi bien a nous qu'a eux? C'est a deuiner a qui est la faute de ne nous entendre point, car nous ne les entendons non plus qu'eux a nous. Par ceste mesme raison ils nous peuuent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand merueille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques & les Troglodites. Toutes- fois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus & autres. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous: nous auons quelque moienne intelligence de leur

mouuemans & de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres enuiron a mesme mesure. Elles nous flatent, nous menassent, & nous requierent : & nous a elles. Au demeurant nous decouurons bien euidamment que entre elles il y a vne pleine & entiere communication, & qu'elles s'entrentendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diuerses. En certain abayer d'un chien le cheual cognoist qu'il y a de la menasse & de la colere: de certaine autre sienne vois il ne s'en effraye point. Les bestes mesmes qui n'ont point de voix, par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisement qu'elles ont quelque autre moyen de communication. Pourquoy non tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, & narrent des histoires par leurs gestes? l'en ay veu de si souples & formez a cela, qu'a la verité, il ne leur manquoit rien a la perfection de se sçauoir faire entendre. Les amoureux se courrousent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, & disent en fin toutes choses des yeux.

*E'l silentio ancor suole*

*Hauer prieghi & parole.*

Au reste quelle sorte de nostre suffizance ne reconnoissons nous aux operations des animaux? est il police reglée avec plus d'ordre, diuersifiée a plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenue, que celle des mou-

ches a miel ? Ceste disposition d'actions & de vacations si ordonnée , la pouuons nous imaginer se conduire sans discours & sans prouidence?

*His quidam signis atque hac exempla sequenti,  
Esse apibus partem diuina mentis, & haustus  
Aethereos dixere.*

Les arondeles que nous voiõs au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, & choisissent elles sans discretion de mille places celle qui leur est la plus commode a se loger? Et en ceste belle & admirable contexture de leurs bastimans les oyseaux peuuent ils se seruir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçauoir les conditions & les effets? Prennēt ils tantost de l'eau tantost de l'argile, sans iuger que la durté s'amolisse en l'humectant? planchent ils de mousses leur palais, ou de duvet, sans preuoir que les mēbres tendres de leurs petits y seront plus molemāt & plus a l'aise? Se couurent ils du vent pluuieux & plantent leur loge a l'orient, sans connoistre les conditions differentes de ces vents, & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoi espessit l'araignée sa toile en un endroit, & relasche en un autre? se sert a cete heure de cete sorte de neud, tantost de celle là, si elle n'a & deliberation & pensément & conclusion? Nous reconnoissons assez en la pluspart de leurs

ouura-

ouvrages combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, & combien nostre art est foible a les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, & que nostre ame s'y sert de toutes ses forces. Pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? Pourquoy attribuons nous a ie ne sçay quelle inclination naturelle & servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature & par art? Enquoy sans y pēser nous leur donnons vn tres-grand avantage sur nous, de faire que nature par vne douceur maternelle les accompagne & guide, comme par la main a toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'a nous elle nous abandonne au hazard & a la fortune, & a quester par art, & par industrie les choses necessaires a nostre conseruation, & nous refuse quant & quant les moyens de pouuoir arriuer par nulle institution & contention d'esprit a la suffisance naturelle des bestes: de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités tout ce que peut nostre inuention & nos ars. Vrayment a ce compte nous arions bien raison de l'appeller vne tres-iniuste maratre. Mais il n'en est riē: nostre police n'est pas si difforme & si monstrueuse. Nature a embrassé vniuersellement toutes ses creatures, & n'en est aucune, qu'elle n'ait bien plainement fourni de tous moyens necessaires a la conseruation de son estre. Car ces plainctes vulgaires,

que

que j'oy faire aux hommes (comme la licēce de leurs opinions les esleue tantost au dessus des nuées, & puis les rauale aux antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garroté, n'ayāt de quoy s'armer & courir que de la despouille d'autrui: la ou toutes les autres creatures nature les a garnies de coquilles, de gouffes, d'escorces, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toyson, & de soye, selon le besoin de leur estre: les a armées de griffes, de dentz, de cornes pour assaillir & pour defendre, & les a elle mesmes instruites a ce qui leur est propre, a nager, a courir, a voler, a chanter. La ou l'homme ne sçait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer sans apprentissage. Ces plaintes la sont fauces. Il y a en la police du monde, vne esgalité plus grande, & vne relation plus vniforme. La foyblesse de nostre naissance se trouue a peu pres en la naissance des autres creatures. Nostre peau est garnie aussi suffisamment, que la leur de fermeté pour les iniures du tēps, tesmoing plusieurs nations entieres, qui n'ont encores goûté nul vsage de vestemens. Mais nous le iugeōs mieux par nous mesmes. Car tous les endroitz de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent & a l'air se trouuent propres a le souffrir. Le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'vsage nous y conuie. Car

s'il y



s'il y a partie en nous foible, & qui semble de-  
voir craindre la froidure, ce deuroit estre l'es-  
tomac, ou se fait la digestiō, nos peres le por-  
toient descouvert, & nos Dames, ainsi molles  
& delicates qu'elles sont, elles s'en vōt tātost  
entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons  
& emmaillotemēs des enfans ne sont non plus  
necessaires, tesmoing les meres Lacedemonie-  
nes, qui esleuoient les leurs en toute liberté de  
mouuemēs de mēbres sans les atacher ne plier:  
& plusieurs natiōs le font encore. Nostre pleu-  
rer est commun a la plus part des autres ani-  
maux, & n'en est guiere qu'on ne voye se plain-  
dre & gemir long temps apres leur naissance:  
d'autant que c'est vne contenance biē sortable  
a la foiblesse, enquoy ils se sentēt. Quant a l'y-  
sage du manger, il est en nous, cōme en eux na-  
turel & sans instruction. Qui fait doute qu'un  
enfant arriuē a la force de se nourrir, ne sçeut  
quester sa nourriture? & la terre en produit &  
luy en offre assez pour sa necessité, sans autre  
culture & artifice. Et sinon en tout temps, aussi  
ne fait elle pas aus bestes: tesmoing les proui-  
sions, que nous voyons faire aux fourmis & au-  
tres, pour les faisons steriles de l'année. Ces na-  
tiōs, que nous venōs de descouvrir si abondāmēt  
garnies de viande & de breuvage naturel, sans  
soing & sans façon, nous viennent d'appren-  
dre que le pain n'est pas nostre seule nourri-  
ture: & que sans labourage, sans aucune nostre  
industrie,

industrie, nostre mere nature nous auoit fournis a plante de tout ce qu'il nous falloit, voire, comme il est vray semblable, plus pleinement & plus richement qu'elle ne faict a present, que nous y auons meslé nostre artifice.

*Et tellus nitidas fruges vinetaque lata  
Sponte sua primum mortalibus ipsa creauit,  
Ipsa dedit dulces foetus & pabula lata,  
Que nunc vix nostro grande sunt aucta labore.*

*Conterimisque boues & vires agrorum,*  
le débordement & desreglement de nostre appetit deuantant toutes les inuentions, que nous cherchons de l'assouvir. Quant aux armes, nous en auons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de diuers mouuemens de membres, & en tirons plus de seruice naturellement & sans leçon. Ceux qui sont duietz a combattre nudz, on les void se ietter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet auantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couourir par moyens estrangiers, nous l'auons par vn instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'Elephât esguise & esmoult ses dents, de lesquelles il se sert a la guerre (car il en a de particulieres pour cet vsage qu'il espargne & ne les employe aucunement a ses autres seruices) Quand les Taureaux vont au combat, ils respandent & iettent la poussiere a l'entour d'eux: les sangliers affinent leurs deffences: & l'ichneumon, quand  
il doit

il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit & le crouste tout a l'entour de limon bien ferré & bien pestry, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ? Quand au parler il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutes-fois ie croy qu'un enfant, qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essai mal ayse a faire) auroit quelque sorte de parolle pour exprimer ses conceptions: & n'est pas croyable, que nature nous ayt refusé ce moyē qu'elle a dōné a plusieurs autres animaux. Car qu'est ce autre chose que parler, ceste suffisance, que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouir, de s'etrapeller au secours, se cōuier a l'amour, comme ils font par l'usage de leur vois?

*Così per entro loro schiera bruna  
S'annusa l'una con l'altra formica  
Forse a spiare lor via, & lor fortuna.*

Il me semble q̄ Laetāce attribue aux bestes, non le parler seulemēt, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selō la difference des cōtrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue a ce propos le chant diuers des perdrix, selon la situation des lieux. Mais cela est a sçauoir quel langage parleroit cest enfant. Et ce qui s'en dit par diuination n'a pas beaucoup d'apparence. Si  
on m'alle-

on m'allegue cōtre ceste opiniō, que les fourdz naturels ne parlēt point: ie respōds que ce n'est pas seulement pour n'auoir peu receuoir l'instruction de la parolle par les oreilles: mais plutost pour ce que le sens de l'ouïe, duquel ils sont priuez, se raporte a celuy du parler, & se tiennent ensemble d'une cousture naturelle: en facon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlons premierement a nous, & que nous le faisons sonner au dedans a noz oreilles auant que de l'enuoyer aux estrangiers. I'ay dit tout cecy pour maintenir ceste ressemblance, qu'il y a aux choses humaines, & pour nous ramener & ioindre au nombre. Nous ne sommes, ni au dessus, ni au dessous du reste, tout ce qui est sous le Ciel, dit le sage, court vne loy & fortune pareille. Il y a quelque difference, il y a des ordres & des degrez: mais c'est soubz le visage d'une mesme nature. Il faut cōtreindre l'hōme & le renger dans les barrieres de ceste police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au dela. Il est entrauē & engagé: il est assuiecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogatiue & preexcellēce vraye & essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, & par fantasie, n'a ni corps, ni goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux ait ceste liberté de l'imagination, & ce desreglement de pensées luy representans ce qui est, ce qui

n'est

n'est pas, & ce qu'il veut, le faux & le véritable, c'est vn aduantage qui luy est bien cher vëdu, & dequoy il a bien peu a se glorifier. Car de la naist la source principale des maux qui le presët, vices, maladies, irresolutiõ, trouble & desespoir. Ie dy donc, pour reuenir a mō propos, qu'il n'y a nulle apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle & forcée les mesmes operatiõs, que nous faisons par nostre choiz & industrie. Nous deuons conclurre de pareils effectz pareilles facultez, & cõfesser par consequēt, que ce mesme discours, ceste mesme voye, que nous tenons a ouurer, cest aussi celle des animaux. Pourquoy imaginons nous en eux ceste containte naturelle, nous qui n'en esrouuons nul pareil effect? Ioint qu'il est plus honorable d'estre acheminé & obligé a reglement agir par naturelle & inuitable condition, & plus aprochant de la diuinité: que de agir desreglement par liberté temeraire & fortuite, & plus seur de laisser a nature qu'a nous les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict, que nous aymons mieux deuoir a noz forces, qu'a sa liberalité, nostre suffisance: & enrichissons les autres animaux des biens naturels, & les leur renouons pour nous honorer & ennoblier des biens acquis, par vne humeur bien simple, ce me semble: car ie priseroiy bien autant des graces toutes miennes & naifues,

que

que celles que i'arois esté médier & queſter de l'apprentiſſage. Il n'eſt pas en noſtre uiſſance d'acquérir vne plus belle recommandation que d'eſtre fauoriſé de Dieu & de nature. Par ainſi le renard, dequoy ſe ſeruent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de paſſer par deſſus la glace quelque riuiera gelée, & le lâchent deuant eux pour ceſt eſſet, quand nous le verrions au bord de l'eau aprocher ſon oreille biē prez de la glace, pour ſentir ſ'il orra d'vne longue ou d'vne voiſine diſtance bruyre l'eau courant au deſſous, & ſelon qu'il trouue par la qu'il y a plus ou moins d'eſpeſſeur en la glace, ſe reculer ou ſ'auancer, n'aurions nous pas raiſon de iuger qu'il luy paſſe par la teſte ce meſme diſcours, qu'il feroit en la noſtre: & que c'eſt vne raciocation & conſequence tirée du ſens naturel? Ce qui fait bruit ſe remue, ce qui ſe remue n'eſt pas gelé, ce qui n'eſt pas gelé eſt liquide, & ce qui eſt liquide plie ſoubz le faix. Car d'attribuer cela ſeulement a vne viuacité du ſens de l'ouye, ſans diſcours & ſans conſequence, cela c'eſt vne chimere, & ne peut entrer en noſtre imagination. De meſme faut il eſtimer de tant de ſortes de ruſes & d'inuētions, dequoy les beſtes ſe couurēt des entreprinſes, que nous faiſons ſur elles. Et ſi nous voulons prendre quelque aduantage de cela meſme qu'il eſt en nous de les ſaiſir, de nous en ſeruir, & d'en vſer a noſtre volonté, ce n'eſt que ce meſme aduantage, que

que nous auons les vns sur les autres. Nous auôs a ceste conditiô nos esclauës:& la plus part des personnes libres abandonnent pour bien legieres cômодitez leur vie, & leur estre a la puissance d'autrui. Les tyrans ont ils iamais failly de trouuer assez d'hommes vouez a leur deuotion: aucuns d'eux adioutans dauantage ceste necessité de les accompagner a la mort, comme en la vie. Ceux qui nous seruent, ils le font a meilleur marché, & pour vn traitement moins curieux beaucoup, & moins fauorable, que celui que nous faisõs aux oyseaux, aus cheuaux, & aux chiens, pour le seruice, que nous en tirons. Et si les bestes ont cela de plus genereux, que iamais Lyon ne s'asseruit a vn autre Lyon, ni vn cheual a vn autre cheual par faute de cœur. Comme nous alons a la chasse des bestes, ainsi vont les Tigres & les Lyons a la chasse des hommes:& ont vn pareil exercice les vnes sur les autres: les chiens sur les lieures, les brochetz sur les tanches, les arondeles sur les cigales, les esperuiers sur les merles & sur les alouettes. Et comme nous auons vne chasse, qui se conduict plus par subtilité, que par force, comme celle de nos lignes & de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, que la sèche iette de son col vn boyau long comme vne ligne, qu'elle estand au loing en le lâchant & le retire a soy, quâd elle veut: a mesure qu'elle aperçoit quelque petit poisson s'aprocher,

elle luy laisse mordre le bout de ce boyeau estant elle cachée dans le sable, ou dās la vase, & petit a petit elle le retire iusques a ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un faut elle puisse l'attraper. Quant a la force il n'est animal au monde en bute de tant d'offences, que l'homme : il ne nous faut point vne balaine, vn elephant, & vn crocodile, ni tels autres animaux, desquels vn seul est capable de deffaire vn grād nombre d'hommes : les pous sont suffisans pour faire vaquer la dictature de Sylla: c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triumpant Empereur. Pourquoy disons nous, que c'est a l'homme science & cōnoissance bastie par art & par discours, de discerner les choses vtils a son viure, & au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de connoistre la force de la rubarbe & du polipode. Et quand nous voyons les cheures de Candie, si elles ont receu vn coup de traict aller entre vn million d'herbes choisir la dictame pour leur guerison: & la tortue quand elle a mágé de la vipere, chercher incōtinēt de l'origanum pour se purger, le dragon fourbir & esclairer ses yeux avecques du fenail, les cigoinnes se donner elles mesmes des clysteres a tout de l'eau de marine, les elephans arracher non seulement de leur corps & de leurs compagnons, mais des corps aussi de leurs maistres, tesmoing celuy du Roy Porus qu'Alexandre

deffit,



deffit, les iavelotz & les dardz qu'on leur a iettez au combat, & les arracher si dextrement, qu'ils ne font mal ne douleur quelconque.

Pourquoy ne disons nous de mesmes, que c'est sciēce & prudēce? Car d'alleguer pour les de-  
primer, que c'est par la seule instructiō & maistrise de nature, qu'elles le sçauent, ce n'est pas leur oster le tiltre de sciēce & de prudēce: voire c'est la leur attribuer a plus forte raisō que a nous, pour l'hōneur d'une si certaine maistrisse d'escolle. Chrysippus, bien que en toutes autres choses, autant desdaigneux iuge de la conditiō des animaux, que nul autre philosophe, considerant les mouuements du chien, qui se rēcontrant en vn carrefour a trois chemins estant a la fuyte de son maistre (lequel il a esgaré pour s'estre endormy, & ne l'auoit veu partir du logis) ou a la queste de quelque proye, qui fuit deuant luy, va essayāt l'un chemin apres l'autre, & apres s'estre asseuré des deux, & n'y auoir trouué nulle trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiēme sans marchander: il est contraint de confesser, qu'en ce chien la vn tel discours se passe. I'ay suiuy iusques a ce carrefour mon maistre a la trace, il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins: ce n'est ny par cestuy-cy, ni par celuy-là: il faut donc infalliblement, qu'il passe par cest autre: & que s'asseurant par ceste conclusion & discours, il ne se sert plus de son senti-

ment au troisieme chemin , ni ne le sonde plus , ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, & cet usage de propositions diuisees & conioinctes, & de la suffisante enumeration des parties, vaur il pas autant que le chien l'aye appris de nature que de Trapezonce ? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites a nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les parroquetz , nous leur aprenons a parler, & ceste facilité , que nous reconnoissons a nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable , pour la former & l'estreindre a certain nombre de lettres & de syllabes , tesmoigne , qu'ils ont vn discours au dedans, qui les rend ainsi disciplinables & volontaires a apprendre. Chacun est soul, ce croy-ie, de voir tant de sortes de cingeries que les bateleurs apprennent a leurs chiens: les dances , ou ils ne faillent vne seule cadence du son qu'ilz oyent, plusieurs diuers mouuemens & sautz qu'ilz leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avec plus d'admiration cest effect, qui est toutes-fois assez vulgaire, des chiens, de quoy se seruent les aueugles, & aux champs & villes. Ie me suis pris garde comme ils s'arrestent a certaines portes, d'ou ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils euent le choc des coches & des charretes , lors mesme q pour leur regard ils ont assés de pla-

ce & de commodité pour leur passage . I'en ay  
veu le long d'un fossé de ville laisser un sentier  
plain & uni, & en prendre un autre plus incom-  
mode pour esloigner son maître du fossé. Cō-  
mant pouvoit on auoir faict cōcevoir a ce chiē,  
que c'estoit sa charge de regarder seulement a  
la seurte de son maître, & mespriser ses pro-  
pres commodités pour le servir: & comment a-  
uoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit  
bien assez large, qui ne le seroit pas pour un  
aueugle? Tout cela se peut il comprendre sans  
ratiocination & sans discours? Il ne faut pas ou-  
blier ce que Plutarque dit auoir veu a Rome  
d'un chien, avec l'Empereur Vaspasian le pe-  
re au Theatre de Marcellus. Ce chien seruoit  
a un bateleur qui iouoit vne fiction a plusieurs  
mines, & a plusieurs personnages, & y auoit son  
rolle: il falloit entre autres choses qu'il con-  
trefit pour un temps le mort pour auoir man-  
gé de certaine drogue. Apres auoir aualé le  
pain qu'on feignoit estre ceste drogue, il com-  
mença tantost a trembler & branler, comme  
s'il eut esté estourdi. Finalement s'estandant &  
se roidissant, cōme s'il eut esté mort, il se lais-  
sa tirer & traîner d'un lieu a autre, ainsi que  
portoit le subiect du ieu, & puis quand il con-  
gneut qu'il estoit temps, il commença premie-  
rement a se remuer tout bellement, comme s'il  
se fut reuenu d'un profond sommeil, & leuant  
la teste regarda ça & la d'une façon qui eston-

noit tous les assistans. Les bœufs qui seruoient  
 aus iardins Royaus de Suse pour les arrouser  
 & tourner certaines grandes roues a puiser de  
 l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (cō-  
 me il s'en voit plusieurs en Lâguedoc) on leur  
 auoit ordonné d'en tirer par iour iusques a cent  
 tours chacun, ils estoient si accoustumez a ce  
 nombre, qu'il estoit impossible par nulle force  
 de leur en faire tirer vn tour dauantage, & a-  
 yant faiët leur tâche ils s'arrestoïët tout court.  
 Nous sommes en l'adolescence auant que nous  
 sachions conter iusques a cent: & venôs de des-  
 couvrir des nations entieres qui n'ont nulle cō-  
 noissance des nombres. Il y a encore plus de  
 discours a instruire autrui qu'a estre instruit.  
 Or laissant a part ce que Democritus iugeoit  
 & prouuoit, Que la plus part des arts les be-  
 stes nous les ont apprises: comme l'araignée a  
 tistre & a coudre, l'arondelle a bastir, le cigne  
 & le rossignol la musique, & plusieurs animaux  
 par leur imitation a faire la medecine. Aristote  
 tient que les rossignolz aprennent leurs pe-  
 titz a chanter & y employent du temps & du  
 soing. D'ou il aduiet que les petitz que nous  
 nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir  
 d'aller a l'escolle sous leurs parens, perdent  
 beaucoup de la grace de leur chant. Aux spe-  
 ctacles de Rome, il se voyoit ordinairement  
 des Elephans dressez a se mouuoir & dancer au  
 son de la voix des dances a plusieurs entrelas-  
 seures

seures, coupeures & diuerses cadances tres-difficiles a aprendre. Il s'en est veu, qui en leur priué rememoroient leur leçon & s'exerçoient par soing & par estude pour n'estre tancez & batus de leurs maistres. Mais cest'autre histoire de la pie, de laquelle nous auôs Plutarque mesme pour respôdât, est estrâge. Elle estoit en la boutique d'un barbier a Rome & faisoit merueilles de cōtre-faire auec la vois tout ce qu'elle oyoit. Vn iour il aduint que certaines trompetes s'arrestarent a sonner long temps deuant ceste boutique: despuis cela tout le lendemain voila ceste pie pensue, muete & melancolique, dequoy tout le mōde estoit esmerueillé, & pensoit on que le sō des trōpetes l'eut ainsi effourdie & estonnée, & qu'auéc l'ouye la vois se fut quant & quant esteinte. Mais on trouua en fin que c'estoit vne estude profōde & vne retraicte en soy-mesmes: sō esprit s'exercitât & preparât sa voix a représenter le son de ces trōpetes: de maniere que sa premiere vois ce fut celle la de représenter parfaitement leurs reprints, leurs poses & leurs muâces, ayant quicté par ce nouuel apprentissage & pris a dessein tout ce qu'elle scauoit dire au parauât. Je ne veus pas obmettre a alleguer aussi cet autre exemple d'un chiē, que ce mesme Plutarque dit auoir veu (car quād a l'ordre ie sens bien que ie le trouble, mais ie n'en obserue non plus a renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estât dās

vn nauire, ce chien estant en peine pour auoir l'huyle qui estoit dans le fons d'une cruche, & n'y pouuant arriuer de la langue, pour l'estroite emboucheure du vaisseau, il vid qu'il alla querir des caillous qui estoient dās la nauire & en mit dans ceste cruche iusques a ce qu'il eut fait hausser l'huile plus pres du bord, ou il le peut atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? on dit que les corbeaux de barbarie en font de mesme, quād l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Ceste action est aucunement voisine de ce que recitoit des Elephans vn Roy de leur nation Iuba, que quand par la finesse de ceux qui les chassent, l'vnd'être eux se trouue pris dans certaines fosses profondes (qu'on leur prepare & les recouure l'on de menues brossailles pour les tromper) ses compagnons y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'ayde a s'en mettre hors. Mais cest animal raporte en tant d'autres effects a l'humaine suffisance, que si ie vouloy suiure par le menu ce que l'experience en a appris, ie gaignerois aysément ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se trouue plus de difference de tel hōme a tel homme, que de tel animal a tel hōme. Le gouuerneur d'un elephāt en vne maison priuée de Syrie desroboit tous les repas la moitié de la pētion qu'on luy auoit ordōnée. Vn iour le maistre voulut luy mesme le pēser & versa dans la manioire la iuste mesure d'orge

d'orge, qu'il luy auoit prescrite, pour sa nourriture : l'elephant regardant de mauuais œuil ce gouuerneur, separa avec la trompe & en mit a part la moitié, declarant par la le tort qu'on luy faisoit. Et vn autre ayant vn gouuerneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'aprocha du pot ou il faisoit cuyre sa chair pour son disner & le luy remplit de cédre. Cela ce sont des effaictz particuliers: mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoient du pays de leuant, l'vne des plus grandes forces consistoit aux elephās qu'on y mesloit, desquelz on tiroit des effectz sans comparaison plus grandz que nous ne faisons a present de nostre artillerie, qui tiēt leur place (cela est aisé a iuger a ceux qui connoissent les histoires anciennes). Il falloit bien qu'on se respondit a bon escient de la creance de ces bestes & de leur discours, de leur abandonner la teste d'vne bataille, la ou le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire, pour la grandeur & pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust fait tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre. Et a peine s'est il veu deux ou trois exemples, ou cela soit aduenu qu'ilz se reiettaient sur leurs troupes, ce qui aduient ordinairement a nous mesmes. On leur donnoit charge nō d'vn mouuemant simple, mais de plusieurs diuerses parties au cōbat. Nous admirōs

& poisons mieux les choses estrangieres que les ordinaires : & sans cela ie ne me fusse pas amusé a ce long registre: car selon mon opiniô, qui cōtrerollera de prez ce que nous voyôs ordinairement des animaux, qui viuēt parmy nous, il y a dequoy y remarquer des operations autant admirables, que celles qu'on va recueillant es païs estrangers. Nous viuons & eux & nous sous mesme tect & humons vn mesme air: il y a, sauf le plus & le moins, entre nous vne perpetuelle ressemblance. I'ay veu autres-fois parmy nous des hommes amenez par mer de lointain païs, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leur contenance & leurs vestemens estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit & sauages & barbares? qui n'attribuoit a stupidité & a bestise, de les voir muets, ignorants la langue Françoisse, ignorans nos baïsemains, & nos inclinations serpentées, nostre port & nostre maintien, sur lequel sans faillir doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas, comme il nous aduient au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions, qui se raportent aux nostres. De celles la par comparaison nous pouuôs tirer quelque coniecture. Mais de ce qui est en elles particulier, nous n'en sçauons rien. Les chevaux, les chiens,



chiens, les bœufz, les brebis, les oyseaux & la plus part des animaux, qui vivent avec nous reconnoissent nostre vois, & se laissent conduire par elle: si faisoit biẽ encore la murene de Crafus, & venoit a luy quand il l'apelloit: & le font aussi les anguilles, qui se trouuent en la fontaine d'Arethuse & d'autres poissons,

*Nomen habent, & ad magistri*

*Venit quisque sui vocem citatus.*

Nous pouuons iuger de cela. Nous pouuons aussi dire, que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'apres plusieurs ablutions & purifications, on les void haussant leur trompe comme des bras, & tenant les yeux fichés vers le soleil leuant, se planter long tẽps en meditation & contemplation, a certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir nulle telle apparence ez autres animaux, nous ne pouuons pourtant establiir qu'ilz soient sans religion, & ne pouuons prendre en nulle part ce qui nous est caché. Comme nous voyons quelque chose en ceste action que le philosophe Cleantes remarqua, par ce qu'elle retire aux nostres. Il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmilieire portans le corps d'un fourmis mort vers vne autre fourmillieire, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au deuant, cõme pour parler a eux, & apres auoir esté ensemble quelque piece, ceux cy s'en retournerẽt  
pour

pour consulter, pēsez avec leurs concitoiens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : en fin ces derniers venus apportèrent aux premiers vn ver de leur taniere comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos & emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespasé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par la (encore qu'à son iugement les bestes soient incapables de raison) que celles qui n'ôt point de voix, ne laissent pas d'auoir pratique & cōmunication mutuelle, de laquelle c'est nostre faute que nous ne soyons participās, & ne pouuons a ceste cause iuger de leurs operations. Or elles en produisent encores d'autres, qui surpassent de bien loin nostre capacité. Aufquelles il s'en faut tant que nous puissiōs arriuer par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouuons conceuoir. Plusieurs tiennent qu'en ceste grande & derniere bataille nauale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capiteneſſe fut arrestée au milieu de sa courſe par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, a cause de ceste sienne propriété d'arrester toutes sortes de vaisseaux, auxquels il s'atache. Et l'Empereur Calligula vogāt avec vne grande flote en la coste de la Romanie sa seule galere fut arrestée tout court par ce mesme poisson, lequel il fitt prendre ataché comme il estoit au bas de son vais-

vaisseau, tout despit dequoy vn si petit animal pouuoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses auirons, pour estre seulement ataché par le bec a sa galere (car c'est vn poisson a coquille) & s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le bateau il n'auoit plus ceste force, qu'il auoit au dehors. Vn citoyen de Cyzique acquist iadis vne reputation de bon mathematicien, pour auoir appris de la condition de l'herisson, qu'il a sa taniere ouuerte a diuers endroitz. & a diuers vêtz, & preuoyât le vêt aduenir il va boucher le trou du costé de ce vent la: ce que remerquant ce citoien venoit tousiours apporter en sa ville certaines predictions du vent qui auoit a tirer. Le cameleon prend la couleur du lieu, ou il est assis: mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions pour se cacher de ce qu'il creint, & attraper ce qu'il cherche. Au cameleon c'est changement de passion: mais au poulpe c'est changement d'actiō. Nous auons quelques mutations de couleur a la fraieur, la colere, la honte & autres passions qui alterent le teind de nostre visage, mais c'est par l'effet de la souffrance, comme au cameleon. Il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir: mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effets que nous reconnoissons aux autres animaux plus grandz que les nostres, tesmoignēt y auoir en eux quelque faculté plus excel-

excellente, qui nous est occulte, comme il est  
 vray semblable que sont plusieurs autres de leur  
 conditions & puissances. De toutes les predi-  
 ctions du temps passé les plus anciennes & plus  
 certaines estoient celles, qui se tiroient du vol  
 des oyseaux. Qu'auons nous en nous de pareil &  
 de si admirable? Ceste regle, cest ordre du brâ-  
 ler de leur aile, par lequel on tire des consé-  
 quences des choses a venir, il faut bien qu'il soit  
 conduict par quelque excellent ressort a vne si  
 noble operatiō. Car c'est prester a la lettre d'a-  
 ler atribuant ce grand effect a quelque ordon-  
 nance naturelles sans l'intelligence, consentemēt  
 & discours de qui le produit: & est vne opinion  
 euidamment faulse. Et qu'il soit ainsi, la torpille  
 a ceste condition non seulement d'endormir les  
 membres, qui la touchent, mais au trauers des  
 filet z & de la scene elle transmet vne pesanteur  
 endormie aux mains de ceux qui la remuent &  
 manient. voire dit on dauantage que si on verse  
 de l'eau dessus, on sent ceste passion qui gagne  
 contremont iusques a la main, & endort l'atou-  
 chement au trauers de l'eau. Ceste force est  
 merueilleuse: mais elle n'est pas inutile a la tor-  
 pille: elle la sent & s'y sert, de maniere que pour  
 atraper la proye qu'elle queste, on la void se ta-  
 pir soubz le limon, afin que les autres poissons  
 coulans par dessus, frapez & endormis de ceste  
 sienne froideur tombent en sa puissance. Les  
 grues, les arondeles & autres oyseaux passagiers  
 chan-

changeans de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté diuinatrice, & la mettent en vsage. Les chasseurs nous assurent que pour choisir d'un nombre de petitz chiens, celluy qu'on a à conseruer pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme, comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y raportera sera tousiours le meilleur: ou bien si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits, au secours duquel elle courra premiere-ment. Par ou il apert qu'elles ont un vsage de prognostique que nous n'auons pas: ou qu'elles ont quelque vertu a iuger de leurs petitz, autre & plus viue que la nostre. Car a nos enfans il est certain que bien auant en l'age nous n'y decouurons rien sauf la forme corporelle, par ou nous en puissions faire triage. La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure & mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous adioustons a nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé les medecins nous proposent l'exemple du viure des bestes & leur façon. Car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple.

*Tenez chantz les pieds & la teste,*

*An*

*Au demeurant viue en beste.*

La generation est la principale des actions naturelles. Nous auons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre a cela : toutesfois ilz nous ordonnent de nous rager a l'assiete & disposition brutale, comme plus effectuelle & plus naturelle.

*more ferarum:*

*Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur*

*Concipere uxores: quia sic loca sumere possunt*

*Pectoribus positis sublati semina lumbis.*

Et reiettent comme nuisibles ces mouuemans indiscrets & insolās, que les femmes y ont meslé de leur creu, les ramenant a l'exemple & usage des bestes de leur sexe plus modeste & rassis.

*Nā mulier prohibet se concipere atque repugnat,*

*Clunibus ipsa viri venerem si lata retractet*

*Atque exossato ciet omni pectore fluctus.*

*Eijcit enim sulci recta regione viāque*

*Vomerem, atque locis auertit seminis ictum.*

Si c'est iustice de rendre a chacun ce qui luy est deu, les bestes qui seruent, aiment & defendent leurs bien-facteurs, & qui poursuuyent & outragent les estrangiers & ceux qui les offensēt, elles representent en cela quelque air de nostre iustice, comme aussi en conseruant vne equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens a leurs petits. Quant a l'amitié elles l'ont sans comparaison plus viue & plus constante, que

n'ont

n'ont pas les hōmes. Hircanus le chien du Roy Lyfimachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son liēt sans vouloir boire ne manger : & le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course & se ietta dans le feu, ou il fut brulé. Comme fist aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le liēt de son maistre, depuis qu'il fust mort : & quand on l'emporta il se laissa enleuer quant & luy, & finalement se lâça dans le buschier ou on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les cheuaux prendre certaine acointance des vns aux autres, iusques a nous mettre en peine pour les faire viure ou voyager separement : on les void appliquer leur affection a certain poil de leurs compaignons, comme a certain visage : & ou ilz le rencontrent s'y ioinde incontinent avec feste & demōstration de bienveillance, & prendre quelque autre forme a contrecœur & en haine. Les animaux ont choïs comme nous, en leurs amours, & font quelque triage de leurs femeles. Ils ne sont pas exemptz de nos ialousies & d'enuies extremes & irrecōciliables. Les cupiditez sont ou naturelles ou necessaires, comme le boire & le manger, ou naturelles & non necessaires, comme l'accoin-

tance des femelles: ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires. De ceste dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes. elles sont toutes superflues & artificielles. Car c'est merueille combien peu il faut a nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé a desirer. Les aprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoiciens disent qu'un homme auroit dequoy se substenter d'une oliue par iour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioutons aux appetitz amoureux.

*neque illa*

*Magno prognatum deposcit consule cunnum.*

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien & vne fauce opinion ont coulées en nous, elles sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles, ny plus ny moins que si en vne cité il y auoit si grand nombre d'estrangers, qu'ilz en missent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur authorité & puissance ancienne l'vsurpant entierement & s'en saisissant. Les animaux sont a la verité beaucoup plus reglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation sous les limites que nature nous a prescriptz: mais non pas si exactement qu'ilz n'ayent encore quelque conuenance a nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouué des desirs furieux, qui ont poussé les hommes a l'amour des bestes, elles se

trou-



trouuēt aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoient des affections monstrueuses d'une espece a autre: tescmoin l'elephant corruial d'Aristophanes le grammairien en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedit en rien aux offices d'un poursuivant bien passionné. Car se promenant par le marché, ou lon vendoit des fruietz, il en prenoit avec sa trompe & les luy portoit. Il ne la perdoit de veüe que le moins qu'il luy estoit possible, & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessoubz son colet & luy tastoit les tetins. Ilz recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille, & d'une oye esprise de l'amour d'un enfant en la ville d'Asope, & d'un belier seruiteur de la menestriere Glaucia. Et il se void tous les iours des magotz furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'adonner a l'amour des masses de leur sexe. Oppianus & autres recitent quelques exemples, pour monstrer la reuerance que les bestes en leurs mariages portent a la parenté. Mais l'experiance nous faict bien souuent voir le contraire:

*Nec habetur turpe iuuenca*

*Ferre patrem tergo: fit equo sua filia coninx:*

*Quasque creauit init pecudes caper: ipsaque cuius*

*Semine concepta est, ex illo concipit ales.*

De subtilité malicieuse, en est il vne plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales?

lequel passant au trauers d'une riuere chargée de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillezz, s'estant aperceu que le sel s'estant fondu, par ce moyen luy auoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau de se plonger dedans avec sa charge, iusques a ce que son maistre descourât sa malice ordonna qu'on le chargeast de laine, a quoy se trouuant mescôté il cessa de plus vser de ceste finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfument le visage de nostre auarice: car on leur void vn soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuuent & de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent nul vsage. Quât a la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en ceste preuoyance d'amasser & esparagner pour le temps a venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est necessaire. Les fromis estandent au dehors de l'aire leurs grains & semēces pour les esuier, refreschir & secher, quand ils voient qu'ils commencent a se moisir & a sentir le rance, de peur qu'ilz ne se corrompent & pourrissent. Mais la caution & preuention, dont ils vsent a ronger le grain de fromēt, surpasse toute imagination de prudence humaine: par ce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amolit, se resout & destrempe comme en laiēt s'acheminant a germer & produire. Par quoy

quoy de peur qu'il ne deuienne semance, & perde sa nature & propriété de munition pour leur nourriture, ilz rongent le bout, par ou le germe a acoustumé de sortir. Quant a la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, ie scaurois volontiers, si nous nous en voulons seruir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité & imperfection (comme de vray la science de nous entre-deffaire & entretuer, de ruiner & perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas) mais elles n'en sont pas vniuersellement exemptes: tesmoin les furieuses rencontres des mouches a miel, & les entreprinſes des princes des deux armées contraires.

*Sape duobus*

*Regibus incessit magno discordia motu.*

*Continuòque animos vulgi & trepidantia bello*

*Cordalicet longe præsciscere.*

Ie ne voy iamais ceste diuine description qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouuemens guerriers, qui nous rauissent de leur horreur & espouuement, ceste tempeste de sons & de cris, ceste effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur & de courage, il est plaisant a considerer par combien vai-

nes occasions elle est agitée, & par combien legieres occasions esteinte.

*Paridis propter narratur amorem  
Gracia Barbarie diro collisa duello.*

Toute l'Asie se perdit & se consumma en guerres pour le maquerelage de Paris. L'enuie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne deuroient pas esmouvoir deux harangeres a s'esgratigner, c'est l'ame & le mouuement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mesme, qui en sont les principaux auteurs & motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur & le plus puissant, qui fust onques, se iouant & mettant en risée tresplaisamment & tres-ingenieusement plusieurs batailles hazardées & par mer & par terre, le sang & la vie de cinq cens mille hommes qui suiuirent sa fortune, & les forces & richesses des deux parties du monde espuisées pour le seruice de ses entreprinſes,

*Quod futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi  
pœnam*

*Fulvia constituit, se quoque uti futuam.*

*Fuluiam ego ut futuam? quid si me Manius ore*

*Pedicem, faciam? non puto, si sapiam.*

*Aut futue, aut pugnemus ait. quid si mihi vita.*

*Charior est ipsa mentula? signa canant.*

(I'vse en liberté de conscience de mon Latin avecq le cōgé, que vous m'en auez dōné) Or ce grand corps a tant de visages & de mouuemēts,  
qui

qu'il semble menasser le ciel & la terre : ce furieux monstre a tant de bras & a tant de testes, c'est toujours l'homme foyble, calamiteux, & miserable. Ce n'est qu'une formilliere esmeüe & eschaufée.

*It nigrum campis agmen.*

Vn soufflé de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheual, le passage fortuite d'une aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinierie suffisent a le renverser & porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de Soleil par le visage, le voyla fondu & esvanouy : qu'on luy esuante seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches a miel de nostre poëte, voila toutes nos enseignes, nos legions, & le grand Pompeius mesmes a leur teste, rompu & fracassé. Car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espagne a tout ces belles armes.

*Hi motus animorum atque hec certamina tanta  
Pulveris exigui iactu compressa quiescent.*

Les ames des Empereurs & des sauatiers sont iettées a mesme moule. Considerant l'importāce des actions des princes & leur pois, nous nous persuadons qu'elles soient produites, par quelques causes aussi poissantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont poussez & retirez en leurs mouuemēts, par les mesmes ressorts, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous faict tanquer avec un voisin, dresse entre

les Princes vne guerre : la mesme raison, qui nous faict foiter vn lacquay, tumbât en vn Roy, luy fait ruiner vne nation entiere. Pareils appetits agitent vn ciron & vn elephant. Quant a la fidelité, il n'est animal au monde traistre au pris de l'homme : nos histoires racontent la poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré vn chien qui gardoit vn homme mort, & ayant entendu qu'il y auoit trois iours qu'il faisoit cest office, commanda qu'on enterrast ce corps & mena ce chien quant & luy. Vn iour qu'il assistoit aux monstres generales de son armée, ce chien apperceuant les meurtriers de son maistre leur courut sus avec grands aboys & aspreté de courroux, & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost aprez par la voye de la iustice. Autant en fist le chien du sage Hesiode ayant conuaincu les enfans de Ganistore Naupaetien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Vn autre chien estant a la garde d'un temple à Athenes, ayant aperceu vn larron sacrilege qui en emportoit les plus beaux ioyaux, se mit a abayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estant point esueillez pour cela, il se mist a le suiure, & le iour estant venu se tint vn peu plus esloigné de luy, sans le perdre iamais de veüe. S'il luy offroit a manger il n'en vouloit pas, & aux autres passans  
qu'il

qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue : & prenoit de leurs mains ce qu'ilz luy donnoient a manger. Si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesmes. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de ceste Eglise, ils se mirent a le suiure a la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, & en fin le rencontrerent en la ville de Cromyion, & le larron aussi, qu'ilz ramenerent en la ville d'Athenes, ou il fut puny. Et les iuges en recônoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, & aux prestres d'en auoir soing. Plutarque tesmoigne ceste histoire, comme chose tref-auee & aduenue en son siecle. Quant a la gatitude (car il me semble que nous auons besoing de mettre ce mot en vñage) ce seul exemple y suffira, que Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Vn iour, dit-il, qu'on donnoit a Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, & principalemēt de Lyons de grandeur inusitée, il y en auoit vn entre autres qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses mēbres, & vn rugissement hautain & espouuantable attiroit a soy la veüe de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce cōbat des bestes fut vn Androdus de Dace, qui estoit a vn seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce

lyon l'ayât apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, cōme estant entré en admiration, & puis s'aprocha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela faict & s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il cōmença a battre de la queue a la mode des chiens qui flattēt leur maistre, & a baiser, & lescher les mains & les cuisses de cē pauvre miserable, tout transi d'effroy, & hors de soy. Androdus ayant repris ses espritz par la courtoisie de ce lyon & rassuré sa veuë pour le considerer & recōnoistre: c'estoit vn singulier plaisir de voir les caresses, & les festes qu'ils s'entrefaisoyent l'un a l'autre. Dequoy le peuple ayant esleué des cris de ioye, l'Empereur fit appeller cest esclauē, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange euenement. Il luy recita vne histoire nouuelle & admirable, Mon maistre, dict-il, estāt proconsul en Aphrique, ie fus contraint par la cruauté & rigueur qu'il me tenoit, me faict iournellement battre, me desrober de luy, & m'ē fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grāde autorité en la prouince, ie trouuay mon plus court de gaigner les solitudes & les contrées sablonneuses & inhabitables de cē pays la, resolu, si le moyē de me nourrir venoit a me faillir, de trouuer quelque façon de me tuer moymesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy du iour, & les chaleurs insupporta-



portables, ayant rencontré vne cauerne cachée & inaccessible ie me iettay dedans. Bien tost apres y furuint ce lyon, ayant vne patte sanglante & blessée, tout plaintif & gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arriuée i'eux beaucoup de frayeur, mais luy me voyant mussé dās vn coing de sa loge s'approcha tout doucemēt de moy, me presentant sa patte offensée, & me la monstrant comme pour demander secours, ie luy ostay lors vn grand escot qu'il y auoit, & m'estāt vn peu apriuoise a luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay & nettoyy le plus propremēt que ie peux. Luy se sentant alegé de son mal, & soulagé de ceste douleur, se prit a reposer, & a dormir, ayāt tousiours sa patte entre mes mains. De la en hors luy & moy vesquismes ensemble en ceste cauerne trois ans entiers de mesmes viandes. Car des bestes qu'il tuoit a sa chasse, il m'e aportoit les meilleurs endroits, que ie faisois cuire au soleil a faute de feu, & m'en nourrissois. A la longue m'estāt ennuyé de ceste vie brutale & sauuage, ce lyō s'e estāt allé vn iour a sa queste accoustumée, ie me partis de là, & a ma troisiēme iournée fus surpris par les soldatz, qui me menerent d'Afrique en cete ville a mō maistre, lequel soudain me cōdāna a mort, & a estre abādōne aux bestes. Or a ce que ie voy ce lyon fut aussi pris biē tost apres: qui m'a a ceste heure voulu recōpenser du biē fait & guerison qu'il auoit receu  
de

de moy. Voyla l'hystoire qu'Androdus recita a l'Empereur, laquelle il fit aussi entēdre de main a main au peuple. Parquoy a la requeste de tous il fut mis en liberté, & abstoubz de ceste condamnation, & par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce Lyon. Nous voyons depuis, dit Apion, Androdus conduisant ce lyon a tout vne petite laisse, se promenant par les tauerne a Rome, receuoir l'argent qu'on luy donnoit: le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iettoit, & chacun dire en les rencontrant, Voyla le Lyō hôte de l'homme, voila l'homme medecin du Lyon. Quāt a la societē & cōfederation que les bestes dressent entre elles pour se liguier ensemble, & s'entresecourir, il se voit des bœufs, des porceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offēcez, toute la troupe accourt a son aide, & se ralie pour sa deffence. L'escare, quānd il a aualé l'hameçō du pescheur, ses cōpagnons s'assemblēt en foule autour de luy, & rōgent la ligne. Et si d'aūature, il y en avn qui ait dōné dedās la nasse, les autres luy baillent la queue par dehors, & luy la ferrent tant qu'il peut a belles dents, & eux le tirent ainsi au dehors & l'entraiment. Les barbiers, quānd l'un de leurs compagnons est engagé mettent la ligne contre leur dos, dressant vn espine qu'ils ont dentelée comme vne scie, a tout laquelle ils la scient & coupēt. Quant aux particuliers offices, que chacun de nous retire

pour

pour le seruice de sa vie, de certains animaux ou des hommes, il s'en void plusieurs pareils exemples par mi les bestes. Ils tiennent, que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ait au deuant d'elle vn petit poissõ semblable au goyõ de mer, qui s'appelle pour cela la guide : la balaine le suit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon faict retourner la nauire : & en recõpense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incõtinãt perdu & englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seurté & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il fort, elle se met a le suiure sans cesse. Et si de fortune elle l'escarte, elle va errant ça & la, & souuant se froissant contre les rochiers, comme vn vaisseau qui n'a point de gouuernail. Ce que Plutarque tesmoigne auoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a vn pareil mariage entre le petit oyseau qu'on nôme le roytelet, & le crocodile : le roytelet sert de sentinelle a ce grãd animal : & si l'ichneumon son ennemy aproche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & a coup de bec l'esueillant, & l'aduertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche, & luy permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y receuillir les morceaux de  
cher

cher qui y sont demeurez: & s'il veut fermer la bouche, il l'aduertit premierement d'en fortir en la ferrant peu a peu sans l'estreindre & l'offencer. Ceste coquille qu'on nomme la nacre, vit aussi ainsi avec le pinnothere, qui est vn petit animal de la sorte d'vn cācre, luy seruant d'huif-  
fier & de portier assis a l'ouuerture de ceste co-  
quille, qu'il tient continuellement entrebaillée  
& ouuerte, iusques a ce qu'il y voye entrer quel-  
que petit poisson propre a leur prises: car lors  
il entre dans la nacre, & luy va pinçant la chair  
viue & la contreint de fermer sa coquille. Lors  
eux deux ensemble mangent la proye enfermée  
dans leur fort. En la maniere de viure des tuns  
on y rémerque vnē singuliere science de trois  
parties de la Mathématique. Quant a l'Astro-  
logie ils l'enseignent a l'homme: car ils s'ar-  
restent au lieu ou le solstice d'hyuer les surpréd,  
& n'en bougent iusques a l'equinoxe ensuiuant.  
Voilà pourquoy Aristote mesme leur concede  
volontiers ceste sciēce. Quant a la Geometrie  
& Arithmetique, ils font tousiours leur bande  
de figure cubique, carrée en tout sens, & endres-  
sent vn corps de bataillon, solide, clos, & enui-  
ronné tout a l'entour a six faces toutes égales.  
Puis nagēt en ceste ordōnance carrée, autāt lar-  
ge derriere que deuāt, de façon que qui en void  
& conte vn visage, il peut aisément nōbrer tou-  
te la troupe, d'autant que le nombre de la pro-  
fondeur est esgal a la largeur, & la largeur, a la  
lon-

longeur. Quant a la magnanimité, il est malaisé de luy donner vn vilage plus apparent que en ce faict du grand chien, qui fut enuoyé des Indes au Roy Alexâdre: on luy presenta premierement vn cerf pour le cōbattre, & puis vn sanglier, & puis vn ours, il n'en fit conte, & ne daigna se remuer de sa place: mais quand il veid vn lyon, qu'on luy presenta, alors il se dressa incōtinant sur ses piedz: monstrant manifestement qu'il declaroit celuy la seul, digne d'entrer en combat auecques luy. Quant a la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé vn cheureau, il souffrit deux iours la faim auant que de le vouloir offencer, & le troisiéme il brisa la cage ou il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prandre au cheureau son familier & cōpagnon. Et quant aux droitz de la familiarité & conuenance, qui se dresse par la conuersation, il nous aduiet ordinairement d'apriuoiser des chatz, des chiens, & des lieures ensemble. Mais ce que l'experience apprend a ceux, qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a iamais nature tant honoré les couches, la naissance, & l'enfantement? car les Poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au parauant vagante fut affermie pour le seruice de l'enfantement de Latone.

tone. Mais Dieu a voulu que toute la mer fut arrestée, affermie & applanie sans vagues, sans vents & sans pluye, cependant que l'alcyon faict ses petitz: qui est iustemēt environ le solstice, le plus court iour de l'an: & par son priuilege nous auons sept iours & sept nuitz au fin cœur de l'hyuer que nous pouuons nauiguer sans dâger. Leurs femeles ne reconnoissent autre masse que le leur propre: l'assistēt toute leur vie sans iamais l'abandonner: s'il vient a estre debile & cassé, elles le chargēt sur leurs espaulles, le portent par tout, & le seruent iusques a la mort. Mais nulle suffisance n'a encores peu ataindre a la connoissance de ceste merueilleuse fabrique, dequoy l'alcyon compose le nid pour ses petitz & en deuiner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, pèse que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conioint & lie ensemble, les entrelassant les vnes de long, les autres de trauers, & adioutant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme vn vaisseau rond prest a voguer, puis quād elle a paracheué de le construire, elle le porte au batement du flot marin, la ou la mer le batant tout doucement luy enseigne a radouber ce qui n'est pas bien lié, & a mieux fortifier aux endroitz ou elle void que sa structure se desmēt, & se lache pour les coups de mer: & au contraire ce qui est bien ioint, le batement de la mer le vous estreint & vous le

ferre

ferre de sorte, qu'il ne se peut ny rōpre ny dis-  
foudre, ou endomager a coups de pierre, ni de  
fer, si ce n'est a toute peine. Et ce qui plus est a  
admirer, c'est la proportion & figure de la cō-  
cavité du dedans: car elle est composée & pro-  
portionnée, de maniere qu'elle ne peut recevoir  
ni admettre autre chose, que l'oyseau qui l'a bâ-  
tié: car a toute autre chose elle est impenetra-  
ble, close, & fermée, tellement qu'il n'y peut  
rien entrer nō pas l'eau de la mer seulemēt. Voi-  
la vne description bien claire de ce bastimēt &  
empruntée de bon lieu. Toutes-fois il me sem-  
ble qu'elle ne nous esclaire pas encor suffi-  
samment la difficulté de ceste architecture. Or  
de quelle vanité nous peut il partir de loger au  
desloubz de nous, & d'interpreter desdaigneu-  
sement les effectz, que nous ne pouvons imiter  
ni comprendre? Pour suiure encore vn peu plus  
loing ceste equalité & correspondance de nous  
aux bestes, le priuilege dequoy nostre ame se  
glorifie de ramener a sa conditiō, tout ce qu'elle  
cōçoit, de despouiller de qualitez mortelles  
& corporelles tout ce qui vient a elle, de réger  
les choses qu'elle estime dignes de son accoin-  
tance a desuestir & despouiller leurs conditiōs  
corruptibles & leur faire laisser a part, com-  
me vestemens superfluz & viles, l'espeſſeur, la  
longueur, la profondeur, le poids, la couleur,  
l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la durté, la mol-  
lesse, & tous accidens sensibles, pour les accō-

moder a sa cōdition immortelle & spirituelle:  
de maniere que Rome & Paris, que i'ay en l'a-  
me, Paris que i' imagine, ie l' imagine & le com-  
prends, sans grādeur & sans lieu, sans pierre, sans  
plastre, & sans bois: ce mesme priuilege, dis-ie,  
semble estre biē euidāment aux bestes. Car vn  
cheual accoustumé aux trompettes, aux harque-  
bousades, & aux combats, que nous voyons tre-  
mousser & fremir en dormant, estendu sur sa li-  
tiere, cōme s'il estoit en la meslée, il est certain  
qu'il conçoit en son ame vn son de taborin sans  
bruit, & vne armée sans armes & sans corps.

*Quippe videbis equos fortes, cum mēbra iacebunt  
In somnis, sudare tamen, spirare que sepe,  
Et quasi de palma summas contendere vires.*

Ce lieure qu'vn leurier imagine en sōge, apres  
lequel nous le voyons haleter en dormant, alō-  
ger la queue, secouer les iarretz, & representer  
parfaictēment les mouuemēs de sa course: c'est  
vn lieure sans poil & sans os.

*Venantūmque canes in molli sepe quiete,  
Iactant crura tamen subito, vocesque repente  
Mittunt, & crebas reducunt naribus auras,  
Vt vestigia si teneant inuenta ferarum.  
Experge factique, sequuntur inania sepe  
Cernorum simulachra, fuga quasi dedita cernant:  
Donec discussis redeant erroribus ad se.*

Les chiens de garde, que nous voyons souuent  
gronder en songeant, & puis iapper tout a faict  
& s'esueiller en sursaut, cōme s'ils aperceuoient  
quelque



quelque estrangier arriuer. C'est estrangier que leur ame void, cest vn homme spirituel & imperceptible, sans dimension, sans couleur, & sans estre.

*Consuetudine catulorum blanda propago  
Degerere, sepe leuem ex oculis volucrumque soporẽ,  
Discutere, & corpus de terra corripere instant,  
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.*

Quant a la beauté du corps, auãt passer outre, il me faudroit sçauoir si nous sommes d'accord de sa descriptiõ: il est vray-semblable que nous ne sçauõs guiere que c'est que beauté en nature & en general, puisque a l'humaine & nostre beauté nous donnons tãt de formes diuerses. Les Indes la peignent noire & basannée, aux leures grosses & enflées, au nez plat & large. No<sup>r</sup> formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & mathue: les Espagnols vuidée & estrillée: & entre no<sup>r</sup>, l'un la fait blâche, l'autre brune: l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuse: qui y demande de la mignardise, & de la douceur, qui de la fierté & magesté. Mais quoy qu'il en soit, nature ne nous a nō plus priuilegez en cela que au demeurant, sur ses loix communes. Et si nous nous iugeons bien, nous trouuerõs que s'il est quelques animaux moins fauorisez en cela que nous, il y en a d'autres & en grand nōbre, qui le sont plus: car ceste prerogatiue que les Poëtes font valoir de nostre stature droite, regardãt vers le ciel son origine,

*Pronaque cum spectent animalia cetera terram,  
Os homini sublime dedit, cœlūque videre  
Iussit, & erectos ad sycdera tollere vultus.*

elle est vrayemēt poëtique. Car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veuë renuerfée tout a faict vers le ciel: & l'ancoleure des chameaux, & des austruches, ie la trouue encore plus releuée & droite que la nostre. Les bestes, qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, & les plus viles de toute la bande: car pour l'aparence extérieure & forme du visage, ce sont les magotz & les singes: pour le dedans & parties vitales & plus nobles, c'est, a ce que disent les medecins, le porceau. Certes quand i' imagine l'homme tout nud, & notamment en ce sexe qui semble auoir plus de part a la beauté, ses tares, & ses défauts, sa subiectiō naturelle & ses imperfectiōs, ie trouue que nous auons eu plus de raison que nul autre animal, de nous cacher & de nous couvrir, nous auōs esté excusables de despouiller ceux que nature auoit fauorisé en cela plus qu'à nous, pour nous parer de leur beauté. Et puis que l'homme n'auoit pas dequoy se presenter nud a la veuë du monde, il a eu raison de se cacher soubz la despouille d'autrui, & se vestir de laine, de plume, de poil, de foye & autres commoditez empruntées. Remarquons au demeurāt, que nous sommes le seul animal, duquel le defect & les imperfectiōs offencēt nos propres cōpagnons, & seuls qui auōs a nous desfrober

ber en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi vn effect bien digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnēt pour remede aus passions amoureuses, l'entiere veüe & libre connoissance du corps qu'on recherche: que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on aime.

*Ille quod obscenas in aperto corpore partes*

*Viderat, in cursu qui fuit, hæsīt amor.*

Et encore que ceste recepte puisse al'aventure partir d'une humeur vn peu delicate & desgoutée: si est-ce vn merueilleux signe de nostre defaillance, que l'usage & la iouissance nous desgoute les vns des autres.

*Nec veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ*

*Omnia summopere hos vite postscenia celant*

*Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore.*

La ou en plusieurs animaux il n'est rien d'eus que nous n'aimons, & qui ne plaise a nos sens: de façon que de leurs excremēs mesmes & de leur descharge nous tirōs non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemēs & parfums. Ce discours ne touche que nostre commū ordre, & n'est pas si temeraire d'y vouloir comprendre ces diuines, supernaturelles & extraordinaires beautez, qu'o void par fois reluire entre nous, cōme des astres soubz vn voyle corporel & terrestre. Au demeurāt la part mesme que nous faisons aux animaux, des faueurs de nature, par nostre cōfession, elle leur est biē

auantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantastiques, des biens futurs & avenir, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons fausement, par la licence de nostre opinion, cōme la raison, la sciēce & l'hōneur: & a eux nous leur laissons en partage des biens essentiels maniables & palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence & la santé: la santé, dis-je, le plus beau & le plus riche present, que nature nous sache faire. De façon que la Philosophie, voire la Stoique, ose bien dire que Heraclitus & Pherecides, s'ils eussent peu eschāger leur sagesse, avecques la sāté, & se deliurer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire, qui le pressoit, qu'ilz eussent bien fait. Par ou ils donnent encore plus grād pris a la sagesse, l'accomparant & contrepoisant a la santé, qu'ils ne font en ceste autre propositiō, qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust présenté a Vlysses deux breuuages, l'un pour faire deuenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Vlysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste: & disent que la sagesse mesme eust parlé a luy en ceste maniere, Quitte moy, laisse moy la plustost, que de me loger sous la figure & corps d'un asne. Cōment? ceste grande & diuine sagesse, les Philosophes la quittent donc,

pour

pour ce masque corporel & tertestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, & par l'ame que nous excellōs sur les bestes: c'est par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de mēbres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste a l'abandon. Or i'accepte ceste naïfue & franche confession. Certes ils ont cogneu que ces parties la, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que biffe & piperie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoique, elles ne seroient pas pourtant comparables a vn hōme miserable, meschant, & insensé. C'est doncque toute nostre perfection que d'estre hōme. Voyla comment ce n'est pas par vray discours, mais par vne fierté vaine & opiniatreté, que nous nous préferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & société. Mais pour reuenir a mon propos, nous auōs pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses a-venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'auarice, la ialousie, l'enuie, les appetitz desreglez, forcenez & indomtables, la guerre, la mesonge, la desloyauté, la detractiō & la curiosité. Certes nous auons estrange-ment surpaïé ce beau discours, dequoy nous nous glorifiōs, & ceste capacité de iuger & cōnoistre, si nous l'auōs achetée au pris de ce nō-

bre infini des passîōs, ausquelles nous sommes incessammēt en butte . Au demeurant de quel fruit pouuons nous estimer auoir esté a Varro & Aristote ceste intelligēce de tant de choses? Les a elle examptez des incommoditez humaines? ont ilz esté deschargez des accidens qui pressēt vn crocheteur? ont ils tiré de la Logique quelque cōsolation a la goute? Pour auoir sceu cōme ceste humeur se loge aux iointures, l'en ont ilz moins sentie? Sont ilz entrez en cōpositiō de la mort, pour sçauoir qu'aucunes natiōs s'en resiouissent, & du cocuage pour sçauoir les fēmes estre cōmunes en quelques republiques? Au rebours, ayāt tenu le premier rég en sçauoir selō la reputatiō, l'vn entre les Romains, l'autre entre les Grecz, & en la saison ou la sciēce fleurissoit le plus en leur païs, nous n'auōs pas pourtāt appris qu'ilz ayēt eu nulle particuliere excellence en leur vie. Voire le Grec a assez afaire a se descharger d'aucunes tasches notables en la siēne. Qui cōtera les hōmes par leurs actiōs & deportemens, il s'en trouuera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçauans: ie dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble auoir bien porté des hōmes de plus grande valeur & pour la paix, & pour la guerre que ceste Rome sçauante, qui se ruyna soy-mesmes. Quand le demurāt seroit tout pareil, aumoins la preud'homie & l'innocēce demurerait du costé de l'anciennē: car elle loge

singul-

singulierement bien avec la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loin, que ie ne voudrois suiure. I'en diray seulement encore cela, que c'est la seule obeissance, qui peut effectuer vn homme de bien. Il ne faut pas laisser au iugement de chacun la cognoissance de son deuoir, il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir a son discours: autrement selon l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions en fin des deuoirs; qui nous mettroient a nous manger les vns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy, que Dieu donna iamais a l'homme ce fust vne loy de pure obeissance, ce fust vn commandement, ou l'homme n'eust rien a connoistre & a raisonner. La peste de l'homme c'est l'opinion de science. Voila pourquoy la simplicité & l'ignorance nous sont tant recommandées par nostre religion, comme pieces propres & conuenables a la subiection, a la creance & a l'obeissance. En cecy pour le moins y a il vne generalle conuenance entre tous les philosophes de toutes sectes, Que le souuerain bié consiste en la tranquillité de l'ame & du corps: la science ne nous décharge point de douleur, de crainte, de desir, & du reume.

*Ad summum sapiens vno minor est Ioue, diues,  
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum.*

*Precipue sanus, nisi cum pituita molestus est.*

Il semble a la verité, que nature, pour la conso-

lation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption & la gloire. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions. Nous n'auons que du vent & de l'inanité en partage. Nous auons raison de faire valoir les forces de nostre imaginatiō; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez brauer ce pauvre & calamiteux animal: il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers nous sont descouuertes. Ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage; & qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, & moyennes. Ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien & heureusement viure, & nous guident a passer nostre aage sans desplaisir & sans offence. Cetuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-viuant & tout-puissant? Et quant a l'effet, mille femelles ont vescu au village vne vie plus equable, plus douce, & plus constâte, que ne fust la siene.

*Deus ille fuit deus, inclute Memmi,*

*Qui princeps vite rationem inuenit eam, que*  
*Nunc appellatur sapientia, quique per artem*  
*Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,*



*In tam tranquillo & tam clara luce locavit.*

Voyla des parolles tresmagnifiques & belles: mais vn bien legier accidant mist l'entendement de cetuy-cy en pire estat, que celui du moindre bergier non obstât ce Dieu precepteur & ceste diuine sapience. De mesme impudence est ce iugement de Chrisippus, que Dion estoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca, recognoit, dit-il, que Dieu luy a donné le viure: mais qu'il a de soy & aquis par ses estudes le bien viure. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traietz de pareille façon: & toutesfois ie reconnoy qu'il n'y a nul de nous, qui s'offence tant de se voir aparier a Dieu, comme il faiët de se voir de primer au reng des autres animaux: tant nous sommes plus ialous de nostre interest, que de celui de nostre createur. Mais il faut mettre aux pieds ceste sote vanité & secouer viuement & hardimēt les fondemens ridicules, sur quoy ces fausses opiniōs se bastissent. Tant qu'il pensera auoir quelque moyen & quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit a son maistre. Il fera tousiours de ses œufs poules, cōme on dit, il le faut mettre du tout en chemise. Voyons quelque notable exēple de l'effet de sa sagesse. Possidonius le philosophe estant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras & grincer les dents, pensoit biē faire la figue a la douleur pour s'escrier contre elle, Tu as beau  
faire

faire, si ne diray-ie pas que tu sois mal. Il s'en-  
tes les mesmes passions que mon laquay, mais il se  
gendarme sur ce qu'il contient au moins sa lan-  
gue sous les loix de sa secte. Ce n'est que vent  
& parolles. Mais quand la science feroit paref-  
fect ce qu'ilz disent, de émousser & rabatre  
quelque chose des pointes de la douleur & de  
l'aigreur des infortunes qui nous suyuient, que  
fait elle, que ce que fait beaucoup plus pure-  
ment l'ignorance & plus euidentment? Le phi-  
losophe Pyrrhocourant en mer l'hazart d'une  
grande tourmente, ne presentoit a ceux qui e-  
stoient avec luy a imiter que la resolution & se-  
curité d'un porceau, qui voyageoit avecques  
eux, regardât ceste tempeste sans effroy & sans  
a l'arme. La philosophie au bout de ses pre-  
ceptes nous renuoye aux exemples d'un athlete &  
d'un mulierier, ausquelz on void ordinairement  
beaucoup moins de ressentiment de mort, de  
douleurs & d'autres accidēs, & plus de fermeté,  
que la science n'en fournit onques a nul qui n'y  
fust nay & préparé de soy mesmes par habitude  
naturelle. Certes la cognoissance nous esguise  
plustost au ressentimēt des maux qu'elle ne les  
alege. Qui faiēt qu'on incise & taille les tēdres  
membres d'un enfant plus aisément que les no-  
stres, & encore plus ceux d'un cheual, si ce  
n'est l'ignorance? Combien en a rendu de ma-  
lades la seule force de l'imagination? Nous en  
voyons ordinairement se faire seigner, purger,  
& me-

& medeciner, pour guerir des maux qu'ilz ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens. Ceste couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion catarreuse: ceste saison chaude vous menasse d'une émotion fiévreuse: ceste coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous aduertit de quelque notable & voisine indisposition: & en fin elle s'en adresse tout de troussément a la santé mesme: ceste allegresse & vigueur de ieunesse ne peut arrester en vne affiete, il luy faut desrober du sang & de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparez la vie d'un homme asseruy a telles imaginatiōs, a celle d'un laboureur se laissant aller apres son appetit naturel, mesurant les choses au seul goust present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a: la ou l'autre a souuent la pierre en l'ame auant qu'il l'ait aux reins: cōme s'il n'estoit point assez a temps pour souffrir le mal lors qu'il y fera, il l'anticipe par imagination, & luy court au deuāt. Ce que ie dy de la medecine il se peut tirer par exemple generalement a toute sciēce: d'ou est venue ceste ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souuerain bien a la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte, & n'ayant autre regle au discours de ma santé que celle des exemples

ples d'autrui, & des euenemens que ie vois ailleurs en pareille occasion, i'en trouue de toutes sortes & m'arreste aux comparaisons, qui me sont les plus fauorables. Je recois la santé les bras ouuertz, libre, plaine & entiere: & esguise mon goust a la iouir, d'autant plus qu'elle m'est moins ordinaire & plus rare: tant s'en faut que ie trouble son repos & sa douceur par l'amertume d'une nouuelle & contrainte forme de viure. Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies & de foiblesse. Et d'ou vient ce qu'on trouue par experience, que les plus grossiers & plus lourds se trouuent plus fermes & plus desirables aux executions amoureuses, & que l'amour d'un muletier se rend souuent plus acceptable, que celle d'un galant homme: sinon que en cetuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt, & la lasse? comme elle lasse aussi & trouble ordinairement soy mesmes. Qui la desment? qui la iette plus coustumierement a la manie que sa promptitude? sa pointe? son agilité? & en fin sa force propre? Aux actions des hommes insanes nous voyons combien proprement s'auient la folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame. Outre cela qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecq les gaillardes eleuations d'une ame libre, & les effectz d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables & excellâs:

aussi n'e est il point qui aiēt tāt de propenciō a la folie. Infins esprits se treuuent ruines par leur propre force & ioupplesse. Quel faut viēt de prēdre de sa propre agitatiō & allegresse le plus iudicieux, le plus delicat, le plus formé a l'air de ceste biē antique, naïfue & pure poisie, qu'autre poëte Italien aie iamais esté? N'a il pas de quoy sçauoir gré a ceste sienne viuacité meurtriere? a ceste clarté qui la aueuglé? a ceste exacte, & tendue apprehēciō de la raison, quil'a mis sās raisō? a la curieuse & labourieuse questte des sciences, qui la conduit a la bestise? a ceste rare aptitude aux exercices de l'ame, qui la rādu sans exercice & sans ame? P'euz plus de d'espit encore que de compassiō de le voir a *Ferrare* en si piteux estat suruiuat a soy-mesmes, mescōnoissant & soy & ses ourages, lesquels sans sō sceu, & toutesfois a sa veuē on a mis en lumiere incorrigés & informes. Voulezvo<sup>9</sup> vn hōme sain, le voulezvo<sup>9</sup> reglé & en ferme & sure posture, affublez le de tenebres d'oisuēté & de pesāteur. Et si on me dit q la cōmodité d'auoir le goust froid & mouffe aux douleurs & aux maux, tire apres soy cete incōmodité de no<sup>9</sup> rēdre aussi par cōsequēt moins delicatz & friās a la iouissāce des biēs & des plaisirs, cela est vray: mais la misere de nostre cōdition porte que nous n'auons pas tāt a desirer qu'a craindre, & que l'extreme volupté ne nous touche pas cōme vne legiere douleur. Nous ne sentōs pas l'ētiere santé comme la moindre des maladies.

*pungit*

*In cute vix summa violatum plagula corpus,  
Quando valere nihil quemquam mouet. Hoc in-  
uat vnum,*

*Quod me non torquet latus aut pes: cetera quis-  
quam*

*Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.*  
Nostre bien estre ce n'est que la priuation d'estre mal. Voyla pourquoy la secte de philo-  
sophie, qui a le plus faict valoir la volupté & l'a  
montée a son plus haut pris, encore l'a elle ren-  
gée a la seule indolence. Le n'auoir point de  
mal c'est le plus heureux bien estre que l'hom-  
me puisse esperer. Car ce mesme chatouille-  
ment & esguisement, qui se rencontre en cer-  
tains plaisirs, & semble nous enleuer au dessus  
de la santé simple & de l'indolence, ceste volu-  
pté actiue, mouuante, & ie ne sçay commēt cui-  
sante & mordante, celle la mesme ne vise qu'a  
l'indolence, cōme a son but. L'appetit qui nous  
rauit a l'accointance des femmes, il ne cherche  
qu'a fuir la peine que nous apporte le desir ar-  
dent & furieux, & ne demande qu'a l'assouir &  
se logger en repos, & en l'exemption de ceste  
fièvre. Ainsi des autres. Ie dy dōq, que si la sim-  
plesse nous achemine a point n'auoir de mal, el-  
le nous achemine a vn tres-heureux estat selon  
nostre condition. C'est vn tresgrand auantage  
pour l'honneur de l'ignorance, que la science  
mesme nous reiette entre ses bras, quand elle  
se trouue empeschée a nous tendre & roidir  
contre

contre la pesanteur des maux: elle est contrainte de venir a ceste composition de nous lâcher la bride & donner congé de nous sauuer en son giro & nous mettre soubz sa faueur a labri, des coups & iniures de la fortune. Car que veut elle dire autre chose, quand elle nous presche de nous seruir pour consolation des maux presens, de la souuenance des biens passez, & d'appeller a nostre secours vn contentement esuanouy & passé, pour l'opposer a ce qui nous presse & offense? si ce n'est que ou la force luy manque, elle veut vser de ruse, & donner vn tour de souplesse & de iambe, ou la vigueur du corps & des bras vient a luy faillir. Car non seulement a vn philosophe, mais simplement a vn homme raffiné, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaude, quelle monnoie est-ce de le payer de la souuenance de la douceur du vin Grec. De mesme condition est cest autre conseil, que la philosophie donne, de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous auons souffertz, comme si nous auons en nostre puissance la science de l'oubly. Comment? la philosophie qui me doit mettre les armes a la main, pour combattre la fortune, qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les aduersités humaines, vient elle a ceste mollesse de me faire couniller par ces destours vains & ridicules? Car la memoire nous represente, nō pas ce que

nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire il n'est rien qui imprime si viuemēt quelque chose en nostre souuenāce que le desir de l'oublier. C'est vne bonne maniere de donner en garde & d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et de qui est ce conseil pourtant? de celuy,

*Qui genus humanum ingenio superauit, & omnes  
Prastrinxit stellas, exortus uti aetherius sol.*

De vuyder & desgarnir la memoire est-ce pas le vray & propre chemin a l'ignorance? Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprūter du vulgaire des apparences friuoles, ou la raison viue & forte ne peut assez: pourueu qu'elles nous seruēt de contentement & de consolation. Ou ils ne peuuent guerir la playe, ilz sont contēs de l'endormir & plastrer. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouuoient adiouster de l'ordre & de la constance en vn estat de vie, qui se maintint en plaisir & en trāquillité par quelque foiblesse & maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent:

*potare. & spargere flores*

*Incipiam, patriarque vel inconsultus haberi.*

Il se trouueroit plusieurs philosophes de l'aduís de Lycas: cetuy-cy ayant au demeurant ses meurs bien réglées, viuant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant a nul office de son deuoir enuers les siens & les estrangers, se conseruant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit



estoit par quelque alteration de sens imprimé en la fantasie vne resuerie: c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres a y voir des passeréps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fust par les medecins, de ceste humeur peccante, a peine qu'il ne les mit en proces pour le restablir en la douceur de ces vaines imaginations.

*pol me occidistis amici,*

*Non seruastis ait, cui sic extorta voluptas,  
Et demptus per vim mentis gratissimus error.*

D'une pareille resuerie a celle de Thrasilaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit a croire que tous les nauires qui relaschoient du port de Pyrée & y abordient, ne trouuilloient que pour son seruice: se resiouissant de la bonne fortune de leur nauigation, les recueillaient avec feste & contentement. Son frere Crito l'ayant fait remettre en son meilleur sens, il regrettoit ceste sorte de condition, en laquelle il auoit vescu plein de liesse & deschargé de toute sorte de desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'il y a beaucoup de commodité a n'estre pas si aduisé

*Εν τῷ ὀρεῖν γὰρ μὲν ἐν ἡδίστῳ βίῳ:*

Et l'Ecclesiaste, En beaucoup de sagesse beaucoup de desplaisir: & qui acquiert science s'acquiert du travail & tourment. Cela mesme, a quoy toute la philosophie cōsēt, ceste derniere

recepte qu'elle ordonne a toutes sortes de necessitez, qui est de mettre fin a la vie, que nous ne pouuons supporter,

*Viueri si recte nescis, decede peritis.*

*Lufisti satis, edisti satis, atque bibisti.*

*Tempus abire tibi est. ne potum largius equo*

*Rideat, & pulset lasciuia decentius etas.*

qu'est ce autre chose qu'une confession de son impuissance, & un renuoy non seulement a l'ignorance, pour y estre a couuert, mais a la stupidité mesme, au non sentir, & au non estre?

*Democritum postquam matura vetustas*

*Admonuit memorem, motus languescere mentis:*

*Sponte sua lato caput obuius obtulit ipse.*

C'est ce que disoit Antisthenes, Qu'il falloit faire prouision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre. Et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus.

*De la vertu, ou de mort approcher.*

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme ie commençois tantost a dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans s'eleuent & se saisissent du ciel, & nous, a tout nostre sçauoir, nous plongeons aux abysses infernaux. Ie ne m'arreste ny a Valentian ennemy declairé de la science & des lettres, ny a Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoit le venin & la peste de tout estat politique, ny a Mahumet, qui a interdit la science a ses hommes

hommes. Mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son autorité doit certes auoir quelque poids, & la reuerance de ceste diuine police Lacedemonienne si grande, si admirable & si long temps fleurissante en vertu & en bon heur sans aucune institution ny exercice de lettres.

Ceux qui reuiennent de ce monde nouueau qui a esté descouuert du temps de nos peres, ils nous peuuent tesmoigner combien ces nations sans magistrat & sans loy viuent plus legitime-  
ment & plus reglement que les nostres, ou il y a plus d'officiers & de loix, qu'il n'y a d'autres hommes, & qu'il n'y a d'actions.

*Di cittatorie piene & di libelli,*

*D'esamine & di carte, di procure*

*Hanno le mani & il seno & gran fastelli*

*Di chiose, di consigli & di lettura*

*Per cui le facultade pouerelli*

*Non sono mai ne le citta sicure,*

*Hanno dietro & dinanzi & d'ambi lati*

*Notai procuratori & aduocati.*

C'estoit ce que disoit vn senateur Romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs auoint l'alaine puante a l'ail, & l'estomac musqué de bonne conscience: & qu'au rebours ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans a toute sorte de vices. C'est a dire, comme ie pense, qu'ilz auoient beaucoup de sçauoir & de suffisance, & grād faute de preu-  
d'homie. L'inciuité, l'ignorance, la simpleffe,

la rudesse s'accompaignent volontiers de l'innocence. La curiosité, le sçauoir, la subtilité, traient la malice a leur suite. L'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté ( qui sont les pieces principales pour la conseruation de la societé humaine ) demandent vne ame vuyde, docile & ne presumant rien de soy. Les Chrestiens ont vne particuliere cognoissance, combien la curiosité est vn mal naturel & originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain, c'est la voye, par ou il s'est precipité a la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte & sa corruption. C'est l'orgueil qui iette l'homme a quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouuelletez, & aymer mieux estre chef d'une troupe errante, & desuoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'escole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autrui a la voye batue & droituriere. C'est a l'auanture ce que dict ce mot Grec ancien, que la superstition suit l'orgueil, & luy obeit comme a son pere: *ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῶ πείθεται*. La sainte parole declare miserableseux d'entre nous, qui s'estiment: Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as tu a te glorifier? & ailleurs, Dieu a fait l'homme semblable

ble a l'ombre, de laquelle qui iugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esuanouye? Ce n'est rien a la verité que de nous. Ils'en faut tant que nos forces conçoient la hauteur diuine, que des ouurages de nostre createur ceux la portent mieux la marque, & sont mieux siens, que nous entendons le moins: c'est aux Chrestiens vne occasion de croire, que de rencontrer vne chose incroyable. Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Nous disons bien puissance, verité, iustice: ce sont parolles qui signifient quelque chose de grand: mais ceste chose la nous ne la voyons aucunement, ny ne la conceuons. C'est a Dieu seul d'interpreter ses ouurages & de se cognoistre. La participation que nous auons a la cōnoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas par nos propres forces que nous l'auōs acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoins, qu'il a choisi du vulgaire, simples & ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre acquet, c'est vn pur presët de la liberalité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendemēt que nous auōs receu nostre religion; c'est par autorité & par commandemēt est rāgier. La foiblesse de nostre iugemēt nous y aide plus que la force, & nostre aueuglement plus que nostre cler-voyāce. C'est par l'entremise de nostre ignorance plus que de nostre sciēce, que

nous sommes sçauans de ce diuin sçauoir. Ce n'est pas merueille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuuent conceuoir ceste connoissance supernaturelle & celeste: aportons y seulement du nostre, l'obeissance & la subiection: car, comme il est escrit, Je destruiray la sapience des sages, & abatray la prudence des prudens. Ou est le sage? ou est l'ecriuain? ou est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abestey la sapience de ce monde? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par la vanité de la predicatiō sauuer les croyās. Si me faut il voir en fin, s'il est en la puissance de l'homme de trouuer ce qu'il cerche: & si ceste queste, qu'il y a employé depuis tant de siecles, l'a enrichi de quelque nouuelle force & de quelque verité solide. Je croy qu'il me confesera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'auoir apris a reconnoistre sa vilité & sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'auons par long estude confirmée & auerée. Il est aduenu aux gens veritablemēt sçauans ce qui aduient aux espics de bled: ils vont s'esleuant & se haussant la teste droite & fiere tant qu'ils sont vuides: mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ilz commencent a s'humilier & abaisser les cornes. Pareillement les hommes ayant tout essayé & tout sondé, n'ayant trouué en  
tout

tout cest amas de sciēce & prouision de tant de choses diuerſes, rien de maſſif & de ferme, & riē que vanité, ilz ont renoncé a leur preſumption, & reconneu leur condition naturelle. Le plus ſage homme qui fut onques (& qui a l'auanture n'eult nulle plus iuſte occaſiō, d'eſtre appelle ſage, que de ceſte ſienne ſentence) quand on luy demanda ce qu'il ſçauoit, reſpondit Qu'il ſçauoit cela, qu'il ne ſçauoit rien. Il veriſioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous ſçauōs eſt la moindre de celles que nous ignorons : c'eſt a dire, que ce meſme que nous penſons ſçauoir, c'eſt vne piece, & bien petite, de noſtre ignorance: & Cicero meſmes, qui deuoit au ſçauoir tout ſon vaillant, Valerius dict, que ſur ſa vieilleſſe il commença a deſeſtimer les lettres. L'auroy trop beau ieu, ſi ie vouloy cōſiderer l'hōme en ſa commune façon & en gros: & le pourroy faire pourtāt par ſa regle propre, qui iuge a la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laiſſons la le peuple,

*qui vigilans ſtertit,*

*Mortua cui vita eſt, prope iam vino atque vidēti,*  
qui ne ſe ſent point, qui ne ſe iuge point, qui laiſſe la plus part de ſes facultez naturelles oyſiues. Je veux prendre l'homme en ſa plus haute aſſiete. Cōſiderons le en ce petit nombre d'hōmes excellens & triez, qui ayāt eſté douez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ōt encore roidie & eſguisée par ſoin, par eſtudē & par art,

& l'ont môtée au plus haut point, ou elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame a tout sens & a tout biais, l'ôt appuyée & estançonée de tout le secours estrangier, qui luy a esté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa cōmodité du dedans & dehors du monde: c'est en eux que loge la hauteur extreme de l'humaine nature. Ils ont réglé le mōde de polices & de loix. Ils l'ôt instruit par arts & sciences, & instruit encore par l'exemple de leurs meurs admirables en reglemēt & en droiture. Je ne mettray en comte que ces gēs la, leur tesmoignage, & leur experience. Voyons iusques ou ils sont allés, & a quoy ilz se sont resolus. Les maladies & les defauts que nous trouverōs en ce college la, le mōde les pourra hardimant biē auouër pour siens. Quicōque cherche quelque chose, il en viēt a ce point, ou qu'il dit, qu'il l'a trouuée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en queste. Toute la Philosophie est départie en ces trois gēres. Sō dessein est de chercher la verité, la sciēce & la certitude. Aristoteles, Epicurus, les Stoiciēs, & autres ont pensé l'auoir trouuée. Ceux-cy ont estably les arts & les sciences, que nous auons, & les ont traitées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneadēs, & les Academiciens ont desesperé de leur queste, & iugé, que la verité ne se pouuoit conceuoir par noz moyēs. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse & humaine ignorance,



rance, ce party a eu la plus grande suyte, & les sectateurs, les plus nobles. Pyrrho et autres Sceptiques ou Epechistes disent, qu'ils sont encore en recherche de la verité: Ceux-cy iugēt que ceux qui pensent l'auoir trouuée, se trōpent infiniment, & qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré, qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela d'establis la mesure de nostre puissance, de cōnoistre & iuger la difficulté des choses, c'est vne grande & extreme science, de laquelle ils doubtent que l'hōme soit capable.

*Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,*

*An sciri possit, quo se nil scire fatetur.*

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge & qui se cōdamne, ce n'est pas vne entiere ignorance: pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme. De façon que la profession des Phyrromiens est de branler, douter, & enquerir, ne s'asseurer de rien, ne se respondre de rien. Des trois actions de l'ame, l'imaginatiue, l'appetitiue, et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres: la dernière ils la soustiennent et la maintiennent ambigue, sans inclination, ni approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legiere. Or cette assiete de leur iugemēt droite et inflexible, receuant tous obiectz sans application et consentement, les achemine a leur Ataraxie, qui est vne condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous receuons par l'impression

sion de l'opinion & science que nous pêsons auoir des choses. D'ou naissent la crainte, l'auarice, l'enuie, les desirs immoderés, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouuelleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté, & la plus part des maux corporels. Voire ils s'exéptēt par la de la ialousie de leur discipline. Car ils débattent d'vne bien molle façō. Ils ne craignent point la reuanche a leur dispute. Quand ils disent que le poissant va contte bas, ils seroient bien marris qu'on les en creut, & cherchent qu'ō les contredie, pour engendrer leur dubitation & surceance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en auant leurs propositions, que pour combatre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, il prendront aussi volontiers la contraire a soustenir: tout leur est vn: ils n'y ont nul choïs. Si vous establisiez que la nege soit noire, ils argumētent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ni l'vn, ni l'autre, c'est a eux a maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain iugement vous establisés, que vous n'en sçaez rien, ils vous maintiendront que vous le sçaez. Voire & si par vn axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'ē doutés pas, ou que vous ne pouuez iuger & establiir que vous en doutez. Et par ceste extremité de doute, qui se secoue soy-mesme, ils se separēt & se diuisent de plusieurs opinions,

nions, de celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons, le doubte et l'ignorance. Leurs façons de parler sont, le n'establis rien: Il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ni l'un ni l'autre: Je ne le comprends point. Les apparences sont égales par tout: la loy de parler, & pour & contre est pareille. Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire ie soutiens, ie ne bouge. Voilà leurs refrains, & autres de pareille substance. Leur effect, c'est vne pure, entiere & tres-parfaicte surceance de iugement. Ils se seruent de leur raison pour enquerir & pour debatre: mais non pas pour rien arrester & choisir. Quiconque imaginera vne perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente & sans inclination, a quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrronisme: i'exprime ceste fantaisie autant que ie puis, par ce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir, & les auteurs mesmes la representent un peu obscurément & diuersément. Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prestent & accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion & contrainte des passions, aux constitutions des loix & des coustumes, & à la tradition des arts. Ils laissent guider à ces choses la leurs actions communes, sans aucune opinion ou iugement. Qui fait que ie ne puis pas bien assortir à ce discours, ce que Laertius dict, de la vie de Pyrron, & à quoy Lucianus, Aulus Gellius, &

autres

autres semblent s'incliner : car ils le peignent stupide & immobile, prenant vn train de vie farouche & inassociable, attendant le hurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accômoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou foughe : il a voulu se faire homme viuant, discourant & raisonnant, iouissant de tous plaisirs & commoditez naturelles, embesoignant & se seruant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles. Lesprinitieges fantastiques, imaginaires & faux que l'homme s'est vsurpé, de iuger, de connoistre, de sçauoir, d'ordôner, d'establis, il les a de bône foy renoncez & quittez. Il n'est rien en l'humaine inuention, ou il y ayt tant de verisimilitude & d'aparence. Ceste-cy presente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre a receuoir d'e haut quelque force estragere, desgarni d'humaine scièce, & d'autant plus apte a loger chez soy la diuine instruction & creâce : n'establisant nul dogme, & s'exêptant par consequant des vaines & irreligieuses opinions introduites par les autres sectes. Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bône part les choses au visage & au goust, qu'elles se presentent a toy, du iour a la iournée : le demeurât est hors de ta cōnoissance. Voila cōment des trois generales sectes de Philosophie, les deux font expresse profession de dubitatiō & d'ignorâce : & en celle des dogmatistes, qui est troisième, il est

est aysé a descouurir, que la plus part n'ôt pris le visage de l'assurance que par contenâce. Ils n'ôt pas tât pensé nous establir quelque certitude, que nous monstrent iusques ou ilz estoient allez en ceste chasse de la verité. Aristote nous entasse ordinairement vn grand nōbre d'autres opinions, & d'autres créâces, pour y comparer la siēne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il est approché de plus pres de la verisimilitude. Car la verité ne se iuge point par autorité & tesmoignage d'autrui. Cestuy-cy est le prince des dogmatistes, & si nous aprenons de luy, que le beaucoup sçauoir aporte l'occasion de plus doubter. On le void aescient (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'ame) se couurir souuāt d'obscurité si espeſse & inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son opinion. C'est par effet vn Pyrrhonisme qu'il represente sous la forme de parler qu'il a entrepris. Chrisyppus disoit, que ce que Platon & Aristote auoient escrit de la Logique, ils l'auoient escrit par ieu & par exercice: & ne pouuoit croire qu'ils eussent parlé a certes d'vne si vaine matiere. Ce que Chrysipp<sup>o</sup> disoit de la Logique, Epicur<sup>o</sup> l'eust encores dit de la Rhetorique, & ce croy-ie, de la Grāmaire: & Socrates & Seneca, de toutes les autres sciēces, sauf celle qui traite des meurs & de la vie. Car la plus part des arts ont esté ainsi mesprises par le sçauoir mesmes & par la philosophie.

Mais

Mais ils n'ont pas pensé qu'il fut hors de propos d'exercer leur esprit es choses mesmes, ou il n'y auoit nulle solidité profitable. Au demeurant, les vns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur & ne rien establisant, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Il est ainsi de la pl<sup>9</sup> part des auteurs de ce tiers genre. Ils ont vne forme d'escrire douteuse & irresolue, & vn stile enquerant plus tost qu'instruisant: encore qu'ils entresement souuēt des traitz de la forme dogmatiste. Chez qui se peut voir cela plus clairement, que chez nostre Plutarque? cōbien diuersement discourt il de mesme chose? combien de fois nous presente il deux ou trois causes contraires de mesme subiect, & diuerses raisons, sans choisir celle que nous auons a suiure. Que signifie ce sien refrein: en vn lieu glissant & coulant suspendōs nostre creance: car, comme dit Euripides,

*Les œuures de Dieu en diuerses*

*Façons nous donnent des traueses.*

Il ne faut pas trouuer estrange si gens de desesperer de la prise n'ont pas laissé de prendre plaisir a la chasse. L'estude estant de soy, vne occupation plaisante & agreable, & si plaisante, que par my les voluptez les Stoiciens defendent aussi celle qui se prend de l'exercitation de l'esprit, & y veulent de la moderation. Democritus ayant mangé a sa table des figues, qui sentoient au miel, commença soudain a chercher en son

en son esprit, d'ou leur venoit ceste douceur inusitée, & pour s'en esclaircir s'aloit leuer de table, pour voir l'affiète du lieu ou ces figures auoient esté cueillies. Sa chambriere, ayant entë du de luy la cause de ce remuement, luy dit en riant, qu'il ne se penast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les auoit mises en vn vaisseau, ou il y auoit eu du miel. Il se despita & se mit en choler, dequoy elle luy auoit osté l'occasiõ de ceste recherche & desrobé la matiere a sa curiosité. Va, luy dit-il, tu m'as fait desplaisir: ie ne lairray pas pourtant d'en chercher la cause, cõme si elle estoit naturelle. Ceste hystoire d'un fameux & grãd Philosophe, nous represente biẽ clairement ceste passiõ studieuse, qui nous amuse a la poursuite des choses, de l'aquet desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite vn pareil exemple de quelqu'un, qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce, dequoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher, cõme l'autre qui ne vouloit pas que son medecin luy ostat l'alteration de la fieure, pour ne perdre le plaisir de l'assouuir en beuuant. Ie ne me persuade pas aisement, qu'Epicurus, Platõ, & Pythagoras nous ayent donnẽ pour argent contẽt leurs Atomes, leurs Idées, & leurs Nombres. Ils estoient trop cler-voyãs, pour establiir leurs articles de foy, de chose si incertaine, & si debatable. Mais en ceste obscurité & ignorãce du mõde, chacũ de ces grãds personnages s'est

travaillé d'apporter vne telle quelle image de lumiere:& ont esbatu leur ame a trouuer des inuentions, qui eussent au moins vne plaisante & subtile apparēce. Vn ancien, a qui on reprochoit, qu'il faisoit professiō de la Philosophie, de laquelle pourtāt en son iugement, il ne faisoit pas grād compte, respōdit que cela c'estoit vraymant philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouué ceste occupation propre a la naturelle curiosité qui est en no<sup>r</sup>:aucunes choses ilz les ont escrites pour l'utilite publique, comme les religiōs: car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing, & a esté raisonnable pour ceste cōsideration, que plusieurs opiniōs, qui estoient sans apparēce, ils n'ayēt voulu les espelucher au vif, pour n'ēgēdrer du trouble en l'obeissāce des loix & coustumes de leur pais. Il y a d'autres subiectz qu'ils ont belutez, qui a gauche, qui a dextre, chacun se travaillant a y donner quelque visage a tort ou a droit. Car n'ayans riē trouué de si occulte, dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souuent force de forger des coniectures vaines & foibles: non qu'ils les prinsent eux mesmes pour fondemēt, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. Et si on ne le prenoit ainsi, cōment couuririons nous vne si grande inconsistencyce, varieté, & vanité d'opinions, que nous voyōs auoir esté produites par ces ames excellentes



lentes & admirables? Car pour exemple, qu'est il plus vain, que de vouloir regler Dieu & le monde a nostre capacite & a nos loix? & nous servir aux despens de la diuinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir a nostre naturelle condition? & par ce que nous ne pouuons estendre nostre veüe iusques en son glorieux siege, l'auoir ramené ça bas a nostre corruption & a nos miseres? De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la religion, celle la me semble auoir eu plus de vray-semblance & plus d'excuse, qui recônoissoit Dieu comme vne puissance incomprehensible, origine & cōseruatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, receuant & prenant en bonne part l'honneur & la reuerance, que les humains luy rendoient soubz quelque visage, & en quelque maniere que ce fût. Car les deitez, ausquelles l'homme de sa propre inuention a voulu dōner vne forme, elles sont iniurieuses, pleines d'erreur & d'impiété. Voila pourquoy de toutes les religiōs, que saint Paul trouua en credit a Athenes, celle qu'ils auoient desdiée à vne diuinité cachée & inconnue, luy sembla la plus excusable. De celles ausquelles on a donné quelque corps, comme la necessité l'a requis, pour la conception du peuple, par my ceste cecité vniuerselle, ie me fusse, ce me semble, plus volontiers ataché a ceux qui adoroient le Soleil,

*La lumiere commune,*

*L'œil du monde: & si Dieu au chef porte des yeux,  
Les rayons du Soleil sont ses yeux radiens.*

*Qui donnent vie a tous, nous maintienēt et gardēt,  
Et les faictz des humains en ce monde regardent:  
Ce beau ce grand soleil, qui nous faict les saisons,  
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons.*

*Qui remplit l'univers de ses vertus connues:  
Qui d'un traiēt de ses yeux nous dissipe les nues:  
L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant,  
En la course d'un iour tout le Ciel tournoyant,  
Plein d'immēse grādeur, rond, vagabōd' & ferme:  
Lequel tient deffous luy tout le monde pour terme:  
En repos sans repos, oysif, & sans seiour,  
Filz aîné de nature, & le pere du iour.*

D'autāt qu'outre ceste siēne grandeur & beauté, c'est la piēce de ceste machine, que nous decouvrons la plus esloignée de nous, & par ce moyen si peu connue, qu'ils estoient excusables d'en entrer en admiration & espouuamment. Les choses les plus ignorées sont plus propres a estre deifiées. Car d'adorer celles de nostre sorte, maladifues, corruptibles & mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté des hommes, qu'elle auoit veu viure & mourir, & agiter de toutes nos passions, cela surpasse toute foiblesse de discours. I'eusse encore plutost fuyui ceus, qui adoroient le serpent, le chien & le bœuf: d'autant que leur nature & leur estre nous est moins connu, & auons plus de loy d'imaginer ce qu'il

ce qu'il nous plaist d'eux, et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'auoir faiët des dieux de nostre condition, de laquelle nous de- uons connoistre la foiblesse & l'imperfection: leur auoir attribué le desir, la colere, la ven- geance, les mariages, les generations, & les parenteles, l'amour, et la ialousie, noz mem- bres & nos os, nos sieurs & nos plaisirs, il faut que cela soit party d'une merueilleuse yuresse de l'entendement humain: comme d'auoir at- tribué la diuinité a la peur, a la sieure & a la fortune, & autres accidens de nostre vie fresle & caduque. Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier a Dieu, il eust mieux faiët, dict Ci- cero, de ramener a soy les conditions diuines, & les attirer ça bas, que d'euoyer la haut sa cor- ruption & sa misere. Mais a le bien prendre, il a faiët en plusieurs façons, & l'un, & l'autre de pareille vanité d'opinion. Quand les Philoso- phes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, & font les empressés a distinguer leurs alian- ces, leurs charges, & leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ilz parlent a certes. Quand Pia- ton nous deschifre le vergier de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore apres la ruine & aneantisse- ment de noz corps, & les accommode au sens & ressentiment, que nous auons en ceste vie.

*Secreti celant colles & myrtea circum  
Sylua tegit, cura non ipsa in morte relinquunt,*

Quand Mahumet promet aux siens vn paradis tapissé, paré d'or & de pierrerie, garny de garfes d'excellente beauté, de vins, & de viures singuliers, ie voy bien que ce sont des moqueurs qui s'accômodêt a nostre goust & a nostre bestise, pour nous emmieler & attirer par ces opinions & esperances, qui sont selôn nostre portée & selon nostre sens corporel & terrestre. Cro-yons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes & hautaines, & si grande accointâce a la diuinité, que le surnom luy en est tres-iustement demeuré, ait estimé que l'homme, ceste vile creature, eut rien en luy accommodable & applicable a ceste incôprehensible puissance? & qu'il ait creu que noz prises foybles & lâches fussent capables, ni la force de nostre goust assez ferme, pour participer a la beatitude, ou peine eternelle? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine, Si les plaisirs que tu nous prometz en l'autre vie, sont du goust de ceux, que i'ay senti ça bas, cela n'a riê de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, & ceste ame saisie de tout le cõtentemêt qu'elle peut desirer & esperer, nous sçauôs ce qu'elle peut, nous sçauons la foyblesse & incapacité de ses forces. Cela ce ne seroit encores rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de diuin. Si cela n'est tout autre, que ce que ie sens, & ce qui peut appartenir a ceste nostre cõ-

dition

dition presente, cela ne peut estre mis en compte. La reconnoissance de nos parens, de noz enfans & de nos amis, si elle nous peut toucher & chatouiller en l'autre monde, si nous sommes capables d'une telle sorte de plaisirs, nous sommes encore dans les commoditez mortelles & finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promesses, si nous les pouvons concevoir: pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles & incomprehensibles a l'homme. Oeuil ne scauroit voir, dit S. Paul, & ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a préparé aux siens. Et si pour nous en rendre capables, on reforme & rechange nostre estre (comme tu dis Platon par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement & si vniuersel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous, ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompens. Car en la Metempsicose de Pythagoras & changement d'habitation, qu'il imaginait aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions, qui touchoient Cesar, & qu'il souffre pour luy? & qu'es mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espeece, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs? des cendres d'un phoenix s'engendre, dit on, un ver, & puis un autre

phœnix. Ce second phœnix qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier ? les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir & assécher, & de ce mesme corps se produire vn papillon, & de la vn autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé vne fois d'estre, n'est plus.

*Nec si materiam nostram collegerit atas  
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,  
Atque iterum nobis fuerint data lumina vite,  
Pertineat quidquam tamē ad nos id quoque factū,  
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.*

Et quand tu dis ailleurs Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme, a qui il touchera de iouir des recompēses de l'autre vie, tu nous dis chose qui a encore aussi peu d'apparence.

Car a ce compte ce ne sera plus l'homme, ni nous par consequēt a qui touchera ceste iouissance. Car nous sommes bastis de deux piēces principales essentielles, desquelles la separatiō, c'est la mort & ruine de l'estre de l'homme. Nous ne disons pas que l'homme souffre, quād les vers luy rongent ses membres, dequoy il viuoit, & que la terre les consomme:

*Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque  
Corporis atque animę consistimus vniter apti.*

Dauantage sur quel fondement de leur iustice peuuent les dieux reconnoistre & recompēser a l'homme apres sa mort ses operations bōnes  
& ver-

& vertueuses: puis que ce sont eux mesmes, qui les ont acheminées & produites en luy? Et pourquoy s'offencent ilz & vengent sur nous les actions vitieuses, puis qu'ilz nous ont eux mesmes produictz en ceste condition fautiere, & que d'un seul clin de leur volonté ilz nous peuvent empescher de faillir. Epicurus oposeroit il pas cela a Platon avec grand apparence de l'humaine raison? Elle ne faict que fourvoyer par tout, mais speciallement quand elle se mesle des choses diuines. Qui le sent plus euidamment que nous? Car encores que nous luy ayōs donné des principes certains & infailibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la verité, qu'il a pleu a Dieu nous communiquer: nous voyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, & qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée & batue par l'Eglise, cōme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse & s'entraue, tournoyant & flotāt dans ceste mer vaste, trouble, & ondoyante des opinions humaines, sans bride & sans arrest. Aussi tost qu'elle pert ce grand & commun chemin, elle va se diuisant & se dissipant en mille routes diuerses. L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. L'ancienneté pensa, ce croy-ie, faire quelque chose pour la grandeur diuine de l'apparier a l'homme, la vestir de son acoustrement, de ses facultez, & estrener de ses belles

humeurs, tesmoin ceste opinion si receüe des sacrifices : & que Dieu eust quelque plaisir a la vengeance, au meurtre, & au tourment des choses par luy faiçtes, conseruées & créées, & qu'il se peut flater par le sang des ames innocentes: nō seulement des animaux qui n'en peuuent mež, ains des hommes mesmes, comme plusieurs nations, & entre autres la nostre, auoient en vſage ordinaire. Et croy qu'il n'en est nulle exēpte d'en auoir faiçt quelque essay. C'estoit vne estrange fantasie de vouloir contenter & plaire a la iustice diuine, par nostre torment & nostre peine, comme les Lacedemoniens qui careſſoient leur Diane par le torment des enfans, qu'ilz faisoient foiter deuant son autel, souuent iusques a la mort. C'estoit vne humeur farouche de vouloir gratifier l'ouurier par la ruine de son ouurage, & l'architecte par la subuerſiō de son bastiment: & de vouloir garentir la peine deuē aux coupables par la punition des innocens, & que la pource Iphigenia au port d'Aulide par sa mort & par son sacrifice deschargeat enuers Dieu l'armée Grecque, des offēces qu'elle auoit commises. Ioint que ce n'est pas au criminel de se faire foiter a sa mesure & a son heure: c'est au iuge. Et puis l'offance consiste en la volonté, non aux espaules & au gosier. Ainsi ramplissoient ils la religion mesme de plusieurs mauuais effectz.

*Sapius olim*

*Religionz*



*Religio peperit scelerata atque impia facta.*

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter en quelque façon que ce soit a la nature divine, qui ne la tache & marque d'autant d'imperfectiō. Ceste infinie beauté, puïssāce & bōté comment peut elle souffrir quelque correspondance & similitude a vne si vile chose & si abiete que nous sommes, sans vn extreme interest & dechet de sa divine grandeur? Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puïssance assiegée par nos raisons (i'appelle raison noz resueries & noz songes, avec la dispanse de la philosophie, qui dit le fol mesme & le meischāt forcener par raison, mais que c'est raison errante) nous le voulons asseruir aux apparences vaines & foibles de nostre entendement a luy qui a fait & nous & nostre cognoissance. Par ce que riē ne se fait de riē, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a il mis en main les clefs & les derniers ressortz de sa puïssance? S'est il obligé a n'outrepasser les bornes de nostre science? Metz le cas ô hōme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effets, penfes-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu & qu'il ait employé toutes ses formes & toutes ses idées en cest ouurage. Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caueau, ou tu es logé: au moins si tu la vois. Sa diuinité a vne iurisdiction infinie au dela. Ceste piece n'est rien au pris du tout.

*Omnia*

*Omnia cum calo terrâque marique**Nil sunt ad summam summai totius omnem.*

c'est vne loy municipale que tu allegues. Tu ne sçays pas qu'elle est vniuerselle. Atache toy a ce a quoy tu es subiect, mais non pas luy. Il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué a toy, ce n'est pas pour se raualer a ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouuoir. Le corps humain ne peut voler aux nues: c'est pour toy. Le soleil branle sans seiour sa course ordinaire. Les bornes des mers & de la terre ne se peuuent confondre. L'eau est instable & sans fermeté: vn mur est impenetrable a vn corps humain: l'homme ne peut conseruer sa vie dans les flammes: il ne peut estre & au ciel & en la terre & en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles: c'est toy qu'elles attachent. Il a tesmoigné aux Chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray pourquoy tout puissant, comme il est, auroit il restreint ses forces a certaine mesure? En faueur de qui auroit il renoncé son priuilege? Ta raison n'a en nulle autre chose plus de verisimilitude & de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes. Les plus fameux & nobles esprits du tēps passé l'ont creuë, & aucuns des nostres mesmes, forcés par l'apparence de la raison humaine: d'autant qu'en ce bastimēt, que nous voyons, il n'y a rien  
seul

seul & vn, & que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre. Par ou il semble n'estre pas vray-semblable que Dieu ait faict ce seul ouurage sans compaignon: & que la matiere de ceste forme eust esté toute employée en ce seul indiuidu, notamment si c'est vn animant: comme ses mouuemens & action le rendét fort croyable. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Platon, Epicurus & presque toute la philosophie a pensé, que sçauōs nous si les principes & les regles de cetuy-cy touchent les autres? Ilz ont a l'auanture autre visage & autre police. Nous voyons en ce monde vne infinie dissemblance & varieté pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin, ny nul de nos animaux n'est cogneu en ce nouueau coin du monde, que nos peres ont descouuert: tout y est autre. Et qui en voudra croire Pline & autres, il y a des natures & formes d'hommes en certains endroitz de la terre, qui ont fort peu de ressemblance a la nostre: comme ceux que Plutarque dit estre en quelque endroit des Indes n'ayants point de bouche & se nourrissans de la senteur de certaines odeurs. S'il est ainsi, combien y a il de noz descriptions del'homme fauces? il n'est plus risible ny a l'auanture capable de raison & de societé. L'ordonnance & la cause de nostre bastiment interne seroient pour la plus part fauces. Dauantage, combiē y a il de choses en nostre cognoissance mēme, qui combattent ces belles

belles regles que nous auons taillées & prescrites a nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ? Combien de choses appellons nous miraculeuses, & contre nature ? combien trouuons nous de proprieté ocultes & de quint'essences ? car a ce que ie puis comprēdre, aller selon nature pour nous, ce n'est autre chose qu'aller selon nostre intelligēce, autāt qu'elle peut suyure & autāt que nous y voyōs. Ce qui est audela est monstrueux & desordōné. Or a ce conte aux plus auisez & aux plus habilles tout fera donc mōstrueux. Car a ceux la, la raison humaine a persuadé, qu'elle n'auoit ny force, ny cognoissance, ny pied, ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer si nous viuons, telmoin Euripides, qui dit estre en doute, si la vie que nous viuōs est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort, qui soit vie.

*Ἦς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τῶνθ' ὁ κίκληται θανεῖν  
τὸ ζῆν δ' ἐθνεσκεῖν ἔσι,*

Ie ne scay si la doctrine en iuge autremēt, & me soubz-mets en tout & par tout a son ordonnance. Mais il m'a tousiours semblé qu'a vn homme Chrestien ceste sorte de parler est pleine d'indiscretion & d'irreuerance. Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy, ou cela. Ie ne trouue pas bō d'enfermer ainsi la puissance diuine sous les lois de nostre parolle. Et l'apparance qui s'offre a nous en

ces propositions, il la faudroit représenter plus reuerâment & plus religieusement. Nostre parler a ses foibleſſes & ses defauts, cōme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammairiennes. Nos proces ne naissēt que du debat de l'interpretatiō des loix, & la plus part des guerres de ceste impuissance d'auoir sceu clairemēt exprimer les cōuentions & traictés d'accord des princes. Cōbiē de querelles & combien importâtes a produit au mōde le doubte du sens de ceste syllabe *Hoc*. Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuuēt exprimer leur generale cōception en nulle maniere de parler: car il leur faudroit vn nouueau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatiues, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, ie doubte, on les tient incontînēt a la gorge, pour leur faire auouēr qu'aumōs ſcauēt ils cela, qu'ils doubtēt. Ainsi on les a cōtraints de se sauuer dās cete comparaiſon de la medecine, ſans laquelle leur humeur ſeroit inexplicable. Mais quād ils prononcēt, i'ignore, ou ie doubte, ils disent que ceste proposition s'emporte elle meſme quant & quant le reste: ny plus ne moins que la rubarbe qui pousse hors les mauuaisſes humeurs & s'ēporte hors quant & quant elle meſmes. Voyés comment on ſe preuaut de ceste ſorte de parler pleine d'irreuerence. Aux diſputes qui ſont a preſent en noſtre religion, ſi vous preſſes trop  
les

les aduersaires, ils vous diront tout destrouffé-  
ment qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de  
faire que son corps soit en paradis & en la terre  
& en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur  
de Plin cōment il en fait son profit, Au moins  
dit-il, est ce vne non legiere consolation a l'hō  
me de ce qu'il voit Dieu mesme ne pouuoir pas  
toutes choses. Car il ne se peut tuer, quand il  
voudroit, qui est la plus grande faueur que nous  
auons en nostre condition, il ne peut faire les  
mortelz immortels, ny reuiure les trespasfés,  
ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy  
qui a eu des hōneurs ne les ait point eus, n'aiāt  
autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et  
affin que ceste société de l'homme a Dieu s'a-  
couple encore par des exemples plaisans, il ne  
peut faire que deux fois dix ne soient vingt.  
Voilà ce qu'il dict, & qu'il me semble qu'un  
Chrestien deuroit euitier de passer par sa bouche.  
La ou au rebours il semble que les hommes re-  
cherchent ceste fole fierté de langage pour ra-  
mener Dieu a leur mesure.

*cras vel atra*

*Nube polum pater occupato,  
Vel sole puro, non tamen irritum  
Quodcumque retro efficiet, neque  
Diffinget infectumque reddet  
Quod fugiens semel hora vexit.*

Quand nous disons que l'infinité des siècles tāt  
passez qu'auenir n'est a Dieu qu'un instant: que  
sa bon-

sa bonté, sapience, puissance sont mesme chose avecques son essence, nostre parole le diët, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutes-fois nostre outrecuidance veut faire passer la diuinité par nostre estamine:& de la s'engendrent toutes les resueries & erreurs, desquelles le monde se trouue saisi, ramenât & poissant a sa balance chose si esloignée de sa suffisance. Les Stoiciens par la ont attaché Dieu a la destinée (a la mienne volonté qu'aucuns du surnom de Chrestiens ne le facent pas encore) & Thales, Platon, & Pythagoras l'ont asseruy a la necessité. Ceste fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux & mesurer a nostre mesure, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué a la diuinité vne forme corporelle. Les hommes, diët saint Paul, sont deuenus fols cuidans estre sages, & ont mué la gloire de Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible. Voyons si nous auons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines & naturelles. N'est-ce pas vne ridicule entreprinse, a celles ausquelles par nostre propre confession nostre science ne peut atteinre, leur aller forgeant vn autre corps & prestant vne forme fauce de nostre inuention:comme il se void au mouuement des planettes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut atteinre, ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre des ressortz materielz, lourds, & corporels:

*temo aureus, aurea summa*

*Curvatura rota, radiorum argenteus ordo.*

Vous diriez que nous auons eu des cochiers & des charpentiers, qui sont allez dresser la haut des engins a diuers mouuemens. Tout ainsi que les femmes employent des dentz d'iuoire, ou les leurs naturelles leur manquent, & au lieu de leur vray teint en forgent vn de quelque matiere estrangere: cōme elles font des cuiffes de drap & de feutre, & de l'embonpoint de coton: & au veu & sçeu d'vn chacun s'ēbellissent d'vne beauté fauce & empruntée: ainsi fait la philosophie. Elle nous donne en payement & en presupposition les choses qu'elle mesmes nous apprendestre inuentées: car ces epicycles, excentriques, concētriques, dequoy l'Astrologie s'aide a conduire le branle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sçeu inuenter en ce suiet, cōme aussi en la pluspart du reste: la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence & de lustre. Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle enuoye ses cordages, ses engins & ses rouës: considerons vn peu ce qu'elle dit de nous mesmes & de nostre texture. Il n'y a pas plus de retrogradatiō, trepidation, accession, reculement, rauissement, aux astres & corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayemēt ils ont eu par la, raison de l'appeller le petit monde, tant ils ont

em-



employé de pieces, de ressortz & de visages a le  
massonner & bastir. Pour accommoder les mou-  
uemens qu'ils voyent en l'homme, les diuerses  
operatiōs & facultez que nous sentons en nous,  
en combiē de parties ont ils diuisé nostre ame?  
en combien de sieges logée? a combien d'or-  
dres & d'estages ont ils desparty ce pauvre hō-  
me outre les naturels & perceptibles? & a com-  
bien d'offices & de vacations? Ils en font vne  
chose publique imaginaire. C'est vn suiet  
qu'ils tiennent & qu'ils manient: on leur laisse  
toute puissance de le descoudre, renger, rassem-  
bler & estofer chacun a sa fantasie, & si ne le  
possèdent pas encore. Non seulement en veri-  
té, mais en songe mesmes ils ne le peuuent re-  
gler qu'il ne s'y trouue quelque cadence ou  
quelque son, qui eschape a leur architecture  
toute monstrueuse qu'elle est, & rapiecée de  
mille lopins faux & fantastiques. Je sçay bon  
gré a la garse Milesienne, qui voyant le philo-  
sophe Thales s'amuser continuellement a la  
contemplation de la voute celeste, & tenir  
tousiours les yeux esleuez contremont, luy mit  
en son passage quelque chose a le faire bron-  
cher, pour l'aduertir qu'il seroit temps d'amu-  
ser son pensement aux choses qui estoient dans  
les nues, quand il auroit prouueu a celles qui e-  
stoient a ses pieds. Elle luy conseilloit certes  
bien de regarder plustost a soy qu'au ciel: mais  
nostre condition porte que la cognoissance

de ce que nous auons entre mains , est aussi esloignée de nous & aussi bien au dessus des nues, que celle des astres. Ces gens icy , qui trouuent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouuernent le monde, qui sçauent tout,

*Quæ mare cõpescant causa, quid temperet annum,  
Stella sponte sua, iussæue vagentur & errent:*

*Quid premat obscurũ Luna, quid proferat orbem,  
Quid velit & possit rerum concordia discors,*

n'ont ilz pas quelques fois fondé parmy leurs liures, les difficultez, qui se presentēt, a cognoistre leur estre propre? Nous voions bien que le doigt se meut, & que le pied se meut, qu'aucunes parties se branlent d'elles mesmes sans nostre congé, & que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance, que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur, telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerueau, l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer, telle autre transit & estonne tous nos sens, & arreste le mouuement de noz membres. Mais comme vne impression spirituelle face vne telle faucée dans vn suiet massif, & solide, & la nature de la liaison & cousture de ces admirables ressorts , iamais homme ne l'a sçeu, comme dict Salomon. Et si ne le met on pas pourtant en doute : car la plus part des opinions des hommes, sont receuës a la fuitte des creances anciennes par autorité & a credit,

com-

comme si c'estoit religion & loy. On reçoit comme vn iargon ce qui en est cōmunemēt tenu. On reçoit ceste verité avec tout son bastiment & atelage d'argumens & de preuues, cōme vn corps ferme & solide, qu'on n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus. Au contraire chacun a qui mieux mieux va plastrant & confortāt ceste creāce receuē, de tout ce que peut sa raison: qui est vn uil souple contournable, & accōmodable a toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadessē & en mensonge. Ce qui faict qu'on ne doute de guiere de choses, c'est que les communes opinions on ne les essaye iamais, on n'en sonde point le pied, ou gist la faute & la foiblesse: on ne se debat que sur les brāches, on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille: mais s'il a dit ainsi ou autrement. Vraymant c'estoit bien raison que ceste bride & contrainte de la liberré de nos iugements, & ceste tyrannie de nos creances s'estandit iusques aux escolles & aux artz. Le Dieu de la science scholaistique c'est Aristote: c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus a Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale: qui est a l'auanture autant vaine qu'vne autre. Je ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autāt volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plain & le vuide de Leucippus & Demōcritus,

ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenés, ou les nombres & symmetrie de Pythagoras, ou l'infini de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau & le feu d'Apollodorus; ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion de ceste confusion infinie d'aduis & de sentences, que produit ceste belle raison humaine par sa certitude & clair-voyance en tout ce dequoy elle se mesle, comme ie feroyl'opinion d'Aristote sur ce subiet des principes des choses naturelles: lesquelz principes il bastit de trois pieces, matiere, forme & priuation. Car qu'est-il plus vain que de faire la vanité & inanité mesme cause de la production des choses? La priuation c'est vne negative: de quelle humeur en a il peu faire la cause & origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'auseroit esbranler aux escolles que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour defendre Aristote des objections estrangeres: Son autorité c'est le but, au de la duquel il n'est pas permis de s'enquerir. Il est bien aysé sur des fondemens auouez de bastir ce qu'on veut. Car selon la loy & ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aysément, sans se démentir. Par ceste voye nous trouuons nostre raison bien fondée & discouons a boule veüe:

car

car nos maistres preoccupent & gaignent auant  
main autant de lieu en nostre creance, qu'il leur  
en faut pour conclurre apres ce qu'ilz veulent: a  
la mode des Geometriens par leurs demandes  
auouées, le consentement & approbation que  
nous leur prestons leur donnant dequoy nous  
trainer a gauche & a dextre, & nous pyroueter  
a leur volonté. Quiconque est creu de ses pre-  
suppositions, il est nostre maistre & nostre  
Dieu. Il prendra le plant de ses fondemens si  
ample & si aisé, que par iceux il nous pourra  
monter, s'il veut, iusques aux nues. En ceste pra-  
tique & negotiation de science nous auons pris  
pour argét content le mot de Pythagoras, Que  
chaque expert doit estre creu en son art. Le  
dialecticien se rapporte au grammairien de la  
signification des motz: le rhetoricien emprun-  
te du dialecticien les lieux des arguments: le  
poëte du musicien les mesures: le geometrien  
de l'arithmeticien les proportions: les metaphy-  
siciens prennent pour fondement les coniectu-  
res de la physique. Car chasque science a ses  
principes presupposez, par ou le iugement hu-  
main est bridé de toutes pars. Si vous venez a  
choquer ceste barriere, en laquelle gist la prin-  
cipale foiblesse & fauceté, ilz ont incontine-  
nt ceste sentence en la bouche, Qu'il ne faut  
pas debattre contre ceux qui nient les prin-  
cipez. Or n'y peut il auoir des principes aux  
hommes, si la diuinité ne les leur a reuelez.

De tout le demeurant, & le commencement & le milieu & la fin ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combattent par presuppotion, il leur faut presupposer au cōtraire le mesme axiome, dequoy on debat. Car toute presuppotion humaine & toute enunciation a autant d'autorité l'une que l'autre, si la raison n'en faiët la differēce. Ainsi il les faut toutes mettre a la balance: & premierement les generalles & celles qui nous tyrannisent. Il faut sçauoir si le feu est chaud, si la nege est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance. Et quand a ces responce, dequoy il se faiët des contes anciens: comme a celuy qui metoit en doute la chaleur, qu'on respondoit qu'il se ietast dans le feu: a celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mit dans le sein: elles sont tres-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, receuāts les apparences estrāgieres selon qu'elles se presentēt a nous par nos sens, & nous eussēt laissez aller apres nos appetitz simples & reglez par la condition de nostre naissance, ilz auroiēt raison de parler ainsi. Mais c'est d'eux que nous auons appris de nous rendre iuges du monde. C'est d'eux que nous tenons ceste créace, que la raison humaine est contrerolleuse generale de tout ce qui est au dehors & au dedās de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout. Sans laquelle riē ne se sçait, rien ne se connoit, riē ne se void.

se void. Ceste response seroit bonne par my les Cannibales, qui goutēt l'heur d'une longue vie, tranquille & paisible sans les preceptes d'Aristote, & sans la connoissance du nom de la physique. Ceste response vaudroit mieux a l'adventure & auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ilz emprunteront de leur raison & de leur inuention. De ceste-cy seroient capables avec nous tous les animaux, & tout ce, ou le commandement est encor pur & simple de la loy naturelle. Mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ilz me dient, il est vray, car vous le voyez. & sentez ainsi. Il faut qu'ils me dient, si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect: & si ie le sens, qu'ils me dient apres, pourquoy ie le sens, & cômēt, & quoy: qu'ilz me diēt le nom, l'origine, les tenās, & aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre: ou qu'ilz me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien, que par la voye de la raison. C'est leur touche a toutes sortes d'essays: mais certes c'est une touche pleine de fauceté, d'erreur, de foiblesse, & de deffaillance. Par ou la voulons nous premierement essayer? sera ce pas par elle mesme? s'il ne la faut croire parlant de soy, a peine sera elle propre a iuger des choses estrangeres. Si elle connoit quelque chose, au moins sera ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame & partie, ou effect d'icelle. Car la vraye

raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom a fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est la son giste & sa retraite, c'est de la ou elle part, quand il plaist a Dieu nous en faire voir quelques rayōs: comme Pallas faillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde. Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy & de l'ame. A Crates & Diçearchus, qu'il n'y en auoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouuement naturel, a Platon que c'estoit vne substance se mouuant de soy-mesme, a Thales vne nature sans repos, a Asclepiades vne exercitation des sens, a Hesiodus & Anaximander, chose cōposée de terre & d'eau, a Parmenides, de terre & de feu, a Empedocles de sang.

*Sanguineam vomit ille animam*

a Possidonius, Cleantez & Galen vne chaleur ou complexion chaloureuse,

*Ignis est ollis vigor & cœlestis origo,*

a Hypocrates vn esprit espandu par le corps, a Varro vn air receu par la bouche eschauffé au poulmō, attrempé au cœur, & espandu par tout le corps, a Zeno la quinte-essence des quatre elemens, a Heraclides Ponticus la lumiere, a Xenocrates, & aux Aegyptiēs vn nōbre mobile, aux Chaldées vne vertu sans forme determinée: n'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouuoir le corps, qu'il nomme entechie, d'une autāt froide inuētion que null'autre: car



tre: car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seulement l'effect. Plusieurs autres plus sages parmy les dogmatistes, cōme Cicero, Seneca, Lactāce, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'etēdoiēt pas. Je cōnoy par moy, dit saint Bernard, cōbien Dieu est incōprehēfible, puis que les pieces de mon estre propre ie ne les puis cōprendre. Il n'y a pas moins de dissention, ny de debat a le loger. Hipocrates & Hierophilus la mettent au ventricule du cerueau: Democritus & Aristote, par tout le corps: Epicur<sup>2</sup> en l'estomac, les Stoiciens autour & dedans le cœur: Erasistratus, ioignāt la mēbrane de l'ēpicrane: Empedoclez au sang: cōme aussi Moysē, qui fut la cause pourquoy il defendit de māger le sang des bestes, auquel leur ame est iointe. Galen a pensē que chaque partie du corps ait son ame. Strato l'a logēe entre les deux sourcils. Mais la raison pourquoy Chrysippus la met au tour du cœur cōme les autres de sa secte n'est pas pour estre oubliēe: C'est par ce, dit-il, que quād nous voulons asseurer quelque chose, nous mettōs la main sur l'estomac: & quād nous voulōs pronōcer, *ἐγώ*, qui signifie en Grec, moy, nous baifsons vers l'estomac la machouiere d'embas. Ce lieu ne se doit pas passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage: car outre ce que ces consideracions sont d'elles mēsmes infiniment legieres, la derniere ne preuue que aux Grecz

Grecz qu'ils ayent l'ame en cest endroit la. Il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Voila Platō qui definit l'homme, vn animal a deux pieds, sans plume: fournissant a ceux qui auoient enuie de se moquer de luy vne plaifante occasion de ce faire. Car ayās plumé vn chapon vif, ils l'aloient nōmant l'homme de Platō. Et quoy Epicurus, de quelle simplicité estoit il allé premierement imaginer que ses atomes, qu'il disoit estre des corps ayantz quelque pesanteur & vn mouuement naturel contre bas, eussent basti le mōde: iusques a ce qu'il fût auisé par ses aduersaires, que par ceste description, il n'estoit pas possible qu'elles se ioignissent & se prinsent l'vne a l'autre, leur cheute estāt ainsi droite & perpendiculaire, & engédrant par tout des lignes paralleles? Parquoy pour couurir ceste faute, il fut force qu'il y adioutast despuis vn mouuement de costé, fortuite: & qu'il fournit encore a ses atomes, des formes courbes & crochues pour les rendre aptes a s'atacher & se coudre. Il se void plusieurs pareils exēples, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point & accusans leurs auteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les vns aux autres sur les dissensions de leurs opinions, & de leurs sectes, comme il s'en voit infinieschez Plutarque, contre les Epicuriēs & Stoiciēs: & en Seneque contre les

Peripa-

Peripateticiens. Iugeons par là ce que nous auons a estimer de l'homme, de son sens & de sa raison, puis qu'en ces grands personnages & qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouue des deffautz si apparens & si grossiers. Moy i'ayme mieux croire qu'ilz ont traité la science comme vn iouet a toutes mains, & se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain & friuole, mettant en auant toutes sortes d'inuentions & de fantasies tantost plus tendues, tantost plus lâches. Combien de fois leur voyons nous dire des choses diuerses & contraires? Car ce mesme Platon, qui definit l'homme comme vne poule, il dit ailleurs apres Socrates, qu'il ne sçait a la verité que c'est que l'homme, & que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile intelligence. Par ceste varieté & instabilité d'opinions, il nous menent comme par la main tacitement a ceste resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours la verité en visage descouuert & apparent. Ils l'ont cachée tâtost soubz des vmbraiges fabuleux de la Poësie, tâtost soubz quelque autre masque. Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue & naifue n'est pas tousiours propre a nostre estomac. Il la faut assecher, alterer & abastardir: ilz font de mesmes, ilz obscurcissent par fois leurs naifues opinions & iugemens pour s'accommoder a l'usage publique. Ils ne veulent pas faire profession

expresse d'ignorâce, & de l'imbecilité de la raison humaine: mais ils nous la descouvrēt assez soubz l'apparence d'une science trouble & inconstante. Pour reuenir a nostre ame (car i'ay choisi ce seul exēple pour le plus cōmode a tesmoigner nostre foiblesse & vanité) ce que Platon a mis la raison au cerueau, l'ire au cœur, & la cupidité au foye, il est vray-semblable que ça estē plustost vne interpretation des mouuemens de l'ame, qu'une diuision, & separation qu'il en ayt voulu faire, cōme d'un corps en plusieurs mēbres. Et la plus vray-sēblable de leurs opiniōs est, que c'est tousiours vne ame, qui par sa faculté ratiocine, se souuiēt, cōprēd, iuge, desire & exerce toutes ses autres operatiōs par diuers instrumens du corps, cōme le nocher gouuerne son nauire selon l'experiance qu'il en a, ores tendant ou lâchāt vne corde, ores haussant l'antēne, ou remuant l'aurō, par vne seule puissance cōduisant diuers effertz: & qu'elle loge au cerueau. Ce qui apert de ce que les blessures & accidēs qui touchēt ceste partie, offensēt incōtinēt les facultez de l'ame. De la il n'est pas incōueniēt qu'elle s'écoule par le reste du corps, cōme le soleil espad du ciel en hors sa lumiere & ses puissāces, & en rēplit le mōde. Aucūs ont dit, qu'il y auoit vne ame generale, comme vn grād corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes & s'y en retournoient, se remeslāt tousiours a ceste matiere vniuerselle.

*Deum*

*Deum namque ire per omnes*

*Terrasque tractusque maris cœlumque profundū:  
Hinc pecudes, armēta, viros, genus omne ferarū,  
Quemque sibi tennes nascentem arcessere vitas:  
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri  
Omnia: nec morti esse locum:*

d'autres, qu'elles ne faisoient que s'y resjoindre  
& racher: d'autres qu'elles estoient produites  
de la substance diuine: d'autres par les anges de  
feu & d'air: aucuns de toute ancienneté: aucuns  
sur l'heure mesme du besoin. Aucuns les font  
descendre du rond de la Lune & y retourner.

Le commun des anciens, qu'elles sont engen-  
drées de pere en fils d'une pareille maniere &  
production que toutes autres choses naturelles,  
argumentantz par la ressemblance des enfans  
aux peres,

*Instillata patris virtus tibi:*

*Fortes creantur fortibus & bonis,*

& qu'on void escouler des peres aus enfans nō  
seulement les merques du corps, mais encores  
une ressemblance d'humeurs, de complexions,  
& inclinations de l'ame.

*Denique cur acris violentia triste leonum*

*Seminiū sequitur, dolus vulpibus, & fuga cervis*

*A patribus datur, & patrius pauor incitat artus,*

*Sinon certa suo quia semine seminiōque,*

*Vis animi pariter crescit cum corpore toto:*

que sur ce fondemēt s'establit la iustice diuine,  
punissant aus enfans la faute des peres: d'autant  
que

que la contagion des vices paternelz est aucunement empreinte en l'ame des enfans, & que le defreglement de leur volonté les touche. Dauantage que si les ames venoient d'ailleurs, que d'une suite naturelle, & qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroient quelque recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez, qui luy sont propres, de discourir, raisonner & se souuenir. Car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçauantes & pleines de suffisance, lors qu'elles sont en leur simplicité & pureté naturelle. Par ainsi elles eussent esté telles estât exēptes de la prison corporelle, aussi bien auant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. Et de ce sçauoir, de ceste prudence & sapiēce il faudroit qu'elles se ressouuinssēt encore estātz au corps, cōme disoit Platon, que ce que nous apreniōs, ce n'estoit qu'un ressouuenir de ce que nostre ame sçauoit au parauant. Ce que chacun par experience peut maintenir estre faux. En premier lieu d'autant qu'il ne nous ressouuiet iustement que de ce qu'on nous apprend: & que si la memoire iouoit son rolle simple, au moins nous fourniroit elle quelque traitt outre l'apprentissage. Secondement ce qu'elle sçauoit estant en sa pureté, c'estoit vne vraye science, connoissant les choses comme elles sont par sa diui-

diuine intelligence: la ou icy on luy faict rece-  
voir la mēsonge, la fauceté & le vice, si on l'en  
instruit, enquoy elle ne peut emploier sa remi-  
niscence, ceste image & conception n'ayāt ia-  
mais logé en elle. Et de dire que la prison cor-  
porelle estouffe, de maniere ses facultez naif-  
ues, qu'elles y sont toutes esteintes: cela est pre-  
mierement contraire a ceste autre creance phi-  
losophique, de reconnoistre ses forces si gran-  
des, & les operations que les hōmes en sentent  
en ceste vie si admirables, que d'en auoir con-  
clud ceste diuinité & eternité passée, & l'immor-  
talité a-venir. Dauantage, c'est icy chez nous, &  
non ailleurs, que doiuent estre considerées les  
forces & les effectz de l'ame: tout le reste de  
ses perfections, luy est vain & inutile: c'est de  
l'estat present que doit estre payée & recōnue  
toute son immortalité, & de la vie de l'homme  
qu'elle est comtable seulemēt: ce seroit iniusti-  
ce de luy auoir retranché ses moyēs & ses puis-  
sances, de l'auoir desarmée pour du tēps de sa  
captiuité & de sa prison, de sa foiblesse & mala-  
die, du temps ou elle auroit esté forcée & con-  
trainte, tirer le iugement & condemnation d'v-  
ne durée infinie & perpetuelle: & de s'arrester  
a la consideratiō d'un tēps si court, qui est a l'a-  
uāture d'une ou de deux heures, ou au pis aller,  
de cent ans, qui n'ont non plus de proportion a  
l'infinité qu'un instant, pour de ce momēt d'in-  
terualle ordonner & establir definitiuement de

tout son estre. Ce seroit vne disproportion in-  
 que de tirer vne recompense eternelle en con-  
 sequēce d'une si courte vie. Par ainsi ils iugeoient  
 que sa generation suiuit la commune conditiō  
 des choses humaines : comme aussi sa vie & sa  
 durēe par l'opiniō d'Epicurus & de Democri-  
 tus, qui a esté la plus receuë aux siecles anciens,  
 suiuit ces belles apparences : que on la voioit  
 naistre a mesme que le corps en estoit capable,  
 on voyoit esleuer ses forces comme les corpo-  
 relles, on y reconnoissoit la foiblesse de son en-  
 fance, & avec le temps sa viguer & sa maturité :  
 & puis sa declination & sa vieillesse, & en fin sa  
 decrepitude. Ils l'apperceuoient capable de di-  
 uerses passiōs & agitée de plusieurs mouuemēs  
 penibles, d'ou elle tōboit en lassitude & en dou-  
 leur, capable d'alteration & de changement,  
 d'alegresse, d'assopissement & de la langueur,  
 subiecte a ses maladies & aux offences, cōme  
 l'estomac ou le pied, esblouye & troublée par  
 la force du vin : desmue de son assiete par les va-  
 peurs d'une fièvre chaude : endormie par l'ap-  
 plication d'aucuns medicamēs & reueillée par  
 d'autres. On luy voioit estōner & rēuerfer tou-  
 tes ses facultez par la seule morsure d'un chien  
 malade, & n'y auoir nulle si grande fermeté de  
 discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle reso-  
 lutiō philosophique, nulle contentiō de ses for-  
 ces qui la peut exempter de la subiectiō de ces  
 accidens. La saluue d'un chetif mastin versée sur  
 la main



la main de Socrates secouër toute sa sagesse & toutes ses grâdes & si réglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restat nulle trace de sa cōnoissance premiere:& ce venin ne trouver non plus de résistance en ceste ame qu'e celle d'un enfant de quatre ans, venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse & insensée: si que Catō, qui tordoit le col a la mort mesme & a la fortune, ne peut souffrir la veuë d'un miroir ou de leau, d'espouuamment & d'effroy, quand il seroit tombé par la contagiō d'un chien enragé en la maladie que les medecins nommēt Hydroforbie. Or quant a ce point, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou si elle couste trop a trouver, d'une deffaitte infallible, en se desrobant tout a fait de la vie: mais ce sont moyens, qui seruēt a une ame estât a soy & en ses forces, capable de discours & de deliberation: nō pas a cest accidēt, ou chez un philosophe une ame devient l'ame d'un fol, troublée réuersée & perdue. Ce que plusieurs occasions produisent: cōme une agitation trop vehemēte que par quelque forte passion l'ame peut engendrer en soy mesme: ou une blessure en certain endroit de la persone: ou une exhalation de l'estomac, nous iectant a un esblouissement & tournoiement de teste. Les philosophes n'ont, ce me sēble, guiere touché ceste corde. Ceste ame pert le goust

du souverain biē Stoique si constāt & si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cest endroit & quitte les armes. Au demeurant ils confideroient, aussi par la vanité de l'humaine raison, que le meslange & societé de deux pieces si diuerses, cōme est le mortel & l'immortel, est inimaginable:

*Quippe etenim mortale aeterno iungere, & vna  
Consentire putare, & fungi mutua posse,  
Desipere est. Quid enim diuersius esse putādū est,  
Aut magis inter se disiunctum discrepitānsque,  
Quam mortale quod est immortalī atque perenni  
Iunctum in concilio seuas tolerare procellas?*

Dauantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort, comme le corps: & ce qu'ō aperceuoit en aucuns, sa force & sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le raportoiēt a la diuersité des maladies, comme on void les hommes en ceste extremité maintenir, qui vn sens, qui vn autre, qui l'ouir, qui le fleurir sans alteration: & ne se voit point d'affoiblissement si vniuersel, qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses. Quand a l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, c'est la partie de l'humaine sciēce traitée avec plus de reseruation & de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contrainctz en cest endroit de se reietter a l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait encore ce qu'Aristote a estably de ce subiect. Il s'est caché sous le nuage des parolles & sens difficiles,  
& non

& non intelligibles, & a laissé a ses sectateurs autant a disputer & a debatre sur son iugement que sur la chose mesme. Deux choses leur rendoient ceste opinion plausible : l'une que sans l'immortalité des ames il n'y auroit pl<sup>o</sup> dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire & de la reputation, qui est vne consideration de merueilleux credit au monde : l'autre, que c'est vne tres-vtile impressi<sup>o</sup>n, que les vices quand ils se des-rober<sup>o</sup>t de la veuë & cōnoissance de l'humaine iustice demeurer<sup>o</sup>t tousiours en butte a la diuine, qui les poursuiura, voire après la mort des coupables. Mais les pl<sup>o</sup> ahurtez a ceste persuasion, c'est merueille comme ilz se sont trouuez courtz & impuissans a l'establir par leurs humaines forces. L'homme peut reconnoistre par ce tesmoignage, qu'il doit a la fortune & au récontre la verité, qu'il descouvre luy seul, puis que lors mesme, qu'elle luy est tōbée en main, il n'a pas dequoy la saisir & la maintenir, & que sa raison n'a pas la force de s'en preualoir. Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance, autant vrayes que fauces, sont subiectes a agitation & debat. C'est pour le chatiemēt de nostre fierté, & instruction de nostre misere & incapacité que Dieu produisit le trouble & la confusion de l'anciēne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistāce, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité & folie : l'essēce mes-

me de la verité, qui est vniforme & constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrópons & abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme preigne de soy, Dieu permet qu'il arriue tousiours a ceste mesme confusion, dequoy il nous represente si viuement l'image par le iuste chatiement, dequoy il batit l'outrecuidance de Nembrot, & aneantit les vaines entreprises du bastimēt de sa Pyramide. La diuersité d'ydïomes & de langues, dequoy il troubla cest ouurage, qu'est-ce autre chose, que ceste infinie & perpetuelle altercation & discordāce d'opiniōs & de raisons, qui accompagne & embrouille le vain bastiment de l'humaine science? Mais pour reuenir a mon propos c'estoit vrayement bien raison, que nous fussions tenus a Dieu seul, & au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble créance, puis que de sa seule liberalité nous receuons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la iouissance de la beatitude eternelle. Or la foiblesse des argumēs humains sur ce subiect, elle se connoit euidamment par les fabuleuses circonstances, qu'ils ont adioustées a la suite de ceste opiniō pour trouuer de quelle cōditiō estoit ceste nostre immortalité. La plus vniuerselle & plus receüe opiniō, & qui dure iusques a nō<sup>s</sup>, ça esté celle, de laquelle on fait autheur Pythagoras, nō qu'il en fut le premier inuēteur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix, & de credit

credit par l'autorité de son approbatiō. C'est que les ames au partir des corps ne faisoient que rouler de l'un corps a vn autre, d'un lyon a vn cheual, d'un cheual a vn roy, se promenant ainsi sans cesse, de maison en maison. Socrates, Platon & quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames, se sont laissez emporter a ceste inuention, & plusieurs nations comme entre autres la nostre & nos Druides. Mais ie ne veus oublier l'obiection qu'y font les Epicuriens, car elle est plaisante. Ils demandent quel ordre il y auroit si la presse des mourans venoit a estre plus grande que des naissans, car il aduiendroit que les ames deslogées de leur giste seroient a se presser a qui prendroit place la premiere dans ce nouveau corps & demandent aussi a quoy elles passeroient leur temps ce pendant qu'elles atendroient qu'un logis leur fut apresté : Ou au rebours s'il naissoit plus d'animaux, qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauuais party attendant l'infusiō de leur ame, & en aduiendroit qu'aucuns corps se mourroient auant que d'auoir esté viuans.

*Denique connubia ad veneris, partusque ferarum;*

*Esse animas præsto deridiculum esse videtur.*

*Et spectare immortales mortalia membra*

*Innumero numero, certareque preproperanter*

*Interse, quæ prima potissimaque insinuetur.*

D'autres on attaché l'ame aux corps des trespassez, pour en animer les serpens, les vers, & au-

tres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire & de nos cendres. D'autres la diuisent en vne partie mortelle, & l'autre immortelle: autres la font corporelle & ce neantmoins immortelle: aucuns la font immortelle sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi, qui ont estimé, que des ames des condamnés, il s'en faisoit des diables: comme Plutarque pèse, qu'il se face des dieux de celles qui sont sauuées. Car il est peu de choses que cest autheur la establisse d'une façon de parler si résolue, qu'il faict ceste-cy, maintenant par tout ailleurs vne maniere dubitative & ambigue. Il faut estimer (dit-il) & croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon nature & selon iustice diuine, deuiennent d'hommes saints, & de saints demy-dieux, & de demy-dieux, apres qu'ils sont parfaictement, comme es sacrifices de purgation, nettoyez & purifiez, estans deliurez de toute passibilité & de toute mortalité, ils deuiennent, non par aucune ordonnance ciuile, mais a la verité, & selon raisõ vray-semblable dieux entiers & parfaits, en receuant vne fin tres-heureuse & tres-glorieuse. Mais qui voudra voir cest autheur, qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse & nous coter ses miracles sur ce propos, ie le renuoye a son discours de la Lune & du Dæmō de Socrates, la ou aussi euidentement qu'en nul autre lieu,

lieu, il se peut aduerer les mysteres de la philosophie auoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poësie, l'entendement humain se troublant & se mettant au rouet, voulant sonder & contreroller toutes choses: tout ainsi comme lassiez & trauaillez de la longue course de nostre vie nous retombons en enfantillage.

Voyla les belles & certaines instructions, que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame. Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en vn ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans ceste mer trouble & vaste des erreurs medecinales. Scachôs, si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les vns des autres. Pithagoras dict nostre semêce estre l'escume de nostre meilleur sang: Platon l'escoulement de la moelle de l'espine du dos: ce qu'il argumente de ce, que cest endroit se sent le premier de la lasseté de la besongne: Alcmeon, partie de la substance du cerueau, & qu'il soit ainsi dit il, les yeux troublent a ceux qui se trauaillent outre mesure a ceste occupation: Democritus vne substâce extraite de toute la masse corporelle: Epicurus extraite de l'ame & du corps: Aristote, vn excrement tire de l'aliment du sang le dernier qui s'espâd en nos membres: Autres du sang cuit & digeré par la chaleur des genitoires: ce qu'ilz iugent de ce qu'aux extre-

mes effortz on rēd des gouttes de pur sang. En quoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or pour mener a effect ceste semence, cōbien en font ilz d'opinions contraires? Aristote & Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme, & que ce n'est qu'une sueur qu'elles eflancent par la chaleur du plaisir & du mouuement, qui ne sert de rien a la generation. Galen au contraire & ses suyuan, que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voila les medecins, les philosophes, les iurifconsultes & les theologiēs aux prises pesse mesle auecques noz femmes sur la dispute a quelz termes les femmes portent leur fruct. Et moy ie secours par l'exemple de moy mesme, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze mois. Le monde est basti de ceste experiance, il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son aduis sur toutes ces contestations, & si nous n'en sçaurions estre d'accord. En voila assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'auons proposē luy mesmes a soy, & sa raison a sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez auoir monstré cōbien peu elle s'entend elle mesme. Vous, pour qui i'ay pris la peine d'estendre vn si long corps cōtre ma coustume, ne refuyez point de maintenir



tenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter, de quoy vous estes tous les iours instruite, & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude. Car ce dernier tour d'escrime icy il ne le faut employer que comme vn extreme remede. C'est vn coup desesperé, auquel il faut abandonner voz armes, pour faire perdre a vostre aduersaire les siennes. C'est vn tour secret, duquel il se faut seruir rarement & reseruément : c'est vne grande temerité que de vous vouloir perdre vous mesmes pour perdre quant & quant autrui. Nous secouons icy les limites & dernieres clotures des sciences, ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune, il ne faict mie bon estre si subtil & si fin. Souuienne vous de ce que dict le prouerbe Thoscan,

*Chi troppo s'affottiglia si scanezza.*

Ie vous conseille en voz opinions & en voz discours, autant qu'en voz mœurs & en toute autre chose, la moderation & l'attrempance & la fuite de la nouuelleté & de l'estrangeté. Toutes les voyes extrauagantes me fachent. Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, & encores plus par les auantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouuez d'un clin d'œil commander a qui il vous plaist, deuiez donner ceste charge a quelqu'un, qui fust profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé & enrichy ceste fantasie,  
& qui

& qui se fut seruy a faire son amas d'autres que de nostre Plutarque Toutesfois en voycy assez, pour ce que vous en auez afaire. Epicurus disoit des lois, que les pires nous estoient si necessaires, que sans elles les hommes s'entremangeroient les vns les autres. Nostre esprit est vn vil defreglé, dangereux & temeraire: il est malaisé d'y ioindre l'ordre & la mesure: & de mon tēps tous les esprits, qui ont quelque rare excellance au dessus des autres, & quelque viuacité extraordinaire nous les voyons quasi tous defreglez, & desbordez en licence d'opinions, & de meurs: c'est miracle s'il s'en rencontre vn raffiné & sociable. On a raison de donner a l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut comter & regler ses pas. Il luy faut tailler par industrie & par art les limites de sa chasse. On la bride & garrote de religiōs, de loix, de coutumes, de sciāce, de preceptes, de peines, & recompanses mortelles & immortelles: encorē voit on que par sa volubilité & sa desbauche, il eschappe a toutes ces liaisons. C'est vn corps vain qui n'a par ou estre saisi & assené, vn corps monstrueux, diuers & difforme, auquel on ne peut assoir neud ny prise. Parquoy il vous siera mieux de vous reserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de ietter vostre iugement a ceste liberté defreglée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre

en vostre presence aux despens de son salut & du vostre , pour vous deffaire de ceste dangereuse peste, qui se respand tous les iours en voz cours, ce preseruatif a l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offencera, ny vous , ny vostre assistance. La liberté donq & viuacité des esprits anciens produisoit en la philosophie & sciēces humaines, plusieurs sectes & pars d'opinions differentes, chacun entreprenant de iuger & de choisir pour prendre party. Mais a present que nous receuons les ars par autorité & ordonnance, & que nostre institution est prescrite & bridée , on ne regarde plus ce que les monnoyes poissent & valent, mais chacun a son tour les reçoit selon le pris, que l'approbation commune & le cours leur donne: on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent esgallement toutes choses. On reçoit la medecine, comme la geometrie. Et les batelages, les enchantemens, les liaisons, le cōmerce des espritz trespassez, les prognostications, les domifications, & iusques a ceste ridicule poursuyte de la pierre philosophale, tout se met sans cōtredit. Il ne faut que scauoir que le lieu de Mars loge au milieu du triāgle de la main, celui de Venus au ponce, & de Mercure au petit doigt: & que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté: quand elle faut sous le mitoyen & que la moyenne naturelle fait vn angle avec la  
vitale

vitale sous mesme endroit, que c'est signe d'un mort miserable: que si a une femme la naturelle est ouverte, & ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesmes a tefmoin, si avec ceste science un homme ne peut passer avec reputation & faueur parmy toutes compaignies. Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance acheminée par les sens pouuoit iuger des causes des choses iusques a certaine mesure, mais que estant arriuée aux causes extremes & premieres, il falloit qu'elle s'arrestat, & qu'elle rebouchat: a cause ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne & douce, que nostre suffizance nous peut conduire iusques a la cognoissance d'aucunes choses, & qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Ceste opinion est plausible & introduite par gens de composition, mais il est malaisé de donner bornes a nostre esprit: il est curieux & auide, & n'a nulle occasion de s'arrester plus tost a mille pas qu'a cinquante. Ayant essayé par experience que ce a quoy l'un s'estoit faillily, l'autre y est arriué: & que ce qui estoit incogneu a un siecle, le siecle suyuant la esclaircy: & que les sciences & les arts ne se iettent pas en moule, ains se forment & figurent peu a peu en les maniant & polissant a plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petitz en les lechant

chant & formant a loysir : ce que ma force ne peut descourrir, ie ne laisse pas de le sonder & effayer : & en retastant & pétrissant ceste nouvelle matiere, la remuant & l'eschaufant i'ouure a celuy qui me suit, quelque facilité pour en iouir plus a son ayse, & la luy rendz plus souple, & plus maniable.

*Vt hymettia sole*

*Cera remollescit, tractatâque pollice, multas*

*Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu.*

Autant en fera le segond au tiers: qui faict que la difficulté ne me doit pas desesperer ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne. L'homme est capable de toutes choses comme d'aucunes: & s'il aduoüe, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premieres & des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science: si le fondement luy faut, son discours est par terre: le disputer & l'enquerir n'a autre but & arrest que les principes. Si ceste fin n'arreste s<sup>on</sup> cours, il se jette a vne irresolution infinie. Or il est vray-semblable que si l'ame sçauoit quelque chose, elle se sçauoit premierement elle mesme, & si elle sçauoit quelque chose hors d'elle ce seroit son corps & son estuy, auât toute autre chose. Si on void iusques au iourd'huy les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie,

*Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo:*

*Quand*

Quand atẽdons nous qu'ils en soient d'accord, s'ilz ne le sũt meshuy apres tãt de siecles? Nous nous sũmes plus voisins, que ne nous est la blãcheur de la nege, ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se connoit, comment connoit il ses operations & ses forces? Il n'est pas alauanture que quelque notice veritable ne loge chez nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme facon & conduite les erreurs se reçoient en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité de la mensonge. Les Academicieus receuoient quelque inclination de iugement, & trouuoient trop crud de dire, qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la nege fust blanche, que noire, & que nous ne fussions non plus asseurez du mouuement d'une pierre, qui part de nostre main, que de celuy de la huietiẽme sphere. Et pour eũiter ceste difficultẽ & estrangetẽ, qui ne peut a la verité loger en nostre imagination, que malaisẽement, quoy qu'ilz establisent que nous n'estions capables de rien sũauoir, & que la verité est engoufrẽe dans des profonds abysses, ou la veuẽ humaine ne peut penetrer: si auoient ilz les vnes choses plus vray-semblables, que les autres, & receuoient en leur iugemẽt ceste facultẽ de se pouoir incliner plustost a vne apparẽce, qu'a vn'autre. Ilz luy permettoient ceste propension, luy defandant toute resolution. L'aduis des Pyrrhoniens est plus hardy & quãt

& quant

& quant beaucoup plus veritable, & plus ferme: car ceste inclination Academique, & ceste propension a vne proposition plustost qu'a vne autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en ceste cy qu'en celle la? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port & du visage de la verité, il la verroit entiere aussi bien que demie, naissante & imperfecte. Ceste apparence de verisimilitude, qui les faict pendre plustost a gauche qu'a droite, multipliez la, augmentez la, ceste once de verisimilitude, qui incline la balance augmentez la de cent, de mille onces, il en aduiendra en fin que la balance prendra party tout a faict, & arrestera vn choix & vne verité entiere. Mais comment se laissent ilz plier a la vray-semblance, s'ilz ne cognoissent point le vray? Comment cognoissent ilz la semblance de ce, dequoy ilz ne connoissent pas le corps & l'essence? Ou nous pouuons iuger tout a faict, ou tout a faict nous ne le pouuons pas. Si nos facultez intellectuelles & sensibles sont sans fondement & sans pied, si elles ne font que floter & vanter, pour neant nous laissons nous emporter nostre iugement a nulle partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter: & la plus seure assiete de nostre entendement & la plus heureuse ce seroit celle la, ou il se maintiendrait rassis, droit, inflexible, sans bransle & sans agitation. Que les choses

ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence, & n'y facent leur entrée de leur force propre & autorité, nous le voyons assez. Par ce que s'il estoit ainsi, nous les receuriõs de mesme façon : le goust du vin seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain. Celly qui a des creuasses aux doigts, ou qui les a gourdes trouueroit vne pareille durté au bois ou au fer, qu'il manie, que fait vn autre. Les subietz estrâgiers se rendent donc a nostre mercy, ilz logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part nous receuons quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables & fermes pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs a tous les autres hommes, ceste verité se reiecteroit de main en main de l'un a l'autre, car la verité n'est iamais qu'une. Et au moins se trouueroit il vne chose au mode de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement vniuersel. Mais ce qu'il ne se void nulle proposition, qui ne soit debatue & cõtrouuée entre nous, ou qui ne le puisse estre, môstre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit: car mon iugement ne le peut pas faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque autre moyẽ que par vne naturelle puissance qui soit en moy & en tous les hommes. Laissons a part ceste infinie confusion d'opinions,



nions, qui se void entre les philosophes mesmes & ce debat perpetuel & vniuersel en la connoissance des choses. Car cela est presupposé tres-veritablement, que de nulle chose les hommes, ie dy les sçauans, les mieux nais, les plus suffisans ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste: car ceux qui doutent de tout, doutent aussi de cela: & ceux qui nient que nous puissions rien comprendre, disent que nous n'auons pas compris que le ciel soit sur nostre teste. Et ces deux opinions sont en nombre, sans comparaison les plus fortes, outre ceste diuersité & diuision infinie: par le trouble que nostre iugement nous donne a nous mesmes, & l'incertitude, que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assietevn peu bien mal assurée. Combien diuersement iugeons nous des choses? combien de fois changeōs nous nos fantasies? Ce que ie tiēs auourd'huy & ce que ie croy, ie le tiens & le croy de toute ma croyance, tous mes vtilz & tous mes ressortz faisoient ceste opiniō & m'en respondent sur tout ce qu'ils peuuent. ie ne sçauois embrasser nulle verité ny conseruer avec plus de force, que ie fay ceste cy. I'y suis tout entier, i'y suis voirement: mais ne m'est il pas aduenu nō vne fois, mais cēt, mais mille & tous les iours d'auoir embrassé quelque autre chose a tout ces mesmes instrumēs, en ceste mesme cōdition, que despuis i'aye iugée fauce? Au moins faut il deuenir sage a les propres despās. Si ie me

fuis trouué souuent trahy sous ceste mesme couleur, si ma touche se trouue ordinairement fauce & ma balance inegale & iniuste, qu'elle assuree en puis-je prendre a cete fois plus qu'aux autres? N'est ce pas sotise de me laisser tant de fois piper a vn mesme guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place: qu'elle ne face que vuyder & remplir sans cesse, comme dans vn vaisseau, dans nostre croiance, autres & autres opinions, tousiours la presente & la derniere c'est la certaine, & l'infalible. Pour ceste cy il faut abandonner les biens, honneur, la vie, & le salut, & tout,

*Posterior res illa reperta*

*Perdit & immutat sensus ad pristina quaque.*

Aumoins deuroit nostre cōdition fautiere nous faire porter plus moderément & retenuement en noz changemens. Il nous deuroit souuenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous receuons souuent des choses fauces, & que c'est par ces mesmes vtilz qui se démentent & qui se trompent souuent. Or n'est il pas merueille, s'ilz se démentent, estans si ayez a incliner & a tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement & les facultez de nostre ame en general elles souffrent selon les mouuemens & alterations du corps. Lesquelles alterations sont continuelles. N'auons nous pas l'esprit plus es-

ueillé,

ueillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif en la santé qu'en la maladie? La ioye & la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subietz qui se presentent a nostre ame d'un tout autre visage, que le chagrin & la melancolie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sapho, riét a un vieilart avaritieux & rechigné comme a un ieune homme vigoureux & ardent? En la chicane de nos palais ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trampe douce & debonnaire, *gaudeat de bona fortuna*, qu'il iouisse de ce bon heur: car il est certain que les iugemens se rencontrent par fois plus tendus a la condânation, plus espineux & plus aspres, tantost plus faciles, aysez, & enclins a l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larcin de ses valetz ayant toute l'ame teinte & abreuvée de colere, il ne faut pas douter que son iugement ne s'en altere vers ceste part la. L'air mesme & la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers Grecen Cicero,

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse*

*Iuppiter auctifera lustravit lampade terras.*

Ce ne sont pas seulement les fieures, les breuvages & les grandz accidēs qui renuersent nostre iugement: les moindres choses du monde agissent contre luy. Et ne faut pas douter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fieure con-

tinue peut renuerfer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie assoupit & esteint tout a fait la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse. Et par consequent a peine se peut il rencontrer vne seule heure en la vie, ou nostre iugement se trouue en sa deuë assiete, nostre corps estant subiect a tant de continuelles alterations & estofé de tant de sortes de ressorts, que (i'en croy les medecins) cōbien il est malaisé, qu'il n'y en ait tousiours quelque vn qui cloche. Au demeurant ceste maladie ne se descouure pas si aisément, si elle n'est du tout extreme & irremediable: d'autant que la raison va tousiours & torte, & boiteuse, & deshanchée. Elle va & de tort & de trauers, & avec le mensonge comme avec la verité. Par ainsi il est malaisé de descouurir son mesconte & desreglement. L'appelle tousiours raison ceste apparence de discours que chacun forge en soy. Ceste raison, de la condition de laquelle il y en peut auoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est vn instrument de plomb & de cire alongeable, ployable & accommodable a tout biais & a toutes mesures: il ne reste que la suffisance de le scauoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait vn iuge, s'il ne s'escoute de prez, a quoy peu de gens s'amusent, l'inclination a l'amitié, a la parenté, a la beauté, & a la vengeance, & nō pas  
seule.

seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict fauoriser vne chose plus qu'une autre, & qui nous donne sans le congé de la raison le choís en deux pareilz subiectz, ou quelque vmbrage de pareille vanité, peuuét insinuer insensiblement en son iugement, la recommandation ou deffaueur d'une cause, & donner pente a la balance. Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeus incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'ay pas fort a-faire ailleurs,

*quis sub arcto*

*Rex gelida metnatur ora*

*Quid Tyridatem terreat, vnice*

*Securus,*

a peyne oseroy-ie dire la vanité & la foiblesse que ie trouue chez moy : i'ay le pied si instable & si mal assis, ie le trouue si aysé a croler & si prest au mouuement & au branle, & ma veüe si desreglée, que a ieun ie me trouue autre, qu'apres le repas. Si ma santé me rid & la clarté d'un beau iour, me voila honneste homme. Si i'ay vn cor qui me presse l'orteil, me voila refroidné, mal plaisant & inaccessible. Tantost ie suis a tout faire, tantost a rien faire. Ce qui m'est plaisir a ceste heure, me sera tantost peine. Il se faict mille agitations contre moy, sans le congé du iugement, tantost l'humeur melancholique me sedit, tantost la cholerique: & de son

autorité priuée acet heure le chagrin predomine en moy, acet-heure l'alegresse. Quand ie prens des liures, i'aray apperceu en tel passage des graces excellentes, & qui auront feru mon ame: qu'vn autre fois i'y retombe, i'ay beau le tourner & virer en cent visages, i'ay beau le plier & le manier, c'est vne masse inconnue & informe pour moy. Les secouffes & esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles peuuent beaucoup en elle: mais encore plus les siennes propres: ausquelles elle est si fort en bute, qu'il est a l'aduanture soustenable, qu'elle n'a nulle autre alleure & mouuement que du souffle de ces ventz, & que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme vn nauire en pleine mer, que les ventz abandonnent de leur secours. Et qui maintiendrait cela, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est auoué par la philosophie, Que la plus part des plus réglées actions de l'ame & plus nobles procedent & ont besoin de ceste impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la colere, la compassion sert d'aiguillon a la liberalité & a la iustice: & nulle eminente & gaillarde vertu en fin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'vne des raisons qui auroit meu les Epicuriens a descharger Dieu de tout soin & sollicitude de nos affaires: d'autant que les effectz mesmes de sa bonté ne se pouuoient exercer

enuers

enuers nous sans esbranler son repos & sa tranquillité, par le moyen des passions, qui sont cōme des piqueures & sollicitations, qui acheminent l'ame aus operations vertueuses? Au moins cecy ne sçauons nous que que trop, que les passions produisent infinies & perpetuelles mutations en nostre ame, & la tyrannisent merueilleusement. Le iugement d'un homme courroucé, ou de celuy qui est en crainte, est ce le iugement qu'il aura tantost, quand il sera rassis? Quelles differences de sens & de raison, quelle contrariété d'imaginations nous presente la diuersité de nos passions? Quelle assurance pouuons nous donq prendre de chose si instable & si mobile, subiecte par sa condition a la maistrise du desreglement & de la cecité? Si nostre iugement est en main a la fauceté mesmes, & a l'erreur: si c'est de la folie & de la mensonge, qu'il est tenu de receuoir l'impression des choses, qu'elle seurté pouuons nous attendre de luy? Ie n'ay point grande experience de ces agitatiōs vehementes, estant d'une complexion molle & poissante, desquelles la plus part surprennent subitement nostre ame sans luy donner loisir de se connoistre. Mais ceste passion, qu'on dict estre produite par l'oysiueté au cœur des ieunes hommes, quoy. qu'elle s'achemine avec loysir & d'un progrès mesuré, elle represente bien euidentement a ceux, qui ont quelque fois essayé de s'opposer a son effort, la force de ceste con-

uerfion & alteration, que nostre iugement souffre. I'ay autresfois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir & rabatre: car il s'en faut tant que ie sois de ceux, qui conuient les vices, que ie ne les suis pas seulemēt, s'ils ne m'entraînent: ie la sentoie naistre, croistre, & s'augmenter en despit de ma resistance: & en fin tout voyant & viuant me saisir & posseder, de façon que cōme d'une yuressē l'image des choses me cōmēçoit a paroistre autre que de coustume. Ie voyois euidemment grossir & croistre les auantages du subiect que i'alois desirant, & agrandir & enfler par le vent de mon imagination: les difficultez de mon entreprinse s'aïser & se planir, mon discours & ma conscience se tirer arriere: mais ce feu estant euaporé, tout a vn instant, comme de la clarté d'une eloise, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat & autre iugement: les difficultez de la retraite me sembler grâdes & inuincibles, & les mesmes choses de bien autre goust & visage, que la chaleur du desir ne me les auoit presentées. Lequel plus veritablemēt, Pyrro n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie. Les fieures ont leur chaut & leur froid: des effectz d'une passion ardente nous retombōs aux effectz d'une passion frilleuse. Or de la cognoissance de ceste mienne volubilité & imperfection i'ay par accident engendré en moy quelque constance & fermeté d'opinions, & n'ay guiere alteré



teré les miennes premières & naturelles . Car quelque apparence qu'il y ait en la nouelleté, ie ne change pas aisemēt, de peur que i'ay de perdre au change : & puis que ie ne suis pas capable de choisir , ie pren le choi d'autrui, & me tiens en l'affiēte ou Dieu m'a mis. Autrement ie ne me sçauroy pas garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, cōseruē pur & entier, sans agitatiō & trouble de cōscience, aux anciennes creances de nostre religiō, au trauers de tant de sectes & de diuisions, que nostre siecle a produites. Les escritz des anciens, ie dis les bōs escritz, pleins & solides, ils me tētent, & me remuent quasi ou ils veulent. celui que i'oy, me semble tousiours le plus roide. Je les trouue auoir raison chacū a son tour, quoy qu'ils se cōtrariant. Ceste aysance que les bons espritz ont de rēdre ce qu'ils veulent vraysemblable, & qu'il n'est rien si estrange, a quoy ils n'entreprenēt de dōner assez de couleur pour tromper vne simplicité pareille a la miēne, cela monstre euidentement la foyblesse de leur preuue. Le ciel & les estoiles ont branlé trois mill'ans, tout le monde l'auoit ainsi creu, iusques a ce qu'il y a enuiron quinze cents ans, que quelqu'un s'auisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouuoit. Et de nostre tēps Copernicus a si bien fondé ceste doctrine, qu'il s'en sert tres-regléement a toutes les conséquences Astrologiennes . Que prendrons nous de la,  
finon

finon qu'il n'y a guiere d'assurance ny en l'un, ny en l'autre. Car qui sçait qu'une tierce opinion d'icy a mille ans, ne renuerse les deux precedentes.

*Sic voluenda etas commutat tempora rerum,  
Quod fuit in pretio, sit nullo denique honore,  
Porro aliud succedit, & e contemptibus exit,  
Inque dies magis appetitur, florétque repertum  
Laudibus, & miro est mortales inter honore.*

Ainsi quand il se presente a nous quelque doctrine nouvelle, nous auons grande occasion de nous en deffier, & de considerer qu'auant qu'elle fut produicte sa contraire estoit en credit & autorité, & comme elle a esté renuersée par ceste-cy, il pourra a l'aduenir naistre vne tierce inuention, qui choquera de mesme la seconde. Auât que les Principes qu'Aristote a introduitz de matiere, forme, & priuatiō, fussent en credit, d'autres Principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent a ceste heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel priuilege particulier que le cours de nostre inuention s'arreste a eux, & qu'a eux appartient pour tout le temps aduenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boute-hors, qu'estoient leurs deuanciers. Quand on me presse d'un nouuel argumēt, c'est a moy a estimer que ce, a quoy ie ne puis satis-faire, vn autre y satis-faira. Car de croire toutes les apparences, desquelles nous ne pouuons nous deffaire

défaire, c'est vne grâde simplefesse: il en aduiendroit par la que tout le vulgaire & le commun aroint leur creance contournable, comme vne girouete: car son ame estant molle & sans résistance seroit forcée de receuoir sans cesse autres & autres impressions, la derniere effaçant tousiours la trace de la precedete. Celuy qui se trouue foible, il doit respondre suyuant la pratique, qu'il en parlera a son conseil, ou s'en raporter aux plus sages, desquels ils a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde? On dit qu'un nouueau venu, qu'on nomme Paracelse, change & renuerse tout l'ordre des regles anciennes, & maintient que iusques a ceste heure, elle n'a serui qu'a faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifera aisément cela: mais de mettre ma vie a la mercy de sa nouuelle experiēce, ie trouue que ce ne seroit pas grâd sagesse. Il ne faut pas croire a chacun, dict le precepte, par ce que chacū peut dire toutes choses. Vn homme de ceste profession de nouuelletez, & de reformatiōs me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les anciens s'estoient euidentement mescontez en la nature & mouuemēs des ventz, ce qu'il me feroit tref-euidentement toucher a la main, si ie voulois entēdre son discours. Apres que i'eus eu vn peu de patience a ouir ses argumens, qui auoient tout plein de verisimilitude: comment donc, luy fis-ie, ceux qui nauigeoient soubs les loix de Theophraste, a-

loient

loint ils en occident, quād ils tiroient en leuāt?  
 aloint ils a costé, ou a reculōs? C'est la fortune,  
 me respondit-il: tant y a, qu'ilz se mescontoïer.  
 Je luy repliquay lors, que i'aimoy mieus suyure  
 les effectz, que la raison. Or ce sont choses, qui  
 se choquent souuent. Et m'a lon dit qu'en la  
 Geometrie (qui pèse auoir gaigné le haut point  
 de certitude parmy les sciences) il se trouue des  
 demonstrations ineuitables subuertissans la ve-  
 rité de l'expérience: comme Iaques Peletier me  
 disoit chez moy, qu'il auoit trouué deux lignes  
 s'acheminans l'une vers l'autre pour se ioindre,  
 qu'il verifioit toutesfois ne pouuoir iamais ius-  
 que a l'infinité arriuer a se toucher. Et les Pyr-  
 rhoniens ne se seruent de leurs argumens & de  
 leur raison que pour combattre & ruiner l'ap-  
 arence de l'expérience. Et c'est merueille ius-  
 ques ou la souplesse de nostre raison les a suy-  
 uis a ce dessein de combatre l'euidence des ef-  
 fectz. Car ils verifient que nous ne nous mou-  
 uons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'ya  
 point de pesant ou de chaut, auecques vne pa-  
 reille force & subtilité d'argumentations, que  
 nous verifions les choses les plus vray-sembla-  
 bles. Ptolemeus, qui a esté vn grand personna-  
 ge, auoit estably les bornes de nostre monde.  
 Tous les philosophes anciēns ont pensé en tenir  
 la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui pou-  
 uoient eschaper a leur cognoissance. C'eust esté  
 Phyrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en  
 doute

doubte la sciéce de la Cosmographie, & les opinions qui en est oint receues d'un chacun. Voila de nostre siecle vne grandeur infinie de terre ferme, non pas vne isle ou vne contrée particulière, mais vne partie esgale a peu prez en grandeur a celle que nous cognoissîons, qui vient d'estre descouuerte. Les Geographes d'a ceste-heure ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouué & que tout est veu:

*Nam quod adest presto, placet, et pollere videtur.*  
Sçauoir mon si Ptolomée s'y est trompé autres fois sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant a ce que ceux cy en disent. Aristote dict, que toutes les opinions humaines, ont esté par le passé, & seront a l'aduenir infinies autres-fois: Platon, qu'elles ont a renoueller & reuenir en estre apres trête fix mill' ans. Si nature enferme dans les termes de son progrès ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les iugemens, & opinions des hommes, si elles ont leur reuolution, leur saison, leur naissance, leur mort, cōme les chous: si le ciel les agite, & les roule a sa poste, quelle magistrale autorité & permanāte, leur allons nous attribuant? Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que ce luy-cy ne merite pas d'estre oublié: que par desir mesmes l'homme ne sçache trouuer ce qu'il luy faut: que non par iouissance, mais par imagination & par souhet nous ne puissions

fions estre d'accord de ce dequoy nous auons  
 beloing pour nous contenter. Laissons a nostre  
 p    e tailler & coudre a sa poste, elle ne pourra  
 pas seulement desirer ce qui luy est propre. C'est  
 pourquoy le Chrestien plus humble, & plus sa-  
 ge, & mieux recognoissant que c'est que de luy  
 se raporte a son createur de choisir & ordonner  
 ce qu'il luy faut. Il ne le supplie d'autre chose,  
 sinon que sa volonté soit faite: autrement il luy  
 aduiendroit a l'auanture ce que les po  tes fei-  
 gnent du Roy Midas. Il requist les dieux, que  
 tout ce qu'il toucheroit se conuertit en or, sa  
 priere fut exauc  e: son vin fut or, son pain or, &  
 la plume de sa couche: & d'or sa chemise & son  
 vestement: de façon qu'il se trouua accablé  
 sous la iouissance de son desir, & estren   d'une  
 commodité insupportable: il luy salut desprier  
 ses prieres.

*Attonitus nouitate mali, diuesque miserque,  
 Effugere optat opes, & que modo voverat odit.*  
 Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les  
 honneurs, la vie & la santé même quelque fois  
 a nostre dommage: car tout ce qui nous est  
 plaisant, ne nous est pas tousiours salutaire. Si  
 au lieu de la guerison, il nous enuoye la mort,  
 ou l'empirement de nos maux, il le fait par les  
 raisons de sa prouidence, qui regarde bien plus  
 certainement ce qui nous est deu, que nous ne  
 pouuons faire. Et le deuons prendre en bonne  
 part, comme d'une main tres-sage & tres-amie.  
 Il n'est

Il n'est point de cōbat si violent entre les philosophes, & si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souuerain bien de l'homme.

*Tres mihi conuiua prope dissentire videntur*

*Poscentes vario multum diuersa palato.*

*Quid dē? quid nō dem? renuis tu quod iubet alter,*

*Quod petis, id sane est inuisum acidūque duobus.*

Nature deuroit ainsi respōdre a leurs contestations, & a leurs debatz. Les vns disent nostre bien estre, loger en la vertu: d'autres en la volupté: d'autres au consentir a nature: qui en la science: qui a ne se laisser emporter aux apparences. Et a ceste fantasie semble retirer cēt'autre,

*Nil admirari prope res est vna, Numaci,*

*Solaque que possit facere & seruare beatum,*

qui est la fin de la secte Pyrrhoniene. Et disoit Archefilas les soutenemens & l'estat droit & inflexible du iugement estre les biens: mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu'ē ce qu'il l'establiroit par axiome certain, il se départoit du Pyrronisme. Les Pyrrhoniēs, quand ils disent que le souuerain bien c'est l'Ataraxie, qui est l'immobilité du iugemēt, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatiue, mais le mesme branle de leur ame, qui leur faict fuir les precipices & se mettre a couuert du serein, celuy la mesme leur presente ceste fantasie & leur en faict refuser

vn autre. Au demeurât, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos meurs, a quelle confusion nous reiettons nous ? Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement a chacun d'obeir aux loix de son pais. Et par la que veut elle dire, sinon que nostre deuoir n'a autre regle que fortuite ? La verité doit auoir vn visage pareil & vniuersel. La droiture & la iustice, si l'homme en connoissoit, qui eust corps & veritable essence, il ne l'atacheroit pas a la cōdition des coustumes de ceste contrée, ou de celle la. Ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prédroit sa forme. Il n'est rien subiect a plus continuelle agitation que les loix. Despuis que ie suis nay, i'ay veu trois & quatre fois rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, a sçauoir de la religion. Dequoy i'ay honte & despit, d'autant plus que c'est vne nation, a laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois vne si priuée acointance, qu'il me reste encore aucunes traces de nostre ancien cousinage. Que nous dira dōc en ceste necessité la philosophie ? que nous suivons les loix de nostre pays ? c'est a dire ceste mer flotante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs & la reformerōt en autant de visages, qu'il



qu'il y aura en eux de changemens d'humeurs: ie ne puis pas auoir le iugemēt si flexible. Quelle bonté est ce, & quelle droiture que ie voyois hyer en credit, qui en l'espace d'un iour a peu receuoir vn si estrange changement, d'estre deuenu vice. Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles & immuables, qu'ilz nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence: & de celles la, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins, signe que c'est vne merque aussi douteuse que le reste. Or ilz sont si defortunez (car comment puis i'autrement nommer cela que deffortune? que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en recontre aumoins vne que la fortune ait permis estre vniuersellement receuë par le consentement de toutes les nations) ils sont, dis-je, si mal'heureux que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a vne seule, qui ne soit contredite & desauoëe, non par vne nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'vniuersité de l'approbation. Car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'enfuirions sans doubte d'un commun cōsentemēt, & non seulement toute nation, mais tout hōme particulier ressentiroit la force & la violence,

que luy feroit celuy qui le voudroit pouffer au contraire de ceste loy. Qu'ils m'en monstrent pour voir vne de ceste condition. Protagoras & Ariston ne donnoient autre essence a la iustice des loix que l'autorité & opinion du legislateur, & que cela mis a part, le bon & l'honneste perdoient leurs qualitez, & demeuroient des noms vains de choses indifferentes. Thrasimachus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est nulle chose, en quoy le mode soit si diuers qu'en coustumes & loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs: cōme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

*gentes esse feruntur,  
In quibus & nato genitrix, & nata parenti  
Iungitur, & pietas geminato crescit amore.*

Le meurtre des enfans, meurtre de peres, communication de femmes, trafique de voleries, licēce a toutes sortes de voluptés: il n'est rien en somme si extreme, qui ne se trouue receu par l'usage de quelque nation. Toutes les choses du monde, tous les subiets ils ont diuers lustres & diuerfes considerations: c'est de la que s'engēdre principalement ceste diuersité d'opinions. Vne nation regarde vn subiect par vn visage, & s'arreste a celuy la: l'autre par vn autre. Il n'est rien si horrible a imaginer, que de manger son pere.

pere. Les peuples qui auoient anciennemēt ceste coustume, la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté & de bōne affectiō, cerchāt par la à donner a leurs progeniteurs la plus digne & honorable sepulture, logeāt en eux mesmes & comme en leurs moelles les corps de leurs peres & leurs reliques, les viuifiant aucunement & regenerant par la transmutation en leur chair viue par le moyen de la digestion & du nourrissement. Il est aisé a considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté a des hōmes abreueuz & imbus de ceste superstition, de ietter la despouille des parens a la corruption de la terre & nourriture des bestes & des vers. Licurgus considera au larrecin la viuacité, diligence, hardiesse, & adresse, qu'il y a à surprēdre quelque chose de son voisin, & l'vtilité qui reuiuent au public, que chacun en regarde plus curieusement a la conseruation de ce qui est sien. Et estima que de ceste double institution a assaillir & a defendre il s'entiroit du fruit a la discipline militaire (qui estoit la principale science & vertu, a quoy il vouloit diuer ceite nation) de plus grāde consideratiō, que n'estoit le desordre & l'iniustice de se preualoir de la chose d'autrui. Dionysius le tyran offrit a Platon vne robe a la mode de Perse, lōgue, damasquinée, & parfumée: Platon la refusa disant, Qu'estāt nay homme il ne se vestiroit pas volontiers de robe de femme. Mais Aristippus l'accepta avec

ceste responce, que nul accoutrement ne pou-  
 uoit corrompre vn chaste courage. Voila com-  
 ment ils auoint tous deus raison de diuers ef-  
 fects. Il aduient de ceste diuersité de visages,  
 que les iugemens s'appliquent diuerfement au  
 choix des choses. Nous portons les oreilles per-  
 cées, les Grecs tenoient cela pour vne merque  
 de seruitude. Nous nous cachons pour iouir de  
 nos femmes, les Indiens le font en public. Les  
 Scytes immoloient les estrangiers en leurs té-  
 ples, ailleurs les temples seruent de franchise.  
 I'ay ouy parler d'un iuge, lequel ou il rencon-  
 troit quelque aspre conflit entre Bartolus &  
 Baldus & quelque matiere agitée de plusieurs  
 cōtrarietez, mettoit au marge de son liure (que-  
 stion pour l'amy) c'est a dire que la verité estoit  
 si embrouillée & debatue, qu'en pareille cause  
 il pourroit fauoriser a celle des parties, que bō  
 luy sembleroit. Il ne tenoit qu'a faute d'esprit &  
 de suffisance qu'il ne peut mettre quasi par tout,  
 question pour l'amy. Les aduocats & les iuges  
 corrompus de nostre temps trouuent a toutes  
 causes assez de biais pour les accommoder ou  
 bon leur semble. A vne science si infinie, depā-  
 dant de l'autorité de tant d'opinions & d'un  
 subiect si arbitraire, il ne peut estre qu'il n'en  
 naisse vne confusiõ extreme de iugemens. Au-  
 si n'est il guiere si cler proces, auquel les aduis  
 ne se trouuent diuers. Ce qu'une compaignie  
 a iugé, l'autre le iuge au contraire, & elle mes-  
 me

mes a l'adventure , encorès au contraire vn'autre fois . Dequoy nous voyons des exemples ordinaires par ceste licēce qui tasche merueilleusement la cerimonieuse autorité & lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrestz & courir des vns aux autres iuges , pour decider d'une mesme cause. Quant a la liberté des opinions philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est chose ou il n'est besoing de s'estendre, & ou il se trouue plusieurs discours, qui valēt mieux teus que publiez. Les loix prennent leur autorité de la possession & de l'usage: il est dāgereux de les ramener a leur naissance : elles grossissent & s'ennoblissent en roulant comme noz riuieres . Suyuez les contrēmōt iusques a leur source , ce n'est qu'un petit furion d'eau a peine reconnoissable , qui s'enorgueillit ainsi, & se fortifie en vieillissant. Voyés les anciennes consideratiōs, qui ont donné le premier branle a ce fameux torrēt, plein de dignité , d'horreur & de reuerance: vous les trouuerés si legeres & si delicates, que ces gens icy qui poisēt tout & le ramēnent a la raison, & qui ne reçoient rien par autorité & a credit, il n'est pas merueille s'ils ont leurs iugemens souuent tres-esloignés des iugemens publiques . Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature , il n'est pas merueille si en la plus part de leurs opinions ils gauchissent a la voye commune & ordinaire. Comme pour exemple, peu d'entre

eus eussent approuué les conditions & formes de nos mariages. Ils refusoient & desdaignoiēt la plus part de nos ceremonies. Chacun a ouy parler de la des-hontée façon de viure des philosophes Cyniques. Chrysippus disoit, qu'un philosophe fera vne douzaine de culebuttes en public, voire sās haut de chausses, pour vne douzaine d'oliues. Et ceste honesteté & reuerance, que nous appellons de couvrir & cacher aucunes de nos actions naturelles & legitimes, de n'oser nōmer les choses par leur nom, de craindre a dire ce qu'il no<sup>e</sup> est permis de faire, n'eussent ils pas peu dire auecq raison, que c'est plustost vne affeterie & mollesse inuentée aux cabinets mesmes de Venus, pour donner pris & & pointe a ces ieux? N'est ce pas vn alechemēt, vne amorce & vn aiguillon a la volupté. Car l'usage nous faiēt sentir euidemmēt que la ceremonie, la vergoigne, & la difficulté ce son esguisemens & alumetes a ces fieures la. C'est ce que disent aucū, que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise, qui estoit assignée a ce lieu la, mais encore aisguillonner les hommes vagabonds & oyfis a ce vice par la malaisance.

*Mœchus es Aufidia qui vir Coruine fuisti,  
Rinalis fuerat qui tuus, ille vir est.  
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet vxor?  
Nunquid securus non potes arrigere?*

Ceste

Ceste experience se diuerfifie en mille exemples

*Nullus in vrbe fuit tota, qui tangere vellet*

*Uxorem gratis Ceciliane tuam,*

*Dum licuit: sed nunc positis custodibus, ingens*

*Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.*

On demenda a vn philosophe qu'on surprit a mesme, ce qu'il faisoit, il respondit tout froide-  
ment, Je plante vn homme : ne rougissant non  
plus d'estre rencontré en ceste action, que si on  
l'eust trouué plantant des chous. Solon fut a ce  
qu'on trouue, le premier qui donna par ses loix  
liberté aux femmes de faire profit publicque de  
leurs corps. Et celle de toutes les sectes de phi-  
losophie, qui a le plus honoré la vertu, elle n'a  
en somme posé autre bride a l'usage des volu-  
ptez de toutes sortes, que la moderation & la  
conseruation de la liberté d'autrui. Et plusieurs  
ses sectateurs se sont licentiez d'en escrire &  
publier des liures hardis outre mesure. Heracli-  
tus & Protagoras, de ce que le vin semble amer  
au malade, & gracieux au sain, l'auron tortu dās  
l'eau, & droit a ceux qui le voient hors de la, &  
de pareilles apparences contraires qui se trou-  
uent aux subiectz, argumenterent que tous sub-  
iectz auoient en eux les causes de ces apparen-  
ces : & qu'il y auoit au vin quelque amertume  
qui se rapportoit au goust du malade, l'auron  
certaine qualité courbe se rapportant a celuy  
qui le regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le re-

ste. Qui est dire que tout est en toutes choses, & par consequent rien en nulle: car rien n'est, ou tout est. Ceste opinion me ramentoit l'experience que nous auons, qu'il n'est nul sens ny visage ou droit ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouue aux escrits, qu'il entrepréd de fouiller. En la parolle la plus nette, pure & parfaite, qui puisse estre, combien de fauceté & de mensonge a lon fait naistre? Quelle heresie n'y a trouue des fondemens assez & tesmoignages pour entreprendre & pour se maintenir? c'est pour cela que les auteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de ceste preuue du tesmoignage de l'interpretation des motz. Vn personnage de grãde dignité me voulant approuuer par autorité ceste queste de la pierre philosophale, ou il est tout plongé, m'allequa dernièrement cinq ou sis passages de la Bible, sur lesquelz il disoit s'estre premieremēt fondé pour la descharge de sa conscience. Car il est de profession ecclesiastique: & a la verité l'inuention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée a la deffiance de ceste belle sciēce. Par ceste voye se gaigne le credit des fables diuinatrices, d'autant que nous proposant par finesse vn stile ambigu & difficile, il n'est prognostiqueur, s'il a cete autorité, qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieusement tous les plis & lustre de ses parolles, a qui on ne face dire tout ce qu'on voudra,



voudra, comme aux Sybilles. Car il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaisé que de biais, ou de droit fil vn esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air, qui luy serue a ce qu'il voudra. C'est ce qui a faict valloir plusieurs choses de neant, qui a ennobly & mis en credit plusieurs escrits, & enrichy de toute sorte de matiere qu'on a voulu vne mesme chose receuât mille & mille & autant qu'il nous plaist d'interpretations diuerfes. Homere est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible, qu'il ait pensé a représenter tant de formes, qu'on luy donne. Les legiflateurs y ont diuiné des instructions infinies, pour leur faict, autant les gens de guerre, & autant ceux qui ont traité des arts. Quiconque a eu besoin d'oracles & de predictions en y a trouué pour son seruice. Vn fort gentil personnage sçauant & de mes amis c'est merueille quelz rencontres & cōbien admirables il y trouue en faueur de nostre religion: & ne se peut aysemēt despartir de ceste opiniō, que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cest autheur aussi familier qu'a hōme de nostre siecle) D'autres religions y ont trouuē aussi autrefois leur appuy. Sur ce mesme fondement qu'auoit Heraclitus & ceste sienne sentence, que toutes choses auoint en elles les visages qu'on y trouuoit, Democritus en tiroit vne toute contraire cōclusion, c'est que les subiects n'auoint du tout riē de ce que nous y trouuons

uions. Et de ce que le miel estoit dous a luy & amer a l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny dous ny amer. Les Pyrrhoniens diroient qu'ilz ne scauent s'il est dous, ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux: car ceux-cy gagnent tousiours le haut point de la dubitation. Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement & preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se connoist, il se connoist sans doubte par la faculté du cognoissant. Car puis que le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que ceste operation il la parface par ses moyens & volonté, non par la contrainte d'autrui, comme il aduiendroit, si nous connoissions les choses par la force & selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres. La science commence par eux & se resout en eux. Apres tout, nous ne scaurions non plus qu'une pierre, si nous ne scauiôs, qu'il y a sô, odeur, lumiere, saveur, mesure, pois, moleſſe, durté, apreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voyla le plant & les principes de tout le bastiment de nostre science. Quiconque me peut pouſſer a contredire les sens, il me tiêt a la gorge, il ne me ſçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement & la fin de l'humaine cognoissance.

*Iuuenies primis ab sensibus esse creatam*

Noti-

*Notitiam veri, neque sensus posse refelli.*

*Quid maiore fide porro quam sensus haberi  
Debet?*

Qu'on leur atribue le moins, qu'on pourra, toujours faudra il leur donner cela, que par leur voye & entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict que Chrisippus ayant essayé de rabatre de la force des sēs & de leurs vertus, se représenta a soy mesmes des argumens au contraire & des oppositions si vehemētes qu'il n'y peut satis-faire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes & parolles de Chrisippus, pour le combattre, & s'escrioit a ceste cause contre luy, O miserable, ta force t'a perdu. Il n'est nul absurde selon nous plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschaufe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens, ny nulle creance ou science en l'homme qui se puisse comparer a celle la en certitude. La premiere consideration que j'ay sur le subiet des sens c'est que ie metz en doubte, que l'hōme soit prouueu de tous sens naturelz. Je voy plusieurs animaux, qui vivent vne vie entiere & parfaicte, les vns sans la veüe, autres sans l'ouye. Qui sçait si en nous aussi il ne manque pas encore vn, deux, trois & plusieurs autres sens. Car s'il en manque quelqu'un nul discours n'en peut decouvrir le defect. C'est  
le priui-

le priuilege des sens d'estre l'extreme borne de de nostre science : il n'y a rien au dela d'eux qui nous puisse seruir a les descouurir , voire ny l'un sens n'en peut descouurir l'autre. Ilz font trestous la ligne extreme de nostre faculté,

*Seor sum cuique potestas*

*Diuisa est. sua vis cuique est.*

Il est impossible de faire conceuoir a vn homme naturellemēt aueugle, qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veuë & regretter son defect. Parquoy nous ne deuons prēdre nulle assurance de ce, que nostre ame est contente & satisfaicte de ceux que nous auons: veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie & son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose a cest aueugle par discours, argumēt, ny similitude, qui loge en son imagination, nulle apprehension de lumiere, de couleur, & de veuë. Il n'y a rien plus arriere qui puisse pousser le sens en euidence. Les aueugles nais qu'on void desirer a y voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ilz demandent: ilz ont appris de nous qu'ils ont adire quelque chose, qu'ilz ont quelque chose a desirer, qui est en nous: mais ilz ne sçauent pourtant pas que c'est, ny ne l'aprehendent ny prez ny loin. J'ay veu vn gentil'homme de bonne maison, aueugle naturel, aumoins aueugle de tel aage, qu'il ne sçait que c'est que de veuë. Il entend si peu ce qui luy manque, qu'il vse & se sert cōme nous des parolles pro-  
pres

pres au voir, & les applique d'une mode toute  
sienne & particuliere. On luy presentoit vn en-  
fant, duquel il estoit parrain, l'ayant pris entre  
ses bras, mon Dieu, dict-il, le bel enfant, qu'il  
le faict beau voir, qu'il a le visage guay. Il dira  
commel'un d'entre nous ceste sale a vne belle  
veuë, il faict beau voir cecy ou cela. Il fait plus,  
car par ce que ce sont noz exercices que la chas-  
se, la paume, la bute, & qu'il l'a ouy dire, il s'y  
affectionne & s'y embesoigne: & croid sans  
doute y auoir la mesme part, que nous y auons:  
il s'y picque & s'y plaist, & ne les goute pour-  
tant que par les oreilles. On luy crie, que voyla  
vn lieure, quand on void quelque belle splana-  
de, ou il puisse picquer: & puis on luy dict en-  
core, que voyla vn lieure pris: le voyla aussi fier  
de sa prise, comme il oyt dire aux autres, qu'ilz  
le sont. L'esteuf il le prend a la main gauche &  
le pouffie de la droite a tout sa raquette. De la  
harquebouse, il en tire a l'aduanture, & se paye,  
de ce que ses gens luy disent, qu'il est ou haut  
ou costié. Que sçait on si le genre humain faict  
quelque sottise pareille, a faute de quelque sēs,  
& que par ce defaut, la plus part du visage des  
choses nous soit caché? Que sçait on, si les diffi-  
cultez que nous trouuons en plusieurs ouura-  
ges de nature viennent de la? & si plusieurs ef-  
fectz des animaux qui excèdent nostre capacité  
sont produitz par la faculté de quelque sens,  
que nous ayons a dire? & si aucuns d'entre eux  
ont

ont vne vie plus pleine par ce moyen & entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens: nous y trouuons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur & de la douceur. Outre cela elle peut auoir d'autres vertus comme d'assecher ou restreindre, ausquelles nous n'auons point de sens, qui se puisse rapporter. Les proprietiez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme a l'aimant d'atirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitiues en nature propres a les iuger & a les apercevoir, & que le defect de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est a l'aduanture quelque sens particulier, qui descouure aux coqs l'heure du matin & de la minuit, & les esmeut a chanter, & qui achemine le cerf ou le chie a la cognoissance de certaine herbe propre a leur guerison. Il n'y a nul sens, qui n'ayt vne grand' domination & qui n'apporte par son moyen vn nombre infiny de cognoissances. Si nous auions a dire l'intelligence des sons de l'harmonie & de la voix, cela apporteroit vne confusion inimaginable a tout le reste de nostre science. Car outre ce, qui est araché au propre effect de chaque sens, combien d'argumens, de consequences, & de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens a l'autre? Qu'un homme sçauant imagine l'humaine nature produite originellement sans la veüe, & discoure combien d'igno-

d'ignorance & de trouble luy apporteroit vn tel défaut, combien de tenebres de cecité & d'aueuglement en nostre ame: on verra par la combien nous importe a la cognoissance de la verité la priuation d'vn autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous auons formé vne verité par la consultation & concurrence de nos cinq sens: mais a l'aduâtüre falloit il l'accord de huit ou de dix sens & leur contributiõ pour l'appercevoir certainemēt & en son essence. Les sectes qui combattent la science de l'homme elles la combattent principalement par l'incertitude & foiblesse de noz sens. Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise & moien, s'ilz faillent au rapport qu'ilz nous font, s'ils corrompent ou alterent ce, qu'ilz nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'auons plus que tenir. De ceste extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies: que chaque subiet a en soy tout ce que nous y trouuons: qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouuer: & celle des Epicuriens que le Soleil n'est non plus grand que ce que nostre veüe le iuge: que les apparéces, qui representēt vn corps grand a celuy qui en est voisin, & plus petit a celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes, & resolument qu'il n'y a nulle tromperie aux sens: qu'il faut passer a leur mercy, & chercher ailleurs des raisons pour excuser la differēce &

contradiction que nous y trouuons. Voire inuenter toute autre mensonge & resuerie (car ilz en viennent iusques la) plustost que d'accuser les sens. Car de toutes les absurditez la plus absurde c'est, disent-ilz, de les desauouer

*Proinde quod in quoque est his visum tempore verum est.*

*Et si non potuit ratio dissoluere causam,  
Cur ea quæ fuerint in xim quadrata, procul sint  
Visa rotunda: tamen præstat rationis egentem  
Reddere mendose causas utriusque figura,  
Quam manibus manifesta suis emittere quouã,  
Et violare fidem primam, & conuellerè tota  
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.  
Nō modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa  
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,  
Præcipitèsq; locos vitare, & cætera quæ sint  
In genere hoc fugienda.*

Quant a l'erreur & incertitude de l'operation des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira. Car la faute & tromperie, qu'ilz nous font, elle est quasi ordinaire. Au rabat d'un valō le son d'une trompette semble venir deuant nous, qui vient d'une lieue derriere. A manier vne balle d'arquebouse soubz le second doigt, celui du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extremement se contraindre pour auouer, qu'il n'y en ait qu'une: tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient main-



tesfois maistres du discours, & le contreignent de recevoir des impressions qu'il sçait & iuge estre fauces, il se void a tous les coups. Il laisse a part celuy de l'atouchement, qui a ses operations plus voisines, plus viues & substantielles, qui reuerse tant de fois par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, & contraint de crier au vêtre celuy, qui a estably en s<sup>on</sup> ame ce dogme avec toute resolution: que la colique, comme toute autre maladie & douleur, est chose indiffercte, n'ayât la force de rien rabatre du souverain b<sup>on</sup>heur & felicité, en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins & de nos trompetes n'eschaufe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille & ne chatouille, ny ame si reuesche, qui ne se sente touchée de quelque religieuse reuerence a considerer cete vastité sombre de nos Eglises, la diuersité d'ornemēs, & ordre de nos ceremonies, & ouyr le s<sup>on</sup> deuotieux de nos orgues, & la harmonie si douce, posée, & religieuse de nos voix. Ceux mesmes qui y entrent avec mespris, ilz sentent quelque frisson dās le cœur, & quelque horreur qui les met en desffiance de leur opiniō. A quoy faire, ceux mesmes qui se sont dōnez la mort d'une certaine resolution, destournoient ilz le visage, ou couuroient leurs yeux pour ne voir le coup qu'ilz se faisoient donner? & ceux qui pour leur santé desirent & commendent

qu'o les incise & cauterise, cachent leur visage,  
& ne peuuent soustenir la veüe des aprets, vtils  
& operation du chirurgien? atendu que la veüe  
ne doit auoir nulle participatiõ a ceste douleur?  
Cela ne sont ce pas propres exemples a verifier  
l'autorité que le sens a sur le discours? Nous a-  
uons beau sçauoir que ces tresses sont emprun-  
tées d'un page ou d'un laquay: que ceste rougeur  
est venue d'Espagne, & ceste blancheur & po-  
lisseure, de la mer Oceane: encore faut il que la  
veüe nous force d'en trouuer le subiect plus  
aimable & plus agreable, contre toute raison.  
Car en cela il n'y a rien du sien.

*Auferimur cultu, gemmis, auroque teguntur*

*Crimina, pars minima est ipsa puella sui.*

*Sape ubi sit quod ames inter tam multa requiras:*

*Decipit hac oculos Aegide diues amor.*

Combien donnēt a la force des sens les poetes,  
qui font Narcisse esperdu de l'amour de son  
ombre

*Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse:*

*Se cupit imprudens, & qui probat, ipse probatur.*

*Dūque petit, petitur: pariterque accedit & ardet,*

& l'entendement de Pygmalion si trouble par  
l'impressiõ de la veüe de sa statue d'iuoire, qu'il  
l'aime & la serue pour viue.

*Oscula dat reddique putat, sequiturque tenetque,*

*Et credit tactis digitos insidere membris,*

*Et metuit pressos veniat ne liuor in artus.*

Qu'on loge vn philosophe dans vne cage de me-

nus filetz de fer fort cler-semez, qui soit suspē-  
due au haut des tours nostre Dame de Paris, il  
verra par raison euidente, qu'il est impossible  
qu'il en tombe, & si ne se sçauroit garder (s'il  
n'a accoustumé le mestier des recouureurs) que  
la veuë de ceste hauteur extreme ne l'espouuan-  
te & ne le transisse. Car nous auons assez affai-  
re de nous asseurer aux galeries, qui sont aux ci-  
mes de nos clochiers, si elles sont façonnées a  
iour, encores qu'elles soient de pierre. Il y en a  
qui n'en peuuent pas seulement porter la pēsee.  
Qu'on iette vne poutre entre ces deux tours d'y-  
ne grosseur telle qu'il nous la faut a nous pro-  
mener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si  
grande fermeté, qui puisse nous dōner courage  
d'y marcher comme nous ferions si elle estoit  
a terre. I'ay souuent essayé cela en noz montai-  
gnes de deça, & si suis de ceux qui s'effrayēt aus-  
si peu de telles choses, que ie ne pouuoy souffrir  
la veuë de cete profondeur infinie, sans horreur  
& trablement de iaretz & de cuisses, encores  
qu'il s'en fallut bien ma lōgueur, que ie ne fusse  
du tout au bort, & n'eusse sçeu choir, si ie me  
fusse porté a escient au dangier. I'y remerquay  
aussi quelque hauteur qu'il y eust, pouruen qu'e  
ceste pente il s'y presentast quelque arbre, ou  
quelque bossie de rochier, pour soustenir vn peu  
la veuë & la diuiser, que cela nous amuse & dō-  
ne assurance, comme si c'estoit chose de quoy a  
la cheute nous peussions recevoir quelque se-

cours: mais que les precipices coupez & vnis nous ne les pouuons pas seulement regarder sans tournoyement de teste. Qui est vne euidente piperie & imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creua les yeux, pour descharger l'ame de la desbauche & impressiõ qu'elle en receuoit, & pouuoir philosopher plus en liberté. Mais a ce comte il se deuoit aussi faire estouper les oreilles, & se priuier en fin de tous les autres sens, c'est a dire de son estre & de sa vie. Car ilz ont tous ceste puissance de commander nostre discours & nostre ame. Les medecins tiennent, qu'il y a certaines complexiõs, qui s'agitent par aucuns sons & instrumens iusques a la fureur. I'en ay veu, qui ne pouuoient ouyr ronger vn os soubz leur table sans perdre patience. Et n'est guiere hõme, qui ne se trouble a ce bruit aigre & poignant, que font les limes en raclant le fer: comme a ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un, qui ait le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuent iusques a la colere & la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amolissoit, roidissoit, & cõtournoit la vois de son maistre lors qu'il haranguoit a Rome, a quoy seruoit il, si le mouuement & qualite du son n'auoit quelque force a esmouuoir & alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de ceste belle piece, qui se laisse manier & chāger

au branle & accidens d'un si legier vent. Ceste  
mesme piperie, que les sens apportent a nostre  
entendement, ilz la reçoivent a leur tour. No-  
stre ame par fois s'en reuence de mesme. Ce  
que nous voyōs & oyons agitez de colere, nous  
ne l'oions pas tel qu'il est.

*Et solem geminum, & duplices se ostendere*

*Thebas.*

L'obiet que nous aimōs nous semble plus beau  
qu'il n'est, & plus laid celuy que nous auons a  
contre cœur. A vn homme ennuyé & affligé la  
clarté du iour semble obscurcie & tenebreuse.  
Nos sens sont non seulement alterez, mais sou-  
uent hebetez du tout par les passions de l'ame.  
Combien de choses voyōs nous, que nous n'ap-  
perceuons pas, si nous auons nostre esprit em-  
pesché ailleurs?

*In rebus quoque apertis noscere possis,*

*Si non aduertas animum, proinde esse quasi omni*

*Tempore semota fuerint, longēque remota.*

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse  
les operations des sens. Par ainsi & le dedans &  
le dehors de l'homme est plein de fauceté, de  
foiblesse & de mēsonge. Si les sēs sont noz pre-  
miers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut  
seuls appeller au cōseil : car en cēte faculté les  
animaux ont autant ou plus de droit que nous.  
Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue  
que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sen-  
timent, d'autres l'atouchement ou le goust.

Democritus disoit que les dieus & les bestes auoient les facultez sensitiues beaucoup plus parfaites que l'homme. Or entre les effectz de leurs sens & nostres la difference est extreme. Nostre saliuë nettoye & assèche nos playes, elle tue le serpent.

*Tantâque in his rebus distantia differitâsque est,  
Vt quod alijs cibus est, alijs fuit acre venenum.*

*Sape etenim serpens hominis contacta salina  
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

Quelle qualité donrōs nous a la saliuë? ou selon nous ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifions nous sa veritable essence que nous cerchons. Pline dit qu'il y a aux Indes certains lieures marins, qui nous sont poison & nous a eux : de maniere que du seul atouchement nous les tuons. Qui sera veritablement poison, ou l'homme ou le poisson? a qui en croirons nous? ou au poisson de l'homme, ou a l'homme du poisson. Ceux qui ont la iaunisse ilz voyent toutes choses iaunâtres & plus pâles que nous. Ceux qui ont ceste maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est vne suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges & sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçauons nous si elles predominant aux bestes & leur sont ordinaires? Car nous en voyons les vnes, qui ont les yeux iaunes comme noz malades de iaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rou-  
geur.

geur. A celles la, il est vray-semblable, que la couleur des obiectz paroît autre qu'a nous: laquelle couleur sera la vraye? Car il n'est pas dict, que l'essence des choses, se raporte a l'hōme seul. La durté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur, touchent le service & science des animaux, comme la nostre: nature leur en a donné l'usage comme a nous: Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons nous les apercevons plus longs & estendus. Plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé. Ceste longueur est donc a l'auâtur la veritable forme de ce corps non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiete ordinaire. Si nous auons les oreilles empeschées de qlque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous receuons le son autre que nous ne faisons ordinairement. Les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, & reçoient le son autre. Nous voyons aus festes & aux theatres, que opposant a la lumiere des flambeaux vne vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu, nous appert ou vert, ou iaune, ou violet. Il est vray-sēblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diuersē couleur leur produisent les apparēces des corps de mesmes leurs yeux. Pour le iugement de l'operatiō des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les animaux: se-

condement entre nous mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement: & entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, void, ou goute quelque chose autrement qu'un autre: & debats autant que de nulle autre chose de la diuersité des images, que les sens nous raportent. Autrement oit, & voit par la regle ordinaire de nature, & autrement goute vn enfant qu'un homme de trente ans: & cestuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux vns plus obscurs & plus sombres, aux autres plus ouuerts & plus aiguz. Les malades prestent de l'amertume aux choses douces. Par ou il nous appert, que nous ne receuons pas les choses, comme elles sont, mais autres & autres selon que nous sommes, & qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain & controuerse, ce n'est plus miracle, si on nous dict, que nous pouuons auouer que la nege nous apparoit blanche, mais que d'establiir, si de son essence elle est telle, & a la verité, nous ne nous en sçaurions respondre: & ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement a vau l'eau. Quoy que nos sens mesmes s'entremeschent l'un l'autre. Vne peinture elle semble esleuée a la veüe, au manimēt elle semble plate. Disons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouit nostre sentiment & offence nostre goust? Il ya des herbes & des vnguens propres a vne partie du corps, qui en offensent vn'autre. Le miel est  
plaisant



plaisant au goust, mal plaisant a la veuë. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes qu'on appelle en deuise pennes sans fin, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, & qui se sceut deffendre de ceste piperie, que d'un costé elle n'aille en eslargissant & s'apointant & estreffissant par l'autre, mesmes quād on la roule autour du doigt: toutesfois au maniment elle vous semble equable en largeur & par tout pareille. Sont ce noz sens qui prestent au subiect ces diuerses conditions, & que les subiects n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain, que nous mangeons, ce n'est que pain, mais nostre vsage en faiēt des os, du sang, de la chair, des poils, & des ongles: l'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se faiēt tronc, feuille & fruit, & l'air n'estant qu'un, il se faiēt par l'application a vne trompette, diuers en mille sortes de sons: Sont ce, dis-ie, nos sens qui façonnent de mesme de diuerses qualitez ces subiects, ou s'ils les ont telles? Et sur ce doubte que pouuōs nous resoudre de leur veritable essence? D'auantage puis que les accidens des maladies, de la resuerie, ou du sommeil nous font paroistre les choses autres, qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, & a ceux qui veillent: puis que cest estat la a force de donner aux choses vn autre estre, que celui qu'elles ont: puis qu'une humeur iaunâtre nous change toutes choses en iaune: n'est-il pas vray-semblable que

que nostre affiete ordinaire, & nos humeurs naturelles sont aussi capables de donner vn estre aux choses, se rapportant a leur condition, & de les accommoder a soy, cōme font les humeurs desreglées: & nostre santé aussi capable de leur donner quelque visage comme nostre maladie. Or nostre estat accommodant les choses a soy & les transformant selon soy, nous ne sçauons plus quelles sont les choses en verité, ni quelle est leur nature. Car rien ne vient a nous que falsifié & alteré par noz sens. Ou le compas, l'esquarre, & la regle sont gauches, toutes les proportions, qui s'en tirent, tous les bastimēs qui se dressent a leur mesure, sont aussi necessairement manques & defaillans. L'incertitude de nos sens rēd incertain, tout ce qu'ils produisent.

*Denique vt in fabrica, si praua est regula prima,  
Normaque si fallax rectis regionibus exit,  
Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum,  
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,  
Prava, cubātia, prona, supina, atque absona tecta,  
Jam ruere vt quaedam videantur velle, ruantque  
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis.*

*Hic igitur ratio tibi rerum praua necesse est,  
Falsaque sit falsis quaecumque a sensibus orta est.*  
Au demeurant qui sera propre a iuger de ces differences? Comme nous disons aux debatx de la religion, qu'il nous faut vn iuge non attaché a l'vn ny a l'autre party, exempt de choix & d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens.

Il aduient

Il aduient de mesme en cecy: car s'il est vieil, il ne peut iuger du sentiment de la vieillesse estât luy mesme partie en ce debat: s'il est ieune, de mesme: sain de mesme: de mesme malade, dormant, & veillant. Il nous faudroit quelque vn exépt de toutes ces qualitez, afin que sans preoccupation de iugement, & sans inclination ou choïs, il iugeast de ces propositions, comme a luy indifférentes, & a ce conte il nous faudroit vn iuge qui ne fut pas. Pour iuger des apparences que nous receuõs des subiectz, il nous faudroit vn instrumēt iudicatoire: pour verifïer cest instrument, il nous y faut de la demonstration: pour verifïer la demonstration, vn instrument, nous voila au rouet. Puis que les sens ne peuuent arrester nostre dispute, estans pleins eux mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison: nulle raison ne s'establira sans vne autre raison, nous voyla a reculons iusques a l'infini. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est cõceüe par l'entremise des sens, & les sens ne comprenēt pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passiõs: & par ainsi la fantasie & apparēce n'est pas du subiect, ains seulement de la passion & souffrance du sens, laquelle passion, & subiect, sont choses diuerses. Parquoy qui iuge par les apparences iuge par chose autre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent a l'ame la qualité des subiectz estrangiers par ressem-

ressemblance, comment se peut l'ame & l'entendement asseurer de ceste ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subiects estrangers? Tout ainsi comme qui ne cognoit pas Socrates, voyât son portraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutes-fois iuger par les apparences: si c'est par toutes il est impossible: car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez & discrepances, comme nous voyons par experiance. Sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres? il faudra verifier ceste choisie par vne autre chose, la segôde par la tierce: & par ainsi ce ne sera iamais fait. Finalement, il n'y a nulle constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects. Et nous & nostre iugement & toutes choses mortelles vont coulant & roulant sans cesse: ainsi il ne se peut establir rié de certain de l'un a l'autre, & le iugeant & le iugé estans en cõtinuelle mutation & branle. Nous n'auõs aucune communication a l'estre, par ce que toute humaine nature est tousiours au milieu entre le naistre & le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence & ombre, & vne incertaine & debile opinion. Et si de fortune vous fichez vostre pensêe a vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau. Car tant plus il serrera & pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner. Ainsi estans

estans toutes choses subiectes a passer d'un changement en autre, la raison y cherchât vne reelle subsistence, se trouue deceuë, ne pouuant rië apprehender de subsistant & permanant: par ce que tout ou vient en estre, & n'est pas encore du tout, ou cōmence a mourir auant qu'il soit nay. Platon disoit que les corps n'auoient iamais existence, ouy bien naissance: Pythagoras que toute matiere estoit fluide: les Stoiciens, qu'il n'y auoit point de temps present, & que ce que nous appellions present, n'estoit que la iointure & assemblage du futur & du passé: Heraclitus que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riuiera: & qu'il ne se pouuoit trouuer vne substance mortelle deux fois en mesme estat. Car par soudaineté & legiereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble: elle vient & puis s'en va, de maniere que ce qui commence a naistre ne paruiet iamais iusques a perfection d'estre: pour autāt que ce naistre n'acheue iamais, & iamais n'arreste, comme estant a bout, ains despuis la semence va tousiours se changeant & muant d'un a autre, comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere vn fruit sans forme, puis vn enfant formé, puis estant hors du vêtre, vn enfant de mamelle, apres il deuient garson, puis consequemment vn iouuenceau, apres vn hōme faict, puis vn hōme d'aage, a la fin decrepité vieillard. De maniere que l'aage & generation

ration subsequēte va tousiours deffaisant & gâstant la precedente. Et puis nous autres sotte-ment craignons vne sorte de mort, la ou nous en auons des-ia passé & en passons tant d'autres. Carnon seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, & la mort de l'air generation de l'eau: mais encor plus manifestement le pouuons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt & passe quand la vieillesse suruient: & la ieunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict: l'enfance en la ieunesse: & le premier aage meurt en l'enfance: & le iour de hyer meurt en celuy du iourd'huy, & le iourd'huy mourra en celuy de demain: & n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousiours vn. Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes & vns, comment est ce que nous nous esiouissōs maintenāt d'une chose & maintenant d'une autre? comment est ce que nous aymons choses contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blasmons? comment auons nous differentes affections, ne retenant plus le mesme sentiment en la mesme pensée? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous preniōs autres passions: & ce qui souffre mutation ne demeure pas vn mesme: & s'il n'est pas vn mesme, il n'est donc pas aussi: ains quant & l'estre tout vn, change aussi l'estre simplement, deuenant tousiours autre d'un autre: & par consequent se trompent & mentent  
les sens

les sens de nature prenans ce qui apparoit, pour ce qui est, a faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est véritablement? ce qui est eternal: c'est a dire qui n'a iamais eu de naissance, ny n'aura iamais fin, a qui le tēps n'apporte iamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, & qui apparoit cōme en ombre avec la matiere coulante & fluāte tousiours, sans iamais demeurer stable ny permanente: a qui appartiennent ces motz, deuant & apres, & a esté, ou sera. Lesquels tout de prime face monstrent euidammēt, que ce n'est pas chose qui soit: car ce seroit grande sottise & fauceté toute apparēte de dire que cela soit, qui n'est pas encore en estre, ou qui desia a cessé d'estre. Et quand a ces motz present, instant, maintenant, par lesquelz il semble que principalement nous soustenions & fondōs l'intelligence du temps, la raison la descourant le destruit tout sur le champ: car elle le fend incōtinant, & le part en futur & en passé: comme le voulant voir necessairement mesparty en deux. Autant en aduient-il a la nature, qui est mesurée comme au temps qui la mesure: car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est seul qui est, que il fut ou il sera: car ces termes la sont declinaisons, passages, ou vicissitudes de ce, qui ne

peut durer, ny demeurer en estre . Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selō aucune mesure de temps, mais selon vne eternité immuable & immobile, nō mesurée par tēps, ny subiecte a aucune declinaison: deuāt lequel rien n'est, ny ne sera apres, ny plus nouueau ou plus recent, ains vn realemēt estant, qui par vn seul maintenant emplit le tousiours, & n'y a riē qui veritablement soit, que luy seul: sans qu'on puisse dire, il a esté, ou il sera, sans commencement & sans fin. A ceste conclusion si religieuse d'un homme payen, ie veux ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme cōditiō, pour la fin de ce long & ennuyeux discours, qui me fourniroit de la matiere sans fin, O la vile chose, dit-il, & abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleue au dessus de l'humanité . Il n'est nul mot en toute sa secte Stoique plus veritable, que celuy la: mais de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grāde que le bras, & d'esperer eniamber plus que de l'estandue de noz iambes, cela est impossible & monstrueux: ny que l'homme se monte au dessus de soy & de l'humanité: car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'esleuera, si Dieu luy preste la main: il s'esleuera abandonnant & renonçant a ses propres moyens & se laissant hausser & soubfleuer par la grace diuine, mais non autrement.



## CHAP. XIII.

*De iuger de la mort d'autrui.*

**Q**uand nous iugeons de l'asseurâce d'autrui en la mort, qui est sans doubte la plus remerorable action de la vie humaine, il se faut prédre garde d'une chose, que mal aisément on croit estre arriué a ce point. Peu de gens meurent resolu, que ce soit leur heure dernière : & n'est nul endroit ou la piperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : d'autres ont bié esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperé qu'on pense : & au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. Et aduient cela (a mon aduis) de ce que ayant raporté tout a nous, il semble que l'vniuersité des choses souffre aucunement interest a nostre aneantissement, & qu'elle soit compassionnée a nostre estat. D'autât que nostre veüe alterée se represente les choses de mesmes, & nous est aduis qu'elles luy faillent a mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, ausquels il semble que les môtaignes, les câpaignes, les villes, le ciel & la terre aille mesme bransle, & quant & quât eux. Dou il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, & qui ne passe pas si aisément, ny sans solenne cōsultation des astres : & le pensons d'autât plus

que plus nous auons les esprits enleués, & courages hautains. De la viennent ces mots de César a son Pilote plus enflés, que la mer qui le menassoit,

*Italiam si cœlo authore recusas,  
Me pete: sola tibi causa hæc est iusta timoris,  
Vectorem non nosse tuum, perrumpe procellas  
Tutela secure mei:*

Et ceux cy

*Credit iam digna pericula Caesar  
Fatis esse suis: tantusque enertere dixit  
Me superis labor est, parua quem puppe sedem-  
tem,*

*Tam magno petiere mari.*

Or de iuger la resolutiõ & la constance en celuy, qui ne croit pas encore certainement estre au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison: & ne suffit pas qu'il soit mort en ceste desinarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect. Il aduiant a la pluspart, de roidir leur cõtenance & leurs parolles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperēt encore iouir viuans. Et de ceux mesmes qui se sont anciēnemēt dōnez la mort, il y a bien a choisir, si c'est vne mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce cruel Empereur Romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort, & si quelcū se deffaisoit en prison, celuy la m'est eschappé (disoit il.) Il vouloit estendre la mort, & la faire gouster par les tourmēs. De vray ce n'est pas si

pas si grande chose, d'establiir tout sain & tout rassis de se tuer, il est bien aisé de faire le mauuais auant que de venir aux prises: de maniere que le plus effeminé homme du monde Helio-gabalus, parmy ses plus lâches voluptes, desseignoît bien de se faire mourir, ou l'occasion l'en forceroit: & afin que sa mort ne dementist point le reste de sa vie, auoit fait bastir expres vne tour somptueuse, le bas & le deuant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or & de pierrerie pour se precipiter: & aussi fait faire des cordes d'or & de soye cramoisie pour s'estragler: & battre vne espée d'or massif pour s'escrerrer: & gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude & de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'enuie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir. Toute-fois quant a cestuy-cy la mollesse de ses aprets rend plus vray-semblable que le nez luy eut seigné, qui l'en eut mis au propre. Mais de ceux mesmes, qui plus vigoureux se sont resolus a l'execution, il faut voir (dis-ie) si ça esté d'un coup, qui ostat le loisir d'en sentir l'effaict: car c'est a deuiner a voir escouler la vie peu a peu, le sentiment du corps se meslant a celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repétir, si la constâce s'y fut trouuée & l'obstinatiõ en vne si dangereuse volõté. Aux guerres ciuiles de Cēsar, Lucius Domitius pris en la Prusse s'estant empoisonné s'en repāt apres. Il est aduenue de nostre temps que tel

resolu de mourir, & de son premier essay n'ayât donné assez avant, la demangeison de la chair luy repoussât le bras, se reblessa biē fort a deux ou trois fois apres, mais ne peut iamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. C'est vne viande a la verité qu'il faut aualler sans taster, qui n'a le gosier ferré a glace: & pourtant l'Empereur Adrianus feit que son medecin mercat & circonscript en son tetin iustement l'endroit mortel, ou celuy eut a viser, a qui il donna la charge de le tuer. Voila pourquoy Cæsar, quād on luy demandoit quelle mort il trouuoit la plus souhaitable: La moins premeditée, respondit-il, & la plus courte. Vne mort courte, dit Pline, est le souverain heur de la vie humaine. Il leur fache de la reconnoistre. Nul ne se peut dire estre resolu a la mort, qui craint a la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouuers. Ceux qu'on voit aux suplices courir a leur fin, & haster l'exécution, & la presser, ils ne le font pas de vraye resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer: l'estre mort ne les fache pas, mais ouy bien le mourir,

*Emori nolo, sed me esse mortuum nihili aestimo.*

C'est vn degré de fermeté, auquel i'ay expérimenté que ie pourrois arriuer, comme ceux qui se iettent dans les dangiers, comme dans la mer a yeux clos. Ce Pomponius Atticus, a qui Cicero escrit, estant malade fit appeller Agrippa son gēdre, & deux ou trois autres de ses

amys,

amis, & leur dit qu'ayant essayé, qu'il ne gaignoit rien a se vouloir guerir, & que tout ce qu'il faisoit pour alōger sa vie, allongeoit aussi & augmentoit sa douleur: il estoit deliberé de mettre fin a l'un & a l'autre, les priāt de trouuer bōne sa deliberatiō, & au pis aller de ne perdre point leur peine a l'en détourner. Or ayāt choisi de se tuer par abstinēce, voila sa maladie guerrie par accidant: ce remede qu'il auoit employé pour se deffaire le remet en santé. Les medecins & ses amis faisants feste, de vn si heureux euenement, & s'en resiouissans avec luy, se trouuarent bien trompés: Car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy failloit il vn iour franchir ce pas, & qu'en estant si auant, il se vouloit oster la peine de recommencer vn'autre fois. Cestuy-cy ayāt recōnu la mort tout a loisir, nō seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne. Car estant satis-fait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par brauerie d'en voir la fin. C'est bien loing au de la de ne craindre point la mort, que de la vouloir goustier & sauouer. Tullius Marcellinus ieune hōme Romain voulant anticiper l'heure de sa destinée pour se deffaire d'une maladie, qui le gourmadoit, plus qu'il ne vouloit souffrir: quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinō si soudaine, appella ses amis pour en deliberer: les vns, dit Seneca, luy dōnoiet le

cōseil que par lâcheté ils eussent prins pour eus mesmes, les autres par flaterie, celuy qu'ils pensoient luy deuoir estre plus agreable: mais vn Stoicien luy dit ainsi, Ne te traueille pas Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance: ce n'est pas grand chose que viure, tes valets & les bestes viuēt: mais c'est grand chose de mourir honestement, sagement, & constamment: Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir: boire, dormir, & manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle: non seulement les mauuais accidans & insupportables, mais la satieté mesme de viure donne enuie de la mort. Marcellinus n'auoit besoing d'homme qui le conseillat, mais d'homme qui le secourut: les seruiteurs craignoient de s'en mesler: mais ce Stoicien leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnés lors seulement qu'il est en doute, si la mort du maistre a esté volontere: autrement qu'il seroit d'aussi mauuais exemple de l'empescher, que de le tuer, d'autant que

*Inuitum qui seruat, idem facit occidenti.*

apres il aduertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donneaux assistans, nos repas faiets, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose a ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc & liberal: il fit départir quelque somme a ses seruiteurs, & les consola.

Au reste

Au reste il n'y eust besoing de fer, ny de sang. Il entreprit de s'en aller de ceste vie, non de s'en fuir, nō d'eschapper a la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander ayāt quitté toute nourriture, le troisieme iour apres s'estant faict arroser d'eau tiede, il defaillit peu a peu & non sans quelque volupté a ce qu'il disoit. De vray ceux qui ont essayé ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, voire plustost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil & au repos. Voila des morts estudiées & digerées. Mais affin que le seul Caton peut fournir de tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy fit auoir mal en la main, dequoy il se donna le coup : affin qu'il eust loisir d'affronter la mort & de la coleter, renforçant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté a moy a le représenter en sa plus superbe affecte, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statueres de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus furieux, que le premier.

## CHAP. XIII.

*Comme nostre esprit s'empesche soy mesmes.*

C'Est vne plaisante imagination de concevoir vn esprit balancé iustemēt entre deux

pareilles enuyes. Car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party, d'autât que l'inclination & le choi porte inequalité de pris, & qui nous logeroit entre la bouteille & le iambon avec pareille enuie de boire & de menger, il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif & de fain. Pour pouruoir a cest inconuenient, les Stoiciens quand on leur demande d'ou vient en nostre ame le choi de deux choses indifferentes, & qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, estans tous pareilz & n'y ayans nulle raison qui nous pousse au choi. Ils respondent que ce mouuement de l'ame est extraordinaire & déreglé venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale, & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que nulle chose ne se presente a nous, ou il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit, & que ou a la veüe, ou a l'atouchemēt, il y a tousiours quelque choi, qui nous touche & attire, quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillemēt qui presupposera vne fisselle egaleement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe. Car par ou voulez vous, que la faucée commence: & de rompre par tout ensemble, il n'est pas possible. Qui ioindroit encore a cecy les propositions Geometriques, qui concluēt par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grād que le contenant, le centre aussi grand que sa circonférence,



ference, & qui trouuēt deux lignes s'approchāt sans cesse l'une de l'autre & ne se pouuant iamais ioindre, & la pierre philosophale, & quadrature du cercle, ou la raison & l'effect sont si opposites, en tireroit a l'aduenture quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, & homine nihil miserius aut superbius.* il n'y a riē de certain que l'incertitude, & rien plus miserable & plus fier que l'homme.

## C H A P. X V.

*Que nostre desir s'accroit par la malaisance*

**I**L n'y a nulle raison qui n'en aye vne contraire, diēt le plus sage party des philosophes. Je remachois tantost ce tresbeau mot & tres-veritable qu'un anciē allegue pour le mespris de la vie, Nul bien ne nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy a la perte duquel nous sommes preparez. Voulāt gagner par la, que la fruition de la vie ne nous peut estre vrayemēt plaisante si nous sōmes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutes-fois dire au rebours, que nous ferrōs & embrassons ce bien d'autant plus ferme, & avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins seur, & que nous le craignons nous estre osté. Car il se sent euidemment, comme le feu se picque a l'assistance du froid, que nostre volontés s'esguise aussi par le cōtraste, & qu'il

& qu'il n'est rien naturellement si contraire à  
nostre gouſt que la ſatieté, qui vient de l'aiſan-  
ce, ny rien qui l'éguiſe tant que la rareté & dif-  
ficulté.

*Omniū rerum voluptas ipſo quo debet fugare,  
periculo creſcit.*

*Galla nega* (dict le bon compaignon) *ſatia-  
tur amor niſi gaudia torquent.*

Pour tenir l'amour en haleine Licurgue ordon-  
na que les mariez de Lacedemone ne ſe pour-  
roient prattiquer qu'à la deſrobée, & que ce  
ſeroit pareille honte de les rencontrer cou-  
chés enſemble qu'avecques d'autres. La diffi-  
culté des aſſignations, le dangier des ſurpriſes,  
la honte du lendemain,

*& languor, & ſilentium,*

*Et latere petit ſimo ſpiritus,*

c'eſt ce qui donne pointe à la ſauce. La volupté  
meſme cherche à s'irriter par la douleur. Elle eſt  
bien plus ſucrée quand elle cuit, & quand elle  
eſcorche. La Courtiſane Flora diſoit n'auoir ia-  
mais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy  
fit porter les merques de ſes morſures.

*Quod petiere premunt arte, faciuntque dolorem  
Corporis, & dentes inſidunt ſape labellis:*

*Et ſtimuli ſubſunt, qui inſtigant ladere idipſum*

*Quodcumque eſt, rabies unde illa germina ſur-  
gunt.*

Il en va ainſi par tout. la difficulté donne priſ  
aux choſes: noſtre appetit meſpriſe & outrepaſ-  
ſe ce

se ce qui luy est en main, pour courir apres ce qu'il n'a pas.

*Transuolat in medio posita, & fugientia captat.*

Nous defendre quelque chose c'est nous en donner enuie : nous l'abandonner tout a fait c'est nous en engendrer mespris : la faute & l'abondance tombent en mesme inconuenient :

*Tibi quod superest, mihi quod desit, dolet :*

Le desir & la iouissance nous mettent en peine pareille. La rigueur des maistresses est ennuieuse, mais l'aisance & la facilité l'est, a dire verité, encores plus. D'autant que le mescontentement & la cholere naissent de l'estimation, en quoy nous auons la chose desirée : éguisent l'amour, le picquent & le rechauffent : mais la satieté engendre le dégoust : c'est vne passion mouffe, hebetée, lasse, & endormie. Pourquoy a lon voilé iusques au dessous des talons ces beautez, que chacun desire monstrier, que chacun desire voir ? Pourquoy couurent elles de tant d'empeschemens les vns sur les autres, les parties, ou loge principalement nostre desir & le leur ? Et a quoy seruent ces gros bastions, dequoy les nôtres viennent d'armer leurs flancs, qu'a lurrer nostre appetit par la difficulté, & nous attirer a elles en nous en esloignant ?

*Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.*

A quoy sert l'art de ceste honte virginale ? ceste froideur rassise ? ceste contenance pleine de seuerité ?

uerité? ceste profession d'ignorance des choses, qu'elles sçauent mille fois mieux que nous qui les en instruisons, qu'a nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, & fouler a nostre appetit toute cete cerimonie, & tous ces respects? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir & desbaucher ceste molle douceur & ceste pudeur enfantine, & de ranger a la mercy de nostre ardeur vne seuerité fiere & magistrale? C'est gloire (disent ils) de triompher de la rigueur, de la modestie, de la chasteté, & de la temperance: & qui desconseille aux Dames, ces parties la, il les trahit & soy-mesmes. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos motz blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent mortellemant, & s'accordent a nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire sauouer & gouter, sans ceste entremise. Voyez en Italie, ou il y a plus de beauté a vendre, & de la plus parfaite qu'en nulle autre nation, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, & d'autres ars pour se randre agreable: & si a la verité, quoy qu'elle face, estât venale & publique, elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que mesme en la vertu de deux effaiçts pareils nous tenōs ce neautmoins celuy le plus beau & plus digne, auquel il y a plus d'empeschement & de hazard proposé.

C'est

C'est vn effect de la prouidance diuine de permettre sa saincte Eglise estre agitée, comme nous la voyons de tant de troubles & d'orages, pour esueille par ce contraste les ames pies & les rauoir de loysuete & du sommeil, ou les auoit plongez vne si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous auons faicte par le nombre de ceux qui se sont desuoyez, au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele & nos forces a l'occasion de ce combat, ie ne sçay si l'vtilité ne surmonte point le dommage. Nous auons pensé attacher plus ferme le neud de noz mariages pour auoir osté tout moyen de les dissoudre, mais d'autant s'est dépris & relâche le neud de la volonté & de l'affection, que celuy de la contrainte s'est estroicy. Et au rebours ce qui tint les mariages a Rome si long temps en honneur & en seurte fut la liberté de les rompre, qui vouldroit. Ilz aymoient mieux leurs femmes, d'autant qu'ilz les pouuoient perdre: & en pleine licence de diuorces il se passa cinq cens ans & plus auant que nul s'en seruit.

*Quod licet, ingratum est, quod non licet, acrius vrit.*

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancie, Que les supplices aiguissent les vices, plus tost qu'ilz ne les amortissent. Ie ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay ie par expérience, que iamais police ne se trouua reformée par  
la.

la. L'ordre & le reglement des meurs dépend de quelque autre moyen.

## C H A P. XVI.

*De la gloire.*

**I**L y a le nom & la chose. Le nom c'est vne voix qui remerque & signifie la chose. Le nom ce n'est pas vne partie de la chose, ny de sa substance, c'est vne piece estrangiere iointe a la chose, & hors d'elle. Dieu qui est en soy toute plenitude & le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter & accroistre au dedans: mais son nom se peut augmenter & accroistre, par la benediction & louange, que nous dõnons a ses ourages extérieurs. Laquelle louange, puis que nous ne la pouuons incorporer en luy mesme, d'autant qu'il n'y peut auoir nulle accession de bien en luy, nous l'attribuons a son nom, qui est la piece hors de luy, qui luy est la plus voisine. Voila comment c'est a Dieu seul a qui gloire & honneur appartient. Et il n'est rien si vain, ne si esloigné de raison que de nous en mettre en queste pour nous. Car estans indigens & necessiteus au dedans, nostre essence estant imparfaicte, & ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est la a quoy nous nous deuõs traouiller. Nous sommes tous creus & vuidez au dedans: ce n'est pas de vent & de voix que nous auons

auons a nous remplir. Il nous faut de la substance plus solide a nous reparer. Vn homme affamé seroit bien simple de chercher a se garnir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas. Il faut courir au plus pressé, comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus*. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, & telles parties essentielles. Les ornemens externes se chercheront apres que nous aurons proueu aux choses plus necessaires. La theologie traite plus amplement & plus pertinemment ce subiect, mais ie n'y suis guiere versé. Chrisippus & Diogenes ont esté les premiers auteurs & les plus fermes du mespris de la gloire: & entre toutes les voluptez, ilz disoient qu'il n'y en auoit point de plus dangereuse, ny plus a fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vray l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est rien qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par ou les meschans gagnent plus aysément credit autour d'eux: ny maquerelage si propre & si ordinaire a corrompre la chasteté des femmes, que de les paître & entretenir de leurs louanges. Ces philosophes la, disoient, Que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estandit seulement le doigt pour l'acquérir: ie dis pour elle seule, car elle tire souuent a sa suite plu-

fiours commoditez, pour lesquelles elle se peut rendre desirable. Elle nous acquiert de la bienveillance: elle nous rend moins en bute aux injures & offēces d'autrui, & choses semblables. C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus: car ce precepte de sa secte, *CACHE TA VIE*, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges & negotiations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire: qui est vne approbatiō que le mōde fait des actions que nous mettons en euidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher, & de n'auoir soing que de nous, & qui ne veut pas que nous soions connus d'autrui, il veut encores moins que nous en soions honorez & glorifiēs. Aussi conseille il luy mesmes a Idomeneus de ne regler nullement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour ēuiter les autres incommoditez accidentales, que le mespris des hommes luy pourroit apporter. Ces discours la sont infiniment vrais a mon aduis, & raisonnables: mais nous sommes, ie ne sçay comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce mesme que nous croyons, nous ne le croyons pas. Et ne nous pouuons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres parolles d'Epicurus & qu'il dict en mourāt: elles sont grandes & dignes d'un tel philosophe, mais si ont elles quelque goust de la re-commēdation de son nom, & de ceste humeur qu'il



qu'il auoit décriée par ses preceptes. Voicy  
vne lettre qu'il dicta vn peu auant son dernier  
soulpir

EPICVRVS A HERMACHVS SALVT.

Ce pendant que ie passois l'heureux, & ce-  
luy la mesmes le dernier iour de ma vie, i'escri-  
uois cecy, accompagné toutefois de telle dou-  
leur en la vessie & aux intestins, qu'il ne peut  
rien estre adiousté a sa grandeur. Mais elle e-  
stoit recompensée par le plaisir qu'apportoit  
a mon ame la souuenance de mes inuentions &  
de mes discours. Or toy comme requiert l'af-  
fectiō que tu as eu des ton enfance enuers moy  
& la philosophie, embrasse la protection des  
ensans de Metrodorus. Voila sa lettre. Et ce qui  
me faict interpreter que ce plaisir qu'il dit sen-  
tir en son ame de ses inuentions regarde aucu-  
nement la reputation qu'il en esperoit acquerir  
apres sa mort, c'est l'ordonnance de son testa-  
ment, par lequel il veut que Aminomachus &  
Thimocrates ses heritiers fournissent pour la  
celebration de son iour natal tous les mois de  
Ianuier les frais que Hermachus ordonneroit, &  
aussy pour la despēce qui se feroit le vingtiesme  
iour de chasque lune au traitemēt des philoso-  
phes ses familiers, qui s'assembleroient a l'hon-  
neur de la memoire de luy & de Metrodorus.  
Carneades a esté chef de l'opinion cōtraire, &  
a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme  
desirable, tout ainli que no<sup>r</sup> ambrassōs nos post-

humes pour eux mesmes, n'en ayans nulle connoissance ny iouissance. Ceste opinion n'a pas failli d'estre plus communement suiuiue, comme sont volontiers les pires & qui s'accorment le plus a nos vicieuses inclinations. Je croy que si nous auions les liures que Cicero auoit escrit de la gloire, il nous en conteroit de belles. Car cest homme la fut si pipé de ce forcené desir de gloire, que s'il eüst osé, il fut, ce croisie, volontiers tumbé en l'exces ou tombarent d'autres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours a sa suite.

*Paulum sepulta distat inertia*

*Celata virtus*

Qui est vn'opinion si faulse & si vaine, que ie suis dépit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eüst cest' hõneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public : & les operations de l'ame, ou est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle & en ordre, sinon autant qu'elles debuioient venir a la connoissance d'autrui. La vertu est chose bien vaine & friuole, si elle tire sa recommandation de la gloire. Pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng a part, & la déioindrions de la fortune. Car qu'est il plus fortuite que la reputation? De faire que les actions soient connues & veües, c'est le pur

le pur ouillage de la fortune. Ceux qui apprennent a nos gens de guerre d'auoir l'honneur pour leur but, & de ne chercher en la vaillance que la reputation, que gagnent ilz par la, que de les instruire de ne se hazarder iamais, qu'ilz ne soient a la veüe de leurs compaignons, & de prendre bien garde s'il y a des telmoins avec eux, qui puissent rapporter nouuelles de leur vaillance? la ou il se presente mille occasions de bien faire sans qu'on puisse estre remarqué. Combien de belles actions particulieres s'enseuelissent dans la foule d'une bataille? Quiconque s'amuse a contreroller autrui pendant vne telle meslée, il n'y est guiere embe-soigné: & produit contre soy mesmes le tesmoignage qu'il rend des deportemens de ses compaignons. A qui doiuent Cæsar & Alexandre ceste grandeur infinie de leur renommée qu'a la fortune? Combien d'hommes a elle esteint sur le commencement de leur progrès, desquelz nous n'auons nulle connoissance, qui y apportoiert mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eut arrestez tout court, sur la naissance mesme de leurs entreprises? Au trauers de tant & si extremes dangiers il ne me souuient point auoir leu que Cæsar ait esté iamais blessé: mille & mille sont mortz de moindres perilz que ceux qu'il a franchis. Infinites bellés actions se doiuent perdre sans tesmoignage, auant qu'il en viene vne a profit. On

n'est pas tousiours sur le haut d'une bresche, ou a la teste d'une armée a la veüe de son general, comme sur vn eschaffaut. On est surpris entre la haye & le fossé. Il faut tenter fortune contre vn poullailler: il faut dénicher quatre chetifs harquebousiers d'une grange: il faut seul s'escarter de la troupe & entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouuera a mon aduis, qu'il aduient par experience, que les moins esclattantes occasions sont les plus dangereuses, & qu'aux guerres, qui se sont passées de nostre temps, il s'est perdu plus de gens de bien aux occasions legieres & peu importantes, & a la contestation de quelque bicoque, qu'es lieux dignes & honorables. Qui n'est homme de bien que par ce qu'on le sçaura, & par ce qu'on l'estimera mieux, apres l'auoir sceu, qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne a la connoissance des hommes, celuy la n'est pas homme de qui on puisse tirer beaucoup de seruice.

*Credo ch'el resto di quel verno, cose*

*Faceffe degne di tenerne conto,*

*Ma fur fin'a quel tempo si nascose*

*Che non e colpa mia s'hor non le conto,*

*Perche Orlando a far'opre virtuose*

*Pieu ch'a narrarle poi sempre era pronto,*

*Ne mai fu alcun' de li suoi fatti espresso*

*Senon quando hebbe i testimonij apresso.*

Il faut aller a la guerre pour son deuoir, & en  
attendre

attendre ceste recompense, qui ne peut faillir a toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesmes aux vertueuses pensées. C'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy mesmes, & pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme & assurée, contre les assaus de la fortune. Ce n'est pas pour la monstre que nostre ame doit iouer son rolle. C'est chez nous au dedans, ou nulz yeux ne donnent que les nostres: la elle nous couure de la crainte de la mort, des douleurs & de la honte mesme: elle nous assure la, de la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos fortunes. Et quand l'opportunités'y presente elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre. Ce profit est bien plus grand & bien plus digne d'estre souhaité & esperé, que l'honneur & la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable iugement que les autres font de nous. Je ne me soucie pas tât, quel ie sois chez autrui, comme ie me soucie quel ie sois en moy mesme. Je veux estre riche de mes propres richesses, nō des richesses empruntées. Les estrāgiers ne voient que les euenemens & apparences externes: chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebure & d'effroy. Ilz ne voyent pas mon cœur, ilz ne voient que mes contenance. On a raison de décrier l'hipocrisie, qui se trouue en la guerre. Car qu'est

il plus aisé a vn homme vn peu pratic, que de sçauoir gauchir aux dangiers, & de contrefaire le mauuais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tât de moyes déuiter les occasions de se hazarder, que nous aurons trompé mille fois le monde, auant que de nous engager a vn dangereux pas : & lors mesme nous y trouuant empêtres, nous sçauriôs bien pour ce coup couvrir nostre ieu d'vn bon visage, & d'vne parolle asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans:

*Falsus honor inuat, & mendax infamia terret  
Quem nisi mendosum & mendacem?*

Voila comment tous ces iugemens qui se font des apparences externes sont merueilleusement incertains & douteux : & n'est nul asseuré tesmoing, que chacun a soy mesme. En celles la combien auons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire ? celui qui se tient ferme dans vne tranchée descouuerte, que faiët il en cela que ne facent deuât luy cinquante pauures pionniers qui luy ouurët le pas, & le couurët de leurs corps, pour cinq sous de paye par iour? Nous appellôs agrandir nostre nom l'estandre & semer en plusieurs bouches: nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, & que ceste sienne accroissance luy vienne a profit. Voyla ce qu'il y peut auoir de plus excusable en ce dessein: mais l'exces de ceste maladie en va iusques la, que plusieurs cherchent de faire parler d'eux  
en

en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dict de Herostratus , & Titus Livius de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desirieux de grande que de bonne reputation. Ce vice est fort ordinaire. Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle , & nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hōmes de quelque goust qu'il y soit receu. Il semble que l'estre cōneu, ce soit aucunement auoir sa vie & sa durée en la garde d'autrui . Moy ie sçay bien que ie ne suis que chez moy, & de ceste autre mienne vie qui loge en la connoissance de mes amis , ie sçay biē que ie n'en sens nul fruiēt ny iouissance, que par la vanité d'une opinion fantastique . Et quand ie seray mort ie m'en resentiray encores beaucoup moins. Je n'auray plus de prise par ou saisir la reputation: ie ne vois pas par ou elle puisse me toucher ny arriuer a moy. Et de m'attendre que mon nom la reçoie: premierement ie n'ay point de nō qui soit assez mien: car de deus que i'en ay , l'un est commun a toute ma race, voire encore a d'autres. Il y a vne famille a Paris & a Montpelier, qui se surnomme Montaigne, vne autre en Bretagne, & en Xaintōge, de la Montaigne. Le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusées, de façon que i'auray part a leur gloire, & eux a l'aduenture a ma hôte, & si les miens se font autres-fois surnommez Eyquem. Quant a mon autre nom, il est, a quicon-

que aura enuie de le prendre . Ainsi i'honneuray peut estre vn crocheteur a ma place. Et puis quand i'aurois vne merque particuliere pour moy , que peut elle merquer quand ie n'y suis plus , peut elle designer l'inanité? mais de cecy i'en ay parlé ailleurs . Au demeurant en toute vne bataille ou dix mill'hommes sont estropies ou tués, il n'en est pas quinze de quoy on parle. Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque conséquence d'importâce que la fortune y ait iointe , qui fasse valoir vn'actiõ priuée, non d'un harquebousfier seulemēt , mais d'un capitaine: car de tuer vn hōme, ou deux, ou dis, de se presenter courageusement a la mort, c'est bien beaucoup pour chacun de nous: car il y va de tout, mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en voit tāt tous les iours, & en faut tāt de pareilles pour produire vn effect notable, que nous n'en pouuons attēdre nulle particuliere recommandation. De tant de miliaïses de vaillans hommes qui sont mortz despuis quinze cens ans en Frâce, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus en nostre cognoissance. La memoire non des chefs seulement : mais des batailles & victoires est enseuelie. Quoy que des Romains mesmes, & des Grecs, parmy tāt d'escriuains & de tefmoins, & tant de rares & nobles exploitz , il en est venu si peu iusques a nous. Ce sera beaucoup si d'yci a cent ans on se souuiēt en gros, que de nostre  
temps



temps, il y a eu des guerres ciuiles en France. Pensons nous qu'a chaque harquebousade qui nous touche, & a chaque hazard que nous courrôs qu'il y ait quant & quât vn greffier qui l'ẽrolle:& cẽt greffiers outre cela le pourront escrire, desquelz les registres ne dureront q̃ trois iours, & ne viendront a la cognoissance de personne. Nous n'auons pas la millieme partie des escrits anciens, c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faueur. On ne faiẽt pas des hystoires de choses de si peu, il faut auoir estẽ chef a conquerir vn Empire, ou vn Royaume, il faut auoir gaigne cinquante deux batailles assignẽes tousiours plus foible en nombre d'hommes comme Cæsar. Dix mille bons hommes & plusieurs grands capitaines moururent a sa suite, vaillamment & courageusement, desquels les noms n'ont durẽ qu'autant que leurs femmes & leurs enfans vesquirent. De ceux mesme que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans, apres qu'ilz y sont demeurez, il ne s'ẽ parle non plus que s'ils n'eussent iamais estẽ. Qui conque considerera avec iuste mesure & proportion, de quelles gẽs & de quelz faits la gloire se maintient en la memoire des hommes, il trouuera qu'il y a de nostre siecle fort peu d'actiõs, & fort peu de personnes, qui y puissent pretendre nulle part. Combien auons nous veu d'hommes vertueux suruiure a leur propre reputa-

reputation, qui ont veu & souffert esteindre en leur presence l'honneur & la gloire tres-iustement acquise en leurs ieunes ans. Et pour trois ans de ceste vie fantastique & imaginere, allôs nous perdant nostre vraye vie & essentielle, & nous engager a vne mort perpetuelle? Les sages se proposent vne plus belle & pl<sup>e</sup> iuste fin, a vne si importante entreprise. Il seroit a l'aduanture excusable a vn peintre ou autre artisan, ou encores a vn Rethoricien ou Grammairien de se traualier pour acquerir nom par ses ouurages: mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes, pour rechercher autre loyer ou recompense que de leur propre valeur, & notamment pour la chercher en la vanité des iugemens humains. Si toute-fois ceste fauce opinion sert au public a cōtenir les hommes en leur deuoir, qu'elle accroisse hardimēt, & qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra. Puis que les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fauce. Ce moyen a esté practiqué par tous les Legislatours qui furent onques: & n'est nulle police, ou il n'y ait quelque meslange ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongere, qui serue de bride a tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines & commencemens fabuleux & enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes & les

les a faites fauoir aux gens d'entendement : & pour cela que Numa & Sertorius pour rendre leurs hōmes de meilleure creance, les païssoiēt de ceste sottise, l'vn que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blāche luy apportoit de la part des dieux tous les cōseils qu'ils prenoiēt. La religiō des Bedoins, cōme dit le sire de Iuinille, portoit entre autres choses q̄ l'ame de celuy d'entre eus qui mouroit pour sō Prince, s'ē alloit en vn autre corps plus heureux, pl<sup>9</sup> beau & plus fort que le premier: au moyen dequoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie. Voila vne creāce tressalutaire, toute vaine qu'elle soit.

Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soy: mais ce subiet meriteroit vn discours a part. Pour dire encore vn mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux Dames d'appeller honneur leur deuoir, ny de nous donner ceste excuse en payement de leur refus : car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, & leur volonté, qui sont pieces ou l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroît rien au dehors, soient encore plus reglées que les effects.

*Que, quia non liceat, non facit, illa facit.*

L'offence & enuers Dieu, & en la consciēce seroit aussi grāde de le desirer que de l'effectuer: & puis ce sont actions d'elles mesmes cachées & occultes. Il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelcune a la connoissance d'autrui, d'ou l'honneur depend, si elles n'auoient autre respect

638 ESIVSS DE M. DE MONTA.  
respect a leur deuoir , & a l'affection qu'elles  
portent a la chasteté pour elle mesme.

## CHAP. XVII.

### *De la presumption.*

**I**L y a vne autre sorte de gloire , qui est vne  
trop bonne opinion, que nous conceuons de  
nostre valeur. C'est vn'affection inconsiderée,  
dequoy nous no<sup>r</sup> cherissons, qui nous represen-  
te a nous mesmes, autres que nous ne sommes.  
Côme la passiō amoureuse preste des beautez,  
& des graces au subiet qu'elle embrasse, & fait  
que ceux qui en sont espris, trouuēt d'vn iuge-  
mēt trouble & alteré, ce qu'ils ayment autre &  
plus parfaict qu'il n'est: ie ne veux pas , que de  
peur de faillir de ce costé la , vn hōme se mes-  
connoisse pourtant , ny qu'il pense estre moins  
que ce qu'il est. Le iugement doit tout par tout  
maintenir son auantage. C'est raison qu'il voye  
en ce subiect comme ailleurs ce que la verité  
luy presente. Si c'est Cæsar, qu'il se treuve har-  
diment le plus grand Capitaine du monde.  
Nous ne sommes que ceremonie , la ceremo-  
nie nous emporte , & laissons la substance des  
choses. Nous nous tenōs aux branches & aban-  
donnons le tronc & le corps. Nous auons a-  
pris aux Dames de rougir oyans seulement nō-  
mer ce qu'elles ne craignent nullement a faire.  
Nous

Nous n'osons appeller a droict nos propres parties & nos membres, & ne craignons pas de les employer a toute sorte de desbauche. La ceremonie nous defend d'exprimer par paroles les choses licites & naturelles, & nous l'en croyons. La raison nous defend de n'en faire point d'illicites & illegitimes, & personne ne l'en croit. Je me trouue icy enpestré es loix de la ceremonie. Car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons là pour ce coup. Ceux que la fortune (bonne ou mauuaise qu'on la doie appeler) a fait passer leur vie en quelque eminent degré, ils peuuent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont. Mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux memes, a ceux qui ont interest de les connoistre, a l'exemple de Lucilius.

*Ille velut fidis arcana sodalibus olim  
Credebat libris, neque si male cesserat, vsquam  
Decurrens alio, neque si bene: quo fit, vt omnis  
Votina pateat veluti descripta tabella  
Vita senis.*

Celuy la commettoit a ses papiers ses actions & ses pensées par escrit, & s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre. Il me souuient donc, que des ma plus tendre enfance on remerquoit en moy

moy, ie ne sçay quel port de corps, & des gestes tesmoignants quelque vaine & sotte fierté. I'en veux dire premierement cecy, qu'il n'est pas inconuenient d'auoir des conditions & des propensions, si propres & si incorporées en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir & reconnoistre. Et de telles inclinatio<sup>ns</sup> naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli sans nostre sçeu & consentement. C'estoit vne certaine moleste affectée, qui faisoit vn peu pācher la teste d'Alexandre sur vn costé, & qui rendoit le parler d'Alcibiades mol & gras. Estans doués d'vne extreme beauté, ils s'y aidoient vn pen sans y penser, par mignardise. Iulius Cæsar se gratoit la teste d'vn doigt, qui est la contenāce d'vn homme remply de pensemens penibles: & Cicero, ce me semble, auoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie vn naturel moqueur. Ces mouuemens la arriuent imperceptiblemēt en nous. Il y en a d'autres artificiels, dequoy ie ne parle point, comme les bonettades, les inclinations, & reuerences, par où on acquiert le plus souuēt a tort l'honneur d'estre bien humble & courtois: & la morgue de Constantius l'Empereur, qui en publicq tenoit tousiours la teste droite, sans la contourner ou flechir, ny ça ny la, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluoient a costé, ayāt le corps planté & immobile, sans se laisser aller au branle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny es-

fuyr

fuyr le visage deuant les gens. Je ne ſçay ſi ces geſtes qu'oſ remerquoit en moy, eſtoient de ceſte premiere condition, & ſi a la verité i'auoy quelque occulte propenſion a ce vice, comme il peut bien eſtre. Et ne puis pas reſpondre des branſles du corps, mais quant a ceux de l'ame, ie veux icy cōfeſſer ce que i'en ſens. Il y a ce me ſemble deux parties en ceſte gloire: de ſ'eſtimer trop, & n'eſtimer pas aſſez ou deſdaigner autrui. Quant au premier, i'ay en general ceſt humeur, que de toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme, celles que i'embrace le plus volōtiers, & auxquelles ie m'atache le plus, ſont celles qui nous meſpriſent, auiliſſent, & aneantiffent le plus. La philoſophie ne me ſemble iamais auoir ſi beau ieu, que quand elle cōbat noſtre preſumption & vanité, quand elle reconnoit de bonne foy ſon irrefolution, ſa foybleſſe, & ſon ignorāce. Il me ſemble que la mere nourriſſe des plus fauces opinions que nous ayōs, & publiques & particulieres, c'eſt la trop bonne opinion que nous auons de nous. Ces gens, qui ſe logent a cheuauchons ſus l'epicycle de Mercure, il me ſemble qu'ils m'arrachēt les dens. Car en l'eſtude que ie fay, duquel le ſubiect c'eſt l'homme, trouuant vne ſi extreme varieté de iugemens, vn ſi profond labyrinthe de difficultez les vnes ſur les autres, tant de diuerſité & incertitude en l'eſcole meſme de la ſapience: vous pouuez penſer, puis que ces gēs

là n'ont peu se resoudre de la cōnoissance d'eus  
mesmes & de leur propre condition, qui est cō-  
tinuellement presente a leurs yeux, qui est dans  
eux, puis qu'ils ne sçauent comment branle ce  
qu'eux mesmes font branler, ny comment nous  
peindre & deschiffrer les ressorts qu'ils tiennēt  
& manient eux mesmes, comment ie les croi-  
rois de la cause du mouuement de la huitiesme  
sphere, & du flux & reflux de la riuere du Nile.  
La curiosité de cōnoistre les choses a esté dōnée  
aux hōmes pour fleau, dit la Sacrosainte parol-  
le. Mais pour venir a mon particulier, il est biē  
difficile, ce me semble, que nul autre s'estime  
moins, voire que nul autre m'estime moins  
que ce que ie m'estime. Car a la verité, quand  
aux effects del'esprit, en quelque façon que ce  
soit, il n'est iamais party de moy chose qui me  
contentast: & l'approbatiō d'autrui ne m'a pas  
payé. I'ay le goust tendre & difficile, & notam-  
ment en mon endroit: ie me sens flotter & fle-  
chir de foiblesse. Ie me connoytant, que s'il  
estoit party de moy chose qui me pleut, ie le  
deuroy sans doubte a la fortune. Ie n'ay riē du  
mien, dequoy contenter mon iugement: i'ay  
la veüe assez claire & réglée, mais a l'ouurer  
elle se trouble: comme i'essaye plus euidam-  
ment en la Poësie. Ie l'ayme infiniment, i'y voy  
assez cler aux ouurages d'autrui: mais ie fay a  
la verité l'enfant, quand i'y veux mettre la main,  
ie ne me puis souffrir. On peut faire le sot par  
tout



tout ailleurs, mais non en la Poësie.

*Mediocribus esse Poëtis*

*Non dij, non homines, non concessere columnæ.*

Plent a Dieu, que ceste sentence se trouuat au front des boutiques de tous noz imprimeurs, pour en deffendre l'entrée a tant de versificateurs,

*Verum*

*Nil securius malo Poëta.*

Ce que ie treuve passable du mien, ce n'est pas de foy, & a la verité: mais c'est a la comparaison d'autres choses pires, auxquelles ie voy qu'on donne credit. Je suis enuieux du bon-heur de ceu, qui se sçauent resjouir & gratifier en leurs ouurages. Car c'est vn moyen aisé de se donner du plaisir: les miens il s'en faut tant qu'ils me plaisent, qu'autant de fois, que ie les retaste, autant de fois l'en reçois vn nouveau mescontentement. J'ay tousiours vne idée en l'ame, qui me presente vne meilleure forme, que celle que j'ay mis en besongne, mais ie ne la puis exploiter. Et en mon imagination mesmes, ie ne conçois pas les choses en leur plus grande perfection: ce que ie connoy par la, que ce que ie voy produit par ces riches & grandes ames du temps passé, ie le treuve bien loing au dela de l'extreme estendue de mon imagination. Leurs ouurages ne me satisfont pas seulement & me remplissent, mais ils m'estonnent & transissent d'admiration:

ie iuger tres-bien leur beauté, ie la voy, mais il m'est impossible de la representer. Quoy que i'entreprene, ie doy vn sacrifice aux graces, comme dit Plutarque de quelcun, pour pratiquer leur faueur.

*Si quidenim placet,  
Siquid dulce hominum sensibus influit,  
Debentur lepidis omnia gratijs.*

Or elles m'abandonnent par tout : tout est grossier chez moy : il y a faute de garbe & de poliffure : ie ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde de rien a la matiere. Voyla pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prise, & qui luise d'elle mesme. Ie ne sçay ny plaire, ny reiouir, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seche entre mes mains, & se ternit. Ie ne sçay parler qu'en bon esciët, & suis du tout abandonné de ceste facilité, que ie voy en plusieurs de demes compaignons, d'entretenir les premiers venus, & tenir en haleine toute vne compaignie, ou amuser sans se lasser l'oreille d'un Prince de toute sorte de propos, la matiere ne leur faillât iamais, pour ceste grace qu'ils ont de sçauoir employer la premiere qui leur tombe en main, & de l'accommoder a l'humeur & portée de ceux a qui ils ont affaire. Ce que i'ay a dire, ie le dis tousiours de toute ma force : les raisons premieres & plus aysées qui sont communement les mieux receües, ie ne sçay pas les employer.

Si faut

Si faut il sçauoir relâcher la corde a toute sorte de sons: & le plus aigu c'est celuy qui vient le moins souuēt en vsage. Il y a pour le moins autât de perfection a releuer vne chose vuide, qu'a en soustenir vne poissante. Tantost il faut superficiellement manier les choses, tantost les approfonder. Ie sçay bien que la pluspart des hōmes s'etiennent en ce bas estage, pour ne conceuoir les choses que par ceste premiere escorse. Mais si est-ce, que les plus grâds maistres, & sur tout Platon, on les void souuēt, ou l'occasion se presente, se relascher a ceste mole & basse façon, & populaire de dire & traiter les choses, la soustenâts des graces qui ne leur mâquent iamais. Au demeurant mon langage n'a rien de facile & fluide: il est aspre, ayant ses dispositions libres & desreglées: & me plait ainsi. Mais ie sēs bien que par fois ie m'y laisse trop aller & qu'a force de vouloir euter l'art & l'affectation i'y retumbe d'un autre part,

*Breuis esse laboro,*

*Obscurus fio.*

Quand ie voudroy suyure cest autre stile equable vni & ordōné, ie n'y sçauois aduenir: & encore que les coupures & cadēces de Saluste reuiennent plus a mon humeur, si est-ce que ie treuue Cēsar & plus admirable & moins aysé a imiter: & si mon inclinatio me porte plus a l'imitation du parler de Seneca, ie ne laisse pas d'estimer autât pour le moins, celuy de Plutar-

que. Ie suis la forme de dire, qui est née avecques moy, simple & naïfue autant que ie puis: d'où c'est a l'adventure que i'ay plus d'aduantage a parler qu'a escrire. Mais ce peut aussi estre que le mouuement & actiō animēt les parolles, mesmes a ceux qui se remuent tousiours avec vehemēce, cōme ie fay, & qui s'eschauffēt aysemēt. Le port, le visage, la vois, la robe, l'assiete peuuent donner quelque pris aux choses, qui d'elles mesmes n'ont guiere, cōme le babil. Messala se plaint en Tacitus de quelques acoustremens estroits de son tēps, & de la façon des bancs: ou les orateurs auoient a parler, qui affoiblissoient leur eloquence. Mon langage François est alteré, & en la prononciation & ailleurs par la barbarie de mon creu: car ie ne vis iamais homme de contrées de deça, qui ne sentit bien euidentement a son ramage, & qui ne blestast les oreilles qui sont pures Françoises. Si n'est-ce pas pour estre fort entendu en mon Perigordin: car ie n'en ay non plus d'usage que de l'Allemand, & ne le plains guiere. Il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, vn Gascon pur, que ie treuue singulierement beau, & desirerois le sçauoir: car c'est vn langage bref, signifiant & pressé: & a la verité vn langage malle & militaire, plus que nul autre, que i'entende. Quand au Latin, qui m'a esté dōné pour maternel, i'ay perdu par des acoustumance la propititude de m'en pouuoir seruir a parler. Voyla  
combien

combien peu ie vaux de ce costé là . La beauté est vne piece de grande recommandation au commerce des hommes : c'est le premier moyen de conciliation des vns aux autres , & n'est homme si barbare & si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur . Le corps a vne grâd'part a nostre estre, il y uét biē vn grand rang . Ainsi sa structure & composition sont de bien iuste consideration . Ceux qui veulēt desprēdre nos deux pieces principales, & les sequestrer l'vne de l'autre, ils ont tort . Au rebours ils les faut reioindre & ratacher . Il faut ordonner a l'ame, non de se tirer a quartier, de s'entretenir a part, de mespriser & abandonner le corps ( aussi ne le sçauoit elle faire que par quelque singerie contrefaiste . ) Mais de se rallier a luy , de l'embrasser, le chercher, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser, & ramener quand il se fouruoie, l'espouiser en somme , & luy seruir de vray mary : a ce que leurs effects ne paroissent pas diuers & contraires , ains accordans & vniformes . Les Chrestiens ont vne particuliere instruction de ceste liaison : car ils sçauant que la iustice diuine embrasse ceste societé & iointure du corps & de l'ame , iusques a rendre le corps capable des recōpenses eternelles : & que Dieu regarde agir tout l'homme , & veut que l'homme entier recoiue le chatiement, ou le loyer selon ses demerites . La premiere distinction, qui

aye esté entre les hommes, & la premiere consideration, qui donna les preeminences aux vns sur les autres, il est vray semblable que ce fut l'aduantage de la beauté. Or ie suis d'une taille au dessous de la moyëne. Ce defaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incômodité, a ceux mesmement, qui ont des commandemēts & des charges: car l'autorité que donne vne belle presēce & maiesté corporelle en est a dire. Les AEthiopes & les Indîes, dit Aristote, elisants leurs Roys & magistratz, auoient esgard a la beauté & procerité des personnes. Et auoient raison: car il y a du respect pour ceux qui le suiuent, & pour l'ennemi, de l'effroy de voir a la teste d'une troupe marcher vn chef de belle & riche taille.

*Collôque tenu supereminet omnes.*

C'est vn grād despit qu'on s'adresse a vous parmi voz gens, pour vous demander ou est monsieur: & que vous n'ayez que le reste de la bonnetade, qu'ô fait a vostre barbier ou secretaire. Côme il aduint au pauvre Philopemē, estât arriué le premier de sa troupe en vn logis, ou on l'attēdoit, son hostesse, qui ne le cōnoissoit pas & le voioit d'assez mauuaise mine, l'ēploya d'aller vn peu aider a ses femmes a puiser de l'eau ou attiser du feu pour le seruice de Philopemē, qu'elle attendoit. Les gētilshommes de la suite estans arriuez apres, & l'ayāt surpris en besogné a ceste belle vacatiō, car il n'auoit pas failli  
d'oobeir

d'obeir au commandement qu'on luy auoit fait luy demanderent ce qu'il faisoit la, le paie, leur respondit-il, la penitence de ma laideur. Les autres beautez sont pour les femmes: la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Ou est la petitesse, ny la largeur du front, ny la blancheur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille & de la bouche, ny l'ordre & blancheur des dets, ny l'épaisseur bien vnue d'une barbe brune a escorce de chataigne, ny la iuste proportion de teste inclinant vn peu sur la grosseur, ny la fraîcheur du teint, ny l'air du visage agreable, ou legitime proportion de membres, peuuent rendre vn homme auenant. J'ay au demeurant la taille forte & massue, le visage non pas gras mais plein, la complexion sanguine & chaude,

*Vnde rigent setis mihi crura & pectora villis.*  
la santé forte & constante, iulques bien auant en mon aage, quoy que ie m'en fois seruy assez licentieusement. L'estois tel, car ie ne me considere pas a cest heure, que ie suis engagé dans les auenues de la vieillesse ayant trāchi les quarante ans. Ce que ie seray doreseuauāt ce ne sera plus qu'un demy estre: ce ne sera plus moy, ie m'elchape tous les iours, & me desrobe a moy-mesme.

*Singula de nobis anni pradantur euntes,*  
D'adresse & de disposition ie n'en ay point eu, & si suis fils d'un pere le plus disposé qui se vid

de son temps , & d'une allegresse qui luy dura iusques a s<sup>on</sup> extreme vieillesse, il ne trouua guiere homme de sa condition, qui s'egalat a luy en tout exercice de corps: comme ie n'en ay trouué guiere nul, qui ne me surmontat, sauf qu'au courir, en quoy i'estoy des mediocres. De la musique, ny pour la voix que i'y ay tresinepte , ny pour les instrumens, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, a la paume, a la luite ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere & vulgaire suffisance: a nager, a escrimer, a voltiger, & a sauter nulle du tout. Les mains ie les ay si gourdes, que ie ne sçay pas escrire seulement pour moy, de façon que ce que i'ay barbouillé, i'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le démesler & relire. Ie ne sçay pas clorre a droit une lettre, ny ne sceuz iamais tailler de plume. Mes conditions corporelles sont en s<sup>on</sup>me tresbien accordantes a celles de l'ame, il n'y a rien d'allegre & de souple. Il y a seulement une vigueur pleine, ferme & rassise. Ie dure bien a la peine, mais i'y dure, si ie m'y porte moy-mesme, & autant que mon desir m'y conduit.

*Molliter austerum studio fallente laborem.*

Autrement si ie n'y suis alleché par quelque plaisir, & si i'ay autre guide que ma pure & libre volonté, ie n'y vaux rien. Car i'en suis là, que sauf la santé & la vie, il n'est rien que ie veuille acheter au pris du tourment d'esprit, & de la cōtrainte. I'ay une ame libre & toute sien-

ne,



ne, accoustumée a se conduire a sa poste. Je n'ay eu iusques a cest' heure ny commâdant ny maître forcé. J'ay marché aussi avant & le pas qu'il m'a plu. Cela m'a amolli & rendu inutile au service d'autrui : & ne m'a fait bon qu'a moy : étant d'ailleurs d'un naturel poissant, paresseux & fayneant : car m'estant trouué en tel degre de fortune des ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester, ie n'ay rien cherché & n'ay aussi rien pris :

*Non agimur tumidis ventis Aquilone secundo,*

*Non tamen aduersis etatem ducimus austris:  
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,*

*Extremi primorum, extremis vsque priores.*

Estant né tel qu'il ne m'a fallu mettre en nulle penible questte d'autres commoditez, & que ie n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter, & sçauoir iour doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'auoit mis entre mains: ie n'ay gousté nulle sorte de trauail: & suis tres-mal instruit a me sçauoir contraindre & forcer: incommode a toute sorte d'affaires & negotiations penibles: n'ayant iamais eu en maniement que moy mesmes: esléué en mon enfance d'une façon molle & libre & n'ayât lors mesme souffert nulle subiectiō forcée: ie suis deuenu par la incapable de sollicitude, iusques la, que j'ayme mieux qu'on me cache mes pertes & les desordres qui me touchēt. Auchapitre de mes mises ie  
loge

loge ce qu'il me couste a nourrir & entretenir  
ma nonchalance.

*Hac nempe supersunt,*

*Quæ dominum fallant, quæ prosint furibus.*

J'ayme a ne sçauoir pas le conte de ce que i'ay,  
pour sentir moins exactement ma perte: a faute  
d'auoir assez de fermeté, pour souffrir l'importu-  
nité des accidens contraires, ausquelz nous  
sommes subiectz, & pour ne me pouuoir tenir  
têdu a regler & ordonner les affaires, ie nourris  
autant que ie puis en moy cest' opinion, de les  
laisser aller a l'abandon, & de prendre toutes  
choses au pis, & ce pis la me resoudre a le por-  
ter doucement & patiemment. C'est a cela seul  
que ie traueille, & le but auquel i'achemine tous  
mes discours. Quant a l'ambition, qui est voisi-  
ne de la presumption ou fille plustost, il eut fal-  
lu pour m'aduancer que la fortune me fut venue  
querir par le poing. Car de me mettre en peine  
pour vn'esperance incertaine, & me soubmet-  
tre a toutes les difficultez, qui accompagnent  
ceux, qui cherchent a se pousser en credit sur le  
commencement de leur progrès, ie ne l'eusse  
sceu faire. J'ay bien trouué le chemin plus court  
& plus aisé avec le conseil de mes bons amis du  
temps passé, de me défaire de ce desir & de me  
tenir coy,

*Cui sit conditio dulcis, sine puluere palma,*

iugeant aussi bien sainement de mes forces,  
qu'elles n'estoient pas capables de grandes cho-  
ses, &

ses, & me souuenant de ce mot de feu monsieur le Chancelier Oliuier, Que les François sembloient des guenons, qui vont grim pant contre-mont vn arbre, de branche en brâche, & ne cessent d'aller iusques a ce qu'elles sont arriuées a la plus haute branche, & y mōstrent le cul, quād elles y sont. Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouuois inutiles en ce siecle. La facilité de mes meurs, on l'eut nommée lâcheté & foiblesse: la foy & la conscience s'y feussent trouuées scrupuleuses & superstitieuses: la franchise & la liberté, importune inconsiderée & temeraire. A quelque chose sert le mal'heur. Il fait bon naistre en vn siecle fort depraué. Car par cōparaison d'autrui, vous estes estimé vertueux a fort bon marché. Qui n'est que parricide en mon temps & sacrilege, il est homme de bien & d'honneur. Par ceste proportion i'eusse esté moderé en mes vengeance, inol au resentment des offences, tres constant & religieux en l'obseruance de ma parole: ny double ny souple, ny accommodant ma foy a la volonté d'autrui & aux occasions: i'eusse plustost laissé rompre le col aux affaires, que de plier ma foy & ma conscience a leur seruice. Car quant a ceste nouuelle vertu de faintise & de dissimulation, qui est a cest heure si fort en credit, ie la hay capitallemēt: & de tous les vices ie n'en trouue nul qui tesmoigne tant de lâcheté & bassesse de cœur. C'est vn' humeur coliarde

couarde & seruite de s'aller desguiser & cacher  
 sous vn masque, de n'oser se faire veoir tel qu'il  
 est, & de n'oser monstrier en publicq son visa-  
 ge. Vncœur genereux & noble ne doit point  
 desmentir ses pensées : il se veut faire voir ius-  
 ques au dedans tel qu'il est, car il n'y a rien qui  
 ne soit digne d'estre veu. Apollonius disoit que  
 c'estoit aux serfs de mantir, & aux libres de di-  
 re verité. Il ne faut pas tousiours dire tout, car  
 ce seroit sottise : mais ce qu'on dit, il faut qu'il  
 soit tel qu'on le pense, autrement c'est meschâ-  
 ceté. Je ne sçay quelle commodité ilz attendent  
 de se faindre & contrefaire sans cesse: cela  
 peut tromper vne fois ou deux les hommes:  
 mais de faire profession de se tenir couuert, &  
 se vanter, comme ont fait aucuns de nos prin-  
 ces, Qu'ilz ietteroiēt leur chemise au feu, si el-  
 le estoit participâte de leurs vrayes intantions,  
 qui est vn mot de l'ancien Metellus Macedo-  
 nicus, & Que qui ne sçait se faindre, ne sçait pas  
 regner, c'est tenir aduertis ceux qui ont a les  
 practiquer, que ce n'est que piperie & menfon-  
 ge qu'ilz disent. Ce seroit vne grande simplesse  
 a qui se lairroit amuser ny au visage ny aux pa-  
 rolles de celuy, qui fait estat d'estre tousiours  
 autre au dehors, qu'il n'est au dedans: & ne sçay  
 quelle part telles gens peuuent auoir au cōmer-  
 ce des hommes, ne produisans rien qui soit re-  
 ceu pour argent contant. Or de ma part i'ayme  
 mieux estre importun & indiscret, que flatteur  
 & dissi-

& dissimulé. C'est vn vtil de merueilleux seruice, que la memoire, & sans lequel le iugement faiçt bien a peine son office: elle me manque du tout. Ce qu'on me voudroit proposer il faudroit que ce fust a parcelles, car de respondre a vn propos, ou il y eut plusieurs diuers chefs, il n'est pas en ma puissance. Ie ne sçauois receuoir vne charge sans tablettes: & quand i'ay vn propos de consequence a tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduit a ceste vile necessité d'apprendre par cœur ce que i'ay a dire: autrement ie n'auroy ny façon, ny assurance, estant en crainte que ma memoire vint a me faire vn mauuais tour. Or plus ie m'en desie, plus elle se trouble: elle me sert mieux par récontre, il faut que ie la sollicite nonchalamment: car si ie la presse elle s'estonne, & depuis qu'ell'a commencé a chanceler, plus ie la presse plus elle s'empestre & embarrasse: elle me sert a son heur, non pas a la mienne. Ce que ie sans en la memoire, ie le sans en plusieurs autres parties. Ie suis le commandement, l'obligation, & la contrainte. Ce que ie fais aysément & naturellement, si ie m'ordône de le faire par vne expresse & prescrite ordonnance, ie ne le sçay plus faire. Au corps mesme les membres qui ont quelque liberté & iurisdiction plus particuliere sur eux, me refusent leur obeissance quand ie les destine & attache a certain point & heur de seruice necessaire. Ceste preordonnan-

ce contrainte & tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit, & se transifient. Cest effaict est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemante & puissante : mais il est pourtant naturel & n'est nul qui ne s'en ressente aucunement. On offroit a vn excellent archier condamné a la mort, de luy sauuer la vie s'il vouloit faire voir quelque notable preuue de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy fit fouruoier la main, & qu'au lieu de sauuer sa vie il perdit encore la reputation qu'il auoit acquise en son art. Vn homme qui pense ailleurs ne faudra point a vn pousse pres de refaire tousiours vn mesme nombre & mesure de pas au lieu ou il se promene: mais s'il y est avec attention de les mesurer & conter, il trouuera que ce qu'il faisoit par nature & par hazard, il ne le fera pas si exactement par dessein. Ma librerie, qui est des belles entre les librerries de village, est assise a vn coin de ma maison: s'il me rôte en fantasie chose que i'y veuille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en trauersant seulement ma court, il faut que ie la donne en garde a quelqu'autre. Si ie m'enhardis en parlant a me destourner tât soit peu de mon fil, ie ne faux iamais de le perdre, qui faict que ie me tiens en mes discours contrainct, sec, & referré. Les gens, qui me seruēt il faut que ie les appelle par le nom de leurs charges

charges ou de leur pais. Car il m'est tres-malaisé de retenir des noms. Et si ie durois a viure long temps, ie ne croy pas que ie n'obliaffe le mien propre comme fit l'autre,

*Plenus rimarum sum, hac atque illac effluo.*

Il m'est aduenü plus d'une fois d'oblir le mot que i'auois donné ou receu d'un autre. C'est le receptacle & l'estuy de la science que la memoire: l'ayant si deffaillante ie n'ay pas fort a me plaindre, si ie ne sçay guiere. Je sçay en general le nom des artz, & ce dequoy elles traittent, mais rien au dela. Je feuillète les liures, ie ne les estudie pas. Ce qui m'en demeure, c'est cela seulement, dequoy mon iugement a faict son profit. Les discours & les imaginations, dequoy il s'est imbu: l'auteur, le lieu, & autres circonstances ie les oblie incontinent. Outre le deffaut de la memoire i'en ay d'autres qui aident beaucoup a mon ignorance. I'ay l'esprit tardif, & moufle, le moindre nuage luy arreste sa pointe, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais nul enigme si aisé qu'il sceut desuelopper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche. Aux ieux, ou l'esprit a sa part, des échetz, des cartes, des dames, & autres, ie n'y comprens que les plus grossiers traittz. L'aprehension ie l'ay lente & embrouillée: mais ce qu'elle tient vne fois, elle le tient bien & l'embrasse bien vniuersellemēt & estroitement pour le tēps qu'elle le tient. I'ay la veuë longue, saine

& entiere, mais qui se lasse aisément au trauail,  
 & se charge. A ceste occasion ie ne puis auoir  
 commerce avec les liures, que par le moyen du  
 seruice d'autrui. Le ieune Pline instruira ceux  
 qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est  
 important a ceux qui s'adonnent a ceste occu-  
 pation. Il n'est point d'ame si chetifue & bru-  
 tale, en laquelle on ne voye reluire quelque fa-  
 culté particuliere. Il n'y en a point de si enseue-  
 lie, qui ne face vne saillie par quelque coin. Et  
 comment cela aduienne qu'une ame eueugle &  
 endormie a toutes autres choses, se trouue vif-  
 ue, claire, & excellente a certain particulier ef-  
 fect, il s'en faut enquerir aux maistres. Mais les  
 belles ames ce sont les ames vniuerselles, ou-  
 uertes & prestes a tout. Ce que ie dy pour ac-  
 cuser la mienne. Car soit par foiblesse ou non-  
 chalance (& de mettre a nonchaloir ce qui est a  
 nos piedz, ce que nous auons entre-mains, ce  
 qui regarde de plus pres le seruice de nostre  
 vie, c'est a mon aduis vne bien lourde faute) il  
 n'en est point vne si inepte & si ignorante que  
 la mienne de plusieurs telles choses vulgaires,  
 & qui ne se peuuent sans honte ignorer. Il faut  
 que i'en conte quelques exemples. Ie suis né &  
 nourry aux champs & parmy le labourage. I'ay  
 des affaires, & du mesnage en main depuis que  
 ceux qui me deuañoient en la possession des  
 biens que ie iouis m'ont quité leur place. Or ie  
 ne sçay conter ny a get, ny a plume. La pluspart  
 de nos



de nos monnoyes ie ne les connoy pas , ny ne  
sçay la differance de l'un grain a l'autre, ny en la  
terre ny au grenier , si elle n'est par trop appa-  
rente: ny a peine celle d'entre les choux & les  
laitues de mon iardin. Je n'entens pas seulemēt  
les noms des premiers vtilz du meſnage, ny les  
plus groſſiers principes de l'agriculture , & que  
les enfans ſçauent. Et puis qu'il me faut faire la  
honte toute entiere, il n'y a pas vn mois quō me  
ſurprint ignorant dequoy le leuein ſeruoit a fai-  
re du pain. On coniectura anciennemēt a Athe-  
nes vn' inclination a la mathematique en celuy  
a qui on voioit ingenieusement agencer & fa-  
gotter vne charge de broſſailles. Vrayement on  
tireroit de moy vne bien contraire conſclusion.  
Car qu'on me dōne tout l'appreſt d'une cuiſine,  
me voila a la faim. Par ces traitz de ma confeſ-  
ſion , on en peut imaginer d'autres a mes deſ-  
pens. Mais quel que ie me face cōnoiſtre pour-  
ueu que ie me face connoiſtre tel que ie ſuis , ie  
fay mon effect. Et ſi ne m'excuse pas d'oſer met-  
tre par eſcrit des propos ſi ineptes & friuoles  
que ceux icy. La baſſeſſe du ſuiect, qui eſt moy,  
n'en peut ſouffrir de plus pleins & ſolides. Et au  
demeurāt c'eſt vn' humeur nouuelle & fantaſti-  
que qui me preſſe, il la faut laiſſer courir. Tant y  
a que ſans l'aduertiſſement d'autrui ie voy aſ-  
ſez ce peu que tout cecy vaut & poiſe , & la  
hardieſſe & temerité de mon deſſein. C'eſt  
aſſez que mon iugement ne ſe deſſerre point,

660 ESSAIS DE M. DE MONTA.  
duquel ce sont icy les essais.

*Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,  
Quantum noluerit ferre rogatus Athlas.*

*Et possis ipsum tu deridere Latinum,  
Non potes in nugas dicere plura meas,  
Ipse ego quam dixi: quid dentem dente iuuabit  
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.*

*Ne perdas operam, qui se mirantur, in illos  
Virus habe, nos hac nouimus esse nihil.*

Ie ne me suis pas obligé a ne dire point de sottises, pourueu que ie ne me trompe pas a les mesconnoistre. Et de faillir a mon esciant, cela m'est si ordinaire, que ie ne faux guiere d'autre façon, ie ne faux guiere fortuitement. C'est peu de chose de prester a la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puis que ie ne me puis pas defendre d'y prester ordinairement les vitieuses. Ie vis vn iour a Bar le Duc, qu'on presentoit au Roy François second pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile vn pourtraict qu'il auoit luy mesmes fait de soy. Pourquoy n'est il loisible de mesme a vn chacun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon? Et ne puis-ie représenter ce que ie trouue de moy, quel qu'il soit? Ie ne veux donc pas oublier encore ceste cicatrice bien mal propre a produire en public. C'est l'irresolution, qui est vn vice tresincommode a la negociation des affaires du mōde: ie ne scay pas prendre party es entreprinſes douteuses:

*Ne se*

*Ne sine no nel cor nō suona intero,*

par ce que es choses humaines, a quelque bande qu'on pāche, il me semble qu'il se presente force apparences, qui nous y confirment: de quelque costé que ie me tourne ie me fournis tousiours asses de raisons & de vray-semblāce pour m'y maintenir. Ainsi i'arreste ches moy le doute, & la liberté de choisir, iusques a ce que l'occasion me presse: & lors a confesser la verité ie iette le plus souuent la plume au vent, comme on dit: c'est a dire, ie m'abandonne a la mercy de la fortune: vne bien legiere inclination & circonstance m'emporte.

*Dum in dubio est animus paulo momento huc atque illuc impellitur.*

L'incertitude de mon iugement est si également balancée en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers a la decision du sort & des dets. Et remarque avec vne grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire diuine mesme nous a laissez de cet'vsage, de remettre a la fortune & a l'hazard la determination des elections es choses douteuses. *Sors cecidit super Mathiam.* Ainsi ie ne suis propre qu'a suiure & me laisse ayseement emporter a la foule. Je ne me fie pas assez en mes forces pour entreprendre de cōmander, ny guider, ny mesme conseiller: ie suis biē aise de trouuer mes pas trasses par autrui. S'il faut courre le hazard d'un choisis in-

certain, i'ayme mieux que ce soit sous vn autre qui s'affeure plus de ses opinions, & les espouse plus que ie ne fay les miennes. Notamment aux affaires politiques il me semble qu'il y a vn beau champ ouuert au branle & a la contestation.

*Iusta pari premitur veluti cum pondere libra,  
Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa.*

Les discours de Machiauel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiet, si y a il eu grand aissance a les combattre : & ceux qui les ont combatus n'ont pas laissé moins de facilité a combattre les leurs. Il s'y trouueroit tousiours a vn tel argument de quoy y fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, & cest' infinie contexture de débats, que nostre chicane a alongé tât qu'elle a peu en faueur des procez,

*Cadimur & totidem plagis consumimus hostem.*

Les raisons n'y ayant guiere autre fondement que l'experience, & la diuersité des euenemens humains nous fournissant infinis exéples a toute sorte de visages. Vn sçauant personnage de nostre temps dit qu'en nos almanacs, ou ils disent chaud, qui voudra dire froid, & au lieu de sec, humide, & mettre tousiours le rebours de ce qu'ils pronostiquét: s'il deuoit entrer en gageure de l'euenement de l'vn ou de l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il print, sauf es choses ou il n'y peut eschoir incertitude, comme de promettre a Noel des chaleurs extremes, & a la

S. Iean

S. Iean des rigueurs del'hiuer. I'en pense de mesmes de ces discours politiques. A quelque rolle qu'on vous mette, vous auez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourueu que vous ne venez a choquer les principes trop grossiers & apparens. Et pourtant selon mon humeur es affaires publiques il n'est nul si mauuais train, pourueu qu'il aie de l'aage & de la constance, qui ne vaille mieuz que le changement & le remuement. Noz meurs sont extremement corrompues, & panchent d'une merueilleuse inclination vers l'empirement. De noz loix & vsances il y en a plusieurs barbares & monstrueuses: toutesfois pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, & le dangier de ce crollement, si ie pouuoy mettre une cheuille a nostre rouë, & l'arrester en ce point, ie le ferois de bon cœur. Le pis que ie trouue en nostre estat c'est l'instabilité, & que noz loix non plus que nos vestemens ne peuuent prendre nulle forme arrestée. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police: car toutes choses mortelles en sont pleines. Il est bien aisé d'engendrer a un peuple le mespris de ses anciennes obseruances. Iamais homme n'entreprint ce rolle, qui n'en vint a bout. Mais d'y reestabliir un meilleur estat en la place de celui qu'on a ruiné, a cela plusieurs se sont morfondus, de ceux qui l'auoient entrepris. Somme pour reuenir a moy; ce seul par ou ie m'estime quelque chose, c'est

ce en quoy iamais homme ne s'estima deffail-  
lant. Ma recommandation est vulgaire, commu-  
ne, & populaire : car qui a iamais cuidé auoir  
faute de iugement? Ce seroit vne propositiō qui  
impliqueroit en soy de la contradiction: s'accu-  
ser en ce suiet la, ce seroit se iustifier: & se con-  
damner ce seroit s'absoudre. Il ne fut iamais  
crocheteur ny femmelette, qui ne pensast auoir  
assez de sens pour sa prouision. Nous recon-  
noissons aysément és autres l'aduantage de la  
force, de l'experience, de la disposition, de la  
beauté, & de la noblesse: mais l'aduantage du iu-  
gement nous ne le cedons a personne: & les rai-  
sons qui partent du simple discours naturel en  
autrui, il nous semble qu'elles sont nostres. La  
science, le stile, & telles autres parties, que nous  
voions és ouurages estrangiers, nous sentōs biē  
aysēmēt si elles surpassent nos forces. Mais les  
simples productions du discours & de l'entēde-  
mēt, chacun pense qu'il estoit en luy de les trou-  
uer toutes pareilles, & en aperçoit malaisēmēt  
le pois & la difficulté. Ainsi c'est vne sorte d'e-  
xercitation, de laquelle on doit esperer fort peu  
de recommandation & louange du vulgaire. Le  
plus sot homme du monde pense autant auoir  
d'entendement que le plus habile. Voila pour-  
quoy on dict communement que le plus iuste  
partage que nature nous aye faict de ses graces,  
c'est celuy du iugemēt. Car il n'est nul qui ne se  
contente de ce qu'elle luy en a distribué. Le pēse  
auoir

auoir les opinions bonnes & saines, mais qui n'en croit autant des siēnes? L'une des meilleures preuues que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie fay de moy: car si elles n'eussent esté biē asseurées, elles se fussent aisément laissées piper a l'affection que ie me porte singuliere, cōme celuy qui la ramene quasi tout a moy, & qui ne l'espars guieres hors de la. Tout ce que les autres en distribuēt a vne infinie multitude d'amis & de connoissans, a leur gloire, a leur grādeur, ie le rapporte tout a ma santé, au repos de mon esprit & a moy. Ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours:

*Mihi nempe valere & viuere doctus.*

Or mes opinions ie les trouue infiniment hardies & constantes a condamner mon insuffisance. De vray c'est aussi vn subiect, auquel i'exerce mon iugement autant qu'a nul autre. Le monde regarde tousiours vis a vis, moy ie renuerse ma veuë au dedans, ie la plante, ie l'amuse la. Chacū regarde deuant soy, moy ie regarde dedans moy. Je n'ay affaire qu'a moy, ie me considere sans cesse, ie me contrerolle, ie me gouverne. Les autres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien: ils vont tousiours auant:

*Nemo in sese tentat descendere.*

Moy ie me roule en moy mesme. Ceste capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy & cest' humeur libre de n'assubiectionner aisément

666 ESSAIS DE M. DE MONTA.  
ma creance, ie la dois principalement a moy  
mesme. Car les plus fermes imaginations que  
i'aye, & generales, ce sôt celles mesmes qui par  
maniere de dire nasquirent avec moy. Ie les  
produis crues & simples, d'une production har-  
die & genereuse, mais vn peu trouble & im-  
parfaicte: mais despuis ie les ay establies & for-  
tifiées par l'autorité d'autrui, & par les saints  
discours des anciens, ausquels ie me suis ren-  
contré conforme en iugement. Ceux la me les  
ont mises en main, & m'en ont donné la iouis-  
sance & possession entiere. Voyla donq iusques  
ou ie me sens coupable de ceste premiere par-  
tie, que ie disois estre au vice de la presumptiō.  
Pour la seconde, qui consiste a n'estimer point  
assez autrui, ie ne sçay si ie m'en puis si biē ex-  
cuser. Car quoy qu'il me couste, ie delibere de  
dire ce qui en est. A l'aduēture que le cōmerce  
continuel que i'ay avec les humeurs anciennes  
& l'Idée de ces riches ames du temps passé me  
dégoustē & d'autrui & de moy mesme: ou biē  
que a la verité nous viuons en vn siecle qui ne  
produit les choses que bien mediocres. Tant y  
a que ie ne connoy rien digne de grande admi-  
tion. Aussi ne connoy-ie guiere d'hommes a-  
vec telle priuauté qu'il faut pour en pouuoir  
iuger, & ceux ausquels ma condition me mesle  
plus ordinairement, sont pour la pluspart, gens  
qui ont peu de soing de la culture de l'ame, &  
auquels on ne propose pour toute beatitude  
que



que l'honneur, & pour toute perfection, que la vaillance. Ce que ie voy de beau en autrui, ie le loüe & l'estime tres-volontiers. Voire i'encheris souuent sur ce que i'en pense, & me permets de mentir iusques la. Car ie n'ayme point a inuenter vn subiect faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y trouue de loüable, & d'un pied de valeur i'en fay volontiers vn pied & demy. Mais de leur prester les qualitez qui n'y sont paz, ie ne puis, ny les defendre ouuertement des imperfections qu'ils ont. Je connoy des hommes assez, qui ont diuerfes parties belles : qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui vne science, qui vn'autre : mais de grand hōme en general, non pas parfait, mais encore ayant tant de belles pieces ensemble, ou vne en tel degré d'excellance, qu'on s'en doieue estonner, ou le comparer a ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que i'aye conneu, ie di des parties naturelles de l'ame & le mieux né, c'estoit Estienne de la Boitie: c'estoit vrayement vn'ame pleine, & qui monstroit vn beau sage a tout sens. C'estoit proprement vn'ame a la vieille merque, & qui eut produit de grands effects, si sa fortune l'eust voulu : ayant beaucoup adiousté a ce riche naturel par science & estude. Mais ie ne sçay cōment il aduiant, ce me semble, qu'il se trouue autant de vanité  
& de

& de foiblesse d'entendement en ceux qui font profession d'auoir plus de suffisance, qui se meslent de vacatiōs lettrées, & de charges qui dependent des liures & de la science, qu'en nulle autre sorte de gens : ou bien par ce que on requiert & attend plus d'eux que des ignorans, & qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes: ou bien que l'opinion du sçauoir leur donne plus de hardiesse de se produire & de se decouurir trop auant, par ou ilz se gastent, & se trahissent. Comme vn artisan tesmoigne sa bestise; quelque riche matiere qu'il ait entre mains, s'il l'accommode & mesle sottement, & contre les regles de son ouurage: ceux-cy en font auant, lors mesmes qu'ilz mettent en auant des choses qui d'elles mesmes & en leur lieu seroiēt bonnes: mais ilz s'en seruent hors de propos, sans discretion, & sans suite, faisans honneur a leur memoire, aux despans de leur entendement. Ils font honneur a Cicero, a Galien, a Vlpian, & a saint Hierosme, & eux se rendent ridicules. Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution: elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bōs & sages, mais sçauans: elle y est arriuee. Elle ne nous a pas appris de suyure & embrasser la vertu & la prudence: mais elle nous en a imprimé la deriuation & l'etymologie. Nous sçauons decliner vertu, si nous ne sçauōs l'aymer. Si nous ne sçauons, que c'est que prudence par effect & par experience,

ce, nous le sçauons par iargon & par cœur. De nos voisins nous ne nous contentons pas d'en sçauoir la race, les parentelles, & les alliances, nous les voulous auoir pour amis, & dresser avec eux quelque conuersation & intelligence. Elle nous a appris les deffinitions les diuisions, & particions de la vertu, comme des surnoms & branches d'une gènéalogie, sans auoir nul soing de dresser entre no<sup>r</sup> & elle quelque pratique de familiarité & de priuée acointance. Elle nous a choisi pour nostre aprêtissage, non les liures qui ont les opinions plus saines & plus vrayes, mais ceux qui parlēt le meilleur Grec & Latin: & parmy ses beaux mots nous a fait couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité. Vne bonne institution elle change le iugement & les meurs, comme il aduint a Polemon ce ieune homme Grec débauché, qui estant allé ouïr par rencontre vne leçon de philosophie ne remerqua pas seulement l'eloquēce & la suffisance du lecteur, & n'e rapporta pas seulement en la maison la science de quelque beau discours, mais vn fruit plus apparent & plus solide, qui fut vn soudain chāgement & amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senti vn tel effect de nostre discipline?

*Faciasne quod olim*

*Mutatus Polemon, ponas insignia morbi*

*Fasciolas, cubital, focalia potus vt ille*

*Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,*

*Post*

*Postquam est impransū correptus voce magistri.*

Les plus rares hommes que i'aye iugé par les apparences externes (car pour les iuger a ma mode, ils les faudroit esclerer de fort pres) ce ont esté pour le faict de la guerre & suffisance militaire, le Duc de Guise, qui mourut a Orleans & le feu Mareschal Strozzi. Pour gens suffisans & de vertu non commune, Oliuier & l'Hospital Chanceliers de France. Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle. Nous auons foison de bons artisans de ce mestier-la, D'Aurat, Beze, Buchanā, l'Hospital, Montdoré, Turnebus. Quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré ou elle sera iamais: & aux parties, en quoy Ronsart & du Bellay excellent, ie ne les treuve guieres esloignés de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus scauoit plus, & scauoit mieux ce qu'il scauoit, que homme qui fut de son siecle ny loing au dela. Les autres vertus ont eu peu, o point de mise en ce tēps: mais la vaillance elle est deuenue populaire par noz guerres ciuiles: & en ceste partie il se trouue parmy nous des ames fermes, iusques a la perfection & en grand nombre, si que le triage en est impossible a faire. Voila tout ce que i'ay connu, iusques a ceste heure d'extraordinaire grandeur & non commune.

## CHAP. XVIII.

*Du dèmentir.*

**V**Oire mais on me dira, que ce dessein de se servir de soy-mesmes pour subiect a escrire, seroit excusable a des hommes rares & fameux, qui par leur reputation auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'aduoüe, & sçay bien que pour voir vn homme de la commune façõ, a peine qu'un artisan leue les yeux de sa besongne : la ou pour voir vn personnage grand & signalé arriuer en vne ville, les ouuroirs & les boutiques s'abandonnent. Il méssiet a tout autre de se faire cognoistre qu'a celuy qui a dequoy se faire imiter, & duquel la vie & les opiniõs peuuēt servir d'exemple & de patrõ. Cæsar & Xenophon ont eu dequoy fonder & fermir leur narration en la grandeur de leurs gestes, comme en vne baze massiue & solide. Ainsi sont a souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les cõmentaires ou Auguste, Sylla, Brutus & autres auoiēt laissé de leurs gestes. De telles gens on ayme & estude les figures, en cuyure mesmes & en pierre. Ceste remõstrance est tres-vraye, mais elle ne me touche pas.

*Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus,*

*Non vbinis, coràmue quibuscumlibet. In medio qui*

*Scri-*

*Scripta foro recitent sunt multi, quique lauantes.*

Ie ne dresse pas icy vne statue a plâter au carrefour d'une ville, ou dâs vne Eglise, ou place publique: c'est pour la cacher au coin d'une librairie, & pour en amuser quelqu'un, qui ait particulier interest a ma cognoissance: vn voisin, vn parent, vn amy qui prendra plaisir a me racointer & repratiquer en cest' image. Les autres ont pris cœur de parler d'eux pour y auoir trouué le subiect digne & riche, moy au rebours pour l'auoir trouué si vain & si maigre qu'il n'y peut eschoir nul soupçon d'ostentation. Quel contentement me seroit ce d'ouir ainsi quelqu'un, qui me recitast les meurs, la forme, les conditions, & les fortunes de mes ancestres? combien i'y serois attentif? Vrayement cela partiroit d'une mauuaise nature d'auoir amespris les portraits mesmes de nos amis & predecesseurs, & de les desdaigner. Vn poignard, vn harnois, vne espée, qui leur a serui, ie les conserue pour l'amour d'eux, autant que ie puis de l'iniure du temps. Si toutes-fois ma posterité est d'autre goust, i'aray bien dequoy me reuencer: car ils ne sçauroient faire moins de conte de moy, que i'en feray d'eux en ce temps la. Tout le commerce que i'ay en cecy avec le publicq, c'est que i'ay esté contraint d'emprunter les vtils de son escripture, pour estre plus soudaine & plus aisée. Il m'a fallu ietter en moule ceste image, pour m'exempter de la peine d'en faire  
faire

faire plusieurs extraicts a la main. En recōpen-  
se de ceste commodité, que i'en ay emprunté,  
i'espere luy faire ce seruice d'empescher,  
*Netoga cordyllis, ne penula desit olinis.*

Mais a dire vray, a qui croyrions nous parlant  
de foy en vne saison si gaste'e ? veu quil en est  
fort peu ou point, a qui nous puissions croire  
parlants d'autrui, ou il y a moins d'interest a  
mentir. Le premier traiſt de la corruption  
des mœurs, c'est le bannissement de la verité.

Car, comme disoit Pindarus, L'estre veritable  
est le commencement d'une grande vertu. No-  
stre verité d'a ceste heure, ce n'est pas ce qui est,  
mais ce qui se persuade a autrui : comme nous  
appelons monnoye, non celle qui est loyalle  
seulement, mais la fauce aussi, qui a mise. No-  
stre nation est de long temps reprochée de ce  
vice : car Saluianus Massilienſis, qui estoit du  
temps de Valentinian l'Empereur, dict qu'aus  
François le mentir & se pariurer ne leur est pas  
vice, mais vne façon de parler. Qui voudroit  
encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire  
que ce leur est a present vertu. On s'y forme,  
on s'y façōne, comme a vn exercice d'honneur :  
car la dissimulation est des plus notables quali-  
tez de ce siecle. Ainsi i'ay souuent consideré  
d'ou pouuoit naistre ceste coustume, que nous  
obseruons si religieusement, de nous sentir plus  
aigrement offencez du reproche de ce vice, qui  
nous est si ordinaire, que de nul autre : & que ce

soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parolle que de nous reprocher la mēsonge. Sur cela ie treuve qu'il est naturel de se defendre le plus des vices, dequoy nous sommes le plus entachés. Il semble qu'en nous reffantants de l'accusation, & nous en esmouuant, nous nous deschargeons aucunemēt de la coulpe: si nous l'a-uons par effect, aumoins nous la condamnons par apparence. Cest vn vilein vice, que le mentir, & qu'un ancien peint bien honteusement, quand il dict, que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, & quant & quant de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité, & le desreglement. Car que peut on imaginer de plus monstrueux, que d'estre couart a l'endroit des hommes, & braue a l'endroit de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parolle, celuy qui la fauce, trahit la societé publique. C'est le seul vtil, par le moyen duquel se communiquent nos volonteiz & nos pensées: c'est le truchemēt de nostre ame: s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-eōnoissons plus: S'il nous trompe, il rompt tout nostre cōmerce, & dissout toutes les liaisons de nostre police. Ce bon compaignon de Grece disoit, que les enfans s'amusaient par osseletz, & les hommes par les parolles. Quant aux diuers vsages de noz dēmentiz, & les loix de nostre honneur en cela, & les changemes qu'elles ont  
receu



receu, ie remets a vne autre-fois d'en dire ce que i'en pèse; & apprendray cependant si ie puis en quel temps print commencement ceste coutume, de si exactement poiser & mesurer les parolles, & d'y attacher nostre honneur. Car il est aisé a iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains & les Grecs: & m'a semblé souuent nouveau & estrange de les voir se démentir & s'iniurer sans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur deuoir prenoient quelque autre trein que les nostres. On appelle Cesar tantost voleur, tantost yurongne a sa barbe. Nous voyons la liberté des inuectiues, qu'ils font les vns contre les autres, ie dy les plus grands chefs de guerre, de l'une & l'autre nation, ou les parolles se reuenchent seulement par les parolles, & ne se tirent a autre consequence.

## CHAP. XIX.

*De la liberté de conscience.*

**I**L est ordinaire, de voir les bones intentions, si elles sont conduites sans moderation, pousser les hommes a des effects tresvitieux. En ce debat, par lequel la France est a present agitée de guerres ciuiles, le meilleur & le plus sain party est sans doubte celuy, qui maintient & la religion & la police ancienne du pais. Entre les

gens de bien toutes-fois, qui le suivent (car ie ne parle point de ceux qui ne s'en seruent que de pretexte, pour ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir a leur auarice, ou suivre la faueur des Princes, mais de ceux qui le font par vray zele enuers leur religion & sainte affection, a maintenir la paix & l'estat de leur patrie) de ceux-cy, dis-ie, il s'en voit plusieurs, que la passion pousse hors les bornes de la raison, & leur faict par fois prendre des conseils iniustes, violents, & encore temeraires. Il est certain qu'en ces premiers tēps que nostre religion commença a fleurir & a gagner autorité & puissance avec les loix, le zele en arma plusieurs cōtre toute sorte de liures payēs, de quoy les gens de lettre souffrent vne merueilleuse perte. I'estime que ce desordre ait plus porté de nuyssance aux lettres, que tous les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est vn bon tesmoing. Car quoy que l'Empereur Tacitus son parent en eut peuplé par ordōnances expressees toutes les librerries du monde: toutes-fois vn seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses, qu'il escriit contre nostre creance. Ils ont aussi eu cecy, au moins aucuns, de prester aysément des louanges fauces a tous les Empereurs, qui faisoient pour nous, & condamner vniuersellement toutes les actions de ceux, qui nous estoient con-

trai-

traies, comme il est aisé a voir en l'Empereur Julian surnommé l'Apostat. C'estoit a la verité vn tresgrand homme & rare, comme celuy, qui auoit son ame viuement tainte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler & toucher toutes ses actiōs. Et de vray il n'est nulle sorte de vertu, dequoy il n'ait laissé de tres-notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie dōne bien cler tesmoignage) on lit de luy vn pareil trait a celuy d'Alexandre & de Scipion, que de plusieurs tresbelles captiues, il n'en voulut pas seulement voir vne, estant en la fleur de son aage: car il fut tué par les Parthes aagé de trente vn an seulement. Quant a la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouir les parties: & encore que par curiosité ils s'informat a ceux qui se presentoient a luy de quelle religion ils estoient: toutes-fois l'inimitié qu'il portoit a la nostre, ne donnoit nul cōtrepoix a la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix, & retrancha vne grand' partie des subsidēs & impositiōs que leuoient les predecesseurs. Nous auons deux bons historiēns tesmoins oculaires de ses actions: l'vn desquels, Marcellinus reprend aigrement en diuers lieux de son histoire, ceste sienne ordonnance, par laquelle, il deffandit l'escole & interdit l'enseigner a tous les Rhetoriciens & Grammairiens Chrestiens, & dit qu'il souhaiteroit ceste sienne action estre enseuelie sous le silence. Il est

vray semblable, s'il eut faict quelque chose de plus aigre cōtre nous, qu'il ne l'eut pas oublié, estant bien affectionné a nostre party. Il nous estoit aspre a la verité, mais non pourtant cruel ennemy : car nos gens mesmes recitent de luy ceste histoire, que se promenant vn iour autour de la ville de Calcedoine, Maris l'Euesque du lieu osa bien l'appeller meschant traistre a Christ, & qu'il n'en fit autre chose sauf luy respondre: Va miserable, pleure la perte de tes yeux. A quoy l'Euesque encore repliqua, Le rens graces a Iesus Christ, de m'auoir osté la veuë pour ne voir ton visage impudēt : affectant, disent ils, en cela vne patience philosophique. Tant y a que ce faict la, ne se peut pas biē rapporter aux cruautés qu'on le dit auoir exercées contre nous. Il estoit (dit Eutropius mō autre tesmoing) ennemi de la Chrestienté: mais sans toucher au sang. Et pour reuenir a sa iustice, il n'est riē qu'on y puisse accuser que les rigueurs, dequoy il vsa au commencement de son empire contre ceux qui auoiēt suyui le party de Constantius son predecesseur. Quant a la sobrieté il viuoit tousiours vn viure soldatesque: & se nourrissoit en pleine paix cōme celuy qui se preparoit & accoustumoit tousiours a l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy qu'il despartoit la nuit a trois ou a quatre pieces, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil: le reste il l'employoit a visiter luy  
mesme

mesme en personne, l'estat de son armée & ses gardes, ou a estudier: car entre autres siēnes rares qualitez il estoit tres-excellēt en toute sorte de literature. On dict d'Alexandre le grand qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le débauchat de ses pensemēs & de ses estudes, il faisoit mettre vn bassin ioingnāt son liēt, & tenoit l'vne de ses mains au dehors avec vne boulette de cuyure: affin que le sommeil le surprenant & relaschant les prises de ses doigts, ceste boulette par le bruit de sa cheute dans le bassin le reueillat. Cestuy-cy auoit l'ame si tēdue a ce qu'il vouloit & si peu empeschée de fumées par sa singulière abstinence, qu'il se passoit biē de cest artifice. Quant a la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grād capitaine. Aussi fut il quasi toute sa vie en cōtinuel exercice de guerre: & la pluspart avec no<sup>r</sup> en France cōtre les Allemās & Frācons. Nous n'auōs guiere memoire d'hōme, qui ait veu pl<sup>o</sup> de hazards, ny qui ait plus souuāt fait preuue de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil a celle d'Epaminondas. Car il fut frappé d'un traict, & eslaya de l'arracher, & l'eut fait, sans ce que le traict estāt trenchāt, il se coupa & affoyblit la main. Il demādoit incessammēt qu'on le raportāt en ce mesme estat en la meslée, pour y encourager ses soldats: Lesquels contestèrent ceste bataille sans luy trespouragement iusques a ce que la nuict sépara les armées. Il

deuoit a la philosophie vn singulier mespris, en quoy il auoit sa vie, & les choses humaines. Il auoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religiō, il estoit vicieux par tout. On l'a surnōmé apostat, pour auoir abādōné la nostre. Toutes-fois ceste opiniō me semble plus vraysemblable qu'il ne l'auoit iamais eue au cœur, mais que pour l'obeissance des loix il s'estoit feint iusques a ce qu'il tint l'Empire en sa main. Il fut si superstitieux en la siēne, que ceux mesmes, qui en estoiet de son tēps, s'en mocquoiet: & disoit on s'il eut gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eut fait tarir la race des beufs au monde, pour satis-faire a ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science diuinatrice, & donnoit autorité a toute façon de prognostiques. Il dit entre autres choses en mourant qu'il sçauoit bō gré aux dieux & les remercioit, de quoy ils ne l'auoiēt pas voulu tuer par surprise, l'ayāt de long tēps auerti du lieu & heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lâche, mieux cōuenable aux personnes oy siues & delicates, ny languissante, lōgue & douloureuse: & qu'ils l'auoiēt trouué digne de mourir de ceste noble façon, sur le cours de ses victoires, & en la fleur de sa gloire. De vray il auoit eu vne pareille vision a celle de Marcus Brut<sup>o</sup>, qui premieremēt le menassa en Gaule, & depuis se representa a luy en Perse sur le point de sa mort. Et pour venir au propos de mō theme, il couuoit, dit Marcellin<sup>o</sup>,  
de long

de long temps en son cœur le paganisme, mais par ce que toute son armée estoit de Chrestiens il ne l'osoit descourir. En fin quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fist ouvrir les temples des dieux, & s'essaya par tous moyens de mettre sus l'idolatrie. Pour parvenir a son effect, ayant rencontré en Constantinople le peuple descoufu avec les prelatz de l'Eglise Chrestienne diuisez, les ayant faict venir a luy au palais, les amonnesta instamment d'aspirer ces dissensions civiles, & que chacun sans empeschement & sans crainte seruit a sa religion. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance qu'il auoit que ceste licence augmenteroit les parts & les brigues de la diuision, & empescheroit le peuple de se reunir, & de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde, & vnanime intelligence: ayant essayé par la cruauté d'aucuns Chrestiens, qu'il n'y a point de beste au monde tant a craindre a l'homme que l'homme. Voila ses mots a peu pres: en quoy cela est digne de consideration que l'Empereur Julian se sert pour attiser le trouble de la dissension civile, de ceste mesme recepte de liberté de conscience, que noz Roys viennent d'employer pour l'estaindre. On peut dire d'un costé que de lacher la bride aux pars, d'entretenir leur opinion, c'est espandre & semer la diuision, c'est prêter quasi la main a l'augmenter, n'y ayant nulle barriere ny coercion des loix, qui bride & em-



pesche sa course. Mais d'autre costé on diroit aussi que de lâcher la bride aux pars, d'entretenir leur opiniõ, c'est les amolir & relascher par la facilité & par l'aysance, & que c'est emouffer l'eguillon qui s'affine par la rarité, la nouuelle-té & la difficulté. Et si croy mieux pour l'honneur de la deuotion de noz rois, c'est que n'ayãts peu ce qu'ils vouloint, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouuoint.

## CHAP. XX.

*Nous ne goustons rien de pur.*

**L**A foiblesse de nostre condition faict que les choses en leur simplicité & pureté naturelle ne puissent pas tomber en nostre vsage. Les elemẽs que nous ioüyssons, sont alterez, & les metaux de mesme, & l'or il le faut empirer par quelque autre matiere plus vile, pour l'accommoder a nostre seruice. Des voluptez, plaisirs & biens que nous auons, il n'en est nul exempt de quelque meslange de mal & d'incommodité. C'est ce que dit vn verset Grec ancien, de tel sens, Les dieux nous vendent tous les biẽs qu'ils nous donnent : c'est a dire ils ne nous en donnent nul pur & parfaict, & que nous n'achetons au pris de quelque mal. Les loix mesmes de la iustice ne peuuent subsister sans quelque meslange d'iniustice. Et dit Platon que ceux la  
entre-



entreprennent de couper la teste de Hydra qui pretendent oster des lois toutes incommoditez & inconueniens. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur*, dict Tacitus.

## C H A P. X X I.

*Contre la faineantise.*

L'Empereur Vespasien estant malade de la maladie, dequoy il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire: & d'as son lict mesme despeschoit. sans cesse plusieurs affaires de consequence: & comme son medecin l'en tençat comme de chose nuisible a sa santé, il faut, disoit-il, qu'un Empereur meure debout. Voila vn beau mot a mô gré & digne d'un grâd prince. Adrian l'Empereur s'en seruit depuis a ce mesme propos, & le deburoit on souuent ramenteuoir aux princes, pour leur faire sentir que ceste grande charge, qu'on leur donne du commandement de tant d'hômes, n'est pas vne charge oisive, & qu'il n'est rien qui puisse si iument dégoustier vn subiect de se mettre en peine & en hazard pour le seruice de son prince, que de le voir apoltronny ce pendant luy mesme a des occupations lasches & vaines, & d'auoir soing de sa conseruation le voyant si nonchalât de la nostre. L'empereur Iulian disoit encore

core plus qu'un philosophe & un galant homme ne deuoint pas seulement respirer, c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peut refuser, tenant tousiours l'ame & le corps embesoignés a choses belles, grandes & vertueuses. Il auoit honte si en public on le voioit cracher, ou suer ( ce qu'on dict aussi de la ieunesse Lacedemonienne, & Xenophon de la Perfiennne ) par ce qu'ils estimoient que l'exercice, le travail continuel, & la sobriété deuoint auoir cuit, & asseché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneca ne ioin dra pas mal en cest endroit, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droite. Ils n'apprenoint, dit-il, rien a leurs enfans, qu'ils deussent apprendre assis.

## CHAP. XXII.

### *Des Postes.*

**I**Elisois a cest' heure, que le Roy Cyrus pour receuoir plus facilement nouuelles de tous les cotez de son Empire, qui estoit d'une fort grande estandue fit regarder combien un cheual pouuoit faire de chemin en un iour tout d'une traite, & a ceste distance il establit des hommes, qui auoint charge de tenir des cheuaux prêts pour en fournir a ceux qui viendroient vers luy. Cæsar dit que Lucius Vibulus Rufus ayant hâte

hâte de porter vn aduertissement a Pompeius s'achemina vers luy iour & nuit, changeant de cheuaux, pour faire diligence. Et luy mesme, a ce que dit Suetone, faisoit cent mille par iour sur vn coche de louage. Mais c'estoit vn furieux courrier. Car la ou les riuieres luy tranchoient son chemin il les franchissoit a nage. Tiberius Nero allât voir son frere Drusus malade en Allemagne fit deux cés mille en vint-quatre heures avec trois coches.

## CHAP. XXIII.

*Des mauuais moyens emploies a bonne fin.*

IL se trouue vne merueilleuse relation & correspondance en ceste vniuerselle police des ouurages de nature, qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduyte par diuers maistres. Les maladies & conditions de nos corps se voyent aussi aux estats & polices: les royaumes, les republiques naissent, fleurissent & fanissent de vieillesse, cōme nous. Nous sommes subiects a vne repletion d'humeurs inutile & nuisible, soit de bonnes humeurs, (car cela mesme les medecins le craignent: & par ce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfectiō de santé trop allegre & vigoureuse, il nous la faut essimer & rabatre par art, de peur que nostre nature ne se pouuant rassoir en nulle certaine

taine place, & n'ayant plus ou monter pour s'a-  
 meliorer, ne se recule en arriere en desordre &  
 trop a coup: ils ordonnent pour cela aux Athle-  
 tes les purgations & les saignées, pour leur sou-  
 straire ceste superabondance de santé) soit re-  
 pletion de mauuaises humeurs, qui est l'ordina-  
 ire cause des maladies. De semblable repletion  
 se voient les estats souuent malades. Et a lon  
 accoustumé d'vser de diuerfes sortes de purga-  
 tion. Tantost on donne congé a vne grande  
 multitude de familles pour en decharger le païs,  
 lesquelles vont chercher ailleurs ou s'accom-  
 moder aux despens d'autrui. Ainsi nos anciens  
 Francons partis du fons de l'Alemaigne vin-  
 drent se saisir de la Gaule & en deschasser les  
 premiers habitans. Ainsi se forgea ceste infinie  
 marée d'hommes, qui s'écoula en Italie sous  
 Brennus & autres: ainsi les Gots & Vuandales:  
 comme aussi les peuples qui possèdent a present  
 la Grece abandonnerent leur naturel païs pour  
 s'aller loger ailleurs plus au large: & a peine est  
 il deux ou trois coins au monde, qui n'ayēt sen-  
 ty l'effect d'un tel remuement. Les Romains  
 bâtissoient par ce moien leurs colonies. Car  
 sentans leur ville se grossir outre mesure, ils la  
 deschargeoient du peuple moins necessaire, &  
 l'enuoioient habiter & cultiuer les terres par  
 eux cōquises. Par fois aussi ils ont a esciēt nour-  
 ry des guerres avec aucuns leurs ennemis, non  
 seulement pour tenir leurs hommes en haleine,  
 de peur

de peur que l'oyfueté mere de corruption ne leur apportast quelque pire inconuenient, mais aussi pour seruir de saignée a leur Republique, & esuanter vn peu la chaleur trop vehemête de leur ieunesse, estauffer & esclaircir le brâchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise. A cest effet se sont ils autrefois seruis de la guerre contre les Cartaginois. Au traité de Bretigny Edouard troisieme Roy d'Angleterre ne voulut comprendre en ceste paix generale, qu'il fit avec nostre Roy, le differant du duché de Bretagne, affin qu'il eust ou se descharger de ses hommes de guerre, & que ceste foule d'Anglois, dequoy il s'estoit seruy en ses guerres de deça ne se reiettaist en Angleterre. Ce fust l'une des raisons pourquoy nostre Roy Philippe consentit d'enuoier Jean son fils a la guerre d'outre mer : affin d'en amener quand & luy vn grand nombre de ieunesse bouillante, qui estoit en sa gendarmerie. Il y en a plusieurs en ce temps, qui discourent de pareille façon, souhaitans que ceste emotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peut deriuier a quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes, qui dominant pour ceste heure nostre corps, si on ne les escouille ailleurs, maintiennent nostre siebure tousiours en force, & apportēt en fin nostre entiere ruine. Et de vray vne guerre estrangiere est vn mal biē plus doux que la ciuile. Mais ie ne croy pas que Dieu fouorise vne si iniuste entreprise, d'offen-

cer

cer & quereler autrui pour nostre commodité. Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous pousse souuent a ceste necessité de nous seruir de mauuais moïens pour vne bonne fin. Licurgus le plus vertueux & parfait legistateur qui fust onques, inuenta ceste tres-iniuste & tres-inique façon pour instruire son peuple a la tēperance, de faire enyurer par force les Elotes, qui estoient leurs serfs : affin qu'en les voyant ainsi perdus & enseuelis dans le vin les Spartiates prinsent en horreur le débordement de ce vice. Ceux la auoient encore plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels, a quelque sorte de mort qu'ilz fussent condamnés, fussent déchirez tous vifs par les medecins, pour y voir au naturel nos parties interieures, & en establir plus de certitude en leur art. Car s'il se faut débaucher, on est plus excusable le faisant pour le seruice de la santé de l'ame, que pour celle du corps : comme les anciens Romains pour dresser le peuple a la vaillance & au mespris des dangiers & de la mort par quelque instruction, inuenterent ces furieux spectacles de gladiateurs & escrimeurs a outrance, qui se combatoient, détailloient, & entretuoient en leur presence. C'estoit a la verité vn merueilleux exemple & de tres-grand fruct pour l'institution du peuple, de voir tous les iours en sa presence cent, deux cens, trois cens couples d'hommes armez les vns cōtre les autres se ha-

cher

cher en piéces, avecques vne si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur vist iamais changer de visage, lâcher vne parolle de foiblesse ou cō-miseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement vn mouuement lâche pour gauchir au coup de leur aduersaire, ains tendre le col a l'espée de leur ennemy & se presenter au coup. Il est aduenü a plusieurs d'entre eux estans blesez a mort de force playes d'enuoyer demâder au peuple s'il estoit content de leur deuoir auât que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ilz combattissent & mourussent constamment, mais encore allegrement : en maniere qu'on les hurloit & maudissoit, si on les voyoit estriuer a receuoir la mort. Les premiers Romains emploioiēt a cest exemple les criminels. Mais depuis on y employa des serfs innocens & des libres mesmes, qui se vendoient pour cest effect. Ce que ie trouuerois fort estrange & incroyable, si nous n'estions accoustumez de voir tous les iours en nos guerres plusieurs miliasses d'hōmes estrangers engageant pour de l'argent leur sang & leur vie a des querelles, ou ilz n'ōt nul interest.

## CHAP. XXIIII.

*De la grandeur Romaine.*

**I**E ne veux dire qu'un mot de cest argument infiny, pour monstrier la simplessie de ceux



qui appartient a celle la les chetives grandeurs de ce temps. Au septiesme liure des Epitres familieres de Cicero (& que les grammairiens en ostent ce surnom de familiers, s'ilz veulent, car a la verité il n'y est pas fort a propos : & ceux qui au lieu de familiers y ont substitué *ad familiars*, peuuent tirer quelque argument pour eux de ce que dit Suetone en la vie de Cæsar, qu'il y auoit vn volume des lettres dudit Cæsar *ad familiars*) il y en a vne qui s'adresse a Cæsar estât lors en la Gaule, en laquelle Cicero reedit ces motz, qui estoient sur la fin d'un autre lettre, que Cæsar luy auoit escript, Quant a Marcus Furius, que tu m'as recommandé, ie le feray Roy de Gaule:& si tu veux, que i'aduance quelque autre de tes amis, enuoye le moy. Il n'estoit pas nouveau a vn simple cytoien Romain, cōme estoit lors Cæsar, de disposer des Royaumes, car il osta bien au Roy Deiotarus le sien pour le donner a vn gentil'homme sien amy de la ville de Pergame nommé Mithridates. Et ceux qui escriuent sa vie enregistrent plusieurs autres Royaumes par luy vendus : & Suetone dict qu'il tira pour vn coup du Roy Ptolomæus trois millions six cens mill'escus, qui fut bien pres de luy vendre le sien. Et sur ce propos Tacitus parlant du Roy d'Angleterre Cogidunus nous faict sentir par vn merueilleux traict ceste infinie puissance, Les Romains, dit-il, auoiēt accoustumé de toute ancienneté de laisser les Roys, qu'ilz auoient  
surmon-



surmontez, en la possession de leurs Royaumes  
sous leur autorité: a ce qu'ils eussent des Roys  
mesmes, vtilz de la seruitude, *Vt haberet instru-*  
*menta seruitutis & reges.*

## C H A P. X X V.

*De ne contrefaire le malade.*

**I**L y avn epigramme en Martial qui est des  
bons, car il y en a chez luy de toutes sortes,  
ou il recite plaisamment l'histoire de Cælius,  
qui pour fuir a faire la court a quelques grans a  
Romme, se trouuer a leur leuer, les assister &  
les suiure, fit la mine d'auoir la goute: & pour  
rendre son excuse plus vray-semblable se fai-  
soit oindre les iambes, les auoit enuelopées, &  
contre-faisoit entierement le port & la conte-  
nance d'un homme gouteux. En fin la fortune  
luy fit ce plaisir de l'en rendre tout a fait.

*Tantum cura potest & ars doloris,*

*Desit fingere Cælius podagram.*

J'ay veu en quelque lieu d'Appian autrefois v-  
ne pareille histoire d'un qui voulant eschapper  
aus proscriptions des triumvirs de Rome, pour  
se dérober de la connoissance de ceux qui le  
poursuiuoient se tenant caché & trauesti y ad-  
iousta encore ceste inuention de contre-faire  
le borgne. Quand il vint a recouurer vn peu plus  
de liberté & qu'il voulut deffaire l'éplatre qu'il

auoit long tēps porté sur son œil , il trouua que sa veuë estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'actiō de la veuë s'estoit hebetée, pour auoir esté si long temps sans exercice & que la force visiuë s'estoit toute reietée en l'autre œil. Car nous sentons euidemment que l'œil que nous tenons couuert réuoie a son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste, s'ē grossit & s'ē enfle. Cōme aussi l'oisiueté avec la chaleur des liaisons & des medicamens auoit bien peu attirer quelque humeur prodagrique au gouteux de Martial. Lisât chez Froissard le veu d'vne troupe de ieunes gētilshommes Anglois de porter l'œil gauche bandé iusques a ce qu'ils eussent passé en France & exploité quelque faict d'armes sur nous, ie me suis souuent chatouillé de ce pensément qu'il leur eut pris, comme a ces autres, & qu'ilz se fussent trouuez tous éborgnez au reuoir des maistresses, pour lesquelles ilz auoint faict l'entreprise. Les meres ont raison de tancer leurs enfans, quand ilz cōtrefont les borgnes, les boiteus & les bicles & tels autres defautz de la personne. Car outre ce que le corps ainsi tendre en peut receuoir vn mauuais ply, ie ne sçay comment il semble que la fortune se ioüe a nous prendre au mot: & i'ay ouy reciter plusieurs exemples de gens deuenus malades ayant entrepris de le cōtrefaire. Mais alōgeons ce chapitre & le bigarrons d'vne autre piece a  
 propos

propos de la cecité. Pline conte d'un qui songeant estre aueugle en dormant, s'en trouua l'édemain sans aucune maladie precedete. La force de l'imagination peut bien ayder a cela, comme j'ay dit ailleurs, & semble que Pline soit de cest aduis. Mais il est plus vray-semblable, que les mouuemens que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouueront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoint la veuë, furent occasion du songe. Adioutons encore vn'histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres. Tu sçais, dit-il, escriuant a Idomenæus, que Harpaste la folle de ma femme est demeurée chez moy pour charge hereditaire, car de mon goust ie suis ennemy de ces monstres, & si j'ay enuie de rire d'un fol, il ne me le faut chercher guiere loing: Je me ris de moy mesme. Ceste folle a subitement perdu la veuë. Je te recite chose estrange, mais veritable. Elle ne sent point qu'elle soit aueugle, & presse incessamment son gouverneur de l'en emmener, par ce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il aduient a chacun de nous: nul ne connoit estre auare, nul conuoiteux. Encore les aueugles demandent un guide, nous nous fouruoions de nous mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons nous: mais a Rome on ne peut viure autrement. Je ne suis pas sumptueux: mais la ville requiert une grande despence. Ce n'est pas ma faute, si ie suis colere,

si ie n'ay encore establi nul train asseuré de vie, c'est la faute de la ieunesse. Ne cerchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous. Il est planté en nos entrailles. Et cela mesme que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guerison plus mal-aisée. Si nous ne commençons de bonne heure a nous penser, quand arôs nous pourueu a tant de plaies & a tant de maux? Si auons nous vne tres-douce medecine que la philosophie: car des autres on n'en sent le plaisir, qu'apres la guerison: ceste cy plait & guerit ensemble. Voyla ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos: mais il y a du profit au change.

## CHAP. XXVI.

### *Des pouces.*

**T**Acitus recite que par-my certains rois barbares, pour faire vne obligation asseurée, leur maniere estoit de ioindre estroitement leurs mains droites l'une a l'autre & s'entrelasser les pouces: & quand a force de les presser le sang en estoit monté au bout, ils les bleissoient de quelque legiere pointe & puis se les entre-fucçoient. Les medecins disent que les pouces sont les maistres doigts de la main, & que leur etymologie Latine vient de *pollere*, qui signifie exceller sur les autres. Les Grecz l'appeller

à l'index, comme qui diroit vne autre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere.

*Sed nec vocibus excitata blandis  
Molli pollice nec rogata surgit.*

C'estoit a Rome vne signification de faueur de comprimer & baïsser les pources,  
*Fautor vtróque tuum laudabit pollice ludum:*  
& de desfaueur de le hausser & contorner au dehors,

*Conuerso pollice vulgi  
Quemlibet occidunt populariter.*

Les Romains dispensoient de la guerre ceux qui estoient blessés au pource, comme s'ilz n'auoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens a vn cheualier Romain, qui auoit par malice, & pour faire fraude a la loy coupé les pources a deux siens ieunes enfans, pour les dispenser des guerres: & auant luy le senat du temps de la guerre Italique auoit condamné Caius Vatiens a prison perpetuelle, & luy auoit confisqué tous les biens, pours'eïtre a esciét coupé le pource de la main gauche, pour s'exempter de ceste guerre. Quelcun, de qui il ne me souuient point, ayant gaigne vne bataille nauale fist couper les pources a ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre & de tirer la rame.

## CHAP. XXVII.

*Couardise mere de la cruauté.*

**I**'Ay souuent ouy dire, que la couardise est mere de cruauté. La vaillâce (de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

*Nec nisi bellantis gaudet cernice iuueni*) s'arreste a voir l'ennemy a sa mercy: mais la lâcheté pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'aiât peu se mesler a ce premier rolle prend pour sa part le secôd, du massacre & du sang. Les meurtres des victoires se font ordinairement par le peuple & par les officiers du bagage: & ce qui fait voir tant de cruantez inouies aux guerres populaires, c'est que ceste canaille de vulgaire s'aguerrit & se gēdarme a s'ensanglâter iusques aux coudes & a deschiquter vn corps a ses pieds, n'ayât resentimēt de null'autre vaillâce. Côme les chiens couiards, qui deschirent en la maison & mordent les peaus des bestes sauuages, qu'ilz n'ôt osé attaquer aux chāps. Qu'est ce qui fait en ce temps nos querelles toutes mortelles? & que la ou nos peres auoiēt quelque degré de vègeance, nous cōmençons a cest'heure par le dernier: & ne se parle d'arriuée que de tuer: qu'est ce, si ce n'est couardise? Chacun sent bien qu'il y a plus de brauerie & desdain a battre son ennemy qu'a le tuer, & de le faire bouquer & rôger son frein,

frein, que de l'acheuer. D'auantagé que l'appetit de vengeance s'en assouit & contente mieux: car elle ne vise qu'à dōner ressentiment de soy. Voila pourquoy nous n'attaquōs pas vne beste, ou vne pierre, quand elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de gouster nostre reuēche: & de tuer vn homme c'est le mettre a l'abry de nostr'offence. Il s'en repentira, disons nous. Et pour luy auoir donné d'une pistolade par les reins, estimons nous qu'il s'en repente? Au rebours si nous nous en prenōs garde, nous trouuerons qu'il nous faiēt la mouē en tōbant: il ne nous en sçait pas seulement mauuais gré, c'est bien loing de s'en repentir. Nous sommes a coniller, a trotter, & a fuir les officiers de la iustice, qui nous suiuent, & luy est en repos. Le tuer est bō pour éuiter l'offēce a venir, nō pour venger celle qui est faicte. Il est apparent que nous quittōs par là & la vraye fin de la vengeance, & le soing de nostre reputation. Nous craignons, s'il demeure en vie qu'il nous recharge d'une pareille. Si nous pensions par vertu estre tousiours maistres de luy, & le gourmander a nostre poste, nous serions biē marris qu'il nous eschappast, comme il faiēt en mourant. Nous voulons vaincre, mais lâchement sans combat, & sans hazard. Nos peres se contentoient de reuēcher vne iniure par vn démenti, vn démenti par vn coup de baton, & ainsi par ordre: ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur



ennemi viuant, & outragé. Nous tremblons de frayeur tant que nous le voyons en pieds. Et qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'auourd'huy port'elle pas de poursuiure a mort, aussi bien celuy que nous mesmes auons offensé, que celuy qui nous a offencé? L'ẽpereur Maurice estant aduertí par songes, & plusieurs prognostiques, qu'un Phocas soldat pour lors inconnu le deuoit tuer, demandoit a son gendre Philippe, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions & ses meurs: & cõme entre autres choses Philippe luy dit, qu'il estoit lãsche & craintif, l'Empereur cõclud incontinent par là, qu'il estoit meurtrier & cruel. Qui rend les Tyrans si meurtriers? c'est le soing de leur seurté, & que leur lãsche cõeur, ne leur fournit d'autres moyens de s'asseurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offencer, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure: & pour faire tous les deux ensemble, & tuer & faire sentir leur coleure, ils ont employé toute leur suffisance a trouuer moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si vîte qu'ils n'ayent loysir de ressentir leur vengeance. La dessus ils sont en grand peine: car si les torrens sont violens, ils sont courts: s'ils sont lõgs, ils ne sont pas assez douloureux a leur gré, les voyla a dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'antiquité, & ie ne icy si sans y penser nous ne retenons pas quelque que



que trace de ceste barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peut esperer que celuy que la crainte de mourir & d'estre decapité, ou pēdu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imaginatiō d'un feu languissant, ou des tenailles, ou dela rouë. Et ie ne sçay cependāt, si nous les iettons au desespoir. Car en quel estat peut estre l'ame d'un homme attendant vintquatre heures la mort brisé sur vne rouë, ou a la vieille façon cloué a vne croix ? Car Iosephus recite que pēdant les guerres des Romains en Iudée, passant ou l'on auoit crucifié quelques vns des Iuis, il y reconneut trois de ses amys, & obtint de les oster dela, les deux moururent, dit il, l'autre vesquit encore despuis.

## CHAP. XXVIII.

*Toutes les choses ont leur raison.*

Ceux qui appariēt Caton le censeur au ieune Caton meurtrier de soy-mesme, font a mon opinion grād honneur au premier. Car ie les trouue eslongnés d'une extreme distance: & ce qu'on dit entre autres choses du censeur, qu'ē son extreme vieillesse, il se mit a apprendre la langue Grecque, d'un ardant appetit, comme pour assouuir vne lōgue soif, ne me semble pas luy estre fort honorable. C'est proprement  
ce que

ce que nous disons, retomber en enfantillage. Toutes choses ont leur saison, les bōnes & tout: & ie puis dire mon patinostre hors de propos. Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil s'amuser a l'exercice de son escole, Quand sçaura cestuy-cy, ce dit-il, s'il apprend encore? Le ieune doit faire ses apprets, le vieil en iouir, disent les sages: & le plus grand vice qu'ils remarquēt en nostre nature, c'est que noz desseins raieunissent sans cesse: nous recommēçons tousiours a viure: nostre estude & nostre desir deuroient quelque fois sentir la vielleſſe: nous auons le pied a la fosse, & nos appetitz, & nos esperances ne font que naistre. Cestuy-cy aprend a parler lors qu'il luy faut apprendre a mourir. S'il faut estudier, estudiōs vn estude sortable a nostre condition: affin que nous puissions respondre, comme celuy, a qui quand on demanda a quoy faire ces estudes en sa decrepitude: A m'e partir meilleur, & plus a mon aise, respondit il. Tel estude fut celuy du ieune Caton ientant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame: non a dire ce que i'en pense, qu'il ne fut de long temps garny de toute sorte de munitiō pour vn tel deslogemēt. D'asseurāce & de volonté ferme, il en auoit plus que Platō n'en a peu représenter par ses escrits: sa sciēce & son courage estoit pour ce regard au dessus de la philosophie. Il print ceste occupation, nō pour le seruice de sa mort, mais cō-

me celuy qui n'interrompt pas seulement son sommeil pour l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choïs & sans changement ses estudes, avec les autres actions accoustumées de sa vie.

## CHAP. XXIX.

*De la vertu.*

IE trouue par experience, qu'il y a bien a dire entre les boutées & saillies de l'ame, ou vne resoluë & constante habitude: & voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques a surpasser la diuinité mesme, dit quelqu'un: d'autant que c'est plus de se rendre impassible de soy, que d'estre tel de sa condition originelle: & iusques a pouuoir ioindre a l'imbecillité de l'homme vne resolution & assurance de Dieu. mais c'est par secousse. Et es vies de ces heros du tēps passé, il y a quelque fois des traitz miraculeux, & qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles: mais ce sont traits a la verité: & est dur a croire que de ces conditions ainfin esleuées, on en puisse teindre & abreuer l'ame, en maniere qu'elles luy deuiennent ordinaires, & comme naturelles. Il nous aduiant a nous mesmes, qui ne sommes qu'auortōs d'hōmes, d'eslancer par fois nostre ame esueillée par les discours, ou exemples d'autrui, bien loing  
au dela

au dela de son ordinaire: mais c'est vne espece de passion, qui la pousse & agite, & qui la rait aucunemēt hors de soy: car franchi ce tourbillō, nous voyons que sans y penser elle se débände & relâche d'elle mesme, sinon iusques a la derriere touche, au moins iusques a n'estre pl<sup>o</sup> celle-la. De façon que lors, a toute occasion, pour vn oyseau perdu, ou vn verre cassé, nous nous sentons esmouuoir a plus pres comme l'un du vulgaire. Et a ceste cause disent les sages, que pour iuger bien a point d'un hōme il faut principalement contreroller ses actions priuées, & le surprendre en son a tous les iours. Pyrrho celuy qui bastit de l'ignorance vne si plaisante science, essaya, cōme tous les autres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie a sa doctrine. Et par ce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme, que de ne pouuoit prendre party ou inclination: & le vouloit suspendre perpetuellement balancé regardant & accueillāt toutes choses, comme indifferentes, on conte qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon, & visage. S'il auoit cōmencé vn propos, il ne laissoit pas de l'acheuer, quād celuy a qui il parloit s'en fut allé: S'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement, qui se presentat, conserué des precipices, du hurt des charretes, & autres accidēs par ses amis. Car de craindre ou esuiter quelque chose c'eust esté choquer ses propositions, qui

ostoient au sens mesmes tout choix & connoissance. Quelque fois il souffrit d'estre incisé & cauterisé, d'une telle constance qu'on ne luy en veit pas seulement siller les yeux. C'est quelque chose de ramener l'ame a ces imaginatiōs, c'est plus d'y joindre les effectz, toute-fois il n'est impossible: mais de les joindre avec telle perseverance & cōstance que d'en establir son train ordinaire, certes en ces entreprinſes si éloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable. Voyla pourquoy ce mesme Philosophe estant quelque fois rencontré en sa maison tant bien asprement avecques sa ſeur, & estant reproché de faillir en cella a son indifférence: Comment, dit il, faut il qu'encore cest eſfamelte ſerve de tesmoignage a mes regles? Vn'autre fois qu'on le veit se deffendre d'un chien: Il est, dit il, tres-difficile de despouiller entierement l'homme: & se faut mettre en deuoir, & efforcer de combattre les choses, premierement par les effectz, mais au pis aller par la raison & par les discours. Il y a environ sept ou huit ans, qu'a deux lieux d'icy un homme de village, qui est encore viuant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, reuenant un iour de la besoigne, & elle le bien-venant de ses criailleries accoustumées, entra en telle furie, que sur le champ a tout la serpe qu'il tenoit encore en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fleur, les luy

ietta

ietta au visage. Et il se dit qu'un ieune gentil-homme des nostres, amoureux & gaillard, ayant par sa perseuerance amolli en fin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que sur le point de la charge, il s'estoit trouué mol luy mesmes, & deffailly, & que

*non viriliter*

*Jners senile penis extulerat caput,*  
s'en priua soudain reuenu au logis, & l'enuoya cruelle & sanglante victime, pour la purgation de son offence. Si c'eust esté par discours & religiō, comme les prestres de Cibeles, que ne dirions nous d'une si hautaine entreprise? Depuis peu de iours a Bragerac a cinq lieues de ma maison contremont la riuere de Dordogne, une femme ayant esté tourmentée & batue le soir auant de son mary chagrein & fâcheux de sa complexion, delibera de escapper a sa rudesse, au pris de sa vie, & s'estât a son leuer accointée de ses voisines comme de coustume, leur laissant eschapper quelque mot de recommandation de ses affaires, prenant une sienne seur par le point, la mena avecques elle sur le pont, & apres auoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans monstrier autre changement ou alteration, se precipita du haut en bas, dans la riuere ou elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurist une nuit entiere dans sa teste. C'est bien autre chose des femmes Indiennes: car estant leur coustume aus

maris

maris d'auoir plusieurs femmes, & ala plus chere d'elles de se tuer apres son mary, chacune d'elles par le dessein de toute sa vie, vise a gagner ce point & cest aduantage sur ses compaignes: & les bons offices qu'elles rendent a leur mary, ne regardent autre recompance que d'estre preferées a la compagnie de sa mort. En ce mesme pais la, il y auoit quelque chose de pareil en leurs Gynosophistes: car nô par la contrainte d'autruy, non par l'impetuosité d'un humeur soudaine: mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit a mesure qu'ils auoient ataint certain aage, ou qu'ils se voyoient menasses par quelque maladie, de se faire dresser vn buchier, & au dessus, vn lit bien paré, & apres auoir festoyé ioyeusement leurs amis & connoissans appellés a cest effect, s'aler plâter dans ce liêt, en telle resolutiõ, que le feu y estât mis, on ne les vit mouuoir, ny pieds ny mains: & ainsi mourut l'un d'eux, Calanus, en presence de toute l'armée d'Alexandre le Grand. Ceste constante premeditatiõ de toute la vie, c'est ce qui faiët le miracle. Parmy nos autres disputes, celle du *Fatum*, s'y est meslée: & pour attacher les choses aduenir & nostre volonté mesmes a certaine & ineuitable necessité, on est encore sur cest argument du tēps passé. Puis que Dieu preuoit toutes choses deuoir ainsi aduenir, comme il fait, sans doute, il faut qu'elles aduiennēt ainsi, A quoy nos maistres respondent,



que le voir que quelque chose aduienne, cōme nous faisons & Dieu de mesmes (car tout luy estant présent, il voit plustost quil ne preuoit) ce n'est pas la forcer d'aduenir: voire nous voyōs a cause que les choses aduiennent, & les choses n'aduiennent pas a cause que nous voyōs. L'aduenement faiēt la science, non la science l'aduenement. Ce que nous voyōs aduenir aduiēt: mais il pouuoit autrement aduenir: & Dieu au rolle des causes des aduenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, & les volontaires, qui despendēt de la liberté qu'il a donné a nostre arbitrage, & sçait que nous faudrōs, par ce que nous aurons voulu faillir. Or i'ay veu assez de gens encourager leurs troupes de ceste necessité fatale. Car si nostre heure est attachée a certain point, ny les harquebousfades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte & couardise, ne la peuuent auācer ou reculer. Cela est beau a dire, mais cherchez qui l'effectuera: & s'il est ainsi qu'une forte & viue creance tire apres soy les actions de mesme, certes ceste foy, dequoy nous remplissons tāt la bouche, est merueilleusemēt exile en nos siecles, sinon que le mespris qu'elle a des cœurs luy face desdaigner leur compaignie. Tāt y a qu'a ce mesme propos le sire de Ioinville tēsmoing croyable autāt que nul autre, nous raconte des Bedouins, natiō meslée aux Sarrafins, ausquels le Roy sainēt Louys eut affaire en la terre



terre sainte, qu'ils croyoient si fermemēt en leur religion les iours d'un chacun estre de toute eternité prefix & contés d'une preordonāce inevitable, qu'ils alloient a la guerre nudz, sauf un glaiue a la Turquesque, & le corps seulement couuert d'un linge blanc: & que pour leur plus extreme maudisson, quād ilz se courrouffoient aux leurs, ils auoient tousiours en la bouche: maudit sois tu, comme celuy qui s'arme de peur de la mort. Voyla bien autre preuue de créāce & de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnarent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres. Car estās en quelque controuerse de dispute, ils s'accordarent d'entrer tous deux dans le feu en presence de tout le peuple, & en la place publique, pour la verification chacun de son party: & en estoient desia les apretz tous faitz, & la chose iustement sur le point de l'execution, quand elle fut interrompue par un accident improueu.

## CHAP. XXX.

*D'un enfant monstrueux.*

**C**E conte s'en ira tout simple: car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie vis auant hier un enfant que deux hommes & une nourrisse, qui se disoient estre le pere, l'oncle, & la tātē conduisoient, pour tirer quelque liard de le monstrier a cause de son estrangeté. Il estoit en

tout le reste d'une forme commune, & se sou-  
 stenoit sur ses piedz, marchoit & gasouilloit, a  
 plus pres comme les autres de mesme aage: il  
 n'auoit encore voulu prendre autre nourriture,  
 que du tetin de sa nourrisse: & ce qu'on essaya  
 en ma presence de luy mettre en la bouche, il le  
 maschoit vn peu & le rendoit sans aualer. Ses  
 cris sembloient bien auoir quelque chose de par-  
 ticulier: il estoit aagé de quatorze mois iuste-  
 ment. Au dessous de ses tetins, il estoit pris &  
 coulé a vn autre enfant sans teste, & qui auoit  
 le conduit du dos estoupé, le reste entier. Car il  
 auoit bien l'vn bras plus court, mais il luy auoit  
 esté rompu par accident a leur naissance: ils e-  
 stoient iointz vis a vis, & comme si vn plus pe-  
 tit enfant en vouloit accoler vn plus grandet.  
 La iointure & l'espace par ou ilz se tenoient n'e-  
 stoit que de quatre doigtz, ou enuiron, en ma-  
 niere que si vous retroussiez cest enfant impar-  
 faiet, vous voyez au dessous le nombril de l'au-  
 tre: ainsi la cousture se faisoit entre les tetins &  
 son nombril. Le nombril de l'imparfaiet ne se  
 pouuoit voir, mais ouy bien tout le reste de son  
 ventre. Voila come ce qui n'estoit pas attaché,  
 comme bras, fessier, cuisses & iambes, de cest  
 imparfaiet, demouroient pendās & branlans sur  
 l'autre, & luy pouuoit aller sa longueur iusques  
 a my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il  
 vrinoit par tous les deux endroitz: aussi estoient  
 les membres de cest'autre nourris, & viuans

& en mesme point que les siens, sauf qu'ilz estoient plus petitz & menus. Ce double corps & ces membres diuers se rapportans a vne seule teste, pourroient bien fournir de fauorable prognostique au Roy, de maintenir soubs l'v'nion de ses loix, ces pars & pieces diuerses de nostre estat: mais de peur que l'euenement ne le démente, il vaut mieux le laisser passer deuât. Car il n'est que de deuiner en choses faictes.

## CHAP. XXXI.

*Dela colere.*

PLutarque est admirable par tout: mais principalement, ou il iuge des actions humaines. On peut voir les belles choses, qu'il dit en la cōparaison de Licurgus, & de Numa, sur le propos de la grande simplessse que ce nous est, d'abandonner les enfans au gouuernement & a la charge de leurs peres. Qui ne voit qu'en vn estat tout dépend de l'education & nourriture des enfans? & cependant sans nulle discretion on les laisse a la merci de leurs parens tant fols & meschans qu'ils soient. Entre autres choses, cōbien de fois m'a il pris enuie passant par nos rues de dresser vne force pour venger des enfans, que ie voioy escorcher, assômer, & meurdrir a quelque pere ou mere furieux & forcenés de colere. Vous leur voyez sortir le feu & la ra-

ge des yeux a tout vne voix tranchante & esclatante, souuent cōtre des garçonets , qui ne font que sortir de nourrisse. Et puis les voyla stropiats, esborgnez, & eslourdis de coups: & nostre iustice qui n'en fait conte , comme si ces esboitemens & eslochemens n'estoient pas des membres de nostre chose publique. Il n'est passion qui esbranfle tant la sincerité des iugemens , que la colere. Nul ne feroit doubte de punir de mort le iuge, qui par colere auroit cōdamné son criminel. Pourquoy est il non plus permis aus peres , & aux pedantes de fouetter les enfans, & les chastier estans en colere. Ce n'est plus iustice, c'est vangeance. Le chastiment tient lieu de medecine aux enfans : & souffririons nous vn medecin qui fut animé & courroucé contre son patient ? Nous mesmes pour bien faire , ne deurions iamais mettre la main sur nos seruiteurs , tandis que la colere nous dure. Pendant que le pous nous bat , & que nous sentons de l'émotion , remettons la partie . Les choses nous sembleront a la verité autres, quand nous serons r'acoyfes & refroidis. C'est la colere qui commande lors , c'est la colere qui parle, ce n'est pas nous. Et puis les chastiments, qui se font avec poix & discretion , se recoiuent bien mieux , & avec plus de fruit de celuy qui les souffre . Autrement il ne pense pas auoir esté iustement condamné parvn homme agité de passion & furie, & alle-  
gue

gue pour sa iustification, les mouuements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les sermens inusitez, & ceste fienneté inquietude, & precipitation temeraire. Suetone recite que Lucius Saturninus, ayant esté condamné par Cæsar, ce qui luy seruit le plus enuers le peuple (auquel il appella) pour luy faire gagner la cause, ce fut l'animosité & l'aspreté que Cæsar auoit apporté en ce iugement. Le dire est autre chose que le faire, il faut considerer le presche a part, & le prescheur a part. Ceux la se sont donnés beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de choquer la verité de nostre creance par les vices de nos gens d'Eglise: elle tire ses tesmoignages d'ailleurs. C'est vne sottise façon d'argumenter, & qui reietteroit toutes choses en confusion. Vn homme de bonnes meurs peut auoir des opinions fauces, & vn meschant peut prescher verité, voire celuy mesme qui ne la croit pas. C'est sans doubte vne belle harmonie, quand le faire, & le dire vont ensemble: & ie ne veux pas nier, que le dire, lors que les actions suivent, ne soit de plus d'autorité & efficace, cōme disoit Eudamidas, oyant vn Philosophe discourir de la guerre. Ces propos sont beaux, mais celuy qui les dict, n'est pas croyable, car il n'a pas les oreilles accoustumées au son de la trompette. Et Cleomenes oyant vn Rhetoricien harenguer de la vaillâce s'en print fort a rire: & l'autre s'en scan-

dalifant, il luy dit, i'en ferois de mesmes, si c'estoit vne arôdelle qui en parlast: mais si c'estoit vn aigle, ie l'oyrois volôtiers. I'aperçois ce me semble es escrits des anciens, que celuy qui dit ce qu'il pense, l'affene bien plus viuement, & presse bien autrement, que celuy qui se cōtre-fait. Oyez Cicero parler de l'amour dela liberté: oyez en parler Brutus: les escrits mesmes vous sonnent que cestuy-cy estoit homme pour l'acheter au pris de la vie. Que Cicero pere d'e loquence traite du mespris de la mort, que Seneca en traite aussi, celuy la traine languissant, & vous sentez qu'il vous veut resoudre de chose, dequoy il n'est pas resolu luy mesmes, il ne vous donne point de cœur, car luy mesmes n'en a point: l'autre vous anime & enflamme. Je ne voy iamais autheur, mesmes de ceux qui traitēt de la vertu & des actiōs, que ie ne recherche curieusement de sçavoir quel il a esté. Les escrits de Plutarque, a les bien sauourer nous le descouurent assez, & ie pense le connoistre iusques dans l'ame. Si voudrois-ie que nous eussions quelques memoires de sa vie: & me suis ietté en ce discours a quartier, a propos du bon gré que ie sēs a Aul. Gellius de nous auoir laissé par escrit ce conte de ses meurs, qui reuiēt a mô subiet de la colere. Vn sien esclaue mauuais hōme & vicieux, mais qui auoit les oreilles aucunement abreuuées des liures & disputes de philosophie, ayāt esté pour quelque siēne faute

dé-

dépouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouetoit, grondoit au commandement, que c'estoit sans raison, & qu'il n'auoit rien fait : mais en fin se mettant a crier & a injurier bien a bon escient son maistre, luy reprochoit qu'il n'estoit pas philosophe, comme il s'en vantoit : qu'il luy auoit souuent ouy dire, qu'il estoit laid de se courroucer, voyre qu'il en auoit fait vn liure : & ce que lors tout plongé en la colere il le faisoit si cruellement battre démentoit entierement ses escrits. A cela Plutarque tout froidement & tout rassis, Comment, dit-il, rustre, a quoy iuges tu que ie sois a cette heure courroucé ? Mon visage, ma vois, ma couleur, ma parolle te dône elle quelque tesmoignage que ie sois en colere ? Ie ne pense auoir ny les yeux effarouches, ny le visage troublé, ny vn cry effroyable. Rougis-ie ? escume ie ? m'eschappe il de dire chose, de quoy i'aye a me repentir ? tressaux-ie ? fremis-ie de courroux ? car pour te dire, ce sont la les vrais signes de la colere. Et puis se destournant a celuy qui fouetoit : continués, luy dit-il, tousiours vostre besogne, cependant que cestuy-cy & moy disputons. Voyla son conte. Architas Tarentinus reuenant d'une guerre, ou il auoit esté capitaine general, trouua tout plein de mauuais mesnage en sa maison, & les terres en frische par le mauuais gouuernement de son receueur. Et l'ayant fait appeller, Va, luy dit-il, que si ie n'estois



encolere, ie t'estrillerois comme tu merites. Platon de mesme s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna charge a Speusippus de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus Lacedemonien avn Elote qui se portoit trop insolemment & audacieusement envers luy : Par les dieux, dit-il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout a cet heure mourir. C'est vne passion qui se plaist en soy & qui se flatte. Combien de fois nous estans esbranlés sous vne fauce cause, si on vient a nous presenter quelque bonne defence ou excuse nous despitons nous contre la verité mesme & l'innocence? L'ay retenu a ce propos vn merueilleux exemple de l'antiquité: Piso personnage par tout ailleurs de notable vertu, s'estant esmeu contre vn sien soldat de quoy reuenant seul du fourrage il ne luy sçauoit rendre compte ou il auoit laissé vn sien compagnon, tint pour auéré qu'il l'auoit tué & le condamna soudain a la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet voicy arriuer ce compagnon esgaré: toute l'armée en fit grand feste, & apres force caresses & accolades des deux compagnons, le bourreau meine & l'un & l'autre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit a luy mesmes vn grand plaisir. Mais ce fut au rebours, car par honte & despit, son ardeur qui estoit encore en son effort se redoubla; & par vne subtilité



sité que sa passion luy fournit soudain, il en fist trois coupables, par ce qu'il en auoit trouué vn innocent; & les fit despecher tous trois: le premier soldat par ce qu'il y auoit arrest contre luy: le second qui auoit esté esgaré, par ce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon, & le bourreau pour n'auoir obey au commendemét qu'on luy auoit faict. Encore vn mot pour clorre ce pas, A ristote dit que la colere sert par fois d'arme a la vertu & a la vaillance. Cela est vray-semblable, toutes fois ceux qui y contre-disent, respondent plaisamment, que c'est vn'arme de nouuel vsage: car nous remuons les autres armes, ceste cy nous remue: nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main, elle nous possède, non pas nous elle.

## CHAP. XXXII.

*Defence de Seneque & de Plutarque.*

**L**A familiarité que i'ay avec ces personages icy, & l'assistance qu'ilz font a ma vieillesse, m'oblige a espouser leur honneur. Quant a Seneque, par-my vne miliaisse de petits liurets, que ceux de la Religion pretendue reformée font courir pour la deffence de leur cause, qui partent par fois de bonne main & qu'il est grand dommage n'estre enbesoignée a meilleur subiect, i'en ay veu autres-fois vn, qui pour alonger  
& rem-

& remplir la similitude qu'il veut trouuer du gouuernement de nostre pauvre feu Roy Charles neufiesme avec celuy de Neron, apparie feu monsieur le Cardinal de Lorraine avec Seneque : leurs fortunes, d'auoir esté tous deux les premiers au gouuernement de leurs princes, & quât & quât leurs meurs, leurs cōditiōs, & leurs deportemens. Enquoy a mon opinion il faiēt bien de l'honneur audiēt seigneur Cardinal. Car encore que ie soys de ceux qui estiment autant sa viuacité, son eloquence, son zeile enuers sa religiō & seruice de son Roy & sa bonne fortune d'estre nay en vn siecle ou il fut si nouueau, & si rare, & quant & quant si necessaire pour le bien public, d'auoir vn personnage Ecclesiastique de telle noblesse & dignité, iussifant & capable de sa charge: si est ce qu'a confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette & entiere, ny si ferme que celle de Seneque. Or ce liure, de quoy ie parle, pour venir a son but, faiēt vne description de Seneque tres-iniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Diō l'historien, duquel ie ne crois nullement le tesmoignage. Car outre ce qu'il est inconstant, qui apres auoir appellé Seneque tres-sage tantost, & tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs auaritieux, vsurier, ambitieux, lâche, voluptueux, & contre-faisant le philosophe a fauces enseignes: sa vertu paroist si viue & yigoreuse en ses escrits, & la

defen-

defence y est si claire a aucunes de ces imputations, comme de sa richesse & despence excessive, que ie n'en croiroy nul tesmoignage au contraire. Et dauantage il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens Romains que les Grecs & estrangiers. Or Tacitus & les autres parlent tres-honorablement & de sa vie & de sa mort: & nous le peignent en toutes choses personnage tres-excellent & tres-vertueux. Et ie ne veuz alleguer autre reproche contre le iugement de Dion, que cetuy cy, qui est ineuitable: c'est qu'il a le goust si malade aux affaires Romains, qu'il ose soustenir la cause de Iulius Cæsar cõtre Pompeius, & d'Antonius contre Cicero. Venons a Plutarque, Iean Bodin est vn bon autheur de nostre temps, & accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escriuailleurs de son siecle: & merite qu'on le iuge & considere. Ie le trouue vn peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, ou il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie ne me fusse pas mis en peine de le defendre, car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cest autheur esorit souuent des choses incroyables & entierement fabuleuses (ce sont ses mots.) S'il eust dit simplement, les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension: car ce que nous n'auons pas veu, nous le prenons des mains d'autrui & a credit, & ie voy que a escient il re-

cite

cite par fois diuersemēt meſme hiſtoire: comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui euſſent onques eſté, faiēt par Hannibal, il eſt autrement recité en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'auoir pris pour argent content des choſes incroyables & impoſſibles, c'eſt accuſer de faute de iugemēt le plus iudicieux autheur du monde. Et voicy ſon exēple : Cōme, cedit-il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone ſe laiſſa deſchirer tout le ventre a vn renardeau, qu'il auoit derrobé, & le tenoit caché ſoubs ſa robe, iuſques a mourir plus toſt que de deſcouurir ſon larcin. Ie trouue en premier lieu cet exemple mal choiſi: d'autant qu'il eſt bien mal-aïſé de borner les efforts des facultés de l'ame, la ou des forces corporelles nous auons plus de loy de les limiter & cognoiſtre : & a ceſte cauſe ſi c'eũt eſté a moy a faire, i'eũſſe pluſtoſt choiſy vn exemple de ceſte ſeconde ſorte : & il y en a de moins croyables cōme entre autres ce qu'il recite de Pyrrhus, que tout bleſſé qu'il eſtoit il donna ſi grand coup d'eſpée a vn ſien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teſte iuſques au bas, ſi que le corps ſe partit en deux parts. En ſon exemple ie n'y trouue pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse de quoy il couure Plutarque d'auoir adiouiſté ce mot (cōme on dit) pour nous aduertir & tenir en bride noſtre creance. Car ſi ce n'eſt aux choſes re-  
çeuës

ceux par autorité & reuerence d'ancienneté  
 ou de religion, il n'eust voulu ny receuoir luy  
 mesme, ny nous proposer a croire choses de soy  
 incroyables: Et que ce mot (comme on dit)  
 il ne l'emploie pas en ce lieu pour cet effect, il  
 est aysé a iuger par ce que luy mesme nous ra-  
 conte ailleurs sur ce subiect de la patience des  
 enfans Lacedemoniens, des exemples aduenuz  
 de son temps plus mal-aisez a persuader: cōme  
 celuy que Cicero a tesmoigné aussi auant luy,  
 pour auoir, a ce qu'il dict, esté sur les lieux mes-  
 mes: que iusques a leur temps il se trouuoit des  
 enfans en ceste preuue de patience, a quoy on  
 les essayoit deuant l'autel de Diane, qui sou-  
 froient d'y estre foytez iusques a ce que le sang  
 leur couloit par tout, non seulement sans s'es-  
 crier, mais encores sans gemir, & aucuns ius-  
 ques a y laisser volontairement la vie. Et ce que  
 Plutarque aussi recite avec cēt autres tesmoins,  
 que au sacrifice vn charbon ardent s'estant es-  
 coulé dans la manche d'un enfant Lacedemo-  
 nien ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout  
 le bras iusques a ce que la senteur de la chair  
 cuyte en vint aux assistans. Il n'estoit rien selon  
 leur coustume, ou il leur alast plus de la repu-  
 tation, ny de quoy ils eussent a souffrir plus de  
 blasme & de honte, que d'estre surpris en lar-  
 cin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hom-  
 mes la, que non seulement il ne me semble, cō-  
 me a Bodin, que son conte soit incroiable, que  
 ie ne

ie ne le trouue pas seulement rare & estrange.  
 Marcellinus recite ce propos de larcin, que de s<sup>on</sup>  
 tēps il ne s'estoit encores peu trouuer nullē for-  
 te de geine & de tourmēt si aspre, qui peut for-  
 cer les Egiptiens surpris en larcin, a quoy ils es-  
 toiet fort accoustumez & endurcis, a dire seule-  
 mēt leur nō. Et qui s'enquerra a nos Argolets,  
 des experiēces qu'ils ont euēs en ces guerres ci-  
 uiles, il se trouuera des effets de patience, d'ob-  
 stination & d'opiniatreté par-my nos misera-  
 bles siecles, & en ceste tourbe molle & effemi-  
 née, encore plus que l'Egyptienne, dignes d'es-  
 tre comparez a ceux que nous venons de reci-  
 ter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trou-  
 ué des simples paysans s'estre laissez griller la  
 plante des pieds, ecraser le bout des doits a tout  
 le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglāts  
 hors de la teste a force d'auoir le front serré &  
 geiné d'une grosse corde auant que de s'estre  
 seulement voulu mettre a rançon. I'en ay veu  
 vn laissé pour mort tout nud dans vn fossé ayāt  
 le col tout meurtry & enflé d'un licol qui y pē-  
 doit encore, avec lequel on l'auoit tirassé toute  
 la nuict à la queuē d'un cheual, le corps percé  
 en cent lieux a coups de dague qu'on luy auoit  
 donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire  
 de la douleur & de la crainte : qui auoit souffert  
 tout cela & iusques a y auoir perdu parolle &  
 sentiment, resolu, a ce qu'il me dit, de mourir  
 plus tost de mille morts que de rien promet-  
 tre,

tre, & si estoit vn des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler & rotir pour des opinions empruntées d'autrui, ignorées & inconnues. Il ne faut pas iuger ce qui est possible & ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable & incroyable a nostre portée, cōme i'ay dit ailleurs. C'est aussi vne grand'faute, & en laquelle toute-fois la plus part des hommes tōbent, de faire difficulté de croire d'autrui ce que nous ne sçaurions faire. Moy ie considere aucunes de ces ames anciennes esleuées iusques au ciel au pris de la mienne: & encores que ie recōnoisse clairement mon impuissance a les suyure, ie ne lais- se pas de iuger les ressortz qui les haussent ain- si & esleuent. I'admire leur grandeur: & ces es- lancemens que ie trouue tres-beaux, ie les em- brasse: & si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tres-volontiers. L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables & entierement fabuleuses dites par Plutarque: c'est qu'Agésilas fut mulcté par les Ephores pour auoir attiré a soy seul le cœur & volonté de ses citoyens. Ie ne sçay quelle marque de fauceté il y treuue: mais tant y a que Plutar- que parle la de choses qui luy deuoient estre beaucoup mieux connues qu'a nous: & n'estoit pas nouveau en Grece de voir les hommes punis & exiles pour cela seul d'agreer trop a leurs citoyens: tescmoin l'Ostracisme & le Petalisme.



Il y a encore en ce mesme lieu vn'autre accusation qui me picque pour Plutarque, ou il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains & les Grecz entre euz, mais non les Romains aux Grecz, testmoin dit-il Demosthenes & Cicero, Caton & Aristides, Sylla & Lisander, Marcellus & Pelopidas, Pompeius & Agésilas, estimant qu'il a fauorisé les Grecz de leur auoir donné des compagnons si dispareilz. C'est iustement s'attaquer a ce que Plutarque a de plus excellent & louable. Car en ces comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, & en laquelle a mon aduis il s'est autant pleu) la fidelité & syncerité de ses iugemens égale leur profondeur & leur pois. C'est vn philosophe, qui nous appréd la vertu. Voiôs si nous le pourrons garentir de ce reproche de malice & fauceté. Ce que ie puis panser auoir donné occasion a ce iugement, c'est ce grand & esclatant lustre des noms Romains, que nous auons en la teste. Il ne nous semble point que Demosthenes puisse égaler la gloire d'un cōsul, proconsul, & questeur de ceste grande republique. Mais qui considerera la verité de la chose & les hommes en eux mesmes, a quoy Plutarque a plus visé, & a balancer leurs meurs, leurs naturelz, leur suffisance, que leur fortune: ie pèse au rebours de Bodin, que Cicero & le vieux Caton en doiuent de reste a leurs compagnons. Pour son dessein i'eusse plustost choisi l'exemple



ple du ieune Caton comparé a Phocion: car en ce païr il se trouueroit vne plus vray-semblable disparité a l'aduantage du Romain. Quant a Marcellus, Sylla, & Pompeius, ie voy bien que leurs exploitz de guerre sont plus enflez, glorieux, & pompeus, que ceux des Grecz, que Plutarque leur apparie. Mais les actiōs les plus belles & vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs ne sont pas tousiours les plus fameuses. Ie voy souuent des noms de capitaines estouffes sous la splēdeur d'autres nōs de moins de merite, tesmoin Labienus, Ventidius, Telesinus & plusieurs autres. Et a le prédre par la, si i'auois a me plaindre pour les Grecz, pourrois-ie pas dire que beaucoup moins est Camillus cōparable a Themistocles, les Gracches a Agis & Cleomenes, Numa a Licurgus, & Scipion encore a Epaminundas, qui estoient aussi de son rolle. Mais c'est folie de vouloir inger d'un traict les choses a tāt de visages. Quand Plutarque les cōpare, il ne les égale pas pourtant. Qui plus disertement & consciencieusement pourroit remarquer leurs disparites & differences? Vient-il a parangonner les victoires, les exploitz d'armes, la puissance des armées conduites par Pōpeius & ses triumphes avec ceux d'Agésilas? Ie ne croy pas, dit-il, que Xenophon mesme, s'il estoit viuant, encore qu'on luy ait concedé d'écrire tout ce qu'il a voulu a l'aduantage d'Agésilas, osast le mettre en comparaison. Parle-il

de comparer Lisander a Sylla, Il n'y a, dit-il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles: car Lisander ne gagna seulement que deux batailles navales, &c. Cela, ce n'est rien desrober aux Romains. Pour les auoir simplement presentés aux Grecz il ne leur peut auoir fait iniure, quelque disparité qui y puisse estre. Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers. Il n'y a en gros nulle preference. Il aparie les pieces & les circonstances l'une apres l'autre, & les iuge separément. Parquoy si on le vouloit conuaincre de faueur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier, ou dire en general qu'il auroit failly d'assortir tel Grec a tel Romain: d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier & se rapportans mieux.

### CHAP. XXX III.

#### *L'histoire de Spurina.*

**L**A philosophie ne pense pas auoir mal employé ses moiens, quand elle a rendu a la raison la souueraine maistrise de nostre ame, & l'autorité de tenir en bride noz appetitz. Entre lesquelz ceux qui iugent qu'il n'en y a point de plus violens que ceux que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion, que ceux cy tiennent au corps & a l'ame, & que tout l'homme  
en ste

en est possédé: en maniere que la santé mesmes en depend, & est la medecine par fois contrainte de leur servir de máquerelage. Mais au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais & de l'afoiblissement: car tels desirs sont subiects a satieté & capables de remedes materielz. Plusieurs ayans voulu deliurer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont seruis d'incision & destranchement des parties esmeuës & alterées. D'autres en ont du tout abatu la force & l'ardeur par frequëte application de choses froides, comme de nege & de vinaigre. Les haïres de nos aïeux estoient de cet vsage. C'est vne matiere tissue de poil de cheual, dequoy les vns d'entre eux faisoient des chemises & d'autres des ceintures a geëner leurs reins. Vn prince me disoit, il n'y a pas long temps, que pendant sa ieunesse vn iour de feste solemne, en la court du Roy François premier, ou tout le monde estoit paré, il luy print enuie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy de monsieur son pere: mais quelque deuotiõ qu'il eust, qu'il ne sceut auoir la patience d'atendre la nuict pour se despouiller, & en fut long temps malade, adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust nulle chaleur de ieunesse si aspre, que l'vsage de ceste recepte ne peut amortir. Toutes-fois a l'aduanture ne les a il pas essayées des plus cuisantes. Car l'experience nous fait voir qu'

vne telle esmotion se maintient bien souuent  
 soubz des habitz rudes & marmiteux:& que les  
 haires ne rendent pas tousiours heres ceux qui  
 les portent. Xenocrates y proceda plus rigou-  
 reusement: car ses disciples pour essayer sa con-  
 tinance luy ayant fourré dans son liét Laïs, ce-  
 ste belle & fameuse courtisane toute nue, sauf  
 les armes de sa beauté & de ses mignardises &  
 folastres apastz, sentant qu'en despit de ses dis-  
 cours & de ses regles le corps reuesche & mutin  
 commençoit a se rendre, il se fit brusler les mê-  
 bres qui auoient presté l'oreille a ceste rebel-  
 lion. La ou les passions qui sont toutes en l'ame  
 comme l'ambition, l'auarice & autres donnent  
 bien plus a faire a la raison: car elle n'y peut e-  
 stre secourue que de ses propres moyens, ny ne  
 sont ces appetitz la capables de satieté: voire ils  
 s'esguisent & augmentent par la iouissance. Le  
 seul exemple de Iulius Cesar peut suffire a nous  
 monstrier la disparité de ses appetits: car iamais  
 homme ne fut plus adonné aux plaisirs amou-  
 reux. Le soin curieux qu'il auoit de sa personne  
 en est vn tesmoignage, iusques a se seruir a cela  
 des moiens les plus lascifs qui fussent lors en  
 vsage: comme de se faire pincer tout le corps,  
 & farder de parfums d'une extreme curiosité.  
 Et de soy il estoit beau personnage, blanc, de  
 belle & alegre taille, le visage plein, les yeux  
 bruns & vifz, s'il en faut croire Suetone, car  
 les statues, qui se voient de luy a Rome ne le  
 rapportent

rapportent pas bien partout a ceste peinture. Outre ses fêmes, qu'il chagea a quatre fois, sans conter les amours de son enfance avec le Roy de Bithynie Nicomedes, il eust le pucelage de ceste tant renommée Royne d'Aegipte Cleopatra: tesmoin le petit Césarion, qui en nasquit. Il fit aussi l'amour a Eunoé Royne de Mauritanie & a Rome a Posthumia femme de Seruius Sulpitius, a Lollia de Gabinus, a Tertulla de Crassus, & a Mutia mesme femme du grand Pompeius. Qui fut la cause, disent les historics Romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse auoir ignoré. Et les Curions pere & filz reprocherent despuis a Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'auoit fait coqu, & que luy mesme auoit accoustumé appeller Aegisthus. Il entretint outre tout ce nombre Seruilia sœur de Caton, & mere de Marcus Brutus, dont chacun tient que proceda ceste grande affection qu'il portoit a Brutus: par ce qu'il estoit nay en temps, auquel il y auoit apparence qu'il fut nay de luy. Ainsi l'ay raison ce me semble de le prendre pour homme extrêmement adonné a ceste des-bauche & de complexion tres-amoureuse. Mais l'autre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blessé venant a combattre celle la elle luy fit incontinent perdre place. Ses plaisirs ne luy firent iamais desrober vne seule

minute d'heure, ny destourner vn pas des occasions qui se presentoient pour son agrandissement. Ceste passion regenta en luy si souuerainement toutes les autres, & posseda son ame d'une autorité si pleine qu'elle l'emporta ou elle voulut. Certes i'en suis despit, quand ie considère au demeurant la grandeur de ce personnage, & les merueilleuses parties qui estoient en luy, tant de suffisance en toute sorte de sçauoir, qu'il n'y a quasi nulle science en quoy il n'ait escrit. Il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence a celle de Cicero: & luy mesmes, a mon aduis, n'estimoit luy deuoir guiere en ceste partie. Car ses deux Antictons, nous sçauons que la principale occasion qu'il eust de les escrire, ce fut pour contre-balancer l'eloquence & perfection du parler que Cicero auoit employé au liure de la louange de Caton. Au demeurant fut il iamais ame si vigilante, si actiue & si patiente de labeur que la sienne? Et sans doubte encore estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dy viues, naturelles, & non contre-faictes. Il estoit singulierement sobre, & si peu delicat en son manger, qu'Oppius recite qu'un iour luy ayant esté présenté a table en quelque sauce de l'huyle medeciné au lieu d'huyle simple, il en mêgea largemēt pour ne faire honte a son hôte. Vne autrefois il fit foëter son bolengier pour luy a uoir seruy d'autre pain que celuy du commun. Ca  
ton

ton meſme auoit acouſtumé de dire de luy, Que  
c'eſtoit le premier hōme ſobre qui ſe fut ache-  
miné ala ruine de ſō païs. Et quāt a ce que ce meſ-  
me Catō l'appellauit iour yuronne, ce la aduint  
en cete façō. Eſtās to<sup>r</sup> deux au Senat, ou ilz par-  
loint du fait de la cōiuration de Catilina, de la-  
quelle Cæſar eſtoit ſoupçonné, on luy apporta  
de dehors vn breuet a cachetes: Caton eſtimāt  
que ce fut quelque choſe, de quoy les conſpirés  
l'aduertiſſent le ſomma de le luy donner: ce que  
Cæſar fut contraint de faire, pour euitier vn plus  
grand ſoupçon. C'eſtoit de fortune vne lettre  
amoureuse, que Seruilia ſœur de Caton luy eſ-  
criuoit. Caton l'ayant leüe la luy reietta en luy  
diſant, Tien yurogne. Cela diſ-ſe, fut plutoſt vn  
mot de deſdain & de colere, qu'vn expreſ re-  
proche de ce vice, cōme ſouuent nous iniurons  
ceux qui nous faſchent des premieres iniures  
qui nous viennent a la bouche, quoy qu'elles ne  
ſoient nullement deuës a ceux a qui nous les atta-  
chons. Ioint que ce vice que Caton luy repro-  
che, eſt merueilleuſement voiſin de celuy, au-  
quel il auoit ſurpris Cæſar. Car Venus & Bac-  
chus ſe conuiennent volontiers, a ce que diſt le  
Prouerbe: mais chez moy Venus eſt bien plus  
allegre accompagnée de la ſobrieté. Les ex-  
ples de ſa douceur & de ſa clemēce enuers ceus  
qui l'auoient offencé ſont infinis: ie diſ outre  
ceux qu'il donna pendant le temps que la guer-  
re ciuile eſtoit encore en ſon progrès, deſquels



il fait luy mesmes assez sentir par ses esclis, qu'il se seruoit pour amollir ses ennemis enuers luy, & leur faire moins craindre sa future domination & sauictoire. Mais si faut il dire que ces exemples la, s'ilz ne sont suffisans a nous tesmoigner sa naiue douceur, ilz nous montrent au moins vne merueilleuse confiance & grâdeur de courage en ce personnage. Il luy est aduenu souuent de renvoyer des armées toutes entieres a son ennemy, apres les auoir vaincuës, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le fauoriser, au moins de se cōtenir sans luy faire guerre. Il a prins a trois & a quatre fois tels capitaines de Pompeius, & autant de fois remis en liberté. Pompeius declairoit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompaignoient a la guerre: & luy fit proclamer qu'il tenoit pour amis tous ceux qui ne bougeoient, & qui ne s'armoint effectuellement contre luy. A ceux de ses capitaines, qui se desroboient de luy pour aller prēdre autre condition, il renuoioit encore les armes, cheuaux, & equipage. Les villes qu'il auoit prinſes par force, il les laissoit en liberté de prendre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant autre garnison que la memoire de sa douceur & clemence. Il defendit le iour de sa grande bataille de Pharsale, qu'on ne mit qu'a toute extremité la main sur les citoiēs Romains. Voyla des traits bien hazardeux selon mon iugement. Et n'est pas merueilles si aux guerres



guerres ciuiles, que nous sentons, ceux qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs, n'en imitent l'exemple. Ce sont moiens extraordinaires, & qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cæsar, & à son admirable pouruoiance de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cest'ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu depestrer de luy, voire en ceste tres-iniuste & tres-inique cause. Pour reuenir a sa clemence, nous en auons plusieurs naits exēples au temps de sa dominatiō, lors que toutes choses estās reduites en sa main il n'auoit plus a se feindre. Caius Memmius auoit escrit contre luy des oraisons tres-poi- gnantes: ausquelles il auoit aussi bien aigremēt respondu. Si ne laissa il bien tost apres de l'aider a le faire Consul. Caius Caluus qui auoit fait plusieurs Epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cæsar se conuia luy mesme a luy escrire le premier. Et nostre bon Catulle, qui l'auoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser a luy, il le fit ce iour mesme souper a sa table. Ayant esté auerty d'aucuns qui parloint mal de luy, il n'en fit autre chose que de declarer en vne sienne harangue publique qu'il en estoit aduerty. Il craignoit encore moins ses ennemis, qu'ils ne les haïssoit. Aucunes coniurations & assemblées, qu'on faisoit contre luy, luy ayant esté descouuertes, il se

contenta

contēta de publier par edit qu'elles luy estoiet  
 cōnues, sās autremēt en pour suiure les auteurs.  
 Quant au respect qu'il auoit a ses amis, Caius  
 Oppius voyageant avec luy, & se trouuant mal,  
 il luy quitta vn seul logis qu'il y auoit, & cou-  
 cha toute la nuit sur la dure & au descouuert.  
 Quant a sa iustice il fit mourir vn sien seruiteur,  
 qu'il aimoit singulierement pour auoir couché  
 avecques la fēme d'vn cheualier Romain, quoy  
 que personne ne s'en plaignit. Iamais homme  
 n'apporta, ny plus de moderation en sa victoi-  
 re, ny plus de resolution en la fortune contrai-  
 re. Mais toutes ces belles inclinations furēt al-  
 terées & estouffées, par ceste furieuse passion  
 ambitieuse. A laquelle il se laissa si fort empor-  
 ter, qu'on peut aisément maintenir qu'elle te-  
 noit le timon & le gouuernail de toutes ses a-  
 ctions : d'vn homme liberal, elle en rendit vn  
 voleur public, pour fournir a ceste profusio  
 & a sa largesse, & luy fit dire ce vilain & tres-in-  
 iuste mot, Que si les plus meschans & perdus  
 hommes du monde luy auoient esté fideles au  
 seruice de son agrādissement, qu'il les cheriroit  
 & auanceroit de son pouuoir, aussi bien que les  
 plus gens de bien : l'enyura d'vne vanité si ex-  
 treme, qu'il osoit se vanter en presence de ses  
 concitoiens, d'auoir rendu ceste grande Repu-  
 blique Romaine, vn nom vain sans forme &  
 sans corps : & dire que ses responce deuoient  
 mes huy seruir de loix: & receuoir assis le corps  
 du

du Senat venāt vers luy:& souffrir qu'on l'adorat & qu'on luy fit en sa presence des honneurs diuins. Somme ce seul vice a mon aduis perdit en luy le plus beau, & le plus riche naturel qui fut onques:& a rendu sa memoire abominable a tous les gens de bien, pour auoir voulu chercher sa gloire de la ruine de son pays, & subuersion de la plus puissante & fleurissante chose publique que le monde verra iamais. Il se pourroit bien au contraire trouuer plusieurs exemples de grands personages, ausquels la volupté a faict oublier la conduite de leurs affaires, comme Marcus Antonius & autres. Mais ou l'amour & l'ambition seroient en égale balance & viendroient a se choquer de forces pareilles, ie ne fay nul doubte que cestecy ne gagnat le pris de la maistrise. Or pour me remettre sur mes premieres brisées, c'est beaucoup de pouuoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres par violence a se tenir en leur deuoir: mais de nous foiter pour l'intereſt de noz voisins, de non seulement nous deffaire de ceste douce passion, qui nous chatouille du plaisir que nous sentons de no<sup>r</sup> voir agreables a autruy, & aymés & recherchés d'un chascun, mais encore de prendre en haine, & a contre-cœur noz graces, qui en sont cause, & de condamner nostre beauté, par ce que quelqu'autre s'en eschauffe, ie n'en ay veu guiere d'exemples. C'estuy-cy en est. *Spurina*  
*icuno*

jeun'homme de la Toscane, estant doué d'une singuliere beauté, & si excessiue que les yeus des dames, les plus cōtinantes ne pouuoient en souffrir l'esclat sans alarme, ne se contenta point de laisser sans secours tant de fiebure & de feu qu'il aloit atisant par tout ou les yeus se faisoient voir: mais encore il entra en furieux despit cōtre soy-mesmes & contre ces riches presens, que nature luy auoit faits, cōme si on se deuoit prendre a eux de la faute d'autrui, & détailla & troubla a force de playes, qu'il se fit a escient & de cicatrices, la parfaicte proportion & ordonnance, que nature auoit si curieusement obseruée en son visage,

## CHAP. XXXIII.

*Observations sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cæsar.*

**O**N recite de plusieurs chefs de guerre qu'ils ont eu certains liures en particuliere recommandation, comme le grand Alexandre, Homere: Marcus Brutus, Polybius: Charles cinquiesme, Philippe de Comines. Et dit on de ce temps, que Machiauel est encores ailleurs en credit. Mais le feu Mareschal Strossy, qui auoit pris Cæsar pour sa part, auoit sans doute bien mieux choisi. Car a la verité ce deuroit estre le breuiare de tout homme de guerre cōme estât  
le vray

vray & souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sçait encore de quelle grace & de quelle beauté il a fardé ceste riche matiere: d'une façon de dire si pure, si delicate & si parfaite, que a mon goust il n'y a nuls escrits au monde, qui puissent estre comparables aux siens en ceste partie. Je veux icy enregistrer certains traits particuliers & rares, sur le fait de ses guerres, qui me sont demeurés en memoire. Son armée estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces, que menoit contre luy le Roy Iuba, au lieu de rabattre l'opinion que ses soldatz en auoient prise, & appettisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les rassurer & leur donner courage, il print vne voye toute contraire a celle que nous auons acoustumé. Car il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'ëquerir des forces que menoit le Roy Iuba, & qu'il en auoit eu vn bien certain aduertissement: & lors il leur en fit le nombre surpassant de beaucoup & la verité & la renommée qui en couroit en son armée, suyuant ce que cōseille Cyrus en Xenophō: d'autant que la trōperie n'est pas si grande de trouuer les ennemis par effet plus foybles, qu'on n'auoit esperé: que les ayant iugez foybles par reputation, les trouuer apres a la verité bié forts. Il accoustumoit sur tout ses soldatz a obeyr simplement, sans se mesler de contreroller ou parler des desseins de leur capitaine, lesquels  
il ne

il ne leur communiquoit que sur le point de l'exécution: & prenoit plaisir s'ils en auoient descouvert quelque chose, de chager sur le champ d'aduis pour les tromper. Et souuent pour cest effect ayant assigné vn logis en quelque lieu, il passoit outre & alongeoit la iournée, & notamment s'il faisoit mauuais temps & pluuieux. Les Souisses au commencement de ses guerres de Gaule, ayans enuoyé vers luy pour leur dōner passage au trauers des terres des Romains, estāt deliberé de les en empescher par force, il leur contrefit toutes-fois vn bon visage, & print quelques iours de delay a leur faire responce pour se seruir de ce loisir, a assēbler son armée. Ces pauures gens ne scauoient pas combien ce personnage estoit excellent mesnager du tēps. Car il reedit maintes-fois que c'est la plus souueraine partie d'vn capitaine, que la science de prendre au point les occasions, & la diligence, qui est en ses exploits a la verité inouye & incroyable. S'il n'estoit guiere conscientieus en cela de prendre aduantage sur son ennemy, sous couleur d'vn traité d'accord: il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre vertu que la vaillance, ni ne punissoit guiere autres vices que la mutinatiō & la desobeissance. Souuent apres ses victoires, il leur lāchoit la bride a toute licēce, les dispensant pour quelque tēps des regles de la discipline militaire, adioutant a cela, qu'il auoit des soldatz si bien créez, que

tous

tous parfumez & musquez ilz ne laissoiēt pas d'aller furieusement au combat. De vray il ay-  
moit qu'ilz fussent richemēt armez, & leur fai-  
soit porter des harnois labourez, dorez & ar-  
gentez : afin que le soing de la conseruation de  
leurs armes, rendit plus aspres a se defendre.  
Parlāt a eux il les appelloit du nom de cōpai-  
gnons, que nous vsons encore. Ce qu'Auguste  
son successeur reforma, estimant qu'il l'auoit  
fait pour la necessité de ses affaires, & pour fla-  
ter le cœur de ceux qui ne le suyuoint que volō-  
tairemēt: mais que ceste façō estoit trop molle  
& trop rabaissee, pour la dignité d'un Empe-  
reur & general d'armée, & remit en train de  
les appeller seulement soldatz. A ceste courtoi-  
sie Cäsar mesloit toutes-fois vne grande seue-  
rité & assurance a les reprimer. La neuuesime  
legion s'estant mutinée au pres de Plaisance, il  
la cassa avec ignominie, quoy que Pompeius  
fut lors encore en pieds, & ne la receut en grace  
qu'avec plusieurs supplications. Il les rapaisoit  
plus par autorité & par audace que par dou-  
ceur. La ou il parle de son passage de la riuie-  
re du Rhin vers l'Alemaigne, il dit qu'estimant  
indigne de l'honneur du peuple Romain, qu'il  
passast son armée a nauires, il fit dresser vn pōt  
afin qu'il passat a pied ferme. Ce fut la qu'il bâ-  
tist ce pont admirable, dequoy il dechifre par-  
ticulierement la fabrique: car il ne s'arreste si  
volōtiers en nul endroit de ses faicts, qu'a nous



représenter la subtilité de ses inuentions en telle sorte d'ouurages de main. I'y ay aussi remerqué cela qu'il fait grand cas de ses exhortations aux soldatz auant le combat. Car la ou il veut monstrier auoir esté surpris, ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eust pas seulement loysir de haranguer son armée. Auant ceste grande bataille cōtre ceux de Tornay, Cæsar, dict il, ayāt ordonné du reste courut soudainemēt, ou la fortune le porta, pour enhorter ses gens, & récontrant la dixiesme legion, il n'eust loisir de leur dire, sinon qu'ilz eussent souuenāce de leur veracoustumée, qu'ils ne se'stonnassent point, & ioustinsent hardiment l'effort des aduersaires. Et par ce que l'ennemy estoit des-ia approché auant iet de trait, il dōna le signe de la bataille: & de la estant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouua qu'ilz estoient des-ia aux prises. Voyla ce qu'il en dict en ce lieu la. De vray sa langue luy a fait en plusieurs lieux de bien notables seruices, & estoit de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommandation, que plusieurs en son armée recueilloint ses harangues. Et par ce moyen, il en fut assemblé des volumes, qui ont duré long temps apres luy. Sō parler auoit des graces particulieres, si que ses familiers, & entre autres Auguste, oyant reciter ce qui en auoit esté recueilli, reconnoissoit iusques aus phrases, & aus mots ce qui n'estoit pas du sien. C'estoit le plus

labo-



laborieux chef de guerre, & le plus diligent qui fut onques. La premiere fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il arriva en huit iours a la riviere du Rhone, ayant dans sa coche devant luy vn secretaire ou deux qui escriuoient sans cesse, & derriere luy cêluy qui portoit son espée. Et certes quâd on ne feroit qu'aler, a peine pourroit on atteindre a ceste promptitude, dequoy tousiours victorieux ayât laissé la Gaule, & suiuant Pompeius a Brindes, il subiuga l'Italie en dixhuit iours, reuint de Brindes a Rome, de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne, ou il passa des difficultez extremes en la guerre contre Affranus & Petreius, & au lōg siege de Marseille. De la il s'e retourna en la Macedoine, battit l'armée Romaine a Pharsale, passa de la suiuant Pompeius en Aegypte, laquelle il subiuga; d'Aegypte il vint en Syrie & au païs du Pont, ou il combatit Pharnaces: de la en Affrique, ou il deffit Scipion & Iuba: & rebroussa encore par l'Italie en Espagne, ou il deffit les enfans de Pompeius. Parlant du siege d'Anaricum, il dit que c'estoit sa coustume de se tenir, nuit & iours pres des ouuries, quil auoit en besoigne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousiours la descouuerte luy mesme, & ne passa iamais sō armée en lieu qu'il n'eut premieremēt reconnu. Et si nous croyons Suetone, quand il fit l'entreprise de traicter en Angleterre, il fut le premier a sonder le gué.

Il auoit acoustumé de dire, Qu'il aimoit mieus la victoire qui se conduisoit par conseil que par force. Et en la guerre contre Petreius & Afranius la fortune luy presentant vne bien apparente occasion d'aduantage, il la refusa, dit il, esperant avec vn peu plus de longueur, mais moins de hazard venir a bout de ses ennemis. Ie le trouue vn peu plus retenu & consideré en ses entreprinſes qu'Alexandre : car cestuy-cy semble rechercher & courir a force les dangiers, comme vn impetueux torrent, qui choque & attaque sans discretion & sans choiſ, tout ce qu'il rencontre. Aussi estoit-il embesoigné en la fleur & premiere chaleur de son aage, la ou Cesar s'y print estant des-ia meur & bien auancé. Outre ce qu'Alexandre estoit d'vne temperature plus sanguine, colere, & ardente: & si esmouuoit encore ceste humeur par le vin, duquel Cesar estoit tres-abſtinent. Mais ou les occasions de la neceſſité se preſentoient, & ou la chose le requeroit, il ne fut iamais homme faiſant ſi bon marché de ſa perſonne. Quant a moy il me ſemble lire en pluſieurs de ſes exploits, vne certaine reſolution de ſe perdre pour fuyr la honte d'eſtre vaincu. En ceste grande bataille qu'il eut contre ceux de Tournay, il courut ſe preſenter a la teſte des ennemis, ſans boucler, comme il ſe trouua, voyant la pointe de ſon armée ſ'esbranler. Ce qui luy eſt aduenu pluſieurs autres-fois. Oyant dire que ſes  
gens

gens estoient assiegés, il passa desguisé au tra-  
uers l'armée ennemie pour les aller fortifier  
de sa presence. Ayant trauersé a Dyrrachium  
avec bien petites forces & voyant que le reste  
de son armée qu'il auoit laissée a côduire a An-  
tonius tardoit a le suiure, il entreprit luy seul  
de repasser la mer au trauers d'une tres-gran-  
de tormente: & se desroba pour aller requerir  
luy mesme le reste de ses forces, les ports de  
dela, & toute la mer estât saisie par Pompeius.  
Et quant aus entreprises, qu'il a faites a main ar-  
mée, il y en a plusieurs qui surpassent en ha-  
zard tout discours de raison militaire: car avec  
combien foibles moyens entreprit-il de sub-  
iuger le Royaume d'Aegypte: & depuis d'al-  
ler attaquer les forces de Scipion & de Iuba,  
de dis parts plus grandes que les siennes? Ces  
gens la ont eu ie ne sçay quelle plus qu'humai-  
ne & extraordinaire confiance de leur fortune.  
Après la bataille de Pharsale ayant enuoyé son  
armée deuant en Asie, & passant avec vn seul  
vaisseau le destroit de l'Helespont, il rencontra  
en mer Lucius Cassius, avec dix gros nauires  
de guerre. Il eut le courage non seulement  
de l'attendre, mais de tirer droit vers luy, &  
le sommer de se rendre: & en vint a bout. Ayât  
entrepris ce furieux siege d'Alexia, ou il y a-  
uoit quatre vints mille hommes de deffence,  
toute la Gaule s'estant esleuée pour luy courre  
sus, & leuer le siege, & dressé vn armée de cent

neuf mille cheuaux, & de deux cens quarente mille hōmes de pied, quelle hardieſſe & maniaclie confiance fut ce de n'en vouloir abandonner ſon entrepriſe, & ſe reſoudre a deux ſi grandes difficultez enſemble? Leſquelles toutesſois il ſouſtint: & apres auoir gaigné ceſte grande bataille contre ceux de dehors, renga a bié toſt apres a ſa mercy ceux qu'il tenoit enfermés. Il en aduint autāt a Lucullus au ſiege de Tigranocerta contre le Roy Tygranes, mais d'une condition diſpareille veu la molleſſe des ennemis, a qui Lucullus auoit affaire. Je veus icy remercier deux rares euenemens & extraordinaires, ſur le fait de ce ſiege d'Alexia, l'un que les Gaulois ſ'aſſemblans pour venir trouuer là Cæſar, ayans faiēt denombrement de toutes leurs forces, reſolurent en leur conſeil de retrancher vne bonne partie de ceſte grāde multitude, de peur qu'ils n'en tombaſſent en conſuſion. Ceſt exēple eſt rare & nouueau de craindre a eſtre trop: mais a le bien prendre, il eſt vray-ſemblable que le corps d'une armée doit auoir vne grandeur modérée & réglée a certaines bornes, ſoit pour la difficulté de la nourrir, ſoit pour la difficulté de la cōduire & tenir en ordre. Aumoins ſeroit il bien aiſé a verifier par exemple, que ces armées monſtreuſes en nombre n'ont iamais rien fait qui vaille. L'autre point, qui ſemble eſtre contraire & a l'vſage & a la raiſon de la guerre, c'eſt que Vercingetorix, qui eſtoit nō-

mé

LIVRE SECOND.

mé chef & general de toutes les parties des Gaules, qui estoient reuoltées contre Cæsar, print paray de s'aller enfermer dans Alexia. Car celuy qui cōmande a tout vn pays, ne se doit iamais engager qu'au cas de ceste extremité, qu'il fut reduit a ce point, qu'il y alat de sa dernière place, & qu'il n'y eut rien plus a esperer qu'en la deffence d'icelle. Autrement il se doit tenir libre, pour auoir moyen de pouruoir en general a toutes les parties de son gouuernement. Pour reuenir a Cæsar, il deuint avec le temps vn peu plus tardif & plus consideré, cōme tesmoigne son familier Oppius: estimant, dict Suetone, qu'il ne deuoit aysemēt hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel vne seule défortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens de ce tēps, quand ils veulent reprocher ceste hardiesse temeraire qui se void en la ieunesse: ils disent qu'ils sont necessiteus d'hōneur *bisognosi d'honore*: & qu'estant encore en ceste grāde fain & disete de reputatiō ilz ont raison de la chercher a quelque pris que ce soit: ce que ne doiuent pas faire ceux qui en ont desia acquis a suffisace. Il y peut auoit quelque iuste moderation en ce desir de gloire, & quelque facieté en cest appetit, comme aux autres. Assez de gens le practiquent ainsi. Il estoit bien esloigné de ceste religion des anciēns Romains, qui ne se vouloient preualoir en leurs guerres que de la vertu simple & naifue: Mais

encore y aportoit il plus de cōscience que nous ne feriōs a ceste heure, & n'aprouuoit pas toutes sortes de moyens, pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariouistus estant a parlementer avec luy, il y suruīnt quelque remuement entre les deux armées, qui commença par la faute des gēs de cheual d'Ariouistus. Sur ce tumulte, Cēsar se trouua auoir fort grād aduātage sur ses ennemis: toutes-fois il ne s'en voulut point preualoir, de peur qu'on luy peut reprocher d'y auoir procedé de mauuaise foy. Il auoit accoustumé de porter vn accoustremēt riche au combat, & de couleur esclatante pour se faire remarquer. Il tenoit la bride plus estroite a ses soldats, & les tenoit plus de court estāt pres des ennemis. Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'vn d'extreme insuffisance, ils disoient en commū prouerbe, Qu'il ne sçauoit ny lire ny nager. Il auoit ceste mesme opinion que la science de nager estoit tres-vtile a l'vsage de la guerre, & en tira luy mesmes plusieurs cōmoditez. S'il auoit a faire diligence, il franchissoit ordinairement a la nage les riuieres qu'il rencontroit: car il aymoit a voyager a pied cōme le grand Alexandre. En Aegipte ayant esté forcé pour se sauuer de se ietter dans vn petit bateau, & tant de gens s'y estant lances quant & luy, qu'il estoit en dāgier d'aler afons, il ayma mieux se ietter en la mer, & gagna sa flote a nage: qui estoit a pl<sup>s</sup> de deux cēs

pas

pas de la, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau & trainant a belles dents son accoustrement: afin que l'ennemy ne iouyt de sa despouille: estant des-ia bien auancé sur l'eage, iamais chef de guerre n'eust tant de creance sur ses soldats. Au commencement de ses guerres ciuiles, les centeniers luy offrirent de soudoyer chacun sur sa bourse vn homme d'armes, & les gens de pied de le seruir a leurs despens: ceux qui estoient plus aysez entreprenants encore a deffrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'Admiral de Chatillon nous fit veoir dernièrement vn pareil tret en nos guerres ciuiles: car les François de son armée fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers, qui l'accompagnoient. Il ne se touueroit guiere d'exemples d'affection si ardente & si preste par-my ceux, qui marchent dans le vieux train soubz l'ancienne police des lois. Ayant eu du pire aupres de Dirrachium, ses soldats se vindrent d'eux mesmes offrir a estre chasties & punis: de façon qu'il eust plus a les consoler qu'a les tencer. Vne sienne seule cohorte soustint quatre legiōs de Pompeius plus de quatre heures, iusques a ce qu'elle fut quasi toute deffaite a coups de trait, & se trouua dans la trenchée cent trente mille fleches. Vn soldat nommé Scæua, qui commandoit a vne des entrées, s'y meintint inuincible ayant vn œuil creué, vne espaule & vne cuisse percées & son escu faucé



en deux cents trente lieux. Il est aduenü a plusieurs de ses soldats pris prisonniers d'accepter plüstoſt la mort que de vouloir promettre de prendre autre party. Granius Petronius ayant eſté pris par Scipion en Affricque, Scipion ayant fait mourir ſes compagnons luy mãda qu'il luy donnoit la vie, car il eſtoit homme de reng & queſteur: Petronius reſpondit que les ſoldats de Cæſar auoient accouſtumé de donner la vie a autrui non la receuoir: & ſe tua tout ſoudain de ſa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidelité. Il ne faut pas oublier le trait de ceux qui furent aſſiegés a Salone ville partizane pour Cæſar contre Pompeius, pour vn rare accident qui y aduint & extraordinaire. Marcus Octauius les tenoit aſſiegés. Ceux de dedás eſtans reduits en extreme neceſſité de toutes choſes: en maniere que pour ſuplir au deffaut qu'ils auoient d'hômes la plus part d'entre eux y eſtans mors & bleſſés, ils auoient mis en liberté tous leurs eſclaues, & pour le ſeruice de leurs engins auoient eſté contrains de couper les cheueus de toutes les femmes pour en faire des cordes, outre vne merueilleuſe diſette de viures, & ce neantmoins reſolus de iamais ne ſe rendre. Apres auoir trainé ce ſiege en grande longueur, d'ou Octauius eſtoit deuenü plus nonchalant, & moins attentif a ſon entreprinſe, ilz choiſirent vn iour ſur le midy, & ayãt rangé les femmes & les enfans ſur leurs murailles pour faire



faire bonne mine sortirent en telle furie sur les assiégeâs, qu'ayant enfoncé le premier, le secôd & tiers corps de garde, & le quatriesme & puis le reste, & ayât faict du tout abandonner les trâchées les chassèrent iusques dans les nauires : & Octavius mesmes se sauua a Dirachiû, ou estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cet-  
heure d'auoir veu nul autre exemple, ou les assieges battent en gros les assiegeans & gagnēt la maistrise de la compaigne, ny qu'une sortie ait tiré en consequence vne pure & entiere victoire de bataille.

## CHAP. XXXV.

*Des trois bonnes femmes.*

**I**L n'en est pas a douzaines, comme chacun sçait, & notamment aux deuoirs de mariage. Car c'est vn marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est mal-aisé que la volonté d'une femmes'y maintienne entiere long tēps. Les hommes quoy qu'ils y soyent avec vn peu meilleure condition, y ont prou a-faire. Plin le ieune auoit pres d'une sienne maison en Italie vn voisin merueilleusement tourmenté de quelques vlceres, qui luy estoient suruenues autour des parties honteuses. Sa femme le voyant si longuement languir le pria de permettre, qu'elle veit a loisir & de pres l'estat de son mal, & qu'elle luy diroit plus franchement que nul

nul autre ce qu'il auoit a en esperer. Apres auoir obtenu cela de luy, & l'auoir curieusement consideré, elle trouua qu'il estoit impossible, qu'il en peut guerir, & que tout ce qu'il auoit a attendre, c'estoit de trainer fort long temps vne vie doloieuse & languissante. Si luy conseilla pour le plus seur & souuerain remede de se tuer, & le trouuant vn peu mol a vne si rude entreprise, Ne pèse point, luy dit elle, mon amy, que les douleurs que ie te voy souffrir ne me touchent autant qu'a toy, & que pour m'en deliurer ie ne me vueille seruir moy-mesme de ceste medecine, que ie t'ordonne. Ie te veux accompagner a la guerison comme i'ay fait a la maladie : oste ceste crainte & pense que nous n'aurons que du plaisir en ce passage, qui nous doit deliurer de tels tourmens. Nous nous en irons heureusement ensemble. Cela dit, & ayant rechauffé le courage de son mary elle resolut qu'ilz se precipiteroient en la mer par vne fenestre de leur logis, qui y respondoit. Et pour maintenir iusques a sa fin ceste loyale & vehemente affection, dequoy elle l'auoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encore qu'il mourut entre ses bras, mais de peur qu'ilz ne luy faillissent, & que les estraintes de ses anlaxsemens ne vinsent a se relâcher par la cheute & la crainte, elle se fit lier & attacher bien estroittemēt avec son mary par le faus du corps, & abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle  
de son

de son mary. Celle la estoit de baslieu, & parmy telle condition de gens il n'est pas si nouveau d'y voir quelque trait de rare bonté.

*Extrema per illos*

*Iustitia excedens terris vestigia fecit.*

Les autres deux sont nobles & de grand lieu, ou les exemples de vertu se logent rarement. Arria femme de Cecinna Pætus personnage consulaire fut mere d'un autre Arria femme de Thrasea Pætus, celuy duquel la vertu fut tant renommée du temps de Neron, & par le moyen de ce gendre mere grand de Fannia, car la ressemblance des noms de ces hommes & femmes & de leurs fortunes en a fait mesconter plusieurs. Ceste premiere Arria, Cæcinnæ Pætus son mary ayant esté prins prisonnier par les gens de l'Empereur Claudius apres la deffaiete de Scribonianus, duquel il auoit suiuy le party, supplia ceux qui l'en amenoient prisonnier a Rome de la recevoir dans leur nauires, ou elle leur seroit de beaucoup moins de despence & d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur faudroit, pour le seruice de son mary: & qu'elle seule fourniroit a sa chambre, a sa cuisine, & a tous autres offices. Ilz l'en refuserent: & elle s'estant iettée dans un bateau de pécheur, qu'elle loua sur le champ, le suiuit en ceste sorte depuis la Sclauonie. Comme ils furent a Rome, un iour en presence de l'Empereur Iunia veſue de Scribonianus s'estant acostée d'elle familièrement

pour

pour la société de leurs fortunes, elle la repoussa rudement avecques ces parolles: Moy, dit-elle, que ie parle a toy, ny que iet'escoute, a toy, au giron de laquelle Scribonianus fut tué, & tu vis encore? Ces parolles avec plusieurs autres signes firent sentir a ses parens, qu'elle estoit pour se deffaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea son gendre la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre & luy disant ainsi, quoy? si ie courrois pareille fortune a celle de Cæcinna, voudriez vous que ma femme vostre fille en fit de mesme? Commant dōq? si ie le voudrois respondit elle: ouy ie le voudrois, si elle auoit vecu aussi long temps & d'aussi bon accord avecq toy, que i'ay faict avec mon mary. Ces responses augmentoient le soing, qu'on auoit d'elle, & faisoient qu'on regardoit de plus pres a ses desportemens. Vn iour apres auoir dit a ceux qui la gardoient, Vous auez beau faire, vous me pouuez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir vous ne sçauriez, s'eslâçant furiueusēmt d'une chaire, ou elle estoit assise, s'alla de toute sa force choquer la teste contre la paroy voisine: duquel coup estant cheute de son long euanouye & fort blessée, apres qu'on l'eut a toute peine faite reuenir: Le vous disois bien dit elle, que si vous me refusiez quelque façon aisée de me tuer i'en choisirois quelque autre pour mal-aisée qu'elle fut. La fin d'une si admirable vertu fut telle, Son mary Pætus

n'ayant pas le cœur assez ferme de soy-mesme pour se donner la mort, a laquelle la cruauté de l'Empereur le rengeoit, vn iour entre autres apres auoir premierement employé les discours & enhortemens, qu'elle estimoit propres au conseil, qu'elle luy donnoit de ce faire, elle print le poignart, que son mary portoit: & le tenāt trait en sa main pour la conclusion de son enhortation, fais ainsi Pætus, luy dit elle. Cela dit s'en estant donné vn coup mortel dans l'estomach, & puis l'arrachāt de sa plaïe, elle le luy presēta finissant quāt & quāt sa vie avec ceste noble, genereuse, & immortelle parolle, *Pate non dolet*. Elle n'eust loisir que de dire ces trois parolles d'une si belle substance, tien Pætus il ne m'a point faiēt de mal.

*Castro suo gladium cum traderet Arria Peto,*

*Quem de visceribus traxerat ipsa suis.*

*Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit:*

*Sed quod tu facies, id mihi Pate dolet.*

Il est bien plus vif en son naturel & d'un sens plus riche. Car & la plaïe & la mort de son mary & les siēnes, tant s'en faut qu'elle luy poisassent, qu'elle en auoit esté la conseillere & promotrice: mais aiant fait ceste haute & courageuse entreprise pour la seule commodité de son mary, elle regarde encore a luy, au dernier trait de sa vie, & a luy oster la crainte, en quoy il estoit de suiure son conseil. Pætus se frappa tout soudain de ce mesme glaiue, honteux a

mon

mon aduis d'auoir eu besoin d'un si cher & pre-  
tieux enseignement. Pompeia Paulina ieune &  
tres-noble Dame Romaine auoit espousé Se-  
nequa en son extreme vieillesse. Néro son beau  
disciple ayât enuoyé ses satellites vers luy pour  
luy denoncer l'ordonnance de sa mort, ce qui  
se faisoit en ceste maniere: Quand les Empe-  
reurs Romains de ce temps auoient condamné  
quelque homme de qualité, ilz luy mandoyent  
par leurs officiers de choisir quelque mort a sa  
poste, & de la prendre dans tel ou tel delay  
qu'ilz luy faisoient prescrire selon la trempe  
de leur colere, tantost plus pressé, tantost plus  
long, luy donnant terme pour disposer pendant  
ce temps la de ses affaires, & quelque fois luy  
ostant le moien de ce faire par la briefueté du  
temps: & si le condamné estriuoit a leur ordon-  
nance, ils menoient des gens propres a l'exe-  
cuer, ou luy coupant les veines des bras & des  
iambes, ou luy faisant aualler du poison par for-  
ce: mais les personnes d'honneur n'attendoient  
pas ceste necessité, & se seruoient de leurs pro-  
pres medecins & chirurgiens a cet effet, Sene-  
ca ouit leur charge d'un visage paisible & asseu-  
ré, & apres demanda du papier pour faire son  
testament. Ce que luy ayant esté refusé par le  
capitaine, se tournant vers ses amis, Puis que ie  
ne puis ( leur dit-il) vous laisser aultre chose en  
reconnoissance de ce que ie vous doy, ie vous laisse  
au moins ce que j'ay de plus beau, a sçauoir l'i-  
mage

mage de mes meurs & de ma vie, laquelle ie vous prie conseruer en vostre memoire : affin qu'en ce faisant vous acqueriez la gloire de sincerer & veritables amis : & quant & quant appaisant râtost l'aigreur de la douleur, qu'il leur voyoit souffrir par douces parolles, tantost roidissant sa voix pour les en tancer. Ou sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie? Que sont deuenues les prouisions que par tant d'années nous auons faictes contre les accidens de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle inconnue? que pouuions nous attendre de celuy qui auoit tué sa mere & son frere, sinon qu'il fit encor mourir son gouuerneur, qui l'a nourry & esleué? Apres auoir dit ces parolles en commun il se destourna a sa femme & l'embrassant estroitement, comme par la pesanteur de la douleur elle deffailloit de cœur & de forces, la pria de porter vn peu plus patiemment cet accident pour l'amour de luy, & que l'heure estoit venue, ou il auoit a monstrier non plus par discours & par disputes, mais par effet, le fruit qu'il auoit tiré de ses estudes, & que sans doute il embrassoit la mort non seulement sans douleur mais auecques allegresse. Parquoy m'amie disoit il, ne la deshonore pas par tes larmes: affin quil ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur & te console en la connoissance, que tu as eu de moy & de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les ho-



nestes occupations, auxquelles tu es adonnée. A quoy Paulina ayant vn peu repris ses espritz & rechauffé la magnanimité de son courage par vne tres-noble affection: Non Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité: ie ne veux pas que vous pensiez, que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encore appris a sçauoir bien mourir: & quand le pourroy-ie ny mieux, ny plus honnestement, ny plus a mon gré qu'avecques vous? ainsi faites estat que ie m'en vay quant & vous. Lors Seneca prenant en bonne part vne si belle & glorieuse deliberation de sa femme, & pour se deliurer aussi de la crainte de la laisser apres sa mort a la mercy & cruauté de ses ennemys, Le t'auoy Paulina, dit-il, conseillé ce qui seruoit a conduire plus heureusement ta vie: tu aymes donc mieux l'honneur de la mort, vrayement ie ne te l'enuieray point. La constance & la resolution soyent pareilles a nostre commune fin: mais la noblesse & la gloire en soit plus grande de ta part. Cela fait on leur couppa en mesme temps les veines des bras: mais par ce que celles de Seneca resserrees tant par la vieillesse, que par son abstinence donnoient au sang le cours trop long & trop lâche, il commanda qu'on luy couppat encore les veines des cuisses. Et de peur que le tourment qu'il en souffroit, n'attendrit le cœur de sa femme, & pour se deliurer aussi soy-mesme de



me de l'affliction, qu'il souffroit de la veoir en si piteux estat, apres auoir tres-amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportat en la chambre voisine, comme on feist : mais toutes ces incisions estant encore insuffisantes pour le faire mourir, il commanda a Statius Anneus son medecin de luy donner vn breuuage de poison, qui n'eust guiere non plus d'effect. Car pour la foiblesse & froideur des membres elle ne peut arriuer iusques au cœur. Par ainsi on luy fit outre-cela aprester vn baing fort chaud : & lors sentant sa fin prochaine autant qu'il eust d'haleine, il continua des discours tres-excellans sur le suiet de l'estat ou il se trouuoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ilz peurent ouyr sa voix : & demeurarent ses parolles dernieres long temps despuis en credit & honneur, es mains des hommes (ce nous est vne bien lourde perte, qu'elles ne forent venues iusques a nous). Comm'il sentit les derniers traiçts de la mort, prenant de l'eau du being toute sanglâte, il s'en arrousa sa teste en disant, Je vouë ceste eau a Iuppiter le liberateur. Neron aduerty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieux apparentées dames Romaines, & enuers laquelle il n'auoit nulles particulieres inimitiez, luy vint a reproche, renuoia en toute diligence luy faire ratacher ses playes. Ce que ses gés d'elle firēt sans son sceu, elle estat delia

a demy morte & sans aucun sentimēt. Et ce que cōtre son dessein elle vesquit despuis, ce fut tref honorablement, & comme il appartenoit a sa vertu, monstrant par la couleur blesme de son visage, combien elle auoit escoulé de vie par ses blessures. Voyla mes trois contes tref-veritables, que ie trouue aussi plaisans & thragiques que ceux que nous forgeōs a nostre poste, pour donner plaisir au commun : & m'estonne que ceux qui s'adonnent a cela, ne s'amusement de choisir plutost dix mille tref-belles histoires, qui se rencontrēt dans les liures, ou ilz auroiēt moins de peine, & apporteroient plus de plaisir & profit à autrui. Et qui en voudroit bastir vn corps entier & s'entretenāt, il ne faudroit qu'il fournit du sien que la raison, comme la soudure d'vn autre metal : & pourroit entasser par ce moyen force veritables euenemēs de toutes sortes, les disposant & diuersifiant selon que la beauté de l'ouurage le requeroit, a peu pres, comme Ouide a cousu & rapiecé sa Metamorphose, ou cōme Arioste a rengé en vne suite ce grand nombre de fables diuerses. En ce dernier couple cela est encore digne d'estre consideré, que Paulina offre volontiers a quitter la vie pour l'amour de son mary, & que son mary auoit autre-fois quitté aussi la mort pour elle. Il n'y a pas pour nous grand contre-pois en cet eschange : mais selon son humeur Stoique ie croy qu'il pensoit auoir autant faict pour elle d'allonger sa vie  
en sa

en sa faueur, comme s'il fut mort pour elle. En l'vne des lettres, qu'il escrit a Lucilius, apres qu'il luy a fait entendre comme la fiebure l'ayant pris a Rome il mōta soudain en coche, pour s'en aller a vne sienne maison aux champs contre l'opinion de sa femme Paulina, qui le vouloit arrester, & qu'il luy auoit respondu que la fiebure qu'il auoit ce n'estoit pas fiebure du corps mais du lieu, il suit ainsi, Elle me laissa aller me recommandant fort ma santé. Or moy qui sçay que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pouruoir a moy pour pouruoir a elle: le priuilege que ma vielleſſe m'auoit donné me rēdant plus ferme & plus resolu a plusieurs choses, ie le pers quand il me souuiēt qu'en ce vieillard il y en aune ieune a qui ie profite. Puis que ie ne la puis ranger a m'aymer plus courageusement, elle me rengen a m'aymer moy mesme plus curieusement: car il faut prester quelque chose aux honnestes affections: & par fois encore que les occasions nous pressent au contraire il faut rappeler la vie, voire avecque tourment: il faut arrester l'ame entre les dents, puis que la loy de viure aus gens de bien ce n'est pas autāt qu'il leur plait, mais autāt qu'ilz doiuent. Celly qui n'estime pas tant sa femme ou vn sien amy que d'en allonger sa vie, & qui s'opiniaſtre a mourir, il est trop delicat & trop mol: il faut que l'ame se commande cela, quand l'vtilité des nostres le requiert: il faut par fois nous prester

a nos amis : & quand nous voudrions mourir pour nous interrompre nostre dessein pour autrui. C'est tesmoignage de grandeur de courage de retourner en la vie pour la consideration d'autrui, comme plusieurs excellens personages ont faict. Et est vn traict de bonté singuliere de conseruer la vieillesse, (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa durée, & vn plus courageux & desdaigneux vsage de la vie,) si on sent que cet office soit doux, agreable & profitable a quelqu'un bien affectionné : & en reçoit on vne tres-plaisante recompense. Car qu'est il plus doux que d'estre si cher a sa femme, qu'en sa consideration on en deuienne plus cher a soy-mesme. Ainsi ma Pauline m'a chargé non seulement sa crainte : mais encore la mienne. Ce ne m'a pas esté asses de cōsiderer combien resoluemēt ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct a viure : & c'est quelquefois vailance que viure. Voyla ses motz.

## C H A P. X X X V I.

*Des plus excellens hommes.*

SI on me demandoit le choisis de tous les hommes, qui sont venus a ma connoissance, il me semble en trouuer trois excellens au dessus de  
tous

tous les autres. L'un Homere: non pas qu'Aristote ou Varro (pour exemple) ne fussent a l'adventure aussi sçauans que luy, ny possible encore qu'en son art mesme, Vergile ne luy soit comparable. Je le laisse a iuger a ceux, qui les connoissent tous deux. Moy qui n'en connoy que l'un, ie n'en puis dire que cela selon ma portée, que ie ne croy pas que les Muses mesmes puissent aller au dela du Romain. Toutefois en ce iugement encore ne faudroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere mesme que Vergile tient sa suffisance, que c'est son guide & maistre d'escole, & qu'un seul trait de l'Iliade a fourny de corps & de matiere a ceste grande & diuine Eneide. Ce n'est pas ainsi que ie conte. I'y mesle plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage admirable quasi au dessus de l'humaine condition. Et a la verité ie m'estonne souuent que luy qui a produit & mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité n'a gagné reng de Dieu luy mesme. Estant aueugle, indigent, estant auant que les ars & les sciences eussent esté redigées en regle & obseruations certaines, il les a tant connues, que tous ceux qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, & d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, ou des ars, se sont seruis de luy, comme d'un patron tres-parfaict en la cōnoissance de toutes choses: & de ses liures cōme d'une pe-

pinier de toute sorte de suffisance.

*Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid vile,  
quid non,*

*Plenius ac melius Chrisippo ac Crantore dicit.*  
Et comme dit l'autre,

*A quo ceu fonte perenni  
Vatum pyeris labra rigantur aquis,*  
& l'autre

*Adde heliconiadum comites, quorum unus  
Homerus*

*Astra potitus.*

& l'autre

*Cuiusque ex ore profuso  
Omnis posteritas latices in carmina duxit,  
Amnenque in tenues ausa est deducere riuos,  
Vnius facunda bonis.*

C'est contre l'ordre de nature, qu'il a faict la plus noble production qui puisse estre. Car la naissance ordinaire des choses elle est foible & imparfaicte : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance. L'enfance de la poesie & de plusieurs autres sciences il l'a rendue meure, parfaicte, & accôplie. A ceste cause le peut on nommer le premier & dernier des poëtes, suyuant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, que n'ayant eu nul qu'il peut imiter auant luy, il n'a eu nul apres luy qui le peut imiter. Ses parolles selon Aristote sont les seules parolles, qui ayent mouuement & action. Ce sont les seuls mots substantiels & massifz.

Alexandre

Alexandre le grand ayant rencontré parmi les despouilles de Darius vn riche coffret, ordonna, que on le luy reseruat pour y loger son Homere, disant que c'estoit le meilleur & plus fiddle Cōseiller qu'il eut en ses affaires militaires. Pour ceste mesme raison disoit Cleomenes filz d'Anaxandridas, que c'estoit le Poëte des Lacedemoniens, par ce qu'il estoit tres-bō maistre de la discipline militaire. Ceste louange singuliere & particuliere luy est aussi demeurée au iugement de Plutarque, que c'est le seul autheur du monde, qui n'a iamais soulé ne dégousté les hōmes, se monstrant aux lecteurs tousiours tout autre, & fleurissant tousiours en nouuelle grace. Ce folastre d'Alcibiades ayāt demandé a vn, qui faisoit profession des lettres, vn liure d'Homere, luy donna vn soufflet, par ce qu'il n'en auoit point: cōme qui trouueroit vn de nos prestres sans breuiare. Xenophanes se pleignoit vn iour a Hieron, tyran de Syracuse de ce qu'il estoit si pauvre, qu'il n'auoit de quoy nourrir deux seruiteurs: & quoy, luy respōdit-il, Homere qui estoit beaucoup plus pauvre q̄ toy en nourrit biē plus de dix mille, tout mort qu'il est. Outre cela, quelle gloire se peut comparer a la sienne? Il n'est rien qui viue en la bouche des hommes, comme son nom & ses ouurages: il n'est riē si cogneu & si receu que Troye, Helene, & ses guerres qui ne furent a l'aduanture iamais. Nos enfans appellent encore des noms



qu'il forgea il'y a plus de trois mille ans. Qui ne cognoit Hector & Achilles? Non seulement aucunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchēt origine en ses inuentiōs. Mahumet secōd de ce nō, Empereur des Turcs, escriuant a nostre Pape Pie second, Je m'estonne, dit-il, comment les Italiens se bandent cōtre moy, attendu que nous auons nostre origine commune des Troyens: & que i'ay comme eux interest de vēger le sâg d'Hector sur les Grecs, lesquels ilz vont fauorisant cōtre moy. N'est-ce pas vne noble farce, de laquelle les Roys, les choses publiques, & les Empereurs vont iouât leur personnage tât de siecles, & a laquelle tout ce grand vniuers sert de theatre? Sept villes Grecques entrarēt en debat du lieu de sa naissance, tant son obscurité mesmes luy apporta d'honneur.

*Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athena.*

L'autre Alexandre le grand. Car qui confidera l'aage, auquel il commença ses entreprises: le peu de moyē avec lequel il fit vn si glorieux dessein: l'autorité qu'il gaigna en ceste sienne enfance parmy les plus grands & experimētez capitaines du monde, desquels il estoit suyui: la faueur extraordinaire, dequoy la fortune embrassa & fauorisa tant de siens exploits hazardeux, & a peu que ie ne die temeraires: ceste grandeur d'auoir a l'aage de trēte trois ans passé victo-



se victorieux toute la terre habitable , d'auoir  
 faict naistre de ses soldatz tant de branches ro-  
 yales, laissant apres sa mort le monde en parta-  
 ge a quatre successeurs simples capitaines de  
 son armée, desquels les descendans ont despuis  
 si long temps duré, maintenant ceste grande  
 possession : tant d'excellentes vertus qui estoient  
 en luy: car ses mœurs semblent a la verité n'a-  
 uoir aucun iuste reproche que la colere: les ra-  
 res beautez & conditions de sa personne ius-  
 ques au miracle : car on tient entre autres cho-  
 ses que sa sueur produisoit vne tres-douce &  
 souefue odeur : l'excellence de son sçauoir &  
 capacité: la durée & grâdeur de sa gloire pure,  
 nette, exempte de tache & d'enuie: il confessa-  
 ra, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de  
 le preferer a Cæsar mesme: car celuy-la seul m'a  
 peu mettre en doubte du choix. Ilz ont eu plu-  
 sieurs choses esgales , & Cæsar a l'aduenture  
 aucunes plus grandes. Mais toutes pieces ra-  
 massées & mises en la balance , ie ne puis que  
 ie ne panche du costé d'Alexandre . Le tiers &  
 le plus excellent a mon gré, c'est Epaminun-  
 das . De gloire il n'en a pas a beaucoup prez  
 tant que d'autres ( aussi n'est-ce pas vne piece  
 de la substance de la chose, ) De resolution &  
 de vaillance, nō pas de celle qui est esguisée par  
 l'ambition , mais de celle que la sapience & la  
 raison peuuent planter en vne ame bien reglée,  
 il en auoit tout ce qui s'en peut imaginer . De  
 preuue

preuue de ceste sienne vertu, il en a fait autant a mon aduis, qu'Alexandre mesme, & que Cēsar. Car encore que ses exploits de guerre ne soient ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, a les bien considerer & toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants & roides, & portant autant de tesmoignage de sa suffisance en l'art militaire. Les Grecz luy ont faict cest honneur, sans contredit de le nommer le premier homme d'estre eux. Mais estre le premier de la Grece, c'est estre le prime du monde. Quant a son sçauoir & suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, que iamais homme ne sceut tant, & parla si peu que luy. Mais quant a ses meurs & conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux, qui se sont iamais meslés de manier affaires. Car en ceste partie, qui est de la vertu, & qui doit estre principalement cōsidérée, il ne cede a nul philosophe, nō pas a Socrates mesme. Et pour exēple d'une excessiue bonté, ie veux adiouter icy deux de ses opinions. Il ne pensoit pas qu'il fut loisible pour recouurer mesmes la liberté de son païs, de tuer vn hōme sans connoissance de cause. Voyla pourquoy il fut si froid a l'entreprise de Pelopidas son cōpaignon, pour la deliurance de Thebes. Il tenoit aussi qu'en vne bataille il faillloit fuir le recontre d'un amy, qui fut au party contraire, & l'espargner.

## CHAP. XXXVI.

*De la ressemblance des enfans aux pere.*

**C**E fagotage de tant de diuerses pieces se faiçt en ceste condition, que ie n'y metz la main, que lors qu'une trop lasche oysiuete me presse, & non ailleurs que chez moy. Ainsin il s'est basti a diuerses poses & interualles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demeurant ie ne corrige point mes premieres imaginatiōs par les secondes: ie veux representer le progres de mes humeurs, & qu'on voye chascune piece en sa naissance. Je voudrois auoir commencē plustost, & prendrois plaisir a reconnoistre le trein de mes mutations. Vn valet qui me seruoit a les escrire sous moy, pensa faire vn grand butin de m'en desrober plusieurs pieces choisies a sa poste. Cela me cōsole, qu'il n'y fera pas plus de gueur que i'y ay fait de perte. Je me suis enuieilly de sept ou huit ans, despuis que ie commençay: ce n'a pas esté sans quelque nouuel acquest: i'y ay pratiqué la colique par la liberalité des ans: leur commerce & longue conuersation ne se passe aisément sans quelque tel fruit. Je voudroy biē de plusieurs autres presens qu'ilz ont a faire a ceux qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus accepta-

ceptable : car ilz ne m'en eussent sceu faire que  
 i'eusse en plus grande horreur des mon enfance.  
 C'estoit a point nommé de tous les accidés  
 de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus.  
 L'auoy pensé mainte-fois a part moy, que i'alo  
 trop auant, & qu'a faire vn si long chemin ie ne  
 faudroy pas de m'égager en fin en quelque mal  
 plaisant rencontre: ie sentoys & protestoys as-  
 sez qu'il estoit heure de partir, & qu'il fa-  
 loit trancher la vie dans le vif, & dans le sein,  
 suiuant la regle des chirurgiens, quand ils ont  
 a couper quelque membre. Mais c'estoient  
 vaines propositions: il s'en falloit tant que i'en  
 fusse prest lors, que en dix-huit mois ou enui-  
 ron qu'il y a que ie suis en ce plaisant estat, i'ay  
 des-ia appris a m'y accommoder. L'entre des-ia  
 en composition de ce viure coliqueux: i'y trou-  
 ue dequoy me cōsoler, & dequoy esperer: tāt les  
 hōmes sont acoquinez a leur estre miserable,  
 qu'il n'est si rude condition qu'il n'acceptent  
 pour s'y conseruer. Les souffrances qui nous  
 touchent simplement par l'ame, elles m'affli-  
 gent beaucoup moins qu'elles ne font la plus  
 part des autres hommes: partie par iugement,  
 car le mōde estime plusieurs choses horribles,  
 ou euitables au pris de la vie, qui me sont a peu  
 pres indifferentes: partie par vne complexion  
 stupide & insensible que i'ay aux accidens qui  
 ne donnent a moy de droit fil, laquelle com-  
 plexion s'estime l'vne des meilleures pieces de

ma naturelle condition . Mais les souffrances  
vrayemēt essentielles & corporelles, ie les gou-  
ste bien visuellement . Si est-ce pourtant que les  
preuoyant autresfois d'une veuë foible, delica-  
té, & amollie par la iouissance de ceste longue  
& heureuse santé & repos , que Dieu m'a pre-  
sté, la meilleure part de mon aage, ie les auoy  
conceuës par imagination si insupportables,  
qu'à la verité i'en auois plus de peur, que ie n'y  
ay trouué de mal . Par ou i'augmente tous-  
iours ceste creance , que la plus part des fa-  
cultez de nostre ame troublent plus le repos  
de nostre vie, qu'elles ne nous y seruent. Je suis  
aux prises avec la pire de toutes les maladies,  
la plus soudaine, la plus doloieuse, la plus mor-  
telle, & la plus irremediable. I'en ay des-ia es-  
sayé cinq ou six bien longs acces & pennibles.  
Toutes-lois ou ie me flate, ou encores y a il en  
cest estat , dequoy se scusttenir , a qui a l'ame  
deschargée de la crainte de la mort, & deschar-  
gée aussi des menasses, conclusions & conse-  
quences , dequoy la medecine nous enteste.  
Mais l'effect melme de la douleur il n'a pas ce-  
ste aigreur si aspre & si poignante, qu'un hom-  
me rassis en doive entrer en rage & en deses-  
poir. Pay au moins ce profit de la cholique que  
ce que ie n'auoy encore peu sur moy, pour me  
concilier du tout, & m'acointer a la mort, el-  
le le parfera. Car d'autant plus elle me pres-  
sera, & importunera, d'autant moins me fera  
la mort

la mort a craindre. I'auoy des-ia gaigné cela, de ne tenir a la vie que par la vie seulement: elle desnouera encore ceste intelligence. Et Dieu veuille qu'en fin, si son aspreté vient a surmôter mes forces, elle ne me reiette a l'autre extrémité non moins vitieuse, qui est, d'aymer & desirer a mourir.

*Summum nec metuas diem, nec optes.*

Ce sont deux passions a craindre: mais l'une a son remede bien plus prest que l'autre. Au demourât i'ay tousiours trouué ce precepte ceremonieus & inepte, qui ordonne de tenir bonne contenance & vn maintien graue & posé a la souffrance des maux. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif, que la substance & les effects, se va elle amusant a ces apparences vaines & externes? comme si elle dresseoit les hommes aux actes d'une comedie, ou comme s'il estoit en sa iurisdiction, d'empescher les mouuemens & alterations que nous sommes naturellement contrainctz de receuoir. Qu'elle empesche donq Socrates de rougir d'affection, ou de honte, de cligner les yeux a la menasse d'un coup, de trembler & de suer aux secousses de la fiebure. La peinture de la Poësie, qui est libre & volontaire, n'ose priuer des larmes mesmes les personnes qu'elle veut représenter accôplées & parfaites.

*& se n'aflige tanto*

*Che si morde le man, morde le labbia,*

*Sparge le guancie di continuo pianto.*

Elle

Elle deuroit laisser ceste charge a ceux, qui font profession de regler nostre maintien & nos mines. Qu'elle s'arreste a gouverner nostre entêtement, qu'elle a pris a instruire: qu'elle luy ordonne ses pas & le tienne en bride & en office: qu'aux efforts de la cholique, elle maintiène nostre ame capable de se reconnoistre, de suivre son train accoustumé, combatant la douleur & la soustenant, non se prosternant honteusement a ses pieds: esmeüe & eschauffée du combat, nō abatuë pourtant & renuersée. En accidens si extremes, c'est cruauté de requerir de nous vne démarche si réglée. Pourueu que nous ayons beau ieu, c'est tout vn que nous ayons mauuaise mine. C'est bien assez que nous soyons tels que nous auons accoustumé en nos discours & actions principales. Quant au corps, s'il se soulage, en se pleignant qu'il le face. Si l'agitation luy plait, qu'il se tremousse & tracasse a sa fantaisie: s'il luy semble que le mal s'enapore aucunement comme aucuns medecins disent, que cela aide a la deliurâce des femmes enceinte pour pousser hors la vois avec plus grande violence, ou s'il pense que cela amuse son torment, qu'il crie tout a fait. Nous auons assez de trauail du mal, sans y ioindre vn nouueau trauail par discours. Ce que ie dis pour excuser ceux, qu'on voit ordinairement se escrier & se tēpester aux secousses de la douleur de ceste maladie. Car pour moy ie l'ay passée iusques a ceste heure



avec vn peu meilleur visage. Non pourtant que ie me mette en peine, pour maintenir ceste decence exterieure. Car ie fay peu de conte d'un tel aduantage. Je preste en cela au mal autāt qu'il veut. Mais ou mes douleurs ne sont pas si excessiues, ou i'y apporte plus de fermeté que le cōmū: ie me plains, ie me despite, quād les aigres pointures me pressent, mais ie n'en viens point au desespoir & a la rage. Et aux interualles de ceste douleur excessiue, ie me remets soudain en ma forme ordinaire. Je deuise, ie ris, i'estudie sans esmotion & alteration, d'autant que mon ame ne préd nulle autre allarme que la sensible & corporelle. Ce que ie doy certainement au soing que i'ay eu a me preparer par estude & par discours a tels accidens. Je suis essayé pourtant vn peu bien rudement pour vn apprētis, & d'un chāgement biē soudain & bien rude, estāt cheu tout a coup d'une tres-douce condition de vie & tresheureuse a la plus doreuse & pennible, qui se puisse imaginer. Car outre ce q̄ c'est vne maladie biē fort a craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commence mēs beaucoup plus aspres & difficiles, qu'elle n'a accoustumé. Les accès me reprennent si souuant, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé, & pure de douleurs: ie maintiē toutes-fois iusques a cest'heure mon esprit en telle assiete, que pourueu que i'y puisse apporter de la constāce, ie me treuve en assez meilleure cōditiō de vie, que mille autres



tres, qui n'ot ni fiebure, ny mal, que celuy qu'ils se donnent eux mesmes par la faute de leur discours. Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presomptiō, comme ceste cy, que nous reconnoissons nostre ignorance en plusieurs choses, & sommes si courtois d'auouer qu'il y a es ouurages de nature, aucunes qualitez & conditions, qui nous sont imperceptibles, & desquelles nostre suffisance ne peut decouvrir les moyens & les causes: par ceste honeste & consciencieuse declaration, nous esperons gagner qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons entendre. Nous n'auons que faire d'aller trier des miracles & des difficultez estrangieres. Il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles.

Quel monstre est-ce, que ceste goutte de semence, dequoy nous sommes produitz, portee en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens & des inclinations de noz peres. Ceste goutte d'eau ou loge elle ce nombre infini de formes? Il est vray-semblable que ie tiens de mon pere ceste qualité pierreuse: car il mourut merueilleusement affligé d'une grosse pierre, qu'il auoit en la vessie. Il ne s'aperceut de son mal, que le soixāte septiesme an de son aage: & auant cela il n'en auoit eu nulle menasse ou

ressentiment aux reins, aux costez, ny ailleurs:  
& auoit vescu iusques lors en vne bien heureu-  
se santé & bien peu subiette a maladies, & dura  
encores sept ans en ce mal, trainât vne fin de vie  
bien douloureuse. I'estoy nay vingt cinq ans,  
& plus auant sa maladie, & durant le temps de  
son meilleur estat: ou se couuoit tant de temps  
la propension a ce mal? & lors qu'il estoit si  
loing de s'en sentir, ceste legiere piece de sa  
substance, dequoy il me bastit, cōment en por-  
toit elle pour sa part, vne si grande impression?  
& comment encore si couuerte, que quarante  
cinq ans apres, i'aye commencé a m'en ressen-  
tir? qui m'esclaircira de tout ce progrez, ie le  
croyray d'autāt d'autres miracles qu'il voudra:  
pourueu que, comme ils font, ils ne me dōnent  
pas en payement vne doctrine beaucoup plus  
difficile & fantastique, que n'est la chose mes-  
me. Que les medecins excusent vn peu ma li-  
berté. Car par ceste mesme infusion & insinua-  
tion fatale i'ay receu la haine & le mespris de  
leur doctrine. Ceste antipathie, que i'ay a  
leur art, m'est hereditaire. Mon pere a vescu  
soixante quatorze ans, mō ayeul soixante neuf,  
mon bisayeul pres de quatre vingts, sans auoir  
gouté nulle sorte de medecine. Et entre nous  
tout ce qui n'est de nostre vsage ordinaire, nous  
tient lieu de drogue. La medecine se forme par  
exemples & experience: aussi fait mon opinion.  
Voyla pas vne bien expresse experience, & bie  
aduan-

aduantageuse? Je ne sçay s'ilz m'en trouueront trois en leurs registres, nais, nourris & trespassez en mesme maison, ayans autant vescu sous leurs regles. Il faut qu'ils m'aduouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mô party. Or chez les medecins fortune vaut beaucoup mieux que la raison. Qu'ils ne me prennent point a ceste heure a leur aduantage: qu'ils ne me menassent point atterré comme ie suis, ce seroit supercherie. Aussi a dire la verité, i'ay assez gagné sur eux par mes exemples domestiques, encore qu'ils s'arrestent la. Les choses humaines n'ont pas tant de constance. Il y a environ deux cens ans, il ne s'en faut que dix-huit, que cest essay nous dure. Car le premier nasquit lan. 1402. C'est vrayement bien raison que ceste experience commence a nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maus, qui me tiennent a la gorge. D'auoir vescu quarante six ans pour ma part n'est-ce pas assez? Quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues. Mes ancestres auoiēt la medecine a contre-cœur par quelque inclination occulte & naturelle: car la veüe mesme des drogues faisoit horreur a mon pere. Vn oncle paternel que i'auoy hōme d'Eglise maladiſ des sa naissance, & qui fit toutesfois durer ceste vie debile, iusques a soixante sept ans & plus, estant tumbé autresfois en vne grosse & vehemēte fièvre continue, il fut ordonné par les medecins, qu'on luy de-

claireroit, s'il ne se vouloit aider (ils appellent secours ce qui le plus souuent est rengregemēt de mal) qu'il estoit infalliblement mort. Ce bon hōme tout effrayé comme il fut de ceste horrible sentence, si respondit-il, ie suis donq mort. Mais Dieu rēdit tātost apres vain ce prognostique. Il est possible que i'ay receu d'eus cete dispathie naturelle a la medecine: mais s'il n'y eut eu que ceste consideration i'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces cōditions, qui naissent en no<sup>r</sup> sans raison, elles sont vitieuses. C'est vne espece de maladie qu'il faut cōbatre. Il est possible, que i'y auois ceste propension: mais ie l'ay apuyée & tortifiée par les discours, qui m'ē ont establi l'opiniō que i'en ay. Car ie hay aussi ceste consideratiō de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust: ce ne seroit aisemēt mō humeur, qui trouue la santé digne d'estre rachetée par tous les cauterēs & incisions les plus penibles qui se facent. C'est vne pretieuse chose, que la santé, & la seule qui merite a la verité qu'ō y employe, nō le temps seulemēt, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie a sa poursuite: d'autant que sans elle la vie ne peut auoir ni grace ni faueur. La volupté, la sagesse, la science & la vertu, sans elle se ternissent & esuanouissent: & aux plus fermes & tendus discours que la philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'auōs qu'a opposer l'image de Platon, estāt frappé du haut mal, ou d'une apoplexie

xie: & en cesté presuppositiō le deffier de s'ay-  
der de ces nobles & riches facultes de son ame.  
Toute voye qui nous meneroit a la santé, ne se  
peut dire pour moy ni aspre, ni espineuse. Mais  
i'ay quelques autres apparences, qui me font e-  
strangement deffier de toute ceste marchādise.  
Ie ne dy pas qu'il n'y en puisse auoir qlque art:  
qu'il n'y ait parmy tant d'ouurages de nature  
des choses propres a la conseruation de nostre  
santé. Cela est vray-semblable. Mais ie dy que  
ce qui s'en void en pratique, il ya grand dāgier  
que ce soit pure imposture, i'en croy leurs con-  
fraires Fiorauāti & Paracelse. En premier lieu  
l'experiēce me le fait craindre. Car de ce que  
i'ay de cōnoissance, ie ne voy nulle race de gēs  
si tost malade & si tard guerrie, que celle qui est  
sous la iurisdiction de la medecine. Leur santé  
mesme est alterée & corrōpue par la cōtrainte  
des regimes. Les medecins ne se cōtentēt point  
d'auoir la maladie en gouuernemēt, ils rēdent  
la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en  
nulle faiso eschapper leur autorité. D'une san-  
té constāte & entiere n'en tirent ilz pas l'argu-  
ment d'une grande maladie future? I'ay esté as-  
sez souuēt malade. I'ay trouué sans leurs secours  
mes maladies aussi douces a supporter (& en ay  
essayé quasi de toutes les sortes) & aussi cour-  
tes qu'a nul'autre: & si n'ay point meslé l'amer-  
tume de leurs drogues. La santé ie l'ay libre &  
entiere, sans regle & sās autre discipline que de

ma coustume & de mon plaisir. Tout lieu m'est bon a m'arrester. Car il ne me faut autres commodités estant malade que celles qu'il me faut estant sain. Je ne me passionne point d'estre sans mon medecin, sans mon apotiquaire, & sans secours: dequoy i'en voy la plus part plus affligez que du mal mesme. Quoyeus mesmes no<sup>r</sup> font ilz voir de l'heur & de la durée en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effet de leur science? Il n'est natiō qui n'ait esté plusieurs siecles sans la medecine: & les premiers siecles, c'est a dire les meilleurs & les plus heureux. Et du monde la dixiesme partie ne s'ẽ sert pas encores a ceste heure. Infinies nations ne la cognoissent pas: ou lon vit & plus sainement & plus longuement, qu'on ne fait icy. Et parmy nous la plus part du peuple s'en passe heureusement. Les Romains auoient esté fix cens ans auant que de la recevoir. Mais apres l'auoir essayée ils la chasserent de leur ville par l'entremise de Caton le Censeur: qui monstra combien aisément ils s'en pouuoit passer, ayant vescu quatre vintgz & cinq ans, & fait viure sa femme iusqu'a l'extreme vieillesse: nō pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin. Car toute chose qui se trouue salubre a nostrevsage se peut nommer medecine. Il entretenoit, ce dict Plutarque, sa famille en santé par l'vsage (ce me s'ẽble) du lieure: cōme les Arcades, dict Pline, gueriffẽt toutes maladies avec du laiẽt de vache, & les

& les gens de village de ce païs a tous accidens n'emploient que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé a force safran & espice. Tout cela avec vne fortune pareille. Et a dire vray, de toute ceste diuersité & confusion d'ordonnances, quelle autre fin & effect apres tout y a il, que de vuidier le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire. On demandoit a vn Lacedemonien, qui l'auoit fait viure sain si long temps: L'ignorance de la medecine, respōdit il Et Adrian l'Empereur crioit sans cesse en mourāt que la presse des medecins l'auoit tué. Mais ilz ont cet heur, que leur erreur & leurs fautes sont soudain mises sous terre & enseuelies. & qu'outre-cela ilz ont vne façon bien auantageuse de se seruir de toutes sortes d'euenemens. Car ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cause estrangiere (desquelles le nombre est infini) produit en nous de bon & de salutaire, c'est le priuilege de la medecine de se l'attribuer. Tous les heureux succez qui arriuent au patient, qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient. Les occasions qui m'ont guery a moy & qui guerissent mille autres, qui n'appellent point les medecins a leurs secours, ilz les vsurent en leurs subiectz. Et quant aux mauuais accidentz, ou ilz les desauouent tout a fait, en attribuant la coulpe au patiēt par des raisons si vaines, qu'ilz n'ont garde de faillir d'en trouuer tousiours assez bō nombre de telles: C'est qu'il



a descouvert son bras, ou on luy a entrouuert sa fenestre, ou il s'est couché sur le costé gauche, ou passé par sa teste quelque peniblement penible. Somme vne parolle, vn tonge, vne œuillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faute: ou s'il leur plait, ils se seruent encore de cet empirement: & en font leurs affaires par cet autre moïen qui ne leur peut iamais faillir, c'est de nous païer, lors que la maladie se trouue recchauffée par leurs applications, de l'assurance qu'ilz nous donnent qu'elle seroit bien autrement empirée sans leurs remedes. Celuy qu'ilz ont ietté d'un morfôdemêt en vne fieure quotidienne, il eust eu sans eux la cōtinue. Ils n'ôt garde de faire mal leurs besoignes, puis que le dommage leur reuiet a profit. Vraiemêt ilz ont raison de requerir du malade vne application de creance fauorable: il faut qu'elle le soit a la verité en bon esciêt & bié souple pour s'appliquer a des imaginations si mal aisées a croire. Aesope auteur de tres-rare excellêce, & duquel peu de gēs descourrēt toutes les graces, est plaissant a nous représenter ceste autorité tyrannique, qu'ilz vturpent sur ces pauvres ames affoiblies & abatues par le mal, & la crainte. Car il conte, qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operatiō il ietoit des mediamēs, qu'il luy auoit dōnez, i'ay tort sūe respōdit il. Cela est bō dit le medecin. A vne autre fois il luy demanda encore comme il s'estoit  
porté



porté depuis. J'ay eu vn froid extreme, fit il, & ay fort tremblé: cela est bon, suivit le medecin. A la troisieme fois il luy, demanda de rechef comment il se portoit, le me sens dit-il enfler & bouffir comme d'hydropisie, voyla qui va bien, adiouta le medecin. L'un de ses domestiques venant apres a s'enquerir a luy de son estat, Certes mon amy, respond il, a force de biē estre ie me meurs. Il y auoit en Aegypte vne loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge les trois premiers iours aux perils & fortunes du patient: mais les trois iours passez, c'estoit aux siens propres. Car quel le raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait esté frappé du foudre pour auoir ramené Heleine de mort a vie, & ses suiuians soient absous, qui enuoient tant d'ames de la vie a la mort. Au demeurant si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse ré- du ma discipline plus sacrée & mystérieuse. Ils auoient assez bien commencé, mais ilz n'ont pas acheué de mesme. C'estoit vn bon commencement d'auoir fait des dieus & des daemons auteurs de leur science, d'auoir pris vn langage a part, vne esriture a part: C'estoit vne bonne regle en leur art & qui acōpaigne toutes les arts fantastiques, vaines, & supernaturelles, qu'il faut que la foy du patient preoccupe par bonne esperance & assurance, leur effect & operation. Laquelle reigle ilz tiennent iusques la que le plus ignorant & grossier medecin ilz le

trou-

trouuēt plus propre a celuy, qui a fiance en luy, que le plus experimenté. Le choisis mesmes de la pluspart de leurs drogues est aucunement mystereux & diuin. Le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un luisert, la fiente d'un Elephant, le foye d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc : et pour nous autres coliqueus (tant ilz abusent desdaigneusement de nostre misere) des crotes de rat puluerisées, & telles autres singeries, qui ont plus le visage d'un enchantement magique que de nulle science solide. Je laisse a part le nombre imper de leurs pillules : la destination de certains iours & festes de l'année : la distinction des heures a cueillir les herbes de leurs ingrediens : & ceste grimace rebarbatiue & ceremonieuse de leur port & contenance : dequoy Plin mesme se moque. Mais ils ont failly, ce me semble, de ce qu'a ce beau comancement ils n'ont adioucté cecy, de rendre leurs assemblées & consultations plus religieuses & secretes : nul homme profane n'y deuoit auoir accez, non plus qu'aux secretes ceremonies d'Asculape. Car il aduiant de ceste faute que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, diuinations & foudemets, l'apresté de leurs contestations pleines de haine, de jalousie, & de consideration particuliere venāt a estre descouuerts a un chacun, il faut estre merueilleusement auenglé, si on ne se sēt bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se seruir de la recepte de son

de son compaignon sans en retrancher ou y adiouster quelque chose. Ilz trahissent assez par la leur art: & nous font voir qu'ils y considerent plus leur reputation & par consequent leur profit, que l'interest de leurs patiens. Celuy la de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennemēt prescript cete regle, Qu'un seul se mesle de traiter vn malade. Car s'il ne fait rien qui vaille, le reproche a l'art de la medecine n'en fera pas fort grand pour la faute d'un homme seul: & au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient a bien rencōtrer: la ou quād ils sont beaucoup, ils descrient tous les coups le mestier: d'autant qu'il leur aduient de faire plus souuent mal que bien. Ils se deuoient contenter du perpetuel desaccord qui se trouue es opinions des principaux maistres & autheurs anciens de ceste science, qui n'est conneuë que des hommes versés aux liures, sans faire voir encore au peuple les controuerses & inconstances de iugement, qu'ilz nourrissent & continuent entre eux. Voulons nous veoir vn exemple de l'ancien debat de la medecine: Hierophilus loge la cause originelle des maladies aux humeurs: Erasistratus au sang des arteres: Asclepiades aux atomes inuisibles s'escoulants en noz pores: Alcmaeon en l'exuperance ou defaut des forces corporelles: Diocles en l'inequalité des elemens du corps & en la qualité de l'air, que nous respirōs: Strato en l'abondance, crudité, & corruption de l'aliment

l'aliment que nous prenons: Hippocrates la lo-  
ge aux espritz. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils cō-  
noissent mieux que moy, qui s'escrie a ce pro-  
pos la, que la science la plus importāte qui soit  
en nostre vsage, comme celle qui a charge de  
nostre conseruation & santé, c'est de mal'heur  
la plus incertaine, la plus trouble & agitée de  
plus de changemens. Il n'y a pas grand dangier  
de nous mesconter a la hauteur du soleil, ou en  
la fraction de quelque supputation astronomi-  
que: mais icy, ou il va de tout nostre estre ce n'est  
pas sage de nous abandonner a la mercy de la-  
gitation de tant de ventz contraires. Auant la  
guerre Peloponesiaque il n'y auoit pas grandz  
nouuelles de ceste science. Hippocrates la mit  
en credit. Tout ce que cestuy-cy auoit estably,  
Chrisippus le renuersa. Despuis Erasistratus pe-  
tit filz d'Aristote tout ce que Chrisipp<sup>o</sup> en auoit  
escriit. Apres ceuxci suruindrēt les Empiriques,  
qui prindrent vne voye toute diuerse des anciens  
au maniement de cet art. Quand le credit de ces  
derniers commença a s'enuieillir, Herophilus  
mit en vsage vne autre sorte de medecine, que  
Asclepiades vint a cōbattre & aneātir a sō tour.  
A leur reng vindrent aussi en autorité les opi-  
nions de Thremison, & despuis de Musa & encore  
apres celles de Vexius Valens, medecin fameux  
par l'intelligēce qu'il auoit avecques Messalina  
femme de Claudius Cæsar. L'épire de la me-  
decine tōba du tēps de Neron a Tessalus, qui a-

bolit

bolit & condamna tout ce qui en auoit esté tenu iusques a luy. La doctrine de cestuy-cy fut abatuë par Crinas de Marseille, qui apporta de nouueau de regler toutes les operations medecinales aux ephemerides & mouuemens des astres, menger, dormir, & boire a l'heure qu'il plairoit a la Lune & a Mercure. Son auctorité fut bien tost apres supplantée par Charinus medecin de ceste mesme ville de Marseille. Cetuicy cōbatoit non seulement la medecine ancienne, mais encore le publique & tant de siecles au parauant accoustumé vsage des beins chaus. Il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide en hyuer mesme, & plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline nul Romain n'auoit encore d'aigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangers & Grecs : comme elle se fait entre nous François par les Latineurs, car comme dit vn tresgrand medecin nous ne goutons pas aysément la medecine que nous entendōs, non plus que nous ne scauriōs dōner pris aux drogues que nous cognoissons. Si elle ne nous est inconnue, si elle ne viēt d'outre mer, & ne nous est apportée de quelque lointaine regiō, elle n'a point de force. Si les nations, desquelles nous retirons le gayac, la falseperille, & le boys desquels ont des medecins : combien pensons nous par ceste mesme industrie de donner pris aux drogues par l'estrangeté, la rareté & la cherté, qu'ilz facent feste de nos chous & de nostre

perfil. Car qui oseroit mespriser & estimer vaines les choses recherchées de si loing au hazard d'une si loügue peregrinatiõ & si perilleuse. Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies autres iusques a nous, & le plus souuent mutations entieres & vniuerselles, cõme sont celles que font de nostre temps Paracelse, Fiorauanti & Argenterius. Car ilz ne changent pas seulement vne drogue, ou vne recepte : mais, a ce qu'on me dit, toute la contexture & police du corps de la medecine, accusât d'ignorance & de piperie tous ceux qui en ont faict profession iusques a eux. Je vous laisse a penser ou en est le pauvre patient. Si encor nous estions assurez, quand ils se mescontent, qu'il ne nous nuist pas, s'il ne nous profite, ce seroit vne bien raisonnable composition de s'hazarder d'acquérir du bien sans nous metre en aucun dangier de perte. Mais combien de fois nous aduient il de voir les medecins imputans les vns aux autres la mort de leurs patiens. Il me souuient d'une maladie populaire qui fut aux viles de mon voisinage il y a quelques années, mortelle & tres-dangereuse. Cet orage estant passé qui auoit emporté vn nombre infiny d'hõmes, l'un des plus fameux medecins de toute la contrée vint a publier vn liuret touchant ceste matiere, par lequel il se rauise de ce qu'ilz auoient vsé de la seignée au secours de ceste maladie: & confesse que c'est l'une des principales causes du dom-

du dommage, qui en estoit aduenü. Dauantage leurs autheurs tiennent qu'il n'y a nulle medecine, qui n'ait quelque partie nuisible. Et si celles mesmes qui nous seruent, nous offencent aucunement, que doiuent faire celles qu'on nous a appliquées du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit autre chose, i'estime qu'à ceux qui haïssent le goust de la medecine ce soit vn dangereux effort & de preiudice, de l'aller aualer a vne heure si incommode avec tant de contre-cœur & de peine: & croy que cela esfaye merueilleusement le malade en vne saison ou il a tant de besoin de repos & de ne troubler rien en son estat. Outre ce que a considerer les occasions, surquoy ils fondent ordinairement la cause de noz maladies, elles sont si legeres & si delicâtes que i'argumente par la qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peut estre cause de nous apporter beaucoup de nuisance. Or si le mesconte du medecin est dangereux, il nous va bien mal: car il est bien mal aysé qu'il n'y retombe souuent. Il a besoing de trop de pieces, considerations, & circonstances pour affuter iustement son dessein. Il faut qu'il connoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensemens mesmes & ses imaginations. Il faut qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air & du tēps, assiete des planettes, & leurs



influances: qu'il sçache en la maladie les causes, les signes, les affections, les iours critiques: en la drogue le poix, la force, le país, la figure, l'age, la dispensation. Et faut que toutes ces pieces, il les sçache proportionner & rapporter l'une a l'autre, pour en engendrer vne parfaite symmetrie. A quoy s'il faut tant soit peu: si de tant de ressorts il y en a vn tout seul, qui tire a gauche, en voyla assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la connoissance de la pluspart de ces parties. Car pour exemple, comment trouuera il le signe propre de la maladie, chacune d'elles estant capable d'un infiny nombre de signes? Combien ont ils de debats entre eux & de doubtes sur l'interpretatiõ des vrines? Autrement d'où viendroient ceste altercatiõ contiuelle que nous voions entr'eux sur la connoissance du mal? Comment excuserions nous ceste faute, ou ilz tombent si souuent, de prendre martre pour renard? Aux maux, que i'ay eu, pour peu qu'il y eut de difficulté ie n'en ay iamais trouué trois d'accord. Je remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement a Paris vn gentil'homme fust taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouua de pierre non plus a la vessie qu'a la main. Et la mesmes vn Euesque qui m'estoit fort amy, auoit esté instamment sollicité par la pluspart des medecins, qu'il appelloit a son conseil de se faire tailler: j'aidoy moy mes-



me sous la foy d'autrui a le luy persuader. Quand il fust trespassé & qu'il fust ouuert, on trouua qu'il n'auoit mal qu'aux reins. Ilz sont moins excusables en ceste maladie, d'autant qu'elle est aucunement palpable. C'est par la que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, par ce qu'elle voit & manie ce qu'elle fait. Il y a peu a coniecturer & a deuiner. La ou les medecins n'ont point de *speculum matricis*, qui leur decouure nostre cerueau, nostre poulmon, & nostre foie. Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables. Car ayant a prouuoir a diuers accidens & contraires, qui nous pressent souuent ensemble, & qui ont vne relation quasi necessaire: comme la chaleur du foie & froideur de l'estomac, ilz nous vont persuadant que de leurs ingrediens cetuy-cy eschauffera l'estomac, cest' autre refrechira le foye: l'un a sa charge d'aller droit aux reins, voire iusques a la vessie sans estaler ailleurs ses operations, & conseruant ses forces & sa vertu en ce long chemin & plein de destourbiers, iusques au lieu au seruice duquel il est destiné par sa propriété occulte: l'autre assechera le cerueau: celui la humectera le poulmon. De tout cet'amas ayant fait vne mixtion de breuuage, n'est ce pas quelque espece de resuerie d'esperer que ces vertus s'aillēt diuisant, & triât de ceste confusio & meslange, pour courir a charges si diuerses? Le craindrois infinimēt qu'elles perdissent, ou

eschangeassent leurs ethiquetes, & troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer, que en ceste confusiō liquide ces facultés ne se corrompent, confondent, & alterent l'une l'autre? Quoy que l'exécution de ceste ordonnance depend d'un autre officier, a la foy & mercy duquel nous abandonnons encore un coup nostre vie. Quant a la varieté & foiblesse des raisons de cet'art, elle est plus apparente qu'en nulle autre art. Les choses aperitiues sont vtils a un hōme coliqueus, d'autāt qu'ouurāt les passages & les dilatant, elles acheminent ceste matiere gluante, de laquelle se bastit la graue & la pierre & conduisent contrebas ce qui se commande a durcir & s'amasser aux reins. Les choses aperitiues sont dangereuses a un homme coliqueus, d'autant qu'ouurant les passages & les dilatant elles acheminent vers les reins la matiere propre a bastir la graue, lesquels s'en saisissant volontiers pour ceste propension, qu'ilz y ont, il est mal-aisé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y ara charrié. D'avantage si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset, qu'il ne faut pour passer tous ces destroitiz qui restēt a franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitiues, & ietté dans ces canaus estroits, venant a les boucher, acheminera une certaine mort & tres-doloreuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de viure

de viure. Il est bon de tomber souuent de l'eau car nous voyons par experience, qu'en la laissât croupir nous luy donnons loisir de se descharger de ses excremens & de sa lye, qui seruira de matiere a bastir la pierre en la vessie. Il est bon de ne tumber point souuēt de l'eau, car les poisons excremens qu'elle traine quant & elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence: cōme on void par experience qu'un torrent qui roule auecques roideur, baloye bien plus nettement le lieu ou il passe, que ne faiēt le cours d'un ruisseau mol & lâche. Pareillement il est bon d'auoir souuent l'accointance des femmes, car cela ouure les passages & achemine la graue & le sable. Il est bien aussi mauuais pour ceste autre raison que cela eschaufe les reins, les lasse & affoiblit. Il est bon de se beigner aux eaux chaudes, d'autant que cela relache & amollit les lieux, ou se croupit le sable & la pierre. Mauuais aussi est il d'autant que ceste applicatiō de chaleur externe aide les reins a cuire, durcir, & petrifier la matiere qui y est disposée. A ceux qui sont aux beins, il est plus salubre de mager peu le soir: afin que le breuuage des eaux qu'ils ont a prandre l'endemain matin, face plus d'operation rancontrant l'estomac vuide, & non empetré. Au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, & ne charger l'estomac si soudain, apres c'est autre travail &

pour laisser l'office de digerer a la nuit, qui le  
fait mieux faire que ne fait le iour, ou le corps  
& l'esprit sont en perpetuel mouuemât & actiô.  
Voila cômant ils vont bastelant, & baguenau-  
dant en tous leurs discours. Qu'on ne crie donq  
plus apres ceux qui en ce trouble se laissêt dou-  
cement conduire a leur appetit & au conseil de  
nature, & se remettent a la fortune commune.  
I'ay veu par occasion de mes voïages quasi tous  
les beins fameus de Chrestieté, & despuis quel-  
ques années ay cômencé a m'en seruir. Car i'e-  
stime le beigner salubre, & crois que nous en-  
courons non legieres incommoditez en nostre  
fâté pour auoir perdu ceste coustume qui estoit  
generalement obseruée au temps passé quasi en  
toutes les nations, & est encores en plusieurs, de  
se lauer le corps tous les iours : & ne puis pas i-  
maginer que nous ne vaillions beaucoup moins  
de tenir ainsi nos membres encroutés, & nos  
pores estoupés de crasse. Et quant a leur boï-  
son, la fortune a fait premierement qu'elle ne  
soit aucunement ennemie de mon goust: Secô-  
demât elle est naturelle & simple, qui au moins  
n'est pas dâgereuse si elle est vaine. Dequoy ie  
pran pour respôdant cete infinité de peuples de  
toutes sortes & complexiôs qui s'y assemble. Et  
encores que ie n'y aye aperceu nul effait extra-  
ordinaire & miraculeux: ains que m'en infor-  
mant vn peu plus curieusement qu'il ne se fait,  
j'aye trouué mal fondez, & faux tous les bruis  
de

de telles operations, qui se semēt en ces lieux la & qui s'y croient (comme le monde va se pipāt aysement de ce qu'il desire). Toutesfois aussi n'en ay-ie veu nul que ces eaux ayent empiré: & ne leur peut on sans malice refuser cela, qu'elles n'eueillent l'appetit, facilitent la digestiō & nous prestent quelque nouvelle allegresse, si on n'y va trop abbattu de forces: ce que ie ne cōseille a nul de faire. Elles ne sont pas pour releuer vne poissante ruine: elles peuuent appuyer vne inclination legiere, ou prouoir a la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'allegresse, pour pouoir gouter le plaisir des cōpagnies qui s'y trouuent: iouyr des promenades & exercices, a quoy nous conuie la beauté des lieux, ou sont cōmunement assises ces eaux, il perd fās doubte la meilleure piece & plus assurée de leur effaiēt. A cēte cause i'ay choisi iusques a cest' heure a m'arrester & a me seruir, de celes ou il y auoit plus d'amenité de lieu, cōmodité de logis, de viures & de cōpagnies, comme sōt en Frāce, les beins de Banieres: en la frōtiere d'Alemaigne, & de Lorraine, ceux de Plōbieres: En Souysse, ceux de Bade: En la Toscane, ceux de Lucques: & notāmēt ceux *della Villa* desquels i'ay vse plus souuant & a diuerses saisons. Chaque nation a des opiniōs particulieres, touchant leur vsage, & des loix & formes de s'en seruir, toutes diuerses: & selon mon experience l'effeēt quasi pareil. Le boire n'est nullement

receu en Allemaigne. Pour toutes maladies ils se beignent & sont a grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil a l'autre. En Italie quand ilz boiuent neuf iours ils s'en beignent pour le moins, trante : & communement boiuent l'eau mixtionnée d'autres drogues pour secourir son operation. On nous ordonne icy de nous promener pour la digerer: La on les arreste au liect, ou ils l'ont prise, iusques a ce qu'ils l'ayent vuidée, leur eschauffant continuellement l'estomac, & les pieds. Comme les Allemans ont de particulier de se faire generallement tous corneter & vantoiser, avec scarificatiō dās le bein: Ainsin ont les Italiens leur *doccie*, qui sont certaines gouttieres de ceste eau chaude, qu'ils cōduisent par des cannes, & vont baignant vne heure le matin & autant l'apresdinée, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomac, ou autre partie du corps, a laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres differances de coustumes en chaque contrée: ou pour mieux dire, il n'y a quasi nulle ressemblance des vnes aux autres. Voila cōmant ceste partie de medecine, a laquelle seule ie me suis addonné, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bōne part de la cōfusion & incertitude, qui se voit par tout ailleurs en cest'art. Les poëtes disēt tout ce qu'ilz veulēt avec plus d'ēphasse & de grace, tesmoing ces deux epigrammes.

*Alcon hesterno signum Iouis attigit. Ille*

*Quamuis marmoreus, vim patitur medici.*

*Ecce*

*Ecce hodie iussus transferri ex ade vetusta,  
Effertur, quamvis sit Deus atque lapis.*

Et l'autre

*Lotus nobiscum est hilaris, cœnavit & idem,  
Inuentus mane est mortuus Andragoras.  
Tam subita mortis causam Faustine requiris,  
In somnis medicum viderat Hermocratem.*

Surquoy ie veux faire deux contes. Le Baron de Caupene en Chalosse & moy, auons en cōmun le droit de patronage d'un benefice, qui est de grande estendue au pied de nos montaignes, qui se nōme Lahontan. Il est des habitans de ce coin, ce qu'on dit de ceux de la valée d'Angrouigne. Ils auoient vne vie a part, les façons, les vestemens & les meurs a part: regis & gouuernez par certaines polices & coustumes particulieres, receuës de pere en fils, auxquelles ils s'obligeoient sans nulle autre contrainte que de la reuerence de leur vsage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en vne conditiō si heureuse, que nul iuge voisin n'auoit esté en peine de s'informer de leur affaire, nul aduocat employé a leur donner aduis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles, & n'auoit on iamais veu nul de ce destroit la a l'aumosne. Ilz fuioient les alliances & le commerce de l'autre monde, pour n'alterer la pureté de leur police: iusques a ce, cōme ils recitent, que l'un d'entre eux de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoissonnée d'une noble ambitiō, s'ala



aduifer pour mettre son nom en credit & reputation, de faire l'un de ses enfans maistre Iean, ou maistre Pierre: & l'ayant faict instruire a escrire en quelque ville voisine, en rendit en fin vn beau notaire de village. Cestuy-cy deuenu mōsieur, commença a desdaigner leurs anciennes coustumes, & a leur mettre en teste la pompe des regions de deça. Le premier de ses compesres, a qui on escorna vne cheure, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges Royaux d'autour de la, & de celuy la avn autre, iusques a ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de ceste corruption, ils disent qu'il y en suruint incontinent vn'autre de pire consequence, par le moyē d'un medecin, a qui il print enuie d'esponser vne de leurs filles & de s'habituier parmy eux. Cestuy-cy commença a leur apprendre premierement le nom des fiebures, des reumes & des aposthumes, la situation du cœur, du foye, & des intestins, qui estoit vne science iusques lors tres-esloignée de leur connoissance: & au lieu de l'ail, dequoy ils auoient appris a chasser toutes sortes de maux, pour aspres & extremes qu'ils fussent, il les acoustuma pour vne tous, ou pour vn morfondement a prendre les mixtions estrangieres, & commença a faire trafique, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que depuis lors seulement, ils ont aperceu que le serain leur appesantissoit la teste, que le boyre chaut apportoit nuissiance, & que

les



les vents de l'automne estoient plus grieux que ceus du printemps: que depuis l'usage de ceste medecine ils se trouuent acablez d'une legion de maladies inaccoustumées: & qu'ils apperçoivent un general deschet, en leur ancienne vigueur & alegresse, & leurs vies de moitié raccourcies. Voyla le premier de mes contes. L'autre est qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc a plusieurs, comme d'une manne celeste enuoyée en ces derniers siècles, pour la tutelle & conseruation de la vie humaine, & en oyant parler a des gens d'entendement comme d'une drogue admirable, & d'une operation infallible: moy qui ay tousiours pensé estre en bute a tous les accidens, qui peuuent toucher nul autre homme, prins plaisir en pleine santé a me garnir de ce miracle, & commanday chez moy qu'on me nourrit un bouc selon la recepte: car il faut que ce soit aus mois les plus chaleureux de l'este, qu'on le retire: & qu'on ne luy donne a manger que des herbes aperitiues, & a boyre que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moy le iour qu'il devoit estre tué, on me vint dire que mon cuyfinier trouuoit dans sa panse deux ou trois grosses boules, qui se choquoient l'une l'autre parmy sa mengeaille. Je fus si curieux, & d'autres qui estoient avec moy, que ie fis apporter toute ceste tripaille en ma presence, & fis ouvrir ceste grosse & large peau. Il en  
sortit

sortit trois gros corps, legiers comme des es-  
 ponges, de façõ qu'il semble qu'ils soiẽt creus,  
 durs au demeurant par le dessus & fermes, bi-  
 garrez de plusieurs couleurs mortes. L'vn per-  
 fect en rondeur a la mesure d'vne courte boule:  
 les autres deux vn peu moindres, ausquels l'ar-  
 rondissement est imperfect, & semble qu'il s'y  
 acheminat. I'ay trouué m'en estant fait enque-  
 rir a ceux, qui ont acoustumé d'ouurir de ces a-  
 nimaux, que c'est vn accident rare & inusité. Il  
 est vray-semblable que ce sont des pierres cou-  
 fines des nostres. Et s'il est ainsi, c'est vne espe-  
 rance biẽ vaine aux graueleus de tirer leur gue-  
 rison du sang d'vne beste qui s'ẽ aloir elle mes-  
 me mourir d'vn pareil mal. Car de dire que le  
 sang ne se sent pas de ceste contagion, & n'ẽ al-  
 tere sa vertu accoustumée, cela n'est pas croya-  
 ble. Il est plus tost a croire qu'il ne s'engẽdre  
 rien en vn corps que par la conspiration & cõ-  
 munication de toutes les parties: la masse agit  
 tout'entiere, quoy que l'vne piece y contribue  
 plus que l'autre, selon la diuersité des opera-  
 tions. Parquoy il y a grande apparence qu'en  
 toutes les parties de ce bouc, il y auoit quelque  
 qualité petrifiãte. Et si ceste beste est subiette a  
 ceste maladie, ie trouue qu'elle a esté mal choi-  
 sie pour nous y seruir de medicament. Ce n'e-  
 stoit pas tant pour mon vsage, que i'estoy cu-  
 rieux de ceste experience: mais il aduient chez  
 moy, comme en plusieurs autres lieux, que les  
 femmes

femmes y font amas de plusieurs telles menues drogueries , pour en secourir les voyfins, vſant de meſme recepte a cinquante maladies, & de telle recepte, qu'elles ne prennent pas pour elles, & ſi triomphent en bons euenemēs. Au demeurant i'honore les medecins, non pas ſuivant le precepte, pour la neceſſité : car a ce paſſage on en oppoſe vn autre du prophete, reprenāt le Roy Aſa d'auoir eu recours au medecin, mais pour l'amour d'eux meſmes, en ayant veu beaucoup d'hōneſtes hommes & dignes d'eſtre aimés. Ce n'eſt pas a eus que i'en veuſ, c'eſt a leur art: & ne leur donne pas grand blaſme de faire leur profit de noſtre ſotiſe : car la plus part du monde faiēt ainſi. Plusieurs vacations & moindres & plus dignes que la leur, n'ont fondemēt & appuy qu'aux abuz publiques. Ie les appelle en ma compaignie, quand ie ſuis malade, s'ils ſe rencontrent a propos: & demande a en eſtre entretenu, & les paye comme les autres. Au demeurant ie leur donne loy de me cōmander de me coucher ſur le coſté droit, ſi i'ayme autant y eſtre, que ſur le gauche. Ils peuuent choiſir d'eſtre les porreaux & les laiētues, dequoy il leur plaira que mon bouillon ſe face, & m'ordōner le blanc ou le claiet : & ainſi de toutes autres choſes qui ſont indifferētes a mon gouſt & vſage. I'entans biē que ce n'eſt rien faire pour eus, d'autant que l'aigreur & l'eſtrangeté ſont accidans de l'eſſance propre de la medecine. Licur-

gus ordonnoit le vin aux Spartiates malades: Pourquoi? par ce qu'ils en haïssoient l'usage sains. Tout ainsi qu'un gentil'homme mon voisin s'en sert pour drogue tressalutere a ses fiebures; par ce que de sa nature il en hait mortellement le goust. Combien en voyons nous d'être eux estre de mō humeur? desdaigner la medecine pour leur seruice, & prendre vne forme de vie libre, & toute contraire a celle qu'ils ordōnēt a autrui? Qu'est-ce cela, si ce n'est abuser tout destrouffement de nostre simplicité? Car ils n'ont pas leur vie & leur santé moins chere que nous, & accōmoderoient leurs effets a leur doctrine, s'ils n'en cognoissoiēt eux mesmes la fauceté. C'est la crainte de la mort & de la douleur, l'impatience du mal, vne furieuse & indiscrete faim de la guerison, qui no<sup>s</sup> aueugle ainsi: c'est pure lâcheté qui nous rēd nostre croyāce si molle & si maniable. Y a il nul de ceux qui se sont laissés aller a ceste miserable subiectiō, qui ne se rende esgalement a toute sorte d'impostures? qui ne se mette a la mercy de quiconque a ceste impudence, de luy donner promesse de sa guerison? Ouy, il n'est pas vne simple femmelette, de qui nous n'employons les barbotages & les breuets. Et selon mon humeur, si i'auoy a en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers ceste medecine que null'autre: d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage a craindre. I'estoy l'autre iour en vne cōpagnie,

ou ie

ou ie ne ſçay qui de ma confrairie , apporta la  
nouuelle d'une ſorte de pillules compilées de  
cent ie ne ſçay combien d'ingrédiens de conte  
fait:il s'en eſmeut vne feſte & vne conſolation  
ſinguliere:car quel rocher ſouſtiendroit l'effort  
d'une ſi nombreuſe baterie. I'entens toutesfois  
par ceux qui l'eſſayerent, que la moindre petite  
graue ne daigna s'en eſmouuoir.Ie ne me puis  
deſprendre de ce papier, que ie n'en die encore  
ce mot, ſur ce qu'ils nous donnent pour reſpon-  
dant de la certitude de leurs drogues l'experiē-  
ce qu'ils en ont faite.La plus part,& ce croy-ie,  
plus des deux tiers des vertus medecinales elles  
conſiſtēt en la quinte eſſence, ou propriété oc-  
culte des ſimples, de laquelle nous ne pouuons  
auoir autre inſtruction que l'vſage . Car quin-  
te eſſence, n'eſt autre choſe qu'une qualité, de  
laquelle par noſtre raiſon nous ne pouuons  
conceuoir la cauſe. En telles preuues, celles  
qu'ils diſent auoir acquiſes par l'inspiration de  
quelque Dæmon, ie ſuis content de les rece-  
uoir, (car quant aux miracles, ie n'y touche ia-  
mais) ou bien encore les preuues qui ſe tirent  
des choſes, qui pour autre conſideration tom-  
bent ſouuent en noſtre vſage: comme ſi en la  
laine, dequoy nous auons accouſtumé de nous  
veſtir, il s'eſt trouue par accident quelque  
occulte propriété deſiccative, qui gueriſſe les  
mules au talon, & ſi au reſſort, que nous men-  
geons pour le gouſt, il s'y eſt rencontré avec  
l'vſage

l'usage quelque operation apperitiue: tout ainsi comme Galen recite (a ce qu'on m'a dict) qu'il aduint a vn ladre de receuoir guerison par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune vne vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Car nous trouuons en cest exemple le moyen & vne conduite vray-semblable a ceste experience: comme aussi en celles, ausquelles les medecins disent auoir esté acheminez par l'exemple d'aucunes bestes. Mais en la plus part des autres experiences, a quoy ils disent auoir esté conduis par la fortune, & n'auoir eu autre guide que le hazard, ie trouue le progres de ceste informatiō incroyable. I' imagine l'homme regardant au tour de luy le nombre infini des choses, plantes, animaux, metaux. Ie ne sçay par ou luy faire commencer son essay. Et quand sa premiere fantasie se iettera sur la corne d'un elan, a quoy il faut prester vne creāce biē molle & aisée: il se trouue encore autant empesché en sa seconde operation. Il luy est proposé tant de maladies & tant de circonstances, qu'auant qu'il soit venu a la certitude de ce point, ou doit ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son Latin: & auāt qu'il ait trouué parmy ceste infinité de choses, que c'est ceste corne: parmy ceste infinité de maladies, l'epilepsie: tant de complexiōs, au melancolique: tant de saisons, en hyuer: tant de natiōs, au François: tāt d'aages, en la vieillesse: tant de mutations

tions celestes, en la conionctiō de Venus & de Saturne: tant de parties du corps, au doigt. A tout cela n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiratiō diuine, ains du seul mouuement de la fortune, il faudroit que ce fut par vne fortune parfaitement artificielle, réglée & methodique. Et puis quād la guerison fut faicte, comment se peut il asseurer, que ce ne fut, que le mal fut arriué a sa periode, ou vn effect de la fortune, ou l'operation de quelque autre chose, qu'il eust ou mengé, ou beu, ou touché ce iour la, ou le merite des prieres de sa mere grand. Dauantage quand ceste preuue auroit esté parfaicte, combien de fois fut elle reiterée? & ceste longue cordée de fortunes & de rencontres r'enfilée pour en conclurre vne regle.

## A MADAME DE DVRA

Madame, vous me trouuates sur ce pas dernièrement, que vous me vintes voir. Par ce qu'il pourra estre que ces inepties se verront quelque fois entre vos mains: ie veux aussi qu'elles portent tesmoignage, que l'auteur se sent bien fort honoré de la faueur que vous leur ferez. Vous y reconnoistres ce mesme port & ce mesme air que vous auez veu en sa conuersation. Quand i'eusse peu prendre quelque autre façon que la miene ordinaire & quelque autre forme plus honorable & meilleure, ie ne l'eusse  
Ecc



pas faict. Car ie ne veux tirer de ces escrits autre effait, sinon qu'ilz me representent a vostre memoire au naturel. Cès mesmes conditions & facultés que vous auez pratiquées & receuillies, Madame, avec beaucoup pl<sup>s</sup> d'honneur & de courtoisie qu'elles ne meritēt, ie les veux logger (mais sans alteration & changement) en vn corps solide, qui puisse durer quelques années, ou quelques iours apres moy, ou vous les retrouuerez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre autrement la peine de vous en souuenir : aussi ne le valent elles pas. Ie desire que vous continués en moy la faueur de vostre amitié par ces mesmes qualitez, par le moiē desquelles elle a esté produite. Ie ne cherche aucunement qu'on m'ayme & estime mieux mort que viuant. Ce seroit vne sote humeur d'aller a ceste heure, que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire a eux par vne nouuelle recommandation. Ie ne fay nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer a l'vsage de ma vie. Quel que ie soye ie le veux estre ailleurs qu'en papier. Mon art & mon industrie ont esté employez a me faire valoir moy mesme. Mes estudes a m'apprendre a faire, non pas a escrire. I'ay mis tous mes efforts a former ma vie. Voyla mon mestier & mon ouurage. Ie suis moins faiseur de liures que de nulle autre besoigne. I'ay desiré de la suffisance & de la valeur pour le seruice de  
mes



mes commoditez presentes & essentielles, non pour en faire magasin & reserue a mes heritiers. Mō Dieu, Madame, que ie haïrois vne telle recommandation, d'estre habile homme par escrit, & auoir esté vn homme de neant & vn sot ailleurs. P'ayme mieux encore estre vn sot & icy & la, que d'auoir si mal choisi ou employer ma valeur. Aussi il s'ẽ faut tant que i'atẽde a me faire qlque nouuel hōneur par ces sotises, que ie feray beaucoup si ie n'y en pers point de ce peu que i'ẽ auois aquis. Car outre ce que cete peinture morte & muete dérobera a mon estre naturel, elle ne se raporte pas a mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur & allegresse, tirant sur le flegmy & le rãce. Je suis sur le fond du vaisseau, qui sent tãtost au bas & a la lye. Au demeurant, Madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardimẽt les misteres de la medecine, attẽdu le credit que vous & tant d'autres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses autheurs mesme. Je croy qu'ilz n'en ont que deux anciens Latins, Pline & Celsus. Si vous les voyes qlque iour, vous trouuerez qu'ils parlẽt bien plus rudement a leur art, que ie ne fay. Je ne fay que la pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre autres choses, de quoy quand ils sont au bout de leur latin, ils ont inuẽté ceste belle deffaite de renuoyer les malades qu'ils ont agitez & tormentez pour neant de leurs drogues & regimes : les vns au secours

des vœux & miracles: les autres aux eaux chaudes. (Ne vo<sup>9</sup> courouffés pas, Madame, il ne parle pas de celles de deçà, qui sont sous la protection de vostre maison, & qui sont toutes Gramontoises.) Nos medecins sont encore plus hardis: car ilz ont vne tierce sorte de deffaite pour nous chasser d'aupres d'eux, & se descharger des reproches, que nous leur pouuons faire du peu d'amendement, que nous trouuons a noz maux, qu'ilz ont eu si lôg tēps en leur gouuernement, qu'il ne leur reste plus nulle inuention a nous amuser: c'est de nous enuoier chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame en voyla assez. Vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estoy destourné, pour vous entretenir.

Ce fut, ce me semble, Perycles, lequel estant enquis, comme il se portoit, Vous le pouuez, fit il, iuger, par la, en montrant des breuetz qu'il auoit atachez au col & au bras. Il vouloit inferer, qu'il estoit biē malade, puis qu'il en estoit venu iusques là d'auoir recours a choses si vaines, & de s'estre laissé equiper en ceste façon. Je ne dy pas que ie ne puisse me laisser emporter vn iour a ceste opinion ridicule de remettre ma vie & ma santé a la mercy & gouuernement des medecins: ie pourray tumber en ceste resuerie: ie ne me puis respondre de ma fermeté future: mais lors aussi si quelqu'un s'enquiert a moy, comment ie me porte, ie luy pourray dire  
comme

comme Perycles , Vous le pouuez iuger par la, en luy montrât ma main chargée de six dragmes d'opiate. Ce sera vn bien euidēt signe d'vne maladie violente, & qui ara troublé l'assiete de mon entendement & de ma raison. I'aray mon iugement merueilleusemēt disloqué. Si l'impatience & la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclurre vne bien aspre & forte fièvre en mon ame. I'ay pris la peine de plaider ceste cause, que i'entens asses mal, pour appuyer vn peu & conforter ceste propension naturelle contre les drogues & pratique de nostre medecine, qui s'est deriuée en moy par mes ancestres: afin que ce ne fut pas seulement vne inclination stupide & temeraire, & qu'elle eut vn peu plus de forme: & aussi que ceux qui me voiēt si ferme contre les enhortemens & menaces, qu'on me fait, quād mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastrété: ou qu'il y ait quelqu'vn si fâcheux qui iuge encore que ce soit quelque esguillon de gloire: qui seroit vn desir bien assené de vouloir tirer honneur d'vne action, qui m'est commune avec mô jardiner & mon muletier. Certes ie n'ay point le cœur si enflé, ne si venteux, qu'vn plaisir solide, charnu & moëleus, comme la santé, ie l'aille eschanger pour vn plaisir imaginaire, spirituel & aérée. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée a vn homme de mon humeur, si elle luy couste trois bōs

accès de colique. La santé de par Dieu. Au demeurant ceux qui aiment nostre medecine peuuent auoir aussi leurs cōsiderations bōnes, grandes, & fortes. Je ne hay point les fantasies contraires a la mienne. Il s'en faut tant que ie m'effarouche de voir de la discordāce de mes iugēmēs a ceus d'autrui, & que ie me rende incompatible a la societé des hommes, pour estre d'autre sens que le mien, qu'au rebours comme c'est la plus generale forme que nature ait suiuy que la varieté, ie trouue bien plus nouueau & plus rare de voir conuenir nos humeurs & nos fantasies. Et al'aduanture ne fut il iamais au monde deus opinions entierement pareilles non plus que deux visages. Leur plus propre qualité c'est la diuersité & la discordance.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

F I N.

*Extraict du priuilege du Roy.*

**P**Ar priuilege du Roy, donné a Paris le 9.  
iour de May. 1579. il est permisa S. Millā-  
ges Imprimeur ordi naire du Roy, d'imprimer  
tous liures nouveaux: pourueu qu'ilz soient ap-  
proués par M. l'Archeuesque de Bourdeaux,  
ou son Vicaire, & vn ou deux Docteurs en Theo-  
logie: avec defences tref-expresses a tous autres  
de quelque qualité, qu'ils soient de les imprimer,  
védre, ne debiter de huiët ans apres la pre-  
miere impression, sans le consentement dudit  
Millanges, comme plus amplement est conte-  
nu par les lettres dudiët priuilege signé

DE PVIBERAL.